



HAL
open science

Le prétexte du vêtement : sociologie du genre au prisme des pratiques vestimentaires

Coline Lett

► **To cite this version:**

Coline Lett. Le prétexte du vêtement : sociologie du genre au prisme des pratiques vestimentaires. Sociologie. Université Grenoble Alpes, 2016. Français. NNT : 2016GREAH003 . tel-01372404

HAL Id: tel-01372404

<https://theses.hal.science/tel-01372404>

Submitted on 27 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

Spécialité : **Sociologie**

Arrêté ministériel : 7 août 2006

Présentée par

Coline LETT

Thèse dirigée par **Serge DUFOULON**

préparée au sein du laboratoire **EMC²-LSG (ISA)**
dans l'École Doctorale **SHPT**

Le prétexte du vêtement.

Sociologie du genre au prisme des pratiques vestimentaires

Thèse soutenue publiquement le **07.01.2016**,
devant le jury composé de :

Mme Annie BENVENISTE

MCF émérite, Paris VIII (Rapporteure)

Mr Antoine HENNION

DR, Mines ParisTech (Président)

Mme Christine DETREZ

MCF, ENS Lyon (Rapporteure)

Mr Daniel WELZER-LANG

PR, Toulouse Jean Jaurès (Membre)

Mr Serge DUFOULON

PR, Grenoble II (Directeur de thèse)



« Notre culture est classeuse. Elle est par ailleurs aussi fixeuse, car à l'opposé de ressentir l'aspect continuellement changeant d'un même objet à mesure que varient, soit sa forme, soit ce qui l'entoure et à quoi il est lié, soit l'angle d'incidence du regard porté sur lui, elle insiste sur sa stable identité. Elle s'est constituée en appareil à traiter du stable et seulement des choses qui sont stables, et qui ne fonctionne plus bien quand on veut traiter de l'instable. »

Jean Dubuffet, Asphyxiante culture

Sommaire

AVERTISSEMENTS	9
INTRODUCTION. L’histoire d’un questionnement	11
A. Le prétexte : sortir de la confusion du genre	14
A. 1. Résumé de mes travaux de master.....	15
A. 2. Le problème de la traduction des connaissances	18
A. 3. « Le genre précède le sexe » ?.....	20
B. Mes sources.....	26
B. 1. Des difficultés de l’ethnographie en terre connue	26
B. 2. Observation participante braconnière vs. chasse à visage découvert	30
B. 3. Un terrain en toile d’araignée	34
C. Situer le point de vue	41
C.1. Du corps, de l’apparence de l’ethnographe et de leur codage culturel	42
C.2. Evolution de mon rapport à l’objet d’étude et aux théories.....	58
D. Des chiffres et des lettres	65
D.1. De la littérature à la sociologie	66
D.2. Crise de confiance et obsession de la quantification	69
D.3. Métaphore et connaissance	73
D.4. Une sociologie interactionniste et compréhensive	75
E. Plan de thèse.....	80
CHAPITRE 1. Goûts et dégoûts : ça ne se discute pas ?	83
1.1. Qu’est-ce que le goût ?.....	85
Le goût : une capacité à percevoir des différences.....	88
Des carrières d’amateur	91
1.2. Qu’est-ce que le bon goût ?.....	94
Quand les gens bien étaient aristocrates	95
Quand les gens bien étaient bourgeois	99
Depuis que l’on ne sait plus trop qui sont les gens bien.....	105
1.3. Du goût des femmes, des hommes... pour les femmes.....	114
Invention du « beau sexe » et « Grande Renonciation » masculine.....	115
L’intérêt pour l’apparence féminine et le fétichisme.....	121

1. 4. Si vous ne savez pas ce que vous aimez, dites-moi ce que vous détestez.....	132
Sur les femmes : la « vulgarité », la « provoc », la « superficialité » et ce qui évoque la prostitution	132
Sur les hommes : ressembler à une femme ou les vêtements qui évoquent l'homosexualité	136
Le voile intégral : « un sujet délicat »	138
La saleté ou l'évocation de la saleté	141
Ce qui évoque la hiérarchie, l'uniformité.....	142
Ce qui évoque la violence.....	144
CHAPITRE 2. Des socialisations différenciées	147
2. 1. La socialisation aux goûts et aux techniques du corps	147
Le processus de socialisation.....	147
L'intériorisation du goût durant les deux types de socialisation	151
La carrière vestimentaire de Ludovic : des Vans -baggys au costume-cravate.....	153
Femmes et talons hauts : de l'acquis à l'inné	157
La transmission des techniques du corps féminines et masculines	159
2. 2. Ethos féminin vs. éthos masculin	163
Du côté des femmes : s'exhiber sans vulgarité	164
Du côté des hommes : conformisme détaché et voyeurisme.....	170
Premier transport : Du goût et du dégoût comme traduction moderne du pur et de l'impur.....	177
CHAPITRE 3. Identité et schismogénèse : des femmes, des hommes et des Hommes	185
3. 1. La schismogénèse	188
Schismogénèse complémentaire.....	190
Schismogénèse symétrique.....	192
Complications dans la schismogénèse.....	195
3.2. Vêtements et rôles dans la division sexuelle du travail	203
Exclusion des femmes des activités guerrières	204
Uniforme et féminisation des professions	207
3.3. Quand les princesses veulent être chevaliers et vice-versa	212

Histoire du travestissement.....	213
Garçon manqué : « un terme faux »	215
3.4. Individuation vs. identification.....	218
La construction identitaire dans la modernité : « soyez vous-mêmes »	219
Le « complexe de Marie » et le « problème de l’hypersexualisation »	221
Être « une femme à couilles » : une schizophrénie culturelle	226
Second transport : De l’identité stigmatisée au retournement du stigmaté	230
CHAPITRE 4. Hiérarchie, révolution et subversion : faut-il « porter la culotte » ou le string ?	241
4. 1. La conscience de la place dans la hiérarchie	241
Des hommes en jupe : « lol »	241
Le privilège du fond sur la forme, ou la mésaventure d’Antoine.....	243
De la plus grande efficacité des techniques du corps masculines	245
Des idéaux féminins difficiles à incarner	247
4.2. Les réactions à l’injustice	251
Révolution : « J’t’emmerde »	251
L’ « empowerment » ou la réappropriation du stigmaté	255
Troisième transport. De la désacralisation au sacrilège	261
CHAPITRE 5. Efficacité symbolique et échange : faut-il arrêter de croire au genre ?	265
5.1. Le genre : une prophétie autoréalisatrice de grande ampleur.....	266
La performativité : « Ben ça se voit ! »	266
« Cherche l’objet ! » : le jeu ou le mystère de la séduction.....	269
5.2. L’angoisse de la désérotisation du corps féminin.....	273
Violence et érotisation du corps féminin.....	274
L’intérêt pour le corps des femmes : un passe-temps masculin	276
CONCLUSION	281
Au-delà de la déconstruction et de la compréhension : éloge du détachement	284
Au-delà de la solidité et de la liquidité : éloge de l’ambiguïté.....	287
Au-delà de la lutte : éloge de la conversation.....	290
REMERCIEMENTS	295

BIBLIOGRAPHIE	296
ANNEXES	308
Références diverses	308
Caractéristiques des enquêtés	315
Entretiens	331
Guide d'entretien	331
Entretien avec Mélissa.....	333
Entretien avec Jacques.....	343
Entretien de groupe.....	351
Les 4 catégories de femmes selon Senay	397
Emission de radio : « La lingerie : baromètre de l'émancipation des femmes »	398
Carte mentale.....	403
Chronologie (très) sélective de l'histoire du vêtement et de la nudité	404

AVERTISSEMENTS

« [...] Durant l'essentiel de l'histoire on a vu dans la connaissance quelque chose de rare et de secret, et cet héritage ésotérique, avec ses rêves de suprématie et de mystère, survit dans le jargon que toute profession utilise pour se protéger. La connaissance reste un serpent qui se mord la queue.¹ »

*Théodore Zeldin *Les Françaises et l'histoire intime de l'humanité**

Tout texte consiste en une suite de décisions plus ou moins arbitraires ayant pour but d'amener le lecteur le plus efficacement possible d'un bout à l'autre d'un raisonnement. Je me sens le devoir de justifier ici certains de ces choix.

Tout d'abord, la première personne du singulier me semble le véhicule le plus confortable pour ce trajet. Non pas que je souhaite affirmer avec arrogance la singularité de ma pensée au regard de la culture scientifique qui me précède : lorsque j'avance une idée, j'ai bien conscience qu'elle est redevable de tout ce que j'ai lu et entendu auparavant. Je pense cependant que l'on gagne en précision à se positionner clairement comme une individualité, en interaction avec d'autres subjectivités (celles des enquêtés et celles d'autres chercheurs). L'activité d'introspection intense et l'intégration de points de vue étrangers suscitées par toute recherche en SHS sont suffisamment déstabilisantes pour le psychisme pour que l'on se complique la vie en utilisant des formulations étranges telles que « nous pouvons dire... » ou « on s'efforcera de montrer... ». Je réserve l'utilisation du « on » pour signifier des généralités (de ce fait, j'essaie d'éviter d'abuser de ce pronom).

Dans le souci de pouvoir être lue par tous les gens qui seraient susceptibles de s'intéresser à mon questionnement (et je pense en premier lieu à ceux qui ont participé à mon enquête), j'évite autant que possible de mobiliser des concepts sans les définir, même si ceux-ci font partie du b.a.-ba de la sociologie.

Généralement, j'utilise le présent pour signifier le temps de ma pensée, le passé composé pour décrire les actions effectuées pendant ma thèse et l'imparfait pour évoquer les travaux antérieurs à ma recherche de doctorat (notamment les idées fixées dans mes deux mémoires de master).

J'aime user de métaphores, de comparaisons, et lorsqu'une histoire (personnelle ou publique) me semble appropriée pour évoquer, par un détour, un phénomène observé lors de

¹ ZELDIN, Theodore, *Les Françaises et l'histoire intime de l'humanité*, Fayard, Paris, 1994, pp. 418.

mon enquête de terrain, je ne me gêne pas pour m'en servir. Ces digressions n'ont pas pour intention de divertir le lecteur du fil de mon argumentation, au contraire, le but est de l'impliquer plus complètement, en faisant appel à ses différents sens et types de mémoire.

Par souci de cohérence, et pour ne pas étouffer mon argumentation, j'ai placé un grand nombre de documents en annexe, ce qui ne veut pas dire qu'ils sont accessoires. Au contraire, j'en recommande vivement la lecture, afin que le lecteur se fasse une idée détaillée de mon travail de recherche empirique et documentaire.

J'accorde dans le texte une place importante à la parole des enquêtés et aux citations des auteurs qui m'ont aidée dans ma réflexion. Bien que je ne considère pas ces deux sources d'information comme radicalement différentes, je les distingue par convention. Je fais apparaître les propos de mes enquêtés en police 11, sans guillemets, en retrait par rapport au corps de texte. Lorsqu'il ne s'agit que d'un mot ou d'une courte expression, je l'intègre au texte entre guillemets. Dans les extraits d'entretien, les propos mis entre parenthèses correspondent aux « indications scéniques », tandis que les mots mis entre crochets correspondent aux « traductions », coupures et indications nécessaires lorsque les mots ne sont pas compréhensibles hors contexte. Je signale mes questions d'interviewer par un alinéa. Les citations académiques sont intégrées au corps de texte (à l'exception des citations longues qui apparaissent elles aussi en retrait et en 11), entre guillemets et en italique.

Je place parfois dans mon argumentation des citations académiques mais surtout des extraits d'entretiens assez longs, pour donner la possibilité au lecteur d'accéder aux propos que j'analyse dans leur contexte, et pour rendre le lecteur un tant soit peu actif dans le travail d'interprétation. Consciente que cette lecture peut être fatigante, j'utilise des caractères gras afin de guider le regard du lecteur vers les détails du discours que je juge significatifs.

Lorsque j'utilise un concept propre à un auteur, je commence par l'encadrer de guillemets puis, dès que je juge avoir suffisamment signalé que je n'en étais pas son inventrice, j'arrête de l'utiliser entre guillemets.

INTRODUCTION. L'histoire d'un questionnement

Montréal, automne 2009. J'entame ma 3^e année de licence de sociologie. Je suis toute excitée à l'idée d'assister à mon premier cours sur le genre et la sexualité, car c'est en partie pour aborder cette thématique que j'ai choisi le Canada comme destination d'échange. Je ne connais rien à la recherche sur le genre, encore peu développée en France. J'avais vaguement lu un manuel sur le sujet et essayé de lire J. Butler, sans succès, lorsque j'étais en classe de terminale. A ces lectures, quelque chose avait cependant éveillé mon attention : d'autres que moi se posaient des questions sur le comment, le pourquoi et les conséquences de l'existence de deux classes d'êtres distincts, hommes et femmes, mais j'étais bien loin d'avoir satisfait ma curiosité.

J'arrive donc sur le campus et pénètre dans une salle bondée : des femmes surtout, quelques hommes, tous jeunes, et de toutes les couleurs. Je m'installe à une table. Ma voisine de droite a les cheveux courts, presque rasés, je me dis qu'elle doit sûrement être lesbienne. Soudain, la professeure fait irruption dans la pièce, accompagnée de son assistante. La voix du cynisme se met à railler dans ma tête : « Ah d'accord ! C'est elle qui va nous donner des leçons de féminisme ! ». En effet, l'apparence de ma professeure est aux antipodes de l'image mentale que je m'étais construite de « la féministe ». Par contre, cette image mentale ressemblait étrangement à ma voisine de droite (qui aura d'ailleurs l'occasion de nous raconter plus tard, durant une discussion collective, qu'elle n'est ni lesbienne, ni militante féministe, malgré ce que beaucoup de gens pensent de sa coupe de cheveux). L'enseignante qui nous fait face est blonde décolorée, bronzée, maquillée et porte des vêtements moulants aux couleurs vives. Elle nous dira même, un peu plus tard, qu'elle adore les talons aiguille !

La réaction que la rencontre avec cette femme a provoqué chez moi est intéressante à plusieurs égards. Tout d'abord parce que je me croyais alors personnellement insensible au « packaging », pensant de manière générale que la forme avait une importance moindre que celle du contenu. Je me pensais aussi extrêmement tolérante aux différences culturelles, et jugeais intolérable que l'on empêche les femmes de s'habiller comme elles l'entendent. Je réalise par ailleurs, qu'excepté à de rares exceptions, je n'avais jamais nourri beaucoup d'estime pour mes professeurs de sexe féminin tout au long de ma scolarité. Trop de gentillesse pour être compétentes. Manque d'autorité. Voix trop haut perchée pour être captivante. Irritables. J'avais en fait toujours beaucoup déprécié les attitudes que j'associais au féminin, sans en avoir conscience.

Le message qu'il faut lire entre les lignes dans ma réaction : « Ah d'accord ! C'est elle qui va nous donner des leçons de féminisme ! » est : « C'est bon, je peux me rendormir, je ne vois pas ce qu'une personne qui se présente aux yeux de ses étudiants comme un objet sexuel des plus banals peut avoir à m'apprendre sur le féminisme, le genre et la sexualité ». Il ne lui a pourtant fallu que quelques minutes pour me convaincre du contraire. Durant le cours le plus déstabilisant que j'ai suivi au cours de mes études de sociologie, cette femme m'a fait apprendre tout ce dont j'avais besoin pour commencer à comprendre ces sujets, du haut de ses talons aiguille.

L'origine de mon questionnement sur le genre, la sexualité et l'apparence remonte à bien plus loin², mais c'est à ce moment précis qu'il m'est apparu de manière consciente, ouvrant la voie à la recherche que je me propose d'exposer dans ce qui va suivre. Il fallait absolument que je comprenne les raisons de ma réaction de mépris à la vue de cette femme et la perturbation dans mes représentations qui s'en est suivie. Dès lors, je me mets à relever de manière obsessionnelle tout ce qui a trait au genre et à l'habillement autour de moi.

Je profite du fait d'être au Canada, puis aux USA, pour observer les coutumes locales et surtout (et les voyages se réduisent souvent à ça) pour prendre conscience par la comparaison, des manières vestimentaires des Français. Je suis à distance l'actualité française : on parle à ce moment d'interdiction de la burqa et de journée de la jupe. Je rencontre un Québécois, en colère contre le gouvernement de sa province responsable des « accommodements raisonnables », une récente mesure multiculturaliste en droit du travail³. Il me dit : « Vous avez bien raison d'interdire la burqa ! ». Je l'écoute, je n'ai pas d'avis sur la question, alors je ne sais pas vraiment de qui il parle lorsqu'il dit « vous ».

Un autre jour, je raconte à une amie à quel point mon cours sur le genre est génial, qu'il remet en question toutes les croyances naturalisées sur le masculin et le féminin. Comme elle n'est pas convaincue, j'évoque les soins de l'apparence et de la séduction comme exemple de construction sociale de la différence des sexes. A ma grande surprise : mon amie n'est pas du tout d'accord avec moi. La coquetterie des femmes est selon elle quelque chose de naturel, inscrit dans leur programme génétique : chez les paons, ce sont les mâles qui représentent le beau sexe, chez les humains, ce sont les femelles, voilà tout.

² Je reviendrai sur ce point plus tard, dans la partie C.1.

³ Mesure incitant, au cas par cas, les employeurs à trouver un terrain d'entente face aux demandes de traitement spécifiques de certaines minorités culturelles (par exemple octroyer une salle de prière aux salariés d'un hôpital s'il en est une de disponible).

Plus généralement, durant cette année Nord-américaine, je saisis des bribes de conversations ; j'achète de nouveaux vêtements, j'écoute les commentaires et observe les réactions ; je me teints les cheveux en blond ; puis je me décourage en me faisant sur Internet une idée de la masse de documentation à parcourir et à trier sur le sujet de l'apparence⁴. J'abandonne pour un temps, puis j'oublie complètement.

De retour en France, je dois choisir un sujet de mémoire pour mon master de sociologie des arts et de la culture. Les souvenirs de Montréal clignotent dans ma tête : les papillotes des hommes juifs hassidiques de mon quartier, le crâne rasé de leurs femmes sous leurs voiles⁵, les minijupes des Québécoises par une température de -20 C° sous les regards indifférents de la plupart des hommes... Toutes ces images me font de l'œil : je dois comprendre les ressorts de cette étrange comédie. Je fais mon choix. Je réussis tant bien que mal à mettre ce projet de mémoire en mots, malgré la généralité de mon questionnement, et à convaincre le Professeur Dufoulon que ce sujet est digne d'un certain intérêt.

Cette thèse est la mise en forme de ce bouillonnement interrogatif concernant les apparences corporelles, le genre et la sexualité. J'y poursuis le questionnement trop ambitieux dont je suis sortie frustrée après deux mémoires de master de sociologie portant sur les apparences féminines (puisque, comme il est de mise lorsque l'on cherche intensément des réponses, mes « trouvailles » avaient suscité nombre d'autres questions).

Dans cette partie introductive j'expliquerai tout d'abord plus en détails ma démarche, revenant sur mes premiers résultats de recherche de master et sur l'histoire de mon rapport au concept de genre (A). Je décrirai ensuite mon terrain et ma méthode d'enquête (B). J'essayerai de situer mon point de vue vis-à-vis de mon objet d'étude (C), puis je ferai un point d'épistémologie (D), pour finalement en arriver à annoncer le plan de ma thèse (E)⁶.

⁴Le lecteur pourra se faire une idée de la confusion mentale dans laquelle la recherche de documentation sur l'apparence peut plonger le chercheur en jetant un œil à la chronologie en annexe.

⁵ « *Les femmes mariées, dans la tradition juive orthodoxe, doivent se raser les cheveux et les cacher sous un foulard ou une perruque si elles le souhaitent, à condition que celle-ci ne soit pas composée de cheveux d'infidèles.* » BROMBERGER, Christian, *Tricho logiques. Une anthropologie des cheveux et des poils*, Bayard, Paris, 2010, p 49.

⁶ Les parties B, C et D consistant essentiellement en des justifications méthodologiques et épistémologiques, le lecteur très pressé et confiant pourra passer ces étapes en se rendant directement de la lecture de la partie A à celle de la partie D annonçant le plan et la problématique de la thèse.

A. Le prétexte : sortir de la confusion du genre

« *Y a pas d'ovules dans les testicules* »
Frigide Barjot

Durant mes trois ans de recherche, depuis les auditions pour l'obtention d'un contrat doctoral jusqu'à l'inscription en 3^e année, j'ai titré ma thèse en projet « Le prétexte du vêtement. Etude sociologique des discours sur le vêtement comme traces culturelles de la négociation du sujet genré ». Même si je n'ai pas gardé pour mon mémoire de thèse ce titre, trop pompeux et compliqué (à tel point que je n'ai jamais réussi à le connaître par cœur), il avait au moins le mérite de résumer, en peu de mots, l'ensemble de ma démarche.

Tout d'abord, pourquoi envisager le vêtement comme un prétexte ? Après avoir recopié une bonne dizaine de fois ce titre pour toutes les formalités administratives, j'en suis venue à me demander la définition précise du mot « prétexte » et me suis rendue compte qu'il avait en fait deux sens.

Le prétexte, c'est (et c'était en ce sens que je l'avais mobilisé au départ) ce qui permet de faire quelque chose. Dans mon cas, interroger des individus sur des pratiques quotidiennes, sur des goûts plus ou moins fixes, faire ressortir des anecdotes, du vécu et des représentations en matière de vêtements : tout ceci constitue pour moi un moyen de provoquer la parole, et de **recueillir des informations sur la mise en scène du corps dans son ensemble**. Cela revient à approcher ce que l'anthropologue G. Bartholeyns, définit comme **une « culture des apparences », c'est-à-dire, l'intrication d'une conception anthropologique de la personne, de choix matériels spécifiques, de pratiques de l'apparence, et de mythes d'apparence**⁷. Cette idée selon laquelle l'étude du corps et des pratiques corporelles serait un outil privilégié pour accéder à d'autres dimensions du social s'est répandue depuis le fameux article de M. Mauss sur les techniques du corps⁸, on la retrouve chez tous les auteurs qui s'occupent de sociologie du corps⁹. **Le prétexte du vêtement : c'est de « parler chiffons » pour parler de quelque chose de plus vaste.**

Mais le prétexte signifie aussi l'allégation d'une fausse raison pour dissimuler le véritable motif d'une action. Au cours de mes recherches de master, j'ai commencé dans un

⁷ BARTHOLEYNS, Gil, « Faire de l'anthropologie esthétique », *Civilisations*, n°1, 2011, pp. 9-40.

⁸ MAUSS, Marcel, « Les techniques du corps » in, MAUSS, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 2006.

⁹ Je pense notamment aux travaux de D. Le Breton ou à l'ouvrage de synthèse DETREZ, Christine, *La construction sociale du corps*, Seuil, Paris, 2002.

premier temps par décrire les représentations du vêtement chez les jeunes femmes (âgée de 20 à 30 ans), pour dans un deuxième temps essayer d'en interpréter le sens. A l'issue de ces deux recherches, j'en suis venue à concevoir la proposition suivante : le discours sur le vêtement cristallise du savoir refoulé¹⁰ sur le rapport au genre et à la sexualité dans notre société. En effet, si pour la quasi-totalité de mes enquêtées l'humanité se compose, sans aucun doute, de femmes, d'une part, et d'hommes, d'autre part, lorsqu'il s'agit de mettre en scène cette différence, les choses se compliquent. Par exemple, il est entendu par certaines de ces femmes qu'« il faut être féminine », et même « assumer » sa féminité, qu'il ne faut pas afficher une sexualité trop « agressive », sans pour autant « se cacher ». **Le prétexte du vêtement : c'est d'utiliser cette entrée pour approcher un type de discours sur le genre et la sexualité qui ne saurait s'extérioriser aussi facilement si l'on tentait de l'appréhender plus directement. C'est le postulat de départ qu'il me faut faire accepter au lecteur au cours de cette partie introductive afin qu'il puisse ensuite me suivre au cœur de mon argumentation.**

A. 1. Résumé de mes travaux de master¹¹

J'initialisais mon mémoire de M1 ayant en tête l'intuition suivante : dans les médias comme dans les conversations quotidiennes, les discours sur l'habillement des femmes sont traversés par la question de leur émancipation ou de leur aliénation (ou dit plus simplement : le vêtement libère ou opprime). A l'issue de cette première enquête par entretiens, j'ai pu décrire certaines grandes tendances dans les représentations des femmes vis-à-vis de leur habillement. Des pratiques vestimentaires valorisées sont associées à des manières valorisées d'être une femme : cela passe par une légère mise en valeur de l'apparence physique, par un épanouissement de l'individu dans la consommation d'objets non uniformisés (car il faut « être soi-même » par ses vêtements), et par la négociation avec une certaine contrainte sociale qui pousse les femmes à se conformer aux codes vestimentaires de certains milieux (notamment professionnels). A l'autre pôle des discours, se situent les pratiques d'habillement décrites comme dégradantes, aliénantes : la vulgarité et l'uniformité associée à la mode, des

¹⁰ J'utilise ce mot par commodité pour l'instant, j'entends par savoir « refoulé » du « savoir symbolique » au sens de D. Sperber, une notion que je définirai en B1.

¹¹ Je choisis ici de revenir sur ces premiers résultats de manière très synthétique car il s'agit uniquement de donner au lecteur une idée de l'évolution de mon questionnement au cours de ces cinq dernières années. La plupart des idées ébauchées dans ce résumé seront développées plus en détails dans la suite de la thèse.

descriptions fonctionnant comme des figures-repoussoir, permettant aux « femmes bien » de se construire, par le biais d'une relation d'opposition.

J'attestais également d'un certain nombre de contradictions dans la manière dont les enquêtées s'approprient les significations greffées au vêtement. J'ai tenté de balayer la multiplicité des domaines de signification rattachés à cet objet. L'esthétique est la thématique pouvant se présenter au premier abord comme la plus évidente. On aime ou on n'aime pas tel ou tel vêtement. Mais contrairement à ce que dit l'adage, les goûts et les couleurs se discutent (c'est la raison pour laquelle j'ai titré mon mémoire de M1 : *Ce que « parler chiffons » veut dire*), et dans les entretiens, lorsque l'on discute de son goût pour tel ou tel vêtement, on parle d'économie, de politique, de morale, mais aussi de sexualité. Je montrais que l'enchevêtrement de ces tous ces domaines de sens donne lieu à des représentations mentales un peu bancales, mais cependant opératoires dans la vie des enquêtées. J'amenais donc à concevoir « l'objet vêtement », entendu comme représentation de pratiques vestimentaires et pratiques effectives, comme un construit culturel complexe, auquel peut s'appliquer la définition maussienne de « *fait social total* »¹². Construit culturel complexe, de par la multiplicité des registres de significations qu'il recoupe, mais aussi à cause des nombreuses contradictions qui traversent les discours sur cet objet. L'objectif de ce premier travail, plutôt descriptif¹³, était d'opérer un défrichage dans le discours féminin sur le vêtement.

La visée de mon mémoire de M2 était, quant à elle, plutôt interprétative. En effet, après avoir décrit de manière thématique le contenu des discours sur le vêtement, j'ai cherché à comprendre et à expliquer la possibilité culturelle de tels discours, à retracer leurs conditions d'existence. Plus précisément, je me demandais en quoi la pratique vestimentaire, et sa représentation mentale, pouvaient témoigner du rapport ambigu des femmes au genre et à la sexualité ; et comment la construction des savoirs sur le vêtement des femmes pouvait nous informer de la représentation du statut ontologique des femmes, dans notre société.

Tout d'abord, j'avais l'idée que la symbolisation de la féminité dans l'apparence s'effectuant de manière ponctuelle et hautement ritualisée (dans un jeu de censures et de

¹²« Tous ces phénomènes sont à la fois juridiques, économiques, religieux, et mêmes esthétiques, morphologiques, etc. Ils sont juridiques, de droit privé et public, de moralité organisée et diffuse, strictement obligatoires ou simplement loués et blâmés, politiques et domestiques en même temps, intéressant les classes sociales aussi bien que les clans et les familles. Ils sont religieux : de religion stricte et de magie et d'animisme et de mentalité religieuse diffuse. Ils sont économiques : car l'idée de la valeur, de l'utile, de l'intérêt, du luxe, de la richesse, de l'acquisition, de l'accumulation, et d'autre part de la consommation, même celle de la dépense pure, purement somptuaire, y sont partout présentes, bien qu'elles soient entendues autrement qu'aujourd'hui chez nous. » MAUSS, Marcel, « Essai sur le don », in *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 2006, p 274.

¹³ Je me suis livrée à une analyse exhaustive du contenu de mon corpus de 10 entretiens.

licences), le vêtement semble jouer un rôle fondamental dans le processus performatif qui fait exister le genre¹⁴. La féminité vestimentaire « vraie » et « acceptable » s'impose par le rejet de performances caricaturales (sursignifiant le sexe) qui tendent à dévoiler trop brutalement les fondements illusoire du genre. Par ailleurs, la féminité « hégémonique »¹⁵ (tant sur le plan esthétique que moral), ou le « bon goût » féminin, se maintient par un jeu de subordinations et de soutiens entre différentes catégories de femmes. Parallèlement à cela, j'ai relevé dans les discours sur l'habillement des femmes, une injonction contradictoire¹⁶, s'exprimant dans un désir de plaire, couplé de manière schizophrénique à une répression sexuelle assez violente, se traduisant par l'expression d'une certaine haine, ou du moins d'un mépris, envers celles que l'on considère comme des « salopes », ou des « filles faciles ».

Je proposais une typologie des différents rapports des enquêtées aux normes culturelles dictant les apparences de la féminité. Je montrais qu'on pouvait se conformer à différentes normes selon l'espace, public ou privé, dans lequel on se situait. Certaines femmes choisissent de s'opposer frontalement à ces normes en courant le risque s'adonner à des types de conduites elles-mêmes également fortement stéréotypées. D'autres essayent seulement de les déstabiliser, au risque de se confronter à la force (voire à la violence) des stéréotypes culturels.

Je remarquais que la plupart des enquêtés pensent la diversité du monde social en séparant les sujets des objets (ceux qui sont « eux-mêmes » vs. ceux qui rentrent « dans le moule »), en se réappropriant de manière un rien caricaturale et partielle les critiques des mouvements contre-culturels du XX^e siècle¹⁷.

Au début de l'été 2012, après avoir soutenu mon mémoire et préparé mon projet de thèse, je m'installe dans l'idée suivante : **de la même manière que les hommes vont dans les**

¹⁴ « L'idée que le genre est performatif a été conçue pour montrer que ce que nous voyons dans le genre comme une essence intérieure est fabriqué à travers une série ininterrompue d'actes, que cette essence est posée en tant que telle dans et par la stylisation genrée du corps. » BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La découverte, Paris, 2005, p 96.

¹⁵ Au sujet de l'hégémonie des idéaux de genre, voir CONNELL, Robert. W., (1995) *Masculinities*, Polity, Cambridge, 2005.

¹⁶ Je reviendrais sur la notion d'injonction contradictoire ou « double bind » dans le chapitre 2 portant sur l'identité.

¹⁷ Au sujet de la récupération de la critique contre-culturelle voir BOLTANSKI, Luc, CHIAPELLO, Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris, 2011 et HEATH, Joseph, POTTER, Andrew, *Révolte consommée. Le mythe de la contre-culture*, Trécarré, Montréal, 2005. Je développerai par ailleurs cette notion dans le chapitre 3.

toilettes pour hommes et les femmes dans les toilettes pour femmes¹⁸, les pratiques vestimentaires différenciées (intra et inter-genres) sont parmi les dernières manifestations culturelles matérialisant le découpage culturel du genre, tout en en soulevant les contradictions les plus profondes. C'est en cela que le vêtement m'intéresse et en ce sens que j'envisage pour ma thèse cet objet comme le terrain d'une « négociation »¹⁹. En effet, en tant qu'objet culturel, le vêtement a la faculté de fixer sur lui un certain nombre de normes et de valeurs perpétuant l'ordre social traditionnel, mais il peut également constituer un vecteur de changement, voire de confusion, dans l'ensemble des représentations mentales diffuses qui constitue la culture²⁰.

A. 2. Le problème de la traduction des connaissances

Durant ce même été 2012, attendant de savoir si j'obtiendrai un contrat doctoral pour mon projet de thèse, je décroche un stage durant lequel je réalise une enquête qualitative portant sur la relation privilégiée des femmes à l'objet chaussure, pour la société de vente en ligne Spartoo. Globalement, il s'agissait de comprendre l'écart de consommation de chaussures entre les hommes et les femmes et de décortiquer les goûts et dégoûts féminins vis-à-vis de cet objet.

Analysant une quinzaine d'entretiens avec des femmes de 16 à 84 ans, je tirais à peu près les mêmes conclusions que dans mes précédentes recherches sur le vêtement, notamment sur la stigmatisation de la vulgarité, sur le rapport ambivalent à la séduction et sur le caractère historique du rapport privilégié des femmes à la mode²¹. Se rajoutaient d'autres aspects que je n'avais pas relevé jusque-là : l'idée que la chaussure (mais cela fonctionne aussi pour le vêtement), peut être chargée d'affects et fait office de support de souvenirs (notamment biographiques) ; et la découverte des enjeux de l'apprentissage technique que nécessitaient certaines pièces de vêtements (dont l'usage des chaussures à talons hauts est l'exemple le plus frappant).

¹⁸ Comme le décrit et l'analyse si finement E. Goffman dans son ouvrage méconnu et pourtant fort intéressant *L'arrangement des sexes*, la différenciation des rôles sociaux de sexe est maintenue en grande partie par l'accomplissement de ce type de rituels.

¹⁹ Je reviendrai sur ce terme en partie D. 4.

²⁰ Cf. SPERBER, Dan, *Le savoir des anthropologues*, Hermann, Paris, 1982, p 42 et SPERBER, Dan, *La contagion des idées*, Odile Jacob, Paris, 1996.

²¹ Je reviendrai sur la « Grande renonciation Masculine » à la parure au XVIII^e siècle (phénomène historique repéré par le psychanalyste J. C. Flügel) dans le chapitre 1.

Avec du recul, je regarde aujourd'hui cette enquête pour un organisme privé comme une expérience intéressante à différents niveaux. Cela m'a fait prendre conscience des enjeux de la négociation de l'orientation d'une enquête ; cela m'a permis de discuter de mon travail avec des non-universitaires, et de publier un ouvrage grand public synthétisant les résultats de ma recherche²².

Cependant, à l'été 2013, un an après la fin du stage, à la lecture du texte final remanié par ma collaboratrice chez Spartoo, je me sens prise d'un certain malaise. Sans pouvoir en expliquer clairement les raisons, j'ai l'impression qu'il y a un problème dans la vulgarisation de mon travail. Quelque chose a été altéré dans la « traduction en vulgaire », je ne reconnais plus tout à fait mon texte et je m'en sens fort frustrée.

Deux ans plus tard, comprenant enfin la raison de ce malaise, je vais essayer de l'exposer ici brièvement à travers un exemple. Dans mon rapport de recherche sur la chaussure, j'évoquais et critiquais l'analyse de l'ethnologue C. Tourre-Malen sur le port des talons hauts. Se référant aux travaux de M. Godelier, elle interprétait le retour en puissance du port des talons hauts chez les femmes comme l'expression du « *consentement des dominées à leur domination* »²³. Dans mon propre texte, je commentais et expliquais son approche, mais ne me satisfaisais pas totalement de cette interprétation, beaucoup trop générale pour être explicative de quoi que ce soit. Car en effet, si le port des talons hauts consiste effectivement en une activité inconfortable, entravant la liberté de mouvement, et causant des dégâts sur la santé, d'autres activités très éloignées telles que le travail salarié, le tabagisme, l'obésité, et le funambulisme²⁴ remplissent également ces critères. A la notion de « consentement à la domination »²⁵, je préférais mobiliser une comparaison avec les pratiques sportives. En effet, n'étant moi-même pas très douée dans la technique de marche en talons hauts, je m'étais toujours jusque-là demandée pourquoi les femmes se compliquaient la vie à utiliser de tels moyens de transport. De la même manière, lorsque je voyais des cyclistes au bord de la crise cardiaque en haut d'un col, je me demandais quel plaisir ils pouvaient tirer de cette activité qui, vu de l'extérieur, peut apparaître comme une torture. Faire une analogie entre ces deux

²² Les résultats de cette recherche sont publiés dans l'ouvrage LETT, Coline, GENIN, Vanessa, *Tout savoir sur les femmes et leurs chaussures*, Ed. Kawa, Paris, 2013.

²³ TOURRE-MALEN, Catherine, « Des chaussures, des talons et des femmes », *Ethnologie française*, vol. 41, n°4, 2011, pp. 727-739.

²⁴ Peu après avoir écrit cette phrase, je souris en tombant sur l'histoire de la Texane Faith Dickey qui a relevé le défi de la high line (sorte de funambulisme extrême) en talons hauts :

<http://www.33mag.com/fr/2015/04/24/lextreme-de-la-feminite-du-highline-en-robe-et-talons-hauts>

²⁵ Une interprétation d'inspiration gramscienne dont je ne conteste par ailleurs nullement la pertinence.

activités me paraissait plus intéressant que d'enfermer les femmes à talons uniquement dans un statut de victimes s'auto-flagellant. Cela me permettait d'évoquer différentes dimensions de la marche en talons hauts : l'appréhension des risques avant la maîtrise de la technique, la période d'apprentissage, l'acceptation de la douleur²⁶, le haut niveau dans la discipline (la danse en talons hauts) et les occasions de la performance sportive (le mariage, par exemple).

J'ai peut-être trop forcé le trait dans mon interprétation, et lorsque ma collaboratrice a retravaillé le texte pour la publication, cette partie à l'origine intitulée « La marche en talons hauts comme discipline sportive » s'est transformée en « Sommes-nous pour autant des victimes ? Non, des sportives ! » (elle était précédée d'une partie évoquant l'impact de la chaussure sur la santé). Je peux avoir l'air d'être en train de chipoter sur des subtilités mais selon moi le glissement sémantique est important. On passe d'une relation de comparaison entre deux phénomènes à une relation d'identité (« Êtes-vous sportive Madame ? » « Oui je porte des talons »). Cette histoire m'a servi de bonne leçon, je sais maintenant qu'il s'agit d'être plus précautionneux dans la comparaison entre des phénomènes : il vaut mieux dire « cela ressemble étrangement à » que « c'est comme ». J'ai découvert à mes dépens qu'il en fallait peu pour qu'une comparaison se transforme en raccourci et perde de son intérêt scientifique²⁷.

A. 3. « Le genre précède le sexe » ?

« Alors si j'ai bien tout lu Freud... »
Coluche

Entre mon initiation aux études de genre en 3^e année de licence et ma 2^e année de master, j'ai « bien tout lu » ce qu'il fallait lire sur le genre : C. Delphy, M. Foucault, J. Scott, J. Butler, T. Laqueur, D. Kergoat, D. Juteau, A. Davis, K. Krenshaw.... Voici, dans les grandes lignes, ce que je retenais de ces lectures.

²⁶ Sur le sujet des blessures sportives voir YOUNG Kevin, HEAS Stéphane, « Sociologie de la douleur et des blessures sportives corporelles », *Corps*, vol. 1, n°2, 2007, pp. 13-17.

²⁷ Sur le problème de la comparaison entre des phénomènes appartenant à des sphères d'étude distinctes, voir le chapitre « Le match de football, **une sorte de rituel religieux ?** » in BROMBERGER, Christian, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1995.

Dans l'impulsion des divers mouvements de femmes pour l'obtention de certains droits (comme le droit de vote, le droit à une vie hors de la tutelle des hommes ou encore le droit à la régulation de leur fécondité), la vague féministe des années 1970 s'est accompagnée de l'émergence d'un champ spécialisé de savoirs sur les femmes. Se développent en France surtout le féminisme matérialiste²⁸ et l'Histoire des femmes²⁹ tandis qu'en Amérique du Nord on parle plutôt de *Women's Studies* (puis plus tard plus globalement de *Gender Studies*). La philosophie de S. de Beauvoir et les travaux de femmes anthropologues montrent que les rôles attribués aux sexes selon les cultures sont le fruit de constructions culturelles³⁰ (en opposition à la pensée fonctionnaliste bien installée à l'université à cette époque).

Peu après ce mouvement de contestation politique et scientifique, au cours des années 1970, le *Black Feminism* ou féminisme postcolonial voit le jour en Amérique du Nord. Il met en cause le particularisme implicite du féminisme occidental, en affirmant que les problèmes des femmes blanches des classes moyennes ne sont peut-être pas les mêmes que ceux de toutes les femmes. Ces penseuses critiquent donc la propension à l'universalisme des revendications des féministes blanches. Le patriarcat n'est pas, selon elles, la source principale d'oppression : il existe une « *intersectionnalité*³¹ » des sources de discrimination (raciale, sexiste, économique, homophobe, religieuse, ou encore à l'encontre des handicapés). En mettant en avant le biais hégémonique de la pensée féministe « classique », elles érigent le point de vue des opprimées soumises à des formes de domination multiples en privilège de connaissance³².

A la manière des mouvements de femmes et à cette même époque, les luttes politiques LGBT (Lesbiennes, Gays, Bi, Trans) donnent lieu de leur côté à la production de savoirs universitaires sur les sexualités minoritaires (*Gay and Lesbian Studies* ou *LGBT Studies*)³³.

Au cours des années 1980, en Amérique du Nord, au vu de la transformation des mouvements féministe et LGBT en mouvements identitaires – identitaires au sens où ils fondent leurs revendications sur une identité de « femme » ou d' « homme homosexuel » à la signification plus ou moins cristallisée – la théorie *queer*, avec notamment l'apport fondateur

²⁸ Dont la représentante principale est la sociologue C. Delphy.

²⁹ Dont la représentante principale est l'historienne M. Perrot.

³⁰ Voir à ce sujet les travaux de M. Mead, P. Tabet, ou encore F. Héritier.

³¹ Sur la notion d' « *intersectionnalité* », originalement développée par la juriste américaine K. Krenshaw, on peut lire le bon résumé de BILGE, Sirma, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogène*, vol. 1, n° 225, 2009, pp. 70-88.

³² Voir à ce sujet les travaux de Patricia Hill Collins.

³³ On peut lire à ce sujet l'ouvrage, peut-être non représentatif de ce qui s'écrit dans ce champ d'études, mais par ailleurs fort intéressant : HUMPHREYS, Laud, *Tearoom trade: impersonal sex in public places*, Aldine Pub., Chicago, 1970.

de J. Butler, va tenter de contrecarrer cette tendance au cours des années 1990. En s'appuyant sur la pensée foucauldienne et le post-structuralisme, les *Queer Studies* sont, comme le féminisme postcolonial, une critique interne au féminisme, et promeuvent des identités non-essentialistes. Les penseurs *queer* décrivent par ailleurs l'« hétéronormativité » comme une fiction performative³⁴.

Préparant mon projet de thèse au début de l'été 2012, je raconte cette histoire de la pensée sur la sexualité et le genre au Professeur Dufoulon. Non spécialiste des études de genre, il a l'air d'assez bien me suivre dans mon topo historique. Mais lorsque j'en viens à lui développer un peu l'idée commune à J. Butler, T. Laqueur et C. Delphy selon laquelle « *le genre précède le sexe* »³⁵, je vois ses sourcils se froncer. Je tente de pallier son incompréhension en le renvoyant à une phrase toute faite que j'avais trouvée quelque part : « *le genre n'est pas à la culture ce que le sexe est à la nature* ». Il me répond en rigolant : « Et la confiture ? ». Je m'énerve, car pour moi tout cela coule de source. Il m'a fait preuve à de nombreuses reprises de son intelligence, il doit faire exprès de ne pas me comprendre : dire « *le genre précède le sexe* » ne nie pas l'existence de deux sexes biologiques, cela veut seulement dire que la bicatégorisation du monde social en deux classes de sexes « opposés » est une contingence historique³⁶, que la hiérarchie précède la différence³⁷ ou encore que les recherches en sciences médicales sont biaisées par les stéréotypes du masculin et du féminin³⁸. En lui expliquant cette chose selon moi très simple, je m'embourbe devant son incompréhension, son rire m'énerve, je me mets à mélanger les époques et les auteurs et je finis par ne plus me suivre dans ma propre argumentation. Finalement, mon directeur de thèse me dit très gentiment que j'ai l'air d'avoir un problème avec ces « choses très simples », et qu'il faut que je m'en débarrasse.

J'aurais l'occasion de repenser à de maintes reprises à cette histoire de genre précédant le sexe au cours de mes trois ans de recherches.

Je reçois un mail de mon directeur de thèse, en prévision d'une université d'été en Slovaquie, dans lequel il écrit : « Les étudiants seront répartis dans les chambres par genre ».

³⁴ La notion de performativité se définit chez J. Austin comme un discours qui a produit des effets dans la réalité. Je reviendrai sur cette notion dans le chapitre 5.

³⁵ DELPHY, Christine., *L'ennemi principal*, t. 2, ed. Syllepse, Paris, 2001, p 246.

³⁶ LAQUEUR, Thomas, (1990), *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, Paris, 1992.

³⁷ HERITIER, Françoise, *Masculin/féminin (1) La pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris, 1996 et DELPHY, Christine., *L'ennemi principal tome 2*, ed. Syllepse, Paris, 2001

³⁸ Voir à ce sujet les travaux d'A. Fausto-Sterling, de C. Vidal et de C. Détérez.

Je m'apprête à m'énerver de nouveau et à lui envoyer un mail lui expliquant que le concept « genre » n'est pas un mot politiquement correct pour dire « sexe », qu'il ne peut pas faire de postulats *a priori* sur l'identité de genre des étudiants... Puis je me ravise, me disant qu'un jour, je trouverai un moyen simple de lui expliquer son erreur.

Au congrès 2013 de l'Association Française de Sociologie, dans le Réseau Thématique sur la recherche en sciences sociales sur la sexualité, j'apprends avec surprise un nouveau mot : les personnes non-transgenres sont appelées « cisgenres »³⁹.

Je repense au souvenir d'une copine québécoise déclamant à haute voix en gesticulant : « Le genre précède le sexe ! Le genre précède le sexe ! Le genre précède le sexe ! » avant d'entrer dans la salle d'examen pour le cours que j'ai mentionné en introduction. Lors d'un séminaire interdisciplinaire sur le genre à Lyon, une doctorante en sociologie déclare avoir beaucoup peiné pour concevoir cette même proposition.

Lors d'une journée d'étude organisée par le laboratoire junior Genere à Lyon⁴⁰, j'assiste à une dispute entre l'anthropologue génétique P. Touraille et l'historienne de la médecine S. Pache : la première disant que le constructivisme radical nie la réalité du sexe biologique, la deuxième disant que la première n'a rien compris à J. Butler et A. Fausto-Sterling. Je sors de cette journée l'esprit assez confus. Non pas du fait que ces idées soient débattues (je trouve au contraire cela rare et très sain que l'on ne soit pas d'accord dans un colloque) mais à cause de la culture générale interdisciplinaire et du niveau d'abstraction élevé nécessaire à la compréhension de ce désaccord. Tout un monde sépare selon moi ce débat portant sur des subtilités sémantiques et épistémologiques (à savoir : ce qu'est le réel pour la science) et celui qui se joue dans l'espace public à ce même moment entre les partisans du « Mariage pour tous » et des « ABCD de l'égalité », auxquels s'oppose la

³⁹Le terme « cisgenre » qualifie un individu dont l'identité de genre concorde avec le sexe qui lui a été assigné à la naissance. Je ressors de ce congrès avec cette question qui me taraude « Suis-je une cisgenre ? ». En 2014, je comprendrai de manière parodique dans l'épisode 3 de la saison 18 de la série South Park intitulé *The Cissy* que cette question taraude également certains Américains. Pour un commentaire de l'épisode voir : <http://monsieurmika.canalblog.com/archives/2014/10/09/30736815.html>

⁴⁰Journée d'étude « Genre, sciences naturelles et médecine », 30 avril 2014, Lyon, <http://genere.hypotheses.org/183>

« Manif pour tous » en usant de slogans absurdes mobilisant des connaissances biologiques rudimentaires telles que « Y a pas d'ovules dans les testicules »⁴¹.

Cette affaire de genre s'avère bien plus compliquée que prévu. Tellement compliquée, qu'à un moment donné, je ne sais plus du tout quoi en penser, je ne sais plus si je dois y penser, voire j'en viens même à me demander si la chose à laquelle je pense existe vraiment. J'éprouve, durant ma thèse, une grande difficulté à expliquer aux gens (universitaires ou autres) l'objet de mon travail, tant la polémique sur la « théorie du genre » a échauffé les esprits. En lisant G. Bateson⁴², je relève qu'il utilise en anglais un mot très efficace pour décrire l'état d'esprit dans lequel je me suis retrouvée à force de penser au genre, « *muddleheadedness* » : ce qui signifie littéralement avoir la tête remplie de boue. Puis je me rends compte qu'en français, il existe aussi l'adjectif « vaseux », qui a, je pense, une connotation plus négative, renvoyant à l'état de gueule de bois ou à la médiocrité.

Cette thèse s'est finalement présentée à moi comme l'occasion d'une tentative d'évasion de la confusion mentale dans lequel peut s'embourber celui qui s'intéresse de façon approfondie aux questions de genre, de sexe et de sexualité. Il s'agit de retrouver un peu de lucidité et de comprendre ce qu'est le genre, par le biais de l'habillement, pratique à la fois quotidienne, triviale, pétrie d'habitudes, qui concerne tout un chacun. J'ai en tête le principe du « rasoir d'Ockham » selon lequel « *les multiples ne doivent pas être utilisés sans nécessité* ». J'ai soif de synthèse, et même si j'ai « bien tout lu », tout compris, et que je sais

⁴¹ Ayant commencé ma thèse en 2012, elle a été ponctuée par une actualité houleuse concernant le genre et la sexualité. En 2012, le projet de loi instaurant le mariage homosexuel a été déposé au Parlement. Jusqu'à l'adoption de cette loi et la célébration du premier mariage homosexuel au printemps 2013, une virulente contestation sociale se met en place notamment au sein des milieux catholiques pratiquants (alors même que les sondages indiquaient une large majorité d'opinions favorables à cette loi, faisant par ailleurs parti du programme de campagne de F. Hollande). A la rentrée 2013, le ministère de l'éducation nationale embraye sa communication sur les « ABCD de l'égalité », qui fait resurgir la grogne de la « Manif pour tous » accusant le PS de faire la promotion de la « théorie du genre » (qui englobe selon elle l'incitation à la masturbation, la promotion de l'homosexualité et une volonté de transformation des filles en garçons et inversement).

Chacun à leur manière, les partisans du « Mariage pour tous » et ceux de « Manif pour tous » ont contribué à semer la confusion dans les esprits : les premiers caricaturant la pensée sur le genre pour promouvoir l'égalité, les autres la caricaturant de manière grotesque pour se reconforter dans des visions traditionnelles du monde assignant des rôles précis aux hommes et aux femmes. Dans ce contexte idéologique agité, j'ai éprouvé beaucoup de difficulté à expliquer aux gens ce sur quoi je travaillais. Lorsque j'en venais à expliquer mon sujet de thèse, on me disait parfois en plaisant « Ahh !!! La fameuse théorie du genre ! ».

⁴² BATESON, Gregory, BATESON, Mary Catherine, *Angels fear. Towards an epistemology of the sacred*, Bantam edition, New York, 1988. Cet ouvrage a été traduit en français mais il est épuisé et n'a pas été réédité malheureusement (les sciences humaines gagneraient à ce qu'il soit davantage connu). C'est un ouvrage remarquable qui a été mis en forme par la fille de G. Bateson, M-C Bateson (elle-même anthropologue) : même s'il s'agit surtout des idées du père, sa fille s'est beaucoup impliquée dans l'ouvrage. Mais étant donné que je vais le citer à de nombreuses reprises au cours de ce travail, je raccourcirai en ne faisant référence qu'à Gregory.

réciter mon petit catéchisme sur le genre, j'ai la certitude qu'il doit y avoir un moyen plus simple de parler de la même chose.

Le véritable prétexte de cette thèse : c'est de comprendre et d'expliquer le plus simplement possible ce qu'est le genre à travers un cas des plus concrets⁴³.

⁴³ A titre provisoire, je peux mentionner ici la problématique de thèse que j'ai utilisée pour parler de mon travail aux non-spécialistes : « Pourquoi les femmes s'habillent généralement au rayon femme et les hommes au rayon homme alors même qu'aucune loi ne les y contraint ? ».

B. Mes sources

*« Tu pourras vérifier mes sources en regardant autour
de toi »
Flynt Mes sources*

Le matériau empirique classique mobilisé pour cette thèse comporte une soixantaine d'entretiens semi-directifs réalisés entre 2011 et 2015, un entretien de groupe, une quinzaine de retranscriptions d'émissions de radio et de documentaires portant sur les vêtements et l'apparence. Afin que le lecteur se fasse une idée plus précise de la nature de ces données, je lui conseille de faire des allers-retours dans sa lecture entre cette partie et les documents que j'ai placés en annexe. Il y trouvera des exemples d'entretiens individuels dans leur intégralité, l'entretien de groupe, un tableau récapitulatif des caractéristiques de mes enquêtés et un résumé de ma conversation avec eux, mon guide d'entretien et la description dans le détail de mes autres types de sources de documentation (expositions, presse, conférences...).

Dans cette partie j'évoquerai les difficultés auxquelles j'ai été confrontée sur mon terrain (B.1), la manière dont j'ai conçu ma recherche de terrain (B.2) puis je tenterai de faire un bilan de son déroulement dans l'ensemble (B.3).

B. 1. Des difficultés de l'ethnographie en terre connue

Lors de la situation d'entretien, je m'efforce d'amener les individus à évoquer leurs goûts et leurs dégoûts vestimentaires, leurs pratiques effectives et les expressions morales qui y sont liées, les différentes circonstances de l'habillement (en termes de temporalités et d'espaces), le regard qu'il implique sur soi et sur l'autre, sur le proche et le lointain, le passé et le présent.

Le but est de faire verbaliser les habitudes et souvenirs vestimentaires des enquêtés et de partir de cette base descriptive pour obtenir des commentaires, des interprétations, des distinctions de sens. Par exemple, je commence souvent par leur faire décrire la tenue qu'ils portent le jour de l'entretien pour avoir une idée du type d'adjectifs qu'ils utilisent pour la description des vêtements et les relancer plus tard sur ces sujets. Certains rentrent sans se poser de questions dans le jeu de la conversation, comprenant intuitivement qu'il s'agit de parler d'eux :

Donc si tu peux commencer par me dire comment t'es habillée là, tu peux me le décrire ?

Ben j'suis habillée, j'ai une paire de collants, très filés, une p'tite jupe à fleurs rouge et marine, que j'ai achetée à H&M, un p'tit... un t-shirt à manches longues que j'ai trouvé dans une friperie à Banyuls-sur-Cèze, et un pin's chat (rires). J'suis un peu... ma mère m'disait que j'étais complètement psychotique des fringues, c'est-à-dire que j'suis très très très exigeante et que... si j'veux un truc c'est que... j'le mets. J'suis assez... c'est pas qu'j'm'en fiche du r'gard des autres, mais c'est qu'y faut qu'ça m'corresponde, à moi, et que c'est vraiment quelque chose de précis, c'est vachement en accord avec mon humeur etc. J'porte beaucoup de jupes, j'aime bien... mais c'est pas... Ouais j'suis une assez incondionnelle de la minijupe (toux) et c'est pas... j'sais pas, c'est pas forcément quelque chose de... c'est pas féministe ni rien, mais heu... j'me suis habillée longtemps comme un garçon manqué quand j'étais ado, avec des gros baggys, des gros machins... et puis (claquement de doigts) à un moment où ça a fait « cling-cling », j'ai envie de me mettre en jupe, et puis maintenant, j'porte presque plus que ça parce que, c'est un pas qu'j'ai fait, dans ma vie en fait, en m'assumant un peu plus, tout ça. C'est un peu caricatural, peut-être mais...

Elise, 22 ans

Si Elise n'a pas besoin d'être relancée par des questions, pour d'autres (et on verra plus tard qu'il s'agit plutôt des hommes), le but de l'exercice semble plus obscur, ils restent en surface, décrivant uniquement ce que je leur demande de décrire :

Tu pourrais commencer par me décrire comment tu es habillé aujourd'hui ?
Aujourd'hui je suis habillé en jogging Adidas, avec des chaussures Air Max Nike.
J'dis les chaussettes aussi ?

Oui si c'est important...
... chaussettes Adidas aussi. Pull Adidas, t-shirt Adidas aussi. J'ai que Adidas sur moi, et Nike.

Stephen, 19 ans

Je demande aux enquêtés de me raconter leurs souvenirs de vêtements, je les fais parler des apparences de leurs proches, et j'essaye par différents moyens de faire ressortir des anecdotes et d'amener mes interlocuteurs à porter des jugements de valeur sur les apparences des gens qu'ils ont eu l'occasion de rencontrer (dans différents milieux : école, vie professionnelle, voyages...) ⁴⁴.

La difficulté dans ma recherche, c'est qu'étant donnée la banalité des informations que je souhaite recueillir, il me faut user d'une énorme naïveté pour faire parler les gens des sujets qui m'intéressent. Il me faut parfois du courage pour poser des questions qui peuvent paraître stupides. Je pose par exemple à Valentine la question « Pour qui on s'habille ? » :

Heu... tu veux dire pour soi ou pour les autres ? Pour les deux, moi j'pense que c'est pour les deux. Heu... j'pense que ben ça dépend...A la base on s'habille pour pas avoir froid. Mais nous là, enfin j'vais parler d'moi parce que j'peux pas parler pour tout le monde : j'm'habille pour moi et pour les autres... **Parce que de toutes**

⁴⁴ Le lecteur pourra voir l'intégralité des questions que comporte mon guide d'entretien en annexe.

manières faut s'habiller (rires). Pourquoi on s'habille comme on s'habille ? C'est pour... comme si... c'est comme si y avait une norme qui faisait comme ça (elle trace deux droites parallèles avec ses bras) qui fallait suivre. On est dans un monde qui va vite donc faut suivre l'autoroute avec tout le monde. Tout le monde s'habille, on s'habille.

Valentine, 22 ans

Etant donné que nous sommes censés appartenir à la même culture, la tendance naturelle des enquêtés est de me renvoyer au sens commun, en utilisant un tas d'expressions très vagues dont je suis supposée connaître le sens :

Ta sœur elle s'habille comment ?

Classique, ça va. Pas trop... elle est quand même classe tu vois... mais ça reste correct j'trouve. J'sais pas comment expliquer. J'sais pas comment elle s'habille. Comme une fille classique...

(rires)

... Standard ! (rires)...

... Ben... elle est pas du tout style skateur, hip-hop machin... elle est plus style classique, passe-partout.

Yann, 23 ans

Je me vois souvent dans alors dans l'obligation de fouiller, de faire préciser la définition du mot utilisé, mais je ne peux pas le faire tout le temps pour ne pas agacer ou amener mon interlocuteur à se censurer par la suite. Dans l'exemple suivant, j'ai jugé sur le moment qu'il était opportun de demander à Agnès ce qu'elle entendait par le mot « pute » ; je n'aurais pas pu le faire avec tous les enquêtés qui ont mentionné ce mot, par crainte de faire couper court à la conversation :

Alors ça veut dire quoi « pute » ?

C'est une fille qui veut qu'on parle d'elle... c'est pas la définition d'pute hein, mais de ces filles qui s'habillent comme ça.

Tu disais « pouf » tout à l'heure, c'est la même chose ?

Ouais, on va dire. Ça va être une fille qu'est peste, qui veut qu'on parle d'elle... ben en général, moi ça va être plus mon a priori négatif mais... qui font beaucoup d'histoire et... ouais qui ont besoin qu'on parle d'elles quoi. J'pense.

Agnès, 21 ans

« Kéké » ça veut dire quoi pour toi ?

J'sais pas... l'image du mec qu'aime le tuning un peu.

(rires)

Yann, 23 ans

Parfois, les enquêtés sont amenés à prendre conscience de la charge négative de certains mots qu'ils utilisent, et peuvent en ressentir de la culpabilité :

Après j'pense qu'y a des gens... en plus j'ai des amies qui portent ça [des chaussures à bouts pointus] qui sont pas du tout des poufs. Je m'excuse pour les poufs (rires).

C'est quoi une pouf ?

Ah la la (soupir)... C'est quoi une pouf ? Ça peut être pleins de choses mais... Ah mais c'est horrible... **Tu me fais dire des trucs horribles (rires)**. Les poufs, les poufs... les poufs... J'sais pas, qu'est une fille vraiment superficielle. Ouais qui pense qu'à sa... ouais qui pense qu'à ses fringues, à sa manière de se maquiller, qu'à aucun sujet de conversation en dehors de Loft Story ou de... ouais c'est un peu ça, mais c'est méchant (rires).

Marine, 29 ans

A force d'ethnographier ma propre société, je m'imagine un peu comme Mindy, ce personnage si mignon du cartoon *Les Animaniacs*. C'est un bébé qui assomme de « pourquoi ? » tous les gens qu'il rencontre. Ils commencent par se justifier de leurs actes gentiment, puis en arrivent souvent à perdre patience et se mettre en colère. A ce moment, Mindy leur répond mécaniquement (sans que l'on sache s'il s'intéressait vraiment au contenu des réponses) « D'accord, je t'aime, au revoir ! »⁴⁵. Cela résonne assez bien, je trouve, avec les mots de S. Caratini, pour qui l'expérience (émotionnelle et intellectuelle) de l'anthropologue sur son terrain, lorsqu'elle est vécue pleinement, revient à « *retomber en enfance* »⁴⁶.

Quand il s'agit de converser avec des individus plus âgés, mes demandes de précision sur des mots passent mieux car mon incompréhension peut s'expliquer par les différences de langage informel entre les générations :

Par exemple les types qui font très minets, moi je n'aime pas du tout (rires) ce n'est pas du tout un truc qui m'attire, mais force est de constater que certains ça leur va très bien. J'vois les élèves, certains mecs, bon... voilà quoi.

Très « minets » ?...

... c'est-à-dire qu'ils sont habillés mode mode mode quoi. En ce moment c'est le pantalon... fuseau un peu, mais qui tombe toujours [en bas des fesses]... ça, me demande pas pourquoi... ça par contre c'est pas génial... avec la p'tite veste, pas très longue, très collante... c'est en train de devenir tout serré sur les mecs.

Pascale, 57 ans

J'analyse mes entretiens au fur et à mesure que je les retranscris, et en même temps que je poursuis mon enquête de terrain. Cela me permet à chaque fois de creuser un peu plus les non-dits des précédents entretiens : tous ces moments de conversation évoqués plus hauts, où j'ai affaire à des mots qui échappent, des rires, des définitions tautologiques, des conversations qui coupent court, ou même parfois des personnes qui s'étonnent de leurs propres propos. Selon l'anthropologue D. Sperber, l'accès au savoir tacite est une clé essentielle à la compréhension d'une culture. Ce savoir englobe « *les jugements que les membres d'un groupe culturel expriment systématiquement sans développer l'argument qui le*

⁴⁵ http://www.dailymotion.com/video/xex11e_animaniacs-56-toubo-et-mindy-artist_fun

⁴⁶ CARATINI, Sophie, *Les non-dits de l'anthropologie*, Broché, Paris, 2004, p 31.

*fonde*⁴⁷». C'est cette dimension des discours qu'il définit comme du « *savoir symbolique* ». Le symbole, « *c'est la partie pour le tout ou l'objet qui donne à penser autre chose que lui-même*⁴⁸», il se compose d'une manifestation sensible (un signe, une différence) couplée à une représentation mentale. L'objet de cette thèse sera en partie d'essayer de comprendre la manière dont un objet matériel devient symbole, ou plus précisément : comment l'artefact que constitue le vêtement, et les pratiques effectives qui lui sont liées, en viennent à supporter des discours articulant différents types de savoir sur le monde (en termes de niveau et de champ).

B. 2. Observation participante braconnière vs. chasse à visage découvert

« J'ai longtemps pris mes photos à la sauvette, je veux dire à l'insu de celui ou de celle que je photographiais. La méthode est fructueuse et commode. En outre elle flatte la petite lâcheté qui me tenaille toujours un peu au moment de me livrer à un rapt d'image. Mais c'est finalement un pis aller, et je reconnais maintenant que l'affrontement du photographié, pour effrayant qu'il paraisse, est toujours préférable car il est bon que la prise de vue se reflète d'une façon ou d'une autre dans le visage ou l'attitude du photographié, satisfaction vaniteuse, voire piterie, geste obscène ou provocateur. »

Michel Tournier *Le roi des aulnes*

Août 2014. Je suis en vacances. J'entends à table une anecdote sur le vêtement⁴⁹. Des fois, les gens que je côtoie savent que je travaille sur ce sujet et me parlent donc de vêtement en connaissance de cause. Parfois ils ne le savent pas, ou l'oublient, et s'expriment donc sans l'idée que cela m'intéressera en particulier : dans ce cas, je les relance discrètement. Dès que j'obtiens l'information qu'il me faut, je cours la noter dans mon petit carnet orange. Cela fait plusieurs mois que je fais cela, sans avoir jamais vraiment décidé de commencer. Je me rends compte que depuis un long moment déjà, je braconne de l'information malgré moi. Puis, soudain, l'illumination est là : depuis le début de ma recherche, je me livre à une sorte d'observation participante. Je regarde les habits des autres, écoute, m'habille de toutes sortes

⁴⁷ SPERBER, Dan, *Le symbolisme en général*, Hermann, Paris, 1974, p 10.

⁴⁸ *Ibid.*, p 130.

⁴⁹ Il s'agit d'une information sur la cohabitation interculturelle aux Emirats Arabes Unis sur laquelle je reviendrai plus tard (cf. D2).

de façons, observe les différentes réactions que mon apparence provoque... Cette révélation me fait entrevoir une mine d'informations encore non exploitée. A partir de ce moment, je tente de me remémorer et de systématiser toutes les bribes d'informations concernant les apparences que je n'ai pas encore notées, et je redouble d'attention au quotidien. Je pense que cette attitude correspond à celle qu'O. Schwarz appelle la position de l'« *ethnologue indigène* » et qu'il définit de cette manière :

« Un individu singulier qui se fait l'ethnologue de son propre milieu, celui auquel il appartient encore largement même s'il est engagé dans la tentative incertaine et difficile d'en sortir. »⁵⁰

La pratique du braconnage a son intérêt, au sens où je peux ainsi accéder à une information « pure », c'est-à-dire non altérée par l'effet de ma présence en tant qu'ethnologue : je peux croiser ces données avec celles que j'ai intentionnellement « produites » pour tester leur degré de ressemblance (et voir les éventuels biais induits par mes questions). L'observation à visage découvert n'en perd pas moins de son caractère informatif. En effet, de la même manière qu'en photographie il peut être intéressant que la prise de vue se reflète dans le regard du photographié, selon l'ethnopsychanalyste G. Devereux, la science du comportement est, en grande partie, l'étude des réactions de l'observé à la modification introduite par l'enquêteur dans son quotidien :

«[...] la caractéristique fondamentale de la science du comportement est la réciprocité actuelle et potentielle de l'observation entre observateur et observé, ce qui constitue un rapport théoriquement symétrique : l'Homme observe le rat, mais le Rat aussi observe l'Homme.⁵¹ »

En septembre 2013, je recherche des hommes entre 45 et 65 ans pour des entretiens. Je pense tout de suite à quelqu'un qui travaille sur le campus à l'entretien et qui aime beaucoup parler de sa vie. Vu qu'à chaque fois que je le rencontre, il me parle de choses et d'autres pendant une demi-heure, je me dis qu'il me parlera volontiers de ses vêtements. Lorsque je tombe sur lui, il commence par me raconter les dernières nouvelles. Au bout d'un moment, je

⁵⁰ SCHWARTZ, Olivier, « L'empirisme irréductible », in ANDERSON, Nels, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, (1923), Nathan, Paris, 1993, p 13.

⁵¹ DEVEREUX, Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion, Paris, 2012, p 48 Selon l'auteur : « Les données des sciences du comportement sont, ainsi, de trois sortes :

- *Le comportement du sujet ;*
- *Les « perturbations » induites par l'existence de l'observateur et par ses activités dans le cadre de l'observation ;*
- *Le comportement de l'observateur : ses angoisses, ses manœuvres de défense, ses stratégies de recherche, ses « décisions » (= attribution d'un sens à ses observations). » Ibid. p 19.*

le coupe dans sa tirade et lui fais ma demande, persuadée qu'il va accepter. Raté, ça ne l'intéresse pas du tout, même pour me rendre service. Il ajoute que je devrais plutôt aller interroger des homosexuels : ils auront sûrement plein de choses à me dire sur la question. Après avoir essuyé plusieurs refus assez catégoriques de ce genre, j'en viens à penser qu'il y a en fait, au-delà de ce que j'avais imaginé, un tas d'interactions intéressantes à analyser pour répondre à ma question.

Premièrement, les anecdotes sur le vêtement braconnées dont j'ai parlé au début de cette partie. Ce sont celles que j'ai recueillies en les observant directement autour de moi, mais également les propos de professionnels de l'information (dans la presse écrite, à la radio, à la télévision ou dans des expositions) ou d'auteurs en tous genres (universitaires, romanciers, ou essayistes).

Deuxièmement, il y a les refus d'entretien, que je viens d'évoquer. Ils sont peu très peu nombreux (j'ai essuyé seulement trois refus non justifiés)⁵².

Troisièmement, en plus du contenu en lui-même des entretiens, sont également intéressants l'attitude et les commentaires de l'enquêté face à la situation d'entretien, ainsi que les émotions qu'ils suscitent chez moi⁵³. Après systématisation, je peux ici dresser à gros traits une typologie des réactions à la demande d'entretien, avec deux grandes tendances :

- **Chez les hommes : la légèreté, l'amusement.** Une majorité d'hommes acceptent la conversation gentiment pour me rendre service. Je note que quelques uns des hommes de 50 à 65 ans, prennent cela à la dérision, un peu comme si je leur proposais de jouer à la poupée ou à la dinette avec moi. Quand je rencontre Patrick par exemple, il rigole et me dit : « Alors on va parler chiffons ? ». Antoine sourit en me prévenant qu'il ne voit absolument pas ce qu'il pourra me raconter parce qu'il n'en a « strictement rien à faire des vêtements ». Baptiste se moque de moi au début de l'entretien en disant qu'il porte comme tous les jours un slip et des chaussettes. La plupart des hommes se prêtent au jeu sans témoigner d'intérêt particulier pour la question, hormis certains qui semblent plus vivement intéressés par le sujet : c'est le cas d'Arthur (qui se propose de lui-même) de Théo, d'Alban (ces trois premiers semblent motivés à l'idée d'une expérience réflexive), de Samuel (intéressé par

⁵² Il n'est donc pas significatif de chercher à les analyser, mais je les mentionne car c'est la réaction à propos des homosexuels qui m'a amenée à comprendre certaines attitudes et commentaires d'hommes ayant pour leur part accepté la situation d'entretien.

⁵³ Le lecteur trouvera des informations sur ces deux aspects dans la colonne de droite du tableau récapitulatif sur mon échantillon en annexe.

la mode), de Vincent (intéressé par l'histoire des objets) et de Thierry (qui aime bien discuter en général). Pour la plupart des hommes, il semble que l'entretien constitue la première expérience un peu poussée de réflexion sur leurs habitudes vestimentaires.

- **Chez les femmes : l'intérêt, le sérieux.** La grande majorité des femmes manifeste de la bonne volonté pour se livrer à l'exercice. Si elles ne sont pas toutes intéressées par le sujet au même degré, ce n'est en tout cas pas un problème de parler d'apparence pour la plupart d'entre elles. Quelques unes m'ont demandé de participer à l'enquête (Mélissa, Amélie), à la fin j'ai dû refuser à des volontaires (j'avais déjà trop de jeunes femmes). Beaucoup de femmes ont accepté en me prévenant qu'elles ne se sentaient pas les meilleures informatrices à ce sujet (Catherine, Hélène, Camille, Geneviève, Alice). Une d'entre elles a un peu tourné la conversation en dérision (Manon), tandis que deux d'entre elles ont abordé la conversation dans une optique de militantisme féministe (Elena, Irène). A la différence des hommes, le discours sur les pratiques vestimentaires semble avoir déjà été en partie préalablement pensé.

Quatrièmement, les dernières interactions auxquelles j'ai prêté attention sont les réactions des gens (que j'ai rencontrés brièvement ou que je côtoie de manière plus soutenue) lorsqu'ils prennent connaissance de mon sujet de recherche. Par exemple, une amie que je connais depuis ma licence de sociologie, me fait remarquer, en 2010, que depuis que je travaille sur le vêtement, je m'habille « comme une plouc » : je porte ce jour là un large pantalon patte d'eph jaune moutarde, une large parka kaki et de grosses bottes marron. En effet, à cette époque, je faisais de nombreux essais vestimentaires (avec le recul pas toujours des plus heureux). Par ailleurs, à partir de ce moment, je commence, à la surprise des gens qui me connaissaient habillée en pantalons larges, à porter des jupes. Une autre camarade sociologue me dit en plaisantant qu'en me voyant arriver de loin, elle m'a prise « pour une fille ».

Les réactions spontanées à l'énonciation de mon sujet de thèse sont aussi très informatrices. Par exemple, lors d'une formation de l'école doctorale, ma professeure d'anglais me questionne sur mon sujet de thèse. Lorsque je lui dis que je travaille sur les pratiques vestimentaires et l'identité de genre, elle trouve cela très intéressant. Elle me dit qu'elle n'y avait jamais pensé avant, mais qu'il doit être très difficile pour un transsexuel (du sexe masculin vers le féminin) de trouver des chaussures à talons hauts en taille 45. Lorsque

je lui réponds en souriant qu'il n'y a pas que les transsexuels qui ont une identité de genre : elle rit et se demande pourquoi elle a pensé à cela.

Lorsque je fais part de mon sujet de thèse à mon cousin, qui travaille sur des chantiers, il me dit que ce serait marrant que j'aie interrogé ses collègues de travail sur ce qu'ils pensent de sa tenue et de celle de mon autre cousin présent à ce moment-là (le premier porte un marcel ample et le second a les cheveux coiffés droits sur la tête avec du gel). Intriguée, je lui demande ce qu'ils diraient de leur apparence et il me répond en rigolant : « Ils diraient qu'on est gays ».

B. 3. Un terrain en toile d'araignée

Été 2013. Je fais une échographie. Pendant que le docteur fait son image, on bavarde, il me complimente sur mon bronzage et ma musculature, et il en vient à me demander ce que je fais dans la vie :

Moi : « Je fais une **thèse de doctorat en sociologie**. »

Le docteur (manifestement surpris) : « Ah bon ! **Mais c'est sérieux tout ça, vous n'avez pas la tête à ça !** »

Moi (d'un ton blasé) : « Ok... et j'ai une tête à faire quoi ? »

Le docteur : « Je sais pas moi, prof de sport ».

Comme je suis très susceptible, je me dis qu'il m'associe plus au footballeur Franck Ribéry qu'à Albert Einstein, je me vexe et ne lui adresse plus la parole⁵⁴.

Deux ans après, j'ai largement digéré l'offense et en un sens, c'est peut-être vrai que ma façon de faire de la sociologie n'est pas très « sérieuse », si ce mot est synonyme d'ennuyeux. En effet, je ne m'ennuie pas dans la vie, je vois tout comme un jeu. Cette vision ludique de la recherche ne m'a cependant pas empêchée de développer une exigence de rigueur et de systématisme dans ma recherche de documents, ainsi que dans le recueil et le traitement de mes données.

⁵⁴ Je commence à croire que les images associées au métier de chercheur sont parmi les plus stéréotypées. Discutant avec un jeune homme d'origine maghrébine à la caisse d'un supermarché, lui aussi me dit que je n'ai pas du tout « la tête à » faire de la recherche. Lorsque je lui demande quelle tête ont les chercheurs selon lui, il me dit (en rigolant de sa bêtise) : « ils sont à moitié chauves, avec des grosses lunettes ! ». Ce jeune homme me dira à la fin de notre conversation que je suis très ouverte d'esprit parce que je n'ai pas eu peur de lui parler. Intéressée, je lui demande pourquoi j'aurais eu peur de lui : il s'explique en me disant qu'il est habillé pour le travail (en jogging et baskets Nike) et que ce n'est pas la tenue qu'il met le soir lorsqu'il sort en espérant « discuter » avec des filles.

On peut se représenter ma façon de penser mon objet d'étude comme le tissage d'une toile d'araignée⁵⁵. Au centre de cette toile, on me trouve, avec mon questionnement de départ et mes entretiens exploratoires⁵⁶. Autour de cette base, les idées s'associent, (lectures, entretiens, images, analyses, autres lectures...) et plus les liens entre les idées sont redondants, plus mes interprétations et mes analyses s'installent en moi de manière solide. La toile grandit, le terrain alimentant la recherche théorique, et réciproquement.

On me parle de vulgarité (Valentine, Charlène). Je m'empresse de proposer un entretien à une personne dont l'apparence me semble correspondre à leur définition de la vulgarité. Celle-ci me parle également de vulgarité : je cherche quelqu'un de plus vulgaire. Je relève d'autres expressions redondantes : « métrosexuel » (Audrey), « homosexuel » (Alban, Théo, Audrey), « pouf » (Marine, Sarah, Hélène), « uniforme » (Eric, Baptiste, Sophielle), « minets » (Pascale, Thierry), « kéké » (Yann, Samuel), « ostentatoire » (Jean)... On me parle de types de vêtements : jeans (tous les hommes interviewés), tee-shirts (tous les hommes interviewés⁵⁷), costume (Jacques, Ludovic, Mathieu), corsets (Pascale), talons (Hélène, Giulia Foïs, Martine), string (Senay, Audrey), Equipement de Protection Individuelle (Thierry), Nike requin (Arthur), voile (Senay, Jean), burqa (Baptiste, Christine) : je me renseigne donc sur l'histoire de tous ces objets qu'on me mentionne. J'entends, ou je lis, d'autres mots et expressions : « fétichisme » (Béatrice), « déguisement » (Thibault), « libération » (Stéphanie Duncan), « mode⁵⁸ » (Patrick, Marine, Pascale), « garçon manqué » (Christine, Hélène), « stéréotypes » (Alban, Arnaud), « faire propre » (Valentine, Eric), « faire sale » (Jacques),

⁵⁵J'ai mis en annexe une grossière carte mentale ayant pour but de rendre visualisable la manière dont je tisse des liens entre des idées.

⁵⁶Pour dire vrai, je m'interroge sur la pertinence du terme « exploratoire » pour qualifier les premiers entretiens d'une enquête, car lorsque le niveau de redondance des entretiens est tel qu'il n'y a plus rien à explorer : autant s'arrêter de faire des entretiens.

⁵⁷Comme le lecteur pour s'en apercevoir dès le chapitre 1, pour les hommes le répertoire vestimentaire est plutôt restreint.

⁵⁸Contrairement à ce que j'avais planifié au départ, je ne me suis pas intéressée de manière soutenue au milieu social de la haute-couture et à son histoire. Ce n'est pas par manque de possibilité de contacts (j'aurais pu saisir les opportunités qui m'étaient offertes d'interviewer un homme et une femme mannequins ou encore une directrice de cabinet de tendance) ou de documentation sur le sujet, au contraire, ce sujet est même trop bien renseigné. En effet, lorsque l'on pense mode, on associe plus volontiers le terme à un créateur comme Jean-Paul Gaultier qu'au slogan de l'enseigne Kiabi « la mode à petit prix ». La haute-couture représente une sphère de consommation s'adressant à un public trop restreint pour répondre à la question plus générale sur le genre qui est la mienne. Je n'ai donc pas beaucoup insisté sur ce domaine. Bien entendu, je me suis tout de même tenue au courant de faits d'actualité marquants concernant ce milieu (ex. les créations pour hommes avec pénis apparent par Rick Owens pour la fashion week 2015, ou le défilé « féministe » de Karl Lagerfeld). J'ai acquis de vagues références en matière de créateurs, de pièces de vêtement et de leur histoire ; j'ai regardé des biopics sur des créateurs (Chanel, Saint-Laurent). Ceci accompli, je suis devenue peu à peu plus sensible à l'esthétique de la haute-couture que je ne l'étais auparavant. Malgré cela, la haute-couture ne reste pour moi qu'une forme d'esthétisation du corps parmi de nombreux autres : tatouages, coiffes de plumes, bijoux en coquillages, coiffures, piercings... L'histoire de la mode n'est qu'une forme particulière de détour exotique me permettant d'alimenter le cœur de ma réflexion : le rapport des hommes et des femmes à leur apparence.

« je ne suis pas » (Stephen, Elise), « choix » (B. Schwartz, Mathieu), « *schismogénèse* » (G. Bateson), « schizophrénie » (G. Bateson, G. Lapassade, D-R Dufour)... On me parle d'histoires : *Les roses noires* (Pierre), *Pretty Woman* (Mélissa), *Roméo et Juliette* (Pascale) ; de musique : du groupe Deep Purple (Thierry), des Bee-Gees (Jacques), de Kanye West (Samuel)... On me parle de peuples et de groupes humains : des apparences des femmes dans les cultures méditerranéennes (Jean), des pieds bandés des Chinoises (Dominique), des Bororos chez qui ce sont les hommes qui séduisent (Sophielle, Sakina M'Sa), des babouches chinoises vendues au Maroc (Vincent), de la liberté vestimentaire des Anglais (Audrey, Anne), de la violence des punks (Baptiste) ou de la beauté des piercings (Anne)...

Mes corpus empirique et théorique se sont donc nourris de manière réciproque : les propos de mes enquêtés et ma manière de les interpréter à la lumière de certaines théories me faisant m'intéresser à de nouveaux sujets (personnes et phénomènes), puis de nouvelles lectures. Cette thèse est une tentative d'organisation de cette vaste toile d'associations d'idées accumulées pendant 5 ans.

Malgré la grande liberté avec laquelle j'ai conçu mon échantillon, utilisant mon réseau de relation et le réseau de mon réseau pour gagner du temps, j'ai tout de même tenu à ce qu'il tende vers une certaine représentativité⁵⁹, en diversifiant l'origine familiale des enquêtés, leur CSP⁶⁰ et leur origine géographique⁶¹. Pour des raisons de commodité, j'ai privilégié des entretiens en face à face en région Rhône Alpes, mais j'ai essayé de combattre les barrières géographiques à ma recherche en utilisant le téléphone⁶² ou en interviewant des individus en transit.

⁵⁹ Même si comme l'explique J-C Kaufmann : « *Dans la recherche qualitative, le caractère significatif des critères habituels (âge, profession, situation familiale, résidence) devient moins opérant : ils fixent le cadre mais n'expliquent pas alors que l'histoire de l'individu explique. La constitution de l'échantillon est alors un élément technique moins important. Ce qui ne signifie pas qu'il puisse être fait n'importe comment. [...] L'idéal (quand ce n'est pas une catégorie particulière qui est visée) est donc de pondérer les critères (âge, profession, etc.) comme pour un échantillon représentatif, tout en sachant qu'en aucun cas un échantillon ne peut être considéré comme représentatif dans une démarche qualitative.* » KAUFMANN, Jean-Claude, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Armand Colin, Paris, 2008, p 41-42.

⁶⁰ J'ai interrogé des individus appartenant à toutes les CSP, en omettant, par un concours de circonstances, celles des ouvriers. En revanche (et je pense avoir pu pallier à ce manque de cette manière) j'ai interrogé des enfants d'ouvriers (pour l'accès à la « culture ouvrière »), des techniciens (pour l'aspect manuel du travail) et des employés qui sont en quelque sorte l'équivalent de la classe ouvrière dans une société tertiairisée (cf. CHAUVEL, Louis, « Le retour des classes sociales ? », *Revue de l'OFCE*, vol. 79, 2001, pp. 315-359.).

⁶¹ Dans mon échantillon, j'ai essayé de varier la provenance des gens en termes de vie en milieu citadin ou plutôt rural.

⁶² J'ai par ailleurs essayé de diversifier l'origine géographique globale en interviewant un tiers de l'échantillon hors région Rhône Alpes. En partie pour cela, j'ai réalisé une dizaine d'entretiens par téléphone, et contrairement à tout le mal que l'on a pu me dire du téléphone lors de mes cours de méthodologie de la recherche, celui-ci a en fait de nombreux points positifs, je reviendrai sur ce point en C.1.

L'échantillon est mixte avec 23 hommes et 35 femmes. L'écart entre ces nombres s'explique par plusieurs raisons. J'ai commencé en master à travailler sur les pratiques vestimentaires des jeunes femmes car c'était la cible qui me semblait la plus intéressante (de par la centralité des discours sur l'habillement féminin, et par la proximité temporelle de leur « passage à l'âge à adulte »⁶³). Comme je l'ai évoqué plus haut, à cette première série d'entretiens avec des femmes (2010-2012) s'ajoute une quinzaine d'entretiens sur les pratiques et les goûts féminins en termes de chaussures (été 2012). Pendant les trois années de ma thèse, j'ai essentiellement interviewé des hommes (20-30 ans et 50-60 ans) et des femmes de 50 à 60 ans. Il m'a semblé intéressant de focaliser mon optique sur ces deux générations pour plusieurs raisons :

1. Les uns ayant (grosso modo) l'âge d'être les parents des autres, j'ai supposé que la comparaison entre ces générations était un moyen d'observer les écarts entre les normes d'apparence et les différentes modalités de la socialisation⁶⁴.
2. En ce qui concerne le genre et les rapports hommes-femmes, la comparaison entre ces deux générations est intéressante car les individus nés entre 1950 et 1960 ont connu les débuts de la mixité scolaire (généralisation de la mixité scolaire entre 1960 et 1975) tandis que les individus nés dans les années 1980 ont grandi dans une mixité déjà bien installée. Par ailleurs, les hommes de la première génération ont fait leur service militaire, tandis que ceux de la deuxième n'ont pas connu la conscription.
3. En termes de consommation, les jeunes des années 1950-1960 ont connu le boom de la culture jeune et plus spécifiquement des contre-cultures⁶⁵ qui ont modifié durablement les modalités de consommation et de transmission des valeurs entre les générations. De leur côté, les bébés des années 1980 sont nés en même temps que le web et tandis que se mouraient les « grands récits »⁶⁶.

Au début de l'été 2014, faisant le bilan sur mes lectures et mes entretiens, je réalise, par la redondance des informations recueillies, que je suis arrivée à un certain seuil de saturation dans mes données. J'en viens à nourrir le sentiment d'avoir assez d'éléments en

⁶³ Sur le caractère inopérant de cette expression voir LAPASSADE, Georges, *L'entrée dans la vie*, Minuit, Paris, 1963.

⁶⁴ Je définirai la notion de socialisation dans le chapitre 2.

⁶⁵ Sur le thème de la sociologie de la jeunesse et des générations, voir les travaux d'O. Galland. Sur les contre-cultures voir HEATH, Joseph, POTTER, Andrew, *Révolte consommée. Le mythe de la contre-culture*, Trécarré, Montréal, 2005.

⁶⁶ Sur la fin des méta-récits, voir J-F. Lyotard (1979) *La condition postmoderne*.

mains pour traiter mon sujet : environ 250 références bibliographiques (plus ou moins fichées), une soixantaine d'entretiens (segmentés et codés en 150 fichiers Word), une veille documentaire de cinq ans (forcément non exhaustive⁶⁷) sur tous les faits d'actualités touchant au vêtement, des centaines de pages de carnet de bord mêlant des anecdotes récoltées de tous côtés⁶⁸, des notes et interprétations éparses sur mon matériau empirique ou mes lectures.

En l'espace d'un instant, mon regard sur ma thèse peut cependant se transformer totalement et la masse d'informations récoltées me plonger dans un atroce état d'angoisse. J'ai la sensation de m'être gavée comme une oie, et de m'être rendue malade par manque de temps pour digérer convenablement tout ce que j'ai ingurgité, notamment en termes de recherche bibliographique (accumulant sur mes étagères des ouvrages que je n'aurais finalement pas le temps de terminer). Je me rends compte qu'à vouloir tout lire, on ne lit plus rien. Bien que les outils technologiques (bases de données multilingues, plates-formes de veille documentaire, logiciels de gestion bibliographique...) soient utiles pour opérer un peu de tri dans ce magma, l'exigence de veille documentaire permanente (c'est-à-dire se tenir au courant de tout ce qui s'est fait et se fait à l'intérieur, et autour, de son champ d'investigation) est absurde lorsqu'elle est poussée à l'extrême, et elle mène à la dépréciation de son propre travail, qui ne mérite souvent pas un tel jugement négatif⁶⁹. Durant l'été 2014, au bord d'une piscine, je lis ces mots de l'artiste Jean Dubuffet :

« Un peu d'information – je ne dis pas des informations mal approfondies ; mais pas trop nombreuses – peut avoir un tout autre effet que des informations en plus grand nombre. Ce grand nombre sera sans doute au détriment de l'approfondissement, au détriment en tout cas de la fraîcheur d'esprit pour les accueillir. Il faut prendre garde à ne pas gâter la fraîcheur ; à ne pas user la disponibilité d'accueil de l'esprit.⁷⁰ »

Grâce à cette lecture salvatrice, je me fais la promesse solennelle de me contenter de ce que j'ai déjà, je décide d'arrêter d'ingurgiter de l'information, et de commencer la digestion (en réalité, je n'arrêterai jamais vraiment de lire pour me rassurer jusque tard dans l'écriture de mon mémoire de thèse).

⁶⁷ Le lecteur se fera une idée des divers documents qui ont nourri ma réflexion en se référant à la partie de l'annexe « Références diverses ».

⁶⁸ Bien entendu, le véritable matériau de mon enquête réside dans mon corpus d'entretien, normalisé et analysé de manière systématique. Mais peut-être est-ce dû à la grande influence qu'a eu sur moi l'Ecole de Chicago : je ne vois aucune différence entre ces différentes sources de connaissance du social. Les « faits » sont partout, encore s'agit-il de savoir attraper au vol ceux qui sont susceptibles d'alimenter le questionnement et de contribuer à tisser le fil de sa pensée.

⁶⁹ Sur l'injonction généralisée à la performance et l'inconfort psychique qu'elle peut entraîner : voir EHRENBURG, Alain, *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, Paris, 1991.

⁷⁰ DUBUFFET, Jean, *Asphyxiante culture*, Minuit, Paris, 1986.

Durant un autre moment d'autodénigrement, je recherche sur Internet le nombre d'entretiens moyen pour une thèse de sociologie. Au lieu de trouver ce chiffre, je tombe sur l'article de S. Beaud « Plaidoyer pour l'entretien ethnographique » qui me redonne du courage, notamment à la lecture de ce passage :

« L'inscription d'un travail par entretiens dans le cadre d'une enquête ethnographique, c'est-à-dire l'objectif de réaliser des entretiens approfondis – qu'on appelle ici des « entretiens ethnographiques » - qui soient enchâssés dans l'enquête de terrain (pris par son rythme, son ambiance), permet de se libérer du joug de la pensée statistique, ou plus précisément de l'espèce de Surmoi quantitatif qui incite le chercheur à multiplier le nombre de ses entretiens.⁷¹ »

J'ai vécu ma recherche en oscillant entre angoisses et réconforts. Pendant un moment de rechute, dans lequel j'ai un état d'esprit très agité face au flot d'informations que je brasse et qui m'amène sans cesse à diriger ma pensée dans de nouvelles directions tous azimuts, je m'en vais trouver mon directeur de thèse. Je commence à lui faire un long monologue en déblatérant mes idées comme un tir à la mitraille. Soudain, me voyant me noyer en pleine confusion, il me coupe en me disant : « On ne peut pas tout embrasser par la pensée » et il m'ordonne de lire l'ouvrage de R. Brown *Clés pour une poétique de la sociologie*⁷².

Dans cette enquête de terrain, j'ai suivi ma curiosité, et ce texte est une tentative de mise en mots du chemin qu'elle m'a fait emprunter. J'ai bien conscience que ce n'est pas tout à fait la manière standard de parler de la façon, dont on fait de la sociologie en cette ère de positivisme et de professionnalisation que cette discipline traverse. Mais je ne peux pas cacher que les chercheurs que j'admire sont ceux qui font preuve dans leur travail d'une certaine liberté stylistique et méthodologique (sans toutefois se perdre dans des interprétations subjectives complètement déconnectées des protocoles de vérification scientifiques⁷³). Ce sont des « freestylers » des sciences humaines et sociales comme H. Becker, E. Goffman, P. Berger et T. Luckmann, T. Zeldin, M. Mauss, G. Bateson, P. Bourdieu, J. Butler⁷⁴, et bien évidemment S. Dufoulon, qui m'ont encouragée tout au long de mon parcours d'étudiante à

⁷¹BEAUD, Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix*, vol. 9, n°35, 1996, pp 226–257, p 234.

⁷² Je reviendrai sur cette lecture fondamentale dans les parties C et D.

⁷³Cf. Je reviendrai sur les affaires « Sokal » et « Maffesoli » dans la partie D.

⁷⁴ Pour ces deux derniers, ce n'est pas le style d'écriture que j'admire (je le trouve au contraire très obscur) mais l'état d'esprit dans la manière de mener leurs recherches. J'aime la manière dont Bourdieu s'attaque à un sujet à sa façon, en s'occupant peu de ce qui a pu être écrit sur le sujet précédemment (reproche que lui font nombre de féministes au sujet de son ouvrage *La domination masculine*) ; et paradoxalement, j'aime également la manière dont Butler s'appuie, avec beaucoup de liberté et tout en les critiquant de manière bienveillante, sur la pensée de ses prédécesseurs pour développer son argumentation propre.

suivre mes intuitions, à donner de l'importance à la parole des humains que l'on étudie, et à ne pas « fétichiser » ni la méthode ni les théories .

C. Situer le point de vue

Il y a de cela très longtemps, en Inde, six hommes aveugles décident d'aller satisfaire leur curiosité et parfaire leur connaissance du monde en allant voir un éléphant. Le premier se cogne le flanc de l'éléphant de plein fouet et en déduit que l'éléphant ressemble à un mur. Le deuxième, palpant une défense, trouve que l'éléphant ressemble étrangement à une lance. Le troisième touche la trompe de l'éléphant et la lâche tout de suite, assimilant l'éléphant à un serpent. Le quatrième, encerclant de ses mains le genou, voit dans cette bête imposante un arbre. Le cinquième fait bouger l'oreille de la bête et en tire la conclusion que l'éléphant ressemble à un éventail. Pour le sixième qui touche quant à lui la queue de l'éléphant, cela ne fait pas de doute : l'éléphant ressemble à une corde. Commence ainsi une discussion agitée et interminable sur la véritable essence de l'éléphant, chacun de ces six hommes étant persuadé que sa description est la meilleure. Même si chacun a partiellement raison, tous sont dans l'erreur.⁷⁵

Je trouve cette histoire tirée de la tradition jaïniste très intéressante, car elle illustre selon moi deux idées fondamentales dans la recherche. Premièrement, comme l'avance R. Brown, dans quelque science que ce soit, tout point de vue sur un objet est nécessairement « *partiel et partial* »⁷⁶. Deuxièmement, cela donne une image des conséquences du phénomène de « *fragmentation du savoir* » que J-C Kaufmann décrit comme l'un des facteurs de régression théorique des SHS⁷⁷. Lorsque l'on regarde les phénomènes trop dans le détail, il peut devenir difficile d'en faire ressortir des choses intéressantes.

⁷⁵ Cette histoire s'appelle la parabole des aveugles et de l'éléphant. Elle illustre une doctrine importante de la tradition jaïniste, cf. Wikipédia <https://fr.wikipedia.org/wiki/Anekantavada>

⁷⁶ Cf. BROWN, Richard, *Clés pour une poétique de la sociologie* (1977), Acte Sud, Paris, 1989.

⁷⁷ « *La véritable rupture épistémologique n'est pas celle qui casse le sens commun pour le plaisir de casser. Elle est celle qui apporte une nouvelle lumière et permet d'intégrer les faits dans une cohérence globale. Au risque certes que cette lumière ne soit pas aussi claire qu'espérée. Car c'est le triste destin des théories que d'être d'autant plus fragiles et éphémères qu'elles aspirent à la totalité (d'où la tentation compréhensible de se fixer sur des objets limités). Il n'importe ; quelque provisoire et imparfait que soit leur règne, il permet de dégager une vision. Rien n'est pire que le présent aveuglement. La société du XIX^e siècle savait vers où elle allait. Elle se trompait sans doute mais elle savait. Or nous ne savons plus, alors que nous aurions les moyens de nous tromper moins qu'elle. Notre société aveugle structure un nouveau type de personnalité, la « figure du citoyen autonome et responsable » s'effaçant au profit d'un « individu porteur de droits », le « citoyen victime » (Roman, 1998, pp. 168-169). **Engrenage pervers : plus la société fragmente le savoir et abandonne la maîtrise intellectuelle du mouvement historique, plus les individus s'enferment de façon autistique.** « La raison dépérit à mesure que croît la rationalité » (Mills, 1967, p 181). Cette évolution n'a pourtant rien d'irréversible ; le sursaut théorique pourrait nous en sauver. » Kaufmann, Jean-Claude, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Hachette littérature, Paris, 2001, p 68.*

Si l'angle sous lequel l'observateur regarde son objet influe sur les connaissances qui en découleront, l'image que peut renvoyer l'observateur à l'enquête influe également sur les réactions de ce dernier⁷⁸. Dans cette partie, je vais (en espérant que cela ne sera pas perçu comme du nombrilisme) essayer d'objectiver mes caractéristiques en tant qu'organisme et mon histoire en tant qu'être social afin de souligner les potentiels biais qu'elles ont pu impliquer dans ma recherche. Ma thèse portant sur le rapport des individus à l'aspect qu'ils donnent à leur surface corporelle et l'image qu'elle renvoie aux autres, il me semble très à propos de me soumettre moi-même à l'exercice que j'ai fait subir à mes informateurs. Je commencerai donc par objectiver mes caractéristiques socio-économiques, puis je poursuivrai par le récit de l'évolution de mon propre rapport au vêtement et à l'apparence (C1), et je finirai par raconter mes aventures émotionnelles vis-à-vis des différentes théories auxquelles je me suis confrontée dans cette recherche (C2).

C.1. Du corps, de l'apparence de l'ethnographe et de leur codage culturel

« Pour parler des autres, il faut avoir l'honnêteté et la modestie de parler de soi-même. »

Jean-Luc Godard

En plus d'être l'ethnographe de ma propre société, je suis aussi un corps à partir duquel j'observe et j'écris. Lorsque je suis née, il y a 25 ans, un membre du personnel médical a dû dire de ce corps à mes parents « C'est une fille ! ». C'est ce qu'un membre du personnel administratif a inscrit ensuite sur ma carte d'identité à côté de mon nom, de mes prénoms, de mon lieu de naissance et de ma nationalité française. Il est écrit également qu'aujourd'hui, je mesure 159 cm (ce qui est légèrement en dessous de la moyenne des femmes françaises qui se situait à 163 cm en 2007⁷⁹). Sur ce document, ne sont pas mentionnés ni mon poids de 55 kg (en dessous également du poids moyen des françaises à 63 kg en 2007), ni mon Indice de Masse Corporelle de 21.8 (qui correspond à une corpulence normale, de même que l'IMC moyen des Françaises en 2009 se situant à 23.2⁸⁰), ni ma couleur de peau tirant sur le blanc

⁷⁸ Pour reprendre l'image des aveugles et de l'éléphant, ce dernier peut se sentir anxieux, énervé, gêné ou encore amusé par les différentes manipulations que lui font subir ses observateurs. Ses sentiments et les comportements qu'il aura durant l'observation seront sûrement déterminés par la teneur des relations nouées avec les autres hommes qu'il aura rencontrés auparavant.

⁷⁹ http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref_id=ip1123®_id=0#inter1

⁸⁰ http://www.lemonde.fr/societe/article/2009/04/23/les-francaises-et-les-francais-champions-d-europe-de-la-minceur_1184379_3224.html

(l'hiver, mais sur l'orangé l'été), ni la couleur blonde foncée de mes cheveux longs, ni le marron de mes yeux. Il n'est pas mentionné non plus que j'ai grandi dans une petite ville de 3000 habitants en Savoie, dans ce qu'il est un peu étrange d'appeler une famille de classe moyenne (disons à l'abri des difficultés économiques), dont j'ai hérité d'un certain capital culturel de par la profession de mes parents tous deux enseignants, d'un bagage politique plutôt situé à gauche, et d'un athéisme à tendance anticléricale. J'ai évolué tout d'abord (école primaire et collège) dans un contexte de mixité sociale pour finir dans un lycée public à tendance élitiste à Grenoble, ce qui m'a amenée à me confronter à divers habitus⁸¹ de classe. Je vis par ailleurs une relation de couple hétérosexuelle depuis 9 ans.

Ces caractéristiques biologiques et sociales étant déballées, je peux maintenant en venir à la description de mon rapport à l'apparence et mes habitudes vestimentaires, en commençant par décrire celles de ma famille.

Comme beaucoup d'hommes de sa génération, mon père a porté les cheveux longs dans sa jeunesse. Je l'ai presque toujours vu dans des jeans noirs sans marque, qu'il achète souvent en plusieurs exemplaires. Il porte des tee-shirts, chemisettes et chemises. Il s'est mis à porter des costumes lors de ses deux mandats d'élu local, à l'occasion des événements politiques officiels. Signe particulier : il a des choix d'accessoires un peu étranges contrastant fortement avec la simplicité de ses tenues. Par exemple l'été dernier, il s'est entiché d'une casquette plate et de lunettes de soleil roses et noires. Avec ma mère, on a beaucoup rit et on lui a chanté la chanson « YMCA » des Village People, mais il a persisté dans son choix.

Ma mère quant à elle, je l'ai presque toujours vu en pantalon ou en pantacourt, ou encore en short pour les activités sportives. Elle se maquille rarement et porte des bijoux très discrets. Depuis une quinzaine d'années, elle porte les cheveux courts. Signe particulier : lorsqu'elle fait les magasins seule, elle achète des choses qu'elle ne porte finalement jamais, avec notamment une certaine accumulation de chaussures (de tous types, mais plates), et des robes qui m'ont peut-être plus servi à me déguiser qu'à être portées par elle-même.

Pour ce qui est de ma personne, les premiers vêtements qui m'ont laissée des impressions marquantes sont mes déguisements. D'une certaine manière, j'en suis venue à considérer ma garde-robe actuelle comme un immense amas de déguisements, dont certains datent du collège. Quand je repense à ma vie sous l'angle de mes vêtements, je me vois un

⁸¹J'évoquerai le concept d'habitus chez P. Bourdieu au début du chapitre 2 dans la partie sur la socialisation aux goûts.

peu comme les détectives Dupont et Dupond dans *Tintin* lorsqu'ils voyagent à l'étranger, sauf qu'à la différence d'eux, mon déguisement n'a pas souvent eu pour but d'essayer de me fondre dans le décor.

3-5 ans. De mes années d'école maternelle, je garde surtout les images de mon déguisement de fleur, de mon déguisement d'indien, de mon déguisement de Lucky Luke (composé d'un chapeau de mon père, d'un gilet noir, d'un pull jaune, d'un jean et d'un bandana rouge), de mon déguisement de Japonaise (avec une robe à fleurs de ma mère) et de mon déguisement de squaw (avec une écharpe en laine à motif sioux de mon père).

Je me souviens bien du moment où j'ai appris de manière brutale que les filles ne pouvaient pas tout faire comme les garçons. Un jour, alors que j'ai l'âge de 4-5 ans, je me promène en montagne avec mes parents, et je suis torse nu, comme il me plaît de l'être sous la chaleur. On croise une famille dont les enfants rigolent en me voyant. Mes parents me font ensuite comprendre qu'à partir d'un certain âge, les filles doivent couvrir leur torse, quelle que soit la chaleur⁸². A la même période, mes parents me laissent en vacances chez mes grands-parents qui m'emmènent chez le coiffeur. Ce dernier met tellement de temps à me couper les cheveux que je m'endors. Je me réveille avec une coupe au bol. Je suis horrifiée, tandis que ma grand-mère et mes parents trouvent cela adorable. J'entendrai ensuite pendant un long moment les gens chuchoter à propos de mon cas : « C'est une fille ou un garçon ?⁸³ ». De toute ma vie, je n'ai ensuite plus jamais porté les cheveux courts.

A cet âge, on m'habille avec les vieux habits de ma sœur de 4 ans mon aînée, et souvent on nous achète les mêmes vêtements dont seule la couleur diffère.

Je me souviens, comme si c'était hier, de la fierté que je ressens lorsque que l'on m'achète des petites baskets blanches Nike à scratches « comme les basketteurs », et aussi de la haine à l'égard de ma voisine qui se moque de moi en disant que c'est des « nique ».

6-10 ans. Au début de l'école primaire, comme la plupart des petites filles de mon âge, je porte des survêtements informes, des sweats, des polaires, des salopettes, d'horribles collants en stretch et des tee-shirts amples : tout cela dans les tons à la fois criards et délavés

⁸²Si l'on m'avait lu les mots « *On ne naît pas femme on le devient.* » de S. De Beauvoir à cette époque, cela m'aurait épargné bien des questionnements.

⁸³ Si l'on m'avait expliqué à ce moment la pensée de J. Butler et du trouble dans le genre, je me serai sentie moins seule.

des textiles bon marché en vogue durant les années 1990⁸⁴. J'ai un souvenir particulièrement heureux de porter des chaussures bateau presque identiques à celles de mon père, de même qu'une vareuse de marin. Sur les photos de classes, les filles ont des franges tordues, trop courtes ou trop longues, coupées par les soins de leurs mères. Pour ces photos, les filles portent parfois des robes, mais dans l'ensemble, nos coupes de cheveux et nos vêtements ne sont pas très différenciés de ceux des garçons.

Je me rends compte à rebours, que je n'ai pas été sujette dans ma prime enfance, à de fortes attentes en termes de ressemblance à des idéaux féminins de la part de ma famille, tant sur le plan des apparences que sur celui des loisirs. On ne m'inscrit pas à la danse, on n'insiste pas pour que je porte des robes, on ne me fait pas de couettes dans les cheveux, je fais du basket et de l'escalade. Plus jeune, j'ai eu des jouets « neutres » : peluches et Playmobils. Jusqu'au milieu de la primaire, je fréquente les garçons ou les filles selon ce qu'il me plaît de faire sur le moment : je peux par exemple jouer à dessiner des tenues avec le jeu de stylisme d'une copine lorsque je me sens d'humeur artiste, et je peux jouer à décapiter les Barbie de cette même copine en compagnie de son frère lorsque je me sens d'humeur guerrière.

Vers l'âge de 9 ans je commence à être obsédée par les marques. Avec mes copines, on dessine leur logos sur nos fournitures scolaires, jusqu'à ce que nos parents finissent par céder pour acheter des cahiers et cartables de nos marques préférées. Puis mes parents (ma grand-mère surtout) les laissent envahir ma garde-robe, en concédant à m'acheter les vêtements des marques qui m'attirent. Ces logos exercent en effet sur moi une irrésistible attraction : les mots Nike, Adidas, DDP, Quiksilver etc. sont tout ce que je rêve de posséder.

Un peu plus tard, je dois sans doute imaginer que pour m'intégrer le mieux possible parmi mes pairs, il ne suffit pas d'être cool en portant des marques, il faut aussi apparaître clairement aux yeux de tous comme une fille, et qui plus est comme une fille à la mode. Je délaisse donc mes jeans droits et mes shorts Adidas et réussis à me faire acheter des pantalons pattes d'eph qui moulent les fesses et les cuisses. Avec mes copines, on se met à jouer aux Spice Girls, on doit choisir qui on veut être : Victoria la femme fatale, Geri la rousse pulpeuse, Emma la femme enfant, Mel. C la sportive ou Mel. B la métisse sexy. J'aime bien jouer à être Mel. B, même si dès le départ, je dois dire que la morphologie qui m'a été attribuée ne me convient pas du tout. Je ne suis pas bien partie pour avoir le corps de top model que j'envisage à cette époque. Je me pèse souvent et regarde avec obsession la courbe de poids sur mon carnet de santé qui se rapproche dangereusement de la droite horizontale qui

⁸⁴Le lecteur pourra rapidement se faire une idée de ces couleurs et de ces vêtements en tapant sur Google image : « photo de classe 1990 ».

veut dire « au-dessus de cette limite, vous n'êtes plus dans la moyenne » (j'ai pris très au sérieux la remarque de mon médecin de famille à ma mère à ce sujet).

Ma sœur est à l'époque au collège, il lui vient le goût du maquillage et des vernis à ongles aux couleurs criardes (vert, or, rose à paillettes...). Un jour, alors que l'on se vernit les ongles en vert, nos parents se moquent de nous en nous appelant « les sœurs Pouf » (en référence à un sketch des humoristes De Caunes et Garcia dans lequel ils sont travestis en femmes fréquentant les bars à matelots⁸⁵).

11-14 ans. L'époque du collège est une longue succession de déguisements. Je débarque au collège avec une sorte de poncho indien avec des manches deux fois trop longues et un baggy que je ne quitterai pas de l'année. Je commence à porter des chaussures de skate très larges de la marque Vans. En sixième, pour la fête de carnaval, on décide avec ma classe de se déguiser sur le thème « hip-hop ». J'emprunte un énorme baggy appartenant au copain de ma sœur (qui mesure 1m80 alors que je dois me contenter d'une longueur de 150 cm à l'époque), je trouve ce pantalon très cool. Ma professeure de français me dit que mon déguisement est très réussi, qu'il fait très rappeur : je lui dis que ce n'est pas un déguisement (prévoyant de le porter de nouveau hors carnaval).

Durant tout le collège, je passe énormément de temps à me faire des coiffures afro, j'ai souvent la tête entièrement tressée de fines nattes. Un garçon m'énerve avec ça : à chaque fois que je le croise dans les couloirs, il me crie à tue-tête « Bob Marley ! Bob Marley ! ». En effet, à cette époque je n'écoute que Bob Marley, mais je trouve son attitude idiote : pour lui, « Bob Marley » sonne comme une insulte. Alors, je lui cours après et on se bagarre (pour rigoler). Puis débarquent dans ma vie le rap, les survêtements de marques et les Nike Air Max (tenue que l'on associe, étrangement, avec mes copines avec des mi-bas en résille). Les gens qui s'habillent de la sorte sont appelés « racailles », tandis que ceux, plus nombreux, qui portent des pantalons baggys et des chaussures de skate sont appelés « skateurs » (alors même que seulement une petite dizaine de garçons pratique réellement le skateboard dans ma ville).

Je ne suis toujours pas très satisfaite de ma morphologie, et je me dis que l'âge où l'on grandit le plus est le meilleur moment pour commencer des régimes draconiens à répétition, qui dérèglent de manière durable mon rapport à la nourriture.

⁸⁵ Le lecteur pourra se faire une idée de l'idée que mes parents se faisaient de moi en visionnant le sketch complet à l'adresse suivante : http://www.dailymotion.com/video/xaokr7_les-soeurs-poufs_fun

Je me rappelle m'être déguisée, en compagnie de l'une de mes meilleures amies, avec le voile islamique et les jupes longues de sa mère. A cette même période, il m'est arrivé d'emprunter les sandales à talons compensés de la mère d'une autre meilleure amie.

A la fin du collège, je passe aux pantalons taille basse et aux tee-shirts moulants aux couleurs flash (rose, bleu ciel) avec de nombreux accessoires (casquettes, boucles d'oreilles, bracelets) assortis. Pour ma sœur, ce sont des vêtements de « pouf ».

Je commence à nourrir une passion pour la couleur rouge qui ne m'a pas quittée depuis, de même que l'habitude de me maquiller les yeux (mascara et crayon noirs). Au désespoir de nos parents, nous portons avec mes amies des jupes longues sur des baskets (de skate ou Air Max) ou encore des jupes par-dessus des pantalons. Après les avoir détesté, j'en viens pourtant à cette décision : il me faut des strings (le port du string et de la couleur rose sont les rares occasions où j'ai suivi une mode « à contrecœur »).

A cette époque, ma sœur se rase entièrement la tête, après avoir eu des dreadlocks pendant plusieurs années. Quand elle la voit ainsi coiffée, ma grand-mère manque de tomber dans les escaliers puis se met à pleurer. Puis, elle nous explique que sa réaction horrifiée vient de l'association d'idée avec son souvenir des femmes tondues à la Libération, en punition de leurs relations intimes avec l'ennemi.

15-17 ans. Lorsque j'arrive au lycée je garde pour un temps mon déguisement de fin de troisième en y rajoutant des articles de marques de streetwear. Puis en première, je change de lycée et vient habiter à Grenoble. Le jour de la rentrée, je porte un tee-shirt de Che Guevara rouge que mon cousin m'a acheté dans un surplus militaire, un jean et de longs cheveux lisses. Une de mes amies me dira ensuite que je lui ai fait ce jour-là une impression paradoxale de « petite fille sage blonde roulant ses cigarettes à l'intercours » (le tabac à rouler étant étiqueté comme « rebelle » dans ce lycée où les élèves avaient les moyens de s'acheter des cigarettes blondes, tandis que je le fumais pour des raisons économiques).

Dans ce lycée général grenoblois, je constate que la mode est assez différente que dans mon ancien lycée-Lycée Professionnel de montagne. Là-bas, il y avait un peu de diversité : des gens en survêtements, chaussures Nike et casquettes, d'autres en jeans plus ou moins larges et chaussures de skate, des dreadlocks ou des tee-shirts à l'effigie de groupes de metal. Ici, presque tout le monde porte des jeans slim, des trench coats noir, des chaussures de la marque Converse ou des ballerines pour les filles. Comme j'ai horreur de faire comme tout le monde, puisque la mode est aux pantalons ultra-moulants, je décide que les miens seront ultra-larges. Dans une rue de Barcelone, je vois passer une fille qui porte un sarouel en jean :

je trouve ça formidablement « cool » : c'est ça qu'il me faut. Comme je n'en trouve pas à Grenoble, j'opte pour les sarouels indiens en toile fine. Je ne porte bientôt plus que ça (même par -10°C), c'est large, on y est confortable, et vu que la taille est réglable, cela m'empêche de constater que mon corps enfle comme une barrique du fait de la pilule contraceptive et du végétarisme. J'ai une veste militaire (achetée dans le magasin de mode adolescente Jennyfer) qui ne me quitte pas. A cet attirail, je rajoute une casquette militaire. Mon père me dira qu'une professeure d'histoire de mon ancien lycée m'a croisée dans cet accoutrement aux Galeries Lafayette et lui a demandé si je n'étais pas, par hasard, devenue néo-nazie.

J'opère tout un tas de transformations sur mon corps. Je tresse mes cheveux avec des rajouts synthétiques. Je teins mes cheveux au henné roux. Je me fais percer le tragus (partie de l'oreille) ; quand je rentre chez mes parents, ma mère est horrifiée et s'écrie : « On dirait un veau ! ». Puis je me fais percer la lèvre ; quand ma mère me voit, elle se contente de soupirer, de lever les yeux au ciel et tout en secouant la tête (son indifférence expliquant d'ailleurs peut-être le fait que je n'ai pas continué ensuite à faire des trous dans mon corps). Lorsque je me teins les cheveux en noir, une amie s'écrie : « On dirait Hagrid ! » (le géant à la chevelure hirsute noire dans la saga Harry Potter). Cette même amie me dira par ailleurs, en me voyant arriver en marchant au lycée, que j'ai une démarche « paillard⁸⁶ ».

En fin de terminale, je veux m'acheter un jean (car j'ai parfois froid dans mes sarouels en fine toile l'hiver). Je vais faire les magasins, cherchant un baggy, mais j'essaie un jean slim, rien que pour rire. Je trouve cela affreux, le vendeur vient me voir et me dit que cela me va très bien. Je lui réponds que ce n'est pas bien de me mentir : ce jean me fait ressembler à une autruche avec ses grosses cuisses posées sur ses petits mollets

18-21 ans. Je reviens vers une teinte plus naturelle pour mes cheveux, le brun. Je passe mes premières années d'université en sarouel. Un jour, un vendeur d'une station-service, me dit sur le ton du reproche, que le sarouel est un vêtement d'homme au Maroc, son pays d'origine. Je ne le savais pas. Ça ne m'empêche pas de continuer à en porter, car depuis le collège, je choisis la plupart de mes pantalons baggys au rayon homme. Par contre, ce qui commence à m'ennuyer avec le sarouel, c'est que beaucoup d'étudiants en portent, et comme je l'ai évoqué précédemment, je n'aime pas tellement ressembler au plus grand nombre. Par ailleurs, j'entends que les gens qui s'habillent comme moi sont appelés « hippies », ce qui me

⁸⁶En fait, écoutant ses explications, je comprends qu'elle veut dire par là : masculine. Cela me surprend venant d'elle car c'est celle parmi mes amies qui semble s'éloigner le plus de l'incarnation de ce qui est pour moi l'idéal de la féminité (grâce, légèreté...).

semble assez anachronique, le mouvement hippie correspondant selon moi à une époque bien révolue.

Je pars terminer ma licence au Canada où commence ma réflexion sur le vêtement, comme je l'ai longuement évoqué en introduction. J'en reviens blonde, en short.

21-22 ans. Je m'inscris en master et je commence mon enquête de terrain sur le vêtement féminin. En même temps, je commence mes expérimentations vestimentaires et j'agrandis le répertoire de ma garde-robe. Je me mets petit à petit à porter des jupes, d'abord en dessous du genou puis de plus en plus courtes.

Pendant les vacances d'hiver, je travaille comme serveuse. Je privilégie les tenues confortables et chaudes, car il faut servir les clients en terrasse. Un des cuisiniers, avec qui l'équipe des serveurs partage les pourboires, me dit en plaisantant : « Tu vas t'habiller autrement pour qu'on ait plus de pourboire ! ». Ce jour-là, je porte un long pull à gros col en laine bleu nuit (que je trouve pour ma part magnifique, mais que mon compagnon assimile quant à lui à une grande chaussette) et un baggy gris très large. Je continue à m'habiller de manière à être à l'aise et à avoir chaud (bien que j'aie cru comprendre en faisant du service l'été précédent que les décolletés rendaient effectivement les hommes plus généreux sur les pourboires).

Alors que je suis en train de réaliser un entretien avec Charlène et Amélie, toutes deux serveuses, pendant leur pause, un ami se greffe à notre conversation et dit pour me charrier à propos de ma tenue (baggy, sweat à capuche, veste en cuir et keffieh) :

Donc là d'ailleurs tu vas faire des efforts ! Là c'est bien pour avoir chaud [...], pour bricoler à la maison, mais c'est pas très sex sex.

Durant ces deux années, je travaille également en école maternelle dans la restauration scolaire. Une des petites filles que je préfère est très contente et me complimente à chaque fois que je porte une robe. Quand je viens travailler en pantalon large, elle fait semblant d'être triste et elle me demande de revenir en robe le lendemain. Bizarrement, je m'exécute. Je daigne changer mes habitudes pour recevoir les compliments « innocents » des enfants, mais pas parce que l'on juge ma tenue « pas très sex sex ».

23-25 ans. Mes goûts vestimentaires d'aujourd'hui sont assez diversifiés. De même que mes goûts musicaux, ils se caractérisent par leur éclectisme et témoignent des différentes périodes de ma vie. Je n'ai pas changé de taille depuis le début du lycée : j'ai gardé beaucoup

de vêtements depuis cette époque et je continue de les porter occasionnellement. J'aime aujourd'hui : la couleur rouge, les slims (je ne me vois plus comme une autruche avec), les baggys, les vestes en cuir, les boucles d'oreille tombantes (j'en ai beaucoup), les shorts, les jupes (plutôt courtes maintenant, que je porte surtout l'hiver avec des collants), les robes, les chemises, les cols roulés, les baskets de toutes sortes (j'en ai beaucoup), les mocassins, les sandales en cuir, les bottes...

De la même manière que j'ai composé successivement mon assiette de steak ultra-cuit, puis de steak de tofu, pour finalement revenir vers le steak d'animal (mais cette fois cuit « bleu » ou tartare), je suis passée du pantalon large, à la jupe sur le pantalon large, au sarouel (qui est un hybride entre jupe et pantalon) pour finir par n'acheter plus que des slims⁸⁷. Malgré tous ces changements, il y a cependant trois régularités dans l'arrangement de mon apparence : si le haut est moult alors le bas doit être large et inversement, l'attrait pour le rouge et le souci d'assortir les accessoires (bijoux, chaussures) aux couleurs de mes vêtements.

Je ne sais pas si j'ai besoin de trouver « beaux » les vêtements que je porte, en cela je me retrouve un peu dans les propos d'Elise :

Des fois j'me déguise à moitié ; des fois j'me fais des tenues entièrement d'une époque, j'trouve ça rigolo. Et puis, j'sais pas, j'aime bien qu'les fringues me fassent rire. J'pars du principe qu'il y a pas de fringue belle ou de fringue moche, enfin, y a plein de trucs que j'porte qui sont très laids, que les gens trouvent très moches, moi aussi j'les trouve moches, mais elles m'font vraiment marrer. J'trouve des trucs (*elle se lève et va chercher quelque chose dans sa penderie, elle en sort un vêtement*) genre cette chose (*elle éclate de rire en me montrant un gilet noir large avec des flammes rouge en paillettes*). Ouais c't'espèce de machin en velours avec des flammes ben ça m'fait vraiment rire, parce que, ça renvoie à des images... Pareil j'ai une chemise, enfin pas ici, mais j'ai une chemise dragon du marché, extra. J'trouve ça drôle parce que ça renvoie à des clichés, enfin t'imagines vraiment... Y a tout un univers autour des fringues.

Elise, 22 ans

Ou plus simplement dans ceux de Martine, qui me dit qu'avant de sortir :

Je regarde dans ma glace, si mon allure me convient, si ma chaussure me convient.

Martine, 84 ans

A force de m'intéresser au vêtement et d'élargir la gamme de mes goûts : plus rien ne me choque vraiment dans la tenue des gens. Je peux cependant dire que, pour moi-même, je n'achèterai pas de combinaisons, ni de vêtements de la couleur rose, à strass, à slogans

⁸⁷Comme beaucoup d'hommes me disent s'être habitués au modèle 501 de la marque de jeans Levi's, j'ai trouvé un jean slim de la marque Nikita dont la coupe me convient tout à fait. Je l'ai donc acheté en plusieurs exemplaires. Il se trouve que le nom de la marque est brodé au-dessus de la malléole interne droite. Un doctorant algérien avec qui j'ai sympathisé et à qui je n'avais pas donné mon nom lors de nos premières rencontres a cru que je m'appelais Nikita, et que, fière de mon prénom, je le brodais sur le bas de mes pantalons.

absurdes, à imprimé léopard, en textiles trop synthétiques, à col Claudine ou pelle à tarte, et que je ne mettrai pas mes pieds dans des chaussures Converse (un vestige de mon attitude de réaction à l'encontre de la population de mon second lycée). Je n'aime pas non plus me coiffer les cheveux en queue de cheval (peut-être que si la coiffure s'appelait autrement, je daignerais rassembler mes cheveux de cette manière).

Je n'ai par ailleurs pas une taille assez marquée pour porter des robes moulantes, et je trouve que j'ai les épaules trop larges pour porter des vêtements dénudant le dos. Si j'aime la ligne d'une chaussure à talon, je préfère me souhaiter un agréable voyage en me déplaçant en compagnie de chaussures plates (j'ai bien acheté une paire de bottines à talons pendant mon enquête sur la chaussure pour savoir de quoi je parlais : j'ai marché une journée en enfer avec, puis je les ai gentiment rangées dans un placard). Il en va de même pour les ballerines : tant qu'à ne pas avoir de semelles dans ses chaussures, autant marcher pieds nus, cela cause moins d'ampoules (par ailleurs, je ne me vois pas comme une danseuse du Bolchoï, bien que le chignon presque toujours accroché sur le haut de ma tête puisse le laisser entendre).

Ayant dans ma garde-robe toutes ces possibilités d'habillement, je me rends compte au quotidien que j'obtiens différents types de réactions, notamment masculines, selon le type de tenue que j'adopte. Si je porte un short court, que j'ai les jambes bronzées, des lunettes de soleil et les cheveux détachés et lissés : je suscite une certaine forme d'attention, qui peut passer par un simple regard plus ou moins furtif, un sourire, une insulte, un sifflement, un coup de klaxon (j'ai réalisé que le codage par les hommes du caractère klaxonnable ou non d'une femme ne tient pas à grand chose : peu importe la tête de la femme en question, à 100 mètres d'elle, depuis la fenêtre de sa voiture, on ne perçoit qu'une teinte de peau, des cheveux et une vague silhouette, tandis que l'hiver on voit une minijupe, des jambes et des bottes⁸⁸). Si je porte un baggy, des baskets et une grosse veste, je suscite une indifférence totale.

Lorsqu'en 2013, je commence à enseigner la sociologie à des étudiants de première année, je tâche de porter mes vêtements les plus sérieux : des jeans noirs ou sombres, des chemises et des mocassins. Mais rien n'y fait : je passe quand même pour une étudiante de Licence. En effet, lors de mon premier cours, j'entends mes étudiants se demander en chuchotant si je suis bien la professeure. Lorsque je vais demander des choses à l'administration, j'ai l'occasion de connaître le mépris avec lequel le personnel administratif s'adresse aux jeunes étudiants puisque l'on m'identifie à l'une d'eux. Quand je fais

⁸⁸ Ceci m'a amenée à l'idée que beaucoup d'hommes entretiennent le même rapport à la silhouette féminine que celui des oiseaux aux épouvantails (ou dit plus simplement : les femmes sont des épouvantails inversés).

comprendre à ces gens que c'est en tant qu'enseignante que j'ai besoin de quelque chose, on se radoucit tout de suite, redoublant de déférence, en s'excusant de m'avoir prise pour une étudiante. Pourtant, au départ, j'ai fait bien attention d'éviter toute forme d'excentricité, délaissant les jupes courtes, la couleur, le maquillage trop apparent et mes baskets montantes d'adolescente attardée. Pendant mes recherches, je découvre avec intérêt que d'autres femmes enseignantes vivent des expériences un peu similaires :

The first time I taught a writing class in graduate school, I was worried. I wasn't worried about the material I would teach because I was well prepared and I was going to teach what I enjoyed teaching. Instead, I was worried about what to wear. I wanted to be taken seriously. I knew that because I was female I would automatically have to prove my worth. And I was worried that if I'd look too feminine I would not be taken seriously. I really wanted to wear my shiny lip-gloss and my girly skirt, but I decided not to. Instead I wore a very serious, very manly and very ugly suit. Because the sad truth is that when it comes to appearance we look at men as the standard, as the norm. If a man is getting ready for his business meeting he doesn't worry about looking too masculine and therefore not being taken for granted. If a woman is getting ready for her business meeting, she has to worry about looking too feminine, and what it says, and whether or not she would be taken for granted, whether or not she would be taken seriously. I wish I had not worn that ugly suit that day, I've actually banished it from my closet, and if I had then the confidence I have now to be myself, my students would have benefited even more from my teaching, because I would have been more comfortable, and more fully, and more truly myself. I have chosen to no longer being apologetic for my femaleness and for my femininity [applaudissements]. And I want to be respected in all of my femaleness because I deserve to be⁸⁹.

Lors de la conférence sur le féminisme dont sont tirés ces propos, je trouve la romancière et universitaire d'origine nigériane Chimamanda Ngozi Adichie très jolie. Elle porte une coiffure afro, du maquillage, un haut coloré à motifs africains, un pantalon slim rose bonbon et des bottes marron à talons aiguille. Cette conférence me fait beaucoup réfléchir : et j'abandonne l'idée de porter mes vêtements les plus « sérieux » pour enseigner (de toute

⁸⁹ Une conférence à faire regarder aux gens qui utilisent le mot « féministe » comme une insulte : <http://tedxtalks.ted.com/video/We-should-all-be-feminists-Chim> Traduction approximative : « La première fois que j'ai donné un cours d'écriture à l'université, je me faisais du souci. Je ne m'inquiétais pas à propos du contenu de mes enseignements parce que j'étais bien préparée et que j'allais enseigner ce que j'aimais enseigner. Au lieu de cela, je me préoccupais de ce que j'allais porter comme vêtements. Je voulais être prise au sérieux. Je savais que parce que j'étais une femme, j'étais automatiquement amenée à prouver ma valeur. Et je craignais que le fait de paraître trop féminine m'amène à ne pas être prise au sérieux. J'avais vraiment envie de porter mon rouge à lèvres brillant et ma jupette, mais j'ai décidé de ne pas le faire. A la place, j'ai porté un costume très sérieux, très masculin, et très laid. Parce que la triste vérité est que, lorsqu'il s'agit d'apparence, nous nous référons aux hommes comme au standard, à la norme. Lorsqu'un homme se prépare pour une réunion de travail, il n'a pas peur de paraître trop masculin, de ce que cela signifie, ou du fait que sa présence va aller de soi ou non, ou du fait d'être pris au sérieux ou non. Si une femme se prépare pour une réunion de travail, elle doit se poser la question de savoir si elle paraîtra trop féminine ou non, de ce que cela signifie, si elle sera considérée comme allant de soi ou si elle sera prise au sérieux. J'aurais voulu ne pas avoir porté cet affreux costume ce jour-là, je l'ai depuis éjecté de ma garde-robe. Et si j'avais eu alors la confiance en moi que j'ai aujourd'hui pour être moi-même, mes étudiants auraient mieux profité de mes enseignements, car je me serais sentie plus à l'aise, plus complètement et plus authentiquement moi-même. J'ai choisi d'arrêter de m'excuser de mon appartenance au sexe féminin et ma féminité [applaudissements]. Et je veux être respectée dans toute ma féminité parce que je le mérite. »

façon, la plupart de mes étudiants et de mes collègues s'habillent beaucoup plus « sérieusement » que moi). Malgré cette légère désinhibition vestimentaire, je n'arriverai pas à me décider à mettre une jupe pour faire cours, car ce vêtement me fait prendre (pour des raisons de décence) des postures de repli (comme croiser les jambes lorsque je suis assise, ou rapprocher mes pieds lorsque je suis debout). Ces postures de repli sont contradictoires avec ma stratégie de lutte contre le stress dû à la prise de parole en public : pour cela il faut que je m'installe bien en équilibre sur mes jambes, pieds écartés, occupant l'espace⁹⁰.

En septembre 2013, je me rends au congrès de l'Association Française de Sociologie à Nantes. Il fait une chaleur caniculaire que je n'avais pas prévue : je meurs de chaud dans mon jean noir que j'avais pris pour faire bien « sérieux ». Le deuxième jour, je vais en centre-ville pour m'acheter un vêtement plus aéré. Je tombe sur un minishort rouge, blanc et noir à motifs aztèques que je trouve magnifique : je me dis bien que ce n'est pas le vêtement le plus approprié pour un congrès universitaire, mais je n'ai pas envie de m'acheter quelque chose de laid que je ne porterai qu'à cette unique occasion. Indécise, je demande son avis à la vendeuse. Elle me répond : « Ça dépend du congrès ». Je précise que c'est un congrès de sociologie, mais comme cela ne lui évoque rien, je décide toute seule : j'achète le short et me rends au congrès avec. Finalement je me suis inquiétée pour rien, Lorsque je fais ma communication pour la section du Réseau Thématique « Recherches en sciences sociales sur la sexualité » : ma tenue n'a l'air de choquer personne au milieu des discussions sur le mariage homosexuel, la pornographie et la sexualité en prison. Bizarrement, ce minishort rouge, blanc et noir choquera beaucoup plus au printemps suivant, lors de mes vacances dans les îles grecques. Je ne prends que ce short et le premier jour où je le mets pour me promener dans le centre-ville de Rhodes, je me sens fort mal à l'aise. J'ai l'impression de porter le vêtement le plus court que l'on ait vu dans le pays depuis de nombreuses années : je me sens comme dans ce fameux cauchemar où l'on se retrouve tout nu dans la rue. J'ai l'impression que tous les yeux que je croise fixent le bas de mon corps. Je m'empresse d'aller m'acheter un short un peu plus long pour pouvoir passer mes vacances sans avoir à me soucier de l'image que je dégage.

Dans l'ensemble, je me déguise, je m'amuse, et je profite d'avoir un corps encore jeune pour me livrer à toutes sortes d'excentricités, car j'ai appris lors de ma recherche qu'elles passaient de moins en moins bien avec le temps. Je tiens cela notamment d'une amie

⁹⁰ Je reviendrai sur cette technique de prise de parole en public (technéstésie) et sur le langage corporel dans le chapitre 4.

cinquantenaire qui m'a donné une minijupe en jean en me disant qu'elle ne pouvait plus porter cela à son âge, car cela ferait un peu trop « Marie-Salope⁹¹ ».

Ces différents accoutrements endossés au fil des années ont probablement suscité un certain nombre d'associations d'idées chez les gens que j'ai côtoyés. Pour reprendre dans l'ordre la chronologie que je viens d'effectuer, j'ai pu être identifiée à : une fleur, un Indien, un cow-boy, une Japonaise, une squaw, un petit garçon, une sœur Pouf, un rappeur, Bob Marley, une skateuse, une pouf (tout court), une racaille, une néo-nazie, un veau, Hagrid, un homme marocain, une hippie, une étudiante.

Si je ne me suis jamais vraiment reconnue dans les qualificatifs⁹² que l'on m'a accolés tout au long de ma vie, il n'empêche cependant que la façon dont les individus m'ont codée a sûrement eu une influence sur la nature de mon interaction avec eux (de même que mon propre codage de leur apparence).

Pour G. Devereux, l'interaction entre observateur et observé en science du comportement implique des réactions de transfert et de contre-transfert⁹³ : cela veut dire globalement que la personne que l'on observe se comporte avec nous comme elle le ferait à l'égard d'un type de personne particulier, de la même façon que le chercheur se comporte face

⁹¹ Sur le « complexe de Marie » cf. partie 3. 4.

⁹² J'entends les mots « qualification » et « codage » au sens de H. Becker et de sa « labelling theory » ou « théorie de l'étiquetage » développée à propos du phénomène de déviance dans *Outsiders*.

⁹³ Il définit le transfert et le contre-transfert de cette manière : « *Dans un cadre de référence purement cognitif, une réaction de transfert correspond plus ou moins à un transfert d'apprentissage, tel qu'on l'entend dans la théorie de l'apprentissage. L'analysé, ayant développé des réactions caractéristiques à l'égard d'une personne effectivement importante pour lui, tend – parfois presque sous la forme d'une compulsion de répétition – à réagir envers l'analyste comme s'il était cette personne, au prix quelquefois d'une déformation grossière de la réalité. C'est un caractère distinctif du transfert [...] de se manifester le plus fortement dans les situations de « stress », lorsque des pressions externes ou des conflits internes agitent un matériel inconscient mal digéré. Bien que les réactions de transfert se produisent également dans la vie quotidienne – sous la forme, par exemple, de sympathies et d'aversion immédiates inexplicables –, elles n'ont d'ordinaire qu'un rôle mineur et déforment rarement la réalité [...] de façon aussi radicale que le fait une véritable conduite de transfert en situation d'analyse. [...] Le contre-transfert est la somme totale des déformations qui affectent la perception et les réactions de l'analyste envers son patient ; ces déformations consistent en ce que l'analyste répond à son patient comme si celui-ci constituait un imago primitif, et se comporte dans la situation analytique en fonction de ses propres besoins, souhaits et fantasmes inconscients – d'ordinaire infantiles.* » DEVEREUX, Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion (1967), Paris, 2012, p 74-75.

à l'observé comme à l'égard d'un type de personne particulier⁹⁴. Il en va ainsi de la situation d'entretien en sociologie. Mon enquête se déroule en France, une société où la norme majoritaire d'alliance entre les individus est l'hétérosexualité⁹⁵, et où l'attitude des cadets envers les aînés reste encore un tant soit peu empreinte d'une certaine déférence. Les individus que j'interroge me codent comme : une sociologue (ils ont une idée plus ou moins précise de ce que cela signifie), une femme⁹⁶, jeune, pour certains comme une personne connue (plus ou moins personnellement), pour d'autres comme une connaissance d'une de leur connaissance.

Au cours de mon enquête, j'ai pu me rendre compte qu'une même question implique des types de réaction différents selon le contexte de l'interaction dans lequel je la pose. L'exemple le plus frappant de cela est le moment de l'entretien où je questionne l'enquêté sur ses attentes et ses goûts vis-à-vis des vêtements de l'autre sexe :

Ouais... même un mec que... j'sais pas, qui me plaît et qu'au niveau vestimentaire me plaît pas trop, j'arriverais à le faire changer pour que sa tenue vestimentaire à lui me plaise. Alors moi, j'irai l'emmener dans les magasins pour faire « Tiens », « Tiens, on fait, ça, ça, ça » (elle mime le geste de prendre des vêtements dans les rayons d'un magasin) « Ah mais ça t'va bien ça ! », « Pourquoi t'achètes pas ça ? »

Audrey, 27 ans

Moi sur les mecs aussi... j'aime le côté bucheron, voilà ! J'arrive pas à m'en sortir de ça...

Pascale, 57 ans

Avec les femmes, qu'elles soient jeunes ou moins jeunes, rencontrées auparavant ou non, l'échange de propos de cette nature ne suscite aucune gêne. Par contre, parler de son goût pour certains aspects de l'apparence des femmes semble une discussion plus inhabituelle et

⁹⁴ Pour P. Berger et T. Luckmann, le monde social est un monde d'intersubjectivité dans lequel, l'appréhension (le codage) de l'Autre se fait au moyen de typifications (ex. mon frère, cette femme, cet anglais, ce serveur...) qui affectent mon attitude à son égard. « *La réalité sociale de la vie quotidienne est donc appréhendée dans un continuum de typifications, qui deviennent progressivement anonymes à partir du « ici et maintenant » de la situation de face-à-face.* » BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, (1966), Paris, 1996, p 83. Les deux sociologues distinguent quatre domaines d'interaction avec des typifications dans la vie quotidienne :

- L'interaction avec les « consociés » = les gens que je côtoie de manière concrète et répétée, qui sont hautement individualisés (ma mère, mon collègue Marc, la boulangère...)
- L'interaction avec les « contemporains » = qui sont perçus de manière plus ou moins anonyme (les Français, les fonctionnaires, François Hollande...)
- Avec les prédécesseurs (Marx, les rois de France)
- Avec les successeurs (mes arrière-petits-enfants, les générations futures)

⁹⁵ A ce sujet, voir la notion d'« hétéronormativité » chez J. Butler.

⁹⁶ A ce sujet il est intéressant de consulter le récent ouvrage de MONJARET, Anne et PUGEAULT, Catherine (dir.), *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, ENS Editions, Lyon, 2014. Il présente une réflexion sur les effets du sexe de l'enquêteur dans le travail de recueil des données, mobilisant un nombre important de témoignages issus de la recherche sociologique et anthropologique.

gênante lorsqu'il s'agit de mes interlocuteurs masculins, surtout lorsque nous ne nous connaissons pas *a priori*. Par exemple, Ludovic est d'abord surpris par ma question, puis il finit par parler, avançant avec précaution :

Et chez les filles qu'est-ce qui te plaît ?

Chez les filles ? **(silence) C'est dur.** Beaucoup de choses qui me plaisent chez les filles... (à sa voix, j'entends qu'il a l'air gêné) j'aime bien un p'tit haut sympa, pas forcément très décolleté... pas besoin, je dirais... parce qu'après ça devient vite... ça peut vite devenir vulgaire... donc ça peut gêner un petit peu... au niveau des jeans, elles portent bien ce qu'elles veulent... j'aurais des jeans assez... (coupure puis reprise de la connexion Skype)

Donc on parlait de tes goûts vestimentaires chez les filles.

Ouais, comme je te disais, je suis très ouvert, j'ai pas de problème en particulier avec n'importe quel type de vêtement. J'aime bien tout. J'aime bien les jeans, assez serrés... ou amples. Les jupes, pas de problème non plus. Alors en Asie, y a une mode... un peu moins en Europe, c'est le short minuscule en jean... et c'est vrai que sur certaines filles ça rend pas mal, si elles ont des belles jambes... c'est pas mal du tout. Sinon... que te dire **(silence)**. C'est traditionnel. Si t'as des questions plus particulières je peux te répondre mais...

Ludovic, 23 ans

La proximité d'âge, l'interconnaissance et le climat de confiance qu'ils installent peuvent aider à dépasser les barrières dans la conversation impliquées par la communication entre des individus de sexe différent :

Par exemple, la fille dont je t'ai parlé [avant l'entretien] elle s'habille vraiment cool. Et puis ça me dérange pas.

C'est comment ?

Ben, des jeans assez larges... mais tu vois j'ai jamais réussi... **(rires)**. (Il prend ensuite un air sérieux comme s'il allait m'apprendre quelque chose de grave) En tant que mec, c'est normal : j'ai jamais réussi à imaginer la forme de son cul ou des trucs comme ça... ou de savoir si elle avait vraiment des gros boobs ou pas...

(rires)

Théo, 20 ans

Avec les hommes de 50-60 ans (qui « ont l'âge d'être mon père »), j'ai eu énormément de mal à poser cette question abordant de manière implicite la séduction et le désir. Dans ce cas, l'utilisation du téléphone a eu son utilité par la mise à distance du regard de l'individu qu'elle opère, par exemple avec Jacques :

Qu'est-ce que tu aimes bien comme vêtements chez les femmes ?

Ben tout dépend... c'est pas les mêmes vêtements que je vois chez ma fille que chez une amie quoi. J'aime bien qu'elles s'habillent... ben en féminin quand même. Une femme habillée en survêtement, en tenue... non ! Bon après... comment dire... après c'est possible si elle veut faire du sport ou quelque chose. Mais j'aime bien une femme élégante quoi, sans pour ça être classe ou... non. Tu peux très bien être élégante avec des vêtements tout simples.

Jacques, 56 ans

Aucun des hommes de cet âge interviewé ne s'est véritablement épanché sur cette question, de même que sur celle de la tenue de leurs femmes. Comme je l'ai mentionné dans la partie B.2, j'ai parfois l'impression que les hommes de 50-60 ans trouvent loufoque de « parler chiffons » avec moi. De la même manière, certains trouvent l'idée de faire les magasins avec leur fille risible. Par exemple, lorsque je demande à Baptiste s'il a déjà fait des remarques à ses filles sur leur manière de s'habiller, il me dit :

Après quand ça me plaisait pas je leur disais... là je me permettais de leur dire quand je trouvais que quelque chose n'était pas d'un bon goût. Ça oui, ça m'est arrivé de leur dire que ça ne me plaisait pas mais...

... Et au niveau des achats vous avez toujours suivi ?

Ah au niveau des achats... **les achats des filles je n'y participe pas.** Jamais.

Mais à l'époque...

... Même à l'époque, c'était avec leur mère... **Oh ben c'est entre filles ça ! Non ! (rires)** non j'allais pas jusque-là à faire les courses avec elle pour les gamines.

Baptiste, 55 ans

De la même manière, je demande à Jacques ce qu'il pense de la tenue de ses enfants :

Et puis **ma fille**, je sais qu'elle aime bien acheter beaucoup de vêtements sans être forcément chers... des trucs qu'elle renouvelle, des trucs de H&M et cetera. **Ça m'arrive même (rires) de faire les magasins avec elle.** J'trouve qu'elle s'habille bien, ça lui va bien. Bon après, si elle avait des vêtements qui... que j'aimerais pas, ben j'pense que j'aurais rien à dire (rires), c'est son choix. Mais non, j'trouve qu'elle achète des vêtements qui lui vont bien quoi. Avec le budget qu'elle a... non non j'crois qu'c'est correct. Maintenant, elle a déjà acheté des robes classes pour des événements, des soirées... quand elle avait fait son truc de sortie, de gala, là... ben ça lui allait hyper bien. Non, non, ça me gêne pas. Voilà.

Jacques, 56 ans

Mon âge semble avoir deux effets sur la situation d'entretien. Avec les plus jeunes, mon âge contribue à faciliter l'échange de propos, les plaçant dans un contexte habituel pour nous deux. Mais parallèlement, cette complicité et le partage de références communes est à contrebalancer de ma part par une constante demande d'explicitation du sens des références implicites (demandes de définitions de mots allant-de-soi dans la conversation). De manière inverse, mon âge peut freiner les échanges avec les personnes plus âgées car la situation d'entretien correspond pour eux et moi à une situation moins habituelle, mais aussi les encourager dans leurs explications, ces personnes s'adressant à moi comme à quelqu'un qui recueille du patrimoine historique, dans une logique de transmission de savoirs.

Comme le signalent A. Monjaret et C. Pugeault :

« Les interactions entre ethnographe et ethnographié conduisent l'ethnologue à opérer un travail sur lui-même, à changer volontairement ou non de comportements,

voire d'apparence, pour mieux jouer aussi avec les attributions identitaires que lui assignent ses enquêtés⁹⁷. »

Au cours de mon enquête, j'ai cherché à neutraliser les effets que ma tenue pouvait entraîner sur les propos des enquêtés. D'une part, en essayant autant que possible de « neutraliser » mon apparence : lorsque que je pouvais faire des hypothèses sur ce qui allait ou non choquer la personne que j'allais interroger, je tentais d'adopter une tenue qui soit le plus conforme aux attentes de la personne (en termes de simplicité ou de mise en valeur essentiellement). Mais des fois, j'ai mal supposé, ou je n'ai pas pu anticiper, ce qui n'a pas empêché certains de mes enquêtés de me faire part en toute honnêteté de leur dégoût pour certains éléments de ma tenue. Par exemple, Eric ne s'est pas gêné pour me dire qu'il n'aimait pas les marceles chez les femmes alors même que j'en portais un, tandis que Martine m'a signalé qu'elle n'aimait « pas du tout » mes mocassins.

J'ai réalisé une dizaine d'entretiens par téléphone et un en visioconférence par Skype. Je trouve l'utilisation du téléphone intéressante dans une certaine mesure : la perte d'informations visuelles (mimiques, langage corporel) est compensée par une certaine désinhibition de la parole entraînée par le fait de ne pas faire face à son interlocuteur. Il m'a par ailleurs servi à recueillir les goûts et dégoûts très tranchés de Corinne, journaliste en design, qui ne me les auraient peut-être pas évoqués de manière aussi directe si elle avait vu ma propre tenue.

C.2. Evolution de mon rapport à l'objet d'étude et aux théories

*« Bien sûr je sais ce que je dois faire...
Mais hélas, je fais tout le contraire
C'est pourquoi j'ai tant d'ennuis sur cette terre
Je me dis : « Surtout sois bien sérieuse,
Ne fais pas de choses dangereuses »
Mais j'ai un défaut
Hélas, je suis curieuse »
Alice dans Alice au pays des merveilles
Adaptation par Walt Disney du roman de L. Carroll*

Après mûre réflexion, ayant bien en tête que pour être considéré comme un professionnel dans son domaine, il faut faire preuve de la maîtrise de ses émotions lorsque

⁹⁷MONJARET, Anne et PUGEAULT, Catherine (dir.), *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, ENS éditions, Lyon, 2014, p 45.

l'on s'exprime publiquement⁹⁸ : j'en arrive cependant à la conclusion (et la lecture de G. Devereux⁹⁹ n'y est pas pour rien) qu'il est en fait nécessaire de discuter de celles qui m'ont à la fois tourmentée et guidée tout au long de ma recherche.

On peut envisager – et je reviendrai sur cet aspect dans la partie suivante – la pensée sociologique comme une conversation avec les différents points de vue d'individus évoluant dans des contextes sociaux variés, et comme une conversation théorique avec les auteurs que l'on rencontre sur sa route. Et comme le signale G. Bateson, lorsque l'on converse, on oscille sans cesse entre intellect et émotions¹⁰⁰.

J'ai commencé ma thèse sur un sentiment de **frustration**. Je suis en effet frustrée, à l'issue de mon master, de ne pas avoir fait le tour de ma question, et d'avoir produit deux mémoires que je considère comme les brouillons d'un projet d'une plus grande ampleur. La publication des résultats de mon enquête sur la chaussure contribue également à rehausser ce sentiment de frustration¹⁰¹. Je me sens très incomprise.

Le deuxième sentiment qui m'a traversée tout au long de ce travail est l'**angoisse**. Une angoisse à laquelle je réponds par une boulimie de recherche d'informations, qui finissent par s'accumuler et dont la masse effrayante contribue à redoubler mon angoisse¹⁰².

A l'université, depuis ma licence jusqu'à la fin de ma formation à l'école doctorale, j'ai étudié de manière presque indifférenciée la sociologie et l'anthropologie. J'ai par ailleurs eu la chance de pouvoir suivre un certain nombre de cours en dehors de mon cursus : introduction à la linguistique, à l'anthropologie physique, histoire du droit, des sciences, cours de communication, de littérature et de pédagogie. Tout au long de mon parcours universitaire, j'ai suivi ma **curiosité indisciplinée**, et elle m'a amenée à m'intéresser à ces endroits que M. Mauss nomme les « *frontières des sciences* » :

« C'est là qu'il faut pénétrer. On est sûr que c'est là qu'il y a des vérités à trouver : d'abord parce qu'on sait qu'on ne sait pas, et parce qu'on a le sens vif de la quantité de faits.¹⁰³ »

Mais les émotions qui m'ont donné le plus de fil à retordre tout au long de ce travail sont la **colère** et la **révolte**. A chaque fois que je me retrouve face à un type de discours (oral

⁹⁸ ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Pocket, Paris, 2003.

⁹⁹ Dans *De l'angoisse à la méthode*, G. Devereux avance l'idée que les données des sciences du comportement en grande partie l'étude des réactions du chercheur à ce qu'il rencontre sur le terrain.

¹⁰⁰ "Conversation is always moving between intellect and emotion" BATESON, Gregory, BATESON, Mary Catherine, *Angels fear. Towards an epistemology of the sacred*, Bantam edition, New York, 1988, p 4.

¹⁰¹ Cf. A2 sur le problème de la vulgarisation.

¹⁰² Je ne reviens pas sur le sujet des allers-retours entre angoisse et réconfort suffisamment développé en partie B.3.

¹⁰³ MAUSS, Marcel, « Les techniques du corps » in, MAUSS, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 2006, p 365.

ou écrit) qui heurte mon humanité d'une manière ou d'une autre, je me mets hors de moi. Des tas de choses peuvent attiser ma colère : le racisme (ou plus généralement la xénophobie), l'exaltation du capitalisme, le sexisme (ou plus généralement l'idée que les hommes et les femmes doivent rester à leur place) ou encore l'homophobie.

Je me mets en colère, mais je me retiens de le montrer, lorsque mes enquêtés utilisent des mots comme « salope », « pute », « pouf », « garçon manqué », « pédé », « tantouze », « clochard », « racaille », « cassos »... Cela me met encore plus en colère de lire des collègues universitaires jongler plus subtilement avec le même genre d'idées. Par exemple, quand je lis l'ouvrage de la sociologue N. Heinich dont le titre *Les ambivalences de l'émancipation féminine* m'attirait, je le referme enragée dès la lecture du premier chapitre dans lequel elle affirme qu'il n'y a plus de sexisme en France, sauf peut-être chez les jeunes de banlieues issus de l'immigration¹⁰⁴. Je me mets dans une colère noire quand je tombe sur ces propos de G. Devereux défendant une différence d'essence entre hommes et femmes :

« S'étant lancée à corps perdu dans la pire orgie masochiste de son histoire, l'humanité n'a pas reculé même devant la négation mythifiante des deux sexes, niant leur spécificité bien que cela entraînaient automatiquement la dédifférenciation de tout être humain qui fait la moindre concession à l'unisexe. Or, les apôtres de cette doctrine ont même osé traiter la dédifférenciation comme moyen d'individuation. Une affiche de coiffeur proclame : « coupe unisexe pour votre personnalité ».

Or, « unisexe » est un contresens : le mot « sexe » ne peut avoir un sens que s'il y a au moins deux sexes. L'amibe qui se reproduit par fission (mitose) est asexuée, indifférenciée et, dans un sens, aussi « immortelle ». La tentative de s'individualiser par la négation de ses caractéristiques de base représente l'anéantissement de l'identité réelle comme un moyen privilégié pour achever une identité factice.¹⁰⁵ »

Je me sens trahie : je pensais que je pouvais faire confiance à cet auteur qui m'avait été d'un grand secours sur le plan méthodologique. Je me faisais une joie, en commençant son ouvrage *Femme et mythe*, à l'idée de lire un livre qui allait m'apporter des informations utiles à ma thèse concernant le genre dans la mythologie. Et je me retrouve en fait en face d'un discours apocalyptique sur la fin de la différence des sexes digne des slogans de Frigide Barjot de la « Manif pour tous » (en mieux écrit). Je ferme le livre à la page 5 en me disant que je ne peux plus faire confiance à personne en ce bas monde.

Je me reprends à m'énerver contre ce que j'assimile à un sexisme primaire chez M. Eliade. Comme je viens de le mentionner, je me suis intéressée aux mythes et à la religion en ce qui concerne les apparences du genre et la sexualité. J'ai lu à ce sujet l'ouvrage de M

¹⁰⁴ « En prenant pour objet la « domination masculine », le sociologue adopte une problématique de moins en moins pertinente, si ce n'est chez les jeunes issus de l'immigration. » HEINICH, Nathalie, *Les ambivalences de l'émancipation féminine*, Albin Michel, Paris, 2003, p 10.

¹⁰⁵ DEVEREUX, Georges, *Femme et mythe*, Flammarion, Paris, 1982, p 5.

Eliade *Méphistophélès et l'androgynie* et j'y ai trouvé des informations de toute première importance (sur lesquelles je reviendrai en conclusion). J'ai ensuite laissé ma curiosité m'emmenner vers un autre de ses ouvrages, issu de sa thèse de doctorat sur le yoga. Je dévore l'ouvrage jusqu'à tomber sur ces mots :

« *C'est une chose de femme que de s'efforcer d'établir la supériorité d'une vérité au moyen d'arguments discursifs, mais c'est une chose d'homme de conquérir le monde par sa propre puissance.* ¹⁰⁶ »

Je t'en donnerai de la puissance ! Je suis encore une fois en colère, mettant pour un temps de côté les idées de celui que j'en viens durant un moment à considérer comme un sale type. A rebours, en relisant mes notes, je me rends compte que je ne suis même pas capable de dire s'il s'agit du fond de sa pensée ou de la citation d'une idée issue de la tradition yogique. Qu'importe, aujourd'hui je ne suis plus en colère.

Mais entre temps, j'ai aussi beaucoup été énervée par l'utilisation de grilles d'interprétation figées, à commencer par l'utilisation de la théorie psychanalytique comme d'un texte sacré. Je mets arbitrairement dans le même sac psychanalystes et sociologues de l'imaginaire codant par exemple la chaussure à talon comme un « symbole phallique » et la manifestation d'une « libido active »¹⁰⁷, ou la minijupe comme « structurellement prostitutionnelle »¹⁰⁸. Je ne dis pas que je ne comprends pas où ces auteurs veulent en venir dans leurs interprétations, ce que je ne tolère pas, c'est que des universitaires se comportent à l'égard des théories dont ils héritent comme des prêcheurs utilisant de manière simpliste un texte sacré pour donner un sens restreint à la complexité du réel.

Selon l'anthropologue D. Sperber¹⁰⁹, le savoir symbolique se différencie du savoir scientifique par le fait que, dans le savoir symbolique, les prémisses sur lesquelles repose l'argumentation sont tues, tandis qu'elles sont censées être explicites dans la connaissance scientifique. Ceci n'empêche pas, que beaucoup de scientifiques aient un rapport symbolique au savoir scientifique. Par exemple, selon l'auteur, beaucoup de marxistes ont un rapport symbolique au matérialisme historique, le prenant comme une vérité allant de soi, oubliant

¹⁰⁶ ELIADE, Mircea, *Le Yoga. Immortalité et liberté*, Payot, Paris, 1954, p 55.

¹⁰⁷ ROSSI, William, *Erotisme du pied et de la chaussure*, Payot, Paris, 2003.

¹⁰⁸ Propos du sociologue F. Monneyron dans une conférence grand public sur son ouvrage *La frivolité essentielle*, dans lequel il interprète l'histoire de la mode à la lumière de la théorie des structures anthropologiques de l'imaginaire développée G. Durand

¹⁰⁹ SPERBER, Dan, *Le savoir des anthropologues*, Hermann, Paris, 1982.

que les histoires de lutte des classes et d'infrastructure sont le fruit des efforts intellectuels de K. Marx pour donner un sens à son époque et à l'Histoire¹¹⁰.

A force de fréquenter des cercles d'études sur le genre et la sexualité, je me sens prise d'un malaise croissant. Mise à part la dispute théorique mentionnée en A.3 entre P. Touraille et S. Pache, et des reproches ponctuels « d'essentialisme » aux uns ou aux autres, j'ai la triste impression au fil des colloques et des séminaires, que tout le monde raconte la même histoire créant un entre-soi rassurant au sein duquel tout le monde se comprend¹¹¹. Généralement, je ressens de la **peur** dès que je me retrouve face au consensus, à des discours qui ressassent les mêmes exemples. J. Butler a prévenu elle-même des dangers de la réutilisation massive des mêmes métaphores¹¹² lorsqu'elle a été témoin du succès de l'exemple du drag comme

¹¹⁰ « On pourrait multiplier les exemples et montrer que pour nombres de marxistes, freudiens, ou structuralistes, leur doctrine fonctionne symboliquement. Ils en tiennent les thèses pour vraies sans savoir précisément ce qu'elles impliquent. Les contre-arguments empiriques, pour autant qu'ils s'en soucient, les amènent non à rejeter la thèse mais à en modifier la portée. » SPERBER, Dan, *Le symbolisme en général*, Hermann, Paris, 1974, pp. 106-113.

¹¹¹ Le problème de la conversation « entre-soi » réside dans le fait qu'à force d'utiliser des raccourcis pour communiquer sur des références communes, on peut perdre le contact avec le sens commun. J'ai trouvé un exemple de cela dans une émission de radio sur le talon faisant partie de mon corpus. La sociologue Marie-Hélène Bourcier tente d'expliquer à l'animatrice radio Giulia Foïs la manière dont on se représentait le sexe féminin par rapport au sexe masculin au XVII^e siècle :

Marie-Hélène Bourcier = Il ne faut pas oublier qu'au XVII^e on n'oppose pas le masculin et le féminin comme nous : **on a un système en fait de genre où il y a le masculin et le reste c'est un peu moins cuit quoi.**

Giulia Foïs = (rires) Un peu moins clair vous voulez dire ?

Marie-Hélène Bourcier = **Non un peu moins « cuit », ça veut dire...**

Giulia Foïs = (rires)

Marie-Hélène Bourcier = (rires) **C'est moins bien fait...**

Giulia Foïs = ... **c'est moins fini c'est ça ?**

Marie-Hélène Bourcier = **Oui c'est ça. Parce qu'à l'époque il y avait... y a le sexe masculin... et si vous regardez à l'intérieur c'est la même chose... c'est la même forme...**

Giulia Foïs = ... d'accord...

Marie-Hélène Bourcier = ... qu'un pénis mais à l'intérieur : un peu raté, un peu moins « cuit », c'est ça que je veux dire par cuit...

Giulia Foïs = ... pas fini !

Marie-Hélène Bourcier = Donc il y a pas ce truc si binaire, c'est pour ça qu'il faut pas non plus juger avec nos yeux du XXI^e siècle.

Giulia Foïs = Je le ferai plus, c'est promis, c'est juré...

Marie-Hélène Bourcier = Non mais on peut le faire au XIX^e... mais après tout le monde le fait apparemment...

L'utilisation du terme « cuit » ne pose aucun problème de compréhension lorsque l'on a lu l'ouvrage de T. Laqueur *La fabrique du sexe*, elle semble inappropriée et risible sortie de son contexte comme elle l'est dans l'oreille de l'animatrice. Point G comme Giulia, « Les talons, en avoir ou pas ? » 27 mai 2013, Le Mouvement, émission de Giulia Foïs.

¹¹² Dans l'introduction à la réédition américaine de *Trouble dans le genre* (1999), J. Butler revient sur la réception de son ouvrage en ces termes : « Les métaphores perdent leur force métaphorique lorsqu'elles se figent en concept avec le temps. Il en va de même des performances subversives : elles courent toujours le risque de devenir des clichés usés à force d'être répétées, et chose plus importante encore dans le cadre d'une économie de marché où la « subversion » a une valeur marchande. [...] Il serait erroné de voir le drag comme le paradigme de l'action subversive ou encore comme un modèle pour la capacité d'agir en politique. » BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, (1990) La découverte, Paris, 2006, p 45.

performance du trouble dans le genre. De même, je serais bien incapable d'indiquer le nombre exorbitant de fois où j'ai entendu parler de l'image du panoptique utilisée par M. Foucault pour parler de la société disciplinaire et du contrôle social (par contre, je peux donner le nombre de fois où j'ai vu un panoptique dans ma vie : zéro). Lors de journées doctorales, j'ai été amusée de rencontrer un doctorant qui essayait douloureusement de se désintoxiquer de la pensée foucauldienne (le pauvre ne pouvait s'empêcher d'interpréter tout ce qu'il rencontrait au prisme des idées de l'historien).

Comme je l'ai dit plus haut, je dois en permanence lutter contre une vieille tendance bien installée en moi qui consiste à prendre le contre-pied des habitudes de la majorité dans un milieu donné. C'est plus fort que moi, dès que je sens d'un côté l'odeur de l'unanimité, je pars en courant dans la direction opposée. C'est bête, mais de la même manière que je déteste les Converse et les slims quand tout le monde en porte, et j'ai envie de devenir misogyne quand tout le monde n'a plus que les mots « égalité hommes-femmes » et « stéréotypes de genre » à la bouche. Puis un jour, je tombe sur cette phrase de G. Devereux se référant à T. Kuhn qui me frappe exactement là où le bât me blesse : « *L'orthodoxie anxieuse de la vieille garde bornée, tant dans la science que dans les arts, est aussi stérile que l'hétérodoxie anxieuse du rebelle sans talent.*¹¹³ ». Je me remets de cette grande claque dans la figure et décide dès ce jour d'essayer de maîtriser cette tendance à la **rébellion** compulsive qui m'anime parfois.

Je suis aussi assez souvent traversée par un sentiment de **culpabilité**. Puisque j'amène mes enquêtés vers le sujet du vêtement (leurre) pour saisir autre chose (cf. A « le prétexte »), j'ai parfois l'impression de leur voler quelque chose, de les trahir. Par ailleurs, je passe sans arrêt d'une posture empathique¹¹⁴ vis-à-vis des enquêtés à un cynisme cinglant qui me fait un peu culpabiliser. En effet, je dois composer également avec ma tendance à vouloir pointer dans les discours des gens, les contradictions, les décalages entre discours et pratiques, à déconstruire leurs croyances, et plus globalement à porter des jugements de valeur sur eux.

Le dernier sentiment que j'ai pu ressentir, dans lequel il est très difficile de s'installer durablement, et que je considère maintenant comme un idéal à atteindre, est le **calme**. Au fil de mes recherches, je suis passée de la volonté guerrière de désacraliser les cathédrales théoriques et de démystifier mes enquêtés, à une forme plus détachée et plaisante de rapport au savoir que R. Brown décrit bien :

¹¹³ DEVEREUX, Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion (1967), Paris, 2012, p 191.

¹¹⁴Je développerai précisément ce que j'entends par cette notion en partie D.4

« Au-delà de l'ironie offensive dont on fait preuve envers les autres, et de la circonspection défensive dont il faut faire preuve pour éviter d'être soi-même d'être la victime de l'ironie des autres, on développe une attitude d'innocence de gaieté et de compassion, une attitude quasi proche de la joie, de la grâce, ou de la lucidité à laquelle il soit permis à un critique social de parvenir. C'est ce à quoi Nietzsche fait allusion quand il évoque le « gai savoir » ou ce que Mannheim (1956, p 20) ou Berger (1963) appellent l'extase de la conscience sociologique.¹¹⁵ »

Ces mots résonnent très bien avec ceux de L. Humphreys disant que le chercheur doit faire face « au vieux problème théologique d'avoir à être « dans le » monde, sans être « du monde »¹¹⁶ » et ceux de E. C. Hughes que j'ai remué dans ma tête comme un mantra tout au long de ma formation de sociologue : « L'émancipation est un équilibre subtil entre le détachement et l'implication.¹¹⁷ »

A un moment donné, j'en ai eu vraiment marre de ma colère. Je me suis mise à penser, (et la lecture de T. Zeldin a été déterminante en ce sens), que l'on a déjà assez écrit sur la « lutte », l'« ennemi principal », la « domination masculine », les violences, et plus généralement sur ce qui sépare les gens :

« Le voyage entrepris [...] par **Darwin** dans le monde animal, dont l'être humain croyait jusqu'alors qu'il existait pour son seul bénéfice, centra l'attention sur la lutte pour la vie, qui tendit dès lors à apparaître comme dominant tous les aspects de l'existence. Mais Darwin lui-même se plaignit que ses doctrines le faisaient se sentir « comme un homme qui est devenu daltonien », qui a perdu « les goûts esthétiques supérieurs », et que son esprit s'était transformé en « une sorte de machine à extraire des lois générales de vastes collections de faits », entraînant une « perte de bonheur » et un affaiblissement de la partie émotionnelle de notre nature ». Le voyage de **Marx** dans l'enfer de la classe ouvrière et son appel à la révolution eurent pour effet de diviser le monde pendant cent ans, bien qu'il ne tardât pas à devenir évident que les révolutions, aussi honnêtement qu'elles soient faites, sont incapables de tenir leurs promesses. Enfin, dans les dernières années du siècle, le voyage de **Freud** dans l'inconscient de ses malades viennois transforma la perception que les gens ont d'eux-mêmes, leurs sujets d'inquiétude et leurs objets de blâme, mais l'espoir de pardon lié à une meilleure compréhension ne s'est pas réalisé.

Tous ces penseurs ont placé l'idée de conflit au centre de leur vision, et le monde continue d'être hanté par cette idée : ceux-là mêmes qui veulent abolir le conflit recourent à sa méthode pour le combattre.¹¹⁸ »

La colère est saine au sens où elle est utile pour se donner la force, l'impulsion de départ, dans la lutte contre les injustices et les violences contre les plus faibles. Mais lorsque

¹¹⁵BROWN, Richard, *Clés pour une poétique de la sociologie* (1977), Acte Sud, Paris, 1989, p 296-297.

¹¹⁶ «The old theological question of how to be in, but not of, the world » : HUMPHREYS, Laud, *Tearoom trade: impersonal sex in public places*, Aldine Pub., Chicago, 1970, p 27.

¹¹⁷HUGUES, Everett, C., *Le regard sociologique*, éditions de l'EHESS, Paris, 1996, p 126.

¹¹⁸ ZELDIN, Theodore, *Les Françaises et l'histoire intime de l'humanité*, Fayard, Paris, 1994, p 22-23. Ces propos ont une résonance toute particulière dans le contexte où j'écris ces mots : suite à la décapitation en Isère d'un homme par un islamiste et par une nouvelle fusillade orchestrée par Daesh en Tunisie, le premier ministre Manuel Valls a remis à la mode pour quelques jours l'expression que je croyais périmée de « choc des civilisations » du politiste S. Huntington.

ce que l'on souhaite est de parvenir à un état de paix, mieux vaut laisser retomber la colère et trouver des mots relieurs plutôt que diviseurs.

D. Des chiffres et des lettres

« La pensée ne se dit pas en vérité, elle s'exprime en véracité. Elle se divise, elle se raconte, elle se traduit pour un autre qui s'en fera un autre récit, une autre traduction, à une seule condition : la volonté de deviner ce que l'autre a pensé et que rien, hors de son récit, ne garantit, dont aucun dictionnaire universel ne dit ce qu'il faut comprendre.¹¹⁹ »

Jacques Rancière *Le maître ignorant*

La question d'avoir à choisir mon camp entre la sociologie et la littérature ne m'était jamais venue à l'esprit, jusqu'à ce qu'elle ne me soit posée en ces termes, à l'été 2012, lors d'une audition pour obtenir un contrat doctoral, par une historienne, membre du jury : **« C'est bien joli tout ça sur le papier, mais qu'est-ce qui nous garantit que cette thèse ne va pas être de la littérature ? »**.

Je ne m'attendais pas à ça. Je me mets à bafouiller une sorte de réponse, dont j'ai oublié le contenu exact. J'ai sûrement dû évoquer l'irréversible subjectivité de la connaissance en SHS, de par son objet, lui-même sujet : l'humain, et cetera ; et j'ai sûrement dû me défendre contre l'accusation de littérature avec des mots bien sérieux comme « protocoles d'enquête », « standardisation du recueil des données », « croisement des données », « explicitation de la méthodologie »... Mais ma réponse ne m'avait pas franchement convaincue. J'essayerai dans ce qui va suivre de répondre plus précisément à cette fâcheuse question en commençant par discuter des différences et similarités entre sociologie et littérature (D.1). Je poursuivrai sur une petite diatribe à l'encontre de la tendance au scientisme en sociologie (D.2), pour en venir à discuter du rôle de la métaphore en science (D.3). Je terminerai par situer ma manière de faire de la sociologie dans une tradition plutôt américaine et anthropologique (D.4).

¹¹⁹ RANCIERE, Jacques, *Le maître ignorant*, Fayard, Paris, 1987, p 106.

D.1. De la littérature à la sociologie

« Un rapport sur la réalité sociale est donc un artefact consistant en énoncé de faits, s'appuyant sur des preuves acceptables par un public donné, et en interprétations de ces faits également acceptables pour ce public¹²⁰. »

H. Becker, *Comment parler de la société*

Jusqu'à cette audition, la porosité des frontières entre la littérature et la sociologie (et plus généralement les SHS) constituait pour moi une évidence, puisque c'était la littérature qui m'avait amenée à la sociologie. Une évidence qu'a contribué à ancrer en moi une formation en sociologie des arts et de la culture.

J'ai toujours lu (ou, quand je ne savais pas encore le faire, quelqu'un le faisait gentiment pour moi), beaucoup, et de manière omnivore. Des histoires du Père Castor, des contes, des bandes dessinées, de la science-fiction, de la *fantasy*, du théâtre, des romans historiques, policiers, psychologiques, de la mythologie grecque, des légendes médiévales, des essais, des biographies... Puis, sans que je ne me rende compte d'une quelconque transition, je me mets à lire de la psychanalyse, des manifestes politiques, des ethnographies... Pendant tout ce temps passé à lire, il ne m'est jamais venu à l'idée que les livres, quel que soit leur genre, pouvaient parler d'autre chose que du monde dans lequel je vivais.

Durant la lecture, je converse tout simplement avec mes semblables couchés sur le papier (le narrateur et les personnages des histoires), au lieu de converser avec des semblables en trois dimensions. Converser, c'est bien sûr échanger des propos, mais ce terme vient à l'origine du latin *conversari* qui veut dire « vivre avec ». Certes, vivre avec des personnages de fiction, c'est un peu différent qu'avec de vrais gens, car si les histoires des personnages nous parlent, on peut toujours essayer leur répondre, ils ne nous entendent pas.

Je n'ai jamais lu pour me divertir, au sens où cela m'aurait permis de fuir une réalité ennuyeuse. Au contraire, c'est très sérieux pour moi les livres. Lire des livres me sert à donner du sens à une réalité difficile à « comprendre », à embrasser par la pensée, une compréhension facilitée par la rencontre intime avec d'autres subjectivités, qui s'établit pendant la lecture.

¹²⁰BECKER, Howard, *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, La Découverte, Paris, 2009, p 28.

Loin de se détourner de son monde, la lecture permet de s'y ancrer plus intensément, je trouve¹²¹.

A la fin du lycée, je suis en plein dans la lecture du cycle des Rougon-Macquart d'E. Zola, chef-d'œuvre de la description sociologique, et dans les romans à teneur philosophique et anthropologique de M. Tournier¹²². Puis, en terminale, je suis en train de lire *Psychopathologie de la vie quotidienne* de S. Freud (et donc, voyant tout à travers le prisme de la psychanalyse, je me vois cernée de toutes parts par des psychotiques et des névrotiques), quand un jour je me traîne dans les réunions de présentation des licences, durant la journée du lycéen, pour décider ce que je vais faire de ma vie, et j'y rencontre la sociologue grenobloise Y. Neyrat qui évoque son cours « Psychanalyse et société ». Cela me « parle » tout à fait, alors je me dis très banalement : « Va pour la sociologie ! », et me voici aujourd'hui sociologue (entre temps, j'ai arrêté de prendre la psychanalyse freudienne pour la Bible).

L'argumentation sociologique est un discours qui a sa propre histoire et se soumet à ses propres règles, différentes des règles qui structurent les différents genres littéraires. Tout au long de ma formation, j'ai appris cette histoire et ces normes. Schématiquement, on peut résumer ainsi les grandes étapes du raisonnement sociologique (bien sûr, ces différents aspects de la recherche ne sont pas strictement chronologiques, on fait des va-et-vient constant entre eux) :

- 1) une question de départ ;
- 2) un terrain ;
- 3) une revue de la littérature ;
- 4) une méthode d'enquête ;
- 5) une interprétation des données à l'aide d'outils théoriques ;
- 6) la rédaction d'un texte.

Derrière ces grands mots, il y a en fait des choses plutôt simples. La question de départ est souvent le fruit d'une intuition : par exemple dans ma thèse, j'ai pressenti qu'il y avait un problème entre le féminisme et l'apparence des femmes. Le terrain consiste à choisir une petite portion de l'humanité, et à l'examiner sous un certain angle. La revue de la littérature est une recherche détaillée d'informations, qui ne peut jamais être exhaustive. La méthode

¹²¹ On peut par ailleurs faire une analogie avec ce qui se passe pendant l'apprentissage d'une langue étrangère : plus que d'apprendre ce qui se passe dans la tête des locuteurs d'une langue différente de la nôtre, on en apprend davantage sur ce qui se passe dans sa propre tête lorsque l'on parle sa langue maternelle.

¹²² Si Tournier n'est pas anthropologue, je trouve qu'il y a une anthropologie dans son œuvre (pour reprendre la tournure de H. Lefebvre dans son ouvrage *Le marxisme* : « Marx n'était pas sociologue mais il y a une sociologie dans Marx »). Je pense notamment aux romans *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et *Les Météores*.

d'enquête revient schématiquement à choisir entre compter, regarder ou écouter. L'interprétation des données consiste à regarder ses données avec une certaine rigueur, mais sans jamais se passer de l'intervention de la subjectivité du chercheur. Le texte final est un savant mélange de données pertinentes et de théorie.

Hormis le respect de ce standard de travail, il n'y a pas selon moi pas de différence d'essence entre l'activité littéraire et la sociologie telle que je la pratique. Les écrivains se posent des questions, s'informent, s'inspirent de leur expérience du monde, interprètent et alignent des mots à la suite, en les choisissant soigneusement selon le genre d'impression qu'ils ont envie de produire sur le lecteur¹²³.

On pourrait dire, pour faire simple, que l'intérêt pour la forme est plus développé chez l'écrivain, tandis que le sociologue est plus préoccupé par le souci de se poser les bonnes questions et de trouver des données pertinentes pour y répondre. En dehors de cela, je ne vois pas de différence radicale entre l'écriture littéraire et l'écriture sociologique. Ni d'ailleurs entre le travail de sociologue et celui de journaliste. En cela, je pense m'inscrire dans la tradition sociologique de l'École de Chicago, dont un de ses représentants R. E. Park (lui-même issu du journalisme) décrivait le sociologue comme un super-reporter, qui étudie juste son sujet avec un peu plus de curiosité, de rigueur et de distance (le journaliste traitant de l'information « à chaud », le sociologue « à froid »).

¹²³ La différence entre le texte sociologique et fictionnel réside peut-être dans la logique de vérification plus poussée chez le lecteur lorsqu'il se plonge dans une argumentation sociologique. L'écrivain n'est pas non plus censé être tenu responsable de la portée de ses thèses, encore que l'on ait récemment reproché à M. Houellebecq son manque de « responsabilité » dans le contexte de montée du Front National à propos de son ouvrage *Soumission* fantasmant sur l'arrivée au pouvoir en France d'un parti islamiste. Ce reproche m'a marquée car il lui a été fait par le journaliste P. Cohen sur France Inter, le matin des attentats de Charlie Hebdo. Soit dit en passant, frustrée d'avoir à justifier chacune des idées développées dans ma thèse par une référence bibliographique ou empirique, j'ai ressenti, en entamant ma dernière année de thèse, le besoin d'aligner des mots de façon à produire une impression sur le lecteur plus librement. Je me suis laissée aller à cette liberté dans un court roman intitulé *De rien*, disponible gratuitement en ligne à l'adresse suivante : http://www.monbestseller.com/manuscrit/de-rien#.Vb2-S_ntmko

D.2. Crise de confiance et obsession de la quantification

« Les grandes personnes aiment les chiffres. Quand vous leur parlez d'un nouvel ami, elles ne vous questionnent jamais sur l'essentiel. Elles ne vous disent jamais : « Quel est le son de sa voix ? Quels sont les jeux qu'il préfère ? Est-ce qu'il collectionne les papillons ? » Elles vous demandent : « Quel âge a-t-il ? Combien a-t-il de frères ? Combien pèse-t-il ? Combien gagne son père ? » Alors seulement elles croient le connaître. Si vous dites aux grandes personnes : « J'ai vu une belle maison en briques roses, avec des géraniums aux fenêtres et des colombes sur le toit... » elles ne parviennent pas à s'imaginer cette maison. Il faut leur dire : « J'ai vu une maison de cent mille francs. » Alors elles s'écrient : « Comme c'est joli ! »

*Antoine de Saint Exupéry *Le Petit Prince**

Dès le départ de ma formation en sociologie, mon goût pour la lecture, l'observation et la conversation avec les humains et une certaine aversion pour la mesure et la comptabilité, ont fait que j'ai tout de suite été plus attirée par le versant qualitatif de la recherche sociologique. Ce qui n'empêche pas que je doive parfois me servir des statistiques pour mes recherches, et dans mes enseignements. Et lorsque je le fais, je fais relativement confiance aux sociologues qui produisent, analysent leurs données, établissent des corrélations entre des variables, tout en sachant que l'analyse statistique n'est qu'un outil (qui possède ses propres failles), pour approcher l'humain et la vie en société¹²⁴.

Ce qui m'attriste, c'est que peut-être face à une certaine crise de confiance du public dans la sociologie, j'ai l'impression que les sociologues se sentent de plus en plus poussés à singer les méthodes des sciences dures pour regagner cette confiance. Les chiffres (quelle que soit la manière dont ils sont construits), ça rassure, ça fait vrai, ça fait pas littérature.

¹²⁴ En 2014, j'ai dû faire étudier à mes étudiants un article de sociologie de l'école sur les inégalités scolaires utilisant des variables agrégées à un haut niveau d'abstraction. N'étant pas sûre de pouvoir expliquer le texte avec exactitude (pour ne pas dire « n'y comprenant rien »), j'ai dû demander son aide à un collègue statisticien qui au premier coup d'œil m'a dit « Elles sont pas bonnes leurs stats ! ». Il m'a expliqué ensuite que les variables que les deux auteurs de l'article trouvaient « très corrélées » avaient en fait un coefficient de corrélation linéaire non assez élevé pour que l'on puisse affirmer que les deux variables dépendent l'une de l'autre. Nous avons longuement discuté ensuite et il m'a appris que beaucoup de chercheurs en SHS (notamment en sociologie et en psychologie) ne souhaitaient pas que les mathématiciens mettent leur nez dans l'interprétation de leurs statistiques de peur qu'ils mettent en doute la fiabilité de leurs résultats. Est-ce que cette discussion m'a fait perdre toute confiance dans les statistiques ? Non, car elles n'ont toujours été pour moi qu'un outil pour approcher certains phénomènes mesurables, un indicateur de grandes tendances, et j'ai toujours vu les indices de corrélation comme des seuils de fiabilité et non pas comme des vérités.

Cette tendance s'observe dans la généralisation de l'utilisation des CAQDAS dans le versant qualitatif de la sociologie. Le sigle anglais CAQDAS signifie Computer Assisted Qualitative Data Analysis Software : ce sont des logiciels qui aident à l'analyse qualitative. Si l'innovation est en soi très pratique, le problème réside selon moi dans le fait que de plus en plus de commanditaires d'enquêtes exigent qu'elles soient réalisées avec ce genre d'outils : et donc font de l'utilisation de ces logiciels une norme contraignant le travail des chercheurs. Ces logiciels sont très bien faits (ils le peuvent, vu leur prix), ils facilitent la segmentation, le codage et l'interprétation des données qualitatives. Mais leur généralisation me semble aussi un peu dangereuse pour l'avenir de la discipline. Des logiciels comme N-Vivo ou Atlas-ti peuvent servir à faire plus rapidement de l'analyse classique de contenu d'entretiens, mais cela peut aussi contribuer à enlever toute dimension interprétative à la sociologie et la réduire à de la statistique sur le discours un peu naïve, et faire du sociologue un technicien de l'analyse de contenu qui applique à son matériau des traitements standardisés.

Grâce aux logiciels CAQDAS, on trouve dans les articles sociologiques de plus en plus de jolis graphiques indiquant quel pourcentage de l'entretien porte sur tel sujet, combien de fois un mot apparaît dans un corpus (surtout pour les logiciels de lexicométrie), ou des typologies intégrant l'ensemble de l'échantillon. Je ne dis pas que c'est mal, c'est très bien de compter (encore faut-il savoir ce que l'on compte), ce que je déplore, c'est que l'on se sente obligé de faire des additions ou des soustractions pour faire sérieux. Une tendance contre laquelle nous met en garde G. Devereux :

« Malheureusement, la transposition mécanique des règles de la physique aux autres sciences – illustrée, par exemple, par une quantification obsessionnelle – peut conduire au sophisme qu'une quantification pure et simple rend automatiquement une donnée scientifique.¹²⁵ »

En effet, à l'heure de l'hyperspécialisation des savoirs, le seul langage qui semble le plus facilement susciter l'unanimité est celui des mathématiques, le monde de la quantité. Pour G. Bateson les comparaisons quantitatives font en quelque sorte office de Plus Petit Dénominateur Commun en situation de contact culturel :

*“Of all imaginary organisms – dragons, protomollusca, missing links, gods, demons, sea monsters, and so on – economic man is the dullest. He is dull because his mental processes are all quantitative and his preferences transitive. His evolution can best be comprehended by considering the communicational problems of human contact. Always at the interface between two civilizations, some degree of mutual understanding must be achieved. **In the case of two strongly contrasting systems,***

¹²⁵ DEVEREUX, Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion (1967), Paris, 2012, p 27-28.

*sharing a minimum of premises, the establishment of a common ground of communication is not easy and will be the more difficult inasmuch as people, in all cultures, are prone to believe that their values and preconceptions are “true” and “natural”. Indeed, this preference for one’s own cultural system is probably necessary and universal. However, one preconception which is cross-culturally widespread and perhaps universal is the notion that more is more than not-so-much and that bigger is bigger (and probably better) than not-so-big.*¹²⁶”

On peut associer cet intérêt obsessionnel pour les chiffres à la montée en puissance à l’échelle mondiale depuis plus de deux siècles de la figure de l’*Homo œconomicus*¹²⁷. Une anecdote braconnée illustre bien cette prépondérance du chiffre par rapport au sens dans l’époque qui est la nôtre. Ayant vécu un moment aux Emirats Arabes Unis, un ami me raconte que cela le faisait rire de voir les « corbeaux » (les femmes portant robe couvrante, voile, plus niqab) soulever leur niqab pour manger des hamburgers au Mc Donald. Profitant de l’occasion, je lui demande s’il y a des restrictions légales concernant l’habillement dans ce pays. Il me répond qu’il n’y en a pas du tout, qu’il était justement surprenant de voir à quel point les décolletés et les minishorts des touristes occidentaux et les habits très couvrants des Emiratis cohabitaient sans heurts dans les centres commerciaux. Peut-être que dès le moment où les touristes dépensent leur argent sans compter, les problèmes de différence culturelle disparaissent. Un récent évènement discuté dans la presse française me conforte dans cette interprétation : le vieux centre-ville d’Annecy étant devenu une destination prisée par les touristes du Golfe, on y trouve de plus en plus fréquemment des femmes voilées intégralement. La police municipale ménage ces invités de marque en prévenant courtoisement, par distribution de tracts, les hommes qui les accompagnent que ces femmes

¹²⁶Traduction approximative : « *De toutes les créatures imaginaires – dragons, proto-mollusques, chaînes manquants, dieux, démons, monstres marins, etc. – Homo œconomicus est le plus ennuyeux. Il est ennuyeux parce que ses processus mentaux sont uniquement quantitatifs et ses préférences transitives. On comprend mieux son évolution en considérant les problèmes communicationnels lors des contacts culturels. A l’interface entre deux civilisations, un certain degré de compréhension mutuelle se doit nécessairement d’être atteint. Dans le cas de deux systèmes fortement contrastants, le partage de prémisses de base, la mise en place d’un terrain d’entente n’est pas facile ; et elle tend à être d’autant plus difficile que les individus, dans toutes les cultures, ont tendance à croire que leurs valeurs et leurs préjugés sont « vrais » et « nécessaires ». En effet, cette préférence pour son propre système culturel est sans doute nécessaire et universelle. Cependant, il y existe une idée reçue qui est transculturellement répandue et peut-être universelle : c’est l’idée que « plus » vaut plus que « pas trop », et que « plus grand » est plus grand (et sûrement meilleur) que « pas trop grand ». » BATESON, Gregory, BATESON, Mary Catherine, *Angels fear. Towards an epistemology of the sacred*, Bantam edition, New York, 1988, p 175-176.*

¹²⁷Un individu rationnel, ayant des préférences transitives, maximisant son utilité, sachant analyser et anticiper les situations qui s’offrent à lui pour maximiser ses choix. L’anthropologue D. Graeber présente la vision économiciste de l’Homme en ces termes : « *On en reste donc à la vision du monde proposée aujourd’hui par les économistes selon laquelle il est acquis que les êtres humains sont des individus délimités, des êtres autonomes dont l’identité est définie par ce qu’ils possèdent, et dont il est clair que les interactions mutuelles consistent avant tout à échanger ces possessions selon les principes d’un calcul rationnel.* » GRAEBER, David, *Des fins du capitalisme. Possibilités 1*, Payot et Rivages, Paris, 2014, p 119.

doivent découvrir leur visage ou se rendre dans un lieu privé sous peine d'encourir une amende d'une centaine d'euros.¹²⁸

Pour conclure sur la question de la quantification obsessionnelle et de l'usage défensif de la méthodologie, je dirais que de la même manière qu'un sociologue qui utilise des statistiques peut tout à fait truquer ses données, s'il en a envie (en répondant lui-même à ses questionnaires pour faire dire à ses chiffres ce qu'il veut, de toute façon personne n'aura le temps d'aller vérifier), rien ne m'empêche, si je le souhaite, d'inventer totalement le contenu de mes entretiens et d'écrire une « myθο-thèse ». Certes, cela pourrait être très drôle et provocateur. Cela pourrait soulever une petite polémique comme dans le cas de l'affaire A. Sokal aux Etats-Unis, où ce physicien a montré, en 1996, qu'on peut faire publier à peu près n'importe quel ramassis d'inepties dans une revue de *Cultural Studies*, du moment que les conclusions de l'article flattent les opinions du comité de lecture :

*“The results of my little experiment demonstrate [...] that some fashionable sectors of the American academic Left have been getting intellectually lazy. The editors of Social Text liked my article because they liked its conclusion: that “the content and methodology of postmodern science provide powerfull intellectual support for the progressive political project.” They apparently felt no need to analyze the quality of the evidence, the cogency of the arguments, or even the relevance of the arguments to the purported conclusion.*¹²⁹”

Ou comme dans le cas du canular imaginé par deux sociologues visant la revue *Sociétés* fondée par M. Maffesoli : M. Quinon et A. Saint-Martin ont réussi en 2014 à y faire publier, en utilisant un pseudonyme, un article complètement absurde décrivant l'auto-lib parisienne comme l'observatoire privilégié du passage à la société postmoderne¹³⁰.

J'ai d'abord trouvé ces deux blagues très drôles, puis j'en suis ensuite venue à me demander si ce type de démarche critique était vraiment salutaire pour l'avenir des sciences sociales. En effet, s'il est important de dénoncer la paresse intellectuelle et les jargonnages spécieux et vides de sens dans lesquels les chercheurs sont parfois amenés à se reposer, il peut

¹²⁸<http://www.20minutes.fr/societe/1656067-20150723-annecy-police-distribue-tracts-rappeler-interdiction-voile-integral>

¹²⁹ « Les résultats de ma petite expérience démontrent [...] que certains secteurs de la « gauche académique américaine » sont devenus fainéants intellectuellement. Les éditeurs de Social Text ont aimé mon article car ils en ont aimé la conclusion : que « le contenu et la méthodologie de la science postmoderne amène un puissant support intellectuel pour un projet politique progressiste ». Ils n'ont apparemment pas ressenti le besoin d'analyser la qualité des preuves, le bien-fondé des arguments, ni même la pertinence des arguments au regard de la prétendue conclusion. » Extrait d'un article dans lequel A. Sokal explique sa démarche et les raisons de son canular, texte en libre accès : http://www.physics.nyu.edu/sokal/lingua_franca_v4.pdf, p 5.

¹³⁰Les deux sociologues expliquent leur démarche dans le texte suivant : <http://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1647/files/2015/03/Le-maffesolisme-une-sociologie-en-roue-libre-Carnet-Zilsel-7-mars-2015.pdf>

sembler contre-productif aujourd'hui de s'attaquer de l'intérieur à sa propre discipline déjà en déficit de reconnaissance publique et de moyens économiques. De même, il est tout à fait légitime de s'attaquer aux contenus douteux des articles de certaines revues, mais il serait peut-être tout aussi intéressant, voire plus, de critiquer la logique globale qui participe de la multiplication des connaissances de qualité médiocre : l'injonction à la publication de toujours plus d'articles pour un meilleur positionnement des universités sur les classements mondiaux au détriment de la publication d'ouvrages approfondis, le problème de l'exploitation à but commercial des résultats de la recherche publique par les éditeurs en ligne, ou encore l'exploitation des doctorants dans de nombreuses tâches qui relèvent plutôt du travail de chercheur titulaires et confirmés.

En tout cas, en ce qui me concerne, pour des raisons morales et par manque de temps, je prie le lecteur de bien vouloir croire que je ne me suis pas livrée à ce genre de supercherie pour cette thèse. Car si retranscrire des entretiens est déjà une tâche très longue et fastidieuse, inventer leur contenu et leurs personnages l'aurait été encore plus : or je trouve que trois ans est une durée relativement courte pour réaliser sa thèse et tout ce que l'on attend d'un doctorant en parallèle (formations, animation scientifique, serrage de mains, communications, publications, enseignements).

D.3. Métaphore et connaissance

En filigrane de ces réflexions sur les chiffres et les lettres, c'est le vieux débat entre objectivité et subjectivité qui se dessine. Un débat auquel l'ouvrage passionnant, déjà mentionné plus haut, de R. Brown *Clés pour une poétique de la sociologie* offre des pistes de dépassement. Selon l'auteur, le langage, la littérature et les sciences ont la caractéristique commune d'être des systèmes symboliques :

« Dans la perspective d'une esthétique cognitive, la sociologie n'est ni une science naturelle, ni un des beaux arts. Ceci ne l'empêche pas – en tant que système de cohérence et de formes symboliques – de partager des propriétés communes à l'un et à l'autre. En outre, l'abolition de toute distinction absolue entre sciences et arts permet la création d'une théorie sociale à la fois objective et subjective, scientifiquement valide et profondément humaine. ¹³¹ »

En tant que tels, les arts et les sciences utilisent pour communiquer le même type de procédés, notamment la métaphore, du grec « μεταφορά », qui signifie littéralement

¹³¹BROWN, Richard, *Clés pour une poétique de la sociologie* (1977) Acte Sud, Paris, 1989, p 15.

transport d'un endroit à un autre (on trouve ce mot écrit sur les camions de déménagement dans la Grèce contemporaine).

On peut observer ce genre de transfert avec l'exemple du concept de lutte des classes chez K. Marx, cette lutte n'est pas une lutte au sens où on l'entend dans le langage courant : elle ne se fait pas avec les poings. C'est une métaphore, au sens où cela consiste en une transposition originale d'un aspect des relations interindividuelles (la bagarre) à une échelle intergroupe pour en faire le moteur de l'histoire.

Toutes les métaphores ne se valent pas, et leur choix n'est jamais anodin. Selon R. Brown, lorsque Freud décrit le psychisme comme un champ de bataille avec des armées ennemies, ou le psychothérapeute comme un allié étranger dans une guerre civile qui vient en aide au Moi encerclé par le Ça : la métaphore n'est pas là pour décorer :

« Elle contribue à l'histoire que Freud se propose de raconter. Après tout, il aurait pu utiliser des métaphores autres : d'un débat entre les anges, d'instruments désaccordés, etc. En tout état de cause, il n'aurait pas pu se passer de métaphores pour décrire un processus psychologique qui venait juste d'être découvert, le choix de ces images contribue dès lors à donner à sa description une forme, une couleur et un sens particulier. »¹³²

Au cours de mon enquête de terrain, je me rends compte que je fais quelque chose qui ressemble à ce que P. Berger et T. Luckmann appellent une sociologie de la connaissance, c'est-à-dire que je cherche à recueillir les connaissances « allant de soi » pour les individus qui produisent la réalité dans laquelle ils vivent (dans sa dimension à la fois objective et subjective¹³³). Cette sociologie de la connaissance :

« [...] s'intéresse à tout ce qui peut être considéré comme « connaissance » dans une société, sans tenir compte de la validité ou de la non-validité fondamentale [...] d'une telle « connaissance ». Et dans la mesure où toute « connaissance » humaine est développée, transmise et maintenue par des situations sociales, la sociologie de la connaissance doit chercher à comprendre les processus par lesquels cela s'accomplit de telle manière qu'une « réalité » considérée comme allant de soi devient solide aux yeux de l'homme de la rue. En d'autres termes, nous affirmons que la sociologie de la connaissance s'intéresse à l'analyse de la construction sociale de la réalité.¹³⁴ »

¹³²BROWN, Richard., *Clés pour une poétique de la sociologie* (1977) Acte Sud, Paris, 1989, p 158-159

¹³³Je reviendrai sur cette question dans la partie 2.1.

¹³⁴BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, (1966), Paris, 1996, p 42.

D.4. Une sociologie interactionniste et compréhensive

“*Empathy is a discipline.*”¹³⁵ ”

G. Bateson *Angels fear*

J’ai essayé de montrer dans la partie précédente que l’on pouvait se placer au-delà du débat entre objectivité et subjectivité en considérant le discours scientifique comme un système symbolique parmi d’autres, et la réalité de la vie quotidienne comme une construction à la fois subjective et objective.

Loin de rejeter la subjectivité donc, le sociologue peut au contraire se voir comme un explorateur à la découverte d’un monde d’intersubjectivité. En effet, avec P. Berger, je dirai que le travail de sociologue consiste en la multiplication des points de vue des acteurs¹³⁶ et en la mise en dialogue de ces visions du monde, afin de dresser un portrait le plus complet possible d’un phénomène.

Je souhaiterai revenir brièvement sur le mot « négociation » présent dans le titre provisoire de mon projet de thèse : « Le prétexte du vêtement. Etude sociologique des discours sur le vêtement comme traces culturelles de la négociation du sujet genré »¹³⁷. Le mot « négociation » renvoie au courant théorique que l’on peut rassembler sous l’étiquette d’interactionnisme symbolique, et dont les principes généraux ont été résumés par H. Blumer :

- 1) « *Les humains agissent à l’égard des choses en fonction du sens que les choses ont pour eux*
- 2) *Ce sens est dérivé ou provient de l’interaction de chacun avec autrui.*
- 3) *C’est dans un processus d’interprétation mis en œuvre par chacun dans le traitement des objets rencontrés que ce sens est manipulé et modifié.*¹³⁸ »

¹³⁵“L’empathie est une discipline”, BATESON, Gregory, BATESON, Mary Catherine, *Angels fear. Towards an epistemology of the sacred*, Bantam edition, New York, 1988, p 195.

¹³⁶BERGER, Peter, *Invitation à la sociologie*, La Découverte, Paris, 2006.

¹³⁷ J’ai déjà expliqué le mot « prétexte » (cf. A), les « discours sur le vêtement comme traces culturelles » (B) et je m’attarderai longuement sur la question de l’identité de genre et de la production du sujet dans les chapitres 2 et 3.

¹³⁸LE BRETON, David, *L’interactionnisme symbolique*, PUF, Paris, 2004. Il n’y a selon moi que très peu de différences entre cette approche et la sociologie phénoménologique ou sociologie de la connaissance de P. Berger et T. Luckmann. Selon eux, la sociologie de la connaissance implique une conception spécifique de la sociologie : elle étudie l’homme en tant qu’homme et est en ce sens une discipline humaniste : « *Une importante conséquence de cette conception réside dans le fait que la sociologie doit être soutenue à travers une conversation ininterrompue à la fois avec l’histoire et la philosophie, sous peine de perdre son propre objet d’investigation. Cet objet est la société, en tant que partie d’un monde humain, produit par les hommes, habité par eux, et qui, à son tour, produit les hommes, dans un processus historique continu. Ce n’est pas le moindre des apports de la sociologie humaniste que de réveiller notre étonnement devant un phénomène aussi surprenant.* » BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, (1966), Paris, 1996, p 293.

Pour saisir le sens subjectif attribué aux phénomènes et interpréter finement ce qui se passe au cours d'une interaction, il faut avoir développé une compétence essentielle : l'empathie. Empathiser est un peu différent de compatir (du latin *cum patior*, « je souffre avec »), cela réside dans la compréhension¹³⁹ des états mentaux de l'autre. Dans une conférence magistrale diffusée sur le site TED, le sociologue américain Sam Richards place la capacité empathique au cœur de la sociologie : l'empathie est selon lui ce petit pas de côté que l'on doit se risquer à faire pour entrer dans l'univers mental d'une autre personne¹⁴⁰. J'aime l'expression anglaise "to be in two minds about something" (être dans un état d'esprit double à propos de quelque chose, ne plus avoir de certitude sur un sujet) : c'est selon moi ce qui résulte des véritables conversations¹⁴¹ et d'une qualité d'attention empathique. Lorsque je regarde mes entretiens, je ne suis pas face à des objets d'étude mais à des personnes :

« La science des personnes est l'étude des êtres humains ; elle commence par une relation avec l'autre en tant que personne et se donne pour objectif une explication de l'autre toujours en tant que personne. »¹⁴²

S'il faut s'intéresser aux personnes et aux significations échangées durant l'interaction, il faut également selon C. Geertz porter son attention sur le contexte au sein duquel s'échangent les significations :

« Le point essentiel [...] est que l'ethnographie c'est de la description dense. Ce à quoi l'ethnographe est en fait confronté [...] c'est à une multiplicité de structures conceptuelles complexes, dont nombre sont superposées les unes sur les autres et nouées entre elles ; des structures étranges, irrégulières et implicites, qu'il doit arriver à saisir de quelque manière pour ensuite en rendre compte. Et ceci se vérifie aux niveaux les plus terre à terre de son activité, dans la jungle du travail de terrain : questionner des informateurs, observer des rites, éclaircir des termes de parenté, tracer des lignes de propriété, recenser des familles... écrire son journal. Pratiquer l'ethnographie c'est comme essayer de lire (au sens de « construire une lecture de ») un manuscrit étranger, défraîchi, plein d'ellipses, d'incohérences, de corrections suspectes et de commentaires tendancieux, et écrit non à partir de conventions graphiques normalisées mais plutôt de modèles éphémères de formes de comportement. »¹⁴³

¹³⁹ On peut, à cet égard, rappeler la célèbre formule de Spinoza « *Ni rire, ni pleurer, mais comprendre* ».

¹⁴⁰ L'expression exacte qu'il utilise est « *to stand in someone else's shoes* » : « *se mettre dans les chaussures de quelqu'un d'autre* ». Il s'agit d'une conférence géniale à faire regarder absolument à ses étudiants débutants : http://www.ted.com/talks/sam_richards_a_radical_experiment_in_empathy?language=fr

¹⁴¹ Cf. ZELDIN, Theodore, *Conversation. How talk can change our lives*, Hiddenspring, Mahwah, 2000.

¹⁴² LAING, Ronald, D., *Le moi divisé*, Stock, Paris, 1979, p 22.

¹⁴³ GEERTZ, Clifford « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête*, 1998, n°6, p 73-105. <http://enquete.revues.org/1443>

Mon travail consiste à comprendre et à interpréter. Plutôt qu'établir des causalités ou d'affirmer la généalogie d'un phénomène, je me contente de faire des liens entre des phénomènes et de suggérer leur potentielle filiation dans l'histoire de l'humanité¹⁴⁴.

Dans une perspective de sociologie compréhensive wébérienne, mon travail d'analyse consiste donc à faire converser les multiples points de vue de personnes qui n'auraient pas pu, dans la « vraie vie », dialoguer directement de cette manière. Par exemple, Thierry (60 ans, technicien) et Jacques (56 ans, policier à la retraite), n'auraient sûrement pas eu les mêmes propos s'ils avaient discuté tous les deux de leurs vêtements de jeunesse. Thierry détestait la culture disco et ses manifestations vestimentaires, pour lui « le comble de la ringardise », tandis que Jacques se souvient de sa magnifique chemise en soie colorée et de ses pantalons pattes d'éph qu'il me décrit en faisant référence aux Bee Gees. Pareillement, Irène (28 ans, artiste) et Eric (51 ans, commerçant) n'auraient sûrement pas été amenés à se rencontrer dans la « vraie vie » : elle est une militante féministe aux cheveux rasés s'amusant à l'idée de perturber les gens dans leurs catégorisations du monde social, lui juge dommage que les « sexes opposés » ne soient pas restés à leur place au cours de l'Histoire.

Mais multiplier les points de vue et les faire flirter a ses limites. A un moment donné, les entretiens sont saturés, l'information commence à devenir redondante, le risque d'indigestion se fait sentir, et surtout, je commence à déconnecter les propos, des personnes réelles qui les ont tenus. Or, pour bien « comprendre » les personnes, il faut selon moi que les propos soient incarnés lorsque j'écris, même s'ils apparaissent sous des faux noms au lecteur. L'enseignante qui m'a formé au logiciel N-Vivo, disait que c'était très bien d'anonymiser ses entretiens avant le traitement informatique par CAQDAS, afin d'oublier le lien entre le discours et la rencontre réelle avec la personne, pour pouvoir ainsi « dire du mal des enquêtés » plus facilement. Je pense, contrairement à elle, qu'on n'a pas à dire du bien ou du mal de nos enquêtés. Sans jamais pouvoir atteindre réellement l'idéal de « neutralité axiologique » discuté par M. Weber, on doit pouvoir quand même comprendre le point de vue des gens que l'on interroge et interpréter le plus fidèlement possible ce qu'ils nous disent. Il faut leur laisser la responsabilité de leurs propos, et prendre nos propres responsabilités lors de l'écriture, que l'on peut assimiler au « montage » d'un film : prendre ses responsabilités c'est-à-dire ne pas donner à voir uniquement ce qui nous arrange. Mais ici encore, l'honnêteté intellectuelle dans le montage ne peut être garantie par aucun contrat, si ce n'est la relation de confiance qui s'établit ou non entre le lecteur et l'auteur du texte.

¹⁴⁴ ZELDIN, Theodore, *Les Françaises et l'histoire intime de l'humanité*, Fayard, Paris, 1994.

Aujourd'hui, je peux répondre à l'historienne avec plus un peu plus d'assurance : « **Rien ne garantit que cette thèse n'est pas de la littérature ! Rien, si ce n'est ma capacité à gagner la confiance du lecteur, à faire que le texte de ma thèse respecte un tant soit peu les règles de l'écriture sociologique et « parle » au lecteur du monde qui l'entoure et de lui-même.** » Que ma thèse lui « parle », c'est-à-dire qu'elle ait sur lui une « efficacité symbolique », au sens de C. Lévi-Strauss¹⁴⁵.

Les promiscuités de la sociologie avec la littérature n'enlèvent rien à la dimension informative et explicative de cette discipline. « Littérature » n'est pas une insulte. Dans ma thèse, je raconte l'« histoire » de gens qui m'ont raconté leur « histoire », en mettant tout cela en perspective avec d'autres « histoires » que j'ai lues (celles racontées par des historiens, des sociologues, des journalistes, des conservateurs, ou des chroniqueurs radio). Si tout cela est fait avec honnêteté, normalement, on devrait reconnaître un peu les Français d'aujourd'hui, voire les humains en général :

« Il me semble que les vocables « sciences » et « humaines » prennent leur véritable sens lorsque le chercheur ne se contente pas de décrire des situations, de comptabiliser des faits, des objets et des gens, mais que, à la lecture de ses travaux, on peut entendre les voix de ceux qu'il étudie, on peut sentir leurs joies et leurs angoisses, on peut humer leur cuisine, on les voit vivre et on a reconstitué leur chair et leur sang sur l'ossature de l'exigence scientifique. C'est en cela que l'ethnographie est un véritable humanisme : elle substitue à l'obscénité arrogante du « Je » solipsiste et égotique, l'étrangeté du « Nous » pluriel et altruiste. Dans ce rapport dialectique au terrain, l'ethnographe découvrant les limites de sa propre culture, peut être saisi d'effroi et d'un vertige existentiel en face de la vastitude humaine.¹⁴⁶ »

Ma démarche empirique et mon cadre épistémologique pourront peut-être paraître faibles aux positivistes en tous genres. Je prends le risque que l'histoire que je m'appête à raconter leur apparaisse comme de la science molle. En tant que femme, cette qualification

¹⁴⁵ Pour illustrer ce concept, C. Lévi-Strauss prend l'exemple de la cure chamanique, durant laquelle le chaman raconte à la femme accouchant une histoire sur la douleur qu'elle est en train de vivre, en associant à des scènes mythologiques le combat qui se livre dans son corps : « *Ce qu'elle n'accepte pas, ce sont des douleurs incohérentes et arbitraires, qui, elles, constituent un élément étranger à son système, mais que, par l'appel au mythe, le chaman va replacer dans un ensemble où tout se tient.* » LEVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958, p 218.

¹⁴⁶ DUFOULON, Serge, *Filles d'Isis. Ballade anthropologique en famille de voyante*, thèse, sociologie, Lyon, 1995, 1 vol, p 13.

d'un discours de son degré de mollesse ou de dureté ne peut que me faire sourire : je ne vois pas ce que la dureté a de supérieur à la mollesse¹⁴⁷.

¹⁴⁷ A propos des oppositions symboliques correspondant au féminin et au masculin (mou/dur, passif/actif, privé/public, intérieur/extérieur, nuit/jour, humide/sec, froid/chaud...) F. Héritier avance que : « *Les catégories binaires dont l'homme se sert pour classer, penser, se représenter et organiser le monde (haut/bas, actif/passif, chaud/froid, supérieur/inférieur etc.), qui opposent deux à deux des termes irréductibles l'un à l'autre, sont présentes de façon universelle dans toutes les langues, et constituent l'armature aussi bien du discours scientifique que de celui des systèmes de représentation en général et de la parole ordinaire. Le classement entre identique et différent, disons-le tout de suite, est à la base du sentiment d'appartenance, nécessaire à toute identification, pour tout individu. Cette courbure particulière de l'espace mental par le classement entre identique et différent dépend strictement de la nécessité de classer en opposant. Elle est née de l'observation de la différence des sexes. Inexorablement liée à celle-ci par ses origines, hiérarchisée dans le sens d'une domination du masculin sur le féminin, donc inégalitaire, elle est le cadre, la matrice primordiale et universelle des rapports sociaux et de toute pensée.* » in, « Les fondements de la violence : analyse anthropologique », Communication de F. Héritier à Montpellier en 2003 : <http://deployezvosailles.free.fr/violence/les%20fondements%20de%20la%20violence.pdf> Voir également : BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Ed. Seuil, Coll Essais, Paris, 1998 ou HERITIER, Françoise, *Masculin/féminin (1) La pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris, 1996.

E. Plan de thèse

« Nous allons chercher l'humain trop loin, ou trop « profondément », dans les nuages ou dans les mystères, alors qu'il nous attend et nous assiège de toutes parts.¹⁴⁸ »
Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*

Comme je l'ai mentionné au début de cette partie introductive, pour me suivre dans la suite de mon raisonnement, il faut à ce stade que le lecteur admette mon postulat de départ selon lequel les goûts et dégoûts vestimentaires cristallisent des savoirs concernant le genre et la sexualité¹⁴⁹.

Au début de ma thèse, j'avais en tête, de manière plus ou moins formalisée, des hypothèses concernant ce que j'allais trouver sur mon terrain :

- Je me disais que l'habillement était en partie une question de « fétichisme »¹⁵⁰ ;
- Je supposais qu'il y avait un lien entre les goûts alimentaires et les goûts vestimentaires ;
- J'avais, en lisant des choses éparées, commencé à entretenir l'idée que l'identité (« ce qu'on est ») se construit dans une relation d'opposition avec « ce qu'on n'est pas » ;
- J'imaginai un lien entre les questions d'honneur, d'obscénité, de honte et de hiérarchie ;
- Voyant monter la grogne irrationnelle contre l'extension du droit au mariage aux homosexuels, j'imaginai que le féroce attachement à la différence des sexes était une survivance d'une sorte de sentiment religieux dans un monde « désenchanté »¹⁵¹

¹⁴⁸ LEFEBVRE, Henri, *Critique de la vie quotidienne t. I*, Grasset, Paris, 1947, p 54.

¹⁴⁹ J'espère l'en avoir convaincu, si ce n'est pas le cas, il peut se rendre de nouveau au début de cette partie introductive et refaire un tour de manège gratuitement jusqu'à ce qu'il en vienne à admettre mon idée.

¹⁵⁰ Ce non dans le sens restreint de la psychanalyse mais dans une optique plus proche de celle des premiers ethnologues à avoir utilisé cette notion (cf. chapitre 1).

¹⁵¹ J'ai écrit quelque part que le genre était « une bouée de sauvetage dans une tempête symbolique » (j'avais en tête l'ouvrage de P. Berger et T. Luckmann *Modernity, pluralism and the crisis of meaning*, et la théorie de M. Weber sur le désenchantement du monde).

Me coupant encore une fois dans un long monologue téléphonique durant lequel mon cerveau s'enflamme dans toutes les directions, mon directeur de thèse me demande : « **Qu'est-ce que tu veux dire dans ta thèse ?** ». Comme je suis incapable, sur le moment, de répondre en trois mots à sa question, notre conversation se termine. Mais je réussis quand même à lui annoncer le plan de ma thèse en quelques mots :

1. Dans ma thèse je souhaite sortir de la confusion¹⁵² et je veux répondre à la question : « **Qu'est-ce que le genre ?** »
2. Pour cela, j'effectue une **diversion** (du latin *divertere* « détourner »¹⁵³), au lieu de me focaliser sur le genre, je fais la mise au point sur le vêtement.
3. Après avoir longuement examiné ce que les gens avaient à me dire de leur apparence, je me pose de nouveau la question « **Qu'est-ce que le genre ?** » mais cette fois j'y amène des éléments de réponse :
 - **Le genre, c'est de la différence :**
Je montrerai que, pour un certain nombre de raisons, **les goûts vestimentaires (chapitre 1) et les techniques du corps associées (chapitre 2) diffèrent selon le sexe auquel on s'identifie.**
Dans le **chapitre 3**, j'avancerai que **la construction identitaire est un mécanisme amplifiant et naturalisant les différences comportementales.**
 - **Le genre, ce sont aussi des histoires au sujet de la différence :**
Dans le **chapitre 4**, je parlerai **des histoires de hiérarchie entre les sexes et de celles qui parlent de la déstabilisation de cette hiérarchie.**
Dans le **chapitre 5**, je terminerai sur **des histoires d'échange et de relations entre les sexes.**

¹⁵² Je l'ai déjà longuement développé dans la partie A. Les problèmes liés à la généralisation de l'utilisation du concept de genre ont d'ailleurs été soulevés par d'autres avant moi. L'historienne J. Scott, après un premier article programmatique sur la notion de genre, revient sur le sujet en mettant en garde contre certaines dérives au sein des *Gender Studies* : « *Trop souvent, « genre » connote une approche programmatique ou méthodologique dans laquelle les sens donnés à « hommes » et « femmes » sont vus comme immuables ; l'enjeu consiste à décrire des rôles qui diffèrent plutôt qu'à les interroger. Je pense que le genre ne peut demeurer utile que s'il dépasse cette approche, s'il est pris comme une invitation à réfléchir sur un mode critique à la manière dont les significations des corps sexués sont produits en relation les uns avec les autres, à s'interroger sur la manière dont ces assignations se déploient et se modifient. Il ne faudrait pas se concentrer sur les rôles assignés aux hommes et aux femmes mais sur la construction de la différence sexuelle elle-même.* » SCOTT, Joan « Le genre une catégorie d'analyse toujours utile ? *Diogène*, n°225, p 5-14. p 9

¹⁵³ Cf. G. Balandier, *Le détour : Pouvoir et modernité*, Fayard, Paris, 1985.

L'originalité de mon travail, s'il en a une, provient du fait que j'ai parcouru le chemin en sens inverse. J'ai commencé par tout comprendre au genre, à l'identité et au désir en lisant J. Butler. Le problème, et c'est le sort réservé à bien des idées originales : à force de répétitions et de raccourcis, on en fait des religions¹⁵⁴ et la portée de ces idées originales (qu'elles soient académiques, politiques ou spirituelles) en pâtit. De la même manière que beaucoup de chrétiens se signent sans savoir ce que ce geste signifie, ni les polémiques concernant la bonne façon de le faire, beaucoup de gens utilisent le mot genre sans savoir ce qu'il implique au départ. J'ai donc procédé à l'envers en cessant de croire aux conclusions auxquelles j'adhérais ; je suis allée voir dans la tête des gens comment le genre s'agençait ; j'ai essayé de me délester de toute colère et de toute identification ; pour finalement revenir sur des idées assez proches de celles dont j'étais partie.

J. Butler fait dialoguer M. Foucault, J. Lacan, J. Derrida, C. Lévi-Strauss et d'autres. Pour ma part, j'ai emprunté un autre chemin faisant dialoguer mes enquêtés, D. Sperber, G. Bateson, F. Héritier, P. Bourdieu, S. Dufoulon et d'autres. J'ai eu besoin de me focaliser sur un tout petit aspect du quotidien, en questionnant la population la plus diversifiée possible, pour mener ensuite à un questionnement sociologique d'ordre général sur le genre. Me dégageant de l'actuelle tendance à l'hyperspécialisation des savoirs que j'ai critiquée précédemment, je trainé mes pieds dans de nombreux champs sociologiques¹⁵⁵ sans avoir la prétention de les avoir visités de manière exhaustive. Rien de très original en somme, ma thèse a très banalement consisté à réactualiser des idées existantes, ce qui, j'espère, n'enlèvera rien à son intérêt.

¹⁵⁴ G. Bateson signale que les bouddhistes utilisent le mot *sangha* pour exprimer l'institutionnalisation d'une religion au sein d'un clergé. A propos de l'idée de *sangha*, il ajoute : "Any information is altered when it is incorporated in an establishment". Traduction approximative : « Toute information est altérée du moment où elle est institutionnalisée. » BATESON, Gregory, BATESON, Mary Catherine, *Angels fear. Towards an epistemology of the sacred*, Bantam edition, New York, 1988, p 68.

¹⁵⁵ La sociologie du genre, du goût, de la connaissance, de la religion, la sociologie critique, et l'anthropologie générale.

CHAPITRE 1. Goûts et dégoûts : ça ne se discute pas ?

Depuis les années 1960, les Français consomment globalement plus de vêtements et de chaussures en volume et en prix, bien que la part de ces dépenses dans le budget des ménages ait diminué par rapport aux autres postes de consommation, du fait notamment de la généralisation de l'importation de textile. Selon ces chiffres de 2006, la moyenne française de dépense par personne par an se situait à 616 euros pour les vêtements et 135 euros pour les chaussures, pour une dépense totale des ménages de 39 milliards d'euros en vêtements et de 8 milliards en chaussures¹⁵⁶. Par ailleurs, lorsque l'on observe la consommation de biens et services chez les ménages français constitués de personnes seules¹⁵⁷, on remarque des différences significatives de consommation entre hommes et femmes sur certains postes de dépenses : les femmes dépensent plus que les hommes en habillement et chaussures, tandis que les hommes dépensent plus que les femmes en restauration et hébergement, ainsi qu'en boissons alcoolisées et tabac. S'il faut parler de chiffres, j'ai aussi cru comprendre qu'en France, les hommes de 20 à 30 ans étaient en train de rattraper l'écart avec les femmes en termes d'achats de vêtements et de soins de beauté¹⁵⁸.

On pourrait sûrement arriver à estimer précisément le volume horaire et budgétaire moyen que les hommes et les femmes consacrent à l'arrangement de leur apparence en France. Mais tout ceci ne m'intéresse pas beaucoup. Car comparer des écarts de dépenses entre hommes et femmes ne m'aidera pas à répondre à la question qui m'occupe, à savoir : pourquoi, généralement, les hommes s'habillent avec des vêtements d'hommes et les femmes avec des vêtements de femmes, alors qu'aucune loi ne les y contraint en France ?

¹⁵⁶ BESSON, Danielle, « Les achats d'habillement depuis 45 ans : davantage de produits importés, des prix en baisse », INSEE Première, n°1242, Juin 2009.

¹⁵⁷ J'indique la consommation des ménages d'individus isolés uniquement car les enquêtes de consommation des ménages (incluant les couples et les couples avec enfants) ne spécifient pas la consommation de chaque membre du ménage. Sources : Enquête CREDOC HEBEL, Pascale, MATHE, Thierry, « Comment consomment les hommes et les femmes ? » *CREDOC Cahiers de recherche*, n°309, décembre 2013 (utilisant des statistiques produites par l'INSEE en 2006).

¹⁵⁸ http://www.lexpress.fr/tendances/mode-homme/les-hommes-trentenaires-nouvelles-cibles-privilegiees-des-marques-de-vetements_1495205.html Article tirant ses sources d'un rapport de l'institut français de la mode disponible à l'adresse suivante : <http://www.ifm-paris.com/fr/observatoire-etudes-mode/ifm/etudes/item/69815-mode-le-moment-des-hommes-2013.html>

Pour ceci, je vais commencer dans ce chapitre par discuter, très simplement, des différences de goûts vestimentaires entre les hommes et les femmes que j'ai rencontrés. Avant toute chose, je définirai ce que j'entends par le terme « goût » (1.1), puis par l'expression « bon goût » (1.2), pour ensuite esquisser un tableau synthétique sur l'histoire des goûts masculins et féminins (1.3) ; et comme les uns ne semblent pas pouvoir aller sans les autres, il me faudra ensuite parler des dégoûts vestimentaires (1.4).

1.1. Qu'est-ce que le goût ?

Patrick semble à la fois préoccupé et amusé au début de notre entretien. Il se demande ce qu'il va bien pouvoir me raconter sur les vêtements, car ce n'est pas du tout « une chose qui l'intéresse ». Par contre, étant passionné de musique, il me dit qu'il aurait préféré que je l'interroge sur ses goûts musicaux ou ses préférences en termes de matériel hifi. Faut-il pour autant en conclure d'avance que Patrick n'a pas de goûts vestimentaires particuliers ? En effet, si l'on s'arrête à ses premiers propos, Patrick ne semble pas être très sensibilisé au repérage des caractéristiques qui feront qu'un vêtement sera qualifié ou non de « beau » :

La dernière fois, je suis allé avec ma femme... pendant les soldes, je me suis acheté ce pantalon... je me suis dit : « Tiens, je vais m'acheter un tee-shirt ». Mais **je suis incapable de savoir s'il est bien ou pas, je sais pas. Alors je demande à ma femme : « Celui-là il est beau ou il est pas beau ? » [elle me répond] « Non celui-là il est trop moche ».**

(rires)

Sur moi je suis incapable de savoir ce qui est bien ou pas bien. Vraiment.

T'as pas des couleurs que t'aimes bien quand même ?

Ben noir, gris. Des couleurs passe-partout... mais sinon j'suis pas... difficile.

On achète des vêtements pour toi ?

Ah non ! C'est toujours moi qui les achète, mais je suis jamais sûr de mon coup quoi. J'achète des trucs, puis on me dit : « Mais c'est trop moche ! ».

Y a pas une fois où tu trouves un vêtement et que tu trouves que ça te va...

... si, des fois j'en trouve, j'me dis : « Il me plaît bien », j'lui fais voir [à sa femme] : « Ah ben non c'est trop moche », alors bon...

T'as pas confiance en tes goûts ?

Voilà, j'me fais pas confiance là-dessus. **J'ai pas l'œil qui faut.**

Patrick 53 ans

Ce qui se dégage de cette première séquence d'entretien, c'est que Patrick laisse à son entourage le soin de savoir si sa tenue est belle ou non. Mais quand on se penche un peu sur son cas, on se rend compte que cette indifférence pour la recherche esthétique dans l'apparence ne signifie pas absence de préférences ou de rejets :

Comment tu t'habillais quand t'étais petit ?

Ah ben **quand j'étais p'tit j'avais des shorts et je détestais ça.** Mais alors comment ils étaient... j'en sais rien.

Des shorts comment ? Ce qu'on appelait les culotte-courtes ?

Ouais, **les trucs... bas de gamme.** Parce que mes parents, ils étaient pas très riches alors ils achetaient des trucs... alors à quoi ça ressemblait ? Je sais plus. Mais je sais que c'étaient **des trucs en tissu un peu mou... mais j'aimais pas.**

T'aimais pas avoir les jambes à l'air ?

Je sais plus pourquoi, mais **j'aimais pas. J'étais impatient d'avoir des pantalons.** Parce que je crois que quand on était petit, on était en short, et passé un certain âge on avait le droit d'avoir des pantalons. [...] **Quand j'ai eu le choix je prenais des trucs à la mode, forcément. J'avais quel âge ? 13 ans dans ces eaux-là. Et mes parents**

voulaient m'imposer leurs goûts, et là c'était non. Alors c'était la mode des chemises à pois. Alors j'avais une chemise à pois. Bleue marine à pois blancs. Heu... pantalon à rayures ou à carreaux, j'sais plus exactement... **en tissu un peu fin...** j'devais avoir 13-14 ans dans ces eaux-là. **Bien sûr les pattes d'éléphant, c'était la mode. Après j'ai eu un pantalon blanc. Très étroit, il fallait s'allonger sur le lit pour pouvoir le mettre celui-là.**

(rires)

Ben c'était la mode des pantalons très serrés... donc... mais j'ai changé depuis (rires).

Ça a duré combien de temps ?

Oh un été ça.

Et le fait de vouloir s'habiller à la mode ?

Oh ça m'a passé rapidement. Mon frère était... puis est toujours d'ailleurs, plus branché sur la mode, le deuxième. Le plus petit je crois qu'il s'en fout un peu aussi.

Il s'habille comment celui qui est à la mode ?

Ben il a des vestes, il a des chemises, il a des jeans... il essaye d'acheter des jeans bien coupés...

Toi, la coupe elle te plaît pas quand tu l'achètes ?

Si, si si... mais je regarde ceux qui sont en solde dans ma taille. Donc tout de suite ça limite le choix.

(rires)

Donc souvent j'tombe sur des trucs comme ça (il porte un pantalon en toile noire assez ample avec des poches latérales au niveau des genoux). **Moi j'aime bien les trucs avec des poches de partout, comme ça on peut mettre des tas de trucs dedans. Le côté pratique.**

Patrick 53 ans

Avant de préférer porter des pantalons « pratiques » à poches (faisant office de sac à main), Patrick a commencé par détester ses shorts de petit garçon en tissu « bas de gamme », il a désiré des pantalons ; puis il a fait le choix de porter des pantalons très serrés « à la mode » chez les jeunes de son époque ; il a remarqué que son frère avait des jeans mieux coupés que les siens, qu'il préfère choisir en fonction de leur prix que de la qualité de leur coupe. Cela fait tout un tas de différences perçues pour quelqu'un qui me déclarait n'avoir absolument rien à dire sur le vêtement.

Comme Patrick, un certain nombre d'enquêtés ne se sentent pas être les personnes les plus appropriées pour participer à mon enquête : comme par exemple Catherine, qui me dit « J'm'habille pas spécialement moi¹⁵⁹ » ou Antoine qui me répète tout le long de notre conversation qu'il n'en a « rien à faire » des vêtements. Pour d'autres, la conversation ne pose aucun problème *a priori*, mais n'ayant jamais abordé le sujet avant, ils peuvent se retrouver à

¹⁵⁹ Elle ajoutera plus loin dans la conversation que je ferai mieux d'appeler ses collègues de travail : « Ah ben alors là tu devrais les appeler elles. Parce qu'elles... Y en a une, je sais pas combien elle a de paires de godasses mais... (rires) y en a c'est des fadas (rires) des fadas de chaussures hein ! Y en a une, elle les achète... que des marques. Y en a une qui achète que des santiags... mais de marque... 150 euros la botte (rires) : des chaussures qui valent cher. Après y en a une qui s'achète beaucoup de chaussures à grands talons, mais vachement chères aussi. » Catherine, 53 ans

cours de vocabulaire pour décrire certaines pièces de vêtements. Par exemple, quand j'interroge Yann sur les pratiques vestimentaires de ses proches, il hésite sur le terme à utiliser pour décrire la tenue habituelle de sa mère :

J'sais pas... elle a souvent des grandes jupes là... enfin **je sais même pas si c'est une jupe**, parce que ça arrive genre ici (me montre le niveau des genoux).

Ouais.

C'est une jupe ça aussi ?

Ouais, du moment où le vêtement est ouvert.

C'est pas une robe ?

Non une robe c'est quand t'as le haut avec.

Ouais alors c'est des jupes qui arrivent à peu près là, des hauts classiques... beaucoup d'accessoires genre : colliers, bijoux, bagues... mais je sais pas trop comment définir... j'pense [qu'ils s'habillent] **comme des parents... des adultes normaux** quoi.

Yann, 23 ans

A l'extrême inverse, certains de mes enquêtés ont des préférences très précises et se montrent très enthousiastes à l'idée de parler de leurs goûts. Par exemple, Anne :

Et ben en fait, **j'ai des chaussures à talons** et effectivement, c'est pas chose commune [en référence à une remarque que je lui ai fait avant l'entretien, je lui disais qu'elle avait changé de style depuis un an, qu'avant elle ne portait pas de talons par exemple]. Alors je me dois de signaler quand même que **les talons c'est pas du tout mon truc**. Mais **ça, c'est des chaussures particulières** parce que pour une fois, j'ai pas l'impression d'avoir des talons avec. Tu marches super bien avec ça. (Elle me les montre) C'est des p'tites bottes. **Des bottines** en fait. J'aime bien parce **qu'elles sont dans mes couleurs**, elles sont **pas trop pointues**, elles sont arrondies heu... elles sont faites de pièces de cuir qui sont différentes, agencées les unes aux autres, et de couleurs différentes, mais toujours dans les **tons rose et rouge, j'adore cette couleur**. Et puis, par-dessus j'ai posé... j'ai mis... j'sais pas comment ça s'appelle, des grosses guêtres en poil. C'est ça hein ? C'est des **guêtres** ? Donc en poil synthétique noir, pour assortir, parce que je suis **un peu coquette** et que j'aime beaucoup **assortir les choses**, à ma super **chapka** que voici, noire et en poil aussi. Donc le haut et le bas est assorti, chaussettes grises montantes en dessous du genou, collants noirs, **robe d'hiver en coton noir-gris, sous-pull rouge à col roulé**, grandes manches, heu... **pull flottant un peu léger un peu d'été, mais en angora** quand même, et puis en fait j'ai découpé des manches dans un pull que j'aime plus, pour me faire des manches violettes parce que **j'aime bien le violet** aussi, pour recouvrir le sous-pull rouge, parce que le pull là en angora est léger sans manches. Après qu'est-ce qu'il y a ? Ben j'ai mes bijoux, j'ai mes piercings comme d'habitude, deux au nez, un entre les deux yeux, un **bridge**, et puis un... labret ? (J'acquiesce) Un **labret**. Et puis **des boucles d'oreilles, j'aime bien**. Ah les **lunettes de soleil aussi, ça j'adore**, toujours dans les tons roses.

Anne 25 ans

Ou encore Samuel, impressionnant de précision dans la description de la tenue qu'il porte le jour de l'entretien. Il peut me donner non seulement le nom de la pièce de vêtement qu'il porte, sa marque, son modèle, sa couleur voire sa nuance de couleur, son prix, son lieu et sa date d'achat :

Donc on va commencer par le bas. En bas : [baskets] **Nike Blazer** bleues... **bleues un peu électro** on va dire. Ensuite... **lacées volontairement non jusqu'au bout**. Ensuite un **sarouel Asos, acheté il y a à peu près 2 ans...** après **le fait que la couleur soit un peu partie, je le kiffe encore plus** on va dire. Après, **ceinture Armani, vraie...** parce que souvent les gens mettent des fausses... **achetée il y a 3 ans à peu près 150 euros...** après ça (peut être des bracelets) on me les a **offerts**, je les ai demandés... à peu près **40 euros**. Polo **H&M** acheté vendredi dernier, une **quinzaine d'euros**, une montre **Diesel, 200 euros...** cadeau, pareil... bijoux de **Turquie** et lunettes **Ray-Ban Clubmaster. Tu veux que je détaille plus ?**

Samuel 26 ans

Pour en venir à connaître les goûts de mes enquêtés, leur rapport à leur apparence et à celle des autres, j'ai orienté les discussions de manière à ce que mes interlocuteurs développent ce genre de descriptions plus ou moins précises. Très globalement, je les ai amenés à me raconter la manière dont ils opéraient des différences entre le beau et le laid en matière d'habillement, des différences les amenant à préférer ce qu'ils codent comme « la bonne apparence », et à rejeter ce qu'ils considèrent comme étant « la mauvaise apparence ».

Le goût : une capacité à percevoir des différences

Pour préférer une chose à une autre, il faut d'abord avoir repéré une différence entre les deux :

*« Imaginez que vous vous trouviez dans un milieu absolument uniforme, vos organes des sens cesseront très vite d'être stimulés, vous ne percevrez plus rien. Introduisez un élément quelconque et vous pourrez alors le percevoir. Et encore, vous ne pourrez le percevoir que si, soit cet élément se déplace, soit vous vous déplacez par rapport à lui. [...] Pour percevoir (voir) des choses immobiles nous bougeons nos globes oculaires avec une très légère oscillation qu'on appelle micronystagmus. Et l'image bouge dans les millions de terminaisons sensorielles de la rétine. Si nous n'avions pas cette capacité, nous ne verrions rien. Néanmoins, il ne suffit pas qu'une différence existe entre les choses ou dans le temps, il faut aussi que cette différence déclenche la volée de stimuli décrite plus haut. **Donc, cette différence doit faire une différence pour nos organes sensoriels.** Mais qu'est-ce donc qu'une différence ? Il est clair que vous percevez les différences entre ce texte et le reste de votre environnement. Mais peut-on localiser ces différences ? Se trouvent-elles dans les caractères ? Dans l'environnement ? Si vous fermez le document, la différence n'en subsistera pas moins. La conclusion est, bien sûr, que la différence ne se situe nulle part, elle est une relation entre les choses et cette relation est... une abstraction ! [...] Les terminaisons nerveuses reçoivent en permanence des nouvelles des événements qui correspondent aux contours du monde visible. Nous traçons des distinctions, nous les faisons apparaître, nous les explicitons. [...] Le nombre de différences potentielles entre des événements est infini. Peu d'entre elles deviendront des différences effectives (c'est-à-dire des éléments d'information) dans le processus mental d'une unité plus vaste (ici, l'environnement plus l'individu).¹⁶⁰ »*

¹⁶⁰ WITTEZAELE, Jean-Jacques, « L'écologie de l'esprit selon Gregory Bateson », *Multitudes*, n°24, printemps 2006, p 12-13.

Cette longue citation tirée d'un article synthétisant la pensée de G. Bateson me permet de déboucher sur la définition fondamentale et remarquablement simple de l'information développée par l'anthropologue en question : « *L'information consiste en des différences qui font une différence* ¹⁶¹ ».

Je trouve que cette définition cybernétique¹⁶² de l'information se marie merveilleusement bien à la définition pragmatique¹⁶³ du goût d'A. Hennion qui m'a vivement convaincue lorsqu'il l'a exposée dans un séminaire organisé par mon laboratoire d'accueil, alors que j'étais en master. Dans sa conférence, A. Hennion comparait alors, de manière originale, le goût pour le vin à la pratique de l'escalade. Lors d'un repas, quelqu'un qui boit du vin par habitude portera son verre à sa bouche, penchera son verre, absorbera une gorgée du liquide, reposera son verre avant de repartir dans la conversation avec ses convives. Un amateur de vin se détachera de manière plus prolongée du fil de la conversation pour entrer dans une relation un peu plus complexe avec le liquide en question. Il agitera son verre pour aérer le liquide afin que celui-ci développe au mieux ses arômes, il observera la couleur de la robe, plongera son nez dans le verre avant d'absorber une gorgée, ouvrira la bouche pour observer les sensations qu'il déclenche sur le palais, puis réabsorbera peut-être un peu de liquide pour voir si la deuxième gorgée est différente de la première. Quelqu'un n'ayant jamais pratiqué l'escalade examinant certaines voies pratiquées par de bons grimpeurs, n'y verra sûrement qu'un pan de roche lisse et se demandera par quel miracle quelqu'un peut se hisser en haut de la voie. Le grimpeur expérimenté au regard affuté pourra y voir quant à lui un grand nombre de prises, de petits plis sur la roche sur lesquels il pourra appuyer le bout de son chausson ou s'agripper de ses mains. En ce sens : « *la roche géologique [...] est un réservoir de différences qu'il faut faire advenir*¹⁶⁴ ». Faisant le pont entre le goût pour le vin et la pratique de l'escalade, A. Hennion affirmait dans sa conférence que le goût était « *une machine à faire surgir de la différence* », une définition plus longuement développée dans un article pour la revue *Réseaux* :

« Le goût n'est pas un attribut ou une propriété (des choses ou des personnes). Ni les goûts ni leurs objets ne sont ainsi donnés ou déterminés, il faut les faire apparaître ensemble, par des expériences répétées, progressivement ajustées. Le goût aussi est une affaire d'amateurs, dont l'activité minutieuse est une machinerie à faire surgir

¹⁶¹«*Information is a difference which makes a difference*» BATESON, Gregory, BATESON, Mary Catherine, *Angels fear. Towards an epistemology of the sacred*, Bantam edition, New York, 1988, p 17.

¹⁶²On peut définir la cybernétique comme la science des systèmes liés entre eux par l'information.

¹⁶³Le pragmatisme est une méthode philosophique selon laquelle n'est réel que ce qui a une conséquence réelle dans le monde et que l'on ne peut connaître les choses que par les effets qu'elles ont sur nous.

¹⁶⁴ HENNION, Antoine, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, vol. 1, n°153, 2009, pp. 55–78.

dans le contact et se multiplier à l'infini les différences, indissociablement « dans » les objets goûtés et « dans » la sensibilité du goûteur. Les choses se rendent intéressantes à ceux qui s'intéressent à elles – et c'est aussi pourquoi les façons de faire, les procédures, les circonstances, le fait de prendre du temps, l'appui incertain sur l'avis des autres, sur des mesures et sur des impressions, tout cela compte tant pour les amateurs.

Comme la prise ou le mouvement [...], le mot goût est un mot de l'entre-deux, parfaitement symétrique : les choses ont un goût, les gens ont un goût. Sans doute faudrait-il plutôt dire que c'est le goût qui nous « a ». Les théories ont du mal avec ce qui n'est pas donné, avec ce qu'il faut faire arriver, et non réduire à des causes établies : les choses « ont »-elles des effets (naturalisme, esthétisme), ou n'en ont-elles pas (sociologisme – ne sont-elles que signes sans corps) ? La question du goût nous met au cœur de la pragmatique : oui, les choses ont un effet – si on le leur donne.¹⁶⁵ »

Les propos suivant illustrent très bien cette définition du goût :

Tu me disais tu n'as pas de goût. Sur quels critères tu te bases pour dire ça ?
Ben, je sais pas associer les couleurs. **Des fois je mets des trucs, on me dit « tu ne peux pas mettre ça avec ça ça va pas », je vois pas du tout le truc...** des motifs qui vont pas ensemble... pour moi c'est un pantalon et un haut, je vois pas pourquoi tel truc n'irait pas avec tel truc. (silence) J'vois pas pourquoi, **j'arrive vraiment pas à comprendre pourquoi ça va pas.**

C'est par rapport aux critères des autres ? Toi quand tu le regardes ça te plaît ?
Ben c'est surtout ma copine qui me le dit, moi ça me choque pas, et puis les gens ne me font pas de remarques non plus.[...]

Je me suis fait faire un costume sur mesure aussi en Chine, parce que ça coûte 150 € le costume sur mesure donc... c'est aussi la preuve que ça m'intéresse parce que j'ai pas pris non plus le premier truc... **j'avais des costumes premier prix, et là je me rends compte que c'est quand même différent d'avoir des costumes qui passent bien quoi. Et je voyais pas forcément la différence avant.**

Mathieu, 30 ans

Tout au long de l'entretien, Mathieu me raconte comment il a été amené petit à petit à repérer des différences dans la coupe des vêtements et dans leurs associations, en suivant notamment les instructions de sa compagne. Pour Vincent quant à lui, repérer les différences entre des qualités de costume ne lui demande aucun effort particulier, elles relèvent de l'évidence :

Y a tellement des costards qui n'ont rien à voir. Entre un beau costume trois-pièces et un costume trois-pièces acheté à H&M, à Zara, au rabais... ce sont des vêtements qui ont tellement rien à voir, et qui ne sont tellement pas portés de la même manière, que je trouve ça assez étrange que ce soit le costume trois-pièces qui prime sur tout le reste... tu vois ce que je veux dire ?

**Toi tu vas voir la différence entre un costume d'H&M et...
... Ah ben complètement !**

Et est-ce que tu penses que la majorité des gens qui les portent...
... Ah ben oui, je pense. **Je trouve que ça rayonne la différence entre les deux. Et je trouve ça même du coup encore plus dramatique. Ça m'est arrivé de faire des**

¹⁶⁵ HENNION, Antoine, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, vol. 1, n°153, 2009, pp. 55–78.

réunions avec des personnages qui ont tous des rôles différents et tu sais... à la manière dont est pincé leur costard... leur rôle social à peu près. J'trouve ça assez incroyable. J'pense que finalement s'ils étaient tous habillés comme ils en avaient envie plutôt que comme ils sont obligés, j'pense que ça se verrait moins. En tout cas on verrait d'autres choses.

C'est-à-dire ?

J'pense que du coup on verrait moins leur classe sociale que des envies. Et du coup l'envie, y a moins de rapport avec des classes sociales. **Alors que le costard, entre celui qui met 1000 euros dans un costume et celui qui en met 60, tu fais absolument la différence. Ça te saute aux yeux.** Tu sais spontanément de quel milieu ils viennent, leur rôle dans la réunion et cetera... alors que y en aurait un qui serait habillé... je te dis n'importe quoi : en tennisman et l'autre en rugbyman, tu verras tout de suite qu'il y en a un qui aime le tennis et l'autre qui aime le rugby. C'est pas... sans te dire qu'il y en a un qui est plus chic que l'autre.

Vincent, 29 ans

Des carrières d'amateur

Dans la partie C.1 de l'introduction, je me suis longuement épanchée sur ma propre « carrière » d'amatrice de vêtements. Elle peut se résumer par une très large extension du répertoire de mes goûts, au-delà des préférences familiales avec lesquelles j'ai été en contact dans ma prime enfance. Ma « carrière » alimentaire a suivi le même genre d'amples variations : passant du régime varié familial au végétarisme à l'adolescence, pour finir en couple avec un carnivore invétéré dont la fréquentation m'a en partie amenée aujourd'hui à me rendre capable de me nourrir d'absolument tout, ceci incluant les abats, les insectes et les endives cuites. Ma « carrière » sportive avait bien commencé dans l'enfance, mais elle s'est arrêtée brutalement à l'adolescence avec la découverte de la cigarette. Puis elle a repris avec l'arrêt du tabac, m'amenant à retrouver un immense plaisir aux efforts d'endurance.

La notion de « carrière » d'amateur est empruntée à la sociologie de la déviance d'H. Becker (qui l'empruntait lui-même à la sociologie des professions d'E. C. Hughes). Pour H. Becker, contrairement à l'interprétation que proposait la sociologie américaine de son époque, la déviance n'est pas une caractéristique propre à certains individus. Il s'agit d'une activité étiquetée comme telle, une activité qui est le résultat d'un lent processus d'apprentissage. Il prend comme exemple de comportement déviant la consommation de cannabis. Apprécier le fait de fumer de la marijuana n'est pas donné à tout le monde : le goût pour le produit est le résultat d'un apprentissage pour que la consommation du produit devienne une source de plaisir. Pour devenir amateur de cannabis, il faut que la personne qui décide de s'y mettre réponde pour elle-même à différentes questions que pose l'usage du produit :

« Comme pour les huitres ou le Martini dry, le goût pour ces sensations est socialement acquis. Le fumeur éprouve des vertiges et des démangeaisons dans le cuir chevelu ; il a soif ; il perd le sens du temps et des distances. Tout ceci est-il agréable ? Il n'en est pas sûr. Pour continuer à utiliser la marijuana, il lui faut opter pour l'affirmative. Sinon, il préférera éviter ce type d'expérience, peut-être authentique, mais désagréable. [...] Le cours ultérieur de son usage de la drogue dépend de sa capacité à répondre à d'autres questions qui se posent quand il prend conscience des conséquences de la condamnation de sa pratique par la société : « Est-ce prudent ? Est-ce moral ? ». Une fois qu'il a acquis la capacité de prendre plaisir à l'usage de la drogue, il lui sera possible de continuer à fumer, même si les considérations de moralité et de prudence suscitées par les réactions de la société peuvent entrer en jeu et empêcher l'utilisation effective.¹⁶⁶ »

Adopter un nouveau type de vêtement et réussir à s'y sentir à l'aise n'est pas instantané. Comme le montre Jacques à propos du costume, il a d'abord dû dépasser la sensation de rejet initiale, pour arriver au bout de 15 jours à la sensation intéressante qui l'a fait apprécier ce genre de vêtements par la suite :

Pendant 15 jours je me sentais un peu bizarre, puis après c'était très agréable, ce qui prouve que... ouais les 15 premiers jours j'étais mal à l'aise, et puis après impeccable, j'ai bien aimé (rires).

Tu étais mal à l'aise pourquoi ? Parce que c'était pas confortable ou c'était de te voir dedans ?

Non c'est que je pense que **j'étais pas habitué**... donc c'était... peut-être **un regard dans la glace**, je sais pas. Et puis... je sais pas comment l'expliquer le truc... porter **la cravate j'avais l'habitude**, puisqu'avec l'uniforme j'en portais une... donc c'était pas la cravate non, c'était... **peut-être l'effet classe, et puis après j'ai bien aimé** parce que... mes premiers costumes étaient on va dire classiques, et puis après j'ai évolué dans la qualité du costume.

Jacques, 56 ans

L'avis de personnes d'influence peut compter dans le dépassement du dégoût initial. Mes enquêtés me racontent parfois comment l'expérience des autres a pu les influencer dans leurs goûts. Anne m'explique par exemple le rôle de sa tante dans l'acquisition du goût pour la couleur grise, les chaussures à talons et la discrétion :

Et du coup en partant faire du shopping avec elle [sa tante], **elle m'a proposé sa vision du vêtement** et ce qui m'irait et tout, et **j'ai commencé par porter des talons tiens par exemple ! A aimer l'gris : avant j'aimais pas l'gris, maintenant j'trouve ça formidable comme couleur ! (rires). A aimer aussi, être un peu plus discrète aussi parfois**. Disons qu'elle m'a apporté cette capacité qui me manquait, parce qu'avant j'aimais bien être caméléon mais toujours... toujours assez flashy, ou très destroy. Et là j'ai compris que j'pouvais être aussi classique.

Anne, 25 ans

¹⁶⁶ BECKER, Howard, *Outsiders*, Métailié, Paris, 1985, p 75-81.

En matière de vêtements comme de cuisine, il s'agit d'apprendre à apprivoiser des corps étrangers¹⁶⁷. Si j'ai longuement poussée la comparaison entre goûts vestimentaires et culinaires, on peut cependant différencier avec C. Fischler, une échelle de degré dans le contact avec les corps étrangers. Pour ce qui relève de l'alimentation, le contact est plus intime car en mangeant, on intègre littéralement des corps étrangers à son organisme :

« Manger : rien de plus vital, rien d'aussi intime. « Intime » est bien l'adjectif qui s'impose : en latin, intimus est le superlatif de interior. En incorporant les aliments, nous les faisons donc accéder au comble de l'intériorité. C'est bien ce qu'entend la sagesse des nations lorsqu'elle dit que « nous sommes ce que nous mangeons », à tout le moins, ce que nous mangeons devient nous-mêmes. Le vêtement, les cosmétiques ne sont qu'au contact de notre corps ; les aliments, eux, doivent franchir la barrière orale, s'introduire en nous et devenir notre substance intime.¹⁶⁸ »

Le goût vestimentaire, c'est donc percevoir des différences et les étiqueter comme bonnes ou mauvaises, ou faire entrer son corps en relation avec des corps étrangers (matières, couleurs, formes). En cela, j'inscris ma définition du goût dans un spectre très large, de sorte à ce que chaque personne qui s'habille puisse être considéré comme un amateur de vêtement à son niveau. Sans être œnologue, chacun peut dire s'il boit du vin ou non, expliciter les raisons qui l'amènent à consommer ou s'interdire de consommer ce produit, s'il aime le vin, rouge ou blanc, plutôt tanique ou en bouteille en plastique. Sans être grimpeur professionnel, chacun d'entre nous a, depuis l'enfance, appris à repérer le contour des marches d'un escalier et à transférer son poids de l'une à l'autre pour arriver jusqu'en haut. De la même manière, sans avoir besoin d'être au courant des tendances de la dernière Fashion Week, chacun d'entre nous peut dire s'il aime plutôt les jeans ou les pantalons à pinces, les imprimés léopard ou les marinières, ou encore marcher en talons hauts ou en baskets.

¹⁶⁷ J'emprunte l'idée d'apprivoiser des corps étrangers à T. Zeldin. Dans un chapitre très intéressant de son ouvrage *Les Françaises* (chapitre « Pourquoi davantage de progrès en matière de cuisine que de sexe ? ») mettant en lien l'évolution des pratiques culinaires et celles des mœurs sexuelles, l'auteur dit : « *Tout progrès culinaire passe par l'assimilation d'aliments et de condiments étrangers, qui sont soumis à des transformations au cours du processus. [...] La gastronomie est une branche de la connaissance encore dans l'enfance, centrée non pas sur le sybaritisme [goût pour les plaisirs délicats, raffinés, luxueux] mais sur l'exploration, et pas seulement l'exploration de soi mais celle de la nature dans son ensemble. Elle a devant elle des horizons toujours plus vastes de plaisir et de compréhension, même si elle a aussi son côté sombre, car elle ne s'est jamais occupée de remédier aux obscénités que sont la famine et la cruauté, et ce n'est peut-être que lorsqu'elle le fera qu'elle sera pleinement reconnue. [...] Avec les siècles, le plaisir du sexe en revanche, s'est plutôt rétréci qu'élargi. Le sexe est le miracle qui fait que les êtres, normalement effrayés par les étrangers, se sentent attirés par certains d'entre eux.* » ZELDIN, Theodore, *Les Françaises et l'histoire intime de l'humanité*, Fayard, Paris, 1994, p 101-102.

¹⁶⁸FISCHLER, Claude, *L'omnivore*, Odile Jacob, Paris, 1990, p 9.

1.2. Qu'est-ce que le bon goût ?

« Il faut se garder du mauvais goût d'avoir des idées communes. « Bien » n'est plus bien dès que le voisin l'a en bouche. »

Friedrich Nietzsche *Par-delà le bien et le mal*

Après... qu'est-ce que j'aime pas ? Si... tout simplement : ce que tout le monde a.

Samuel, 26 ans

Lorsque l'on cherche des invariants anthropologiques en termes de critères de beauté de l'apparence physique, la tâche se révèle très difficile. Il y a de cela quelques siècles seulement, le raffinement dans les cours européennes consistait à se parer de luxueuses et volumineuses soieries importées d'Extrême-Orient. L'Extrême-Orient continue aujourd'hui, d'habiller la Terre entière, mais ses exportations ne s'adressent plus vraiment aux riches. Les Chinois riches viennent quant à eux dépenser de grandes quantités d'argent en France dans des boutiques comme Dior ou Louis Vuitton. Le bronzage est un signe de beauté et de réussite sociale dans de nombreux pays, tandis que dans d'autres, il s'agit d'avoir la peau la plus blanche possible pour signifier son appartenance à une classe privilégiée.

Dans un épisode de la série de documentaires *Les chemins de la beauté* diffusée sur Arte, une Sénégalaise interviewée évoque la synonymie du beau et du bien dans sa langue natale :

En wolof, c'est le même mot qu'on utilise pour parler de beau et de bien. Le beau est forcément bien et le bien est forcément beau. [...] C'est ça l'élégance. Alors c'est dans les attitudes, dans les comportements, c'est dans la façon de se présenter à autrui et de frayer avec autrui. C'est une façon de dire à l'autre : « Je vous considère ».

Documentaire « Dakar les dessous de la séduction »¹⁶⁹

J'essaierai dans cette partie de montrer que le bon goût peut en effet se comprendre comme étant l'imitation des manières des personnes à qui l'on attribue une valeur positive. Dans un panorama historique brossé à gros traits¹⁷⁰, je tenterai d'amener le lecteur à repérer le

¹⁶⁹ Les références détaillées des extraits de documentaires cités sont mentionnées en annexe dans la rubrique « références diverses ».

¹⁷⁰ J'ai appris de M. Perrot, dans une conférence tenue en 2014 à Lyon sur sa carrière d'historienne féministe, que M. Foucault était surnommé par les historiens « le cosaque de l'Histoire » (pour la vitesse à laquelle il parcourait l'Histoire, sans citer ses sources). Je me demande ce que ces historiens penseraient de cette partie de ce chapitre dans laquelle je vais résumer cinq siècles d'histoire du vêtement en Europe en quelques milliers de mots. En prenant le risque de passer pour « le Concorde de l'Histoire », je propose au lecteur de jeter un œil en annexe à ma chronologie de l'histoire du vêtement résumant un million d'années de faits vestimentaires marquants en deux pages.

passage de la référence aux mœurs aristocratiques en matière de parure, à un pluralisme normatif plus complexe à notre époque.

Quand les gens bien étaient aristocrates

Selon le sociologue N. Elias, la culture moderne européenne est le résultat d'un long processus de transformation embrayé dès la Renaissance, processus qui donne le titre de son célèbre ouvrage *La civilisation des mœurs*. Dans ce texte, N. Elias cherche à prouver, en s'appuyant sur un corpus de manuels de savoir-vivre, que la « *civilisation des mœurs* » est un processus qui résulte des transformations à long terme des « *structures affectives* » et des « *structures de contrôle* » des hommes appartenant à des sociétés déterminées, et que ces transformations vont dans une seule direction : l'éloignement de tout ce qui évoque trop grossièrement le caractère animal chez l'humain. La civilisation occidentale est selon lui le résultat d'un processus de domestication des pulsions.

Pour décrire ce processus, N. Elias se sert surtout des écrits d'Erasme, notamment de son traité *De civilitate morum puerilium*, dont l'objet est d'inculquer les bonnes manières aux jeunes gens de son époque. Erasme y donne des conseils sur la bonne façon de se tenir en société, notamment à table, en opposant les bonnes mœurs (celles de la cour) à celles des classes populaires. Les exemples de manières de table (entre autres ne pas se moucher dans la nappe, ni dans la main dont on se sert pour manger) donnés par Erasme nous font comprendre que, bien que ces habitudes comportementales soient courantes à son époque, elles sont jugées de plus en plus inacceptables et tendent donc à disparaître. Le fait de se préoccuper toujours plus de la façon dont on se comporte en public est le résultat : « *d'une modification de notre économie pulsionnelle et affective*¹⁷¹ », qui a pour origine une augmentation de la sensibilité chez les classes dirigeantes, que N. Elias qualifie de « *mur invisible*¹⁷² ». En effet, ces transformations des comportements ne sont pas fondées sur des causes rationnelles, on ne les justifie jamais par des raisons d'hygiène ou de santé, mais par l'appel à la pudeur, la gêne ou la honte : si on ne doit pas manger avec ses doigts, c'est parce que selon Erasme, ce sont des « *habitudes de cannibales* ».

¹⁷¹ ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Pocket, Paris, 2003, p 271.

¹⁷² *Ibid.*, p 149.

Après avoir décrit l'évolution des manières de table, N. Elias évoque ensuite celle de la satisfaction des fonctions naturelles du corps (élimination des déchets corporels, sexualité). L'auteur met en évidence une progression très forte du seuil de la pudeur, à travers une répression des pulsions de plus en plus forte. Le degré de pudeur à adopter dans ses attitudes a également à voir avec la hiérarchie¹⁷³, car il y a des personnes devant qui on a honte de faire certaines choses et d'autres non. Par exemple, si l'habitude de cracher est jugée de plus en plus choquante, elle l'est d'autant plus en présence d'un individu d'un rang supérieur au sien (alors qu'il est toléré de le faire dans le nouvel espace qui se développe : la sphère privée). Cette contrainte sociale disparaît peu à peu de la conscience pour se transformer en une « *autocontrainte qui fait apparaître à l'individu telle manière d'agir comme sa propre initiative*¹⁷⁴ ». Tout ce qui touche au corps commence à être renvoyé à l'intimité et les contacts entre les corps, ou entre l'individu et son corps, sont limités par de nouvelles inventions : la fourchette, les vêtements pour dormir ou encore le tabou sur la sexualité.

Selon l'historien G. Vigarello, au XV^e siècle en France, la plus grande partie de la population a le corps infesté de vermine. L'épouillage fait partie de la vie quotidienne ; il existe même des épouilleuses professionnelles¹⁷⁵. A une époque où l'on ne se lave que les mains et le visage (ce qui se voit), on ne fait pas encore clairement le lien entre la prolifération des parasites et l'hygiène du corps et de l'habit : « *Le discours des hygiénistes, par exemple, n'imagine dans la prolifération de cette faune parasitaire qu'un excès d'humeurs mal maîtrisées. Ce sont les substances humaines dégradées qui leur donnent la vie.*¹⁷⁶ » En guise de propreté, le linge directement en contact avec la peau se fait de plus en plus blanc et voyant. Les chemises dont les cols et les manches blanches dépassent largement des habits de dessus deviennent à cette époque un signe de distinction. Dans cette veine, l'invention et la rapide diffusion de la dentelle au XVI^e siècle correspond à cet attachement symbolique au blanc comme signe de propreté. Du côté de l'aristocratie, même si l'on ne se lave pas vraiment le corps à cette époque, on fait en quelque sorte acte de propreté en changeant très fréquemment de chemise :

« L'exemple royal constitue évidemment, durant le XVII^e siècle, la norme la plus marquante, toujours approchée, plus qu'exhaustivement imitée, toujours indicative

¹⁷³ Sur le lien entre autocontrôle et hiérarchie, voir le passionnant essai de l'anthropologue D. Graeber « Des coutumes, de la déférence et de la propriété privée » in, GRAEBER, David, *Des fins du capitalisme. Possibilités I*, Payot et Rivages, Paris, 2014.

¹⁷⁴ ELIAS Norbert, *La civilisation des mœurs*, Pocket, 2003, p 322.

¹⁷⁵ VIGARELLO, Georges, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen-Âge*, Seuil, Paris, 1985, p 50.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p 51

en tout cas. Il est clair par exemple, que le cérémonial du lever ne se limite pas à une démonstration théâtrale des hiérarchies, même si sa destination est d'abord le spectacle. L'étiquette mise en place par les Valois, selon un code précis désignant le rang de ceux qui seuls ont le droit de présenter la chemise au roi, est aussi le signe de la distinction et de la « propreté » royales.¹⁷⁷ »

Au roi Louis XIV, on change deux fois de chemise rien que pour la nuit ; dans la journée, on les renouvelle pour de nombreuses activités. Au XVII^e toujours pas de bains, mais les nobles se parfument et se poudrent pour masquer leurs odeurs corporelles. Le bain ne s'installe dans les manières des classes supérieures qu'à partir du XVIII^e siècle¹⁷⁸.

Les normes s'imposent donc par le haut de la société, la classe supérieure définissant les bonnes mœurs qui seront ensuite assimilées par les classes populaires. Mais au moment où celles-ci commencent à prendre pour acquises ces manières de vivre, la classe dominante s'en distingue en adoptant de nouvelles (tendant de plus en plus à l'autocontrôle) : c'est cette pression sociale en constante progression qui participe selon l'auteur de l'évolution des mœurs. Un de mes enquêtés, bien informé, résume très simplement ce processus mêlant imitation et distinction¹⁷⁹ :

A ce moment où les seigneurs commencent à aller à Versailles, et du coup à être confrontés les uns aux autres et sûrement à être dans **un espèce de rapport... et d'obligation de respecter un code... et en même temps de séduction...** du coup j'sais pas exactement comment ils faisaient pour le transgresser en arrivant à séduire et à se distinguer... mais j'imagine qu'il y a toute une espèce d'apparat qui... de protocole qui existe... sur lequel... **tu peux pas être mieux que le roi, mais dans la petite marge de manœuvre qui t'est laissée... essayer de faire... de montrer que t'es au mieux possible : et là t'as ces espèces de perruques blanches ridicules, des espèces de femmes avec des habits qui devaient pas être très pratiques pour elles.** Donc le phénomène de cour... y a une espèce... d'enclousonnement de la tenue vestimentaire, une **norme de l'aristocratie** qui se développe. Mais **j'imagine qu'il y avait toute une gamme de différences entre l'habit de l'aristocratie et celui des campagnes.** Et **j'imagine qu'il y avait une partie de l'aristocratie qui restait en province,** et qui devait **singer...** comme pour les bâtiments : y a des modèles de bâtiments qui ont été faits à Paris ou ailleurs... ou à Vizille et qui ont été recopiés partout en France parce que c'était le modèle dominant à ce moment-là. Et **j'imagine que pour les habits y a certainement eu la même chose, un modèle phare qui est celui du roi et qu'est décliné de plein de manières.**

Vincent, 29 ans

Parallèlement à cette hausse de la sensibilité pour la mise du corps et ses airs de propreté, l'aristocratie, classe oisive, se caractérise selon le sociologue et économiste T.

¹⁷⁷*Ibid.*, p 79.

¹⁷⁸*Ibid.*, p 79

¹⁷⁹Dans son ouvrage de synthèse commentant des classiques de la sociologie comme G. Tarde ou G. Simmel, René König affirme que la dialectique imitation-distinction est au fondement du phénomène de mode. KÖNIG, René, *La sociologie de la mode*, Payot, Paris, 1969.

Veblen, par sa propension à la « *consommation ostentatoire* »¹⁸⁰ : c'est-à-dire à un gaspillage de biens ou de temps dans le seul but de témoigner de son appartenance à un statut social privilégié. On observe cette concurrence dans le faste, dans la démonstration de l'oisiveté et dans l'appropriation d'objets luxueux sans finalité matérielle dans toutes les sociétés hiérarchisées. J-P Demoule nous apprend que les archéologues repèrent l'apparition des sociétés à chefferie en Europe au début du Néolithique (vers -6000 ans), au moment où ils remarquent que les tombes de certains individus sont mieux équipées que la plupart des autres (dans les premières des haches en jade, de l'or ou du bronze, dans les secondes de vulgaires poteries¹⁸¹) :

*« L'archéologie nous montre [...] que les progrès techniques qui accompagnèrent au V^e millénaire avant notre ère, en France et en Europe, l'émergence des chefs n'étaient pas seulement destinés à nourrir les populations – comme l'araire, la roue, le char, les laitages, le cheval domestique, etc. La métallurgie du cuivre était d'un faible intérêt tant que le cuivre ne serait pas, trois mille ans plus tard, allié à de l'étain pour créer le bronze, beaucoup plus résistant. [...] En résumé, **l'inventivité et l'énergie humaines ont été mobilisées en grande partie pour produire des objets de prestige destinés aux seuls chefs. Elles ont servi à produire du pouvoir, à distinguer leurs bénéficiaires de tout le reste de la collectivité. Ce sont des éléments de manipulation.***¹⁸² »

Pour s'éloigner dans ses pratiques du commun des mortels, on peut s'entourer d'objets rares mais l'on peut aussi modifier son corps pour le faire correspondre à un idéal prisé en faisant fi du handicap physique créé par la mutilation. Le bandage des pieds des Chinoises des classes supérieures (aujourd'hui abandonné) en est un exemple parlant :

*« [...] Depuis le X^e siècle, l'expérience sexuelle la plus excitante d'un Chinois consistait en la vision de pieds de femme qu'une croissance entravée dès l'enfance avait réduits à une dizaine de centimètres ou moins encore. [...] En fait, **la compression des pieds fut introduite par les danseuses de la cour impériale, et adoptée par l'aristocratie comme signe de distinction. Après quoi les classes moyennes l'adoptèrent à leur tour pour montrer leur respectabilité, et pendant des siècles, elle resta un objet incontesté de désir sexuel, ce dernier n'aimant pas être remis en question. Etant dans l'impossibilité de travailler et de marcher longtemps, une femme aux pieds bandés était la preuve que son mari avait les moyens de***

¹⁸⁰ Les idées de l'ouvrage de l'auteur de la *Théorie de la classe de loisir* (1899) sont résumées dans l'ouvrage synthétique de sociologie de la mode du britannique Q. Bell : BELL, Quentin, *Mode et société, essai sur la sociologie du vêtement*, PUF, Paris, 1992. L'expression « *consommation ostentatoire* » est une expression aujourd'hui rentrée dans le langage courant. Elle est par exemple fréquemment utilisée pour parler des pratiques « bling bling » des rappeurs américains ou de celles de l'ancien président de la république Nicolas Sarkozy.

¹⁸¹ « *Entre la tombe la plus riche du cimetière néolithique de Varna [Bulgarie], il y a 6500 ans, dont le poids total des objets en or dépasse le kilogramme, et les tombes où le défunt est parti dans la mort avec une simple poterie, ou même rien du tout, il y a en quelque sorte le même écart qu'aujourd'hui entre un patron du CAC 40 quittant son poste avec une indemnité égale à sept mille années de SMIC (c'est un exemple authentique) et un simple smicard...* » DEMOULE, Jean-Claude, *On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé*, Robert Laffont, Paris, 2012, p 66.

¹⁸² *Ibid.*, p 69.

l'entretenir dans l'oisiveté. La démarche sautillante à laquelle elle était réduite excitait les hommes.¹⁸³ »

De la même manière, beaucoup de pièces d'habillement très contraignantes pour la mobilité de par leur forme ou leur volume (chaussures à talons hauts, crinolines, corsets, chapeaux à plumes, perruques, chaussures à la poulaine) ou difficiles à entretenir en état (étoffes précieuses, robes à traines, fraises, chemises ou bas de couleur blanche) ont une origine aristocratique. Lorsque l'on porte des talons hauts ou une chemise blanche, on perpétue aujourd'hui, sans le savoir, une pratique à l'origine aristocratique.

Quand les gens bien étaient bourgeois

Passé la Révolution Française. Les hommes de la bourgeoisie montante renoncent à imiter le train de vie aristocratique et adoptent le pantalon révolutionnaire :

« C'est au commencement de la Révolution que l'on a pris la mode des grandes culottes ou pantalons ; avant, on avait des culottes à jarretière et courtes », se souvient Louis Simon. Etaminier du Maine, il ne peut qu'être surpris par cet étrange phénomène : une « mode » (pour le moment) qui vient du « bas », mouvement contraire à la loi d'imitation des classes supérieures qui semble prévaloir dans l'histoire générale du costume en tout temps et en tous lieux, à tous les échelons des sociétés. On parle de power-dressing pour désigner cette aspiration à se vêtir comme les puissants, quitte à se heurter à leurs interdits et à échouer, les puissants déjouant sans cesse le risque en modifiant fréquemment leur apparence. La diffusion du pantalon métamorphosé en symbole politique doit donc être considérée comme une anomalie de la plus haute importance, produite dans un contexte de rupture révolutionnaire, et productrice à sa manière de cette rupture.

*Le 20 juin 1792 restera dans l'histoire comme « la journée des sans-culottes ». Un porteur de pique grimpé sur le toit des Tuileries agite face à la foule une vieille culotte déchirée au cours de la manifestation qui cherche à contraindre le roi à coiffer le bonnet rouge. **Le pantalon devient drapeau** au moment où le processus révolutionnaire se durcit. Il est adopté par les sans-culottes, petits artisans des sections parisiennes et des comités révolutionnaires, et porté avec la **carmagnole** popularisée par les sections marseillaises (veste courte, étroite, cintrée, à petits revers, garnie de deux rangées de boutons, en drap de laine), les **souliers à lacets (et non à boucle)** et le **bonnet rouge** (symbole des esclaves affranchis), qui deviendra le bonnet « phrygien » de Marianne, emblème de la liberté. [...] Un **stéréotype**¹⁸⁴ est ainsi créé. Il est loin de correspondre à la réalité, diverse, des franges les plus radicales parmi les révolutionnaires, de Marat, à l'allure débraillée, maître dans l'« art vestimentaire de la provocation politique », à Robespierre, toujours élégant et culotté. **Ce stéréotype aide à rompre avec l'Ancien Régime vestimentaire, quand « la classe des riches désœuvrés déterminait seule la forme à donner aux vêtements », quand la mode faisait la loi. Le pantalon évoque en revanche les pauvres et la***

¹⁸³ ZELDIN, Theodore, *Les Françaises et l'histoire intime de l'humanité*, Fayard, Paris, 1994, p 105.

¹⁸⁴ Le mot « stéréotype » dérive du grec *stereos* (solide, dur) et *tupos* (empreinte).

valeur du travail. Vêtement assez primitif, simple, fonctionnel, utile, il exprime l'égalité [...] ¹⁸⁵. »

Après le règne de la Terreur, les Incroyables ou Muscadins font vivoter, en l'amplifiant, la mode aristocratique en se livrant à une sorte de « *contre-révolution culturelle* » : « *La Révolution ayant été grandement une affaire de symboles, c'est à tous ses symboles que s'en prennent tour à tour les Muscadins. Après la carmagnole, c'est le bonnet qu'ils chassent. Ils refusent le tutoiement et le titre de « citoyen ».* ¹⁸⁶ » Les Incroyables adoptent une allure ahurissante : ils se déplacent en sautillant, le torse bombé et le port de tête hautain, ils parlent en zézayant, sans prononcer la lettre « r » (car c'est la première du mot « Révolution » qui leur a fait beaucoup de mal). Leur tenue est l'antithèse exacte de la tenue révolutionnaire : la culotte française au lieu du pantalon, la cravate extrêmement volumineuse au lieu du cou nu, la redingote anglaise au lieu de la carmagnole et des cheveux longs et poudrés au lieu des cheveux ras. Ces groupes de jeunes gens apparaissent dans les rues juste après l'exécution de Robespierre, tous vêtus de la même façon, qui rappelle la mode aristocratique de l'Ancien Régime, mais en plus exagérée encore :

« Leur redingote, vert bouteille [...], aux épaules larges et droites, presque pointues, aux basques carrées [...] et aux larges revers pointés en châle, est toujours étriquée, bâillant par-devant et remontant dans le dos, leur donnant une allure de bossu. Leurs culottes à la française, blanches et serrées au-dessous du genou, godent de partout. Aux pieds, ils portent de longues chaussures étroites à barrette et bout carré, rappelant les poulaines moyenâgeuses. Leurs mains sont blanches à l'excès, manucurées et parfumées à l'huile d'amande. Leurs cheveux sont longs et poudrés, divisés en mèches enrubannées [...] le tout surmonté d'un bicorne en demi-lune aux bords relevés en gondole qui ne semble tenir que par miracle. ¹⁸⁷ »

Proclamant, par leur mise, leur attachement à la monarchie, ces jeunes s'affrontent régulièrement avec les Jacobins. Les compagnes des Incroyables, les Merveilleuses, lancent quant à elles une nouvelle mode extravagante par un hiver des plus rigoureux (-18 C° à Paris) inspirée par l'Antiquité : des robe-fourreaux sans manches en mousseline ou en gaze transparentes, décolletées sur la poitrine et le dos, avec aux pieds des cothurnes (sandales).

Mis à part cet épisode réactionnaire, **c'est le pantalon révolutionnaire qui deviendra finalement la norme pour tous les hommes : la bourgeoisie adopte le sobre triptyque costume-cravate-chemise, les paysans le réservent pour les grandes occasions et gardent**

¹⁸⁵ BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010, p 28-29.

¹⁸⁶ BOLLON, Patrice, *Morale du masque. Merveilleux, Dandys, Punks etc.*, Paris, Seuil, 1990, p 30

¹⁸⁷ *Ibid.*, p 23.

des pantalons ordinaires pour le travail, tandis que l'aristocratie tend à se faire plus discrète¹⁸⁸.

Cependant, la Révolution ne signifie pas suppression de la hiérarchie sociale, ni de la tendance des individus des classes supérieures à se distinguer symboliquement des pratiques des couches sociales les plus basses. C'est l'analyse que fait P. Bourdieu en 1979 dans son ouvrage fort critiqué¹⁸⁹ *La distinction*. Pour faire simple, selon P. Bourdieu, il existe trois univers de goûts (il englobe dans son analyse de nombreux domaines de goûts tels que la musique, la cuisine, la peinture, l'habillement, le sport ou la littérature) : le goût « légitime », le goût « moyen » et le goût « populaire ». La « disposition esthétique » est le seul mode de perception de la culture « légitime », elle requiert des compétences et une sensibilité particulières, et en cela elle est l'apanage des classes bourgeoises : « *La disposition esthétique [...] tend à mettre entre parenthèses la nature et la fonction de l'objet représenté et à exclure toute réaction naïve*¹⁹⁰ ». La classe dominante exprime de ce fait un profond dégoût pour les objets culturels les plus divulgués (les plus « vulgaires »), et parce qu'elle monopolise le « capital culturel » et par là « la disposition esthétique », elle tient à distance la classe populaire de l'accès à ses biens culturels. P. Bourdieu propose l'idée suivante :

« Comme toute espèce de goût, [la disposition esthétique] unit et sépare : étant le produit des conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence, elle unit tous ceux qui sont le produit de conditions semblables mais en les distinguant de tous les autres et sur ce qu'ils ont de plus essentiel, puisque le goût est le principe de tout ce que l'on a, personnes et choses, et de tout ce que l'on est pour les autres, de ce par quoi on classe et par quoi on est classé¹⁹¹ ».

Mes enquêtés de 50-60 ans ont connu pour certains, pendant leurs jeunes années, les dernières heures de la tradition de la tenue du dimanche, journée chômée se distinguant du reste de la semaine, durant laquelle tout le monde mettait ses plus beaux habits, costume pour les hommes et les garçons, robes pour les femmes et les filles, et souliers vernis :

Une tenue du dimanche. Ma mère aussi. Ma mère... elle allait pas à la messe, mon père non plus, mais le dimanche c'était vraiment la tenue qu'on sortait du placard...

Toi aussi ?

Oui.

C'était quoi ?

Ben c'était des **pantalons noirs, la chemise blanche, les souliers vernis, et puis le nœud pap' mais avec un élastique... parce que la cravate... c'était cher et on savait pas faire. Et puis bien coiffé, bien plaqué, bien court...** ça c'était quand

¹⁸⁸ J'aborderai dans la partie 1.3. la question de l'accentuation du dimorphisme vestimentaire qui s'opère à cette époque entre les hommes et les femmes.

¹⁸⁹ Voir à ce sujet les travaux de B. Lahire.

¹⁹⁰ BOURDIEU Pierre, *La distinction*, Ed de Minuit, 1979, p 56.

¹⁹¹ *Ibid.*, p59.

j'étais petit hein. Après évidemment tu t'habilles un peu... justement tu rejettes tout ça. C'est-à-dire que c'était le dimanche et le dimanche on allait à la messe, quelle horreur ! Mais ça c'était jusqu'à douze ans après...

Eux ils y allaient pas mais vous y alliez vous ?

Ouais ouais. On était baptisés, ma mère était pas croyante hein, mon père non plus... mais voilà c'était comme ça. Dans les villages, la messe le dimanche c'était une tradition, mais franchement ça nous emmerdait hein. On faisait les cons, on se faisait virer d'ailleurs. Ou alors on rentrait pour se montrer puis on ressortait.

Thierry, 60 ans

Contrairement à Thierry, Marie et Valérie se souviennent avec émotion de leurs tenues du dimanche de petites filles :

Je me souviens que tous les printemps, on allait en Espagne, chercher des souliers vernis, noirs. Alors là c'était la petite ballerine, avec la bride, plate. C'était les souliers vernis. **On allait chercher les vernies, en Espagne. Pour aller à la messe, pour aller à la procession, tout ça quoi. Avec les petits gants blancs. Pour la procession on avait un panier en osier, on mettait des pétales de rose, et on allait lancer les pétales de rose.** Ça se fait plus ça. On avait les chaussures du dimanche quoi. C'était pas comme maintenant où on a des chaussures... on avait vraiment les chaussures du dimanche. **Ah ! on risquait pas de les mettre pour aller à l'école.**

Et pour aller à l'école vous mettiez quoi ?

Par contre à l'école je me souviens pas. Forcément les souliers vernis on est obligé de se rappeler, c'était les trucs du dimanche quoi. Mais le reste... les chaussures normales, je sais pas du tout.

Vous étiez habillée comment ?

On avait un tablier... on était habillé... moi ma grand-mère était couturière donc elle nous faisait des habits. Ma mère, elle me tricotait les pulls. Et on avait un tablier... on disait une blouse. On avait la blouse de l'école et la blouse de la maison. **On allait à l'école avec notre blouse, et quand on arrivait à la maison, on changeait de blouse. Ce qui fait qu'ils lavaient pas les vêtements qu'on avait tous les jours. Ils faisaient une semaine. Parce que ça se salissait pas.** On avait la blouse qui fermait là [resserré au poignet], pour pas salir les poignets. On changeait de blouse. Et le dimanche alors là, c'était le grand tralala. Les p'tits gants blancs, les souliers vernis... [...]

Et vous n'avez pas gardé après cette habitude de mettre des chaussures particulières le dimanche ?

Et bien c'est-à-dire que le dimanche, ça a été tout le contraire après, parce que le dimanche je faisais le ménage, j'faisais le repassage (rires) donc... j'allais plus à la messe. J'ai pas amené mes filles à la messe. Parce que moi j'allais à la messe, aux vêpres, donc ça valait le coup d'investir dans les chaussures (rires). On était quand même deux fois par jour à la messe le dimanche. Et non le dimanche c'était le seul jour où je m'habillais pas quoi. Je m'habillais pour aller travailler, mais pas pour rester à la maison. Je faisais tout ce que j'avais à faire le dimanche. Ménage, lessive, repassage. On allait se promener dans le coin, on était à la campagne. On allait se promener, on mettait des baskets. On s'habillait pas le dimanche.

Marie, 60 ans

... Moi j'avais, quand j'étais gamine... J'suis née dans les années 60 hein... quand j'étais gamine... alors je sais pas si c'est partout hein, j'ai jamais confronté ça, mais... **j'avais ma tenue du dimanche. J'avais une petite robe rose, trapèze rose (rires), je me souviens. Puis j'avais un ensemble bleu, bleu clair, donc c'était la petite tunique sur le petit pantalon droit. Donc on alternait entre ces deux tenues.** Donc quand je sortais... voilà. Le dimanche, avec mes parents. Et puis après des

souvenirs... des souvenirs... moi je me rappelle voir ma mère... **le souvenir que j'ai de ma mère quand elle montait... j'sais plus c'que c'était la voiture, mais j'étais à l'arrière : mes deux frères, mon père qui était au volant, ma mère qui arrivait. Et elle avait une robe... type Kennedy, très fourreau machin, noir avec des pastilles comme ça** (elle fait un rond avec ses doigts sur son vêtement) **mordorées. Très élégante, avec des talons aiguille, c'était l'époque des talons aiguille... et j'sais pas quel âge j'avais, j'étais pas grande, je devais avoir... je sais pas... 4-5 ans enfin... et je la vois monter...** (elle ralentit sa diction et mime une démarche ralentie) **monter dans la voiture avec ses talons aiguilles, avec le geste machin** (elle mime quelqu'un qui rentre une jambe dans la voiture, fait rentrer l'autre délicatement, et rabaisse le bas de la robe sur les cuisses en tirant rapidement par à-coups de chaque côté).

Valérie 47 ans

L'habitude de s'habiller avec plus de soin le dimanche semble avoir aujourd'hui disparue dans la plupart des foyers (peut-être persiste-t-elle dans les familles catholiques pratiquantes), il n'empêche qu'il reste un ensemble de circonstances dans lesquels mes enquêtés me disent se devoir de « faire propre ». Pour Eric, il s'agit de toutes les situations où l'on doit marquer une forme de respect envers la personne avec qui l'on entre en interaction (invitation à dîner, entretien d'embauche, demande de prêt à la banque) :

Par contre une tenue vestimentaire peut être... quand on est **demandeur...** va de pair justement parce qu'on est demandeur. En l'occurrence, je fais référence à... tu vas demander un prêt à une banque, tu vas pas en jean, en baskets et en sweat... parce que justement à un moment donné, **pour marquer ta différence, il faut marquer ta révérence**, j'en reste persuadé. Malheureusement c'est archaïque, malheureusement... on devrait tous être à la même échelle, malgré tout la société, elle tourne pas dans ce sens là.

Eric 51 ans

Mais comme on l'a vu avec l'évolution des normes d'hygiène chez l'aristocratie, « faire propre » est légèrement différent d'être propre (sans bactéries) :

Est-ce qu'il y a des vêtements qui te gênent ou te dérangent... te perturbent, quand tu les vois chez des gens ?

Non franchement non parce que... les gens, ben j'estime qu'ils ont le droit de s'habiller comme ils veulent, donc... ouais les vêtements dégueulasses ! **Là je viens d'aller dans un endroit, y a une ou deux personnes qui sont habillées sale...** c'est une salle des ventes, **j'trouve que c'est dégueulasse de s'habiller...** si tu travailles passe encore... mais si c'est pour aller en ville, **j'trouve que le minimum de respect vis-à-vis des gens c'est d'être propre quoi.**

C'était quoi une vente aux enchères ?

Ouais.

C'était sale hygiéniquement ou ils faisaient sale ?

Non ils font sale quoi. Donc j'aime pas ça. Autant ça me gêne pas quand je bricole... si je vais dans un magasin de bricolage oui... ça me gêne pas de... parce que bon tu te changes pas pour aller acheter quelque chose dans un magasin de bricolage, là d'accord.

Jacques, 56 ans

Globalement, les termes qui reviennent dans le discours de mes enquêtés pour exprimer une tenue plus soignée (en vue de certaines occasions comme des mariages, des repas de famille ou romantiques ou des entretiens d'embauche) sont faire « classe¹⁹² » ou « habillé ».

Certains de mes enquêtés me disent rêver d'objets de luxe :

Y a quoi qui te fait rêver ?

J'ai voulu acheter mon sac Prada, j'ai eu mon sac Prada... Ouais, **une paire de Louboutin, ça me plairait bien, à talons¹⁹³**. J'ai des baskets Louboutin¹⁹⁴. Bon on me les a offertes, j'ai payé moitié-moitié. Ouais, des beaux talons Louboutin.

Mélissa, 21 ans

Pour d'autres c'est juste une idée qui leur passe par la tête, ils admirent ce genre d'objets mais les imaginent plutôt sur d'autres qu'eux-mêmes :

Y a une paire de chaussures à talons qui est très belle... avec la semelle qui est rouge.

Louboutin.

Celles-ci je les trouve belles.

Tu t'en achèterais ?

Je saurais pas quand les porter. Parce que c'est bien beau de s'acheter des paires de chaussures, mais si tu les portes pas ça sert à rien. Non, je trouve ça très joli à voir porté... mais moi si j'm'en achetais... j'pense pas que j'aurais beaucoup d'occasion de les porter.

Nadège, 22 ans

Des fois y a des mecs qui s'habillent un peu **classe** tu vois. Genre chemise ou... j'sais pas comment ça s'appelle... trucs sans manches... les p'tits vestons... Ouais moi **j'aimerais bien m'habiller classe**, mais ça c'est un truc... **je sais que je m'habillerai jamais comme ça mais...**

Pourquoi ?

Parce que ça me conviendrait pas. Mais **c'est un bon délire. J'aimerais bien avoir un costard stylé, ça serait cool. Mais en même temps dans la vie de tous les jours, m'habiller avec un costard stylé... J'suis plus à l'aise avec ça** (me montre ses propres vêtements).

Théo, 20 ans

¹⁹² Christine me parle d'une photo de sa mère qui la surprend parce qu'elle y apparaît « très classe » : « Ben je sais pas parce que c'est une photo. Et je la trouve bien sur cette photo... et si j'ai un autre souvenir, c'est toujours sur une photo, c'est un manteau qui faisait très très classe, avec des escarpins et tout... **elle faisait quelqu'un très classe**. Autrement ma mère elle avait des vêtements on va dire **simples**... mais là c'est des photos elles m'ont marqué parce que... peut-être que justement, je l'ai vu sur les photos, et que je me rappelle pas d'elle en réalité comme ça. Donc c'est ça qui m'a marquée quoi.

Sa tenue de tous les jours c'était quoi ?

Sa tenue de tous les jours c'était une robe, simple, et puis... tu sais, elle travaillait pas donc elle restait à la maison, elle avait cinq enfants donc c'était la tenue... robe et puis le tablier de cuisine. C'était rien de très spécial. » Christine, 58 ans

¹⁹³ A titre indicatif, une paire d'escarpins à semelles rouges Louboutin coûte entre 500 et 2000 €.

¹⁹⁴ Une paire de baskets Louboutin coûte également entre 500 et 2000€.

Qu'est-ce que t'aimes bien comme vêtements, que t'aimes bien chez les autres mais que tu ne porterais pas ?

Ben **un beau costume bien taillé**, comme celui de la pub George Clooney, bon il arrive... **on se sent que c'est un truc bien taillé, que c'est pas un truc qu'il a acheté à Casino**. Ça effectivement ça lui va très bien, sur moi je suis pas sûr.

Patrick, 53 ans

Lorsque l'on rêve de chaussures Louboutin ou d'un « costard stylé », on a des goûts en commun avec la classe qui est devenue problématique pour certains de nommer aujourd'hui « la bourgeoisie ».

Depuis que l'on ne sait plus trop qui sont les gens bien

A girl: « Hey Johnny, what are you rebelling against? »

Johnny: « What have you got? »¹⁹⁵

Laszlo Benedek, The Wild One

Au cours du XX^e siècle, le phénomène d'imitation-distinction des classes dominantes se complique largement tandis que le rapport des individus au travail et aux inégalités sociales se transforme.

L'histoire du jean¹⁹⁶, vêtement aujourd'hui mondialement diffusé et présent dans la plupart des garde-robes des Français est très intéressante pour observer les complications du phénomène d'imitation vestimentaire. Le jean a été inventé aux USA au début des années 1870, son usage était à l'origine destiné aux travailleurs du Far West : chercheurs d'or, mineurs et cowboys. Le jean est réalisé dans une toile de coton teintée avec de l'indigo appelée denim, un tissu connu en Europe depuis le XVIII^e siècle sous le nom de « futaine ». Il est utilisé depuis cette époque pour fabriquer des vêtements grossiers destinés aux populations les plus pauvres. C'est un tissu très facile à réaliser : on utilise deux fils de coton, l'un, blanc, sert de trame, tandis que l'autre, bleu, se tisse autour. Le patch en cuir cousu au dos du jean Levi's¹⁹⁷, où sont imprimés deux chevaux allant en direction inverse en tentant d'écarteler un jean, est censé représenter l'idée de robustesse du vêtement produit par cette marque, et en faciliter l'identification par la grande majorité de la clientèle de travailleurs illettrée à qui la marque s'adresse à la fin du XIX^e siècle. Pendant la seconde Guerre Mondiale, le jean habille

¹⁹⁵ Traduction : « Hé Johnny, contre quoi tu te rebelles ? » « Qu'est-ce que tu m'proposes ? » *L'Équipée sauvage*, film de 1953, avec comme vedette Marlon Brando incarnant Johnny.

¹⁹⁶ Toutes les informations concernant l'histoire de ce vêtement sont tirées du documentaire « Jeans : une planète en bleu ».

¹⁹⁷ Maison inventrice du jean moderne par apposition de rivets métalliques aux coutures des poches.

dans les usines les femmes remplaçant les hommes partis au front, il équipe également les marins de l'US Navy. A partir des années 1950, comme le souligne T. Aguila réalisateur d'un documentaire sur le jean, l'aspect utilitaire de ce robuste vêtement devient secondaire :

Qui de nos jours a besoin d'un solide pantalon de chercheur d'or ou de cowboy ? Heu... attendez. Qui a dit cowboy ? La voilà la clef du succès du jean : le western. Jean et cinéma sont nés à la même époque. Et **le denim, c'est l'étoffe des héros**. Avec l'âge d'or d'Hollywood, **il quitte définitivement les jambes des cowboys des plaines pour habiller celles des cowboys des écrans. Un pantalon de cowboy, ça c'est la classe ! [...]** Oui mais voilà, la légende de l'Ouest, ça commence à sentir la poussière et l'ancien temps.

Documentaire « Jeans : une planète en bleu »

Dès les années 1950, pendant une période de relative prospérité économique et sociale, le mode de vie américain s'exporte de par le monde, notamment par le biais des productions cinématographiques hollywoodiennes et de la musique. Parallèlement aux westerns, ce sont des films mettant en scène la fureur de la jeunesse, âge de la vie qui commence à prendre une importance croissante en termes de consommation de biens culturels au point que certains sociologues en parlent comme d'un groupe social à part entière¹⁹⁸. Au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, d'Elvis Presley aux Clash en passant par Bob Marley et 2pac, les idoles de la jeunesse portent du jean. Et des tee-shirts¹⁹⁹. Ce vêtement aujourd'hui mondialement porté a eu un destin un peu similaire à celui du jean. Comme lui, il est apparu à la fin XIX^e siècle aux USA. C'était à l'origine un vêtement de dessous réglementaire de l'armée américaine. La consommation de tee-shirts a commencé à se diffuser dans la population civile dans les années 1920 avec le développement massif des loisirs sportifs au sein de la bourgeoisie. Les tee-shirts débarquent en France à la fin de la seconde Guerre Mondiale avec les Américains. D'habits de dessous servant à absorber la transpiration, ils deviennent des accessoires de mode chez les jeunes dans les années 1950, en étant remarqués sur le torse de rebelles charismatiques tels que l'acteur James Dean dans *La fureur de vivre*.

A partir de la moitié du XX^e siècle donc, une « culture jeune » se développe dans les sociétés occidentales avec ses propres codes et idéaux. Les normes de la classe bourgeoises en prennent pour leur grade. On pourrait caricaturer l'uniforme de la jeunesse de cette époque en quelques traits généraux : jean, tee-shirt, cheveux longs et rébellion.

Ensuite je me suis tourné, c'était l'époque des années 70, je me suis tourné vers **les vêtements qui correspondaient à la jeunesse que je fréquentais, disons : c'était le**

¹⁹⁸Sans rentrer dans le détail des débats qui traversent le champ de la sociologie de la jeunesse (est-elle un âge de la vie ? cf. O. Galland, ou n'est-elle « qu'un mot » cf. P. Bourdieu ?), il semblerait que les sociologues qui s'intéressent à ce groupe social s'accordent sur le fait qu'à partir des années 1950, le groupe « jeunesse » soit devenu une cible privilégiée de l'industrie culturelle, ayant des préférences spécifiques.

¹⁹⁹ Toutes les informations concernant l'histoire de ce vêtement sont tirées du documentaire « Tee-shirt stories ».

jean. Le jean, chemise ou tee-shirt. Donc ça, ça a été un peu une constante dans toute ma vie, je l'ai gardé... parce qu'au niveau professionnel, j'avais pas de contrainte particulière de vêtements... donc j'ai gardé un peu ce même type d'habillement pendant toute ma vie... même ma vie active, si vous voulez.

Vous me disiez « **le type de jeunesse que vous fréquentez** » : est-ce que pourriez développer un peu ça ?

Disons un petit peu contestataire et anticonformiste, comme on disait à l'époque donc... donc j'ai fait partie des luttes... des combats contre le nucléaire, contre l'installation des militaires au Larzac... vous voyez ces choses-là... donc c'est à mi-chemin entre le baba-cool et le révolutionnaire maoïste. Disons que c'était un type de personnes que j'appréciais et que je fréquentais.

Jean, 61 ans

Quand j'ai opté pour le blue jean, que j'avais été chercher dans une malle dans une cave, c'était le blue jean d'un de mes oncles, il l'avait donné à ma mère je sais pas comment ça c'était passé, en tout cas je l'ai récupéré... avec des pulls très longs... là déjà tout le monde me regardait, donc je me suis dit : « **Peut-être que je plais pas, mais au moins on me regarde...** »

Pascale, 57 ans

Mais pour la plupart de mes enquêtés, plus qu'un signe d'anticonformisme ou de rébellion affiché, le jean est avant tout une mode, c'est-à-dire un exemple valorisé que l'on imite à un degré de fidélité variable. Eric me raconte comment ses premiers jeans directement importés des USA faisaient des envieux :

Ouais y a une grosse influence américaine : jeans sweats baskets... que j'ai gardés un bon moment... même aujourd'hui d'ailleurs, ça fait partie de mes vêtements quotidiens.

Et tes parents ils s'habillaient comment ?

Heu... ma mère très distinguée, très très féminine, talons aiguille, talons hauts, robe systématiquement... ou alors jean chemisier. Mon père costard classique, pas de jeans... très peu de jeans. [...] Ils étaient dans des entreprises dites « des boîtes américaines » [...] C'étaient des boîtes en lien avec l'armée américaine. Un jean, en France, dans les années 70, ça devait coûter à peu près 50 F, c'était énormissime, eux ils devaient l'avoir à 15 F parce que c'était directement importé. **C'était extraordinaire : on avait un jean et les Stan Smith et le sweat parce qu'ils avaient des facilités à l'achat. et vis-à-vis de la population de l'époque c'était... [...] On était, ma sœur et moi, au-dessus obligatoirement. Parce qu'un jean... on était très enviés.** Y avait la mode des pattes d'eph, mais y avait déjà le tuyau de poêle²⁰⁰, et on a eu du tuyau de poêle... alors qu'aujourd'hui ça redevient un gros phénomène de mode...

Et, par rapport à mon habillement... j'avais une brosse américaine, jusqu'au moment où j'ai dit : « Stop ! on ne touche plus à mes cheveux ! ».

Eric, 51 ans

Ailleurs en France, Thierry faisait, quant à lui, partie des envieux :

Après... on était une famille assez... peu fortunée... d'ouvriers... dans un petit village... et c'est vrai qu'on avait des envies parfois de fringues... à l'adolescence hein... [...] des envies de... mais comme on avait pas les moyens... C'était par

²⁰⁰ Ancêtre du jean slim.

exemple, l'arrivée, que je te disais tout à l'heure, du jean Levi's. C'était le truc qui faisait fantasmer... les filles et les gars, parce que c'était l'unisexe. C'était l'arrivée de l'unisexe. Et le jean, avec la petite bande rouge là, Levi's, c'étaient les premiers qu'on voyait... c'était « whaou ! ». Ça te moulait bien... alors t'avais du velours, y avait du jean, de la toile denim... y avait plein de... et c'était vraiment... c'était très cher. Franchement... et donc nous c'était du jean acheté au marché, qui n'avait rien à voir. Qui n'étaient pas du tout... confortables... enfin aussi beaux... c'était pas du tout la même chose. Ça aussi ça a été un traumatisme. J'ai eu beaucoup de traumatisme (rires). C'est vrai, j'avais un copain, il s'appelait Laurent, et son père il tenait un café. Et quand tu tenais un café dans un petit village, tu étais riche... parce que les distractions étaient... un bistrot... tu fais restaurant : tu fais partie des notables. Maintenant, je sais plus si les patrons de bistrot c'est... mais c'était comme ça... c'était ce qui faisait vivre le village, un peu comme... une petite ville hein... et y en a eu beaucoup d'ailleurs des cafés... **donc lui voilà il pouvait se permettre d'avoir des jeans Levi's, et on l'enviait.**

Et quand t'as eu les moyens de t'acheter des fringues ?

Et ben j'étais très Levi's. Quand j'ai eu mes premiers salaires, c'est vrai que j'étais très Levi's. Et bon aussi parce que j'aimais ça hein ! C'est pas parce que ça représentait les Etats-Unis. J'trouvais que la veste Levi's... d'ailleurs ça revient à la mode hein... la veste en jean, et puis les chemises en jean... je trouvais que les chemises Levi's étaient très jolies et très solides. Donc ça durait longtemps. Et le jean évidemment, le 501 alors ça a été mon pantalon de référence pendant des années... et c'était pas donné hein les 501. Quand t'achetais un jean, il avait intérêt à durer longtemps.

Thierry, 60 ans

Au-delà de la barrière du coût élevé de ce nouvel accessoire de mode qu'est le jean en France dans les 1970, ce type de pantalon n'est pas du goût de tous les parents. Ainsi tout le monde n'y a pas eu droit :

(rires) J'me souviens trop, c'était à la fin des années 70... à partir de 75, y a le jean qui est arrivé. Et ma mère, c'était même pas la peine de lui parler de jean quoi. C'était même pas la peine, jamais je n'en mettrais quoi. Alors j'essayais bien de d'mander, mais non. **Non non c'était... bon après y avait aussi une histoire de moyens, ça c'est sûr hein... mais même... voilà.** [...] Je portais des pantalons, mais pas des jeans. Des pantalons avec des lainages, des carreaux, des machins. Je me rappelle plus trop à quoi ça ressemblait mais... des pantalons qui n'étaient pas du jean.

Vous saviez ce que ça pouvait représenter pour votre mère le jean ?

Heu... ben d'abord, **le jean ça venait des États-Unis hein.** C'était le **pantalon ouvrier**, c'était... c'était ça quoi. 'fin je sais pas trop ce que ça représentait. **Ça représentait... aucune classe quoi. Aucune classe. (silence) Ouais. (comme si sa mère parlait à travers elle) C'était moche. Ça pouvait pas être beau, c'était moche.**

Valérie, 47 ans

Comme je viens de l'indiquer, le jean est à l'origine un pantalon utilitaire de travailleur manuel. Son succès auprès des jeunes peut donc apparaître paradoxal à une époque d' « allongement de la jeunesse » (par une certaine démocratisation de l'accès des jeunes aux études supérieures), d'amorçage du processus de tertiarisation de l'économie, et de ce que

certain sociologues appellent un processus de « *moyennisation*²⁰¹ » de la société. Le sémiologue R. Barthes analyse l'apparition de la sous-culture juvénile hippie comme une critique culturelle visant à « *contrarier* » les valeurs admises de la société Nord-américaine des années 1960-70²⁰². A l'idéal de propreté de la bourgeoisie, les hippies opposent une crasse cultivée (les pieds poussiéreux, les vêtements qui traînent), à son dimorphisme sexuel vestimentaire très soutenu²⁰³, ils opposent un brouillage des sexes (avec le port des cheveux longs et des parures pour les hommes, des pantalons pour les filles) : pour R. Barthes, le mouvement hippy est le reflet « *en creux* » de la classe moyenne américaine. Si l'on généralise le mode de fonctionnement de la sous-culture hippie à toutes les sous-cultures juvéniles qui lui ont succédé, on pourrait dire que les habitudes des jeunes de la deuxième moitié du XX^e ont pour effet (sinon pour but) de choquer la sensibilité de leurs aînés :

A part quand j'étais post-ado où effectivement, **quand je suis passé des cheveux très courts aux cheveux très longs... avec une barbe** et puis... c'est sûr que... mes parents m'ont jamais trop fait de remarques... **mais bon ma grand-mère... ma tante qui me disait : « Mais j'arrive plus à te regarder »**
(rires)

Antoine 52 ans

Ce rejet du conformisme, des mœurs bourgeoises comme idéal moral, du « BCBG » (Bon Chic Bon Genre) semble s'être transmis à la génération suivante :

Après en prépa c'était un lycée de centre-ville, dont c'était nettement plus **BCBG** comme look...

Par exemple ?

Ben **chaussures pointues, en cuir, des slims, des p'tites mallettes Longchamp pour aller en cours** [...] c'était plutôt **coincé comme style**, je trouve.

Coincé ?

Ben les gars qui mettent des chemises avec des p'tits pulls... avec des chaussures pointues... ça ça fait coincé d'avoir des chaussures pointues (rires)

Pourquoi ?

Je sais pas, pourquoi ça fait ça, mais j'aime pas ça. J'trouve ça coincé. Ça fait pas gens rigolos. **Je trouve que les gens étriqués dans leurs vêtements ça les rend coincés. Mais je sais pas si c'est parce qu'ils sont coincés qu'ils sont étriqués dans leurs vêtements... je sais pas quelle est la cause et la raison mais...**

Toi tu es habillé en large...

... moi je suis pas coincé tu vois (rires) totalement open (rires).

Joris, 25 ans

²⁰¹Certains sociologues ont soutenu la thèse d'une « *moyennisation* » de la société française à partir de la seconde moitié du XXe siècle ; parmi eux, H. Mendras, qui parle à ce sujet de « *la généralisation d'une culture moyenne dont le blue jeans ou le barbecue sont les figures exemplaires* » CHAUVEL, Louis, « Le retour des classes sociales ? », *Revue de l'OFCE*, vol. 79, 2001, pp. 315-359, p 349.

²⁰² BARTHES, Roland, « Un cas de critique culturelle », *Communications*, 14, 1969, pp 97-99, p 97.

²⁰³Cf. partie suivante 1.3

Dans leur ouvrage *Le nouvel esprit du capitalisme*, L. Boltanski et E. Chiapello expliquent que le mode de production capitaliste a largement su composer avec et tirer profit des différentes critiques qui lui ont été adressées au fil des années. La critique juvénile et artistique attaquant le manque d'authenticité du mode de vie bourgeois et les diverses critiques politiques des inégalités découlant de ce système, loin de passer inaperçues, ont servi à façonner un nouveau marketing visant un public d'anticonformistes²⁰⁴. Les Canadiens A. Potter et J. Heath, dans une analyse beaucoup plus cynique²⁰⁵, affirment que les objets contre-culturels finissent comme des biens de distinction comme les autres, visant à démarquer son statut du reste de la populace. Si la musique des Rolling Stones, a pu choquer le troisième âge dans les années 1960, elle sert très bien comme musique de publicité aujourd'hui (pour l'agence d'intérim Manpower, des parfums ou des imprimantes par exemple). Les slogans publicitaires actuels sont truffés de références à l'authenticité et à l'insoumission.

La rébellion vis-à-vis des idéaux distingués de la bourgeoisie est populaire depuis quelques décennies maintenant, elle s'est convertie en signe de mode et se vend très bien, notamment chez les jeunes. Ceci n'empêche pas que certaines personnes se positionnent en valeur contre la dépense ostentatoire en ce qui concerne l'apparence :

Là c'est **des copines vraiment... qui s'achètent des sacs à 300 €**. Du coup moi, curieuse comme je suis, j'vais par là, j'vais voir un peu c'qui s'passe, mais j'me sens quand même complètement en dehors de c'monde. **J'comprends pas**, j'essaye d'en parler avec elle : « **Mais pourquoi tu t'achètes un sac à 300 € ?** ». **Ça a l'air important pour elles donc...** voilà. J'ai gardé des bons contacts avec elles...

... Tu t'achetais pas de sacs aussi chers ?

Non non, moi non. Faut pas abuser quoi. Ça m'intéresse vraiment de savoir pourquoi y a autant... c'est vraiment beaucoup d'argent quoi. Pourquoi tu mets autant d'argent dans un sac... j'veux dire, j'étais pas vraiment contre ça... moi pour mon choix personnel, si complètement contre ça... 'fin j'vais pas... **300 € : tu peux te payer un voyage quoi**. C'est négatif, ça sera jamais des fringues aussi chères quoi.

Agnès 21 ans

T'achètes beaucoup de vêtements ?

Non du tout. Je suis quelqu'un... à la limite, je rentrerais dans cette gamme de mecs rapias. **Je suis pas pour les fringues**. Une fois que j'ai une veste, une chemise, un pantalon correct... dit « habillé ».

Eric, 51 ans

Ou préfèrent le « décontracté » au « bling-bling » et aux « marques » :

²⁰⁴ BOLTANSKI, Luc, CHIAPELLO, Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris, 2011.

²⁰⁵ Cynique mais brillante, j'en conseille vivement la lecture, surtout aux 40-60 ans persuadés d'avoir vécu des épisodes de l'Histoire beaucoup plus subversifs que les jeunes d'aujourd'hui ne pourraient jamais espérer vivre : HEATH, Joseph, POTTER, Andrew, *Révolte consommée. Le mythe de la contre-culture*, Trécarré, Montréal, 2005.

Je trouve qu'**elle s'habille... décontracté aussi, elle est pas du tout mode... pas du tout marques...** elle serait plutôt du genre à... ouais... bon on fait moins les vide-greniers... les trucs... les fripes là... elle fait un peu moins... mais **elle aime bien les tenues décontractées... légères, décontractées... pas bling-bling, pas clinquant...** c'est un peu... pas passe-partout parce qu'il y a des couleurs, du choix, mais voilà.

Thierry 60 ans

Cet anticonformisme et ce goût pour le « décontracté »²⁰⁶ est un terme récurrent dans les entretiens quelle que soit la génération, mais il s'oppose à une tendance bien ancrée au respect des normes dominantes. Les hommes, globalement, respectent un double standard : jean tee-shirt ou chemise et costume quand besoin il y a.

A côté de cela, les pratiques vestimentaires féminines sont aussi de plus en plus guidées par des injonctions à la conformité à des codes précis, notamment diffusés dans les médias. Comme les émissions de cuisine, de décoration, de préparation de mariages, de rénovation de maison, de survie en milieu hostile, le travail des apparences devient lui-aussi un spectacle comme un autre (relooking, chirurgie esthétique, amaigrissement, composition de tenues pour une occasion précise). On peut se faire une idée des règles à suivre pour devenir une « reine du shopping » en regardant un épisode des émissions à succès de la styliste Cristina Cordula. Des émissions que j'ai hésité à intégrer à mon corpus documentaire, mais dont la répétitivité m'a découragée. Je n'ai donc pas étudié systématiquement ces émissions, cependant, après de nombreuses heures de visionnage à mes heures perdues, il ne m'est pas difficile d'en résumer les principes fondamentaux. Pour bien s'habiller, selon la styliste, il faut :

- être habillée de manière appropriée à chaque évènement (sobre pour un RDV de travail, en robe pour un dîner romantique, une tenue recherchée mais pas trop sexy pour un repas dans la famille de ses beaux-parents...);

- s'habiller en fonction de sa morphologie. Si l'on est mince avec une taille marquée, on peut porter tout type de vêtement. Sinon, il faut choisir des habits couvrant les endroits larges ;

- éviter les jupes en-dessous du genou qui « mémérisent »²⁰⁷;

- porter des soutiens-gorge qui donnent l'impression d'une « poitrine victorieuse » ;

- assortir les couleurs, utiliser tous les imprimés et matières, mais surtout éviter le « total look » (par exemple tee-shirt léopard, minijupe léopard et chaussures léopard) ;

²⁰⁶Casual en anglais.

²⁰⁷Bien que mon correcteur orthographique ne reconnaisse pas cette expression souvent utilisée par la styliste, il a cependant été ajouté au dictionnaire Larousse 2014, il signifie « donner des caractéristiques de mémère à ».

- ne pas « faire vulgaire », ce qui signifie globalement : dévoiler son corps, mais pas trop, et le mettre en valeur, mais pas trop ;

Beaucoup d'enquêtés, et notamment des femmes, me parlent des problèmes que leur ont posé la non-conformité de leur morphologie aux standards valorisés :

... en fait **j'avais les ch'veux bouclés qu'étaient un gros problème pour moi parce que : contraire de raide, ce qui était à la mode, cheveux faciles, cheveux lissés, cheveux... un truc un peu droit.** Moi du coup c'était le bordel, du coup j'ai eu les cheveux très attachés en chignon pendant... tout le collège j'crois. C'était très moche d'ailleurs aussi. Alors qu'au lycée je lâche mes cheveux, j'mets des perles dedans, des atebas, des machins...

Agnès 21 ans

Le lissage des cheveux est analysé par le sociologue D. Lapeyronnie comme une stratégie d'apparence des jeunes filles d'origine maghrébine pour normaliser leur apparence afin de trouver du travail :

*« Les cheveux raides et la pâleur de la peau sont des normes à respecter pour éviter le rejet raciste. Autant que les vêtements, ils sont des signes distinctifs, non seulement d'appartenance de classe, mais plus encore de moralité : une **capacité d'autocontrôle, une hygiène personnelle, une forme de respect de soi, une façon d'être son corps manifestant la maîtrise des normes dominantes** [...] »²⁰⁸.*

Aux USA, cet encouragement à la conformation aux normes des classes supérieures en termes d'apparence se fait par le biais d'associations comme Dress for Success, étudiée dans sa thèse par la sociologue I. Hanifi, où l'on apprend aux femmes des milieux défavorisés en situation de désinsertion à adopter une apparence conforme aux attentes des recruteurs (prêt de tailleurs, conseils de coiffure et de maquillage)²⁰⁹.

En cinq siècles la définition du bon goût vestimentaire s'est compliquée, passant de l'imitation de l'aristocratie à celle de la bourgeoisie, pour finir dans une situation de

²⁰⁸ LAPEYRONNIE, Didier, *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Robert Laffont, Paris, 2008, p 520.

²⁰⁹ HANIFI, Isabelle, « Le port du tailleur comme moyen de forger une identité de la femme au travail » *Lien social et Politiques*, n° 59, 2008, p. 11-20. Résumé de sa thèse : « *Le terrain de recherche de cette étude est une association caritative américaine, baptisée Dress for Success, qui prend en charge des femmes des milieux défavorisés, principalement issues des minorités (ethniques) et immigrantes, en leur distribuant gracieusement des vêtements récupérés auprès des milieux d'affaires, en tant que sponsors et partenaires, pour leur permettre de s'insérer professionnellement. Dans le cadre d'une politique de Workfare mise en place par le gouvernement Clinton, Dress for Success prétend pallier au manque supposé de savoir-être professionnel de ces femmes en majorité afro américaines et hispaniques. Derrière les conseils liés à l'hygiène corporelle et à la présentation dispensés par des bénévoles majoritairement blanches issues de milieux favorisés se profile une entreprise de normalisation de la race, de la classe et du genre en transmettant un modèle de réussite sociale : blanc, middle class et masculin* ». <http://www.theses.fr/2006PA05H071>

pluralisme normatif à osciller entre imitation des manières des classes supérieures et celles de figures de rébellion multiples.

1.3. Du goût des femmes, des hommes... pour les femmes

Je viens d'essayer de résumer ce qu'on peut dire du goût pour le vêtement lorsqu'on l'examine sous l'angle de l'histoire des classes sociales. Les choses se compliquent quand on rajoute à l'analyse la « variable sexe ».

Lorsqu'il y a cinq ans, je vais voir le Pr. Dufoulon pour discuter de mon projet de mémoire, il me dit qu'avant toute chose, il faut que je lise *Au cœur des sociétés* de l'anthropologue économique M. Sahlins, qui a déjà tout compris sur les histoires de femmes, d'hommes, de jupes et de pantalons :

« C'est par leur corrélation dans un système symbolique que les pantalons sont produits pour les hommes et les jupes pour les femmes, plutôt que par la nature de l'objet per se ou par sa capacité de satisfaire un besoin matériel [...] Les objets, les choses, n'ont une existence dans la société humaine que par la signification que les hommes peuvent leur donner.²¹⁰ »

Je sors de cette lecture à la fois convaincue et sur ma faim. Quel est le système symbolique qui informe et oriente les pratiques quotidiennes des Français ? Comment décrire cet ensemble de codes ? D'autant plus que les significations sont mouvantes, comme G. Bartholeyns le rappelle : « *il n'y a aucun déterminisme a priori entre un signe et une signification²¹¹ [...], et les cheveux longs renvoient tantôt à la féminité ou à la fragilité, tantôt à la virilité et au pouvoir.²¹² »*

Dans cette partie j'essayerai de décrire les conditions historiques de l'acquisition par les femmes du « privilège » de la parure et de la beauté, ainsi que sa conséquence, la focalisation des regards sur le corps des femmes.

²¹⁰Dans cet ouvrage très intéressant, il réfute la théorie de l'utilité en économie selon laquelle les objets culturels répondraient à des fins objectives : « [...] la production n'est pas qu'une logique pratique d'efficacité matérielle. C'est une intention culturelle. Le processus matériel d'existence physique est organisé comme processus signifiant d'existence sociale – lequel est pour les hommes ; puisqu'ils sont toujours culturellement définis de manières déterminées, le seul mode de leur existence. » SAHLINS, Marshall, *Au cœur des sociétés. Raison utilitaire et raison culturelle*, (1976), Gallimard, Paris, 1980, p 214-215

²¹¹ En termes linguistiques, on dirait plutôt entre un signifiant et un signifié.

²¹² BARTHOLEYNS, Gil, « Faire de l'anthropologie esthétique », *Civilisations*, 1, 2011, pp. 9-40, p 17.

Invention du « beau sexe » et « Grande Renonciation » masculine

« « Frivolité » est une invention du XVIII^e siècle. Le vocable désigne le caractère d'une personne frivole, l'inconstance dans les relations amoureuses, et aussi, à partir de 1760, les choses futiles. La désignation par ce mot des petits articles de mode, colifichets et fanfreluches, viendra un peu plus tard, ce qui permet de dater le dédain dont la mode, associées au féminin, fait alors l'objet. Futilité féminine. Gravité masculine, Grande Renonciation.²¹³ »

Christine Bard, Une histoire politique du pantalon

La conclusion la moins équivoque de ma recherche de terrain (et à laquelle n'importe qui peut arriver sans passer des années à réfléchir sur les habitudes vestimentaires des Français) est que globalement, les femmes aiment plus le vêtement et ont un éventail de choix très riche en ce domaine, tandis que les hommes s'intéressent en majorité moins à leur mise et ont à choisir leurs tenues dans un répertoire beaucoup plus restreint. Mais pourquoi ? Je vais tâcher d'y répondre en regardant le contexte historique de la différenciation des pratiques vestimentaires des hommes et des femmes.

C'est dans le Deutéronome que remonte l'une des plus anciennes allusions écrites aux femmes, aux hommes et à leurs vêtements²¹⁴. Il y est dit que les femmes doivent porter des jupes. Et que le fait pour une femme de s'habiller en homme et inversement est une abomination²¹⁵. A la fin de l'hégémonie de la culture romaine, c'est le pantalon (les fameuses braies des « barbares ») qui se généralise chez les hommes tandis que les hommes continuent de porter des robes dans quelques rares sphères professionnelles (clergé, justice). Hormis cette différenciation vestimentaire, les hommes des classes supérieures se parent avec autant de soin que leurs femmes et la beauté masculine est valorisée. Cet état de fait se transforme à partir de la Renaissance, époque à laquelle s'entame, selon G. Vigarello, une promotion des femmes par la beauté :

« La femme pour la première fois, voisine avec la perfection, partiellement affranchie d'une tradition qui la diabolisait. Le prestige de Vénus dans l'iconographie, le prestige de la « cour des dames » dans l'entourage des princes, la dominance de la

²¹³ BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010, p 47.

²¹⁴ BARD, Christine, *Ce que soulève la jupe. Identité, transgressions, résistances*. Autrement, Sexe en tous genres, Paris, 2010.

²¹⁵ Ce qui veut dire quelque chose de très grave, qui met Dieu très en colère.

beauté féminine dans les traités, s'apparentent à une réhabilitation. Rien d'autre que la première forme moderne de reconnaissance sociale. »²¹⁶

Si la beauté devient ainsi, dès la Renaissance, de plus en plus associée au féminin, c'est au XVIII^e siècle que s'opère la rupture la plus brutale entre les apparences masculines et féminines, durant un « épisode » que le psychanalyste J. C. Flügel a baptisé : la « *Grande Renonciation masculine à la parure* » :

*« Si, du point de vue des différences sexuelles et de leur expression en termes d'habillement, les femmes ont remporté une grande victoire avec l'adoption du principe de l'exhibition érotique, on peut dire que les hommes ont subi pour leur part une grave défaite en **renonçant brutalement à leur coquetterie vestimentaire, à la fin du XVIII^e siècle**. Ce fut à peu près à cette époque que se produisit un tournant des plus notables dans l'histoire du vêtement, un de ces événements dont nous pouvons encore constater les conséquences aujourd'hui, un événement, enfin, qui aurait mérité de passer moins inaperçu ; les hommes renoncèrent à leur droit d'employer les diverses formes de parure brillantes, gaies, raffinées, s'en dessaisissant entièrement au profit des femmes [...]. C'est pourquoi on peut le considérer comme la « Grande Renonciation masculine » sur le plan vestimentaire. L'homme céda à ses prétentions à la beauté. Il prenait l'utilitaire comme seule et unique fin.²¹⁷ »*

L'expression « Grande Renonciation » choisie par le psychanalyste m'interpelle. Elle me renvoie à un épisode de la vie de Siddharta Gautama (qui deviendra plus tard le Bouddha) : découvrant la souffrance de son peuple, de laquelle il avait été jusque-là tenu à l'écart de par son train de vie aristocratique, il rejette alors son statut et son palais : c'est « la grande renonciation » (en pali *abhiniskramana*). Il rejette le destin de luxe et de plaisirs qui lui était offert pour mener un train de vie ascétique, et il se rase la tête. L'expression « grande renonciation » n'est pas non plus sans me rappeler l'analyse de M. Weber dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, où il démontre que le rejet des dépenses ostentatoires et de l'oisiveté du mode de vie catholique par l'éthique ascétique protestante a largement

²¹⁶ VIGARELLO, Georges, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Seuil, Paris, 2004, p 28. G. Vigarello ajoute cependant qu'il persiste à cette époque une hiérarchisation des formes de beauté féminine selon des critères de moralité. Parcourant toutes sortes de sources écrites et notamment des traités de savoir-vivre de la Renaissance, l'historien relève trois types de beauté différenciés, en fonction de leur degré de moralité, par les individus vivant à cette période. Tout d'abord : la beauté « séditeuse », celle qui fait scandale, celle de l'amante ou de la prostituée. Vient ensuite la beauté « mignarde », qui elle est associée à un type de séduction provocant ; la femme mignarde est par ailleurs perçue comme prise au piège de son apparence. Ces deux premiers types sont considérées « complices du mal ». Le troisième type, la beauté « religieuse » correspond à la femme qui « se trouve autant ou plus belle au-dedans comme au dehors », qui regroupe en fait toutes les qualités morales attendue chez une femme de condition sociale supérieure à l'époque : la modestie, l'humilité, la chasteté, la simplicité. Par opposition, l'apparence physique des femmes de basse condition est associée à de la lourdeur, des formes mal dissimulées et un habit mal contrôlé.

²¹⁷ John Carl Flügel, *Le rêveur nu. De la parure vestimentaire*, cité in, BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010, p 11.

contribué à développer le système économique capitaliste à coups d'épargne, de promotion de la valeur travail, de sobriété et de rejet des excès en tous genres²¹⁸.

Q. Bell résume cette transition fondamentale dans l'histoire du vêtement de cette manière :

« Pour récapituler, on dira que la différenciation entre costumes masculin et féminin qui, au XVIII^e siècle, s'ébauche, puis se précise, pour culminer dans le schisme du premier XIX^e siècle, s'explique par le fait suivant : chez les hommes, l'étalage de la richesse n'était plus subordonné à une manifestation de futilité – ceci grâce à l'émergence de toute une classe d'industriels prospères. En revanche, les femmes de cette même catégorie, du fait qu'elles ne travaillaient pas et que leur incombait la consommation indirecte, continuèrent à se conformer aux canons vestimentaires du passé.²¹⁹ »

Les épouses et les maîtresses des riches industriels s'enrubannent, se corsètent, et s'encombrent sous des chapeaux et des faux-culs volumineux et richement travaillés, leur fragilité, leur beauté et leur inutilité contrastant avec la virilité, la sobriété et les airs d'importance de leurs hommes vêtus de noir, de blanc et de chapeaux haut de forme. Ainsi, selon Q. Bell, les hommes de cette classe perpétuent une consommation ostentatoire, mais cette fois-ci par procuration par le biais de l'apparence de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs domestiques dans une « démonstration d'oisiveté décorative²²⁰ » selon les mots de l'auteur.

L'épisode révolutionnaire de 1789 révolutionne surtout les modalités d'acquisition du capital économique. Si désormais les hommes naissent libres et égaux en droit, cela ne signifie pas que l'on doive confondre un citoyen et une citoyenne lorsqu'on les croise dans la rue :

« Liberté, égalité, simplicité, naturel, vertu, fraternité sont quelques-unes des valeurs de la nouvelle société. Mais l'abolition des privilèges ne met pas fin à la domination masculine, même si les rapports entre les sexes évoluent. L'interdiction de travestissement est reprise par la loi du 29 octobre 1793, qui proclame la liberté du costume, mais dans le respect de la différence des sexes²²¹. »

Interdiction de travestissement qui révoltera certaines des féministes radicales de cette époque comme Olympe de Gouges qui – dans le but d'accéder à une égalité totale avec les citoyens hommes – proposeront aux femmes d'« abjurer la tyrannie de la beauté²²² » qui les confortent dans leur statut dévalorisé.

²¹⁸ WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905).

²¹⁹ BELL, Quentin, *Mode et société, essai sur la sociologie du vêtement*, PUF, Paris, 1992, p 154.

²²⁰ *Ibid.*, p 156.

²²¹ BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010, p 16.

²²² *Ibid.*, p 53.

Durant les années 1970, Q. Bell, constate un brouillage de la différence visuelle entre les sexes embrayé par le développement du sportwear et les divers mouvements sous-culturels juvénils. Il prédit que ceci entrainera à terme une mode indifférenciée, voire une « *mort de la mode*²²³ ». En effet, l'histoire récente du vêtement est ponctuée de pics de coquetterie chez les hommes avec une certaine mode unisexe apparaissant vers la fin des années 1960 avec la généralisation du port du jean et de chaussures décontractées ou l'apparition du terme « métrosexuel » au cours des années 2000, désignant des hommes ayant un intérêt pour la mode et les soins du corps²²⁴. Mais globalement, la prophétie de Bell ne semble pas s'être réalisée, et je me rangerais davantage de l'avis du philosophe G. Lipovestky qui affirme que les modes vestimentaires masculine et féminine tendent plutôt vers la multiplication de petites différences entre elles, que vers une uniformisation des apparences. Selon lui, la mode de la fin du XX^e siècle se caractériserait plutôt par l'accumulation de subtiles différences entre le masculin et le féminin :

« La signification sociale de l'égalité a ruiné l'idée que les êtres étaient foncièrement hétérogènes, elle est à la base de la représentation du peuple souverain et du suffrage universel, elle a contribué à émanciper les femmes, à déstabiliser les rôles, statuts et identités. Pourtant, elle n'a pas réussi à déraciner la « volonté » des sexes de manifester par des signes frivoles leurs différences. A mesure même que les symboles les plus ostensibles du partage s'atténuent (apparition d'une mode féminine faisant place aux lignes plates, aux cheveux courts, au pantalon), d'autres surgissent contrecarrant la tendance démocratique à rapprocher les deux extrêmes : fureur du rouge à lèvres après la Grande Guerre, des vernis à ongles après 1930, du maquillage des yeux à partir des années 1960.²²⁵ »

En effet, lorsque que le couturier Yves Saint-Laurent lance le smoking pour femme en 1966, il s'associe à du rouge à lèvres et des talons aiguilles. On peut continuer la liste de G. Lipovestky avec bien évidemment le retour en force des chaussures à talons toujours plus hauts dans les années 1990, analysé par l'ethnologue C. Tourre-Malen :

« La tendance est au contraste, au décalage : plus le vêtement est rustique, masculin, plus il s'écarte des canons féminins traditionnels, plus les talons hauts sont « indispensables » [...] Les talons hauts féminisent les emprunts dans la garde-robe masculine et la neutralité du vestiaire unisexe, rétablissant par leur seule présence le dimorphisme vestimentaire sexuel.²²⁶ »

²²³ BELL, Quentin, *Mode et société, essai sur la sociologie du vêtement*, PUF, Paris, 1992, p 190.

²²⁴ Comme je l'ai déjà dit au début en introduction à ce chapitre, une récente enquête de consommation montre que les hommes de 20-30 ans rattrapent les femmes en consommation de vêtements.

²²⁵ LIPOVETSKY, Gilles, *L'empire de l'éphémère*, Gallimard, Paris, 1987, p 162.

²²⁶ TOURRE-MALEN, Catherine, "Des chaussures, des talons et des femmes", *Ethnologie française*, 2011/4 Vol. 41, p 727-739, p 732.

Mes enquêtées jouent avec les signes vestimentaires masculins et féminins, qu'elles manient dans un savant dosage de masculin et de féminin. Ainsi, beaucoup de femmes me disaient s'être mises à porter des jupes grâce à leur association avec des bottes en cuir (chaussure à l'origine masculine), à l'instar de Géraldine qui préfère porter des jupes l'hiver. Pour Hélène, qui décrit son allure vestimentaire à l'adolescence comme plutôt masculine, le récent retour de la mode des bottes en cuir et des jupes l'a poussée à porter des jupes, qu'elle ne portait avant que sur des pantalons :

... non j'en ai jamais porté, à part depuis cette année où on m'a offert des bottes à Noël donc j'commence à mettre des robes avec des collants, et des jupettes. Mais non vraiment avant... **j'mettais des jupes par-dessus des pantalons. J'ai jamais mis de jupes.**

Et tu crois que ça vient de quoi ? Tu dis : « **J'ai commencé un peu à me féminiser, à porter des trucs plus serrés** »...

... J'saurais pas dire, je sais que là en ce moment, les jupes collants bottes, toutes mes collègues sont comme ça et j'trouve ça très joli comme tenue.

Hélène, 27 ans

Si Marie aime beaucoup les talons hauts, elle préfère les associer avec un vêtement « sport » plutôt qu'avec une minijupe :

J'aime pas trop le style minijupe avec des talons hyper hauts. Ça fait pouf, ça fait un peu... j'aime pas trop le style Barbie et tout ça... pouf ou Barbie ou... (rires)... quand ça fait trop vulgaire aussi... ça dépend ce qu'on porte. Des chaussures à hauts talons avec un jean, je trouve ça très joli. Ça j'aime beaucoup. Avec une minijupe ça fait trop quoi (rires). **D'ailleurs les chaussures rouges [escarpins à talons hauts dont elle m'a parlé avant] là je les mets avec un jean... il faut un haut... un truc sport. J'aime pas quand ça fait tout... tout un ensemble.**

Marie, 60 ans

L'historienne A-M Sohn raconte que, lorsque les jeunes filles des années 1960 se sont mises à adopter en masse le port du pantalon, elles se sont aussi mises à se maquiller les yeux de manière beaucoup chargée que le faisaient leurs mères²²⁷. De nos jours, les jeans ou les chemises à la coupe « boyfriend » s'achètent au rayon femme et on les associe avec d'autres éléments de parure plus traditionnellement féminins (maquillage, vêtement moulant...). Du côté des hommes, lorsque la mode du rose se popularise, il me semble que c'est à l'origine par l'entremise de la marque de polo de rugby Eden Park (grosso modo : on peut se permettre de porter du rose sans risque de dévirilisation si ce sont les rugbymen qui ont commencé). Et d'ailleurs, quand la couleur rose s'infiltré dans les garde-robes masculines, les barbes commencent à ce même moment à proliférer sur les visages des hommes. Et quand les

²²⁷ Conférence : SOHN, Anne-Marie, "Jeunes et corps dans les années 1960", Séminaire *Genre et corps*, ENS Lyon, 2012

hommes s'épilent le corps ou portent des débardeurs et des tee-shirts moulants et/ou décolleté, c'est souvent pour mettre en valeur des corps bodybuildés, signe de virilité, comme me le dit Alban, lui-même adepte de la musculation :

J'trouve que c'est assez féminin cette histoire de mouler les jambes, mouler les fesses, mouler les... encore **mouler le corps, ça peut être viril, si la personne elle fait de la musculation** par exemple (en souriant)...

Alban, 17 ans

C'est vrai que les mecs qui ont un corps bien musclé, ils vont avoir plus tendance à mettre des trucs près du corps, à le montrer... **C'est vrai que si t'es pas vraiment musclé, à faire du sport régulièrement non plus, t'as peut-être pas envie de t'exposer de trop**, donc voilà.

Ludovic, 23 ans

Ce que j'ai cru comprendre du rapport des femmes aux vêtements – par l'auto-description des goûts et pratiques de mes enquêtés, ainsi que de celles des pratiques de leurs mères de leurs filles, de leurs sœurs, de leurs amies ou plus généralement de leur regard sur les pratiques de leurs contemporaines – est une certaine attirance pour la mise en beauté, à des degrés variables. On peut aimer « tout ce qui est à la mode », comme Charlène ou Mélissa. On peut puiser des choses plaisantes dans la masse d'articles vestimentaires proposée sur le marché (qui propose une offre largement supérieure à celle des hommes), comme c'est le cas de la plupart des femmes interrogées. Ou alors on ne trouve pas ce qu'on aime dans la mode actuelle (Sophielle ou Pascale). **Globalement, si le degré d'importance accordé au soin de l'apparence est très variable selon les femmes, elles aiment porter des vêtements qu'elles trouvent beaux.**

Ce que j'ai cru comprendre du rapport des hommes aux vêtements – par l'auto-description des goûts et pratiques de mes enquêtés, ainsi que de celles des pratiques de leurs pères, de leurs fils, de leurs frères, de leurs amis ou plus généralement de leur regard sur les pratiques de leurs contemporains – est un certain désintérêt, voire un dédain, pour la mise en beauté, surtout chez les plus âgés. **L'offre vestimentaire à destination des hommes est beaucoup moins variée. Leurs choix semblent, à la différence des femmes, beaucoup moins guidés par un idéal de beauté que par une recherche de confort, de praticité et par l'imitation de modèles valorisés. En effet, les discours des hommes sur le vêtement sont beaucoup plus parsemés de références culturelles diverses à des éléments des domaines de la musique, du cinéma, ou du sport.** Eric me parle d'un « grosse influence musicale » dans l'apparence qu'il a adopté dans sa jeunesse, Yann me parle du milieu du skate et de la musique hip-hop, Samuel de Kanye West, Vincent du col de la veste de l'alpiniste Maurice Herzog, Thierry des jeunes de son époque qui s'habillaient comme James

Brown, Jean de la tenue de D. Bowie, Patrick du costume de Georges Clooney, ou encore Jacques des tenues brillantes des Bee Gees.

L'intérêt pour l'apparence féminine et le fétichisme

A un moment donné de ma recherche de terrain, j'en viens à me demander si mes interlocuteurs me dévoilent vraiment le fond de leur pensée durant mes interrogatoires. Je me dis que dans tous les cas, s'il y avait une personne parmi mes interviewés qui adorait se travestir en femme, ressentait une excitation sexuelle à la vue de bas résille ou avait pour habitude de se masturber sur des cuissardes en latex, il se garderait sûrement de me le dire (une autocensure qui serait probablement accentuée du fait du recrutement de mon échantillon par le biais de mon réseau d'interconnaissances). A moins bien sûr que cette personne soit désinhibée pour une quelconque raison : c'est ainsi que, pleutre que je suis, j'ai manqué un entretien qui aurait pu se révéler d'un terrible intérêt.

Je m'explique. En préparant un cours sur la déviance lors de ma deuxième année de thèse, il me vient à l'esprit d'aller explorer les marges, en ce qui concerne les pratiques vestimentaires. A la Becker dans *Outsider*, je me dis qu'il pourrait être intéressant d'étudier le point de vue des déviants, de manière à avoir un panorama plus complet sur la production des normes vestimentaires. Je pense tout de suite à quelqu'un dont j'ai croisé le chemin à plusieurs reprises. Il s'agit d'un homme d'une trentaine ou d'une quarantaine d'années (son drôle d'air rendant difficile toute estimation de datation de l'organisme en question) équipé d'un drôle d'attirail. Je le croise parfois lors de soirées festives, ou je le vois en train de tirer au paintball dans la forêt. Sa tenue se compose d'une multitude de couches de vêtements de couleurs et de matières bien spécifiques. Des vêtements de type camouflage, du cuir, du skaï, des pics en métal. Lorsqu'il arrive chez quelqu'un, il lui faut 15 min pour se mettre à l'aise, et de même pour se rhabiller et aller affronter le monde extérieur²²⁸.

Un soir dans un bar donc, un peu encouragée par les effets de l'alcool, je me décide à aborder ce fameux personnage. L'apprivoisant en lui disant que j'ai remarqué son look insolite, je lui dis que je souhaiterais m'entretenir avec lui sur ses goûts vestimentaires. Je n'ai pas à dire un mot de plus, il répond positivement et commence l'entretien sur le champ :

²²⁸ Je lis un jour la sidération sur le visage de quelqu'un avec qui je me trouve, lorsqu'il voit l'individu en question passer devant lui dans une tenue estivale : short camouflage, bas résille et rangers. L'interrogation qu'il me lance à ce moment traduit bien la perturbation symbolique dans laquelle le costume de cet homme le plonge : « C'est quoi ça ? ».

Ah mais bien sûr ! J'adore la mode. Viens chez moi, je te montrerai, j'ai tous les magazines Vogue depuis les années 90. J'adore tout ce qui est cuir, vinyle... J'ai toujours aimé ça. Je me souviens du jour où ma sœur s'est achetée ses premières cuissardes qui montaient jusqu'à l'aîne, c'était magnifique !

Il me donne son adresse et me dit que je peux passer le voir quand je veux. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai ensuite plus trop eu envie d'y aller.

J'ai plutôt choisi de me plonger dans la littérature psychanalytique sur le fétichisme qui est bien renseignée et moins dangereuse à aborder. J'ai lu à ce sujet une synthèse intéressante du psychanalyste P.-L. Assoun²²⁹, retraçant l'histoire du concept de fétichisme depuis ses débuts dans l'ethnologie, en passant par son développement chez K. Marx concernant le monde économique, pour finir comme un concept clé de la psychanalyse.

Etymologiquement, le terme est dérivé du portugais *fetiço* : envoûtement, artifice, façonnage. Ainsi, à l'origine, les fétiches sont décrits dans la littérature ethnologique française du XVIII^e siècle comme des objets investis, dans certaines sociétés traditionnelles, à des fins magiques. La première définition ethnologique du fétichisme selon P.-L. Assoun renvoie à une « [...] *forme de religion dans laquelle les **objets** du culte sont des animaux ou des êtres inanimés que l'on divinise, ainsi **transformés en choses douées d'une vertu divine.***²³⁰ »

Le terme est réemployé un siècle plus tard par K. Marx dans l'expression « *fétichisme de la marchandise* », que P.-L. Assoun résume ainsi :

« *Le fétichisme en question exprime donc à la fois la rupture entre l'utilité et la « valeur » – espèce d'« artificialisation » – et la naturalisation des rapports proprement sociaux, les « marchandises » semblant, comme les fétiches, posséder leur propre énergie.*²³¹ »

En **psychanalyse**, le concept de fétichisme a eu de multiples acceptions et dérivés depuis les premiers écrits sexologiques jusqu'à la psychanalyse postfreudienne. On peut le résumer comme **le détournement de l'impulsion sexuelle pour l'objet du désir « normal »** (ce qui veut dire, pour la psychanalyse : la femme pour l'homme et l'homme pour la femme), **mais aussi de son but** (la reproduction). C'est ainsi que le fétichiste décrit par la littérature psychanalytique fixe toute son attention, sa tension, et ses émotions sexuelles sur une zone partielle du corps de l'objet désiré (par exemple le pied, ou la jambe de la femme) ou l'un de ses accessoires (tissu, chaussure à talon). L'intérêt pour une partie de l'objet – au sens d'objet

²²⁹ ASSOUN, Paul-Laurent, *Le fétichisme*, PUF, Paris, 2006.

²³⁰ *Ibid.*, p 15.

²³¹ *Ibid.*, p 39.

du désir – remplace l'intérêt sexuel pour la personne dans son ensemble²³². Ce qui rejoint la première définition ethnologique du caractère magique du fétiche, selon laquelle l'objet ou le signe fétiche est perçu comme possédant les propriétés de la chose représentée : en agissant sur l'objet qui représente la divinité, on entre en contact direct avec la divinité, on peut l'atteindre directement.

Cette notion de fétichisme me semble au carrefour entre différents affluents de mon investigation, bien que la notion en tant que telle ait été un peu galvaudée, par son passage au moulin de la psychanalyse, discours hautement normatif, prescriptif et simplifié, de par sa vocation curative. En effet, le fétichisme relie la question du goût pour l'apparence, du désir et de la sexualité, à celle de la consommation et de la religion.

Revenons aux vêtements et aux Français avec cet extrait de l'émission « Point G comme Giulia » portant sur la question du féminisme et des talons hauts, durant laquelle la chroniqueuse Giulia Foïs reçoit la sociologue *queer* M-H Bourcier. A des moments donnés de l'émission, sont diffusés des messages vocaux d'auditeurs exprimant leurs opinions sur cette question :

Esteban (auditeur) = **Je trouve qu'il n'y a rien de plus érotique qu'un talon. C'est quelque chose qui prolonge le pied, quelque chose en cuir, quelque chose de légèrement dissimulé, très fin. J'trouve que c'est assez bizarre quoi.** Et puis maintenant il y a de plus en plus de pubs avec des chaussures et je trouve que ça... **ça fait voyager quoi. Ça fait voyager, ça habille la jambe, ça galbe, c'est que du bonheur.**

(reprise de l'antenne)

Giulia Foïs = « Que du bonheur » : je ne sais pas à quoi vous avez carburé Esteban avant de nous appeler (**rires, avec l'invitée**)... il m'a l'air bien cool en effet ! Merci Esteban pour votre message. Marie-Hélène : ça vient d'où cette puissance érotique du talon ?²³³

Alors Esteban est-il un fétichiste ou un simplement un amateur de talons hauts ? Bien entendu, il n'y a pour moi aucune connotation péjorative en parlant de fétichisme. Je ne me sens pas, en tant que sociologue, le pouvoir de distinguer une préférence perverse d'une préférence normale. Mais dans une perspective psychanalytique en tout cas, il m'est possible de dire que j'ai vu une amie se faire agresser sexuellement sous mes yeux et sous mes éclats de rire, en pleine rue et en plein jour, il y a cinq ou six ans de cela.

²³² Je n'aborderai pas la question du fétichisme féminin pour les analystes, plus complexe et problématique à mobiliser pour moi. Pour un certain nombre de psychanalystes, toutes les femmes sont fétichistes du vêtement (cf. ROSSI, William, *Erotisme du pied et de la chaussure*, Payot, Paris, 2003.) transférant leurs pulsions sexuelles sur une exhibition de leur corps (pulsion scopique). Jusque-là, pourquoi pas. Le problème du discours psychanalytique se situant selon moi dans le déni de l'existence d'un désir sexuel féminin en propre, celui-ci étant toujours défini par le manque (par des expressions telles qu'« angoisse de la castration » ou « phallus », qui sont des concepts que je trouve hautement problématiques (au sens où je ne les ai jamais croisés dans la rue).

²³³ Point G comme Giulia, « Les talons, en avoir ou pas ? » 27 mai 2013, Le Mouv', émission de Giulia Foïs.

Je m'explique. Durant une journée d'été, mon amie et moi arrivons en marchant au pied de mon immeuble. Mon amie porte des sandales de randonnée à sangles épaisses en nylon, une sorte de chaussure n'étant pas *a priori* associée dans l'imaginaire collectif à un haut niveau de sex appeal. Soudain, un homme d'une cinquantaine d'années surgit de nulle part. Il nous aborde d'un air tourmenté, et demande à mon amie s'il peut prendre ses pieds en photo, en lui précisant qu'il les trouve magnifiques. Pendant que mon amie rigole sans vraiment répondre à sa demande, il dégaine son téléphone portable et prend des photos de ses pieds. Piquée dans mon intérêt sociologique pour les bizarreries humaines en tous genres, je tâche de m'informer plus en détail sur la nature de son attachement aux pieds. Enchanté de trouver un interlocuteur s'intéressant à sa passion, il me montre sur son téléphone portable, une multitude de photos de pieds de sa collection personnelle (par ailleurs mélangées aux photos qu'il possède, en bon père de famille, de sa femme et de ses enfants). Pour le relancer, je l'informe que moi aussi, en tant que photographe, je m'intéresse aux pieds, et que la semaine précédente, j'ai passé plusieurs heures assise par terre à photographier les pieds des passants (véridique). Mais pour lui, c'est le stimulus de trop ! Il se met à me supplier de le laisser monter chez moi pour que je lui donne ces photos. Puis il commence à dérailler complètement en nous disant qu'il est capable de tout pour les pieds, qu'il peut embrasser les pieds, les lécher... et c'est donc à quatre pattes en train d'essayer d'embrasser les pieds de mon amie que je lui ai fermé la porte de mon immeuble au nez.

Sur le coup, cette aventure me laisse une drôle d'impression : entre une bonne dose d'amusement et un soupçon de frayeur. Ce qui me fait rire est ce que je juge comme étant une forme de stupidité de s'attacher sensuellement avec autant d'intensité à une si petite portion du corps féminin. Ce qui m'a fait un peu peur, c'est la violence du trouble que la vue et le fait de parler d'un pied pouvait provoquer chez cet homme, et de l'impossibilité de prédire ce que son désir pouvait le pousser à faire. Mais apparemment les rencontres avec les fétichistes des pieds ou des chaussures sont fréquentes à Grenoble, comme me le dit Martine, octogénaire ne se déplaçant qu'en talons hauts :

Y a un cinglé du parc Mistral, un jeune qui... comme j'habite le coin là-bas, j'aime bien les parcs... et quand il me voit arriver : il photographie mes pieds. Alors je lui dis « Vous n'êtes pas normal Monsieur ». Il a des fantasmes sur mes pieds. Je sais pas comment... si il veut me draguer, il est jeune, il a une quarantaine d'année... je sais pas comment il faut interpréter ça : **il regarde même pas ma bobine** (elle me désigne son visage), **il regarde mes pieds**. Je lui ai dit : « J'en ai marre Monsieur, moi je vais porter plainte ! ». Je crois qu'il a des fantasmes, tout simplement. [...] (rires) **Quand on a affaire avec des mecs qui sont un peu... fantasmés, vous savez...** Vous devez connaître ça, vous êtes jeune !

Martine, 84 ans

Je peux revenir maintenant à la réponse de M-H Bourcier à la question de Giulia Foïs (qui porte des talons le jour de l'émission) sur l'origine de la puissance érotique du talon :

Marie-Hélène Bourcier = C'est au XIX^e en fait. C'est vrai qu'au XIX^e ça devient un élément pornographique en fait...

Giulia Foïs = ... Carrément pornographique ?

Marie-Hélène Bourcier = C'est-à-dire qu'on commence à photographier des femmes nues en leur faisant garder les chaussures. Et ça c'est un **code érotique qui fait son apparition avec la photographie... moi je dis pornographique au sens large : les photos qu'on s'échange, qu'on achète, les photos érotiques quoi.**

Giulia Foïs = Et pourquoi on fait garder le talon ? Qu'est-ce que ça a de transgressif ?

Marie-Hélène Bourcier = Ce qui est intéressant c'est que... comme on vient de l'entendre, c'est transgressif que pour les garçons apparemment. Donc c'est toute la construction du regard masculin par rapport au corps érotique féminin. Et c'est l'idée aussi, je pense, **d'un rapport à l'objet.** Qui est autorisé pour les garçons, mais qui n'est pas autorisé pour les filles.

Giulia Foïs = C'est-à-dire ?

Marie-Hélène Bourcier = **C'est-à-dire que là vous avez un corps, avec un accessoire on va dire. Il est nu, mais y a quand même un accessoire. Les filles ne représentent pas les garçons avec un objet...** je sais pas... pas les chaussettes, mais ça pourrait être quelque chose. Et ça c'est toute une construction... qui se fait aussi avec Freud et cetera... qui fait qu'il y a que les gars qui peuvent être excités par des objets. Et ça rentre dans la culture.

Giulia Foïs = Il y a aussi, esthétiquement quand même, une espèce de ligne qui est très affinée, y a une courbe, y a...

Marie-Hélène Bourcier = ... Y a toujours une justification esthétique pour ces choses-là : quand on bandait les pieds des petites Chinoises on trouvait ça très esthétique. Moi j'entends : « C'est esthétique »... moi je ne crois pas que le talon, en soi, soit esthétique...

Giulia Foïs = Mais ça c'est votre goût à vous ?

Marie-Hélène Bourcier = Non j' pense que c'est vraiment une justification...

Giulia Foïs = *A posteriori* vous voulez dire ?

Marie-Hélène Bourcier = Ben oui, d'ailleurs pourquoi ça serait plus joli qu'autre chose ?

Giulia Foïs = Je me conforme au code en faisant semblant de trouver cela joli moi-même ?

Marie-Hélène Bourcier = Non je dis pas « semblant », mais je pense qu'il y a un prétexte esthétique qui est trop fort pour être innocent... y a autre chose...

Giulia Foïs = **ça affine la jambe quand même... ça affine la jambe...**

Marie-Hélène Bourcier = Mais pourquoi il faut qu'on voit cette partie du corps des femmes isolée ? comme dans les films...

Giulia Foïs = Mais vous voulez pas vous mettre en robe de bure quand-même ?

Marie-Hélène Bourcier = Mais non, j'ai pas dit ça. Mais on sait... **si vous regardez toute l'évolution du cinéma, tout Hollywood, si vous regardez les films d'Hitchcock et cetera ou les films de Steinberg... c'est eux qui, si vous voulez, ont commencé à segmenter le corps de la femme comme ça... avec des gros plans qui s'arrêtent sur le visage, sur les lèvres... sur les fesses, c'est plus tard... sur les jambes... avec cette idée qu'il faut des grandes jambes... c'est nouveau ça... c'est un code culturel...**

Giulia Foïs = Ce qui nous paraît complètement intégré [comprendre « naturel »] n'est en fait qu'un code culturel ?

Marie-Hélène Bourcier = Ah bah oui, ça c'est clair !

Selon M-H Bourcier, la norme de désir chez les hommes est un rapport à des objets, les hommes étant « culturellement plus autorisés » à avoir ressentir une excitation d'ordre sexuel vis-à-vis d'un objet ou une partie du corps féminin que leur regard morcelle.

Tout cela pour me permettre de dire que dans la société française actuelle, dans laquelle la norme majoritaire est l'hétérosexualité, l'attachement au corps des femmes ou l'appréciation de la beauté des femmes par les hommes semble en partie de l'ordre du fétichisme. J'utilise ce terme de manière synthétique (mélangeant les définitions ethnologique, économique et psychanalytique du fétichisme) comme le fait l'anthropologue S. Breton dans son remarquable ouvrage *La mascarade des sexes*. Il y évoque le fétichisme ainsi :

« Il n'y a donc pas d'objet du désir mais seulement un petit objet pour le désir, qui se substitue à la Chose désirée et permet au désir de renaître de ses cendres en le payant d'une fausse monnaie. Encore une fois le parallélisme avec Marx est frappant : la valeur du signifiant, son sens – comme dans le fétichisme de la marchandise – apparaît être une propriété immanente matérialisée dans l'objet, alors qu'elle n'est réalisée que par le travail du désir.²³⁴ »

Tous les hommes hétérosexuels ne sont pas fétichistes au même degré que mon fétichiste de la cuissarde et mon fétichiste des pieds décrits plus haut (qui illustrent des cas d'attachement extrême à des éléments précis du corps ou de la parure féminine), mais il me semble qu'il y ait une tendance masculine généralisée à un léger fétichisme au regard du corps des femmes. Ils ne désirent pas des femmes toutes entières, mais des idéaux-types de femmes (idéaux-types au sens du M. Weber comme des simplifications stéréotypées d'une réalité plus complexe). Les zones corporelles d'attachement ou éléments du vestiaire fétichisés sont divers, tous les hommes n'apprécient pas forcément les pieds ou les talons aiguille, comme Thomas par exemple, qui, loin d'être enchanté, est au contraire agacé par le bruit des talons hauts :

Y a des trucs que je supporte pas trop quand même. **Les talons aiguille ça me casse les oreilles** (rires). **Non mais c'est vrai t'es dans une ruelle tranquille, y a pas un bruit et tout et t'entends des talons qui claquent : ça ça me gonfle.** Pourtant c'est... c'est glam je pense. C'est glamour, c'est voilà mais... ça fait remarquer... ça se fait remarquer, quoi. Moi qui suis plutôt discret, j'aime pas trop.

Thomas, 26 ans

A voir la proportion de photos de femmes mannequins blondes aux yeux bleus en première page des magazines féminins, ainsi que la tendance massive des femmes à éclaircir leurs cheveux de par le monde, on peut imaginer de la part des hommes hétérosexuels un certain

²³⁴BRETON, *La mascarade des sexes. Fétichisme, inversion et travestissement rituels*, Calmann-Lévy, Paris, 1989, p 285.

fétichisme des cheveux blonds²³⁵ et des yeux bleus. Mais selon les pays, cela varie un peu, les regards se posant sur certaines parties spécifiques du corps féminin. Ainsi, selon Ludovic :

Les filles en Chine vont avoir tendance à plus exposer leurs jambes que leur poitrine. C'est-à-dire qu'[...] elles vont pas essayer de mettre en valeur leur poitrine forcément. Elles mettent en valeur leurs jambes. Et si par exemple, tu vas en boîte : les filles portent sur leurs jambes quasiment vraiment rien, mais elles vont pas du tout mettre de décolleté. C'est amusant parce qu'en Europe c'est plutôt l'inverse, les filles vont avoir tendance à avoir les épaules dénudées et des décolletés et moins jouer sur les jambes... les fesses peut-être mais les jambes non.

Ludovic 23 ans

Au Brésil tout particulièrement, les regards des hommes sont focalisés sur les fesses des femmes, qui rivalisent de techniques pour augmenter leur volume (le plus efficace étant la mise en place de prothèses « fessières » par chirurgie esthétique)²³⁶. A en croire la chanteuse sénégalaise Adiouza et en observant la multiplication de l'offre de produits visant l'éclaircissement de la peau (hautement nocifs de l'avis des dermatologues) et le lissage des cheveux, il semblerait qu'au Sénégal, beaucoup d'hommes soient fétichistes de la peau blanche et des cheveux lisses :

Maintenant je n'ai plus envie de me fatiguer, de dépenser une manne financière pour acheter des cheveux naturels ou bien pour me dépigmenter la peau pour devenir plus claire. Parce qu'aussi il faut être d'accord sur un fait : au Sénégal, les hommes préfèrent les femmes de teint clair. Si je dis « femme de teint clair » je ne dis pas trop la femme blanche, mais la femme qui a un teint métissé, bronzé, comme les latinas. Ce genre de femmes font rêver l'Africain et je dirais plus particulièrement le Sénégalais. Donc **les gens ont honte de ressembler à un Africain.** C'est bizarre mais c'est la réalité. **Honte d'avoir un nez épaté, honte d'être noir, honte d'avoir des cheveux crépus. Des fois quand tu deviens noir, tout noir, les gens te posent la question : « qu'est-ce qui ne va pas tu as un problème ? Tu as noirci ces temps-ci ».** Donc être noir, c'est synonyme de « ça ne va pas, j'ai plus d'argent » parce que quand tu as de l'argent... quand tu te dépigmentes la peau, c'est que tu as de l'argent, que tu es indépendante, que tout le monde t'aime, tout le monde te pointe du doigt, on te voit... Plus facilement les hommes vont venir vers toi, te dire que tu es belle, qu'ils aimeraient être avec toi. Comme si on devait juste être belle dans la vie : on est descendu sur Terre que pour être belle quoi.

Documentaire « Dakar les dessous de la séduction »

²³⁵ Il y a de cela quelques mois, je fais une drôle de rencontre avec un homme qui se présente à moi comme un « gitan allemand ». On discute et il en vient à me parler de sa fille, qui a mon âge, à qui il trouve que je ressemble. Il me montre des photos d'elle sur son téléphone. Il me dit qu'elle a du caractère, comme sa mère, et qu'il lui est récemment venu la lubie de se teindre les cheveux en blond platine. Il me rapporte le conseil de père qu'il lui a alors donné : « Attention ma fille : les hommes ils vont te regarder après. Tu seras capable de supporter leurs regards ? ». Etant donné que sur la photo qu'il m'a montrée, la fille a les cheveux blonds platine, la fille s'est sûrement sentie capable de composer avec ces regards.

²³⁶ KAUFMANN, Jean-Claude, *La guerre des fesses. Minceurs, rondeurs et beauté*, J-C Lattès, Paris, 2013.

Dans les pays musulmans, les yeux des femmes sont souvent très maquillés ce qui a pour effet d'augmenter leur taille et de souligner l'intensité du regard²³⁷, ce qui doit sûrement lui faire prendre une importance érotique particulière dans des pays où les corps sont généralement très couverts.

Le repérage par les hommes de la beauté d'une femme se fait par le biais d'un raccourci mental. De la même manière qu'on ne lit pas toutes les lettres d'un mot pour l'identifier, ni tous les mots d'un texte pour en comprendre le sens, il semblerait que lorsque les hommes regardent les femmes dans une optique érotique, ils s'intéressent surtout à certains détails²³⁸ primant sur l'ensemble.

Pour préciser la conclusion de la partie précédente donc : en France il s'est opéré à une certaine époque une promotion non pas de la beauté féminine mais plutôt de certains signes de la beauté féminine. Cela se traduit au XX^e siècle par l'attachement à la minceur du corps féminin. Comme le montre G. Vigarello, c'est à partir des années 1920 que s'est développé l'attrait pour les silhouettes féminines longilignes. Auparavant, les regards étaient plutôt plus orientés vers le haut du corps des femmes, qui mettaient l'accent sur le rétrécissement de leur taille, la mise en valeur de la poitrine et du visage par les chapeaux et coiffures²³⁹. La minceur devient dès cette époque un signe de distinction sociale chez les femmes des classes privilégiés, alors que les hommes de la bourgeoisie ne commencent à se

²³⁷ Quand j'écris cela, je repense à une anecdote rapportée par mes parents lorsqu'ils étaient partis randonner dans l'Atlas. Un guide de montagne marocain leur avait dit que les marocains aimaient les femmes aux « grands yeux de vache », ce qui m'avait beaucoup fait rire (puisque je n'avais auparavant jamais repéré toute la sensualité des gros yeux globuleux et écartés de ces mammifères).

²³⁸ Comme je l'ai déjà évoqué en partie C.1 de l'introduction, en l'illustrant avec ma propre expérience, si vous êtes une femme et qu'il vous vient à l'idée de faire de l'auto-stop, faites le test : habillez vous d'un pantalon large et d'une chemise ample, attachez vous les cheveux cela fait office de cape d'invisibilité, bien des voitures passent avant que l'une d'elles s'arrête. Mettez par contre un short court (sur des jambes que vous aurez préalablement laissé dorer au soleil), un top quelconque, de grosses lunettes de soleil et laissez vos cheveux blonds détachés : la première voiture avec un conducteur masculin s'arrête. On peut être tout à fait hideuse de près, ce sont apparemment les signes de la beauté que beaucoup d'hommes recherchent.

²³⁹ VIGARELLO, G., « Beauté féminine, beauté culturelle : l'invention de la « ligne » dans l'idéal esthétique » in, BROMBERGER, Christian, DURET, Pascal, KAUFMANN, Jean-Claude et al., *Un corps pour soi*, PUF, Paris, 2005.

soucier de leur bedaine que depuis récemment²⁴⁰. Thomas me déclare avec un peu de gêne l'importance du critère de minceur pour juger de la beauté d'une femme :

J'pense que... [coupure : il me dit que c'est hors sujet, mais je le convaincs de m'en parler quand même] **J'pense que la beauté d'une femme elle se juge en grande partie par rapport à ses jambes** quoi. **Pas la grandeur mais la forme de ses jambes, de ses fesses : ça te dit si elle prend soin d'elle physiquement...** tu vois le bas, tu peux forcément imaginer après le haut quoi. Pas dans le sens inverse. Parce qu'elle peut être fine en haut, puis en bas ça stagne et c'est fini là. Parenthèse fermée. Je sais pas ce qui m'attire le plus.

Thomas, 26 ans

Durant ma recherche, certaines femmes au physique particulier attirent mon attention par le buzz qu'elles suscitent. Je pense notamment à l'ex-escort girl Zahia (qui se fait connaître par ses frasques avec des footballeurs et la création d'une marque de lingerie) et à la vedette de télé-réalité Nabilla (qui se fait connaître pour son « Allô quoi » et les coups de couteau à son compagnon). Ce sont toutes deux des filles au physique de poupée Barbie²⁴¹, accumulant chacun des signes de beauté fétichisés par les hommes mentionnés plus haut. Etrangement, elles suscitent au sein de la société un mélange de mépris et de fascination.

Les femmes ne sont pas dupes du regard des hommes sur elles, et certaines m'ont parlé de leur refus de se faire fétichiser par eux :

C'est-à-dire le bas, **le porte-jarretelle, toutes ces conneries, moi ça m'est très difficile**. Et je trouve que les filles qui participent à ce genre de choses... après j'admets que dans l'intimité, t'aies envie de vivre ton fantasme à un moment donné,

²⁴⁰ Dans sa sociologie des fesses, J-C Kaufmann décrit le processus d' « inversion alimentaire » dans les sociétés modernes : « *Dans les sociétés anciennes, il suffisait d'accumuler de la nourriture, manger, grossir, pour prouver sa puissance. Cependant qu'afficher sa supériorité par la minceur réclame des compétences beaucoup plus complexes. A partir des années 1960, l'engrenage vertueux minceur/distinction est définitivement mis en place. Les statistiques montrent qu'après cette date, plus les femmes s'élèvent sur l'échelle sociale, plus elles sont minces. Leur position sociale leur a permis de se rapprocher plus facilement de l'idéal de minceur. Dès lors que le marqueur de distinction devient clair (les plus minces sont plus riches), elles se sentent plus motivées pour poursuivre leur guerre contre les rondeurs. D'autant que les employées et ouvrières s'efforçant elles aussi de maigrir, il faut toujours plus mincir pour se distinguer. Les plus riches tentent donc de devenir encore plus minces. Et l'idéal de minceur s'impose comme un discriminant social redoutable.*

*Au cours de ces mêmes années 1960, du côté des hommes, les gros sont encore surreprésentés dans les couches supérieures, alors que commence seulement à se développer une véritable obésité au bas de l'échelle sociale. Et aujourd'hui, le principe de minceur comme marqueur social reste assez confus pour eux. Confirmé si l'on prend le seul niveau culturel : plus le diplôme s'élève, plus les hommes sont minces. Mais infirmé si l'on prend les revenus : les patrons de l'industrie et du commerce sont plus gros que leurs employés. Les hommes ont bien du mal à accepter l'inversion du rapport à l'alimentation, et à entrer dans le nouveau monde de la distinction sociale par la minceur. Alors que pour les femmes, cela fait déjà longtemps que la silhouette longiligne est devenue un facteur clé de la réussite sociale. » KAUFMANN, Jean-Claude, *La guerre des fesses. Minceurs, rondeurs et beauté*, J-C Lattès, Paris, 2013, p 67-68.*

²⁴¹ En fait, ces femmes me font plus penser aux nouvelles poupées ultra-sophistiquées moulées en latex qui remplacent les anciennes poupées gonflables dans les sex shop. Cependant, je n'arrive pas à trancher : est-ce que ce sont ces femmes qui ressemblent à des poupées en latex ou ces poupées qui ressemblent à ces femmes ?

ok, c'est pas un problème... mais **au quotidien, et soit disant pour plaire davantage**, là franchement moi ça me... pfff.... **Ça me terrorise, ça... ça m'emmerde**, tu vois. Quand je pense qu'à notre époque y avait plus une vitrine de sous-vêtements... et que maintenant... ça me gêne. J'aime pas. **Moi le vêtement ne doit en aucun cas, en tant que femme, correspondre au désir de mon mec.**

Pascale, 57 ans

De la même manière, lorsque je discute avec Béatrice en préparant mon entretien de groupe, elle me parle d'elle et me dit qu'elle ne sait pas pourquoi, mais son compagnon aime beaucoup qu'elle se vernisse les ongles. En plaisantant, je lui dis : « Ah ! Un fétichiste ! ». Elle s'empresse de me répondre par la négative, en me disant que si elle sentait chez lui une chose du genre, elle arrêterait tout de suite.

Par contre, certains hommes ne se formalisent pas à l'idée d'être les poupées mannequins de leur compagne et de leur laisser le soin de gérer leur apparence. Je pense notamment à Mathieu qui a une entière confiance dans les goûts de sa compagne pour l'habiller et se trouve ensuite valorisé par les tenues qu'elle lui prépare ; ou à Thierry à qui sa femme achète des choses qu'il n'achèterait pas de son propre chef, mais qui « lui plaisent à elle » et finissent par lui plaire à lui ; ou encore à Ludovic qui a été fort agréablement surpris lorsqu'il a compris qu'il suffisait de porter des chemises cintrées et des jeans ajustés pour recevoir des compliments des filles.

Pour conclure sur la question de la beauté sous l'angle du genre, il me faut signaler le travail de Y. Le Hénaff sur les demandes de chirurgie esthétique en France²⁴². Les grandes tendances qui se dégagent de son analyse vont dans le sens de modalités de perception de la beauté différentes selon le sexe. Les demandes de chirurgie féminines concernent souvent des détails de leur corps perçus négativement en référence à des standards très précis : surplus de graisse²⁴³, taille et forme de la poitrine, forme du nez ou décollement des oreilles. Pour les hommes, ne pas avoir un visage standard, avoir « une gueule », peut être au contraire un atout dans la séduction²⁴⁴. La beauté masculine correspond davantage à une exaltation de l'individualité qu'à un respect de proportions standards, elle s'attache plus à allure de l'homme dans son ensemble que sur des détails. Le seul détail auquel les hommes semblent

²⁴²LE HENAFF, Yannick, « La demande d'agrandissement du sexe : une catégorie en construction chez les chirurgiens plastiques », Congrès de l'AFS 2011, Grenoble, 7 juillet 2011.

²⁴³En parlant de graisse, je conseille aux lectrices de lire l'article très rassurant de R. Grighi sur l'« invention » du problème de la cellulite : GHIGI, Rossella, « Le corps féminin entre science et culpabilisation. Autour d'une histoire de la cellulite », *Travail, genre et société*, 2004, vol. 2, n°12, pp. 55-75.

²⁴⁴Je pense à des acteurs très appréciés des femmes, comme J-P Belmondo et son nez, ou Vincent Cassel et ses oreilles.

accorder une importance dans le sens d'un standard à respecter est la taille de leur pénis, qui fait partie des demandes de chirurgie plastique masculines les plus courantes.

1. 4. Si vous ne savez pas ce que vous aimez, dites-moi ce que vous détestez

J'ai essayé jusqu'ici de décrire les goûts vestimentaires des Français que j'ai interrogés en mettant l'accent sur la complexité actuelle de la définition du bon goût. En effet, étant donné la relative perte de légitimité des classes dominantes à dicter le bon goût à l'ensemble de la population et la différenciation dans l'investissement des hommes et des femmes pour ce qui est de la mise en valeur de leur apparence, on peut dire que nous sommes dans une situation de pluralisme normatif en termes de goûts vestimentaires, au sens où différents systèmes normatif cohabitent au sein de la société²⁴⁵.

S'il est assez difficile de trouver des goûts vestimentaires sur lesquels tout le monde s'entendrait unanimement, il en va bien différemment des dégoûts. Ceux-ci sont étonnamment très facilement repérables et « typologisables », comme s'il était beaucoup plus simple de parler de ce qu'on n'aime pas que de ce qu'on aime. Dans cette partie, je vais m'attacher à décrire les principaux supports de dégoûts vestimentaires de mes enquêtés, en essayant de les traiter dans l'ordre des propos les plus récurrents vers les moins mentionnés. Je placerais dans cette partie une grande quantité d'extraits d'entretiens, le lecteur peut les parcourir en diagonale, le but étant surtout de placer les propos dans leur contexte pour en faciliter l'interprétation.

Sur les femmes : la « vulgarité », la « provoc », la « superficialité » et ce qui évoque la prostitution

Pour commencer cette partie, il m'est très utile de citer la définition du « goût vulgaire » de P. Bourdieu dans *La distinction* :

« Le goût « pur » et l'esthétique qui en fait la théorie trouvent leur principe dans le refus du goût « impur » et de l'aisthesis, forme simple et primitive du plaisir sensible réduit à un plaisir des sens, comme dans ce que Kant appelle « le goût de la langue, du palais et du gosier », abandon à la sensation immédiate qui dans un autre ordre prend la figure de l'imprévoyance. Au risque de paraître sacrifier aux « effets

²⁴⁵Dans une perspective beaucoup plus générale, sur la question du pluralisme normatif et de ses conséquences, voir : BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *Modernity, pluralism and the crisis of meaning. The orientation of modern man*, Bertelsman Foundation Publishers, Gütersloh, 1995.

*faciles » que stigmatise le « goût pur », on pourrait montrer que **tout le langage de l'esthétique est enfermé dans un refus principal du facile**, entendu dans tous les sens que l'éthique et l'esthétique bourgeoises donnent à ce mot ; que le « goût pur », purement négatif dans son essence, a pour principe le dégoût que l'on dit souvent viscéral (il « rend malade » et « fait vomir ») pour tout ce qui est facile, comme on dit d'une musique ou d'un effet stylistique, mais aussi d'une femme ou de ses mœurs. Le refus de ce qui est facile au sens de simple, donc sans profondeur, et « à bon marché », puisque le déchiffrement en est aisé et peu « coûteux » culturellement, conduit naturellement au refus de tout ce qui est facile au sens éthique ou esthétique, de tout ce qui offre des plaisirs trop immédiatement accessibles et par là discrédités comme « enfantins » ou « primitifs » (par opposition aux plaisirs différés de l'art légitime) [...] Comme le disent les mots employés pour les dénoncer, « facile » ou « superficiel », « racoleur » [...] ou, dans le registre des satisfactions orales, « sirupeux », « douceâtre », « à l'eau de rose », « écœurant », les œuvres « vulgaires » ne sont pas seulement une sorte d'insulte au raffinement des raffinés, une manière d'offense au public « difficile » qui n'entend pas qu'on lui offre des choses « faciles » [...] ; elles suscitent le malaise et le dégoût par les méthodes de séduction , ordinairement dénoncées comme « basses », « dégradantes », « avilissantes » qu'elles mettent en œuvre, donnant au spectateur le sentiment d'être traité comme le premier venu, qu'on peut séduire avec des charmes de pacotille, l'invitant à régresser vers les formes les plus primitives et les plus élémentaires du plaisir, qu'il s'agisse des satisfactions passives du goût enfantin pour les liquides doux et sucrés (qu'évoque le « sirupeux ») ou des gratifications quasi-animale du désir sexuel.²⁴⁶ »*

Cette analyse du goût vulgaire convient tout à fait pour traduire ce qui se dégage globalement du discours de mes enquêtés (hommes comme femmes) pour qui, les pratiques vestimentaires vulgaires consistent, chez les femmes, à tirer sur des ficelles trop grosses en matière de mise en valeur de l'apparence. Dans leurs propos, l'idée de vulgarité est associée à diverses occurrences lexicales. Chez les plus jeunes l'idée de vulgarité est associée à des mots crus tels que : « pouf », « pute », « salope », « pétasse », « michtonneuse », tandis que chez les enquêtés plus âgés, on utilisera plus volontiers des vocables moins péjoratifs tels que : « bimbo », « être dans la provoc », « pouf », « barbie ».

Une apparence de « pouf » ou de « bimbo » est associée pour certains à une personnalité superficielle :

Y avait justement une fille... (rires) chaussures pointues blanches et je me souviens, mais c'est horrible (rires) [elle culpabilise d'avance à propos de ce qu'elle va me dire] tu l' diras à personne : j'me suis dit : « Elle doit être con » (rires). Parce que attends ! parce que elle avait tout un ensemble : ses trucs blancs, un pantalon blanc, un p'tit t-shirt blanc et une veste en faux-cuir blanc quoi. J'me suis dit : « Whaou », 'fin : « C'est too much » quoi. Et j'ai pensé ça. Après y avait des filles qu'étaient...

... Et puis finalement ?

Et puis finalement j'l'aime pas (rires). Et puis en plus c'te... fille malheureusement, c'est celle que j'décrivais comme superficielle, du coup ça a un

²⁴⁶ BOURDIEU, Pierre, *La distinction*, Éditions de Minuit, Paris, 1979, p 566-567.

peu renforcé mes préjugés (rires). Mais après c'est vrai que j'vais aller plus vers les filles... oui... ouais. Qui me ressemblent.

Marine, 29 ans

Selon mes enquêtés, la frontière entre une belle apparence et une apparence vulgaire est labile²⁴⁷, mais ce qui est sûr c'est qu'elle ne doit pas être dépassée :

La mi... la **microjupe**... ça peut être bien porté... mais après ça dépend comment c'est porté aussi. Ça c'est délicat, c'est selon la manière où c'est porté parce qu'il y en a qui vont mettre une microjupe mais qui vont remettre quelque chose par en-dessous. Après t'as l'**ultra-décolleté**, ça peut être très attrayant, mais faut pas que ça soit vulgaire. La limite est très mince, mais je trouve qu'il y en a une.

Gaetan, 24 ans

Ouais des fringues vulgaires, c'est **voir des parties du corps où on n'aurait pas forcément b'soin... de voir.** 'fin j'sais pas pour moi... j'ai pas de limites en fait, de choses, après c'est plus... ouais j'sais pas ça dépend vraiment, vraiment du style de la personne mais... Ouais ça sera plus... dans tous les cas ça tournera plus autour du fait... ouais des **grands décolletés**, 'fin pour les femmes du coup, des grands décolletés et des **mini-jupes**, 'fin des **vêtements supers courts**, avec... avec une **grosse coiffure toute blonde**, et **du maquillage** et... **En fait c'est un tout c'est pas seulement du vestimentaire, ça va être les accessoires**, 'fin y a beaucoup d'choses j'pense qui vont rentrer en compte... **Une même jupe portée par deux filles, différentes, y en a une qui pourra être vulgaire parce que... parce que la fille en question et ben du coup... j'sais pas elle forcera trop l'trait en fait pour mettre en valeur, pas la jupe mais juste, plus vraiment son corps. Avec imaginons les ongles super longs roses, j'caricature, mais voilà, du maquillage à outrance** et cetera ; **qu'une fille qui sera avec un p'tit t-shirt classique et... la jupe elle aura... alors que l'autre elle aura un grand décolleté énorme.** Sur la même fille j'pense en s'habillant pareil, 'fin non avec un accessoire donc une minijupe en l'occurrence et en ... et en changeant les accessoires... sur la même fille j'pense que ça pourrait être complètement différent en fait. J'pense que **c'est un tout** en fait, c'est pas seulement... seulement les vêtements.

Sarah, 25 ans

A un certain niveau, j'pense que **c'est un tout** en fait les vêtements : tu peux pas juste prendre le short, enfin si tu me montres une fille avec **juste** le bas, **juste** le short, j'peux pas dire c'est vulgaire, ça va me plaire, plutôt. **Si elle le porte bien, si ça lui va bien, si elle a des belles jambes, si le tout va bien, j'vais trouver ça plutôt beau.** Par contre, si au-dessus, t'as un espèce de **décolleté hyper marqué**, qu'elle est **maquillée comme une voiture volée**, qu'elle a une **coiffure dégueulasse**, enfin voilà quoi, **si le tout... et en plus si elle a un comportement exagéré avec la tenue, là j'vais dire c'est vulgaire.**

Senay, 22 ans

Pour éviter de se faire taxer de vulgarité, il semblerait que, lorsque l'on est une femme, il faille se conformer à la devise de la ville de Delphes dans l'Antiquité : « Rien de trop ». En effet, le thème de la vulgarité se décline sur le registre lexical de l'excès :

²⁴⁷Elle me fait penser à la distinction entre le bon et le mauvais chasseur dans le sketch des Inconnus : <https://www.youtube.com/watch?v=QuGcoOJKXT8>

Des fois j'aime pas, c'est ceux qui mettent des trucs... des hommes, même si ils font de la muscu... ils mettent des tee-shirts ultra moulants mais... ça je trouve que c'est trop moche. Même des fois je trouve que le tee-shirt, il va être beau... j' préférerais le tee-shirt sans qu'il y ait la personne dedans. J'aime pas quand c'est trop moulant.

Juste chez un mec ou chez une fille aussi ?

Chez un mec et... **chez une fille : j'aime pas les poufs avec des trucs trop moulants.** Après tu peux avoir un beau corps... mais mettre des choses **trop moulantes ça met pas forcément bien en valeur au contraire...** des fois c'est même moche donc heu... j'aime pas trop tout ce qui est **trop** moulant, aussi tout ce qui a **trop** de coutures, **trop** d'écritures...

Samuel 26 ans

A combiner tous ces éléments de description de la vulgarité, il en ressort qu'elle se définit pour mes enquêtés comme une suraccumulation de signes évoquant le féminin. Pour Nadège, des chaussures à talons « hyper féminines » sont des chaussures peuvent parfois faire « un peu pute »²⁴⁸. On peut s'imaginer le bon goût et la vulgarité sur un axe horizontal : du côté du bon goût, aucun modèle univoque ne fait référence, alors que du côté du mauvais, la figure de la prostituée fait office de prototype du goût vulgaire poussé à l'extrême. Audrey me parle de la façon de se vêtir « très très féminine » (au sens de « trop ») des Thaïlandaises :

Moi j' pense plus que c'est leur style mais ça fait style prostituée quoi. Et vu que là-bas y a beaucoup de prostitution, moi je colle les images quoi. Ici heu... tu vois les prostituées en France comment elles sont fringuées à peu près ?

Pas trop...

Boh elles sont avec des trucs moulants t'sais... des fois ça fait pute quoi. Et ben moi j'm'habille pas comme ça... j' préfère pas quoi. Parce que des fois c'est des minijupes qui arrivent ras-la-moule, tu te baisses : tu vois la raie du maçon quoi. (rires) Ouais y a des façons de s'habiller... après... après p't'être que c'est un style hein. P't'être que y en a qui aiment et même si ça fait pute c'est pas grave... Si c'est moulant, y en a qui ont le corps qui va avec et tout hein. [...] Ouais attends j'ai vu pire en Espagne ! En Espagne j'en ai vu une [prostituée] en string, avec un débardeur au bord de la route. Ouais elle a enlevé direct les vêtements « ouais ça sert à rien » elle a compris tout elle (rires). En string j'étais là « putain ! » : elle était là en string rose avec un débardeur rose.

La journée ?

Ouais. Putain j'dis à mes potes : « ça va, tranquille ! Elle, elle veut pas prendre de marques. Elle veut bronzer des fesses tout. Nickel ! » (rires). **En débardeur l'autre ! En string, dans la rue, avec des bottes noires.**

Dans la rue ?

Ah bah oui, elle était sur le bord de la route ! à la sortie d'une ville, avec une chaise en plastique, elle était dehors. Et nous on passait en voiture. En Espagne elles sont un peu plus dénudées ouais.

Audrey 28 ans

Il ne semble pas exister de réel homologue masculin à la représentation sociale de la vulgarité féminine, si ce n'est (à une échelle de stigmatisation bien moindre) la figure du « kéké », décrite par Yann dans l'extrait suivant :

²⁴⁸La première fois que Nadège a porté des talons, c'était au théâtre pour jouer notamment le rôle d'une prostituée.

C'est pas que ça me rebute, parce que la personne elle fait ce qu'elle veut, mais j'aime pas les vieux slims serrés à fond, les p'tites chaussures, les gros tee-shirts moulants, avec genre des strass et tout, paillettes... et puis les trucs genre un peu kéké avec des tigres, des machins, des dessins un peu spé quoi...

« Kéké » ça veut dire quoi pour toi ?

J'sais pas... l'image du mec qu'aime le tuning²⁴⁹ un peu.

(rires)

Yann, 23 ans

Sur les hommes : ressembler à une femme ou les vêtements qui évoquent l'homosexualité

Pour Samuel, la couleur rose était auparavant associée à l'homosexualité chez les hommes, mais porter un vêtement rose relève aujourd'hui de la normalité :

Avant... j'vois lui (il me montre quelqu'un qui passe avec un polo rose), **avant un polo rose sur une personne... dans les autres générations un polo rose j pense que c'était un gay qui mettait ça...** [aujourd'hui] j pense que les gens s'assument un peu plus, osent les couleurs, surtout quand il y a l'été mais... et aussi les femmes osent aussi un peu plus dire à leur copain : « Vas-y mets ça », ceux qui se basent aussi sur les pensées de leurs femmes... j pense qu'il y a une révolution, j pense que les gens osent plus... puis après surtout les couleurs... les couleurs ça devient... ça devient de plus en plus assumé : **par exemple lui (il me désigne un passant) il a un short rose... j pense qu'avant ce gars là, bon après j le connais pas, mais il aurait p't-être jamais osé.**

Samuel, 26 ans

En revanche, lorsque je demande à Arnaud si un type de vêtement peut rabaisser une personne, il me répond ceci :

Ben j pense, ouais.

Par exemple ?

(silence) Ben... (silence, il est un peu mal à l'aise) Chez un mec de s'habiller vraiment en fille quoi. Quoi... ça peut rabaisser... en tout cas ça peut nuire à son... dans un premier temps en tout cas, d'un premier regard, ça peut nuire à ses relations sociales. Parce que voilà, la société dit que... **quand t'es habillé vraiment en fille... et que t'es un mec...**

Complètement en fille ? Tu veux dire : un travesti ?

Ben, pas complètement en fille, mais heu... mais genre bien... j'sais pas comment dire... en rose quoi. Ça fait bizarre quoi. Mais après maintenant, y a un peu d'tout quoi : y a des gens qui s'habillent en rose, ça veut pas dire qu'ils appartiennent à une catégorie de gens, mais...

Arnaud, 24 ans

Pour Arnaud, s'il s'habille en rose, un homme prend le risque de ressembler à une fille. Pour Alban, c'est encore plus flagrant s'il s'agit d'un pantalon moultant rose :

²⁴⁹ La pratique du tuning consiste grosso modo à maquiller sa voiture ordinaire en voiture de course.

Qu'est ce que tu détestes... ou qui te fait horreur comme vêtements ?
Peut-être **les slims roses pour les mecs ou les slims... vraiment les slim slim slim.**
Pas les coupes slim, les vrais slims.
Juste pour les mecs ?
Ouais. J'trouve que c'est assez féminin cette histoire de mouler les jambes, mouler les fesses [...].

Alban, 17 ans

Beaucoup des jeunes hommes et jeunes femmes interrogés me font ainsi part de leur dégoût pour les jeans slims sur les hommes, les désignant comme des tenues efféminées, ou encore connotant l'homosexualité. D'autres éléments du vestiaire masculin sont codés de cette manière. Par exemple, Théo a dû se débarrasser d'un cardigan qui « faisait un peu tantouze » :

Ouais j'avais un cardigan, le premier que j'ai eu, qui était un peu tout fin... il allait bien pour l'été tu vois, un truc que tu mettais pour le vent. Et il faisait un peu tantouze, du coup franchement j'ai pris cher dans ma gueule [= on s'est beaucoup moqué de moi].

Pourquoi il faisait tantouze ?

Je sais pas il était tout fin avec des bandes blanches, grises, et noires... boh je sais pas, je trouve qu'il allait pas trop mal... mais il a pas eu l'effet escompté, alors t'sais au bout d'un moment...

Théo, 20 ans

De la même manière, Audrey a une aversion pour cette même raison vis-à-vis des chaussures à bouts pointus sur un homme :

Moi j'aime bien, tu sais un mec, avec une p'tite chemise... **ah par contre les chaussures à l'italienne là... et ben tu vois j'aime pas.**

Les trucs à bouts pointus là ?

Ouais **les trucs de pédé là j'appelle ça ! Ahhh ! (grimace de dégoût)** J'sais pas ça fait commercial... ça fait... Si en fait la tenue vestimentaire un truc de ouf ! mais tu juges beaucoup par rapport à ça ! J'suis en train d'me dire !

Audrey, 27 ans

Eric n'aime pas le fait de voir les jeunes hommes porter leurs pantalons en bas des fesses. Selon lui, les jeunes hommes se livrant à cette pratique devraient se renseigner sur leur histoire, car cette pratique dérive à l'origine (toujours selon Eric) de la volonté de signaler son goût pour la sodomie dans les prisons américaines. En fait, Eric fait un amalgame entre plusieurs histoires : celle du *sagging*²⁵⁰, celle du jean taille basse et celle du jean baggy. Le pantalon taille basse serait en effet à l'origine né d'une revendication identitaire homosexuelle :

Voix off = **Pour certains c'était l'expression même d'une revendication identitaire, une affirmation sexuelle. Peter Berlin, photographe, mannequin et acteur porno est un des emblèmes de la communauté gay. Il a influencé des**

²⁵⁰ « Affaissement » en anglais. Selon Wikipédia, le « sagging » aurait pour origine l'interdiction de la ceinture dans les prisons américaines

groupes comme Village People et a été l'un des premiers à fabriquer et à oser porter des jeans taille basse.

Passage d'une séquence d'interview de Peter Berlin = J'enlevais la petite poche parce que c'était trop épais avec. J'ôtai aussi toujours les rivets. La transformation était un très gros travail. Le changement principal était qu'il devait être ajusté, serré, pas nécessairement être confortable.

Voix off = **Porter des jeans taille basse, ultra moulants quand on est un homme, c'était non seulement nouveau, mais c'était aussi perçu comme une intolérable provocation.**

Interview Peter Berlin = **C'était, comme on dit en allemand, *spisserutenlaufen*. Ça veut dire : « suivre un chemin bordé à droite et à gauche de gens avec des lances qui vous font comme ça » (fait le geste de menacer d'une lance)... vous ridiculisant, se moquant de vous... Oui, les gens étaient en colère... comme si je touchais à une chose avec laquelle ni les hommes ni les femmes ne se sentaient à l'aise. C'était une jolie coupe... maintenant ils ont des baggys, ils les portent très bas... mais ce que vous voyez est très brouillon.**

Documentaire « Jeans, une planète en bleu »

Le réalisateur de ce documentaire sur le jean interroge ensuite un rappeur de Chicago, Potency the king of rap, auteur d'une chanson promouvant le port du baggy et s'attaquant de manière virulente aux porteurs de jeans moulants²⁵¹ :

Interview du rappeur américain Potency the king of rap = **Peut-être que c'est cliché, mais si vous regardez la manière dont les types sont habillés maintenant, ils ont un look d'homosexuel. Ils s'énervent quand quelqu'un les traite d'homosexuel parce qu'ils sont habillés comme ça, mais si un homo les voit habillés comme ça, avec le pantalon qui tombe, le caleçon qui dépasse... y en a même qui portent des sous-vêtements exprès pour que les gens puissent les voir... mais après ils vont se mettre en rogne quand un gay leur met la main aux fesses ?**

Voix off = La coupe du jean baggy est héritée des tenues en denim XXL des prisonniers fédéraux. Habités derrière les barreaux à porter des pantalons ultralarges, les anciens détenus ont continué une fois libérés. Leur look de bad boys a fortement inspiré le style vestimentaire des groupes de rap.

Documentaire « Jeans, une planète en bleu »

Le voile intégral : « un sujet délicat »

Lorsque je demande à Baptiste ce qui le gêne dans la tenue des gens, il hésite un peu avant de se décider à me donner son opinion à propos de celles qu'il appelle les « corbeaux » :

Je réfléchis un peu... moi ce qui me choque c'est quand les gens sont pas propres, quelle que soit leur tenue vestimentaire d'ailleurs. (silence) Voilà. C'est surtout ça. (silence) **J'dirais ça parce qu'après ça fait un peu (silence). Oui... non, j'suis assez cool donc j'suis pas trop choqué par la façon de s'habiller des gens donc...**

²⁵¹Clip de sa chanson ayant pour thème le baggy disponible à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=thzrLhsFKo>. Voici un extrait des paroles de la chanson : “*Put them tight ass jeans in the dirt and get baggy. The real niggaz wear baggy*” (« Balance ces jeans de culs serrés et mets des baggys. Les vrais négros portent des baggys »). Dans le clip, des rappeurs en baggy passent à tabac un jeune homme qui danse sur du hip-hop en jean slim.

je suis assez respectueux de leurs choix... Alors oui oui... si ce qui me choque : c'est ce que j'appelle les corbeaux.

Les gothiques ?

Alors non les corbeaux ce sont les femmes musulmanes qui sont habillées en noir de haut en bas, avec les gants. Et puis c'est très intéressant parce qu'à l'origine cette façon de s'habiller, c'est pour passer inaperçu. Et en fait dans notre société à nous, ça fait l'inverse, parce qu'on ne fait que les remarquer. Dans le principe de base c'était pour passer inaperçu, se noyer dans la foule tout le monde pareil, et inversement... ben ça fait l'inverse, tout le monde te regarde. Ça, ça me choque. Après les gens ont le droit d'exposer leur religion, c'est pas... je suis tout à fait ouvert à ça. Mais c'est vrai que quelque part, ça me choque.

Baptiste, 55 ans

La plupart des enquêtés qui abordent ce sujet le font avec des pincettes, comme s'ils avaient peur de se faire mal comprendre :

Après... (silence) je peux pas dire... **y a des vêtements qui me gênent, mais c'est pas détester. Y a des vêtements qui me gênent, et là c'est délicat comme sujet. C'est tout ces burqas et tout. Et ça me gêne vis-à-vis de ce que ça peut représenter. Parce que c'est... enfin... comment dire la chose. Ce qui me gêne c'est pas qu'elles le portent hein, mais si elles sont libres de le porter. Et si elles sont pas libres, là ça me gêne.** Et comme tu peux pas savoir... donc ça me met toujours un peu...

... Mal à l'aise ?

Voilà. Comme tu vois les petites, c'est pareil vis-à-vis de... mais en même temps, c'est une culture que je connais pas, c'est culturel, donc... mais ça me met mal à l'aise. Ça c'est... voilà. **Alors ici y en a une qui la portait c'était assez drôle.**

Intégrale ?

Oui. Et **c'était assez comique (rires) parce qu'elle a travaillé avec moi la personne, je la connais. Et quelques années avant elle avait la mini, mais mini jupe.** Et puis après quand c'est venu cette problématique en France du voile, là elle la portait [la burqa] mais par provoc. Et elle est devenue... la nana à faire suer tout le monde, si tu la regardais : « Ah mais vous me regardez... ». Elle elle s'en est vraiment servie comme arme de provoc et tout...

Au travail ?

Non non elle travaillait plus, mais moi je l'ai connue au travail. Mais vraiment dans le mauvais sens du terme : elle c'était vraiment provoquer et se faire remarquer. Ça me faisait assez rire parce que quand elle venait faire ses grands trucs, elle venait faire ses courses et des fois elle faisait des trucs, les gardiens allaient la voir et tout... tout de suite c'était : « oui c'est parce que je suis ci ! »... alors quand tu l'as connue avant tu te dis « attends...

(rires)

... d'ailleurs une fois je lui avais dit... elle l'avait pas pris en riant parce qu'elle avait vraiment changé de caractère. Je lui dis : « Eh ! y a quelques années t'étais pas comme ça hein ! (rires) Arrête hein on a bossé ensemble ! » Même une fois, on s'est engueulées toutes les deux, le gardien est venu... je lui ai dit « on a bossé ensemble »... Elle agressait une cliente, je lui ai dit : « Tu connais bien le truc », elle m'a dit : « Tu me tutoies pas » et je lui ai dit : « Mais on a bossé ensemble » et là ça a été... Fallait à chaque fois qu'elle provoque des scandales, des esclandres... mais bon c'était assez comique parce que tout le magasin... tout le monde la connaissait, l'avait vue bosser... mais vraiment en minijupe (rires).

Christine, 58 ans

Les gens qui me disent être gênés par la burqa le sont surtout, semble-t-il, du fait de l'impossibilité de savoir quelles sont les motivations subjectives de cette pratique, et d'être sûrs que la personne qui s'y livre le fait de son propre chef. Comme par exemple Elena, qui n'a pas vraiment d'avis tranché sur la question car « c'est compliqué » :

Ben y en a qui sont contre le voile parce que... le truc le plus évident c'est d'être contre, parce que c'est un truc par la religion, contre la femme, c'est l'oppression d'la femme qu'il y ait un code vestimentaire pour les femmes et pas pour les hommes, que voilà... Que c'est, ça signifie qu'la femme est la propriété d'l'homme et que elle peut s'dévoiler que à la maison, avec son homme, à qui elle appartient. Donc ça c'est clair que, à c'niveau là, il faudrait être contre le voile. Après le problème, **là où ça devient compliqué** heu... c'est de dire... bon c'est un autre courant, moi j'sais qu'j'ai pas tranché, pour moi...c'est de dire, en interdisant du coup le voile à des endroits, et ben ça fait que ces femmes là... déjà tu sais pas si elles ont choisi l'voile ou pas, déjà c'est difficile de savoir... Dans une religion de contrainte, des femmes et tout ça, c'est difficile de savoir vraiment si la femme elle a choisi ça ou pas, parce qu'il y en a qui disent : « Si j'mets pas d'voile, j'me sens regardée par les hommes et j'aime bien le voile parce que justement ils peuvent rien regarder. Donc voilà j'me sens plus intime, même dans la rue j'me sens intime, j'me sens dans mon espace intime et je sens que j'dévoile pas, j'montre pas... » Voilà. Donc déjà c'est difficile de savoir si la nana, heu... pourquoi elle le met. Et d'un autre côté si tu t'dis : « J'interdis à ces femmes là de, du coup, si elles sont obligées de porter le voile, d'enseigner, dans des écoles publiques, d'aller à des endroits dans des espaces publics, de faire j'sais pas quoi », et ben là c'est carrément pas possible de... d'interdire ça, parce que c'est comme... j'sais pas... tu peux pas exclure n'importe qui pour n'importe quelles raisons, normalement c'est les droits d'l'Homme, c'est... **j'en sais rien (rires) : c'est évident. Donc c'est chaud quoi, moi je sais pas comment résoudre ce truc.** Moi ça m'met mal à l'aise le voile, parce que... le voile intégral, burqa ça m'met mal à l'aise, j'ai vu une femme comme ça, parler avec des gens dans le tram et tu voyais pas son visage, donc tu t'dis, tu peux pas connaître la personne, tu vois pas ses... ses expressions, tu vois pas...

Elena, 32 ans

D'autres prennent en revanche beaucoup moins de pincettes pour évoquer leur aversion pour ce morceau de tissu :

(silence) (rires) Entre la burqa et la djellaba j'supporte pas non plus j'te le dis tout de suite... **c'est pas par rapport à leur religion c'est... y en a quand même des filles qui sont vachement belles, tu les vois avec des voiles à 15-16 ans, faut pas déconner quoi ! Puis c'est une façon de... t'as pas envie de te faire voir tu restes chez toi quoi ! Non j'aime pas. Oh t'imagines en plein été avec la canicule et tout, comment ça doit sentir la mort au bout d'une semaine là-bas d'dans...**

Thomas, 26 ans

La saleté ou l'évocation de la saleté

Comme il l'a déjà été mentionné, Baptiste supporte très mal la saleté dans l'apparence des gens :

Les vêtements sales, c'est ce que je vous disais. C'est la façon de se tenir. C'est l'odeur, je suis très sensible aux odeurs. Moi **les odeurs, ce qui va en général avec la saleté, ça m'embête.**

Baptiste, 55 ans

Si Stephen n'arrive pas à me dire ce qui l'attire chez les autres, il peut par contre me dire ce qui le repousse :

Est-ce qu'il y a des tenues vestimentaires qui te donnent envie de connaître la personne qui la porte ? Des vêtements qui te rendent la personne sympathique ?

Ouais... ça peut... comment dire... ah je sais pas comment expliquer... (silence) Non je sais pas comment l'expliquer.

Alors au contraire est-ce qu'il y a des tenues qui vont te rebuter ?

Ben après si [la personne] a des vêtements sales, c'est sûr qu'on ira pas lui parler.

Stephen, 19 ans

J'ai déjà mentionné, en partie 1.2., la gêne de Jacques vis-à-vis de gens qui « faisaient sale » à une vente aux enchères. Comme Jacques, d'autres hommes interrogés, me disent que l'on peut s'habiller en « sale » pour bricoler chez soi, mais pas pour sortir dans la rue. J'ai émis l'idée, dans cette même partie, en mobilisant l'exemple des multiples changements de chemises de Louis XIV, que la propreté symbolique se différenciait légèrement de la propreté au sens hygiénique. Il semble en aller de même pour l'idée de saleté. En fait, lorsque les enquêtés évoquent la saleté, c'est plutôt l'idée de négligence dans la tenue qu'ils stigmatisent :

Et le pire, c'est les gens qui ont pas honte, qui descendent en pantoufle dans la rue quoi. **Ils ont pas honte, ils ont les pulls troués, bouffés par les mites... y en a plein... tu peux très bien avoir des vêtements bouffés par les mites, mais tu les mets pas dans la rue, tu les mets chez toi ou quoi que ce soit.** Et encore chez toi [quand] t'es toute seule, t'es malade (rires).

Mélissa, 21 ans

Cette connexion entre la saleté et le fait de ne pas mettre en valeur son apparence est encore plus claire dans les propos d'Audrey :

Ouais y en a qui **se laissent aller**, j'trouve, dans leur couple. [...] Tu sais quand t'es en couple depuis longtemps... y en a... bon ben moi j'ai été au chômage et tout, et j'aurais pu me laisser aller, rester en pyj... tous les matins [l'homme avec qui elle était en couple] il se levait à 8 heures j'me levais à 8 heures, j'lui préparais son p'tit déj', j'me maquillais, j'étais toujours coquette... et j'vois une copine... 'fin une copine... c'est **une connaissance, la meuf elle a pris 30 kg... elle s'habille... Aaaaah (grimace de dégoût) la meuf elle va aux chiottes... avec ses chats... elle laisse la**

porte ouverte. 'fin elle s'néglige à mort quoi. Et tu vois **ça dégoûte un mec** quoi. T'sais au fil du temps dans l'couple, il faut toujours garder le regard de l'autre, et s'dire que faut toujours l'attirer, faut pas s'laisser aller quoi. Et donc c'est important... que ça peut jouer beaucoup dans un couple. **Si tu t'laisse aller, que le mec il t'a connue comme ça toute coquette et qu'au fil du temps, tu restes en jogging, tu t'maquilles plus, tu fais plus plaisir** en fait... ben ça peut vraiment jouer.

Audrey, 27 ans

Ce qui évoque la hiérarchie, l'uniformité

Certains hommes se refusent à porter le costume et la cravate. Par exemple, le père d'Agnès, qui travaille comme technicien alors qu'il a un diplôme d'ingénieur mais « ne veut pas donner d'ordres aux gens » :

Voilà, ça c'est mon papa. Et il s'habille que quand il va en ville.

Et quand il s'habille ?

Quand il s'habille c'est pantalon... c'est pas un jean, c'est... pantalon en tissu, genre noir, un peu pantalon de costume, plus ou moins. Des chaussures en cuir, et un pull noir, enfin rien d'extraordinaire. **Y a un truc que lui il refuse**, j'pense encore, c'est **les costumes, et les cravates surtout**. Jamais il mettra de cravate, il supporte pas. **Parce que pour lui ça représente la hiérarchie et les machins comme ça : chiants**. Même si on se marie, c'est ce qu'il nous a dit, il portera jamais de cravate.

Agnès, 21 ans

Je demande à Antoine s'il possède des vêtements qu'il porte pour des occasions spéciales :

[...] Quand je vais à Paris, au ministère ou sur des réunions comme ça, j'ai ma paire de chaussures pour ces occasions-là. Puis j'ai peut-être une chemise ou deux que je garde pour ça, mais je n'ai pas de costume, par exemple. **Ni costume, ni cravate. Voilà. Peut-être que je me démarque de certains collègues... même quand j'avais des responsabilités de directeur de labo, ou à l'université... j'ai eu des responsabilités nationales aussi... et c'est vrai que...je n'ai ni costume ni cravate...**

Et... est-ce que vous avez une interprétation sur ça ?

Une interprétation... je dirais oui. Je me sens plutôt... enfin profondément chercheur, même si je peux avoir d'autres positions et d'autres responsabilités collectives... donc on imagine plutôt mal un chercheur en costard-cravate, effectivement... bon sans que j'aie théorisé ce truc-là hein, j'interprète ça comme ça, parce que tu me poses la question mais... c'est l'interprétation que je peux en donner.

Parce que selon vous, c'est plutôt un symbole du politique, ou de la gestion... : vous dites que vous êtes « **avant tout** » **un chercheur**...

... Oui, oui oui. Oui je pense qu'il y a quand-même une symbolique du costume cravate qui est quand même... bon le milieu de la recherche, c'est pas là où on voit le plus de costumes et de cravates... de la recherche et de l'enseignement supérieur... et effectivement, **ceux qui utilisent un costume à cravate, c'est... un directeur de labo, quand on a une position assez élevée à l'université, généralement les gens... mais pas tous hein... y en a qui adoptent aussi ma posture... qui est de ne pas avoir une symbolique managériale, on va dire, vestimentaire.**

Antoine, 52 ans

Le costume pour moi... c'est plutôt un carcan²⁵² qu'autre chose donc... même pour les occasions familiales comme les enterrements ou les mariages, je pratique peu le costume disons.

Vous l'avez porté dans votre vie ?

Rarement... disons que j'ai eu... **pour mon mariage** par exemple... qui était un mariage assez informel... **j'avais quand même un costume, mais qui était un costume clair... qui était pas un costume strict... qui était un costume plutôt clair avec un col Mao, comme ça se faisait à une certaine époque... c'est-à-dire un col très petit là... donc c'était un moyen d'adopter le costume tout en se démarquant un petit peu par un certain anticonformisme.**²⁵³

Jean, 61 ans

Un autre symbole de hiérarchie fréquemment mentionné, et ce de façon dépréciative, est l'uniforme militaire. A part Baptiste, médecin de la réserve, qui trouve très élégantes ses tenues de sortie militaires, l'uniforme militaire est une tenue peu appréciée :

Ben j'ai eu l'armée, ça c'est le premier uniforme que j'ai pu tenir... que j'ai pas tenu longtemps parce que j'ai horreur de ça, c'est pas mon truc.

Eric, 51 ans

J'ai toujours été réfractaire à l'uniforme, à part pendant la période de l'armée où j'en ai porté un... mais au niveau de la Poste, il y avait une période où il y avait des blouses et donc moi je ne portais pas ma blouse. Ensuite, tout récemment, avant que je parte en retraite... parce que je suis en retraite... y a eu un gilet gris qui a été instauré par l'administration... par l'entreprise Poste et j'ai été aussi réfractaire à ça. Donc c'était aussi un peu source de frictions au niveau de l'entreprise. Donc ça c'est personnel mais on était plusieurs dans ce cas à être un petit peu réfractaire disons.

Et ça s'est passé comment ?

Disons que je suis parti à une époque charnière où cette obligation était pas coercitive disons. Donc j'ai pu partir en retraite avant d'être obligé de porter un uniforme quelconque. Mais je vois maintenant que... quand je retourne à la Poste... que tout le monde a adopté un peu cette tenue... à part le directeur d'établissement... qui se distingue toujours en portant lui un costume et une cravate.

Qu'est-ce qui vous dérange dans l'uniforme ?

Ben c'est... j'ai eu déjà beaucoup de difficulté à intégrer l'armée donc... mes tentatives d'objection de conscience n'ont pas réussi, donc... cette période-là était difficile... l'uniforme pour moi oui c'est l'armée... l'uniformisation des idées donc... oui j'ai essayé d'être réfractaire jusqu'au bout à cette uniformisation.

Jean, 61 ans

²⁵² Je rappelle qu'à l'origine, le terme carcan désigne une structure en bois servant à immobiliser les condamnés.

²⁵³ En effet, en 1985, Jack Lang ministre de la culture du gouvernement Mitterrand est chahuté à l'Assemblée Nationale, lorsqu'il s'y présente avec une chemise à col Mao, sans cravate (alors qu'elle y est obligatoire) : <http://www.lefigaro.fr/politique/2012/05/18/01002-20120518DIMFIG00598-ces-tenues-de-politiques-qui-ont-fait-jaser.php> <http://www.ina.fr/video/CAB8501236901>

Ce qui évoque la violence

Baptiste n'aime pas la violence qui s'exprime de certaines tenues :

Bon alors qu'est-ce que vous n'aimez pas ?

Ben par exemple ça. Les trucs peut être un peu trop... ouais excentriques. Soit par la couleur soit par... **le côté violent. Pour moi c'est presque violent ça, les trucs avec des clous...**

... le cuir ?

Ouah... moi j'ai une veste en cuir, mais elle est pas cloutée en tout cas. Oui. **Y a des façons de s'habiller que je trouve un peu agressives.**

Vous avez d'autres images comme ça ?

Non c'est plutôt les punks, ouais ceux qui portent... pourtant c'était ma jeunesse hein... les épingles à nourrice... les trucs qui sont déchirés, qui sont coupés.

C'étaient des musiques que vous avez écouté ?

Oui oui on a écouté. Les Sex Pistols, c'est ma jeunesse.

Sans adopter...

... Ben j'aimais bien les Sex Pistols (rires) mais j'aimais pas leur façon de s'habiller ou de se comporter mais leur musique était très intéressante.

Baptiste, 55 ans

Quand je demande à Maxime les tenues qui le dérangent, il me mentionne deux choses : les tenues trop « provocantes » chez les femmes et les tenues des néo-nazis :

Et chez les mecs ?

Chez les mecs, j'm'en fous, tant qu'ils ont pas de croix autour du coup, de brassards... (silence)

... nazis ?

... Nazis, et qu'ils sont pas en marcel. Ah si le marcel sur des gens... le marcel sur des gens rasés avec des Doc Martens aux pieds, j'aime pas trop. Après un marcel sur mon grand-père ça va.

Maxime, 25 ans

Pour Jean, la violence peut avoir de multiples expressions dans les pratiques vestimentaires, allant de l'agressivité des punks, à l'arrogance de certains costumes, au port du voile intégral de façon « décomplexée » :

Y a eu la mode des punks avec des clous et des chaines... y a eu des choses comme ça qui étaient porteurs d'une certaine agressivité, violence... même si c'était une violence en réponse à une autre violence... qui est celle des costumes justement... des costumes de prix... des costumes arrogants de la haute bourgeoisie. Donc oui forcément, y a des façons de se vêtir qui sont plus agressives que d'autres. J'en reviens encore aux femmes qui sont presque entièrement voilée... oui c'est une agression pour moi.

Une agression qui s'adresse à qui ?

Qui s'adresse à ceux qu'on peut croiser dans la rue ou à tous ceux qu'on rencontre... on veut montrer ainsi qu'on ose... qu'on ose se vêtir ainsi parce qu'on assume sa personnalité... disons qu'on est décomplexé quoi. Et les gens décomplexés c'est souvent les gens qui ne prêtent pas attention aux autres... dans mon idée hein... ou qui veulent signifier aux autres que... qu'ils veulent être dominateurs.

Jean 61 ans

Partant d'une définition du goût comme capacité à apprécier des différences entre des objets, j'ai tenté de synthétiser la transformation du rapport aux goûts vestimentaires d'abord en termes de stratification sociale, puis plus spécifiquement sous l'angle du genre, pour montrer comment les femmes ont, avec le temps, acquis une sorte de monopole en ce qui concerne la parure. J'ai finalement repéré un certain nombre d'objets ou de pratiques vestimentaires qualifiés de « mauvais goût », permettant aux bonnes pratiques de se définir dans une relation d'opposition.

CHAPITRE 2. Des socialisations différenciées

Dans la partie 1.2 du chapitre précédent, j'ai parlé de carrières d'amateurs pour évoquer la formation des goûts chez l'individu. En effet, les préférences et les rejets que les individus ressentent vis-à-vis de certains objets s'organisent et se précisent au fil d'interactions répétées entre les individus et les objets en question. Etant donné le contexte historique ayant amené, d'une part, les hommes à renoncer à la parure au profit des femmes, et d'autre part le groupe des femmes à être idéalisé comme « Beau sexe », je commencerai ici par évoquer les modalités individuelles d'appropriation des goûts (2.1), pour finir sur une typologie générale des normes d'apparence masculines et féminines (2.2).

2. 1. La socialisation aux goûts et aux techniques du corps

Dans cette partie, je commencerai par un point théorique sur le concept de socialisation, puis je donnerai des exemples de socialisation aux goûts vestimentaires. Je m'attarderai ensuite sur l'habitué à deux éléments de vestiaire : le costume et les talons hauts ; pour terminer sur les modalités d'apprentissages des techniques du corps différenciées selon le sexe.

Le processus de socialisation

J'ai écrit en introduction (cf. D.3) que mon travail ethnographique se rapprochait de la « *sociologie de la connaissance* » au sens du programme énoncé par de P. Berger et T. Luckmann (perspective que l'on qualifie aussi de « constructiviste » ou de « phénoménologique »). Cela consiste à étudier les connaissances « *allant de soi* »²⁵⁴ dans une société et des moyens par lesquels les réalités sont considérées comme « connues » dans les sociétés humaines. L'approche constructiviste peut être résumée dans les trois propositions

²⁵⁴Les « allant de soi » peuvent être rapprochés des « *prénotions* » durkheimiennes ou du « *sens commun* » chez P. Bourdieu, à ceci près que les « *allant de soi* » englobent aussi bien la connaissance de la bonne manière de faire du café que celle du fait de savoir si la Terre tourne autour du Soleil ou l'inverse.

suivantes des auteurs : « *La société est une production humaine. La société est une réalité objective. L'homme est une production sociale.*²⁵⁵ » Ce qui veut dire que la relation de l'homme à son univers est de type dialectique : l'homme crée son monde qui le détermine en retour.

L'approche constructiviste repose sur deux postulats anthropologiques. Le premier : l'« ouverture » de l'homme de par sa nature (ce qu'illustre l'extrême diversité des formations culturelles selon les lieux et les époques). Deuxième postulat, l'universalité de la « fermeture » (dans tout groupement humain : les conduites humaines sont canalisées dans une certaine direction).²⁵⁶ La société est conçue comme une réalité à la fois subjective et objective²⁵⁷. L'homme est capable **d'objectiver son expérience du monde grâce à des systèmes de signes** (c'est-à-dire rendre son état subjectif disponible à autrui de manière durable : ces objectivations constituant un « *stock de connaissances* » : la culture), puis les hommes **appréhendent le monde par leur subjectivité**, au moyen de ces systèmes de signification préalablement objectivés. D'autre part, les activités humaines sont répétées et se cristallisent dans des formes particulières : elles sont **institutionnalisées**. Lorsqu'elles sont **intériorisées** par les générations suivantes lors de la socialisation, ces institutions leurs apparaissent comme des réalités objectives. **La société se construit comme la valse en trois temps, elle est « un processus dialectique continu composé de trois moments : l'extériorisation, l'objectivation, l'intériorisation »²⁵⁸**. Si ces moments ne s'enchaînent pas forcément de manière chronologique, chacun participe de la création de la société.

Si l'on applique ces idées à la transmission des goûts vestimentaires, on peut reprendre l'histoire de l'imitation de l'apparence aristocratique : on présente au Roi une perruque blanche, volumineuse et bouclée, il dit : « C'est beau, je le veux ! » (extériorisation d'un état subjectif) ; ses courtisans se disent : « Si cela plaît au Roi, c'est ce qu'il faut se mettre sur la

²⁵⁵BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, (1966), Paris, 1996, p 121.

²⁵⁶ Par exemple la littérature anthropologique nous informe sur la diversité des systèmes de parenté de par le monde, mais aussi de l'universalité de l'existence de ces systèmes.

²⁵⁷Le constructivisme réconcilie en ce sens, selon les auteurs, les traditions wébérienne et durkheimienne en s'intéressant en même temps au caractère subjectif des faits sociaux, et à leur statut de « choses ».

²⁵⁸BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, (1966), Paris, 1996, p 213. Pour illustrer cette valse à trois temps, on peut prendre l'exemple de la rencontre de deux hommes avec un arbre. Il y a plusieurs dizaines de milliers d'années, un humanoïde a pu avoir quelque chose d'important à communiquer au sujet de cette chose haute, marron et verte que nous désignons aujourd'hui en France par le vocable arbre. Peut-être qu'il voulait la désigner pour aller s'y abriter de la lumière ou pour y chercher un fruit. Peu importe, il la désigne (extériorisation) à son copain par un phonème que l'on traduira aujourd'hui par arbre, et son copain associe le son à l'« objet arbre ». Pour parler de la chose entre eux, ils utiliseront désormais le concept « arbre » (objectivation). Lorsqu'ils éduqueront leurs enfants, ils leurs diront : « C'est un arbre » en désignant la chose marron et verte. Pour ces enfants, il ne fera donc aucun doute que la réalité « arbre » existe comme une chose en soi (intériorisation), ils ne se douteront pas que cette réalité a été construite par leurs prédécesseurs. Ainsi, la société est un monde intersubjectif, où les humains échangent leurs expériences du monde. Le langage (en tant qu'objectivation) permet l'accès à la subjectivité de l'autre au cours de l'interaction.

tête pour entrer dans ses faveurs », le goût du Roi devient le « bon goût » (objectivation) ; la génération suivante de courtisans portera des perruques (intériorisation), peut-être même sans savoir que c'était le Roi qui avait décrété à la base que c'était beau.

Selon P. Berger et T. Luckmann, la transmission interindividuelle des connaissances « *allant de soi* » se fait par le biais d'un processus qu'ils nomment « socialisation » :

« Dans la vie de tout individu, dès lors, existe une séquence temporelle, au cours de laquelle il est induit à participer à la dialectique sociale. Le point de départ est l'intériorisation : l'appréhension immédiate ou l'interprétation d'un événement objectif en tant que signification expressive, c'est-à-dire en tant que manifestation des processus subjectifs d'autrui, qui, ainsi, deviennent pour moi-même subjectivement signifiants.²⁵⁹ »

L'individu devient membre de la société, en même temps que celle-ci devient réelle à ses yeux, en incorporant la vision du monde de ses « *autrui significatifs* ». Ce terme (qu'ils reprennent à G.H Mead) englobe certains individus entourant l'individu en cours de socialisation : au départ ses parents, puis ses camarades ou encore ses collègues. L'individu nourrit à leur égard une entière confiance : leur vision du monde devient « le » monde. P. Berger et T. Luckmann distinguent deux phases dans la socialisation :

- La socialisation primaire, qui s'opère essentiellement durant l'enfance, est une phase durant laquelle l'enfant devient membre de la société en intériorisant les normes et valeurs de sa famille ;
- Et la socialisation secondaire, durant laquelle l'individu déjà socialisé s'adapte à d'autres secteurs de la société (milieu scolaire, groupes de pairs, milieu professionnel).

A sa naissance, l'individu s'intègre à une structure sociale donnée avec des « *autrui significatifs* » imposés, qui s'occupent de sa socialisation :

« Leurs définitions de sa situation sont établies pour lui en tant que réalité objective. Il est ainsi né non seulement à l'intérieur d'une structure sociale objective mais également à l'intérieur d'un monde social objectif. Les autres significatifs qui médiatisent ce monde pour lui le modifient tout au long de la médiation. Ils en sélectionnent des aspects selon leur propre position dans la structure sociale et également en vertu de leurs idiosyncrasies individuelles, enracinées biographiquement.²⁶⁰ »

Ceci implique, par exemple, que la socialisation des individus soit différente selon la classe sociale à laquelle ils appartiennent (ce qui correspond à l'incorporation d'un « *habitus de*

²⁵⁹ *Ibid.*, p 214

²⁶⁰ *Ibid.*, p 216.

classe » chez P. Bourdieu). La socialisation n'est pas seulement un processus cognitif, mais également un processus émotionnel, dans la mesure où l'intériorisation apparaît en même temps que l'identification à des rôles spécifiques. L'individu socialisé intériorise les rôles et attitudes des « *autrui significatifs* » : « [...] le soi est une entité réfléchie, réfléchissant les attitudes adoptées d'abord par les *autrui significatifs* envers lui ; l'individu devient ce que les *autrui significatifs* lui demandent.²⁶¹ ». La relation entre l'identité objectivement attribuée et celle subjectivement appropriée est de type dialectique, de même que celle qu'entretiennent l'individu et la société.

Selon les sociologues, l'individu agit à l'égard des autres dans un processus d'abstraction progressive : les rôles et attitudes sont interprétés (au sens de « mis en scène ») au départ vis-à-vis des « *autrui significatifs* » puis pour l'« *Autrui généralisé* » (notion également empruntée à G. H. Mead qui signifie : les autres en général) : l'acquisition d'une identité stabilisée s'opérant à travers cette identification généralisée. Contrairement à ce qu'écrit D. Martucelli dans sa préface à l'ouvrage, je pense que l'on peut tout à fait, sans violer la pensée de P. Berger et T. Luckmann, étendre ces modalités d'acquisition de l'identité par imitation et interprétation de rôles des « *autrui significatifs* » à l'identité de genre²⁶². En effet, je me représente l'acquisition de l'identité de genre aussi simplement que l'écrivait M. Mead en 1935 :

« Pourquoi un enfant donné s'identifie-t-il avec celui de ses parents du sexe opposé plutôt qu'avec l'autre ? Dans notre société – comme dans la plupart d'ailleurs – les catégories sociales les plus marquées, les plus évidentes, sont celles que constituent chaque sexe. Vêtements, occupations, vocabulaires, tout sert à attirer l'attention de l'enfant sur son affinité avec celui de ses parents qui est du même sexe que lui.²⁶³ »

Dans cette optique, durant la socialisation primaire, les « *autrui significatifs* » qui tiennent lieu de référence pour l'imitation sont la mère pour la fille, et le père pour le fils ; tandis que pendant la socialisation secondaire, les « *autrui significatifs* » seront les garçons et les filles, puis les hommes et les femmes que l'individu rencontrera sur son chemin, et dont il trouvera l'attitude digne d'être imitée.

²⁶¹ *Ibid.*, p 217.

²⁶² Selon D. Martucelli, « *Il serait injuste de faire endosser à Berger et Luckmann la responsabilité des abus et mésusages de leur célèbre formule ou une improbable paternité vis-à-vis d'études dans lesquelles ils ne se reconnaîtraient sans doute guère – à la fois pour des raisons politiques et intellectuelles.* » *Ibid.*, p 28. Je ne vois pas pourquoi l'auteur d'une œuvre, de quelque nature qu'elle soit, devrait « *se reconnaître* » dans l'usage que l'on fait *a posteriori* de ses idées (d'ailleurs, à en croire les bibliographies de J. Butler, que cite D. Martucelli à titre d'exemple, la philosophe ne semble pas connaître l'ouvrage en question).

²⁶³ MEAD, Margaret, *Mœurs et sexualité en Océanie. Au cœur des sociétés traditionnelles des îles Samoa et de Nouvelle-Guinée*, Plon, Paris, 2004, p 330. A la suite de ce paragraphe, elle ajoute : « *Certains, néanmoins, résistent à cette pression et choisissent l'autre, non pas qu'ils l'aiment davantage, mais parce qu'ils se sentent plus en sympathie avec ses manières d'être et ses aspirations, qui, leur semble-t-il, pourront être les leurs un jour.* »

L'intériorisation du goût durant les deux types de socialisation

Dans cette partie, je vais donner quelques exemples d'intériorisation du goût vestimentaire des « *autrui significatifs* » de mes enquêtés. On a vu plus haut que la mère de Valérie trouvait le jean « moche » et lui interdisait d'en porter. Je lui demande si elle s'est rattrapée après :

Et du coup quand vous avez pu vous habiller par vous-même vous vous êtes vengée sur le jean ?

Ben non même pas. J'en porte très peu. Très peu.

Et ça a beaucoup changé après ? Le fait que vous vous habilliez seule ?

Heu... **Ma mère elle avait beaucoup de goût quand même. Elle avait beaucoup de goût et j pense qu'elle m'a appris pas mal à repérer ce qui était beau pour elle et ce qui n'était pas beau. Ce qui était bien fini, pas bien fini. J pense que j'ai appris pas mal au niveau de la matière aussi.** Donc... ouais, c'est bien ça... c'est bien c't'entretien (rires). [Valérie est créatrice de mode, elle trouve cela intéressant car elle trouve dans l'entretien une occasion de réfléchir sur ses goûts et sa pratique professionnelle]

Et elle cousait ?

Un p'tit peu. Un p'tit peu ouais. Heu... ouais... (silence)

Valérie 47 ans

Samuel, qui aime beaucoup les vêtements, décrit les habitudes vestimentaires de ses parents en ces termes :

Mon père on va dire que c'est plutôt un bel... ouais qui prend soin de lui... pas mal chez Zara, comme il va souvent en Espagne, il prend là bas parce qu'il y a des prix qui sont inférieurs et c'est les mêmes collections. Ma mère, pareil : une belle femme qui prend soin d'elle... voilà. Bon un peu moins... là, elle est un peu malade donc un peu moins. Mais pareil elle prend soin d'elle, elle se maquille quand on la voit... même au niveau des tenues ça reste des tenues classiques de parents, mais qui prennent soin d'eux quand même... Toujours avec une petit touche, ils nous disent : « Vous avez vu ? » : le petit détail quoi. Et c'est bien.

Samuel, 26 ans

Arthur quant à lui, a été dans une situation de contradiction entre les valeurs de ses pairs au collège (qui faisaient des « concours de marques »²⁶⁴) et le refus éthique de la consommation ostentatoire de chaussures de marque du côté de son père. Lorsqu'il était au collège, il partait de chez lui avec ses chaussures sans marque, puis changeait avec une paire

²⁶⁴ « Ben au collège des fois j'ai vu que... enfin j'ai senti **une certaine pression au niveau des vêtements** parce que... moi j'avais jamais eu de vêtements de marques et cetera... et là y avait vraiment une pression au collège de pas passer pour un pauvre ou quoi... sur ce genre de trucs... Ouais même, **j me rappelle y avait un peu d'agressivité envers les gens qui étaient mal sapés ou quoi...** d'ailleurs toute cette période m'a fait assez chier... Ouais je me rappelle qu'il y avait **des concours de celui qui avait le plus de marques sur lui** et tout donc... ouais **ça m'a fait un peu chier.** »

Arthur, 22 ans

de Nike donnée par un ami, qu'il gardait dans son casier. Aujourd'hui encore, lorsque je lui demande s'il y a des vêtements qu'il aime mais qu'il n'oserait pas porter, il me répond qu'il a en vue une paire de Nike Air Max noire modèle Hyperfuse, mais qu'il hésite à l'acheter :

J'pense qu'au jour d'aujourd'hui, j'assumerais toujours pas devant mes parents d'avoir des Air Max.

C'est pas grave quand tu vas chez tes parents, tu les laisses dans ton casier (rires)...

... (rires) Ouais limite.

Tu penses qu'ils te feraient la morale ? ... C'est parce que c'est fabriqué en Chine ?

Ouais déjà et **parce qu'ils vivent pas du tout dans ce monde** quoi. Même si ma mère elle aime les fringues... ma mère elle dirait encore rien, j'sais même pas si elle remarquerait t'sais... mais **mon père, il me dirait : « Mais c'est quoi ces chaussures ? » Parce que voilà, Air Max ils jouent quand même beaucoup sur leur image de marque... tout le mythe autour des Air Max et cetera... et mon père, même s'il est pas là-dedans, il en a vu des jeunes au collège qui étaient à fond dans ce mythe-là et cetera. Et du coup, il me dirait : « Mais t'es redevenu adolescent ! »**

Arthur 22 ans

Arthur est encore tiraillé par deux envies contradictoires : se conformer aux goûts de ses pairs (marques) ou aux valeurs de son père (anti-marques).

Comme le goût pour les Air Max d'Arthur, certaines filles me disent avoir développé leurs goûts pour les vêtements « féminins » (robes, jupes, talons hauts) en dehors du cercle familial. En effet, Charlotte (qui se dit « fashionista ») et Audrey (qui se dit « coquette ») me disent toutes deux que leurs mères ne sont pas très ou pas du tout « féminines ». La socialisation auprès des pairs semble s'être accentuée avec le développement d'une « culture jeune » depuis plus d'un demi-siècle, évolution déjà évoquée dans le chapitre 1. Les goûts des jeunes gens se mettent à fortement différer voire à s'opposer tout à fait à ceux de la génération précédente. Ainsi, au milieu du siècle dernier, les jeunes français se sont mis à porter les cheveux longs et les jeunes françaises des pantalons, c'était, de façon plus ou moins consciente, en opposition aux normes de leurs parents :

Et eux [ses parents], comment ils réagissaient à la mode par exemple des pantalons moulants ?

Ben forcément, forcément, ils aimaient pas. **C'est ça qu'est bien... c'est quand ça plait pas aux parents... ben oui !**

Est-ce que vos filles elles ont essayé de vous déplaire ?

Bien sûr ! Mais ça a pas marché parce qu'on s'en foutait complètement. J'me souviens que la première, à un moment, elle achetait des jeans et elle faisait pas comme ça (il me montre le geste de faire un ourlet) pour éviter de marcher dessus : au contraire il FALLAIT qu'elle marche dessus, que ça soit déchiré et que ça traîne derrière : « Ben si ça te plait, why not ? »

(rires)

J'me rappelle que je mettais des vêtements en réaction... que mes parents aimaient pas, donc j'ai pas fait ce jeu-là.

[Je l'imite en train de parler à sa fille] « C'est vachement beau ce que tu fais ! »...

...« Si ça te plait, vas-y, continue. C'est très moche, mais si ça te plait, vas-y ! ». Ouais, y a pas eu d'interdits.

Patrick, 53 ans

La carrière vestimentaire de Ludovic : des Vans -baggys au costume-cravate

Je place ici un extrait d'entretien, un peu long, mais intéressant à bien des égards, car il retrace tout le parcours vestimentaire de Ludovic (23 ans), d'une enfance durant laquelle il a eu une relative liberté de choix jusqu'à la discipline vestimentaire très stricte à laquelle il est soumis actuellement dans la formation pour son futur emploi.

Ludovic me décrit ainsi les goûts vestimentaires de ses parents :

Je dirais que mon père s'habille assez souvent en chemise et en veste. Bon il a plus d'argent que moi, donc il sélectionne plus de marques, il fait plus attention aux marques... avec ma belle-mère, **ils font assez attention, ils ont un style assez traditionnel je dirais. Lui c'est pantalon en toile droit, bien propre, avec une chemise...** lui c'est plus de couleur, c'est plus varié : il a du jaune, il a du rose. Ça le gêne pas d'essayer différentes couleurs... il essaie d'associer avec des tons qui font vieux, du gris, du noir : il essaie de couper avec des couleurs qui font un peu plus joyeux. **Et du côté de ma mère, pareil c'est un peu traditionnel. Elle aime bien porter des jupes mais c'est toujours le genou, c'est jamais plus haut que le genou.** Des tailleurs, des p'tits hauts sympas, assez classiques.

Voici l'évolution vestimentaire de Ludovic de l'enfance au début de ses études supérieures :

Alors on va revenir dans le passé : est-ce que tu pourrais me raconter l'évolution que tu as eue dans ta manière de t'habiller, des premiers souvenirs de vêtements que tu as ?

Donc les premiers souvenirs, je les ai en photo quand j'étais petit. Je viens d'Auvergne, c'était **un style très... campagnard : j'ai des photos de moi en salopette en jean, avec un béret. Une photo comme ça, quand on est gamin c'est tout mignon, mais on n'imaginerait pas porter ça maintenant, ou voir des enfants le porter. Donc c'est amusant.**

C'était pour la photo ?

Non **mes parents m'habillaient comme ça quand j'étais petit.** D'ailleurs ma sœur et mes cousins portaient aussi les mêmes vêtements. C'est amusant, mais ça a vite évolué, ça a vite changé. **J'étais assez libre, en primaire je portais des p'tits pantalons en toile, avec des tee-shirts, un style très simple.** Et au collège-lycée, je portais beaucoup des grosses chaussures de skateurs, comment ça s'appelle...

...Vans ?

Ouais, avec des pantalons en toile amples, **je détestais les jeans.** Parce que **je trouvais les jeans très serrés, très désagréable à porter, il fait vite très chaud en jean. Et pareil, des tee-shirts amples, toujours habillé plus large que ma taille en**

fait. Par exemple, je suis sûr que je trouvais des tee-shirts L-XL... alors que finalement, M ou L auraient suffi, à l'époque. Voilà. Donc un style très décontracté, et toujours je voulais que ça soit confortable, et je regardais pas beaucoup le regard des gens, ça m'importait pas beaucoup. Voilà. Alors que beaucoup de gens portaient des jeans, essayaient de mettre une petite chemise de temps en temps pour... faire un peu plus classe, moi je m'en foutais.

Et c'était quoi la mode vestimentaire dans tes collège/lycée ?

C'était très sport, les mecs s'habillaient beaucoup en sport. Des chaussures de marques sportives, c'étaient pas des Converse, c'était plus sport. Des chaussures un peu hybrides : noires mais signées Nike ou Adidas. Qui étaient censées faire ville, mais en même temps, on pouvait très bien courir avec. Des jeans plutôt, et... une petite chemise blanche ouverte. **J'étais dans des collège et lycée privés, donc les familles avaient peut-être plus de moyens... et c'est vrai qu'il y avait pas mal de gens qui essayaient de faire de la compétition aux marques, mais j'étais en dehors de ça, ça m'intéressait pas du tout... j'étais sapé... on m'a poussé, on m'a acheté des marques.**

Et tes parents ils en pensaient quoi ?

Ils me disaient : « Si toi tu te sens bien et que ça te pose pas de problème, continue comme ça, habille toi comme tu veux ». **Mais c'est vrai que ma mère venait souvent avec moi, et c'est elle qui achetait un peu tout et je disais : « Oui oui, c'est très bien ». J'étais pas très concerné. Ça a changé après le lycée.** Je suis parti à [...] l'université, c'était pareil, le style était très décontracté, à l'université tout le monde fait comme il a envie et vit sa vie, y a plein de tendances différentes. On peut voir des punks, des gens qui direct mettent le costume-cravate alors que ça fait un peu décalé car personne ne le porte... **et je dirais ce qui a vraiment changé mon style c'est quand je suis allé à Hong Kong... la première fois que je suis allé en Asie, où là j'ai voulu aller en boîte, je suis beaucoup plus sorti, et là j'ai commencé à faire attention à acheter plus de chemises ou des jeans... tu vois après 18 ans, assez tard, pour... pas pour me fondre dans la masse, mais pour peut-être être un peu plus accepté et pour suivre la mode, parce que ça me semblait plus sympa, plus attrayant dans une grosse ville comme Hong Kong... peut-être qu'à Paris ç'aurait été la même chose mais j'ai jamais vécu à Paris. Donc voilà. Après... le regard des autres a un peu changé aussi, c'est vrai que c'est plaisant quand tu portes un jean bien propre, bien droit et que les filles te disent : « Ça te va beaucoup mieux que tes vieux pantalons en toile que tu portais avant », et ben tu te dis : « J'aurais dû le faire plus tôt ! ».**

Et là-bas ça se passait comment ? Parce que tu disais que c'était pour sortir en boîte : est-ce qu'il y avait des codes, est-ce que tu te faisais refouler si tu portais pas la chemise...

Ça m'est arrivé une fois de me faire refouler en boîte. On avait prévu une grosse soirée dans une des plus belles boîtes de Hong Kong, un peu sélect. Et je me suis fait refouler parce que ma chemise était trop ample, et j'avais juste un jean, et j'avais ces chaussures un peu sport, un peu épaisses, sport. Ils m'ont dit : « Chaussures en cuir et costume : tu ne rentres pas comme ça ». Et mes potes sont rentrés en j'ai dit « Allez-y, amusez-vous, moi je rentre à la maison ». Mais c'est vrai que ça marque, ça fait bizarre la première fois où on te dit : « Habillé comme ça tu rentres pas ! ». Mais ouais, après j'ai toujours fait plus attention. Bon là c'est le summum... cette école, toujours habillé en costume, c'est le... le niveau ultime. Après je pense qu'en dehors du travail je m'habillerais pas en costume, après quoi.

Lorsque j'interview Ludovic, il est en formation dans une haute école d'hôtellerie. Je lui demande de m'informer sur les règles qui encadrent l'apparence des étudiants, en commençant par lui demander de décrire sa tenue du jour :

Alors aujourd'hui je porte **un costume : une veste, une chemise blanche, rayée, à fines rayures marrons, et je porte une cravate, comme tu peux le voir, légèrement grise, avec des rayures roses, pour un peu plus de fantaisie (rires)**. On a un code assez strict ici, dans l'école. **Les costumes sont obligatoires pendant la semaine, du lundi au vendredi soir.**

C'est pendant les cours ?

N'importe où sur le campus, on doit avoir un costume, de 7 heures du matin à 6 heures du soir, du lundi au vendredi. **C'est pour respecter les standards de l'industrie hôtelière, pour nous habituer, et pour faire en sorte que le jour où on obtient un emploi, le jour où on sort de l'école, on soit habitué, on se présente bien directement.**

Mais c'est pas un uniforme ? C'est quand même toi qui choisis...

On peut choisir, on a quelques choix, c'est pas très fantaisiste : ils veulent des costumes unis, ça peut être noir, bleu ou marron. Les cravates sont libres. Donc c'est un style assez particulier quoi.[...]

Et qu'est-ce qui se passe si un jour quelqu'un se trimballe en jogging sur le campus dans la journée ?

Alors si c'est pour aller d'un dortoir à un autre, ça pose pas de problème. Par contre si c'est pour passer dans le bâtiment principal, même si c'est juste pour acheter un café ou pour récupérer un livre, **les professeurs peuvent déduire des points**. Donc on a un système de points : on a six points au début du semestre, et pour chaque infraction du type : non port du costume, on peut enlever jusqu'à 0,4 point. Si on atteint les 3 points, on passe devant un **conseil disciplinaire** qui peut choisir de nous renvoyer. Donc il faut faire attention.[...]

T'as jamais eu de remarque sur ta tenue vestimentaire ?

Non sur la tenue vestimentaire pas de problème. Alors **au début du semestre les pattes étaient interdites, interdiction aussi de porter la barbe. Bien rasé clean tous les jours : les profs peuvent prendre une carte et juste la passer pour voir si on est bien rasés ou pas. Mais ce qui s'est passé, au fur et à mesure que le semestre avançait, c'est qu'ils ont un petit peu adouci cette règle et ils ont autorisé les étudiants à avoir des barbes bien taillées et bien propres, si ils les laissaient pousser hors campus, ce que j'ai fait.**[...]

Et les filles ? C'est quoi le règlement pour les filles ?

Alors les filles sont en tailleur. Elles peuvent soit avoir un col, soit un haut ouvert, mais sans décolleté bien sûr. Dont soit un col ouvert veste, soit un haut assez classique, pas de décolleté, et les jupes doivent être minimum à la taille du genou. Pas de jupe au-dessus du genou.

C'est obligatoire la jupe ?

Non. **Les filles peuvent porter des pantalons, comme les hommes. Et il faut des talons, il y a un minimum de... je suis pas doué en talons... 2 cm 3 cm.**

Tu as commencé quand cette formation ?

J'ai commencé en février. Et ce qui s'est passé c'est que... alors bien-sûr ils nous ont prévenu avant, ça avait l'air très strict sur le papier, ça l'est en vrai, mais alors du coup c'est pas mal de préparation vestimentaire, pas mal de changements, parce qu'avant je ne portais jamais de costumes. J'étais à l'université [...] là-bas j'étais en jean, pantalon en toile ample, tee-shirt... donc ça change.

Et t'as investi combien dans ta garde-robe, si c'est pas indiscret ?

J'ai fait ça sur la durée. J'ai prévu depuis l'année dernière quand je voyais les soldes, des costumes intéressants, je les prenais. Je dirais que le costume le moins cher m'a coûté 70 euros, en Chine, je l'ai fait faire en Chine : pantalon, veste et chemise pour 70 euros. Alors qu'en France, le plus beau costume, le costume que je garde un peu pour les occasions s'il y a une soirée ou quelque chose, je l'ai acheté chez Devred, et il m'a coûté environ 250. Pour donner une sorte de fourchette.[...]

Parce que là comment ça se passe le weekend, comment tu t'habilles ?

Alors le weekend c'est libre, mais il y a quand même des règles du genre : pas de jeans troués ou pas de jupes trop trop courtes, trop sexy... ils essayent en fait de garder certains standards et en fait... c'est parce qu'il y a beaucoup de visiteurs sur le campus. **Beaucoup de gens qui viennent visiter l'école, par exemple de grosses compagnies hôtelières, et ils sont toujours là le weekend. Donc l'école nous dit : « Ok, vous êtes libres, ne mettez pas de costume, mais, c'est pour vous. Si vous êtes habillés n'importe comment, ou que votre apparence est repoussante pendant le weekend et qu'un visiteur vous voit, vous êtes rayés de la liste ». [...]** Donc il y a énormément de choses : il faut faire attention à l'apparence, mais aussi à l'attitude, ça fait partie de l'école, et de ce qu'on apprend ici.

Et l'attitude ça passe par quoi ?

Toujours bien « bonjour » au professeur, **être souriant, aimable, aider les autres, ne serait-ce que pour ouvrir une porte.** Des choses très simples en fait, mais qui font ces petits détails qui sont recherchés dans l'hôtellerie. Parce que ces employeurs, ils veulent des gens qui soient attentionnés, qui vont aider leurs clients, qui vont être aimables toute la journée 24h/24h et qui vont être capables d'être très patients et... ouais, attentionnés. **Donc ils veulent pas des gens qui, dans le lobby d'une école, vont commencer à dire des « fuck », des machins comme ça, se lâcher et s'habiller n'importe comment et s'en foutre. Parce que... après on devient l'image de l'entreprise, en hôtellerie c'est très important, on a que des contacts avec des clients.**

Et comment tu le vis ? Est-ce que c'est pas pesant d'être toujours en train de se discipliner ?

Au début ouais, surtout dans les costumes en fait. Parce qu'il y a pas mal de gestion derrière : nettoyage, repassage... « Est-ce que j'ai assez de chemises pour la semaine ? », des trucs comme ça. Après oui, tous les jours faire bien attention, ça change. A l'université, des fois j'avais la barbe bien plus longue, j'avais un tee-shirt : « C'est celui de la veille : personne ne le verra ». Non là c'est pas possible. C'est pas possible parce que les professeurs check... vérifient... ils le voient vite, c'est des pros : dans une masse de 100 élèves, ils voient celui qu'à un poil de travers, ils le chopent, ils lui font : « Toi : c'est quoi ton numéro étudiant ? moins 0,2 ».

Et est-ce que ça te plait de porter ce type de vêtement ?

Ben alors au début, comme je disais, c'est un peu pesant, c'est un peu exagéré... finalement, quand on se rend compte qu'on en aura besoin plus tard, ça va être mon quotidien au travail, ça devient plus facile. Je me dis que je m'entraîne, et au moins le faire maintenant, ça sera plus simple pour plus tard, ça sera moins une corvée plus tard parce que je l'aurais déjà fait pendant longtemps... mais c'est vrai que... la cravate des fois c'est... sur des chemises qui se rétrécissent au lavage et qui me serrent le cou, c'est très désagréable et dès qu'on arrive dans le dortoir, ce qu'on fait c'est qu'on ouvre, on jette tout sur le lit et on se met en tee-shirt et en short.

Et visuellement ? Esthétiquement tu apprécies la forme du costume ?

Ouais. Ouais, ouais. J'apprécie, et finalement au bout d'un moment on l'oublie. La première fois qu'on met un costume on se dit : « Oh j'peux rien faire, j'peux pas me tourner, c'est désagréable », mais petit à petit on s'habitue... je dirais qu'on s'en rend même plus compte, c'est au moment de l'enlever qu'on se dit : « Ah ça fait du bien ! »... de souffler un peu et d'ouvrir, mais finalement dans la journée c'est plus aussi difficile qu'au début, parce qu'on s'habitue.

Le tissu se détend ou ton corps se plie à l'habit et réduit ses mouvements ?

Oui aussi, on s'habitue à rester bien droit. Les gens qui peuvent travailler toute la journée devant un ordinateur vont avoir tendance à être voutés. Le costume c'est vrai que ça aide à être redressé, parce que sinon c'est laid, ça ballote, c'est pas beau. C'est vrai qu'on a l'habitude de bien rester droit comme ça, d'avoir une bonne posture finalement. Les chaussures aussi, c'est les chaussures classiques de costume, en cuir noir. Au début elles sont assez dures, et bon ben on s'y fait aussi

quoi. Au bout d'un moment ça devient assez... j'dirais pas confortable, mais on s'y habitue.

Ludovic 23 ans

Ludovic est passé par l'habillement selon le goût (« mignon ») de ses parents, à des vêtements amples à l'adolescence (peu intéressé par la « compétition aux marques » de ses pairs), pour se plier finalement à la fois aux codes vestimentaires masculins du milieu professionnel qu'il va intégrer (costume et tenue générale irréprochable) et à ceux d'une certaine partie de la jeunesse pour ses loisirs (jean ajusté, chemise cintrée, chaussures en cuir).

Femmes et talons hauts : de l'acquis à l'inné

Non moi, talons : **je sais pas faire, ça fait peur ! (rires)...**

...C'est quelque chose que...

... **ça m'attire pas parce que ça m'paraît pas confortable en fait.**

Hélène 24 ans

Effectivement, la plupart des femmes qui portent des talons me rapportent un certain niveau d'inconfort voire de douleur dans le port de talons hauts, même si l'on a l'habitude d'en porter :

Dans le travail, il y a aussi, par exemple... donc je suis journaliste, pour les salons, c'est un enfer pour les chaussures. Moi j'me rappelle d'un salon à Milan... où à Milan, être bien habillé et très bien chaussé est extrêmement important... et j'avais une paire d'escarpins, et j'ai **souffert le martyr** pendant toute la journée. Et le soir j'avais un dîner professionnel, j'ai remis une autre paire d'escarpins : **et après j'ai marché pieds nus dans la rue. J'en pouvais plus.**

Vous n'avez pas de paire de chaussures de rechange au cas où ?

Non. **Non. Je souffre.** « **Sois belle et tais toi !** » **Non j' plaisante (rires) !**

Et dans votre entourage familial, que portent les femmes comme chaussures ?
Votre mère par exemple ?

Escarpins. Maintenant elle a plus l'âge, mais elle portait étant jeune des talons aiguille... tout le temps. Ma sœur aussi tout le temps. Ce qui fait que **ça a joué sur le dos de ma mère. Le médecin lui a dit que le fait d'avoir porté des talons aiguille tous les jours...** voilà. Moi j'oscille entre... c'est un coup des talons... moi je trouve que plus ils sont hauts, plus c'est beau... mais j'oscille avec les ballerines.

Corinne 42 ans

Les femmes qui souhaitent porter des talons apprennent à s'accommoder de la douleur que ce moyen de locomotion entraîne **comme**²⁶⁵ un sportif apprend à composer avec les effets des efforts intenses imposés à sa musculature (courbatures, tendinites, entorses). **Comme**

²⁶⁵ Cf. partie A.2 sur le problème de la vulgarisation des connaissances scientifiques et des raccourcis dus à la simplification.

pour une discipline sportive, le port des talons hauts nécessite de l'entraînement afin d'intérioriser le bon geste :

Ben j'aimais pas. Ça faisait trop « fille » pour moi. [...] Et je m'en suis acheté pour le mariage de ma belle-sœur, et j'aime bien ça. Je trouve ça joli et tout, finalement **j'arrive à marcher un peu avec... même si je pense que c'est pas la grande classe quand je les mets... mais j'aime bien.** Puis là celles de ma sœur elles sont vraiment belles, je les ai essayées hier avec un jean ça allait trop bien...[...]

T'aimas bien quand c'est mis avec quoi ?

Avec une belle robe ça doit être beau...pas très courte... et encore non ça veut rien dire. Parce que non ça va être selon la personne qui la porte et selon comment elle peut être habillée ça peut être super joli. Même court en fait.

Faut qu'elle soit comment la personne ?

J'sais pas. Si je sais : il faut qu'elle sache marcher avec. Quelqu'un qui sait pas marcher avec des talons et qui marche avec c'est vraiment pas beau.

Et toi quand t'as mis la première fois des talons ?

(rires) **Ben je sais pas justement. J'veux pas me souvenir. Non je sais pas ce que ça donnait. Boh... j'pense que ça devait pas être très très beau à voir mais...** [...me dit que ses chaussures à talons lui font mal aux pieds en plus] **Mais ma sœur elle m'a dit** qu'il fallait que je les porte une heure par jour comme ça je vais les faire. J'pourrais les porter plus souvent.

Nadège 22 ans

Tu sais conduire avec des chaussures à talons ?

Oui. J'ai grandi (rires). J'ai appris. Mais c'est vrai que c'est moins confortable. Ça dépend de la taille des talons. Un coup, quand mes parents m'ont acheté ma voiture, le premier jour... je voulais l'essayer, mais j'avais des talons compensés comme ça [me montre environ 15 cm avec ses doigts], ça devait faire 13 cm même plus je sais pas... et j'ai dit : « Ah ouais ! non ! », je l'ai pas essayée. Mais sinon avec d'autres oui.

Senay, 22 ans

La démarche chaloupée d'une femme sur des escarpins est le produit d'un apprentissage. Comme Nadège, on commence par marcher un peu avec jusqu'à ce que cela devienne une habitude. Ce processus d'apprentissage nécessaire semble complètement ignoré des spectateurs des démarches féminines, qui semblent considérer la marche en talons hauts comme une compétence innée :

Et des fois la personne porte [...] des talons, on sait que... **on voit qu'elle sait pas marcher avec... On s'demande pourquoi elle va porter ça, elle s'torture quoi, c'est pas agréable quoi.**

Steven, entretien de groupe

Chez une fille, [je n'aime pas] quand des fois au niveau des chaussures... **des filles qui se forcent à mettre des talons super-élevés alors qu'elles savent pas marcher avec... des fois ça fait plus pitié qu'autre chose.** Et tu te dis : « Mets des chaussures plates finalement, **arrête de faire semblant avec des talons aiguille, super hauts, quand tu peux pas marcher** ».

Mais si la démarche est bien ça va ?

Si la démarche est bien et que la fille se sent à l'aise avec, ça peut être classe. Mais si c'est pour se forcer, juste pour ressembler aux copines ou... parce que tout le

monde le fait donc il faut le faire : là c'est nul. Des fois je m'en rends même pas compte, les chaussures plates... c'est pas les talons qui font tout. C'est pas parce qu'une fille a des talons qu'elle va être plus belle quoi. Alors autant qu'elle se sente à l'aise avec.

Ludovic, 23 ans

Cette ignorance de la nécessaire période d'apprentissage pour arriver à marcher gracieusement en talons hauts est d'autant plus surprenante chez Ludovic qui, comme on l'a vu précédemment, est dans une école dont l'un des buts est justement d'apprendre à être à l'aise en costume.

La transmission des techniques du corps féminines et masculines

Dans un remarquable travail de documentation et de systématisation photographique qui date de 1979, la photographe féministe allemande M. Wex met en évidence les différences fondamentales entre le langage corporel des femmes et des hommes de la société allemande de son époque²⁶⁶. On observe sur ces photographies une nette différence entre les postures recroquevillées des femmes, leurs bras et jambes croisées, et celles des hommes, prenant de l'espace, s'étalant de tout leur long sur un banc ou écartant jambes et bras. L'analyse de l'imagerie publicitaire par le sociologue américain E. Goffman souligne les mêmes tendances²⁶⁷. Comment expliquer cette gamme de postures si différenciées ?

J'ai essayé de montrer précédemment que la socialisation aux goûts vestimentaires se faisait par imitation. Comme Mélissa qui empruntait les vêtements de sa mère alors qu'elle était au collège, la fille d'Isabelle s'amuse avec ses escarpins :

J'avais acheté un coup des super escarpins... que j'ai mis deux fois (rires). **C'est ma fille [de 12 ans] qui s'amuse avec dans la chambre, elle joue avec.**

Isabelle, 44 ans

M. Mauss regroupe sous la même expression de « *techniques du corps* » des activités diverses telles que la nage, la posture accroupie ou la marche. Selon lui, l'apprentissage de ces

²⁶⁶WEX, Marianne, 'Let's take back our space'. "Female" and "male" body language as a result of patriarchal structures, Frauenliteraturverlag Hermine Fees, Hamburg, 1979. Pour se faire une idée rapidement du travail de M. Wex, je conseille au lecteur de faire une recherche d'image sur le web (le document intégral est par ailleurs très facile à trouver en PDF sur Internet).

²⁶⁷ GOFFMAN, Erving, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 14, 1977, pp. 34-50. Le sociologue souligne par ailleurs la dimension hiérarchique dans ces différences, je reviendrai sur ce sujet dans le chapitre 4.

techniques se fait par l'observation et la répétition des gestes des personnes en qui l'on a confiance :

*« La notion d'éducation [peut] se superposer à la notion d'imitation. Car il y a des enfants en particulier qui ont des facultés très grandes d'imitation, d'autres de très faibles, mais tous passent par la même éducation, de sorte que nous pouvons comprendre la suite des enchaînements. Ce qui se passe, c'est une imitation prestigieuse. **L'enfant, l'adulte, imite des actes qui ont réussi et qu'il a vu réussir par des personnes en qui il a confiance et qui ont autorité sur lui.** L'acte s'impose du dehors, d'en haut, fût-il un acte exclusivement biologique, concernant son corps. [...] **C'est précisément dans cette notion de prestige de la personne qui fait l'acte ordonné, autorisé, prouvé, par rapport à l'individu imitateur, que se trouve tout l'élément social.**²⁶⁸ »*

On commence par faire des gestes imitant ceux de la personne de référence²⁶⁹ jusqu'à ce qu'ils soient naturalisés. M. Mauss raconte de cette manière sa prise de conscience de la transmission culturelle des « techniques du corps » :

« Une sorte de révélation me vint à l'hôpital. J'étais malade à New York. Je me demandais où j'avais déjà vu des demoiselles marchant comme mes infirmières. J'avais le temps d'y réfléchir. Je trouvai enfin que c'était au cinéma. Revenu en France, je remarquai, surtout à Paris, la fréquence de cette démarche ; les jeunes filles étaient françaises et elles marchaient aussi de cette façon. En fait, les modes de marche américaine, grâce au cinéma, commençaient à arriver chez nous. La position des bras, celle des mains pendant qu'on marche forme une idiosyncrasie sociale, et non simplement un produit de je ne sais quels agencements et mécanismes purement individuels, presque entièrement psychiques.²⁷⁰ »

Les femmes marchent comme les femmes idéalisées par le cinéma sans que cette imitation soit forcément consciente, comme beaucoup de petites filles s'amuse à faire tourner leurs jupes évasées sans se référer de manière explicite aux derviches tourneurs ou aux danseuses de flamenco.

A la lecture d'un ouvrage d'O. Zanna sur l'éducation à l'empathie, je prends connaissance du concept de « vicariance », développé par A. Bandura, se définissant comme une forme d'apprentissage par observation des comportements d'un autre individu, plus « économique » que l'apprentissage par essais et erreurs²⁷¹. Cette forme d'apprentissage met

²⁶⁸ MAUSS, Marcel, « Les techniques du corps », in, *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 1950, p 369.

²⁶⁹ Pour reprendre l'exemple du vin, je me souviens avoir joué à faire tourner l'eau dans mon verre, à en humer l'odeur et à la faire claquer sur mon palais comme les grands. Je regardais aussi avec étonnement, étant enfant, le petit frère d'une amie dérouler solennellement un tapis de prière, mettre le chapeau de prière de son père, et faire semblant de prier dans une langue incompréhensible qui était censée ressembler à de l'arabe.

²⁷⁰ MAUSS, Marcel, « Les techniques du corps », in, *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 1950, p 368.

²⁷¹ ZANNA, Omar, *Le corps dans la relation à l'autre. Pour une éducation à l'empathie*, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

en œuvre l'activité d'un type de neurones récemment découvert²⁷² : les neurones miroirs. L'observation d'individus par IRM montre que ce sont des neurones qui s'activent de manière mimétique : lorsqu'un individu A observe un individu B faire un geste, la zone du cerveau commandant le geste de B s'active chez A alors même qu'il reste statique²⁷³.

Ainsi, on peut faire l'hypothèse que les techniques du corps, ou ce que l'on peut aussi appeler les langages corporels féminins et masculins, se transmettent sans que l'on en ait forcément conscience par l'observation et l'imitation de modèles féminins ou masculins valorisés.

Mais cela peut aussi prendre la forme d'un processus d'apprentissage conscient. Par exemple, au Sénégal, pour être une femme respectée et élégante, une *drianké*, il faut, entre autres, marcher doucement²⁷⁴, comme une créatrice de mode sénégalaise l'explique :

Parce qu'une femme, quand on vous élève, quand on vous éduque, quand vous êtes jeune, quand vous êtes un enfant, on vous dit : « C'est comme ça que vous devez vous tenir ». **Comment une femme doit se mettre, comment une femme doit parler, comment elle doit se mettre quand il y a des gens... et marcher... on ne court pas : une femme ne court pas.** Souvent, on nous disait, quand on était jeune : « Une femme qui court ne trouvera pas de mari ».

Documentaire « Dakar : les dessous de la séduction »

Agnès me raconte comment elle s'est mise en tête, au collège, d'apprendre les manières délicates et féminines de ses amies :

J'suis pas féminine de base en fait. (rires) C'est-à-dire que je colle pas du tout au stéréotype de la fille, qui est délicate. Ça c'est sûr. Truc con, que j'me souviens, c'est que mes copines quand on mangeait à la cantine (rires), moi j'me fais des taches de partout, j'suis une cochonne, et elles (elle prend une petite voix) **elles étaient toutes mignonnes, délicates... comme les stéréotypes quoi. Et j'me demandais comment elles faisaient pour faire ça et... Et j'me souviens au collège que c'était un but que j'voulais atteindre quoi.**

Agnès, 21 ans

De la même manière Dominique se souvient de la fierté qu'elle avait à mettre ses premières boots à talons au lycée qui lui donnaient des airs de « jeune femme » :

²⁷²Les neurones miroirs sont étudiés notamment dans leur implication dans le mécanisme physiologique responsable de l'empathie. Voir à ce sujet la passionnante conférence de RAMACHANDRAN, Vilayanur, "Les neurones qui ont formé la civilisation", TED Talk India, 2009.

http://www.ted.com/talks/vs_ramachandran_the_neurons_that_shaped_civilization?language=fr

²⁷³Pour prendre un exemple trivial, il est probable que ces neurones aient une implication dans la stimulation sexuelle découlant du visionnage de vidéos pornographiques. Ils rentrent également en jeu dans la contagion du bâillement : <http://www.sciencesetavenir.fr/sante/20150330.OBS6009/pourquoi-bailler-est-il-contagieux.html>

²⁷⁴Et, comme pour les talons, c'est très joli, mais il faut avoir le temps.

Alors au lycée j' me souviens parce que ma grand-mère elle m'a acheté mes premières boots, qui faisaient 8 cm. En seconde. Oh j'étais fière de ces chaussures là. Mes premières chaussures à talons [...] elles étaient blanches, elles faisaient 8 cm... ça me grandissait, j'étais au lycée, ben bien sûr **je voulais faire jeune femme quoi**

Dominique, 51 ans

2. 2. Ethos féminin vs. éthos masculin

Dans son ouvrage *La cérémonie du naven*, G. Bateson étudie la structure culturelle des Iatmuls, peuple de Nouvelle-Guinée. Il entend par « *structure culturelle* » : « *un terme désignant le système logique qui peut être construit par le savant pour rendre cohérentes des différentes prémisses de la culture* », la « *prémisse* » correspondant (comme chez D. Sperber) à un présupposé symbolique à l'origine des comportements culturels²⁷⁵. Il s'intéresse tout particulièrement à la cérémonie Iatmul du *naven*, durant laquelle les hommes se déguisent en femmes et imitent leur comportement, et inversement²⁷⁶. Il repère en effet chez les Iatmuls un éthos masculin et un éthos féminin bien différenciés, l'éthos se définissant comme un « *système culturellement normalisé qui organise les instincts et les émotions des individus*²⁷⁷ ». Il présente de cette manière les éthos différenciés des hommes et des femmes Iatmuls :

« Comparées à celles de l'Europe, les conditions éthologiques des Iatmuls sont remarquablement simples, puisque leur culture ne reconnaît aucune différenciation de rang ou de classe. En fait, la seule différenciation pertinente est celle qui sépare les sexes et, comme les problèmes que nous étudions sont liés au travestissement, c'est vraisemblablement cette différenciation qui sera la plus apte à nous fournir des solutions. Quel que soit l'angle sous lequel nous abordons cette culture, quelles que soient les institutions que nous puissions étudier, nous trouvons le même genre de contraste entre la vie des hommes et celle des femmes. De façon générale, nous pouvons dire que les hommes s'occupent des affaires spectaculaires, dramatiques et violentes dont le centre se situe dans la maison cérémonielle, tandis que les femmes sont chargées des activités de routine utiles et nécessaires, comme la recherche de nourriture, la cuisine et l'éducation des enfants, activités qui ont pour centre la maison d'habitation et les jardins.²⁷⁸ »

Je vais ici me servir de cette notion d'éthos afin de décrire schématiquement le rapport différencié aux normes d'apparence et les sensibilités esthétiques différentes des hommes et des femmes dans la société française contemporaine. Chez les Iatmuls, les hommes paradent, se donnent en spectacle et rivalisent d'orgueil dans leurs gestes, sous les regards des femmes qui constituent leur public. En ce sens, on peut selon G. Bateson modéliser ainsi la relation entre le groupe des hommes et le groupe des femmes : les hommes sont exhibitionnistes et les

²⁷⁵BATESON, Gregory, *La cérémonie du naven. Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée*, Minuit, Paris, 1971, p 227-228.

²⁷⁶ Je reviendrai sur la question du travestissement dans le chapitre 3.

²⁷⁷*Ibid.*, p 229.

²⁷⁸*Ibid.*, p 133.

femmes voyeuristes²⁷⁹ (ou pour utiliser des termes à la connotation moins péjorative²⁸⁰ : des hommes spectaculaires et des femmes spectatrices).

En France, c'est l'inverse: les hommes sont généralement spectateurs de la décoration²⁸¹ des femmes. La tendance générale se dégageant de mes entretiens semble en effet que les hommes ne se sentent pas le besoin de décorer (même si certains, notamment chez les jeunes, ont développé un certain goût pour la mise en valeur de l'apparence), mais uniquement d'adopter une apparence conforme, tandis que les femmes aiment décorer à des degrés divers, mais ne veulent pas non plus être considérées uniquement comme des objets de décoration.

Du côté des femmes : s'exhiber sans vulgarité

Chez les femmes, la norme est globalement à l'exhibitionnisme. Mais peu de femmes m'avouent aussi directement que Mélissa leur plaisir de plaire :

Ma sœur elle est vachement complexée, parce qu'elle est vachement maigre. Donc elle elle ose pas mettre des habits courts. L'été elle met des jeans. Alors que moi l'été je mets des minishorts, je mets des talons compensés, j'm'habille... court... 'fin pas court court, si je mets un minishort, je mettrais un t-shirt normal parce que voilà... sinon ça va pousser à la provoc'. Ouais, moi j'aime m'habiller court l'été, **j'm'habille court, j'aime mettre mes jambes en valeur, j'aime... c'est con mais j'aime plaire moi. J'aime plaire. Donc dans les vêtements, je fais tout pour plaire. Parce que j'ai pas toujours été jolie, donc maintenant quand on me le dit... ben je pousse le vice. Pour plaire.**

A tout le monde ?

Pas à tout le monde mais... c'est... oui à tout le monde, mais c'est... comment dire, **c'est pas forcément pour plaire, attirer quelqu'un ou quoi que ce soit, c'est pour plaire, juste pour plaire. Avant j'étais grosse, je faisais 75 kg, j'étais mal dans ma peau, depuis j'ai maigri, je me suis embelli... j'avais les cheveux vachement courts... avant de pouvoir moi-même me les couper... et... j'avais plein de boutons, j'étais atroce mais atroce...**

(rires)

... (rires) mais je te promets j'étais trop laide, je te montrerai des photos, mais j'étais trop laide. Et depuis je me suis dit : « Ben écoute maintenant que je plais,

²⁷⁹ On verra plus en détails dans le chapitre suivant la construction dialectique de ces deux types d'éthos.

²⁸⁰ Comme pour l'utilisation du mot « fétichisme » dans le premier chapitre (pour décrire le rapport des hommes à l'apparence des femmes), je n'emploie pas ces termes dans un sens péjoratif, je ne suis pas là pour distinguer ce qui est pervers de ce qui ne l'est pas, j'essaie juste de décrire le plus fidèlement possible des faits.

²⁸¹ Lorsque je suis en compagnie d'hommes et qu'ils essayent de me faire réagir (car ils savent que je me mets très facilement en colère et qu'apparemment ce spectacle est amusant) en disant des méchancetés sur les femmes du type : « Les femmes ça sert à rien » ou « Les filles, c'est nul », je déjoue leur plan machiavélique en répondant sans m'énerver le moins du monde : « Ouais, mais ça décoore bien ! ».

autant pousser le vice et plaire à tout le monde ». Ah ouais... j'étais la mal-aimée moi. J'étais trop laide.

Mélissa, 21 ans

Lorsque je demande à Audrey ce qu'elle pense que les gens pensent d'elle quand ils la voient, elle me dit comme Mélissa avoir un certain plaisir à être regardée, mais nuance tout de suite en disant vouloir éviter d'être confondue avec une prostituée :

Qu'est-ce qu'on pense de moi ? « **Celle-ci elle est canon tiens !** » (rires) **Non j'rigole !** Ben j'sais pas moi. **C'est vrai qu'le regard ça joue beaucoup hein. Mais c'est plaisant (rires). J'sais pas... qu'est-ce qu'on pense de moi quand on m'regarde ? Déjà qu'on m'prenne pas pour une pute (rires) non ça j'veux pas !** Bon là j'ai mis la minijupe là mais ça fait pas vulgaire si ?

Non.

Comment j'étais habillée aujourd'hui ? J'essaie d'éviter la vulgarité en fait. Parce que y en a c'est des fois vulgaire.

Quoi par exemple ?

Ben quelqu'un qui va mettre un ... la vulgarité... ben après y a l'maquillage et tout les meufs qui mettent du crayon à lèvres qui font grosse bouche avec un gros décolleté, avec un truc ras-la-moule avec des cuissardes qu'arrivent là, j'trouve ça vulgaire quoi. J'trouve ça... **Moi non regard des autres... ben si j'plais ben ça fait plaisir hein. Quelle fille n'aime pas qu'on la regarde, qu'elle plaise ?**

Audrey, 27 ans

Le problème des femmes avec l'habillement réside dans le fait que si l'on s'investit trop massivement dans la tendance à la décoration, on risque de voir son comportement étiqueté comme « vulgaire » (cf. partie 1.4). Ce qui explique que des femmes s'éloignent de la norme de décoration, comme Valentine, pour qui la vulgarité est dérangeante car elle consiste à se présenter aux yeux des autres « comme un objet ». D'une manière similaire, Elena ne comprend pas les sacrifices en termes de mobilité qu'occasionne l'investissement dans des pratiques décoratives :

Y en a qui, qui s'aiment bien avec les habits qu'elles mettent, même si c'est des trucs que je trouve pas confortables, c'est à chacun d'décider... ou de s'mettre du maquillage, moi ça m'rendrait dingue de pas pouvoir m'gratter ou quoi, et je m'dis c'est **un sacrifice**. Mais y a quand même des gens qui sont p't-être bien d'dans mais... quand je trouve ça abusé, c'est quand j'ai l'impression qu'la fille elle fait ça pas pour elle-même, elle en prend... elle **se punit plus elle-même**, elle se met **plus de contrainte que elle en tire les plaisirs : tu peux plus courir, j'sais pas moi si j'peux pas courir après l'bus j'me sens, j'me sens totalement con**. Si à cause de mes chaussures, j'pourrais pas courir après l'bus pour l'choper, j'me sentirais mais con. C'est pas possible quoi, que **j'arrive pas aller sous la pluie avec ma gueule et regarder la pluie parce que j'suis maquillée j'me sentirais mais... handicapée quoi. Donc moi j'vois les gens, j'ai l'impression qu'ils se handicapent eux-mêmes**, et là, là ça devient **pervers**, là ça devient...

Elena, 32 ans

On peut également, et c'est ce qui me semble être le cas de la plupart des femmes, se démarquer de la norme de décoration tout en y restant attaché. Je demande à Marine ce qu'elle imagine que les gens pensent de sa manière de s'habiller :

J'me suis jamais vraiment posée la question mais... **Oui j'aimerais vraiment pas qu'on me voit comme la fille superficielle, qui pense qu'à comment elle va s'habiller c'matin... alors qu'même j'ai un peu c'côté-là quand même (rires). Mais j'aimerais pas que les gens voient que ça.**

Marine 29 ans

Généralement, et à la différence des hommes, les femmes me déclarent accorder de l'intérêt à ce que les gens pensent de leur apparence. Je relève, pour commencer, une sensibilité des femmes aux remarques méchantes des gens sur leur apparence. En effet, quand je demande à Anne s'il elle a parfois eu des remarques sur sa manière de s'habiller :

Ah, oui, y a des gens qui ont des réactions à la con, du genre : « **Ah on est en mode salope ce soir !** », ou y a pas longtemps j'me baladais en short... et là j'ai compris que quand t'es en short il faut une veste longue. En short avec ma veste en cuir courte là, et puis j'passe vers le stade des alpes et y avait un match de foot avec tous les gogos du coin qui s'ramenaient tous à moitié décrépés et tout. Puis y en a un qui me regarde de haut en bas, qu'était avec ses copains, il puait l'alcool et puis il me regarde et il me fait : « **Espèce de salope, j'vais t'prendre, tu vas hurler tellement j'vais t'enculer et tout. Moi j'le regarde, j'suis restée bouche bée : « Ah c'est ça l'effet qu'fait un short ?** » (rires) Et il est passé comme ça en maugréant. Et moi d'un coup... ben au début j'ai fait : « Arghh », et au lieu de la prendre à la rigolade parce que j'étais de très mauvaise humeur ce jour là, j'ai senti le démon monter en moi et j'ai continué, au lieu de retourner chercher la merde parce que ça sert à rien, j'ai continué et j'me suis fait alpaguer par un mec qui très gentiment m'a dit : « **Dis donc, t'aurais pas perdu la moitié de tes jambes de pantalons ?** » tu vois ? Alors j'ai failli lui dire « espèce de gros connard, est-ce que j't'insulte, est-ce que j'te regarde toi comment t'es sapé et en plus t'es moche ». Non j'ai pas dit ça, j'ai fait : « hiiiiiiiiinnnn » [une sorte de cri d'aliéné] et puis j'suis partie. J'me suis dit : « C'était pas méchant, calme toi Anne, calme toi ! ». Et le troisième enfin, et tout ça ça c'est passé dans une seule rue, 5 minutes hein, putain ! Et le 3^e enfin, un espèce de gros nounours avec un t-shirt de foot, de son équipe, l'écharpe, j'me suis dit : « Non, ça y est, j'vais y avoir le droit, c'est reparti », et ben lui curieusement, qui avait semblé être le plus lourd de tous, il m'a dit : « **Ah, ben voilà celle que j'attendais, elle est trop mignonne, mais j'avais oublié d'inviter ma copine au match de foot. Allez viens avec moi on y va !** » Mais très gentiment, sans me brusquer, sans me faire : « **Ah dis donc, c'est à ras la chatte !** » ou des trucs comme ça, quoi tu vois. Et ouais, tu vois les différents types de réactions que tu peux avoir. C'est très bizarre, et alors c'est très énervant effectivement quand... **Moi j'me permettrais pas dans la rue de regarder quelqu'un et de dire : « Ah putain tu ressembles à une pute quoi » ou alors lui dire... si... quand j'aime bien ses fringues c'est : « Où est-ce que t'as trouvé ça » ou alors : « Oh ça te va trop bien ! » ou... Mais quand j'aime pas, j'dis rien quoi. J'vais pas dire : « Ecoute, ça te va affreusement mal, tu ressembles à une truie ». C'est dégueulasse et puis c'est pas gentil.** Enfin voilà, c'est... c'est... Non j'vois pas, j'me dis qu'ces gens là ils ont un problème avec les autres mais pire que moi tu vois. **Parce que pour en arriver à être méchant comme ça, tout simplement, en trois mots...**

Anne, 25 ans

J'observe en effet chez les femmes une certaine peur à propos de la manière dont leur apparence sera perçue. Valérie, créatrice de mode, va en ce sens, en me décrivant ainsi l'évolution qu'elle repère au cours du temps dans la tendance exhibitionniste des femmes :

Et y a aussi **une époque**, c'est-à-dire aujourd'hui, par rapport à ces années... **on va dire avant-guerre... entre les deux guerres, où les femmes avaient plaisir... énormément de plaisir à s'habiller, parce qu'elles étaient énormément regardées, mais elles étaient pas agressées.** Aujourd'hui, y a quand même des femmes... moi j'entends des femmes qui me disent : « **Moi j'aimerais bien me saper bien, mais j'ai peur de me faire agresser** ». Mais après c'est un autre aspect encore. Mais y a cet aspect-là.

Se « saper bien » dans le sens mettre en valeur son corps, dévoiler on corps ?
Ouais. Ouais.

Ça vous arrive souvent d'avoir des gens qui vous disent ça ?
Ben non, pas trop quand même, mais je le sens. Je le sens bien. **On a envie plus de passer inaperçu aujourd'hui.**

Au niveau de la longueur d'une jupe...
... N'importe. Ne serait-ce que le chapeau par exemple. Je fais du chapeau. J'ai des femmes qui me disent : « J'adore les chapeaux »... Donc c'est pas une histoire de couvrir les cuisses ou le décolleté, c'est vraiment : « Mais si je mets un chapeau super beau : tout le monde me regarde dans la rue. » **C'est incroyable ça ! Les femmes avant, elles aimaient être regardées, elles n'avaient pas peur d'être regardées. Aujourd'hui elles ont peur d'être regardées.** « On voit que moi », « Et il est où le problème ? » je dis. **Il est où le problème ? Y a pas de problème !**

Valérie, 47 ans

Camille semble être dans le cas de figure décrit par Valérie :

Parce que **je sais jamais ce qui fait bien habillé ou au contraire si c'est plus provoc... 'fin j'trouve que c'est pas évident de bien t'habiller.**

Provoc ?

Pas provoc... mais se mettre en robe et tout... avec les collègues, je sais pas. J'trouve que c'est pas évident de savoir comment bien t'habiller sans te prendre des réflexions derrière ou quoi.

Parce qu'il y a beaucoup d'hommes dans ton travail ?

Ouais pas mal. Donc voilà, après je me dis, sur une mission de terrain, je me dis : « J'm'habille plutôt décontract' », pas souvent en robe, parce que c'est quand même vachement lié à ce que je fais [elle travaille dans le domaine de l'environnement]

Et par rapport au regard des gens ?

Ouais aussi. J'me suis habillée deux trois fois en robe au travail cet été, j'étais pas toujours trop à l'aise.

Parce qu'on t'a fait des remarques ?

Non pas spécialement... si, même des remarques qui sont plutôt agréables, mais c'est que... c'est pas évident de trouver la manière de t'habiller pour que tu sois toi à l'aise, et pas prendre de réflexions.

Camille, 25 ans

Malgré ces peurs féminines d'être mal-perçue, on a vu au début de ce chapitre que depuis quelques siècles le groupe femmes est codé comme étant le « Beau sexe », et je repère dans les discours que le terme « féminin » peut être utilisé comme compliment (une tenue

« féminine » étant utilisé comme synonyme de « belle tenue »). D'ailleurs, globalement, les femmes me disent recevoir plutôt des compliments que des remarques négatives :

Des fois, on a beau me dire que c'est moche ce que je porte, mais plus d'une fois, tous les jours, par tous les gens que je connais, et ben j'vais quand même le porter. Du coup j'me dis c'est pas tout pour les autres que je le porte, je le porte parce que j'aime bien. J'ai un pantalon jaune personne ne l'aime, mais moi je l'aime bien et je le porte. Je le porte toujours.[...] **A la fac j'vais plutôt avoir des commentaires positifs que négatifs, des remarques positives que négatives** : « J'sais pas comment tu fais pour t'habiller tous les matins, t'es tout le temps trop bien habillée et tout » [...] Je peux dire que je n'appartiens pas à des styles, genre racaille ou skater, ou heu... ou la classe 2²⁸² de tout à l'heure, les grosses poufiasses. Déjà je ne me maquille pas, je ne porte jamais de décolletés, j'essaye de ne pas m'habiller de façon vulgaire, parce que je déteste ça, enfin je trouve ça dommage. Et justement quand on en parlait avec les gens, avec les gens de mon entourage, avec les amis de la fac : eux ils pensaient que je m'habillais pour attirer le regard, des gars plutôt. Et je leur ai dit que non, au contraire non, que si je voulais vraiment attirer le regard des gars, je m'habillerais en décolleté car c'est ça qui attire le regard, ou en minijupe tout le temps... enfin voilà quoi. Je porterais des trucs qui attirent le regard, qui fait que les gars posent le regard sur toi. Et moi non, c'est pas du tout. **Moi c'est vraiment une harmonie de couleur que je recherche en fait. Et crois aussi qu'il faut que je me sente bien aussi dedans. Des fois je porte des trucs, le matin en partant je suis pas trop bien dedans... et quand j'ai des compliments du genre : « ah ça fait trop bien aujourd'hui, j'aime bien comment t'es habillée », ben ça te met plutôt à l'aise.**

Senay, 21 ans

Ainsi, l'exhibitionnisme des femmes ne s'adresse pas qu'aux spectateurs, il semble également avoir une visée narcissique :

Donc j'adore la lingerie, je dois avoir à peu près une soixantaine d'ensembles. Et le truc, c'est que **même si personne ne le voit, j'assortis en-dessous à ce que j'ai au-dessus, et très souvent, mes chaussures sont assorties à ce que j'ai en-dessous. Personne ne le saura, mais moi je le sais.** Donc le matin j'm'habille, et voilà je me suis fait plaisir. **Puisque quelque part, quand je dis une arme de séduction, c'est quand même avant tout pour me faire plaisir et me séduire.**

Corinne, 42 ans

Pour ce qui est de la sphère professionnelle, la norme exhibitionniste féminine est plus ou moins poussée selon le type d'emploi²⁸³, mais globalement, dans le monde professionnel,

²⁸² J'ai placé en annexe la typologie opérée par Senay distinguant quatre classes de femmes selon leur rapport à l'apparence.

²⁸³ Très schématiquement, je distinguerais trois types de normes d'apparence féminine au travail :

- une injonction à adopter une apparence féminine (dans certains secteurs comme la vente, le secrétariat, la restauration, l'accueil, la communication) ;
- une tendance à la « neutralisation » de l'aspect féminin de l'apparence dans des milieux professionnels majoritairement masculins (recherche, management, ingénierie, politique) ;
- l'obligation du port de l'uniforme (santé, armée, police, vente, justice).

Pour plus de détails sur le vêtement au travail voir FRANCEQUIN, Ginette, *Le vêtement de travail, une deuxième peau*, Erès, Ramonville Saint-Agne, 2008. Je reviendrai par ailleurs sur le rapport entre le vêtement et la division sexuelle du travail dans le chapitre 3.

les femmes savent anticiper sur les attentes des embaucheurs et « se déguisent » pour y répondre :

Donc là justement on le voit pour passer **les entretiens d'embauche... on s'déguise un peu quoi**. Mais on sait que c'est juste pour l'entretien, et que si on est pris de toute façon on ne s'habillera pas toujours comme ça.

Et tu pourrais me décrire une tenue... 'fin t'as passé des entretiens là ?

Ouais ben la tenue que j'mets : j'mets des chaussures à talons, puis j'mets une jupe, une jupe noire, puis après j'ai un haut qui fait un peu chemise.

Eva 24 ans

Si ce n'est pour certaines²⁸⁴, les femmes ont peu d'attentes en ce qui concerne la parure masculine. Il semble même plutôt y avoir chez elles une crainte que les hommes ne prennent trop soin d'eux :

J'pense que chez les femmes en règle générale il sert bien à s'faire voir, à s'montrer... que chez un homme il prend une part beaucoup moins importante... Dans leur vie déjà. J'pense que la plupart des hommes à l'inverse des filles, ils passent déjà beaucoup moins d'temps dans les magasins...

Toi t'aimerais bien un mec qui s'habille comment ?

Qui s'prenne pas la tête avec ses vêtements (rires).

Géraldine, 21 ans

Comme Géraldine, Audrey, qui se définit comme « coquette », ne se verrait pas en couple avec un homme « super coquet »²⁸⁵ :

Parce que les filles, c'est con (rires) et ça se prend tout le temps la tête pour rien [comprendre : les filles se compliquent la vie à se poser beaucoup de questions sur la meilleure apparence à adopter]. Non... Si c'est vrai d'un côté. **On est tout le temps à se prendre la tête : « Na na ni na na », les hommes un peu moins. Bon y en a si qui se prennent la tête par rapport à leur physique et tout...**

T'en connais ?

Ouais le serveur-là (rires) [un jeune homme dont on a parlé auparavant]. Lui j'pense qu'il fait attention vachement à son physique. J'pense qu'au niveau fringues, il fait attention à comment il s'habille. (silence) Mais ça devient la nouvelle mode hein. D'être... comment déjà ?

Métrosexuel ?

Métrosexuel voilà. **Et là de nos jours ça devient de plus en plus une mode : les mecs ils s'habillent slim quoi. Moi j'trouve qu'ils s'habillent façon pédé.**

Donc là le serveur t'aimes pas ?

Là aujourd'hui comme il était habillé ? (elle fait une grimace de dégoût) **Moi j'aime bien le style simple chez un mec. Un jean une chemise et voilà quoi.**

Et là c'est compliqué ?

Ben j'pense qu'il doit être super coquet, j'pense qu'il doit prendre trois plombs dans la salle d'eau et c'est chiant. **J'préfère un mec qui reste dix minutes qu'un mec qui reste une heure.**

Audrey, 28 ans

²⁸⁴Je pense à Mélissa qui me dit aimer que sur elle et sur son « partenaire » toute la tenue soit assortie.

²⁸⁵ Elle ne se verrait par ailleurs pas non plus en couple, avec un « roots » (sorte de babacool moderne) : « Ben déjà tu m'imagines : tu m'imagines moi avec un roots ? Habillée toute coquette avec un roots ? Déjà l'image c'est mort, 'fin visuellement envers les autres ça s'rait con : les roots ça sort avec les roots quoi. »

Décorer plus ou moins sans se réduire à un vulgaire décor : tel semble être l'actuel dilemme des femmes dans notre société.

Du côté des hommes : conformisme détaché et voyeurisme

Une jeune femme vient visiter un ami commun alors que nous discutons tous les deux. Nous nous mettons à parler tous les trois de choses et d'autres, jusqu'à ce que la conversation en arrive à la question de savoir si cette jeune femme entretient des rapports intimes avec son colocataire nigérian. Ce à quoi elle répond :

Non. **Moi j'aime les hommes et je n'en trouve pas.** Je ne voudrais **pas d'un type qui parle toute la journée des nouvelles fringues qu'il s'est acheté.**

Mon ami ne loupe pas une trop belle occasion de lui signaler son propre désintérêt pour les vêtements :

Ah ben moi je m'en fous des fringues ! [comprendre : si tu n'en trouve pas, moi je suis un vrai mec] Regarde : cette chemise, on me l'a donnée, ce pantalon je l'ai récupéré aux puces...

En effet, si la quasi-totalité des hommes que j'ai interrogés me font part de leur plaisir de côtoyer des femmes « élégantes », « coquettes », « féminines », ayant « de bon goûts », la plupart privilégient sur eux-mêmes des airs de « neutralité », de « simplicité », de « normalité », ainsi que l'aspect pratique et confortable du vêtement :

C'est hyper sexy les talons, pour une fille, j'entends, parce que pour passer le motoculteur dans le potager, je pense que ça ne serait pas pratique pour moi.

Jean-Gilbert, auditeur de l'émission Point G comme Giulia

Les hommes me déclarent en majorité ne pas « faire très attention » à ce qu'ils choisissent dans leur armoire le matin à la différence des femmes :

José = [...] Comme les gens s'habillent, ils sont toujours en train de parler un peu d'eux-mêmes quand ils s'habillent d'une certaine façon dans la journée. Je pense qu'il y a cet effet là...

Moi = Et toi par exemple qu'est-ce que tu dis de toi par exemple de la manière dont tu es habillé là aujourd'hui ?

José = (rires) Je pense... comme tous les jours, pour les cours **je fais pas trop attention**, je prends la première chose que je vois dans mon armoire. [...]

Thibault (à Steven) = **Moi j'trouve marrant pour un mec qui fait pas attention à ce qu'il porte, la capacité d'avoir des critères esthétiques très ciblés, chez la femme...**

Steven = Ah mais non non...

Thibault = ... **toi t'exprimerais rien mais la femme, mais la femme elle est capable d'exprimer quelque chose par son vêtement ?**

Steven = **Mais non ! mais c'est vrai que oui, quand on regarde la garde-robe d'une fille, d'un garçon...**

(rires)

Steven = ...**Oui on voit bien la différence. Y a qu'à regarder moi avec ma sœur. Quand ma mère elle allait... elle disait : « C'est même pas la peine que tu partes faire les magasins, j'sais déjà c'que tu veux : 3 t-shirts blancs, 3 noirs, un pantalon en jean par ci et tout » et qu'ma sœur passe des heures dans les magasins, des fois elle revient avec deux articles, et des fois dans la même journée elle change trois fois d'habits, donc tu dis : « bon c'est pas possible ». C'est vrai que oui, y a pas le même rapport, oui les filles peuvent des fois faire plus de... plus d'ajustements, plus de... plus de choix, plus d'armes pour pouvoir se déguiser, si on peut dire ou se... essayer des compositions... [...]... essayer des compositions folles. C'est vrai que pour un mec, il va faire quoi, il va mettre un kilt ?**

(rires)

Steven = ... il va mettre un boubou ? Il va mettre un short, soit ample soit moulant, il va mettre... c'est vrai que c'est pas tout à fait... tout à fait les mêmes trucs. C'est vrai. Ben c'est vrai. Mais après ça dépend aussi parce y a des mecs, je les vois dans la journée, ils sont en survet' et tout en « vas-y », et quand tu vas le revoir le soir en boîte de nuit, il va mettre des trucs super moulants et tout...

(rires)

Steven =... c'est pas la même personne, il change complètement de rôle. Là il vient faire le séducteur, soit en boîte, soit dans le bar.

Comme je l'ai déjà mentionné, l'idée de « parler chiffons » avec moi amuse Patrick, cela semble plutôt être une chose de filles²⁸⁶. Antoine, qui cherche à avoir la tenue la plus « neutre » possible et n'en a « rien à faire des vêtements », aide sa femme à choisir les siens en lui donnant son avis lorsqu'il fait les boutiques avec elle, comprenant que cela soit plus « important pour elle ». Pour Baptiste, faire les magasins est une activité « entre filles ». Le shopping est par ailleurs une activité considérée par beaucoup de mes enquêtés masculins plutôt comme une perte de temps qu'un plaisir²⁸⁷.

Selon Baptiste, cela n'est pas dans les mœurs de faire un compliment à un homme au sujet de son apparence. En effet, à part Samuel et Nadir, peu d'hommes me disent recevoir des compliments sur leur allure. Par contre, on leur fait remarquer des changements : quand Mathieu porte un costume au travail, on lui fait remarquer qu'il s'est mis sur son 31, sous-entendant que ce n'est pas le cas tous les jours. On fait aussi remarquer aux hommes lorsqu'ils ont des tenues jugées non-conformes à leur statut : Baptiste me dit qu'une vieille patiente lui a fait remarquer qu'il avait l'air un peu négligé avec ses cols roulés, par rapport à une époque où il portait la cravate ; Mathieu me dit qu'il a appris qu'un DRH avait inscrit dans le rapport

²⁸⁶Il distingue d'ailleurs entre ses deux filles l'aînée, qui serait plus « chiffons », « mode », ou « petite princesse », que la cadette.

²⁸⁷Je pense notamment à Thomas qui a été profondément choqué, en faisant du shopping, de voir que certains hommes pouvaient passer du temps à essayer des vêtements et à regarder les photos de leur garde-robe sur leur Smartphone pour voir comment ils pourraient assortir leurs tenues.

sur son entretien d'embauche : « Pas de veste de costume !!! Boucle d'oreille !!! » ; Vincent s'est fait reprocher le port d'espadrilles ou de bermudas dans les cabinets d'architecte où il travaillait.

Les hommes sont donc nombreux à être sensibles à la coquetterie et à l'élégance féminine, mais en ce qui les concerne, mis à part « faire propre » (en costume ou en jean et tee-shirt selon les occasions), la plupart des hommes interviewés me déclarent ne pas attacher beaucoup d'importance à l'image qu'ils renvoient aux autres :

Qu'est-ce que vous pensez que les gens pensent de vous par le biais de votre tenue ?

Je ne me suis jamais trop posé la question. Ce que j'essaye de faire de toute façon c'est de ne pas avoir une tenue... je ne veux pas que ma tenue soit un identifiant particulier ou que ça présente un intérêt particulier. C'est-à-dire que si je dois présenter un intérêt, je ne souhaite pas que cet intérêt soit d'ordre vestimentaire.

Donc neutraliser le plus possible ?

Neutraliser le plus possible. C'est-à-dire que je vais privilégier plutôt le fond que la forme. C'est plutôt mon angle d'attaque. Maintenant tout en faisant attention que... mais voilà si j'étais trop négligé par exemple... le vestimentaire deviendrait effectivement un élément qu'on remarquerait. Donc voilà. Ni dans un sens, ni dans l'autre. Un truc... (silence)

... Normal (rires)

Normal, au milieu quoi.

Antoine 52 ans

Lorsque je pose la même question à Thomas, j'obtiens une réponse plus radicale

J'essaye de rester assez basique en fait... et en fait **pour être franc, j'en ai rien à foutre de ce que les autres pensent de moi, j'en ai vraiment rien à cirer quoi.** Parce qu'il y en a si ils pouvaient courir aussi vite que je les emmerde franchement... (rires)

... contrairement aux citadins : eux ils sont tout le temps là à savoir si ça va bien à droite à gauche... si je pouvais me balader à poil chez moi et me trimballer devant la fenêtre je le ferais...

Thomas, 26 ans

Ou la réponse plus polie de Vincent

Qu'est-ce que tu penses que les gens pensent de ta façon de t'habiller ?

J crois que je m'en fiche de ce qu'ils peuvent penser. La liberté ça te va comme réponse ? Que je fais ce que je veux. Et que j'assume que je fais ce que je veux.

Vincent, 29 ans

Ce détachement affiché vis-à-vis du regard d'autrui est à contrebalancer par des stratégies d'adaptation aux normes du milieu professionnel. Beaucoup d'enquêtés adoptent un conformisme vestimentaire, conscients que cela leur permettra d'avancer plus rapidement dans la sphère professionnelle :

J'aurais peut-être accédé à ça plus tôt dans la vie professionnelle si je présentais mieux. Donc c'est pour ça que je fais des efforts là-dessus parce que je vois maintenant que ça peut me faire gagner des choses, que ça peut être intéressant.

Tu me disais tout à l'heure que tu voyais l'intérêt... c'est en termes d'accès...
... ouais et puis tu gagnes de la crédibilité. La réunion que j'ai fait il y a deux semaines, on est vingt personnes du monde entier, qui ne se connaissent pas, et on défend une opinion. Déjà je suis jeune : par rapport à eux je dois avoir dix ans d'écart minimum. **Je suis le plus jeune, je suis nouveau parce que c'est la première fois que je participe à ces comités-là, et en plus de ça si t'es pas bien habillé, tu passes pour autre chose... enfin il faut que tu fasses ta crédibilité sur autre chose. Tu vas perdre... les premiers trucs que tu vas dire vont être déterminants quoi. Si tu racontes une connerie, ben t'as grillé tes chances en fait. Moi je le vois vraiment comme ça, pas comme un handicap direct, mais tu te donnes un petit peu moins de chances d'y arriver quoi.**

Il faut être irréprochable sur le reste ?

Ouais. Y avait **un commercial qui m'avait dit ça. Il m'avait dit : « Moi le costard cravate ça me fait gagner 15 minutes de crédibilité quand je suis face à un client. Je dis pas que le résultat à la fin sera différent, mais j'ai gagné 15 minutes dans mon entretien. J'ai pas eu besoin de faire mes preuves pour montrer que j'étais quelqu'un de sérieux ».** Et j'ai eu **une autre remarque d'une personne qui était maghrébine qui était dans ma classe**, elle m'avait interpellé aussi parce que c'était au moment où on cherchait du boulot... et **il m'avait interpellé en me disant... c'était à la remise des diplômes, j'étais pas venu en costard, j'étais un des seuls de la classe à ne pas être venu en costume, je m'étais habillé normal, j'avais mis quand même une chemise mais voilà... il était venu me voir et m'avait dit : « J'comprends pas pourquoi... c'est dégueulasse, moi je m'appelle Mustafa, donc je pars déjà avec un handicap, j'ai pas le choix. Toi t'as le choix de bien t'habiller ou de pas bien t'habiller et tu fais le choix de te donner un handicap, alors que tu pars avec toutes tes chances. Moi je pars avec un handicap, et du coup je suis obligé de compenser par ailleurs, alors que toi t'as le choix et tu le fais pas ».** Ça ça m'avait vachement marqué quand même.

Mathieu 30 ans

Alban, lycéen, n'aime pas l'excentricité dans la tenue vestimentaire (comme faire du ski tout nu ou se teindre les cheveux en rose lorsque l'on habite dans une petite ville de province) :

J'trouve que c'est bien de s'adapter... bon je dis pas qu'il faut tout faire comme les autres mais **c'est bien quand même de s'adapter un petit peu, de se fondre un peu dans le décor, c'est pour le patrimoine après, c'est pas juste pour la personne.** C'est bien de pas faire honte... (silence, cherche ses mots)

... A la culture locale ?

Voilà.

Alban, 17 ans

J'observe une nette différence entre ce que les hommes me disent de leurs goûts pour l'apparence des femmes en situation d'entretien et ce qu'ils se disent au sujet des femmes lorsqu'ils sont entre eux. Ce que je retiens en effet de ma fréquentation de groupes masculins me porte plutôt à conclure que les hommes s'intéressent davantage aux corps des femmes qu'à leurs vêtements. Je m'explique. Les commentaires que j'entends sur l'apparence des femmes sont plutôt des invitations à remarquer « la blonde », « la brune », « le canon », « le

p'tit cul », « l'avion de chasse », ou la « paire de seins » qui passe par là, que des commentaires sur la couleur d'une robe ou la sophistication d'une coiffure. Comme je l'ai dit en partie C de l'introduction, Théo m'avoue ce qui est pour lui une loi générale : « en tant que mec », il est « normal », lorsqu'on regarde une femme, de s'imaginer la forme de son corps sous ses vêtements (et notamment celle de ses fesses et de ses seins). Cette norme voyeuriste masculine est plus ou moins assumée selon les interviewés :

T'aimes pas les minijupes ?

Si j'aime bien, mais je sais que si j'étais une fille, je me mettrais pas comme ça.

Pourquoi ?

Parce que c'est pas bien, on nous rentre dans une catégorie direct.

Et t'aimes bien pourquoi ?

Ben pour reluquer !

(rires) [puis, gêné, il me demande de le rassurer] **C'est anonyme hein ?**

Alban, 17 ans

Il semble par ailleurs de bon ton, chez les hommes, de dire que l'on n'apprécie pas la taille mannequin (lorsque l'on est en présence d'autres femmes), comme le montre l'exemple de Steven, démasqué par son amie Nina :

Nina = Mais toi qu'est-ce qui te plaît ? Les filles qui te plaisent, c'est des mannequins aussi !

Steven = Ah non, non non...

(brouhaha dans la salle, rires)

Steven = ... **moi je déteste les mannequins...**

(rires)

Steven = ... Non ! pourquoi je déteste les mannequins ? c'est que j'ai l'impression...

Nina =... Mais tu me fais bien rire, moi j'te vois dans la rue comment tu es.

Steven = Non moi j'ai l'impression...

(rires)

Steven = ... non moi je regarde pas les filles comme ça, mais moi ça je déteste les mannequins. Les mannequins c'est que j'ai l'impression qu'on est en train d'essayer de faire un standard où... quand je vois un défilé de mode, je rigole toujours, y a des fois des beaux habits mais : combien de femmes ont cette taille et rentrent dans des vêtements comme ça ?

Mais en fait, pour beaucoup d'hommes et de femmes, le corps féminin est censé respecter un certain standard s'il prétend à être mis en valeur :

Alors en Asie y a une mode... un peu moins en Europe, c'est **le short minuscule en jean...** et c'est vrai que **sur certaines filles ça rend pas mal, si elles ont des belles jambes...** c'est pas mal du tout.

Ludovic, 23 ans

Une journaliste m'interviewe à propos de mon enquête sur la chaussure datant de 2012. Elle me demande si je suis d'accord avec l'affirmation : « Dis-moi quelles chaussures tu portes, je te dirai qui tu es ». Je lui réponds que je ne suis pas d'accord, que je ne peux pas dire aux gens qui ils sont²⁸⁸. Quelques semaines plus tard, je prends le train et j'ouvre machinalement le journal gratuit que l'on m'a distribué sur le quai à la double page centrale. Le titre me donne immédiatement une impression de déjà-vu : « Dis-moi ce que tu chausses, je te dirai qui tu es ». Je vois que l'article en question est écrit par la journaliste avec qui j'ai conversé et qu'il cite mon nom. Pour éviter tout malentendu, il me semble important de réitérer : je n'ai pas la prétention de pouvoir définir ce que sont mes enquêtés à partir de ce qu'ils m'ont dit au sujet de leurs goûts vestimentaires, de la même manière qu'une psychanalyse d'une durée de 50 ans auprès du plus fin des spécialistes du psychisme n'autoriserait pas celui-ci à définir l'identité de son patient. **Si examiner les goûts vestimentaires des gens n'autorise pas à spéculer sur ce qu'ils sont intimement, en revanche, les informations qui se dégagent de l'interaction entre la subjectivité de mes enquêtés et la mienne peuvent se révéler d'une certaine pertinence pour discuter de l'état des relations entre les Français et de celui de leur culture²⁸⁹ à l'époque qui est la nôtre.**

Que retenir de ces deux chapitres descriptifs sur les goûts vestimentaires de mes enquêtés ?

- **Le goût est une capacité à percevoir de la différence (1.1)**
- **Le bon goût est celui du groupe de gens que l'on prend comme modèle (1.2)**
- **Les femmes ont acquis avec le temps un quasi-monopole dans le domaine de la parure, tandis que la beauté ou l'érotisme se focalisait sur certains éléments de leur vestiaire ou régions de leur corps (1.3)**
- **Le mauvais goût est celui des gens dont on essaye de se distinguer (1.4)**
- **Les goûts pour certains vêtements s'acquièrent par imitation et ne deviennent « naturels » qu'une fois que l'on oublie qu'ils ont un jour été appris (2.1)**
- **Les femmes aiment plutôt la mode et sont exhibitionnistes sans le vouloir vraiment, les hommes sont conformistes et voyeuristes sans l'assumer pleinement (2.2).**

²⁸⁸Evidemment, je peux me livrer, comme toute personne dotée d'un peu de bon sens, à des probabilités sauvages : si vous me dites : « Je porte des escarpins à talons aiguille », je peux vous dire à avec une marge d'erreur de 5% que vous êtes une femme. En revanche, si vous portez des chaussures de chantier boueuses en taille 46, je peux dire avec la même marge d'erreur que vous êtes un homme. Mais je trouve que cela n'a pas un grand intérêt, en tout cas ce n'est pas le propos de ma thèse.

²⁸⁹Je rappelle que je fais mienne la définition de la culture par D. Sperber en tant que vaste réseau de représentations mentales dont certaines sont plus contagieuses que les autres : SPERBER, Dan, *La contagion des idées*, Odile Jacob, Paris, 1996.

J'ai observé chez mes enquêtés, à l'échelle microsociale, un ensemble de préférences et d'apprentissages visant à adopter une apparence appropriée à ses goûts, et de rejets des pratiques peu valorisées. J'ai tenté de placer ces préférences et rejets dans le large processus historique de formation du bon goût, du goût des femmes et du goût des hommes. C'est à la fois par cette multitude de choix individuels guidés par des micro-préférences naturalisées lors de la socialisation, et par le contexte historique de formation des sous-cultures de classes et de sexes, que s'explique le fait que l'on puisse aujourd'hui, la plupart du temps, distinguer une femme d'un homme par son apparence lorsqu'elle marche dans la rue.

Premier transport : Du goût et du dégoût comme traduction moderne du pur et de l'impur

« Animal social, l'homme est un animal rituel. Supprimez une certaine forme de rite, et il réapparaît sous une autre forme, avec d'autant plus de vigueur que l'interaction sociale est intense. »²⁹⁰

Mary Douglas, *De la souillure*

Le chapitre 1 ressemble un peu au travail que j'ai réalisé en première année de master (mais il concernait les goûts vestimentaires féminins uniquement). Ce mémoire avait pour une large part consisté à relever des oppositions sémantiques dans le discours de mes enquêtées. La professeure C. Pessin, membre du jury, avait à l'époque trouvé cela très bien, et m'avait dit (et cela sonnait comme un compliment pour elle) : « C'est très structuraliste ». Susceptible et ne me reconnaissant jamais très bien dans les étiquettes que l'on m'accrole, comme je l'ai déjà dit, je prenais encore cela pour une insulte : mon interprétation n'était pas structuraliste, je décrivais seulement les représentations mentales de mes enquêtées au sujet du vêtement et de l'apparence. S'il y avait des structuralistes dans cette histoire, c'étaient mes enquêtées, pas moi : pour ma part, en sociologue, je ne pensais plus le monde social de manière aussi dichotomique en distinguant les « bonnes » pratiques sociales des « mauvaises » (ou du moins, je ne croyais pas moi-même en la « réalité » de ces dichotomies).

Lors du congrès de l'AFS en 2013, je fais une communication sur le thème de la vulgarité et de la stigmatisation de la sexualité féminine. Je soutiens l'idée que les pratiques vestimentaires féminines exagérant trop la connotation sexuelle (« vulgaires », « de pute ») sont paradoxalement marquées du sceau de l'infamie dans une société « déclarant²⁹¹ » avoir accompli sa libération sexuelle depuis les années 1960. Je parle à ce sujet d'une « schizophrénie culturelle » concernant les pratiques vestimentaires féminines : si les femmes suivent trop sérieusement l'injonction à la mise en valeur de leur corps, leur moralité sera mise en doute (avec des conséquences négatives dans leur vie socio-économique), si elles s'y opposent, leur appartenance à leur « classe de sexe » sera mise en doute (avec des conséquences négatives dans leur vie socio-économique) : quoi qu'elles fassent elles sortent

²⁹⁰ DOUGLAS, Mary, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, (1966) La Découverte, Paris, 2001, p 81.

²⁹¹ J'ai bien conscience que le fait d'écrire « une société déclarant » est un raccourci d'une atroce imprécision, mais il est bien commode. Personne ne me contredira cependant sur l'idée qu'il est très courant de nos jours de lire ou d'entendre des propos tels que « Depuis la révolution sexuelle de mai 68... ».

perdantes de l'échange. Entendant cela, l'ethnologue J. Courduriès me conseille de lire *De la souillure de l'anthropologue M. Douglas* (un ouvrage que j'avais oublié après l'avoir repéré dans la bibliographie de *Trouble dans le genre*).

Quelques temps plus tard, **je me plonge dans l'ouvrage et la lecture que j'en fais confirme mes intuitions anthropologiques concernant la formation des goûts, la fixation de l'identité des êtres et des choses, et l'activité mentale consistant à coder et à classifier la complexité du réel. Au sortir de cette lecture, je me risque à faire l'hypothèse suivante : les goûts, qu'ils soient vestimentaires, alimentaires, picturaux ou littéraires, sont des survivances sécularisées de l'activité humaine ancestrale qui consiste à séparer les éléments purs des éléments impurs.**

Dans son livre, M. Douglas développe l'analyse de ce qu'elle considère comme une constante anthropologique : les sociétés humaines ne supportent pas l'ambiguïté ou l'anomalie. Le caractère ambigu d'une chose veut dire qu'elle peut être interprétée de plusieurs façons ; l'anomalie est quant à elle la caractéristique d'un élément qui ne s'insère pas dans un système. S'intéressant aux les prescriptions du Lévitique (un des livres sacrés composant l'Ancien Testament) concernant la vie quotidienne, M. Douglas remarque que toute forme d'hybridité est farouchement condamnée²⁹². Pêle-mêle, sont considérés comme « abomination » (inverse de ce qui est « saint », c'est-à-dire propre à la volonté divine) : ensemercer son champ de deux espèces de plantes, s'accoupler avec un animal, porter des vêtements de deux étoffes mélangées, et bien sûr s'habiller en homme quand on est une femme et inversement. Ce rejet de l'hybridité apparaît de manière très flagrante dans le domaine de l'alimentation, la consommation d'animaux « hybrides » étant interdite. M. Douglas nous explique que ne sont considérées comme « pures » ou « saintes » que les nourritures totalement conformes à leur classe (en référence à la classification du vivant peu élaborée qui était en vogue au V^e siècle avant J-C). Ainsi, tous les animaux qui ne sont pas équipés du moyen de locomotion adapté à leur élément (la terre, les eaux, ou l'air) sont contraires à la sainteté et ne peuvent être consommés²⁹³. Sont jugés purs uniquement les animaux terrestres ruminants ayant des sabots fourchus ; par opposition, les mammifères à qui il manque une de ces caractéristiques sont considérés comme impurs et donc impropres à la consommation (par exemple le porc, le lapin, ou le chameau). Pour ce qui est des animaux

²⁹² DOUGLAS, Mary, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, (1966) La Découverte, Paris, 2001, p 72.

²⁹³ « Les espèces impures sont celles qui sont des membres imparfaits de leur classe, ou dont la classe défie le schéma général de l'univers. » *Ibid.*, p 74.

aquatiques, ceux qui ont des écailles et des nageoires sont jugés purs, tandis que tous les autres poissons, les coquillages, et les fruits de mer sont exclus de l'alimentation²⁹⁴.

Le lien entre les couples de catégories religieuses sainteté/abomination ou pur/impur et les goûts et opinions relatifs à l'apparence dans la France actuelle m'est apparu en remarquant certaines manies me semblant d'un même ordre d'idée chez mes enquêtés : Béatrice déteste la jupe-culotte (selon elle « il faut choisir ») ; Steven déteste les jeans slim portés bas sur les fesses comme le baggy (selon lui « il faut choisir ») ; Sidonie trouve absurdes les sandales ouvertes sur le pied et couvrant la cheville ; beaucoup de gens trouvent absurde de porter une jupe sur un pantalon (« il faut choisir »), beaucoup de gens trouvent affreuses les chaussures à talons compensés (« il faut choisir » entre le vrai talon haut ou le plat) ; selon Alexia on ne peut pas porter un haut qui fait « sport » avec des chaussures « habillé » ; selon Irène, qui porte les cheveux ras et une veste achetée au rayon homme lors de notre entretien, les gens sont mal à l'aise, voire fâchés, lorsqu'ils se trompent dans le codage de son apparence et qu'ils l'appellent « Monsieur ».

En effet, pour beaucoup des enquêtés, il semble malvenu de s'habiller comme une femme quand on est un homme, et inversement, à un degré d'importance moindre. Par exemple, Jean est choqué de voir qu'il portait des barboteuses (robe de bébé unisexe²⁹⁵) sur des photos prises lorsqu'il était bébé. Il se rappelle de sa mère dans des vêtements « pas très féminins », ce qu'il explique par le fait qu'elle était mère au foyer avec un mari ouvrier. Lorsqu'il a eu des enfants, il a pris bien soin d'acheter des vêtements bien différenciés. Il me dit apprécier chez une femme le fait qu'elle s'habille de façon « féminine ».

Je relève par ailleurs dans mes entretiens que l'on utilise le champ lexical de la saleté pour évoquer le mauvais goût des autres :

Mais après une tenue une tenue qui choque... ouais moi c'est : gothique, ça me choque à mort. Ouais, c'est pas le vêtement, c'est les chaussures. En gros les chaussures **dégueulasses** avec leurs bouts de ferraille dedans. Oh j'trouve ça **laid**.

Audrey, 27 ans

Tu dis « c'est bon quoi ! ». Des fois tu dis « ouais »... j'sais pas pour moi, personnellement, j'trouve **pas** ces habits **beaux** quoi. Moi j'les trouve **dégueulasses** quoi.

Steven, entretien de groupe

Ben on m'habillait... avec ces caleçons **dégueulasses** (rires) que j'pense on a toutes eu un peu. Qui **sont comme des** leggings²⁹⁶ **mais** sans rien dessus [sans jupe ou tunique], avec des p'tites fleurs, des machin moches... Bon pendant longtemps

²⁹⁴ Cf. Deutéronome 14 et Lévitique 11.

²⁹⁵ Le caractère pratique de ce vêtement pour changer les couches ne lui vient pas à l'esprit.

²⁹⁶ Agnès porte aujourd'hui des leggings.

c'étaient mes parents qui m'habillaient, j'me souviens de quelques trucs... voilà quand j'ai commencé à m'habiller, c'était encore pire (rires), quand tu vois les photos maintenant. J'avais eu ce jean, pattes d'éph, où y avait des p'tits chiens délavés dessus, c'était **immonde** (rires) c'était immonde, et je l'adorais lui-aussi j'me souviens.

Agnès, 21 ans

Et quelles chaussures vous détestez ?
(silence) Baskets.

Baskets. Toutes formes confondues de baskets ?
Ouais. Ou alors ces trucs moches là, les Uggs là. Quand elles sont sorties, c'était à la mode un temps, c'était **ignoble**.

Corine, 42 ans

L'impureté au sens symbolique ne l'est pas au sens hygiénique (au regard des connaissances bactériologiques actuelles), ou encore chimique (degré de pureté de l'or ou de l'alcool). Pour Jacques « faire sale » ne veut pas tout à fait dire « sale hygiéniquement » ; pour Eric « faire propre » veut dire en fait dire « pas faire débraillé » ; pour Amélie, serveuse, avoir une tenue « respectueuse » fait que :

[...] le **client il se dit** qu'il est dans un établissement respectueux où les gens s'habillent bien, où les gens s'habillent proprement et correctement, où ils sont propres. Et c'est qu'**du coup la nourriture** elle est ben... **elle doit être propre parce que la personne est propre**.

La nourriture casher des Juifs n'évite pas les contaminations bactériologiques, mais la contamination symbolique par contact avec des éléments codés religieusement comme impurs. De même, comme on l'a vu avec G. Vigarello, la propreté symbolique des cols blancs et des parfums de la noblesse à plus à voir avec une distinction des mœurs vulgaires du petit peuple qu'avec un souci d'hygiène (les microbes sont en effet « inventés » au XIX^e siècle). Le système de caste²⁹⁷ indien interdisait de la même façon la contamination symbolique²⁹⁸.

Inversement, la pureté au sens symbolique ne l'est pas toujours au sens hygiénique, au sens large de ce qui est décrit comme « sain » par la médecine contemporaine. Par exemple : manger une pomme pour sa santé alors qu'elle a été plongée plusieurs fois dans des bains de conservateurs probablement toxiques, se baigner dans l'eau du Gange (un des fleuves les plus

²⁹⁷L'étymologie du mot caste est très intéressante à souligner. Du latin *castus*, mot de la langue religieuse, ayant un équivalent en sanscrit, « qui se conforme aux règles et aux rites » dérivés : châtier (corriger, instruire) chaste, chasteté. *Castus* a pris le sens secondaire de « pur » : dérivés inceste (impur) caste (pur, sans mélange). Le Robert, Dictionnaire étymologique du français, Jacqueline Picoche, Paris, 2009.

²⁹⁸« *Les Brahmanes (les prêtres) sont considérés comme plus purs que les Kshatriyas (les guerriers), les Kshatriyas sont plus purs que les Vaishyas (les marchands), et ces derniers plus purs que les Shudras (les fermiers).* » GRAEBER, David, *Des fins du capitalisme. Possibilités 1*, Payot et Rivages, Paris, 2014, p 91.

pollués au monde) pour se purifier, ou encore pratiquer la sodomie pour préserver sa virginité.²⁹⁹

Les aversions pour les vêtements et généralement les pratiques d'apparence jugées vulgaires, sales ou hybrides s'expliquent selon moi par la persistance de sentiments irrationnels à l'égard de choses et activités codées comme impures dans une société pourtant sécularisée³⁰⁰. En reprenant les travaux de D. Sperber³⁰¹, je dirais que deux types de savoirs semblent cohabiter en France de nos jours, non sans contradictions. D'un côté un « *savoir scientifique* » en constante progression, hautement spécialisé, et un « *savoir symbolique* » qui est un mélange plus ou moins heureux d'idéologie républicaine, de résidus de références aux religions du Livre, et de dérivés des multiples critiques contre-culturelles.

Contrairement à une époque, comme celle de Jeanne d'Arc, où les pratiques impures (travestissement, habillement jugé indécent pour une femme) étaient sévèrement punies par la loi, elles sont « tolérées » en France. Une tolérance qui laisse à tout un chacun la possibilité de se vêtir comme il l'entend, mais qui n'empêche pas les autres de le mépriser pour ce qu'il fait :

Des fois, moi **j'vois des copines qui s'habillent... moi j'suis là « on peut pas...**
(silence)

Par exemple ?

Ben une fois, j'ai vu une copine elle avait sorti une robe moulante, elle avait mis des bottes qui arrivaient là là... (très haut sur la cuisse). **J'étais là « non, non, non ! ». Parce que pour moi c'est vulgaire quoi. Après si c'est son style, elle est sortie comme ça, elle fait ce qu'elle veut hein... mais...**

Toi t'étais mal à l'aise d'être avec elle parce qu'elle était comme ça ?

Ben ouais parce que tu sais déjà... une fille qui s'habille comme ça, t'es obligé de porter attention à elle quoi. Mais **c'est pas forcément que du bien les yeux des mecs sur ça quoi...** c'est pas forcément... tu vois ils peuvent avoir une... ils peuvent se dire aussi : « Ben tiens, c'est une fille facile » quoi. Y a certaines modes vestimentaires... moi tu vois j'suis là : « Elle fait sa chaudasse celle-là ou quoi ? Elle fait exprès ou ? ».

Mais ça veut dire quoi c'est « une fille facile » ?

Ben la meuf elle cherche pour s'faire baiser quoi. Ben y en a hein... tu vas en boîte... tu vois y en a elles sont habillées, tu te dis : « Elles font vraiment exprès pour se faire

²⁹⁹Dans tous ces cas de figure, on a par ailleurs de bonnes illustrations de ce qu'on appelle « ritualisme » (respecter la règle devient le but) en sociologie des organisations, phénomène qui est, selon M. Crozier, à l'origine des « cercles vicieux » dans les organisations bureaucratiques (cf. Saintsauleu, R. *Sociologie de l'entreprise. Organisation, culture et développement*, Presses de science-po et Dalloz, Paris, 1997).

³⁰⁰J'utilise ce terme pour rendre compte du résultat du processus de « *désenchantement du monde* » décrit par M. Weber : les croyances religieuses et l'action de Dieu cessent d'être invoquées pour expliquer les phénomènes, tandis que la signification fondamentale du monde, de l'existence, disparaît (« *vacance du sens* »). Cf. WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905)

http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/ethique_protestante/Ethique_protestante.pdf

³⁰¹ Cf. partie C.2 de l'introduction.

baiser ce soir » quoi. Bon après, moi j'suis pas dans leur tête hein. Des filles comme ça elles s'habillent un peu olé olé, j'me dis : « Celle-ci elle a envie de se faire tirer ce soir quoi. » Oh y a des façons de s'habiller... en boîte de nuit, t'es pas obligé de t'habiller en pute quoi.

Mais si tu recherches un partenaire pour une soirée ?

Ouais. Ah oui mais **après on fait c'qu'on veut hein ! Chacun ses fesses hein** (rires).

Audrey, 28 ans

Dans un contexte culturel véhiculant des dichotomies telles que beauté/vulgarité ou non-facilité/facilité retranscrivant les anciennes prescriptions religieuses au sujet de la chasteté des femmes, il peut finalement paraître logique que la pratique du port d'un voile intégral rencontre un certain succès chez les Françaises soucieuses de témoigner de leur « honnêteté »³⁰². Et il paraît « logique » que ce morceau de tissu suscite des réactions aussi ambivalentes :

Nina = ...Moi j'trouve que [la burqa] c'est moins choquant... moi ça m'dérange pas que quelqu'un soit comme ça que quelqu'un qui se trimballe à moitié à poil dans la rue.

Et il est également « logique », dans ce système d'oppositions dualistes, que le fait que certaines femmes soient entièrement voilées puisse être perçu comme une forme de violence ou d'insulte pour les individus qui trouvent « normal » que les femmes exhibent leur corps. Dans ce contexte, la femme française silencieuse sous sa burqa peut sembler « crier » aux autres : « Vous avez le droit de porter vos minijupes, mais moi je pense que pour être une femme pure, il faut être voilée » ; ou pour être plus vulgaire : « Mesdames : vous êtes des dégueulasses à vous trimballer à moitié à poil dans la rue ». Car en effet, dans un système dichotomique, l'affirmation de sa propre pureté ne peut se faire que par la désignation de l'impureté d'une autre classe de personnes. Ainsi, les textes sacrés incitaient à l'origine les Juifs à se laisser pousser les papillotes (pe'ot) pour se distinguer des Hittites, des Ethiopiens ou des Perses, et ainsi spécifier le plus haut degré de pureté de leur propre confession par des signes visuels³⁰³. Si les Romains se sont refusés pendant des siècles à adopter les braies bien pratiques des Gaulois, c'est qu'ils les considéraient comme l' « *emblème de la barbarie* »³⁰⁴.

³⁰²Je crois rejoindre dans mon interprétation celle de l'historien J-C Bologne : « *En réduisant la femme au couple binaire (pudeur/impudeur) de la décence masculine, notre époque ne peut plus que condamner, soit le dévoilement de la chair (le sursaut de moralisme auquel nous assistons n'est pas seulement un « retour de bâton » après le laxisme de la génération précédente), soit la pudibonderie excessive (dans la vieille thématique freudienne du complexe et du refoulement). Or, le binaire est volontiers asymptotique : il tend vers l'excès et la caricature. D'un côté, il mène à la burqa ; de l'autre au trash.* » BOLOGNE, Jean-Claude, *Pudeurs féminines. Voilées, dévoilées, révélées*, Seuil, Paris, 2010, p 10-11.

³⁰³BROMBERGER, Christian, *Tricho logiques. Une anthropologie des cheveux et des poils*, Bayard, Paris, 2010, p 50-51.

³⁰⁴BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010, p 10.

Dans cette même optique, le mépris actuel des Français pour les vêtements vulgaires, ou encore pour les vêtements qui connotent l'homosexualité, semble être un moyen d'affirmer la pureté de son propre goût et de sa propre sexualité.

Jusqu'à une période récente en France, les hommes se sont parfois permis d'imposer, de manière coercitive, des signes infamants à certaines catégories d'individus dépréciées. C'est ce que nous montre l'historien M. Pastoureau dans son ouvrage sur l'histoire des rayures. Selon lui, au Moyen-âge, ce signe visuel était un moyen visuel de symboliser le désordre. Elle était ainsi la marque imposée à divers groupes situés en marge de la société ou auxquels était attribuée une valeur sociale moindre : les prostituées, les bourreaux, les jongleurs, les valets, ou encore les prisonniers. Un exemple qui nous montre comment un simple contraste de couleur sur un vêtement peut acquérir le statut de marque infamante : « *Rayer une surface [...] sert à la distinguer, à la signaler, à l'opposer ou à l'associer à une autre surface, donc à la classer, à la surveiller, à la vérifier, voire à la censurer.*³⁰⁵ »

Depuis la Seconde Guerre Mondiale – durant laquelle les Juifs se sont fait imposer le port d'une étoile jaune, puis raser la tête dans les camps de concentration, ainsi que les Françaises soupçonnées d'avoir couché avec l'occupant à la Libération³⁰⁶ – il semblerait qu'il ne soit plus de mise en France d'imposer des marques corporelles infamantes à certaines catégories d'êtres humains. Cependant, la tendance à attribuer à autrui des identités stigmatisées³⁰⁷ et à en rechercher les marques visuelles ne semble pas s'être éteinte de ce fait, ce que l'on peut déduire en observant la persistance de l'épouvantail que constituent encore la figure de la prostituée ou celle de l'homosexuel à l'époque qui est la nôtre.

³⁰⁵ PASTOUREAU, Michel, *L'étoffe du diable, une histoire des rayures et des tissus rayés*, Seuil, Paris, 1991, p 143.

³⁰⁶ A l'occasion d'une commémoration de la fin de la guerre 1939-45, j'ai entendu sur France Inter (peut-être le 8 mai 2015) un témoignage d'une résistante qui m'a beaucoup émue. Cette femme disait que ceux qui avaient tondu les femmes à la Libération, étaient en grande majorité « ceux-là mêmes » qui s'étaient empressés d'aller dénoncer leurs voisins Juifs pendant l'Occupation. Comme quoi la question de la collaboration est plus complexe qu'elle ne le paraît.

³⁰⁷ Je reviendrai sur la question de l'identité et du stigmatisme chez E. Goffman dans entre le chapitre 3 et le chapitre 4.

CHAPITRE 3. Identité et schismogénèse : des femmes, des hommes et des Hommes

« Où sont les femmes ?
Avec leurs gestes pleins de charme »
Patrick Juvet

« Je cherche un homme »
Diogène de Sinope

Je rappelle que l'interrogation qui m'anime dans cette recherche est de comprendre pourquoi et comment les hommes s'habillent au rayon homme et les femmes au rayon femme dans la société française contemporaine. Après avoir essayé de montrer dans les deux premiers chapitres, la manière dont les femmes et les hommes en venaient à nourrir des goûts, des « *cultures de l'apparence* » et des « *techniques du corps* » donnant lieu à des « *éthos* » différenciés en matière d'apparence, j'aimerais dans ce chapitre amener le lecteur à imaginer le moteur de cette différenciation. Le meilleur mot que j'ai trouvé pour décrire ce processus est le terme « *schismogénèse* » inventé par G. Bateson. **Sous ses grands airs, ce mot cache en fait une base étymologique très simple : de « schisme » – qui signifie une division dans un groupe – et « genèse » – qui désigne un processus de création, de formation ou développement de quelque chose – la « *schismogénèse* » se présente comme un processus de création par division. J'interpréterai certains propos de mes enquêtés à la lumière de ce concept dans la partie 3.1. de ce chapitre.**

J'ai remarqué quelque chose qui m'a interpellée au début de mon enquête. Les jeunes enquêtés semblent souhaiter échapper à toute forme d'« étiquetage ». Ils portent des dreadlocks ou des sarouels, mais ne veulent pas qu'on les appelle « hippies » ; ils portent des joggings, des Nike Air Max et des casquettes sans vouloir passer pour des « racailles » ou des « cassos » ; ils portent des chaussures de skate et des baggys sans pour autant se reconnaître tout à fait sous le vocable « skateur ». Au contraire, ceux qui ont l'âge d'être leurs parents n'hésitent pas à s'auto-désigner comme ayant été « babacool », « anticonformiste », ou « BCBG », à user du pronom « nous » pour parler de leurs habitudes et celles de leurs amis dans le passé. Les plus jeunes ne veulent pas « rentrer dans le moule » ; ils ne veulent pas qu'on « leur colle l'étiquette de... » ; ils ne se sentent jamais « vraiment coller au stéréotype de... ». Dans l'ensemble, ils ont tendance à beaucoup utiliser les guillemets pour

s'exprimer ; à dire des choses comme : « ce qu'on appelle « skateur » », « ce qu'on appelle « racaille » », « ce qu'on appelle « hippie » », ou « **pas comme** ce qu'on appelle « pute » ». En ce sens, ils me font penser aux Wintu, autochtones amérindiens du Nord de la Californie, décrits par D. Lee :

« Les Wintu se montrent constamment humbles et respectueux à l'égard de la nature et de la société. Aucun mot ne peut rendre exactement une forme de pensée aussi étrangère à notre culture. En effet nous sommes agressifs envers la réalité. Nous disons « voilà du pain » et non pas, comme les Wintu, « j'appelle ceci du pain » ou « je sens », « je vois ou je goûte que c'est du pain. Les Wintu ne disent jamais « voilà ». S'ils parlent d'une réalité étrangère à leurs propres expériences, ils se contentent de l'évoquer implicitement. De plus, ils ne parlent jamais de leurs propres expériences comme s'il s'agissait d'une vérité indiscutable.³⁰⁸ »

Ces jeunes gens me semblent ne pas vouloir s'identifier entièrement à quelque terme que ce soit. De la même manière, les femmes des deux générations utilisent à propos d'elles-mêmes les expressions « féminin » ou « garçon manqué » entre guillemets. Il y a une seule chose qui, cependant, semble ne pas avoir besoin de s'exprimer entre guillemets, c'est le caractère masculin des tenues que les hommes qui me les décrivent portent.

Selon l'historienne S. Steinberg, la peur de la confusion des sexes s'est exprimée à de nombreuses périodes de l'Histoire³⁰⁹. J'écris ma thèse durant une période de ce genre. En effet, l'idée de la non-immoralité des relations homosexuelles³¹⁰ s'est lentement ancrée dans les esprits d'une majorité de la population française en âge de voter, ce qui a amené le parti du gouvernement actuel à faire de l'extension du droit au mariage aux homosexuels un élément de sa campagne électorale. C'était sans imaginer la résistance active qu'une autre partie de la population (pourtant d'habitude peu encline à faire preuve de son mécontentement en gesticulant sur la voie publique) allait opposer à cette évolution, manifestant longuement et bruyamment son désaccord dans les rues parisiennes, en amont et en aval du vote de la loi. Toute personne prête à comprendre cette suite d'évènements dans sa complexité doit probablement être amenée à se poser la question : quelle est cette chose si précieuse que les opposants au mariage homosexuel redoutent tant de perdre ?

De l'autre côté de l'Atlantique, la culture des indiens Guayaki nous offre l'illustration d'une solution radicale contre la confusion des genres tant crainte par les fondamentalistes en

³⁰⁸ LEE, Dorothy (1959) in, BROWN, Richard, *Clés pour une poétique de la sociologie* (1977), Acte Sud, Paris, 1989, p 45.

³⁰⁹ STEINBERG, Sylvie, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, Paris, 2001.

³¹⁰ Je rappelle que le délit d'homosexualité a été supprimé en France en 1981.

tous genres. J'ai en effet compris une chose essentielle concernant le genre lors de ma première lecture du chapitre « L'arc et le panier » de l'ouvrage *La société contre l'Etat* de P. Clastres, il y a 6 ou 7 ans de cela. Les Guayaki sont des chasseurs-cueilleurs vivant au Paraguay et au Brésil³¹¹. Peuple nomade, les deux activités essentielles à leur vie quotidienne sont la chasse et le transport. Les hommes chassent à l'arc, les femmes portent les affaires dans leur panier. Chaque homme se fabrique son arc, le petit garçon joue avec un arc miniature ; chaque femme tisse son panier, la petite fille joue avec un panier miniature. « Chacun sa place » pourrait-on dire³¹². Cependant, il est nécessaire d'amener une nuance significative à ce tableau : « *Les sentiments qu'éprouvent chaque sexe par rapport à l'objet privilégié de l'autre sont très différents : un chasseur ne supporterait pas la honte de transporter un panier tandis que son épouse **craindrait** de toucher son arc.* ³¹³ » Pour les Guayaki, si une femme touche l'arc d'un homme, cela peut attirer la malchance³¹⁴ à la chasse sur son propriétaire : il devient *pané*³¹⁵. Quand un homme est victime de cette malédiction, il doit renoncer à sa masculinité, en même temps qu'à son arc, et prendre le panier. Il intègre le groupe des femmes, participe à leurs activités de portage et en devient une métaphoriquement :

« Les hommes n'existent que comme chasseurs, et ils maintiennent la certitude de leur être en préservant leur arc du contact de la femme. [...] La conjonction de l'homme et de l'arc ne peut se rompre sans se transformer en son inverse et complémentaire : celle de la femme et du panier. ³¹⁶ »

Après avoir développé la question de la schismogénèse (3.1), l'objet de ce chapitre sera de montrer au lecteur les liens que peuvent entretenir la division sexuelle du travail (3.2), le travestissement (3.3), et la formation de l'identité dans la modernité (3.4).

³¹¹ Je ne sais pas quel est leur mode de vie actuel, mais c'est comme cela qu'il était décrit par l'ethnologue P. Clastres dans les années 1970.

³¹² Ou « chacun sa fonction dans l'organisation » diraient les fonctionnalistes.

³¹³ CLASTRES, Pierre, *La société contre l'Etat* (1974), Minuit, Paris, 2011, p 92.

³¹⁴ Je rappelle au lecteur que j'ai longuement développé la question du fétichisme et sa première définition ethnologique dans la partie 1.3 du chapitre 1.

³¹⁵ Comme les femmes sont censées porter malheur sur les bateaux (cf. partie suivante).

³¹⁶ CLASTRES, Pierre, *La société contre l'Etat* (1974), Minuit, Paris, 2011, p 93.

3. 1. La schismogénèse

On se sent quand même... soit en accord soit contre quoi. Y a pas vraiment de truc intermédiaire.

Agnès 21 ans

« Celui qui imite un peuple en fait partie »

Hadith³¹⁷

Lorsque, pendant de la rédaction de mon mémoire de M2, j'ai découvert le concept de « schismogénèse » et me suis intéressée au travail de G. Bateson, j'en ai tout de suite pressenti l'intérêt pour ma recherche, mais je n'ai pas eu le temps de digérer l'information et de lui donner tout le relief qu'elle méritait. J'ai lu plus attentivement *La cérémonie du Naven* en première année de thèse et je me suis dit qu'il y avait là une des clés de mon questionnement sur le genre et ses apparences. Puis j'ai oublié cette lecture, trop absorbée par les récits de mes informateurs ; puis j'ai lu *Vers une écologie de l'esprit* en 3^e année et j'ai tout recompris. L'explication que donne G. Bateson de la « schismogénèse » n'a rien de très compliqué, mais il s'agit d'être attentif :

« Je définis la schismogénèse comme un processus de différenciation dans les normes de comportement individuel résultant d'interactions cumulatives entre des individus. [...] Si l'on veut échapper à tout mysticisme, il faut donner pour objet à ce que l'on désigne du terme vague de psychologie sociale l'étude des réactions des individus aux réactions des autres individus. L'objet de la recherche étant ainsi défini, il faut considérer la relation entre deux individus ou entre groupes d'individus comme capable de se modifier de temps à autre, même sans intervention extérieure, et examiner non seulement les réactions de A au comportement de B, mais aussi comment ces réactions affectent la conduite de B et l'effet de cette dernière sur A.

Il est évident que de nombreux systèmes de relations, entre individus ou entre groupes d'individus, tendent à changer progressivement. Soit, par exemple, un des modèles de comportement culturellement approprié à l'individu A et considéré comme modèle autoritaire. On s'attend à ce que B y réponde par ce qui est considéré culturellement comme de la soumission. Il est probable que cette soumission favorisera un autre acte autoritaire qui exigera à son tour la soumission. Nous avons ainsi une relation qui change progressivement et, à moins que d'autres facteurs n'interviennent, A deviendra nécessairement plus autoritaire et B de plus en plus soumis. Ce changement progressif se produira aussi bien si A et B sont des individus séparés ou s'ils sont membres de groupes complémentaires. A côté de ce type de changements progressifs que nous appellerons schismogénèse complémentaire, il existe un autre modèle de relations entre individus ou groupes d'individus qui contient également les germes d'un changement progressif : si par exemple la vantardise constitue le modèle culturel de comportement d'un groupe et si l'autre groupe y répond aussi par la vantardise, une situation de compétition peut se développer dans laquelle la vantardise mène à une surenchère, et ainsi de suite.

³¹⁷Dans l'islam, un hadith est une communication orale attribuée au prophète Mahomet.

*Nous pouvons appeler ce type de changement progressif schismogénèse « symétrique ».*³¹⁸ »

Revenant à la description des éthos masculins et féminins chez les Iatmuls, l'anthropologue donne un exemple de schismogénèse complémentaire :

*« Nous avons vu que les femmes forment le public des représentations des hommes et on ne peut douter que la présence d'un public soit un facteur très important dans la formation du comportement des hommes. En fait, les hommes sont probablement d'autant plus exhibitionnistes que les femmes les admirent. Réciproquement, on ne peut douter que le comportement spectaculaire soit un stimulant qui encourage chez les femmes la conduite complémentaire appropriée. »*³¹⁹

Pour schématiser la relation entre ces deux groupes, on pourrait dire que les uns se disent : « Je suis d'autant plus un homme que je ne suis pas une femme (schismogénèse complémentaire), et je suis d'autant plus un homme que je surenchéris sur les signes de la virilité (schismogénèse symétrique) » ; tandis que les autres se disent : « Je suis d'autant plus une femme que je ne suis pas un homme (schismogénèse complémentaire), et je suis d'autant plus une femme que je surenchéris sur les signes de la féminité (schismogénèse symétrique).

Après avoir donné des exemples de cette différenciation sur le principe de l'identification à deux classes de sexe distinctes, je montrerai le caractère complexe que prend ce processus dans une société ayant multiplié avec le temps les sources de différenciation interindividuelles (économique, politique, religieuses, générationnelles).

³¹⁸BATESON, Gregory, *La cérémonie du naven. Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée*, Minuit, Paris, 1971, p 189-190.

³¹⁹*Ibid.*, p 190.

Schismogénèse complémentaire

« Je crois qu'élaborer une position sexuelle, ou que réciter une position sexuelle³²⁰, implique toujours d'être hanté par ce qui est exclu. Et plus la position est rigide, plus le spectre sera considérable, plus il sera menaçant. [...] Je crois que l'on est défini autant par ce que l'on n'est pas que par la position que l'on occupe effectivement. Il y a une interrelation constitutive.³²¹ »

Judith Butler, *Humain, inhumain. Le travail critique des normes*

Lorsque je demande à mes enquêtés hommes et femmes s'ils considèrent, pour les premiers leur tenue masculine, ou féminine pour les secondes, j'arrive à repérer un ensemble de critères distincts relativement cohérent pour définir le caractère masculin ou féminin d'une tenue. Globalement dans les représentations, la finesse et le côté travaillé sont associés à la féminité tandis que la largeur et la rusticité sont associées au masculin. Il en va de même des couples d'opposition recherche/sobriété, couleurs/contrastes, imprimé/uni, moulant/large, dévoilant/couvrant...

Lorsque je pose cette question aux hommes, ils me répondent positivement dans l'ensemble sans que cela leur demande une intense réflexion :

Est-ce que votre tenue vestimentaire est masculine ?

Ouais je pense **oui. Oui.** (silence)

Baptiste, 55 ans

Est-ce que tu considères ta tenue comme masculine ?

Heu **oui. Ça m'arrive pas de porter des vêtements qui sont efféminés...** non. Surtout que comme je disais je suis assez large des épaules en général ce genre de vêtements ne m'irait pas... et **de toute façon ça m'intéresse pas donc...**

C'est quoi des vêtements efféminés pour toi ?

J'sais pas des... par exemple **ce que j'aime pas quand il s'agit de débardeurs ou de hauts... par exemple les débardeurs, il y en a qui ont un décolleté vraiment bas, ça vraiment je supporte pas... vraiment ça va trop bas pour moi. J'pense que c'est ce genre-là qui fait un peu moins masculin. Ou alors un jean très très slim.**

Nadir, 24 ans

³²⁰Grosso modo l'expression : « *réciter une position sexuelle* » peut se traduire du langage butlerien par le fait de répéter des actes codés culturellement comme étant propres aux hommes ou aux femmes et ainsi rendre ainsi « réelles » (actualiser) ces groupes sociaux (hommes, femmes) aux comportements différenciés. C'est que J. Butler, appelle la « *performativité du genre* » (le terme « *performativité* » étant repris à la philosophie pragmatiste de J. Austin, cf. *Quand dire c'est faire*), selon elle, le genre (bicatégorisation du monde social) existe parce qu'on veut bien le jouer.

³²¹BUTLER, Judith, *Humain, inhumain. Le travail critique des normes*, Ed. Amsterdam, Paris, 2006, p 23.

Est-ce que ta tenue vestimentaire est masculine ?

(silence) On est beaucoup dans le mixte aujourd'hui. A part les sous-vêtements, je vais te dire, y a pas une grosse différence, hormis peut-être la couleur, les coupes... des jeans, un jean pour femme ça va se voir forcément la différence... Pas les godasses : les godasses si, ça se voit encore... pas les couleurs parce qu'il y en a qui sont beaucoup efféminés aussi chez les mecs aussi... c'est grâce à la tecktonik ça (rires). Je me verrais pas... **je mettrai jamais un jean blanc, ça c'est sûr. Un jean blanc, ou en lin je mettrais jamais. Le haut encore je veux bien mais pas le bas.**

Pour toi ça évoque la féminité plutôt le clair ?

Mais même **tu vois à travers et tout des fois, le blanc... un mec... j'trouve ça... pas malsain... j'sais pas, j'trouve ça cucu.**

(rires) [...]

Alors les godasses forcément, c'est pas pareil ça. **Je mettrai pas de talons aiguille ça c'est sûr.**

Mais sinon tu penses que ta tenue, une fille pourrait la porter aussi ?

(silence) Le bas pas plus... pff... **je verrais mal les filles avec des pantalons qui ont des poches sur les côtés en fait. Avec trop de poches sur les côtés, ici, en bas... trop de poches, j'vois pas...**

Pourquoi ?

J'sais pas. Elles feraient quoi avec toutes ces poches ?

(rires)

Thomas, 27 ans

Et est-ce qu'il y a des choses que t'aimes bien mais que t'oserais pas porter.

Non j'vois pas...

... Des vêtements que t'aimes bien sur les autres par exemple.

Non. (silence) **Ben les jupes c'est clair que j'en mettrai jamais !...**

(rires)

... ça c'est sûr !

Stephen, 19 ans

En fait, pour les hommes, les choses semblent relativement simples, le caractère masculin d'une tenue se définit non-port d'éléments jugés spécifiques au vestiaire féminin (jupes, talons aiguille, tenues moulantes, décolletées ou claires).

Pour les femmes, les choses semblent plus compliquées, peu de femmes m'affirment de manière aussi tranchée le caractère féminin de leur tenue, voire certaines répondent par la négative :

Est-ce que votre tenue vestimentaire est féminine ?

Oh elle est pas (rires)... j'vais dire non. Ben ça dépend ce qu'on entend par féminin...

C'est quoi pour vous la féminité dans le vêtement ?

Je sais pas... si c'est... ben déjà **je ne porte pas de jupes** donc... voilà. C'est quand même un attribut que seules les femmes portent, donc ça ne fait pas partie de ma garde-robe. Voilà. **Donc non, pas particulièrement féminine.**

Geneviève, 63 ans

Est-ce que tu penses que c'est féminin ta manière de t'habiller ?

Ouais. **Maintenant oui.** Parce que j'ai fait beaucoup d'chemin, mais maintenant oui j'trouve que c'est féminin. **Mais c'est pas ultra-féminin, ça dépend.** Mais, ouais, j'me trouve, j'me sens féminine. J'ai mis du temps à accepter, justement c'est pour ça que... mais ouais, maintenant j'me sens... ouais, bien comme je suis, j'me sens

femme et cetera. **Pas trop quoi.** J' pense pas qu' ce soient les... 'fin, non j' sais plus c' que j' allais dire.

C' est quoi la féminité la plus... la plus courante ?

Heu, une jupe, une robe, avec une paire de ballerines, talons... des trucs comme ça. C' est un peu... les canons d' la féminité là mettons, mais après, j' pense qu' on la trouver un peu partout aussi quoi 'fin... Des bijoux aussi, des p' tites touches comme ça. Tu r' gardes quelqu' un, ben tu vois là comme t' es habillée, ben le fait qu' t' aies les boucles d' oreilles et cetera c' est... des marques de féminité.

Elise, 22 ans

Le caractère féminin de l' apparence des femmes que j' interroge est mentionné par elles de manière beaucoup plus conditionnelle.

Schismogenèse symétrique

Au fil de mes recherches, j' observe un certain nombre de phénomènes allant dans le sens de la schismogenèse symétrique décrite par G. Bateson. Chez les jeunes hommes, on me parle par exemple de « compétition aux marques » selon les termes de Ludovic. Arthur me dit qu' il y avait au collège une sorte de « concours de celui qui avait le plus de marques sur lui », tandis qu' Elena me dit qu' à cet âge, le must était de porter le sweat Adidas trop grand de son frère pour être « cool comme les mecs ». Selon Pierre, animateur auprès de jeunes de quartiers défavorisés, cette rivalité dans l' affichage des marques n' a pas cours uniquement dans les milieux privilégiés :

Moi je fais le constat que dans les quartiers populaires, **quand t' as des problématiques de budget, de choses comme ça, je sais qu' il y a pas mal de parents qui... parce que pour eux, c' est presque stigmatisant le fait de pas ne pas avoir de sous, de trucs comme ça... et volontairement, ils vont aller vers les marques pour montrer qu' ils n' ont pas de problèmes pour acheter des vêtements à leurs gamins.**

Donc ça vient des parents ?

Mais ça vient aussi des gamins : tu vois les copains, t' as envie d' avoir les trucs... comme moi quand j' étais petit. Ils demandent aux parents. **Et les parents vont craquer plus facilement sur pas mal de choses, parce que peut-être certains se disent que s' ils ne donnent pas ça à leurs gamins, c' est peut-être parce qu' ils sont pas capables d' être des bons parents, qu' ils n' ont pas les sous quoi.** Ce qui n' empêche pas qu' il y ait des parents qui soient très à l' aise avec ça, dont c' est pas la préoccupation. Ce qui fait qu' ils ont pas mal de marques. **Qu' ils affichent un niveau de vie qui n' est pas leur vrai.**

Pierre, 29 ans

Pascale me dit que lorsqu' ils étaient petits, elles ne voulaient pas que ses fils soient moins bien habillés que les autres :

Ben paradoxalement, c'est toujours pareil... alors des fois il [son mari] est capable de s'acheter des trucs à... il adore faire les soldes et dire qu'il a acheté des trucs pas chers... mais il est tout à fait capable aussi de s'acheter des chaussures à 300 €. Alors il va trouver des excuses en disant : « Mais ça c'est de la bonne chaussure et donc c'est normal qu'elle soit aussi chère ». Voilà. Non il aime aussi... mais je crois que c'est tout le monde. J'crois que c'est tout le monde. A un moment donné... mais par contre, **c'est pas pour le... comment dire... moi c'est pas pour la vitrine [comprendre : pour la consommation ostentatoire] quoi. C'est-à-dire le vêtement doit représenter... [en fait si :] un peu avec les enfants quand ils étaient petits. Comme il y avait beaucoup de mères, c'étaient des bourges, je voulais pas que ça soit dit qu'on soit moins qu'eux.**

Pascale, 57 ans

Cette rivalité dans l'affichage de vêtements de marques me semble moins présente dans le discours de mes enquêtées.

La loi de Poiret, énoncée par le couturier français du même nom, est une illustration de l'escalade dans la rivalité comportementale que produit la schismogenèse symétrique. G. Erner fait référence à cette loi dans un ouvrage de sociologie de la mode :

« Ce phénomène simple, observable dans une multitude de cas, Poiret le résumait en estimant que « tout excès en matière de mode est signe de fin ». Il fournit d'ailleurs une illustration concrète de cette règle en l'appliquant au cas des chapeaux. Bientôt, prophétisa-t-il, ils deviendront tous unis. Pourquoi cette prévision ? Parce qu'il s'était aperçu qu'ils « étaient alors couverts de feuilles, de fleurs, de fruits, de plumes, de rubans »³²² ».

Selon cette logique, si une tendance est poussée dans ses limites, on passera juste après à la tendance inverse. Si l'on peut trouver des exceptions à cette loi de l'excès dans le monde des apparences (le record du monde du tour de poitrine de 130cm de feu Lolo Ferrari a été dépassé de 30 cm sans que se profile la mode des poitrines plates chez les femmes), bien des phénomènes de mode semblent en effet aller dans cette direction.

Aux pantalons pattes d'éph des hippies à l'évasement démesuré succèdent les pantalons tuyau de poêle, ancêtres des slims, eux-mêmes apparus à la suite de l'élargissement extrême des pantalons baggys. Après leur quasi-disparition à la fin des années 1990, les chaussures à talons aiguille reviennent en force dans les années 2000, on rajoute maintenant une plateforme à l'avant de la chaussure pour rehausser leur niveau tout en facilitant la marche.

En enquêtant sur la chaussure, j'apprends l'existence d'une chaussure à bout pointu moyenâgeuse, la poulaine, dont les proportions ont fini par être règlementées par les autorités

³²²ERNER, Guillaume, *Victimes de la mode ? Comment on la crée, pourquoi on la suit*, La Découverte, Paris, 2006, p 146.

du fait de l'augmentation de la taille moyenne de la pointe par un phénomène d'imitation des classes supérieures, se distinguant en rivalisant de longueur (l'extrémité de la chaussure pouvait parfois aller jusqu'à 50 cm). Je tombe sur une pratique vestimentaire similaire ayant cours aujourd'hui dans une certaine sphère musicale au Mexique : de jeunes Mexicains font des sortes de danses de cowboys en portant des sortes de bottes de cowboys (*botas picudas*) dont le bout rallongé atteint des dimensions dépassant celle de la poulaine au Moyen-âge³²³.

Au XVI^e siècle, selon l'historien J-C Bologne, une mode étrange se diffuse et suscite de nombreuses critiques : c'est la mode des braguettes saillantes. Une mode masculine qui consiste à mettre en valeur de la partie pubienne sur le pantalon, avec décorations et renforcement pour la faire paraître plus proéminente³²⁴ (en termes plus vulgaires : un bête concours de celui qui a la plus grosse).

³²³On peut se faire une idée plus précise sur cette tendance en parcourant l'article suivant : <http://www.courrierinternational.com/article/2013/02/28/au-mexique-du-kitsch-dans-un-monde-de-brutes>

³²⁴ BOLOGNE, Jean-Claude, *Histoire de la pudeur*, Olivier Orban, Paris, 1986, p 64.

Complications dans la schismogénèse

Si la différenciation entre les éthos masculin et féminin s'observe relativement facilement dans une société sans Etat, avec une division du travail simple, comme celle des Guayaki, la schismogénèse devient beaucoup moins évidente à repérer dans une société traversées par des sources de différenciation multiples comme la nôtre. Chez les Guayaki, il n'y a pas de classes sociales, donc pas d'idéologie (au sens marxien) ; il ne doit pas exister beaucoup de versions différentes de leur mythe d'origine et de l'explication de la place de l'Homme en relation avec les autres êtres ; il n'y a sûrement pas de mode vestimentaire qui fait que la tenue de ses parents est jugée ringarde, d'ailleurs, leur tenue se réduisant au plus simple appareil, je doute qu'ils aient jugé utile de développer une quelconque notion de vulgarité.

A la différence des Guayaki vivant dans une relative autarcie, les peuples de la Méditerranée ont été en contact constant pendant des siècles. Dans son anthropologie des cheveux et des poils, C. Bromberger décrit un phénomène intéressant concernant les pratiques capillaires et pileuses des différentes civilisations méditerranéennes. Plutôt que d'emprunter la perspective mettant en valeur les échanges et les similarités culturelles entre ces peuples, il présente cet ensemble humain comme un système tirant sa cohérence d'un jeu de « différences complémentaires »³²⁵ :

*« Chacun se définit [...] dans un jeu de miroirs (de coutumes, de comportements, d'affiliations) avec son voisin. Ce voisin est un proche dont il partage les origines abrahamiques et ses comportements ne prennent sens que dans ce jeu relationnel. »*³²⁶

L'ethnologue illustre ce jeu relationnel avec divers exemples à commencer par le statut symbolique du sang dans les trois religions monothéistes. Dans l'islam, le sang est une substance impure, tandis que le christianisme consomme cette substance de manière rituelle à travers l'eucharistie, et que le judaïsme lui accorde une valeur sacrificielle. Dans la même veine, les différents statuts accordés aux images se répondent : l'iconophobie de l'islam semble être une réponse à l'iconophilie chrétienne (religion elle-même iconophobe à ses débuts). Selon l'auteur : « Le traitement de la pilosité corporelle, faciale et capillaire n'a pas échappé à cette volonté de démarcation entre communautés voisines et apparaît en

³²⁵ BROMBERGER, Christian, *Tricho logiques. Une anthropologie des cheveux et des poils*, Bayard, Paris, 2010, p 39.

³²⁶ *Ibid.*, p 40.

*distribution symétrique et inverse d'une tradition religieuse à une autre.*³²⁷ » Les Chrétiens se sont mis à prier tête nue en opposition à l'usage des Juifs et des Romains. Le schisme au sein de la chrétienté (1054) s'est traduit par deux traditions pileuses différenciées chez les prêtres : dans l'Eglise Orientale, les clercs portent les cheveux longs, la barbe et la moustache, tandis que dans l'Eglise Romaine, ils sont imberbes. Comme je viens de l'évoquer, les papillotes des Juifs orthodoxes d'aujourd'hui répondent à l'origine aux pratiques pileuses des peuples qui voisinaient leurs ancêtres à l'origine du judaïsme.

Peu de fidèles des trois monothéismes doivent avoir conscience des origines diacritiques³²⁸ des traditions pileuses et capillaires qu'ils perpétuent. Ainsi, ces pratiques constituent des « *activités traditionnelles* » au sens wébérien : des activités auxquelles on se livre sans chercher à en connaître le fondement, parce que nos parents faisaient ainsi et leurs parents avant eux³²⁹. Dans un ouvrage devenu un classique de la sociologie américaine, E. C. Hughes montre les complications dans le repérage des significations d'une pratique d'apparence telle que le port de la barbe dans la société pluraliste canadienne de son époque :

*« Nous voici revenus à la question de la barbe ; la barbe à la Van Dyke de Small était l'attribut d'un bourgeois respectable de son époque. Mon père écrivit dans son journal, en 1901 : « Je suis allé chez le barbier aujourd'hui pour me faire couper mes favoris. » Il suivait son temps, tout au moins à cet égard. La barbe du père de mon étudiant le désignait comme un juif orthodoxe du quartier Nord, non comme un riche bourgeois de Westmount. Cet étudiant, avocat maintenant bien établi, est peut-être préoccupé, mais n'a pas honte, j'espère, de la barbe de son fils – une barbe des années soixante, nouvelle dans sa signification particulière, mais ancienne en tant que symbole d'identité. Trois générations de barbe en barbe.*³³⁰ »

Avec la fin de l'Ancien Régime, aux marquages des oppositions confessionnelles dans les apparences s'ajoutent le marquage d'oppositions politiques. En effet, comme j'ai essayé de le montrer dans le chapitre 1 en retraçant l'histoire du bon goût vestimentaire, les histoires d'imitation des mœurs des autrui significatifs se compliquent avec la multiplication des références idéologiques à l'époque moderne. J'ai aussi mentionné le fait que, durant la période postrévolutionnaire, les Incroyables, ou Muscadins, décrits par P. Bollon, se mettent à parader dans les rues dans une tenue et avec des manières qui correspondent à l'antithèse de celles qui étaient auparavant devenues les emblèmes de la Révolution (le pantalon, la carmagnole, le tutoiement...). En cela, pour P. Bollon, les Muscadins sont des

³²⁷*Ibid.*, p 42.

³²⁸Un signe diacritique est un signe qui distingue.

³²⁹Cf. chapitre 2, partie sur la socialisation.

³³⁰HUGUES, Everett, C., *Le regard sociologique*, Editions de l'EHESS, Paris, 1996, p 323.

« iconoclastes » (du grec ancien εἰκών, *eikôn* : « image, icône » et κλάω, *klaô* « briser ») c'est-à-dire qu'ils s'appliquent à détruire les mythes et les symboles de la Révolution³³¹ :

« Autant que le monde – et peut-être même plus encore que lui –, c'était la conscience de celui-ci que la Révolution avait changé. Un univers entier avait basculé, tout était neuf désormais, et les symboles étaient là pour le montrer : c'est tout un nouveau cadre de compréhension, d'appréhension du monde qui avait surgi. Des valeurs, des concepts, des mots avaient apparus, d'autres avaient pris un sens ou un poids nouveaux. Et tout s'était accompagné d'une sorte de mythologie, comme si la Révolution n'avait eu de cesse, tout en se faisant, de s'automythifier elle-même – générant autour d'elle une sorte d'aura religieuse qui la mettait à l'abri de la critique et la rendait pour ainsi dire « intouchable ». ³³² Dans cette construction mi-réelle, mi-fantasmagorique – qui était le discours « autorisé » sur elle, et le seul qu'on puisse tenir de l'intérieur –, la Révolution apparaissait comme une sorte de geste épique quasi surhumain, de bouleversement tellurique, qui séparait l'Histoire de l'Humanité en deux tronçons presque disjoints, un « avant » et un « après », fonctionnant selon des critères radicalement différents pour ne pas dire incomparables. Et c'était la fonction des symboles et des mythes qu'attaquèrent les Muscadins, non seulement de signifier l'apparition de cette véritable « mutation », mais aussi de la sacraliser, rendant ainsi impossible tout retour en arrière : la révolution politique et sociale se doublait d'un bouleversement de l'interprétation, de la vision – de la « doxa » – du monde, qui la fondait et était son plus sûr garant. [...] Nous venons ainsi de « déplier » la stratégie d'action symbolique des Muscadins ; mais le plus étonnant dans l'affaire est que celle-ci fut sans doute presque entièrement inconsciente. Les Muscadins n'ont en effet d'évidence pas cherché à détruire l'édifice révolutionnaire : ils l'ont irrémédiablement déstabilisé, miné, comme en passant, par le simple fait de se comporter comme bon il leur semblait sur le moment. Rien n'indique qu'ils aient eu une claire conscience de leur « but », ni même de leur importance : ils agissaient au coup par coup, selon leur « inspiration ». Ils faisaient littéralement « n'importe quoi », tout ce qui leur passait par la tête, mais uniquement par une sorte de désir de vie, d'amusement et de surenchère de la provocation. [...] Plus en effet qu'une hypothétique déclaration de foi « monarchique », l'habit des Muscadins s'énonçait d'entrée comme l'antithèse exacte, pour ainsi dire terme à terme, de la tenue « révolutionnaire » et de toutes les valeurs que celle-ci portait avec elle. ³³³ »

P. Bollon repère cette tendance à une attitude antithétique sapant les valeurs dominantes à différentes périodes de l'Histoire récente. Selon lui, aux Muscadins antirévolutionnaires ont succédé les Romantiques antibourgeois, puis les Zazous s'opposant

³³¹ BOLLON, Patrice, *Morale du masque. Merveilleux, Dandys, Punks etc.*, Paris, Seuil, 1990, p. 43. J'écris ce paragraphe non sans émotion, car au moment où j'écris ces mots, les iconoclastes iconophobes de chez Daech viennent de faire exploser le temple principal du site de Palmyre en Syrie, monument classé au patrimoine mondial de l'Unesco, et de décapiter Khaled al-Assaad, octogénaire de 82 ans chef des antiquités de ce site. Comme des enfants détruisant à coup de pied le beau château de sable construit et admiré par d'autres, ils mériteraient de se faire soulever la djellaba ou baisser leur pantalon de GI Joe pour recevoir une bonne fessée. http://www.liberation.fr/monde/2015/08/24/1-ei-fait-exploser-un-temple-a-palmyre-patrimoine-de-l-humanite_1368497

³³² Dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, E. Durkheim constate de la même manière la sacralisation de l'événement politique révolutionnaire, et il émet de sérieux doutes quant à la puissance mobilisatrice de la mythologie révolutionnaire pour galvaniser les foules et leur faire croire qu'elles appartiennent à un même ensemble. Cf. DURKHEIM, Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, Paris, 1985.

³³³ BOLLON, Patrice, *Morale du masque. Merveilleux, Dandys, Punks etc.*, Paris, Seuil, 1990, p. 41-46.

caricaturalement aux restrictions de tissu durant l'Occupation en affichant des costumes aux coupes démesurées³³⁴. Je rajoute à sa liste les hippies décrits par R. Barthes, dont les pieds sales et les cheveux longs lui semblent un pied de nez à l'idéal propreté et de bon goût devenus les valeurs de la classe moyenne de l'après-guerre³³⁵. Juste après arrivent les punks qui utilisent à des fins de parure des matières non-nobles comme le plastique ou la ferraille, et détournent, voire vandalisent, des objets de consommation de masse comme le tee-shirt. Dans le documentaire « Tee-shirt stories », Richard Hell, précurseur de la scène punk new-yorkaise, explique comment il en a été amené à déchirer ses tee-shirts et à lancer ainsi une nouvelle mode chez une certaine partie de la jeunesse :

Durant mes cinq premières années à New York, je vivais dans une pauvreté abjecte. J'étais très isolé, je vivais une vie de bohème. J'ai créé mon propre look de façon à ce que n'importe qui puisse le copier. Je voulais que mes vêtements reflètent à l'extérieur ce que je ressentais à l'intérieur. J'étais tourmenté, perdu et en colère. Les trous exprimaient la pauvreté et ça voulait dire : « Va te faire foutre ! »

Documentaire « Tee-shirt stories »

Aux oppositions confessionnelles, politiques et contre-culturelles s'ajoutent des marques de différenciation intergénérationnelles, que cette formulation de Patrick résume très bien : « C'est ça qu'est bien... c'est quand ça plait pas aux parents ! ». En visitant une exposition grenobloise sur l'histoire de la lingerie³³⁶, j'ai découvert un mot : le « matrimoine ». Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les mères apprenaient à leurs filles à se confectionner leur trousseau (lingerie et linge de maison). Puis jusqu'au milieu du XX^e siècle, la mère le donnait à sa fille en âge de se marier : c'était le patrimoine des femmes. Mais aujourd'hui, même si les femmes continuent majoritairement à s'occuper du linge lorsqu'elles sont en couple, il n'y a plus de matrimoine au sens où l'on ne s'habille plus comme sa mère, qui elle-même ne s'habillait déjà plus comme sa mère. De ce fait, en s'habillant à l'inverse de sa mère, on peut logiquement en arriver à s'habiller d'une manière proche de celle de sa grand-mère, comme en témoigne la récente mode des imprimés fleuris qui « font mamie », comme me le dit Gaëtan qui déteste cette mode féminine. Pascale me tient des propos similaires :

³³⁴ « Les Zazous se serviront du Zoot-Suit – en ignorant d'ailleurs le plus souvent qu'il s'appelle ainsi – pour exprimer une opposition plus ambiguë, plus retorse, plus crépusculaire à leur temps ; mais l'esprit de base demeure bien le même : le long, l'ample, l'inutile et le baroque sont convoqués comme autant de symboles d'opposition aux restrictions et au puritanisme moral de la « Révolution nationale » prônée par Vichy, ainsi qu'aux appels à l'engagement lancés par la collaboration. » Ibid., p 91.

³³⁵ BARTHES, Roland, « Un cas de critique culturelle », *Communications*, vol. 14, n°1, 1969, pp 97-99.

³³⁶ « Les Dessous de l'Isère. Une histoire de la lingerie féminine. », Grenoble, Musée Dauphinois, du 22 mars 2013 au 30 juin 2014.

J'aime pas le style mamie... j'trouve ça très laid...

Chez les jeunes ou...

... chez tout le monde. Ce style mamie... les gens qui s'habillent mal... tu sais les gens transparents (rires) tu les remarques, c'est tellement... ça sent la naphthaline quoi.

Pascale, 57 ans

A ces différenciations intergénérationnelles, politiques, contre-culturelles et religieuses s'ajoutent les différenciations intra-genre dont j'ai parlé dans le chapitre 1 : c'est-à-dire ne pas être vulgaire (pour les femmes) et ne pas ressembler à un homosexuel ou porter des vêtements efféminés (pour les hommes).

Dans les années 1970, Thierry et ses amis cherchaient à ne surtout pas ressembler à ceux qu'ils appelaient les « minets³³⁷ », prenant trop soin de leur apparence³³⁸ :

Mais c'est vrai que vous les filles en général vous êtes quand même plus axées... bon après c'est peut-être un cliché hein mais vous avez quand même plus de goût... vous avez plus de recherche... **Mais bon après y a des garçons qui sont super... qui passent vachement de temps à s'habiller, mais moi j'suis issu de la génération 70 où... la mode était très bizarre... (rires)**

Comment tu t'habillais quand tu avais 20 ans ?

Surtout pas comme certains s'habillaient avec les cols Claudine [je pense qu'il veut plutôt dire « col pelle à tarte » à la mode dans les années 1970] et les pattes d'éph. **Non moi j'étais assez jeans et tee-shirts quoi. Et jean... tube, pas patte d'éléphant.** D'abord patte d'éléphant, c'est pas pratique (rires)... non mais c'est vrai qu'il y a des trucs... et après est arrivée la mode... de James Brown, tout ça, là... **La fièvre du samedi soir...** il est repassé hier soir [à la télé]... et ils étaient dans une recherche... **très minets, j'avais horreur de ça... nous on était babacools alors... c'était décontracté** [...] Mais ça ces trucs... Village People... c'était pas trop notre truc. Parka. Parka. Les parkas à capuches, avec la doublure : le jean, les Clarks... élément indispensable les Clarks... et puis voilà, ça allait bien. Et puis les cheveux longs. Même si moi ça a toujours été un peu plus difficile que les autres [il ne lui reste plus beaucoup de cheveux] (rires). On disait : « Tiens voilà des cheveux, y a quelqu'un en-dessous ». C'était ça notre devise.

Thierry 60 ans

Il préférerait « se défouler » sur du rock avec ses amis « babacools » que de fréquenter les boîtes de nuit remplies de minets aux tenues brillantes se trémoussant sur de la musique disco

³³⁷ Je comprends que l'utilisation du terme « minet » est répandue en France un jour où je prête l'oreille aux paroles de la chanson *Camarade bourgeois* de Renaud :

« *Camarade fils-à-papa,
T'as vraiment pas l'air con,
Quand tu sors le dimanche
Ton petit complet veston
Et ta chemise blanche
Regarde-toi ah ah ah [...]
Tu passes ton temps au drugstore
Sur les Champs-Élysées
Tu te crois très très fort,
T'es jamais qu'un minet.* »

³³⁸ Ce couple d'opposition me fait penser à rivalité décrite par P. Bollon entre les Mods et les Rockers, en Angleterre, qui a fini par des affrontements avec la police à l'été 1964. Cf. BOLLON, Patrice, *Morale du masque. Merveilleux, Dandys, Punks etc.*, Paris, Seuil, 1990, p 113.

ou du funk. Du côté des femmes de cette génération, à cette figure repoussoir du « minet » correspond plus ou moins celle de la « bimbo » ou de la « pouf », dont j'ai décrit en détails les caractéristiques dans le chapitre 1.

Les jeunes d'aujourd'hui emploient des mots qui me semblent plus péjoratifs (qui connotent selon moi une volonté de démarcation plus poussée) pour décrire les gens dont ils souhaitent se différencier : « chiens », « porcs », « prostituées », « salopes », « putes » ou « michtonneuses » :

Parce que les personnes qui arrivent... ou les filles qui arrivent directement avec la jupe ras-la-touffe et le truc [décolleté] qui descend là, et ben le jury [hypothétique] d'abord, ils vont la regarder... même si ils lui font pas à elle [la réflexion], ils vont y penser... ils vont pas être neutres, ils vont se dire : « Ah ouais, elle est habillée comme ça... »

Et ça renvoie quoi comme image ?

Ben ça peut jouer en sa défaveur. Prosti... pas la prostituée, mais la... la p'tite michtonneuse.

Dans ton lycée y a des filles qui s'habillent comme ça ?

Oui.

[...] Et les lycéens, qu'est-ce que tu penses qu'ils en pensent ?

Ben on peut dire que c'est une salope, ou une pute ou des trucs comme ça... ou la reluquer pendant longtemps, tout le temps.

Et toi ça t'arrive d'avoir des remarques comme ça ?

Oui. Oui ça arrive. Mais je le dis sur le ton de la plaisanterie, je le dis pas sur le ton du sérieux... c'est juste une constatation.

T'aimes pas les minijupes ?

Si j'aime bien, mais je sais que si j'étais une fille je me mettrais pas comme ça.

Pourquoi ?

Parce que c'est pas bien, on nous rentre dans une catégorie direct.

Et t'aimes bien pourquoi ?

Ben pour reluquer.

(rires)

(puis gêné) C'est anonyme hein ?

Pourquoi tu penses que c'est mal vu ?

Parce que ça peut ramener à l'image qu'on a de la prostituée en tête... ou de la p'tite salope, ou celle qui va faire cocu... des trucs comme ça.

Et ça serait quoi l'équivalent masculin de ce truc-là ?

Un Don Juan, par exemple (rires).

Et sur le plan vestimentaire...

... C'est ça le problème aujourd'hui, c'est que du côté masculin, il sera juste insulté de « chien », mais il aura moins de... elles elles peuvent avoir beaucoup plus de conséquences que pour l'homme par exemple.

Y a des vêtements de « chien » ?

Non. Mais je parle par rapport au comportement. Par exemple, un mec qui va se taper par exemple 10 meufs, les mecs vont le féliciter, alors qu'une fille qui va se taper 10 mecs, ses copines... enfin pas ses copines... mais les filles vont l'insulter de pute. Et les mecs vont la traiter de pute, voilà y a ça aussi.

Tu penses que les mecs sont plus libres sur le plan vestimentaire ?

Oui. Ils ont plus de chances, en tout cas, par rapport à cet aspect-là.

Quels... donc tu me disais, t'aimes pas les vêtements trop courts, trop décolletés sur une fille ?

Ah si si. Pour voir.

Par exemple, sur ta copine t'aimes bien ?
Oui, oui. Mais ça me ferait chier si ma fille [hypothétique] elle s'habillait comme ça.
Et sur ta copine, ça te dérange pas ?
Oui et non, parce qu'elle, elle le fait pas encore de manière trop... **si c'est que pour moi, d'accord, mais si c'est pour les autres... comment expliquer ? Qu'elle le fasse : oui, mais pas de manière trop trop trop... elle, elle a conscience qu'il faut pas faire ça.** Mais je sais que **ma fille, je la préviendrai des risques** : « Après tu fais ce que tu veux, moi je t'ai prévenu », comme ça elle est libre de choisir. Mais je préviendrais des remarques qu'on pourra lui faire, tout ce genre de choses. **Je lui dirais jamais : « T'es habillée comme une pute », je lui dirais : « Attention, les gens, ils vont peut-être te dire certaines choses, parce que, ça laisse à croire que... »**, je lui dirais vraiment de façon à pas qu'elle le prenne sur la défensive.
Alban, 17 ans

Thomas me dit, en parlant des implants mammaires que la vedette de télé-réalité Nabilla se serait faite enlever :

Moi j'sais pas... après les **chiens** c'est sûr que ça les fait rêver, mais moi ça me faisait pas rêver.

Thomas, 26 ans

Thibault propose une variation sur ce thème animalier, il parle de « porcs » pour évoquer le comportement d'hommes dont il essaie de se distinguer :

Thibault = Après ceci dit est-ce que c'est vraiment... 'fin j'sais pas heu... j'me d'mande si ça m'f'rait pas marrer de voir une meuf qui s'comporte comme une pute, si j'aurais vraiment un jugement très critique à son égard... J'peux trouver ça drôle j'pense. 'fin j'veux dire, **y a des mecs qui s'comportent comme des porcs**, on leur dit rien, on s'en fout quoi... alors pourquoi on...

Pour conclure cette partie, je vais revenir plus spécifiquement sur la question de l'identité de genre et des représentations de la sexualité chez les Français. Tout ce qui précède concernant la schismogénèse intra et inter-genre me fait arriver à la même conclusion qu'I. Clair, dans un article où elle mobilise les résultats de sa recherche de terrain auprès de collégiens français :

« « Pute » et « pédé » renvoient à deux dimensions de l'ordre hétérosexuel. D'une part, la différenciation des sexes : chaque sexe a sa propre figure repoussoir et le risque de s'y voir associé-e n'est pas le même. D'autre part, la hiérarchisation des sexes : alors que les garçons doivent faire la preuve continue qu'ils ne sont pas des « pédés », c'est-à-dire qu'ils ont leur place dans le groupe de sexe dominant, les filles sont a priori suspectes d'être toutes des « putes », du fait de leur position inévitablement inférieure dans la classification des groupes de sexe. Le stigmatisme dans le premier cas est individuel et sert de rappel à l'ordre pour l'ensemble du groupe des garçons : il dessine le périmètre « du masculin » par l'exclusion de quelques-uns. Dans le deuxième cas, le stigmatisme est collectif : il constitue un des ressorts « du féminin », et les filles doivent individuellement faire la preuve de leur capacité à lutter contre leur faiblesse, supposée constitutive de leur sexe. La

« nature » (c'est-à-dire l'ordre social) fait les garçons garçons : les individus homosexuels ou étiquetés comme tels sont contre-nature, et pour cela peuvent être durement sanctionnés. La « nature » fait les filles « putes » : pour cela, elles sont méprisées collectivement, valorisées uniquement quand elles échappent à leur stigmatisation ; du fait que la maternité est encore inaccessible aux jeunes filles de mes enquêtes, elles ont d'autres moyens de se faire « respectables » : viriles ou éventuellement religieuses quand elles ne sont pas en couple, amoureuses, obéissantes et fidèles quand elles le sont.³³⁹ »

³³⁹CLAIR, Isabelle, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 2012, vol. 1, n° 60, pp. 67-78, p 76.

3.2. Vêtements et rôles dans la division sexuelle du travail

Ah, si ! J'ai commencé à détester les robes chez ma grand-mère. Elle m'en achetait tout le temps des robes, je détestais ça. Ouais tu vois, **quand j'étais petite je détestais les robes. Parce que j'avais que des grands frères. Moi j'jouais à la guerre au lieu des poupées Barbie.**

Audrey, 27 ans

La première des questions que l'on est en droit de se poser lorsque l'on s'intéresse au vêtement est : à quoi ça sert ? En observant les cultures humaines dans leur diversité, du pôle Nord, en passant par la forêt amazonienne, les anthropologues ont identifié **trois fonctions du vêtement** :

- La première fonction, est d'ordre pratique : c'est la fonction de **protection** (contre le froid, la chaleur, la pluie, les balles, les brûlures ou les coups). Cette fonction est celle qui apparaît à chacun avec le plus d'évidence lorsque l'on évoque le vêtement³⁴⁰.
- La deuxième fonction du vêtement, liée à la morale, est de préserver un certain niveau de **pudeur**³⁴¹. Chaque société met en place des limites, concernant ce qu'il est permis, ou non, de montrer du corps humain dans l'espace public. Ces limitations, bien sûr, sont placées à divers degrés selon les cultures et les époques : des peuples vivent, aujourd'hui encore, quasiment nus dans quelques régions d'Amazonie ou d'Asie du Sud-est, tandis que d'autres, se recouvrent intégralement le corps, dans certains pays du Moyen-Orient.
- La troisième fonction du vêtement, et elle prend de plus en plus d'importance dans nos sociétés de consommation, est la **parure** : on habille le corps humain de manière à le rendre plus beau (et ce comme on l'a vu, selon des critères esthétiques qui diffèrent selon les sociétés).

³⁴⁰A l'origine, certains vêtements sont associés à rôle spécifique dans division du travail par leur fonction protectrice comme le pantalon ou les bottes qui sont à l'origine des vêtements très utiles aux cavaliers.

³⁴¹La pudeur est liée à question du maintien de l'honneur individuel. Traditionnellement, dans le monde méditerranéen, l'honneur des hommes dépend de la pudeur des femmes. Cf. PITT-RIVERS, Julian, *Anthropologie de l'honneur*, Hachette, Paris, 1997. Je reviendrai sur ce point important entre le chapitre 3 et le chapitre 4.

Les fonctions de pudeur et d'esthétisation du corps sont d'ordre symbolique, c'est-à-dire qu'elles concernent le sens que les humains donnent à leurs actions dans la vie en société. Et c'est cette dimension symbolique qui intéresse tout particulièrement le sociologue. Dans toutes les sociétés, le vêtement est ainsi utilisé dans le but de classer, de séparer les individus pour marquer leur appartenance à des groupes particuliers³⁴², il est utilisé pour accentuer des identités collectives. C'est ainsi qu'il existe toute une gamme de vêtements disponibles au sein de chaque société. En France, on peut trouver des habits pour nourrissons, des vêtements de haute-couture, des uniformes de militaires, de policiers, d'hôtesse de l'air, des jupes pour les femmes, et des pantalons, réservés aux hommes jusque dans les années 1960-1970.

En 2014, une invitation à un séminaire tunisien sur la question de la féminisation des professions de défense et de sécurité intitulé « Des femmes en uniforme, en chemin vers la normalité ? » m'a amenée à réfléchir au rapport des femmes françaises à l'uniforme guerrier³⁴³. Je vais commencer par définir l'uniforme comme un vêtement un peu particulier, puis j'en viendrais à discuter plus concrètement de l'apparition des femmes en uniforme dans la société française et des enjeux de cette transformation. J'évoquerai ensuite plus précisément les cas de la féminisation de l'armée et de la police.

Exclusion des femmes des activités guerrières

L'uniforme des professionnels de la sécurité constitue un vêtement très particulier, puisque historiquement, il marque une triple séparation. Premièrement, il marque visuellement une différence entre, les individus qui sont les garants de l'ordre public (qui défendent l'ordre social contre d'éventuelles menaces intérieures et extérieures), et, le reste de la société (les civils) ; en quelque sorte, en rendant visible la fonction de défense, l'uniforme la sacralise. Deuxièmement, il distingue, parmi les individus en armes, toute une série de positions dans une hiérarchie (qui va de l'exécution au commandement) ; ainsi, chacun arbore en complément de son uniforme, les insignes de son grade. Troisièmement, et pour finir,

³⁴²Selon Y, Delaporte, les Lapons du Nord feraient exception à cette règle. Cf. DELAPORTE, Yves, « Les costumes du Nord de la Laponie, ou le degré zéro du signe » dans *Vêtements et sociétés*, Delaporte, Yves et Monique de Fontanès (dir.), Journées de rencontre, Musée de l'Homme 2-3 mars 1979, éd. Société des Amis du Musée de l'Homme, Paris, 1981.

³⁴³Cette partie est une version révisée et augmentée de la conférence que j'ai donnée à cette occasion. Elle s'inscrivait en quelque sorte dans l'optique d'une « recherche action » car il s'agissait d'échanger sur cette problématique avec des professionnels (armée, police, institutions pénitentiaires) et des responsables politiques.

l'uniforme est le symbole d'un monde guerrier, dont les valeurs sont, traditionnellement, fortement reliées à la virilité ; un monde d'hommes qui s'est historiquement construit dans le rejet du féminin. En effet, selon l'anthropologue F. Héritier, le monopole masculin des armes date de la préhistoire : l'« impossibilité pour les femmes de tuer en faisant couler le sang »³⁴⁴ étant l'un des rares interdits universels. Il existe en effet, un système de pensée très ancien, et très fortement intériorisé, qui fait qu'en situation de conflit, les femmes sont traditionnellement placées dans une position d'objet de l'action des hommes : soit comme victimes de leur cruauté, soit comme objets de leur protection. Dans ce système de pensée, le féminin est associé à une situation de faiblesse, de fragilité, qui permet d'exalter, par opposition, le courage et l'héroïsme de la figure de l'homme guerrier, qui deviennent des qualités hautement valorisées.

Cette idée ancestrale d'une incompatibilité supposée entre le féminin et le port des armes traverse les âges et les cultures. Lorsque S. Dufoulon a étudié la féminisation des navires de guerre, en France, dans les années 1990, les marins justifiaient leurs réticences quant à l'arrivée des femmes par le raisonnement suivant : « Les femmes ne sont naturellement pas faites pour la guerre car elles donnent la vie, elles sont mères. »³⁴⁵. Raisonnement qui peut paraître étrange dans une société où l'on apprend aux enfants dès l'école primaire en cours de biologie que les mâles, même s'ils ne portent pas d'enfants, ont eux-aussi une certaine part de responsabilité dans la conception de la vie. Il n'empêche que ce type de croyances, concernant des rôles « naturels » des femmes et des hommes, n'a pas tout à fait disparu en France, ce que l'on a eu l'occasion d'observer dernièrement lors des défilés de la « Manif pour tous », dont les slogans ne cessaient de proclamer la « complémentarité » des hommes et des femmes.

Jusqu'à une période récente, en mobilisant une représentation du féminin associée à la douceur du foyer, au soin, à la bienveillance, on tolérait à la limite qu'à certaines occasions, des mères, par la force des choses en viennent à prendre les armes, pour défendre leurs enfants. En revanche, les femmes qui souhaitaient prendre les armes en tant de

³⁴⁴HERITIER, Françoise, Entretien « Entre nature et culture », *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*, n°17, mars 2011. Plus précisément, l'anthropologue A. Testart montre que dans les sociétés où les femmes participent aux activités de chasse, c'est au moyen d'armes qui ne font pas couler le sang des animaux (gourdins, filets, chiens). TESTART, Alain, *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Gallimard, Paris, 2014, p 25. Il interprète cette incompatibilité de contact entre femmes et armes tranchantes d'une manière assez originale : les femmes étant sujettes aux saignements menstruels : « Le point clef de l'ensemble de ces croyances et de tout ce que j'ai expliqué relativement à la division sexuelle du travail, c'est qu'il convient d'éviter la conjonction du même avec le même. » *Ibid.* p 140.

³⁴⁵DUFOULON, Serge, « La féminisation des navires de guerre : un modèle exemplaire », *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*, n° 17, mars 2011, p 8.

paix, apparaissaient comme des monstres, des êtres contre-nature³⁴⁶. L'usage de la force et de la violence était, dans l'imaginaire collectif, un attribut naturel des hommes et par conséquent, il était leur privilège exclusif. En ce sens, le fait pour les femmes d'endosser l'uniforme, semble constituer une véritable transgression. Cela révolutionne l'ordre symbolique en remettant en question la place assignée aux hommes et aux femmes au sein de la société.

Tout au long de l'Histoire, de nombreuses femmes ont bravé cette interdiction de porter les armes et pris le risque de s'infiltrer dans les armées sous des vêtements d'hommes. L'exemple de Jeanne d'Arc est à ce titre assez parlant : l'un des chefs d'accusation qui l'a menée au bûcher était d'avoir transgressé ce commandement divin : « *Il n'y aura pas un ustensile d'homme sur une femme, et un homme ne revêtira pas un vêtement de femme, car celui qui fait ces choses est une abomination de l'Eternel ton Dieu.*³⁴⁷ » Pendant la Révolution Française, malgré l'enthousiasme des femmes à participer aux soulèvements, en 1793, on leur refuse le droit à rentrer dans les armées, et, par la même occasion, elles sont exclues de l'accès aux droits civiques. Ainsi, malgré le climat révolutionnaire, on ne reconnaît pas les aspirations des femmes à l'égalité, et on les renvoie à leurs rôles, soit disant « naturels », de mères et d'épouses (c'est-à-dire à la sphère privée). Et puisqu'à cette époque, des femmes militent pour le droit au pantalon, les autorités réaffirment l'interdiction de se travestir avec des vêtements masculins³⁴⁸. Au XIX^e siècle, des femmes s'engagent anonymement comme soldats dans les armées napoléoniennes ; où elles commencent par ailleurs à être recrutées comme personnel non-combattant (s'occupant du ravitaillement et du linge par exemple).

C'est seulement au XX^e siècle qu'apparaîtront les véritables femmes en uniforme dans l'armée. Des françaises s'enrôlent dans la Résistance pendant la Seconde Guerre Mondiale, et enfin, en 1951, un décret autorise leur recrutement dans l'armée en temps de paix. Dans les années 1970, la féminisation de l'armée s'accélère, on ouvre l'accès aux femmes à tous les grades et aux grandes écoles militaires. En 1998, on supprime le système des quotas qui restreignait la féminisation. Le taux de féminisation de l'armée française est aujourd'hui de 15% (ce qui en fait l'une des armées les plus féminisées d'Europe).³⁴⁹

En ce qui concerne la police française, les deux premières femmes agents de police ont été recrutées en 1935 par la police municipale de Paris, sous la pression des féministes. Dans

³⁴⁶ BUCAILLE, Lætitia, « Femmes à la guerre. Égalité, sexe et violence », *Critique internationale*, 2013/3 N° 60, p. 9-19.

³⁴⁷ Cf. chronologie en annexe.

³⁴⁸ STEINBERG, Sylvie, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, Paris, 2011, p 266.

³⁴⁹ ATTIA, Sandrine, « Aller au-delà des idées reçues » *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*, no 17, mars 2011.

les années 1970, de la même manière que pour l'armée, les grades sont ouverts aux femmes un à un et les quotas restrictifs abolis également dans les années 1990, pour arriver à un taux de féminisation de 16% des effectifs de la police en 2007.³⁵⁰

Uniforme et féminisation des professions

Ce détour par l'histoire permet de prendre la mesure du changement en ce qui concerne la place des femmes dans la société française. Pendant des centaines d'années, elles ont été exclues des métiers des armes, mais également de toutes les autres professions qui faisaient le prestige des hommes, et en un peu plus d'un demi-siècle, quasiment toutes les portes leurs sont ouvertes (au moins en droit).

A l'encontre des craintes des hommes et des préjugés quant à la capacité des femmes à exercer les métiers des armes : la féminisation de ces professions semble un succès. Bien sûr, il serait exagéré de parler d'une féminisation complètement aboutie. On est encore très loin de la parité ; la féminisation est très hétérogène selon les spécialités dans l'armée (les femmes étant plus nombreuses dans les ressources humaines, dans l'administration et dans les services de santé). Elle est également hétérogène selon les grades : on trouve de moins en moins de femmes à mesure que l'on s'élève dans l'échelle hiérarchique. Par ailleurs, comme dans le reste de la société, certains comportements misogynes perdurent. Mais, contrairement, à ce que l'on peut observer dans le civil, on garantit dans ces professions une égalité de salaire (car il est fixé selon le statut) et théoriquement des progressions de carrière selon le grade et la compétence.

Quel peut-être le rôle du port de l'uniforme dans la féminisation de ces professions ? Je reprendrais, pour commencer, le cas étudié par S. Dufoulon de la féminisation des navires de guerre en France, un modèle qu'il qualifie d' « exemplaire », car il témoigne de la rapidité avec laquelle les mentalités peuvent évoluer. Car s'il y avait une identité professionnelle marquée par l'exclusion des femmes, c'était bien celle des marins : il suffit de penser à cette superstition selon laquelle une femme à bord d'un navire porte malheur. On peut parler avec A. Testart d'une double difficulté dans l'insertion de la femme dans la marine militaire : il

³⁵⁰PRUVOST, Geneviève, « Le cas de la féminisation de la police nationale », CNDP, *Idées économiques et sociales*, 2008/3, no 153, pp 9-19.

s'agit de la faire admettre sur le bateau à la fois en tant que marin, et en tant que combattant.³⁵¹

Au moment de l'enquête du sociologue, l'annonce par le commandement, de l'arrivée de femmes a été reçue avec inquiétude par les marins, mais du fait du mode de régulation hiérarchique de l'institution militaire, ce changement leur est tout de suite apparu comme non négociable. Les marinettes, pour s'intégrer dans ce milieu masculin, ont dû « *se fondre dans l'uniformité plus que les hommes* »³⁵², gommer les signes de féminité, et dans le même temps faire d'autant plus preuve de leur professionnalisme, sous le regard soupçonneux de certains hommes, qui doutaient de leurs compétences. Lorsque le sociologue revient sur le bateau après la féminisation, il trouve une ambiance de travail plus détendue, teintée de respect.

On peut donc dire, que l'uniforme, symbole de la hiérarchie et de l'identité professionnelle militaire, permet une relative neutralisation de la hiérarchie traditionnelle entre les rôles attribués aux hommes et aux femmes, en même temps qu'il amène à neutraliser l'identité des femmes sur leur lieu de travail.³⁵³

Le travail de Geneviève Pruvost sur la féminisation de la police rapporte des résultats similaires. Selon la sociologue, les policières n'ont pas de problème pour imposer leur autorité, car elles sont protégées par leur grade, du fait, comme dans l'armée, d'un fort respect de la hiérarchie et de l'ancienneté, qui représentent, dans ce milieu, la compétence. Il existe par ailleurs dans la police une forte identité professionnelle, fondée sur le point commun entre toutes les composantes du corps de police, qui est la détention des pouvoirs de contrainte physique. Cette identité professionnelle tend à faire disparaître, ou du moins à atténuer, les autres appartenances identitaires.

Les femmes, pour s'intégrer pleinement dans ces professions, se mettent à adopter des normes d'apparence et de comportement, ainsi que des valeurs, traditionnellement attribuées au masculin. Sur le plan de l'apparence, elles attachent leurs cheveux, voire les raccourcissent, ne portent pas de bijoux massifs, et, bien qu'elles aient le droit à la jupe, elles optent très majoritairement pour pantalon, car il est jugé plus pratique et plus proche de

³⁵¹ « *Parce que la mer et surtout la mer agitée par la tempête sont une métaphore de la femme pendant ses règles, il y a incompatibilité entre l'une et l'autre.* » TESTARD, Alain, *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Gallimard, Paris, 2014, p 69.

³⁵² DUFOULON, Serge, « La féminisation des navires de guerre : un modèle exemplaire », *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*, n° 17, mars 2011, p14.

³⁵³ Selon les mots des marins, « il n'y a pas de femmes à bord, que des marins » *Ibid.*, p 22.

l'uniforme masculin. Elles se fabriquent, par ailleurs, un corps sportif en bonne santé.³⁵⁴ Sur le plan psychologique, elles doivent endurcir leur caractère, faire preuve de leur sens de la répartie, de leur ténacité, et de leur résistance.

Avec l'uniforme, les militaires et les policières adoptent les valeurs et les normes qui sont au fondement de l'identité professionnelle du corps qu'elles intègrent. Mais ces valeurs, sont également en voie de redéfinition. Des témoignages montrent que dans l'armée, du fait de la présence des femmes, et notamment aux postes de commandement, les relations professionnelles sont différentes, plus chargées d'écoute et de respect.

Parallèlement à l'arrivée des femmes, d'autres changements dans la vision des métiers d'armes se mettent en place, et sont décrits comme facilitant l'intégration féminine. En effet, étant donné le contexte actuel des relations internationales, l'armée se dirige davantage vers des missions de maintien de la paix et de soutien à l'action humanitaire. Dans la police, on est dans une phase d'évolution des méthodes policières vers plus de civilisation des mœurs : c'est-à-dire que la démonstration de la force virile tend à être de moins en moins une norme de comportement valorisée.

Il me semble intéressant d'évoquer, à titre de comparaison, les difficultés que peuvent rencontrer les femmes dans d'autres milieux professionnels traditionnellement masculins, lorsqu'elles ont besoin d'incarner une certaine forme d'autorité.

En ce qui concerne les femmes dans la sphère politique, les travaux de C. Bard sur l'histoire de la jupe et du pantalon sont très informateurs. L'historienne nous donne toute une série d'anecdotes témoignant des difficultés des femmes responsables politiques à s'intégrer pleinement dans un milieu d'hommes. En 1976, la ministre Alice Saunier-Seïté ose le pantalon et subit des remontrances de la part du Premier ministre de l'époque, sous prétexte que sa tenue dégradait la fonction ministérielle. En 1992, la presse tourne en ridicule Edith Cresson la première femme Premier ministre : on se moque de sa coiffure féminine et de sa manière de rentrer en voiture en jupe. Certaines ministres du gouvernement français actuel ont subi des railleries de la part des députés masculins sur leurs robes. L'ex-ministre Roselyne Bachelot témoigne du fait que, depuis quelques années, les nouvelles jeunes femmes élues

³⁵⁴Cette discipline du corps peut aller jusqu'à la baisse de la tonalité de la voix lorsque les femmes doivent donner des ordres ou marquer leur autorité (monter dans les aigus étant une caractéristique féminine). Cf. PRUVOST, Geneviève, « Le cas de la féminisation de la police nationale », CNDP, *Idées économiques et sociales*, 2008/3, no 153, pp 9-19. Ce travail sur la voix s'observe également chez les femmes en politique.

député commencent de plus en plus à adopter le costume terne en vigueur chez les hommes à l'Assemblée.³⁵⁵

L'enquête d'O. Hidri sur les cadres commerciaux révèle la même tendance : lorsque les femmes postulent pour des fonctions de management, elles neutralisent leur apparence féminine en adoptant le port du tailleur pantalon et pour certaines d'entre elles, la neutralisation de la féminité passe par des régimes aminçissants pour gommer les rondeurs au niveau des cuisses, et des exercices physiques pour, au contraire, élargir leurs épaules³⁵⁶.

Lorsqu'elles accèdent à des postes à responsabilité dans la sphère politique ou économique, les choix vestimentaires des femmes s'avèrent donc, à l'heure actuelle, assez compliqués. Le costume sobre masculin est une norme vestimentaire implicite à un certain niveau de la hiérarchie sociale³⁵⁷. Si les femmes dérogent à cette norme, on leur reproche leur excès de féminité, et en même temps, et de manière contradictoire, si elles s'y conforment trop sérieusement, on leur reproche alors leur manque de féminité.

L'avantage de la police et de l'armée en termes de féminisation de la profession provient de leur fonctionnement bureaucratique. Ce système d'organisation (à la différence de ceux des autres groupes professionnels) permet à la hiérarchie d'imposer des changements dans les mentalités (des « innovations sociales ») « par le haut ». C'est ce qui explique que la féminisation de ces professions ait été mise en place par simple décision hiérarchique : il suffisait pour cela d'offrir aux femmes les mêmes formations pour développer leurs compétences, de leur fournir un uniforme, et elles deviennent des militaires ou des policières qui s'intègrent parfaitement aux divers niveaux de la hiérarchie.

Les uniformes eux-mêmes évoluent, et comme pour tout changement culturel, cela se fait de manière très lente. Dans les armées européennes, à la fin XIX^e siècle, la transformation des enjeux militaires, engendrée par les avancées technologiques, fait que l'on passe d'une fonction esthétique de l'uniforme militaire, à une fonction uniquement protectrice. Avant cette heure, l'uniforme était utilisé à des fins de représentation des couleurs de la nation, d'un idéal de virilité par une discipline stricte, et dans une optique de distinction : les couleurs éclatantes de la tenue du militaire (rouge, blanc, bleu) contrastant avec les habits ternes des paysans, marquant ainsi visuellement le prestige de l'activité guerrière. Si la plupart des armées

³⁵⁵ BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010.

³⁵⁶ HIDRI Oumaya, « Le 'chassé-croisé' des apparences sexuées : stratégie d'insertion professionnelle des cadres commerciaux », *Cahiers du Genre*, 2007/1 n° 42, p. 101-119.

³⁵⁷ Cf. chapitre 1, partie 1.3.

européennes adoptent dès cette époque des uniformes de couleurs ternes (gris, kaki) pour un meilleur camouflage, puisqu'il s'agit maintenant d'être invisible aux tirs ennemi, l'armée française, a résisté plus longtemps au changement, envoyant ses soldats au combat 1914 dans un uniforme certes, très esthétique, mais plutôt inadapté aux enjeux de la guerre moderne : habillées de pantalons rouge vif, les troupes françaises représentaient des cibles parfaites pour les soldats allemands.³⁵⁸

Chez les professionnels en armes, la règle du port strict de l'uniforme, un vêtement symbole de l'appartenance à l'institution militaire ou policière, symbole de l'identité professionnelle, semble donc, au vu de ce qui se passe dans le reste de la société, un moyen simple et efficace pour parvenir à une intégration des femmes, et ce même aux plus hauts niveaux. Comme le souligne A. Testard :

« C'est dans la marine militaire, peut-être, que les choses ont changé le plus. Quelques femmes d'exception, ont eu accès aux plus hautes fonctions, commandant des bâtiments de guerre. Peut-être parce que la loi, comme le règlement, est plus facile à imposer à des soldats. »³⁵⁹

³⁵⁸ROYNETTE, Odile, « L'uniforme militaire au XIX^e siècle : une fabrique du masculin », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, no 36, 2012.

³⁵⁹TESTARD, Alain, *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Gallimard, Paris, 2014, p 71.

3.3. Quand les princesses veulent être chevaliers et vice-versa

1998. J'ai neuf ans. Ma grand-mère m'emmène au cinéma voir le dessin animé *Mulan*, adaptation Disney d'une légende chinoise. Sans compter la curieuse Alice dans *Alice au pays des merveilles* que j'ai déjà évoquée plus haut (cf. C2), Mulan est le premier héros féminin Disney que je trouve « cool », et par là-même digne d'identification (j'ai du mal à trouver de l'intérêt aux histoires de princesses, mon truc c'est plutôt les preux chevaliers ou les pirates). Mulan est une femme que ses parents cherchent à marier, mais qui a du mal à jouer le rôle de l'honorable jeune femme selon les critères de son époque. L'Empire est menacé par l'invasion des Huns. L'Empereur décrète la mobilisation d'un homme par famille en vue de contrer l'invasion. Son père étant vieux et fortement diminué, Mulan court vers le messager de l'Empereur et le supplie de ne pas réquisitionner son père, qui s'est déjà battu bravement durant la dernière guerre. Le messager la coupe, sans même la regarder, en disant à son père : « Vous feriez bien d'apprendre à votre fille à tenir sa langue en présence d'un homme. » Le père de Mulan dit à sa fille, détournant son regard : « Mulan, tu déshonores ton père » (dès que je visionne ce passage, aujourd'hui encore, allez savoir pourquoi, je pleure). Le soir, à table, alors que tout le monde est silencieux, la jeune femme tape sa tasse de thé sur la table et tente, encore une fois bruyamment, de dissuader son père d'aller mourir au combat. Il s'énerve et lui crie violemment : « Je sais où est ma place, et tu devrais apprendre où est la tienne. » La nuit venue, elle se coupe les cheveux, prend les armes, la tenue de guerrier et le cheval de son père et part au combat à sa place.

Deux ans plus tard, je vais voir le film *Billy Elliot* avec une copine. Billy est un garçon anglais de 11 ans que son père mineur destine à une carrière de boxeur. Mais Billy n'aime pas la boxe, il préfère le ballet, que les filles pratiquent de l'autre côté du gymnase. Contre vents et marées (en fait contre la volonté de son père qui pense que la place d'un garçon n'est pas dans des chaussons de danse mais dans des chaussures de boxe) Billy pratique la danse en secret et finira danseur professionnel (là aussi, je verse mon petit quota de larmes).

Ainsi, je deviens très tôt sensible à cette tendance chez certains individus à ne pas savoir se contenter de la place qu'on leur propose.

Histoire du travestissement

Au cours de l'Histoire, comme Mulan, beaucoup de femmes ont dû se déguiser en homme pour se rendre là où elles souhaitaient aller. L'ouvrage de S. Steinberg *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, est à ce titre très informateur, multipliant les exemples historiques de ce type. Si l'histoire de Jeanne d'Arc se mettant un pantalon et des bottes pour s'en aller bouter les Anglais hors de France est bien connue, celle de Jeanne Baré l'est moins. Elle se fait passer pour Jean Baré en se déguisant en homme et s'embarque dans l'expédition scientifique de Bougainville en 1766. Au départ, seul son compagnon botaniste est au courant du subterfuge, qui sera cependant découvert à Tahiti³⁶⁰. Malgré tout, Jeanne Baré sera la première femme à accomplir le tour du monde.

Selon G. Bateson, le travestissement est la voie « logique » vers la normalisation d'un comportement auparavant réservé à une seule classe d'individus :

« L'éthos des femmes de notre culture s'est constitué autour de certains types de situations et celui des hommes autour de certaines autres. Le résultat est que les femmes, placées dans une situation qui leur est étrangère, ont imaginé un costume travesti et ce costume a été accepté par la communauté comme bien adapté à ces situations anormales.³⁶¹ »

Ainsi les premiers pantalons féminins ont servi de moyen aux femmes pour devenir des cyclistes comme les autres³⁶², de même que les bottes et les uniformes leur ont permis de devenir des cavalières et des guerrières. Pour les observateurs contemporains de ces transformations, l'activité sportive peut également être perçue comme un « prétexte » au travestissement³⁶³.

Comme on l'a vu chez les Guayaki présentés en introduction à ce chapitre, le rapport d'un sexe aux attributs de l'autre est asymétrique : les femmes ont peur de toucher l'arc des hommes, tandis que les hommes auraient honte de toucher le panier des femmes. Cette même tendance se dégage de l'étude de tous les cas de travestissement avec les habits de l'autre sexe : d'une côté il est perçu comme une promotion sociale, de l'autre, comme une régression. En effet, dans les cas de travestissement que l'historienne S. Steinberg étudie de la

³⁶⁰ Pour plus de détails très intéressants sur la découverte de l'identité de J. Baré par les Tahitiens, se référer à l'ouvrage de S. Steinberg *La confusion des sexes*.

³⁶¹BATESON, Gregory, *La cérémonie du naven. Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée*, Minuit, Paris, 1971, p 211.

³⁶²Cf. BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010.

³⁶³*Ibid.*, p 192.

Renaissance à la Révolution, elle montre globalement que celui-ci est beaucoup mieux accepté socialement si ce sont les femmes qui s'y livrent. Le meilleur exemple de cela est, selon elle, l'aura de prestige qui entoure les vierges guerrières : grosso modo, quand l'idéal de chasteté féminin est couplé à idéal héroïque masculin : ça passe³⁶⁴. Pour les hommes par contre, se déguiser en femme passe beaucoup moins bien, car selon les représentations en vogue à l'époque, la différence des sexes ne se comprend pas en termes de complémentarité mais de degré de perfection sur un continuum³⁶⁵. Dans cette optique, on comprend à la rigueur, la volonté de promotion sociale des femmes par la prise d'armes, mais on ne tolère pas le suicide social des hommes voulant ressembler aux femmes. On accepte par contre que les hommes se déguisent en femmes lors de festivités. Le travestissement est alors rituel comme dans l'exemple de la fête de l'ours célébrée en France au XVI^e siècle mentionné par S. Steinberg. Selon l'historienne, cette fête constitue pour les hommes :

« [...] une occasion de mimer leur séparation du monde des femmes en se livrant à une mise en scène grotesque des comportements féminins. [...] Plus généralement] les jeux carnavalesques – accouchements grotesques, mariages ridicules, femmes qui battent leurs maris – avaient plusieurs fonctions : leur misogynie jouait dans la séparation que le garçon opérait avec le monde des femmes ; mais ils servaient aussi à faire entrer les adolescents au sein du monde des hommes, dans une société marquée par une hiérarchie intangible entre les sexes.³⁶⁶ »

En effet, on observe dans bien des cas (et encore aujourd'hui dans les soirées déguisées ou les enterrements de vie de garçon) que lorsque les hommes se travestissent en femmes, c'est souvent pour les caricaturer et les ridiculiser. Dans la cérémonie du naven décrite par G. Bateson, les hommes se déguisent en femmes en prenant les plus vieilles hardes qu'ils trouvent et les imitent grossièrement pour ridiculiser l'éthos féminin, tandis que les femmes paradent fièrement dans les plus beaux habits masculins qu'elles peuvent trouver, exaltant la vertu de leur éthos³⁶⁷.

³⁶⁴STEINBERG, Sylvie, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, Paris, 2001, p 90.

³⁶⁵LAQUEUR, Thomas, (1990), *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, Paris, 1992.

³⁶⁶STEINBERG, Sylvie, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, Paris, 2001, p 110-112.

³⁶⁷BATESON, Gregory, *La cérémonie du naven. Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée*, Minuit, Paris, 1971.

Garçon manqué : « un terme faux »

En me promenant sur Internet, je tombe par hasard sur un site dont le nom m'interpelle : Make me heal³⁶⁸ (« Faites-moi guérir »). Ce site vend pêle-mêle des soutiens-gorge avec faux seins intégrés pour transgenres, des soins de la peau post-chirurgicaux (cicatrices de liposuction ou d'implants mammaires), des gaines amincissantes et des crèmes anticellulite. Tout ceci m'amène à l'idée qu'en quelque sorte, les femmes cherchent à « guérir » de leur non-correspondance aux idéaux corporels féminins (comme par exemple une peau sans cellulite) en subissant divers traitements, comme les transgenres ou transsexuels se « guérissent » de leur non-correspondance aux idéaux masculins en devenant des femmes plus vraies que nature (et inversement).

Durant l'été 2014, un documentaire diffusé sur la BBC m'apprend la manière radicale qu'emploient les Iraniens pour « guérir » les homosexuels de sexe masculin de leur homosexualité : on en fait des femmes en les opérant et en leur administrant des hormones³⁶⁹. Ce documentaire m'a beaucoup touchée, car à un moment, le journaliste interviewe un transsexuel revêtu de tous les signes que mes enquêtes assimilent à de la vulgarité (faux cils, maquillage outrancier, vêtements moulant et manières féminines fortement stéréotypées), et lui demande s'il ressemblerait à cela s'il avait su qu'ailleurs dans le monde, on pouvait vivre son homosexualité sous une apparence d'homme. Au bord des larmes, l'individu répond « non ».

J'ai évoqué en introduction à cette partie la manière dont les Guayaki traitaient les hommes incapables de ramener du gibier : les mauvais chasseurs sont appelés *pané* et sont intégrés au groupe des femmes. Cependant, tous ne prennent pas tous aussi bien la réassignation de sexe qu'ils subissent. Au moment de l'enquête de P. Clastres, il y a deux individus *pané* dans le groupe de Guayaki qu'il étudie :

- L'un est très bien intégré socialement, il fait tout comme les femmes, notamment avoir des relations sexuelles avec les hommes (il est *kyrypmeno*, ce qui se traduit littéralement par « anus faire l'amour ») ;

³⁶⁸ <http://www.makemeheal.com/mmh/home.do>

³⁶⁹ Je n'ai pas réussi à remettre la main sur ce documentaire mais on peut consulter cet article à titre informatif. <https://ratgemini.wordpress.com/2012/07/15/iran-le-changement-de-sexe-comme-alternative-a-lhomosexualite/>

- Le deuxième est moqué, méprisé ; son comportement est jugé anormal. En effet, il s'acharne à se différencier des femmes en portant son panier d'une manière inconfortable et se refuse violemment aux relations sexuelles que les hommes entreprennent avec lui.

Afin de donner une identité à ceux qui avaient du mal à rentrer dans les cases « hommes » et « femmes », les indiens d'Amérique du nord ont créé la catégorie « berdache » :

« Chez les Indiens Dakota des Plaines, l'homme se définissait par son aptitude à supporter tout danger ou privation. Dès l'instant qu'un enfant atteignait cinq ou six ans, tout effort conscient d'éducation de la part de la famille tendait à faire de lui un mâle incontestable. Qu'il pleurât, qu'il montrât quelque timidité, qu'il cherchât à saisir une main protectrice, qu'il eût envie encore de jouer avec de jeunes enfants ou avec les filles, c'étaient autant de signes qu'il n'allait pas devenir un vrai homme. Aussi n'est-il pas surprenant de trouver dans une telle société le berdache, l'homme qui a volontairement cessé de faire effort pour se conformer au rôle masculin, qui s'habille comme une femme, s'adonne aux occupations des femmes. L'institution du berdache, à son tour, servait d'avertissement à chaque père. La crainte de voir son fils devenir un berdache donnait à son énergie éducative quelque chose de désespéré, et l'enfant n'en était que davantage contraint à ce choix redouté.³⁷⁰ »

Si nous ne connaissons pas les berdaches en France, chacun d'entre nous a cependant déjà entendu, et comprend le sens, du terme « garçon manqué ». Je remarque que c'est un mot que certaines femmes utilisent pour exprimer ce qu'elles sont, faute de vocabulaire plus approprié, comme le signale Christine :

Ma sœur jumelle, elle était habillée... ben... (silence) J'sais pas comment te dire. On est vraiment... on se ressemble physiquement, on a plein de trucs communs et tout, mais elle, elle était plus côté féminin que moi. Alors que... ça aussi peut-être que c'est à creuser : gémellité, l'une qui se différencie par rapport à l'autre... je sais pas. [...] Elle rentrait plus dans les codes fille. Moi, jeune, j'étais vraiment mais... le garçon. Je m'entendais bien qu'avec les garçons, je jouais avec eux, j'aimais me battre... pas pour la méchanceté, mais me battre pour me confronter à... et elle, elle était plus dans le côté fille où... elle se battait pas comme moi... moi ouais, j'étais quand même plus... donc c'est vrai que le vêtement... le pantalon ça va mieux pour se battre.

(rires)

Vous n'aviez pas les mêmes groupes d'amis ?

Si on avait des amies communes, mais c'est vrai qu'on avait quand même chacune nos amis et tout. Mais on arrivait à faire des choses ensemble. Si si, j'ai une grande complicité avec ma sœur, mais **j'étais plus on va dire... comme disaient mes parents « garçon manqué », qu'elle. Alors que ça n'a rien à voir, c'est un terme faux ça « garçon manqué ». D'ailleurs, je sais pas de quand il vient, depuis quand il existe, mais c'est un terme faux. Je devrais dire autre chose, mais j'arrive pas à trouver un autre terme que... j'étais plus... de toute façon tout ce qui m'intéressait c'était tout ce qui avait trait aux garçons. J'aimais le sport automobile, j'aimais la**

³⁷⁰ MEAD, Margaret, *Mœurs et sexualité en Océanie. Au cœur des sociétés traditionnelles des îles Samoa et de Nouvelle-Guinée*, Plon, Paris, 2004, p 18.

mécanique... bon je connais rien en mécanique, mais... si, mon père m'avait un peu appris, mais j'ai vite oublié... j'étais plus dans ce truc-là, tout ce qui était côté garçon et tout. C'était ma passion... les voitures, c'était ma passion, les rallyes, tout ça. Et j pense que tout ça aussi, ça fait que tu t'habilles d'une certaine façon et que tu te sens mieux dans certains vêtements.

Christine, 58 ans

Sous les conseils de Pierre, je regarde le documentaire *Les roses noires*³⁷¹. Pierre est animateur, il me dit qu'il voit dans les quartiers grenoblois où il travaille, des filles s'habillant en « gars », « pour pas qu'on les emmerde » :

T'as des filles qui vont parfois faire attention à être habillées de manière... comment dire... parce que les garçons... enfin voilà, elles vont pas porter de trucs moulants ou quoi que ce soit... après y a des filles qui vont commencer à porter le voile, ou des choses comme ça. Après c'est moins une affaire d'esthétisme que de culture. Après (silence) on parle du public en général sur le quartier où je bosse, donc enfants adultes... (silence). Ben... ça peut être un peu la projection de ce qu'il y a sur les enfants hein. Il peut y avoir un peu la même chose. Donc il peut y avoir aussi du jogging, y a pas de problème. Il peut y en avoir. **C'est peut-être aussi une réaction de certaines gamines... c'est un peu connu, pour pas qu'on les emmerde, elles s'habillent en gars, clairement, les baskets les machins, t'en as beaucoup. Sportives et tout.**

C'est justifié comme ça où c'est l'interprétation que tu vas en avoir ?

Non, elles vont pas le dire comme ça. C'est une interprétation que je fais. Y a un film qui s'appelle *Les roses noires* qui parle de ça... qui parle un peu de ce truc... et la condition des filles dans les quartiers un peu comme ça, c'est pas facile facile. Si tu t'habilles... si t'as envie de te faire plaisir et t'as envie de te faire très belle, tu vas vite te faire traiter de salope. C'est un peu ça. Après quand elles sont maman, c'est différent, on vient moins leur prendre la tête aussi... y a un truc comme ça qui joue... Elles peuvent faire très attention, être très maquillées et tout ça...

Pierre, 29 ans

Dans ce documentaire très émouvant pour de multiples raisons, les jeunes filles interviewées disent être devenues des « bonhommes », s'habillant comme les garçons, se battant comme eux et adoptant leur langage afin se faire respecter : pour ne pas être des « putes ».

³⁷¹ « Les roses noires », 74 min, réalisé par Hélène Milano, Production Art Cinefeel, 2012.

3.4. Individuation vs. identification

« *Quoi ? Un grand homme ? Je ne vois que le comédien de son propre idéal.* »

Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal*

Dans cette partie, je vais essayer d'amener le lecteur à comprendre pourquoi l'identification d'un individu à l'entité collective « femmes » est, dans une certaine mesure, incompatible avec le développement du type d'identité semblant le plus valorisé à l'époque actuelle³⁷². J'utiliserai une définition de l'**identité** au sens large, telle que la propose le sociologue M. Castells, comme un : « *processus de construction de sens à partir d'un attribut culturel, ou d'un ensemble cohérent d'attributs culturels, qui reçoit priorité sur toutes les autres sources.* »³⁷³

³⁷²Si je ne le cite pas explicitement, l'ouvrage de DE GAULEJAC, Vincent, *Qui est « je » ? Sociologie clinique du sujet*, Seuil, Paris, 2009, m'a été très utile pour réfléchir à ce sujet. Il constitue une très bonne synthèse pour réfléchir sur la question de l'identité.

³⁷³ CASTELLS, Manuel, *Le pouvoir de l'identité. L'ère de l'information vol. 2* (1997), Fayard, Paris 1999, p 17. Après avoir donné cette définition très générale, le sociologue propose dans les pages suivantes une typologie des identités :

- Les « identités légitimantes » sont créées et imposées par le haut par les institutions dirigeantes de la société (par exemple l'identité de sujet du roi, de citoyen en démocratie, l'identité nationale ou républicaine, la camaraderie socialiste...);
- Les « identités-résistance » : sont produites par les acteurs dans des positions stigmatisées ou dévalorisées (par exemple le fondamentalisme religieux, le nationalisme populaire, l'identité queer) ;
- Les « identités-projet » : visant à transformer l'ensemble de la société, le « nous » (l'auteur donne ici l'exemple du mouvement féministe ou de l'écologie).

La construction identitaire dans la modernité : « soyez vous-mêmes »

- L'Américain (regardant les Soudanais en recherche d'emploi s'efforcer de sourire) : *C'est ça, les employeurs potentiels veulent vous voir sourire. Ça va, c'est très bien.*
- L'un des Soudanais (préoccupé) : *Si on sourit sans envie, ça ne manque pas de sincérité ?*
- L'Américain : *Ah ! ouais : c'est de la merde, mais ça plait aux Américains. Vous vivez ici maintenant, alors souriez !*

The good lie, film de Philippe Falardeau

Le sociologue A. Erhenberg a bien décrit la dernière tendance en matière d'identité dans la société française : il faut être toujours plus « soi-même », autonome, et authentique³⁷⁴. Selon le philosophe D-R Dufour, cette autodéfinition du sujet dans la modernité est plus propice à l'instabilité psychique. Selon lui, avant les Lumières, le sujet devenait sujet dans une relation d'assujettissement à un souverain ou à Dieu, puis il est devenu un citoyen de la démocratie, pour finir, selon les mots du linguiste E. Benveniste, à être un « *je* » qui dit « *je* »³⁷⁵.

2013. Je suis une formation au collège doctoral afin de pouvoir enseigner en tant que monitrice. Il me faut passer par des formations d'insertion professionnelle au « monde de la recherche et de l'enseignement supérieur » (j'avoue qu'au départ je suis un peu réticente). Je suis donc un cours avec un consultant issu du « monde de la recherche », mais très en lien avec le « monde de l'entreprise ». Pendant deux heures, il nous soumet à des exercices de présentation de soi très fatigants. Il faut se présenter ainsi que son sujet de thèse en se chronométrant, d'abord en deux minutes, puis en 30 secondes. On s'exerce à « jouer » des situations concrètes. La consigne est la suivante : « Vous croisez à un colloque le directeur du laboratoire que vous visez pour un post-doc, il va entrer dans l'ascenseur, vous avez 30 secondes pour lui donner votre carte de visite et vous présenter ». On passe chacun notre tour : serrant la main au consultant qui joue le directeur et faisant semblant de lui donner notre

³⁷⁴ « L'action individuelle devient partout la valeur de référence, y compris dans la consommation qui promeut un rapport 'actif' aux objets, aux services ou aux loisirs. La concurrence, évadée du marché depuis le début de nos 'roaring eighties', enfièvre la société française et investit largement les esprits en devenant le vecteur d'un épanouissement personnel de masse. Elle accède ainsi au statut d'une mythologie, au même titre que le bien-être dans les années soixante parce qu'elle pousse chacun, quelque soit sa position dans la hiérarchie sociale, à se construire par lui-même en jouant simultanément de son autonomie et de son apparence. » EHRENBURG, Alain, *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, Paris, 1991, p 13.

³⁷⁵ DUFOUR, Dany-Robert, *Folie et démocratie*, Gallimard, Paris, 1996.

carte. Une véritable torture, je trouve tout ce cirque tellement absurde que j'en tremble. A la fin de la formation, il nous dit la petite phrase qui me fait exploser d'un rire nerveux : « Mais surtout n'oubliez pas : restez naturels ! ». Je lui demande alors, un peu méchamment, s'il ne serait pas en train d'essayer de nous rendre complètement fous : il me semble assez paradoxal de passer deux heures à apprendre à des étudiants comment se présenter de façon conforme pour paraître de bons petits doctorants recrutables pour finir par leur dire de rester « naturels ». Je fais rire l'auditoire, mais il en sort indemne en faisant une pirouette de vendeur de tapis dont j'ai oublié la teneur exacte.

Je peux avoir l'air de me moquer de lui, mais en fait il m'a donné une leçon géniale de ce qu'est l'identification au rôle social, et il m'a fait percevoir le lien entre l'intériorisation de l'identité de genre et l'intériorisation d'une identité professionnelle. Il faut imiter ceux à qui l'on doit ressembler pour devenir ce que l'on prétend « être », et répéter sans relâche jusqu'à ce que tout le monde, y compris soi-même, se mette à croire qu'il s'agit d'un comportement « naturel »³⁷⁶.

Selon le psychanalyste C. G. Jung, l'identification au pied de la lettre à son poste dans la division du travail est un phénomène d'inflation psychique parmi d'autres :

« L'inflation psychique n'est nullement une manifestation que crée seulement l'analyse ; comme elle se produit également très souvent dans la vie banale de tous les jours, nous pouvons aussi l'étudier en d'autres occasions : un cas très courant est constitué par l'identification dépourvue de toute note d'humour de nombreux hommes avec leur profession et leur titre. Bien entendu, le poste que j'occupe est le mien dans la mesure où s'y insère l'essentiel de mon activité ; mais ce poste, cette fonction, cette profession est aussi en même temps l'expression collective de facteurs nombreux, expression qui est née historiquement de la collaboration d'un grand nombre et d'une concordance de circonstances. Sa dignité est le fruit d'une approbation collective. Dès lors, en m'identifiant à mon emploi ou à mon titre, je me comporte comme si j'étais moi-même toute cette fonction sociale complexe, ce fonctionnement structuré qu'on appelle un « poste », comme si j'étais non seulement le titulaire du poste, mais aussi et en même temps la nécessité sociale et l'approbation collective de la société sur laquelle il se fonde, qui le sous-tendent et l'arc-boutent.

Ce faisant, je me suis attribué une extension et j'ai usurpé des qualités qui en aucune façon ne sont en moi, mais existent hors de moi et qui devraient y rester. « L'Etat c'est moi » : telle pourrait être la devise des sujets qui succombent à ce travers.³⁷⁷ »

Qu'est-ce qu'un médecin pour la sociologie des professions d'un point de vue interactionniste ? Une formation, une reconnaissance sociale, un statut, une répartition du

³⁷⁶Je me conforte dans cette interprétation en tombant après cela sur une page de blog prescrivant les bons conseils pour avoir un beau sourire avec comme conseil n°1 : « be natural » <http://www.webmd.com/oral-health/healthy-mouth-14/beautiful-smile/photogenic-smile>

³⁷⁷JUNG, Carl Gustav, *Dialectique du Moi et de l'inconscient* (1933), Gallimard, Paris, 1964, p 57.

travail... pas une fonction, mais le résultat de nombreuses interactions sociales³⁷⁸. Alors je ne suis pas en train de dire que les médecins n'existent pas, mais uniquement que la catégorie « médecin » n'est que le fruit d'une contingence historique : dans d'autres sociétés lorsque l'on est malade, on va voir des guérisseurs ou des chamanes qui bénéficient de la même aura de prestige. On est par ailleurs d'autant plus enclin à s'identifier à sa profession et à son statut qu'ils sont prestigieux.

Le « complexe de Marie » et le « problème de l'hypersexualisation »

Depuis un siècle, les dérivés du discours psychanalytique rencontrent un certain succès en Occident (et en France notamment). Avec S. Dufoulon, on peut appeler la tendance à se référer à ces dérivés pour donner un sens à son vécu le « *paradigme psy* »³⁷⁹. La différence des sexes étant une dimension centrale de ces théories (complexe d'Œdipe, angoisse de la castration...), les individus qui s'y réfèrent semblent prendre très au sérieux leur identité d'homme ou de femme. J'ajouterais donc aux exemples de C. G. Jung d'inflation psychique l'identification dénuée de toute note d'humour à la catégorie femme ou homme (même si Jung ne serait sûrement pas d'accord avec moi).

Cependant, comme je l'ai dit au début de ce chapitre (en évoquant les réponses de mes enquêtés à ma question : « Est-ce que votre tenue est féminine/masculine » (3.1)), je vois dans les entretiens qu'il est plus évident pour les hommes de s'identifier au masculin que pour les femmes de s'identifier au féminin. Car en effet, les signifiants rattachés à la catégorie femmes sont devenus en grande partie contradictoires (du fait de la rapide transformation des conditions de vie des femmes au cours du siècle dernier) et que le féminin correspond dans bien des esprits à l'antithèse de la perfection qu'est l'éthos masculin (qui a des prétentions à l'universalité). Observant les petites filles françaises d'aujourd'hui, l'anthropologue C. Monnot parle à ce sujet de « complexe de Marie » :

« La nouvelle perfection féminine, c'est intégrer en même temps (ou successivement) l'épouse de pasteur dévouée de la série Sept à la maison et celui des « célibattantes » de Sex and the City. A cela viennent s'ajouter des diktats d'ordre esthétique, dans une

³⁷⁸STRAUSS, Anselm, « La dynamique des professions » in, STRAUSS, Anselm, *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan, 1992.

³⁷⁹DUFOULON, Serge, *Filles d'Isis. Ballade anthropologique en famille de voyante*, thèse, sociologie, Lyon, 1995, 1 vol.

société où le contrôle de son poids et l'attractivité de son image apparaissent comme autant de signes de réussite. Ce défi contemporain d'un genre nouveau tend à créer un malaise qui trouble grandement la vie des jeunes femmes en devenir et que je qualifierais volontiers de « complexe de Marie » : Marie, la mère pure et idéale ; Marie-Madeleine, la maîtresse désirable et séductrice³⁸⁰ ; Mary Poppins, la gardienne et l'organisatrice du foyer ; Marie Curie, la cérébrale sachant rester dans l'ombre de son mari...toutes ensemble, et d'autres encore, forme le kaléidoscope de la féminité contemporaine.³⁸¹ »

Les représentations de la maternité et de la séduction semblent faire mauvais ménage. Ainsi, Anne me fait part de son malaise de petite fille face aux réactions que suscitait sa mère chez les jeunes hommes :

Ben moi, j'ai l'souvenir d'elle heu... **elle pouvait être extrêmement vulgaire**. Elle s'en rendait pas compte, et du coup vu qu'elle s'en rendait pas compte, elle avait un caractère extrêmement naturel, ça allait. **Mais y a des moments où, quand t'es petit t'es là genre « putain ! »**. Genre l'histoire du short (rires). Elle avait un short qu'elle adorait. Mais un short vraiment, hum, très court. Et... ce short-là, était troué de partout, tu vois ce que j'veux dire ? Il était vraiment troué, très très destroy, mais un peu trop tu vois, ouhh. C'était pas vraiment un short, c'était une passoire. Tu pouvais faire pipi sans même le mouiller tu vois (rires). J'exagère mais, elle était couverte quoi, mais... Elle fait sa lessive un jour, puis elle part au boulot, nous on était à la maison, avec un coup de vent, y a le short qui s'envole sur le balcon du voisin. Elle va pour le récupérer chez le voisin, il lui dit : « Oh mais moi j'crois qu'c'était un chiffon, j'allais l'utiliser pour mes vitres » et tout (rires). Depuis elle l'a plus remis (rires). **Mais c'est vrai que quand elle le mettait, j'étais... quand même... tu vois ?** Genre y a un moment, une petite anecdote : elle aimait... Genre **c'est une nana qui est super bien foutue, elle est très sportive, ma mère c'est quand même une jolie nana, y a pas à dire. Et un jour j'm'en souviens, j'étais au collège et on rentrait d'la piscine avec nos deux animateurs sportifs, qu'étaient jeunes, pleins d'allant et pleins d'hormones**, je suppose, parce qu'à l'époque j'sentais pas trop ce genre de choses... Et puis dans le bus nous on était à l'arrière en train de papoter avec les animateurs, et à l'arrière vient une voiture, décapotable, avec une jolie blonde à l'intérieur : un r'monte néné, un tout p'tit top, un tout p'tit short, et puis c'est vraiment la frime quoi. Et puis t'as le mec, il s'penche par la f'nêtre, enfin il s'penche par le fenêtre : il s'colle à la vitre de derrière le bus, puis il fait : « **Oh putain viens voir !** », **il appelle son collègue, et son collègue se colle le nez : « Putain elle est trop bonne, elle est trop bonne ! » : c'était ma mère (rires). J'étais trop gênée, j'étais... avec ma toute petite voix de gamine : « C'est ma maman » (rires).** « Oh ! », ils ont viré par toutes les couleurs : « **Oh excuse moi, c'est vrai qu'elle est belle ta maman quand même !** ». Ils étaient fous affolés **comme des chiens**, et oui, effectivement ça m'a mis mal à l'aise quoi. Vraiment, vraiment, j'l'ai dis à maman, sur le ton d'la plaisanterie parce que déjà petite je savais qu'elle adorait être désirée, presque psychotique. Et du coup ça lui a fait plaisir mais... **moi ça m'a un p'tit peu... tu vois, j'm'en souviens encore, alors que j'étais p'tite quoi. Beuhaha !!! C'est bizarre de voir sa maman... et puis en même temps, elle était habillée vraiment court quoi** (silence).

Anne, 25 ans

³⁸⁰ En recopiant ces mots, je repense en rigolant à la minijupe en jean que m'a donnée mon amie cinquantenaire en me disant qu'à son âge ça ferait trop « Marie-Salope » (cf. C1).

³⁸¹ MONNOT, Catherine, *Petites filles : l'apprentissage de la féminité*, Flammarion, Paris, 2013.

Je relève cette même ambivalence quant à la question du désir dans les propos de Sophielle, qui trouve que les ambiances de séduction causées par certaines tenues féminines détournent parfois du sujet d'une conversation :

Avant, à l'époque où je me trouvais mal dans ma peau, je trouvais ça très agressif les femmes qui s'habillaient ouvertement, très sexy quoi. J'comprendais pas en fait, j'trouvais ça... parce que aussi, parce que du coup... en fait c'est ça : y a des styles de vêtements qui vont, j'sais pas... on est en groupe comme ça, il va y avoir une personne qui va être habillée, bon ben là si c'est l'exemple du sexy ça va être sexy, mais ça peut être d'autres types de vêtements, mais si y a une fille dans un groupe qui va être habillée super sexy, ben en fait ça va amener une certaine ambiance. Parce que tu peux pas, tu peux pas faire fi de ce que ça va réveiller en toi...

Chez les mecs ou chez les filles ?

Chez les filles aussi en fait. Chez les filles mais ça peut aussi être chez les mecs : tout de suite ça va amener... ça peut plus facilement amener une **ambiance de séduction** par exemple, où le désir va vraiment avoir une place importante, ça peut déconcentrer, enfin moi je sais que si tu vas titiller comme ça sur des zones de désir, ben ça va te déconcentrer j'sais pas... du contenu d'une discussion ou quoi. J'ai l'impression que selon certains types de vêtements, et ben plus facilement et ben ça va amener des scénarios possibles de façons d'être ensemble et ça va en privilégier certaines et défavoriser d'autres. Et où des fois t'as pas forcément envie de ces scénarios-là, t'as pas forcément envie que y aient ces sujets un peu sexuels comme ça qui prennent trop de place quoi. Et ça dépend, des fois ça peut être simplement agréable, j'ai l'impression que ça dépend aussi vachement de... enfin moi je me suis rendue compte dans comment je pouvais accepter ou pas ces façons de s'habiller, ça dépendait vachement de moi comment je me sentais aussi par rapport à mon corps, comment... Enfin voilà, avant je me sentais vachement agressée par ces femmes-là, et maintenant que je me sens mieux dans mon corps je le suis moins, mais je vais quand même avoir des préjugés quoi. Tout de suite je vais me dire, peut-être que cette femme-là elle est un peu comme ça... j'essaie de m'en défaire, mais je peux pas m'empêcher d'avoir un peu des préjugés.

Sophielle, 25 ans

Le « problème de l'hypersexualisation des fillettes » est une « question de société » que je découvre lors de mon séjour au Canada et qui émerge en France pendant ma thèse pour aboutir sur une loi interdisant les concours de mini-miss aux filles de moins de 13 ans³⁸² :

*« Nous ne sommes pas opposées à la mode en tant que pratique culturelle et sociale, mais au **marketing de la mode qui tend à sexualiser les enfants ainsi qu'à limiter leur identité à certains stéréotypes.** Nous ne considérons pas les enfants comme des victimes passives dépourvues d'agentivité, c'est-à-dire sans aucune capacité d'action et de contestation de leur environnement. Toutefois, nous sommes préoccupées par l'effet pervers de cette tendance socio-commerciale visant à cultiver la reconnaissance des marques chez les très jeunes enfants et à leur inculquer un style de vie consumériste à outrance, avant même qu'ils aient développé la capacité cognitive de s'en distancier de manière critique. Nous sommes inquiètes de la sexualisation précoce des filles et de l'hypersexualisation de la société, car nous les identifions, d'une part, comme un ensemble de violences faites aux individus en général et,*

³⁸² Cf. chronologie en annexe.

d'autre part, comme un nouvel espace de domination des femmes et des filles en particulier. Nous contestons la légitimité d'un tel chantier de pouvoir et de signification politique.

*Depuis quelques années, au Canada et dans plusieurs autres sociétés occidentales, nombreux sont ceux qui se préoccupent de la sexualisation précoce des filles, ainsi que de l'hypersexualisation de l'espace social global. Cependant, nous avons souvent remarqué que, pour plusieurs, aucune différence conceptuelle n'est faite entre les changements psychiques associés au **développement positif d'une identité sexuelle, c'est-à-dire la sexualité saine, et le processus normatif par lequel une forme de sexualité est imposée à un tiers (la sexualisation)**³⁸³.»*

N'ayant pour ma part pas d'avis sur la question, j'interroge Théo sur le sujet, revenant sur des propos qu'il a eu en entretien le jour précédent³⁸⁴. Dans le premier entretien, il me disait qu'il était gêné par le fait que les collégiennes s'habillent de manière trop sexy ; il me disait par ailleurs qu'au collège il s'habillait comme un skateur. Je lui suggère l'idée que ces deux types de comportements sont des formes d'imitation de modèles féminins et masculins valorisés pour voir comment il réagit à mon interprétation :

Donc on discutait de ça et moi je te disais : « Est-ce que c'est pas la même chose quand t'as des gosses au collège, qui comme toi vont s'habiller dans le même style que les riders [ou skateurs] ? Ils imitent des modèles masculins en fait. »

Ouais ils imitent, mais c'est pas... c'est pas un truc physique, c'est pas pour mettre en avant quelque chose de sexuel je trouve. Là je trouve vraiment que c'est sexuel, tu vois. Quand ça franchit la barrière du sexuel, j'trouve que c'est chaud. Parce **qu'il y a des gamines qui se rendent pas compte, elles savent pas trop ce que c'est. C'est juste... justement ressembler à des stars qui misent toute leur popularité sur du cul ou sur : « J'montre mes boobs ou mon boule et j'suis contente », tu vois. Un peu les Paris Hilton et tout ça.** C'est pas sur leur culture générale qu'elles vont se faire reconnaître. Du coup elles misent sur leur physique et ça se voit maintenant sur les jeunes d'aujourd'hui quoi.

Et un mec qui va faire du body building au lycée, est-ce que c'est pas un peu la même chose ? Ça sert à rien, ça doit être un peu pour attirer les filles aussi ?
Ouais. Après t'as une histoire entre mecs, c'est toujours le plus musclé qui devrait... tu sais c'est assez bestial encore au collège ou au lycée donc... c'est le plus fort qui a raison, c'est le plus fort qui nique les meufs...

Et peut-être que chez les filles c'est une compétition entre meufs aussi ?
Celle qui a le plus gros boule ?

Ben celle qui en montre le plus...
... ouais ça doit être ça aussi hein. **Mais entre être le plus fort et être la plus vulgaire, j'trouve qu'il y a encore une différence.**
(rires)

Théo, 20 ans

La question de « l'hypersexualisation des fillettes » soulève selon moi l'ambiguïté culturelle concernant l'apparence des femmes dans notre société. Dans certaines sociétés, les

³⁸³ GOLDFARB, Lilia et TARDIEU-BERTHEAU, Régine, « Fillettes, mode hypersexualisée et capitalisme » in DION, Michel et JULIEN, Mariette (dir.), *Ethique de la mode féminine*, PUF, Paris, 2010, p 99-100.

³⁸⁴Théo a eu la gentillesse de se livrer deux fois de suite à l'exercice car je pensais avoir effacé par mégarde le fichier audio de l'enregistrement. Cela a été très utile car j'ai pu comparer les deux versions de la conversation qui étaient sensiblement identiques.

choses sont établies de manière très claire : on ritualise l'entrée des jeunes filles dans le monde de la sexualité. A Cuba, les jeunes filles deviennent des femmes le jour où elles fêtent leurs 15 ans, durant une fête appelée la *quinceañera* tradition qui se perpétue depuis le XIX^e siècle. Une tradition répandue dans toute l'Amérique latine, mais particulièrement vivace à Cuba³⁸⁵ selon les propos d'une habitante de ce pays :

A Cuba nous ne célébrons pas Halloween, ou aucune de ces fêtes où les filles se déguisent, ce n'est pas dans nos habitudes. C'est seulement à cette occasion pour ses 15 ans que la jeune fille se déguise. En infirmière, en bonne-sœur, en servante, en clown, en pirate... tout ce qui lui plait et dont elle a rêvé. Une enfant de 14 ans qui va fêter ses 15 ans subit des tas de transformations. Elle est plus développée, plus grande, marche avec du style, s'habille mieux... elle change beaucoup. Et puis elle s'arrange les cheveux. Par exemple si elle veut changer sa couleur de cheveux, elle doit attendre ses 15 ans. Les parents n'acceptent pas qu'une fille de 14 ans puisse se teindre les cheveux, ou qu'elle s'épile les sourcils. Une fille qui a moins de 15 ans ne peut pas s'épiler : la famille lui interdit.

Documentaire « Cuba la saveur des Caraïbes »

Au premier visionnage du documentaire, à voir la pauvre jeune fille toute mal à l'aise en train de se faire déguiser en tenue d'infirmière très courte, brillante, moulante et décolletée, sous les coups de flash d'un photographe professionnel et les regards mêlant fierté et émotion de sa famille : j'ai été prise d'un fou rire. Pour moi, tout ce manège frisait la pornographie. Dans une optique un peu similaire, C. Bromberger nous apprend que dans l'Iran d'aujourd'hui, les jeunes filles ne doivent pas s'épiler les sourcils avant d'être mariées, et que :

« [...] dans leur souci d'émancipation, les jeunes filles intrépides brouillent ce code de reconnaissance [...] anticipant sur le rite de passage et voulant se conformer aux canons de la beauté juvénile occidentale, elles se font épiler les sourcils, ce qui entraîne, dans les milieux conservateurs, la réprobation de leurs parents et parfois leur exclusion des institutions scolaires [...] »³⁸⁶

En France, il n'existe pas de rites de passage de ce genre, ce qui n'empêche pas aux prescriptions quant à ce que doit (ou ne doit pas) faire une jeune fille de persister dans l'esprit de beaucoup de gens :

Après les vêtements, à un certain âge... oui, ça me dérange. **Quand je vois des gamines de 12-13 ans qui sont habillées comme des salopes de 20 ans, ça me dérange.** Parce qu'après les parents, ils vont venir se plaindre parce que leur fille elle s'est fait violer et ci et ça, alors qu'elle se balade avec... ils les habillent n'importe comment.

Thomas, 26 ans

³⁸⁵Sur la question de la séduction et des relations entre les sexes à Cuba, voir la conférence très intéressante de LIZRA, Chen, « The power of seduction in our everyday life », TED talk Vancouver, 2013.

³⁸⁶BROMBERGER, Christian, *Tricho logiques. Une anthropologie des cheveux et des poils*, Bayard, Paris, 2010, p 37.

Être « une femme à couilles » : une schizophrénie culturelle

Selon P. Berger et T. Luckmann :

« Un succès maximal dans la socialisation apparaît probablement dans des sociétés caractérisées par une division du travail très simple et une distribution de la connaissance très limitée. La socialisation, sous de telles conditions, produit des identités qui sont socialement prédéfinies et profilées à un haut degré.³⁸⁷ »

En effet, la question « qui suis-je ? » a moins de chances de se poser dans une société telle que celle des Guayaki, au sein de laquelle les hommes et les femmes se voient confirmer de façon massive et continue leur identité dans toutes leurs interactions quotidiennes.

Les femmes d'aujourd'hui n'ont plus vraiment la possibilité d'être des femmes au foyer comme avant (le travail féminin étant devenu une norme depuis les années 1970, un salaire unique ne suffit plus à un ménage pour subsister)³⁸⁸. Elles doivent travailler mais lorsqu'il s'agit de postes prisés, on leur reproche souvent leur féminité.

Au vu de tout ce que j'ai avancé jusqu'à maintenant, il ne me semble pas exagéré d'affirmer qu'il est plus compliqué de se contenter de l'identité de femme que de celle d'homme. Pour « être un homme », il s'agit seulement de ne pas être un « pédé » ou de ne pas ressembler à une femme, tandis que pour « être une femme », il faut à la fois ne pas être laide, ne pas être une « pute », tout en étant pas non plus un homme. Beaucoup de choses à faire ou à ne pas faire en même temps. Il me semble qu'en ce sens, les femmes se retrouvent plus fréquemment que les hommes dans la situation inconfortable de la « double contrainte » définie par G. Bateson :

*« Dans le bouddhisme zen, le but à atteindre est l'état d'illumination. Le maître zen tente d'y amener son disciple par plusieurs moyens. Il peut, par exemple, tenir un bâton au-dessus de la tête de son élève, en lui disant, brutalement: «Si vous dites que ce bâton existe, je vous frappe avec. Si vous dites qu'il n'existe pas, je vous frappe avec. Si vous ne dites rien, je vous frappe avec.» Nous avons le sentiment que le schizophrène se trouve en permanence dans une situation similaire à celle de l'élève, à ceci près qu'il en sort plus souvent désorienté qu'illuminé. [...] **Quand un individu est pris dans une situation de double contrainte, il réagit comme le schizophrène, d'une manière défensive: quand il se trouve dans une situation qui, tout en lui imposant des messages contradictoires, exige qu'il y réponde, et qu'il est donc incapable de***

³⁸⁷BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, (1966), Paris, 1996, p 259.

³⁸⁸LIPOVETSKY, Gilles, *La troisième femme. Permanence et révolution du féminin*, Gallimard, Paris, 1997.

*commenter les contradictions du message reçu, il réagit, lui aussi, en prenant les métaphores à la lettre.*³⁸⁹ »

Dans sa préface à l'autobiographie d'un schizophrène, G. Bateson donne une illustration de la manière schizophrénique de répondre à une situation dans laquelle on est soumis à des injonctions contradictoires :

*« De Row, il partit pour Dublin et il rapporte qu'il y eut des relations avec une prostituée et contracta la syphilis. Il s'en guérit relativement vite et attribua sa guérison partiellement à la médecine et pour le reste, à l'intervention miraculeuse du Tout-Puissant. Il raconta avec un humour rétrospectif le dilemme typiquement schizophrénique dans lequel il se trouva alors : fallait-il faire confiance à Dieu pour qu'il parachève sa guérison, ou fallait-il continuer à prendre les médicaments que lui avait prescrits le médecin ? Il résolu la question en ne prenant que la moitié des médicaments !... »*³⁹⁰

Pour « être une femme », il faut ne pas « être une pute », mais ne pas « être un homme », alors même qu'il semble qu'il faille en fait avoir intériorisé et pris l'habitude d'afficher un éthos masculin pour se retrouver en haut de la pyramide sociale.

L'anthropologue D. Graeber, prolongeant les thèses de N. Elias et de M. Mauss, avance que la notion de « personne » est historiquement en lien avec la place que l'on occupe dans la hiérarchie (dans la Grèce antique, les femmes et esclaves n'ont pas de *persona*). Ainsi, plus on s'élève sur l'échelle hiérarchique, plus s'accroît l'autocontrôle, et notamment celui de ses émotions. D. Graeber résume la thèse de N. Elias ainsi :

*« Norbert Elias a ainsi souligné que le XVI^e siècle correspond au début de mutations profondes dans la sensibilité physique des gens en Europe occidentale. Il évoque plus précisément la manière dont « la honte et la gêne » ont été éprouvées de manière de plus en plus étendue et souligne la tendance de plus en plus forte à réprimer les manifestations de colère ou d'émotions extrêmes et plus encore, les manifestations des fonctions corporelles dans les interactions sociales quotidiennes. »*³⁹¹

Pour illustrer cette idée d'une plus forte prédisposition féminine à l'inconfort identitaire, je prendrais trois exemples de professions considérées comme prestigieuses en France : chirurgien, Président de la République et magistrat.

La sociologue E. Zolesio a montré que les femmes exerçant le métier de chirurgien avaient au cours de leur enfance développé des dispositions masculines (une « *socialisation inversée* » selon les termes de M. Darmon³⁹²), notamment une capacité à l'endurance physique, à faire face à la rivalité, et faire preuve d'un certain détachement émotionnel.

³⁸⁹BATESON, Gregory, « Vers une théorie de la schizophrénie » in, BATESON, Gregory, *Vers une écologie de l'esprit (I)* Seuil, Paris, 1977, p 109.

³⁹⁰BATESON, Gregory (publié par), *Perceval le fou. Autobiographie d'un schizophrène [1830-1832]*, Payot, Paris, 1976, p 9.

³⁹¹GRAEBER, David, *Des fins du capitalisme. Possibilités I*, Payot et Rivages, Paris, 2014, p 63.

³⁹²DARMON, Muriel, *La socialisation*, Armand Colin, Paris, 2010.

Habitée à la violence et à la compétition, elles sont désignées par leurs collègues masculins sous le vocable « femmes à couilles »³⁹³.

La psychologue E. Dautre explique dans un article que Ségolène Royal a raté l'occasion d'arriver à la plus haute fonction politique française en sa qualité de « femme trop féminine »³⁹⁴.

Un collègue juriste m'a fait part de son indignation concernant l'attitude de ses collègues quant aux modalités de recrutement des jeunes magistrats. Les jeunes femmes réussissant « trop bien » le concours d'entrée à l'École Nationale de la Magistrature, on a décidé de mettre en place des tests de personnalité pour évincer les personnalités les moins stables psychiquement ou les moins « blindées » émotionnellement (statistiquement plutôt des femmes).

Pour conclure, je dirais que la consigne « Soyez vous-mêmes » veut en fait dire « Soyez un homme ». Ou, dit autrement, pour devenir un grand Homme, il faut commencer par être un homme.

³⁹³ZOLESIO, Emmanuelle, « La chirurgie et sa matrice de socialisation professionnelle », *Sociologie*, vol. 3, 2012, pp. 377-394, p 384.

³⁹⁴DOUTURE, Elisabeth, « Pourquoi Ségolène Royal ne pouvait pas gagner les élections : une illustration des effets catégoriels du genre », *Cahiers de psychologie politique*, n° 13, 2008. Résumé de l'article : « Dans cette étude, nous émettons l'hypothèse que Ségolène Royal en tant que « femme prétendante au pouvoir suprême » n'a pas pu l'obtenir du fait de son statut de « femme féminine ». Nous pensons ici, à l'instar d'autres chercheurs (Lorenzi-Cioldi, 2005, Eagly, 2004) que seules les femmes changeant de groupe d'appartenance, en s'attribuant des qualités masculines, peuvent être reconnues comme pouvant accéder à un poste de pouvoir typé historiquement masculin, et ce d'autant plus que ce poste est haut placé (Sidanius & Pratto, 1999) La femme politique « féminine » semble pâtir d'une image encore plus défavorable qu'une femme « non féminine ». Cette attitude proviendrait d'une idéologie sexiste pro homme (Dautre, 2006 ; Eagly & Karau, 2002). En conséquence, cette femme politique féminine n'est pas plus ménagée par ses consœurs femmes que par les hommes. »

Que retenir de ce chapitre ?

- **Sur la schismogénèse : Si A est d'autant plus homme que B est femme et inversement, et si A' est d'autant plus homme qu'il imite, tout en l'amplifiant, le comportement de A ; et si B' se met à entrer en rivalité avec (A et A') tout en se distinguant de B jugée vulgaire : alors, toutes ces histoires de lettres deviennent très compliquées et il devient difficile pour la plupart des individus d'envisager le monde social de manière aussi binaire qu'au départ (3.1).**
- **En accédant à des prérogatives autrefois réservées aux hommes, les femmes ont au cours de l'Histoire accédé à leur vestiaire pour devenir des travailleurs comme les autres (3.2).**
- **Le travestissement est un moyen pour les individus qui ne se sentent pas à leur place d'accéder à la place et aux activités qu'ils désirent (3.3).**
- **Il semble plus confortable pour le psychisme, dans le contexte actuel, de s'identifier à la catégorie « homme » (il s'agit juste de ne pas être trop « efféminé ») qu'à la catégorie « femme » (qui est en même temps dénigrée, idéalisée, déconstruite, morcelée) (3.4).**

Second transport : De l'identité stigmatisée au retournement du stigmaté

« Le paradoxe est d'abord ce qui détruit le bon sens comme sens unique, mais ensuite ce qui détruit le sens commun comme assignation d'identités fixes³⁹⁵. »

Gilles Deleuze, *Logique du sens*

*« Say it loud :
I'm black I'm proud ! »*
James Brown, *Say it loud*³⁹⁶

Je me souviens du jour où j'ai appris la signification du mot « pédé ». J'ai sept ans, la récréation est terminée. Jusqu'à ce jour, j'ai déjà entendu ce mot accompagné du qualificatif « sale », j'en avais donc déduit que c'était une insulte. Mais je m'interroge sur le contenu de cette insulte (je ne connais pas encore Internet). Deux garçons se disputent en se dirigeant vers leur classe. L'un dit à l'autre : « Pédé va ! ». L'autre répond : « Tu sais même pas ce que ça veut dire ! ». Le premier s'apprête à déclamer sa tirade avec une attitude de premier de la classe (je suis toute ouïe, je vais me coucher moins bête ce soir, j'aurais un nouveau gros mot dans ma collection) : « Si, je sais ce que c'est : un pédé c'est un homme qui fait l'amour avec un autre homme ! ». Déception. Je m'attendais à quelque chose d'extrêmement grave, du type quelqu'un qui mange ses excréments, ou des choses comme ça. Il ne s'agit donc que de cela ! Bon, ben s'ils disent que c'est mal, alors je dirai « pédé » aux garçons avec qui je me dispute pour les ridiculiser :

« Un mot est un véhicule, une barque descendant du passé, chargée des pensées d'individus que nous n'avons jamais vus ; en le comprenant, nous entrons non

³⁹⁵ Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Minuit, Paris, 1969, p 12.

³⁹⁶ Ne sachant pas si l'on dit « du » ou « de la » funk, je fais une recherche sur ce genre musical sur Wikipédia (c'est un nom masculin). J'y apprends par ailleurs une chose que je ne soupçonnais pas : « Selon certaines interprétations, le terme funk proviendrait de l'argot anglo-américain funky, qui signifie littéralement « puant », « qui sent la sueur », reproche traditionnellement adressé aux noirs par les WASP, et repris ensuite à leur compte par les artistes noirs tel que Horace Silver dans son morceau Opus de Funk (1953). » <https://fr.wikipedia.org/wiki/Funk>

Dans une chronique musicale entendue cet été 2015 sur France Inter, j'apprends qu'une de mes chansons préférées de Ray Charles *What'd I say* a été censurée à sa sortie en 1959, à cause de ses allusions sexuelles trop explicites. La censure tombe lorsqu'elle se met à être interprétée par des chanteurs blancs (Nancy Sinatra ou encore Elvis Presley). Ce qui fera, paraît-il, dire à Ray Charles : « C'est comme si le sexe des Blancs était moins sale que le sexe des Noirs ».

*seulement dans l'esprit de nos contemporains mais aussi dans l'esprit permanent de l'humanité.*³⁹⁷ »

De la même manière que « pédé » n'est pas seulement employé pour désigner des individus de sexe masculin ayant des relations avec d'autres individus de sexe masculin, le mot « pute³⁹⁸ » semble également très polysémique. J'essaye, avec Agnès, d'en savoir un peu plus sur ce terme que j'entends dans de nombreuses bouches. Agnès me dit que lorsqu'elle était élève au collège, elle ne voulait pas s'habiller comme les filles qu'on appelait les « putes » :

Alors ça veut dire quoi « pute » ?

C'est une fille qui veut qu'on parle d'elle... c'est pas la définition d'pute hein, mais de ces filles qui s'habillent comme ça [au collège].

Tu disais « **pouf** » tout à l'heure, c'est la même chose ?

Ouais, on va dire. Ça va être une fille qu'est **peste**, qui veut qu'on parle d'elle... ben en général, moi ça va être plus mon *a priori* négatif mais... **qui font beaucoup d'histoires et... ouais, qui ont besoin qu'on parle d'elles quoi.** [...] C'est que... c'est **des style vestimentaires assez provocants** qui font que, du coup, le gens vont t'appréhender... du coup... les mecs aussi... **les mecs vont les appréhender en disant : « De toute façon c'est bon, c'est une pute, si elle s'habille comme ça, c'est une pute »**, et du coup, ils vont p't'être les bloquer dans une situation où ils vont dire : « Tu t'habilles comme ça, c'est c'que tu cherches, bla bla... ». Tout un truc comme ça et... et du coup la fille, elle peut aussi se retrouver dépassée dans ce truc quoi. Et c'est pour ça qu'il faut faire attention en tant qu'assistante d'éducation. Et c'est pour ça que dans les collèges, ils aiment pas, et du coup ils interdisent, comme ça au moins c'est réglé quoi. *A priori.* [...] Dans notre collège [celui dans lequel elle a travaillé en tant que surveillante] à nous y avait pas grand-chose, mais dans les autres collèges, y avait par exemple les piercings au nombril, donc c'est pas pas le droit d'avoir de piercing mais pas le droit de le montrer. Heu...Bon eux c'était apparemment abusé, mais c'était pas le droit aux trucs où on voit les brides, ou j'sais pas quoi, de trucs qui pourraient être un peu provocants. J'imagine... voilà, la fille qu'a la jupe très courte, j'sais pas... des hauts talons, un sac à main et qui s'maquille beaucoup, en 6^e... c'est vrai que... c'est pas forcément adapté à son âge quoi.[...]

Moi je sais que toute ma... 'fin toute ma vie... dès que j'ai commencé à m'habiller et tout ça, j'étais entre deux trucs : être un peu féminine quand même MAIS pas faire pute. C'était toujours ça, parce que j'suis partie carrément dans le skateur machin... Pourquoi ? Alors déjà parce que c'était un truc... **j'suis pas féminine de base en fait. (rires) C'est-à-dire que je colle pas du tout au stéréotype de la fille, qui est délicate. Ça c'est sûr. Truc con, que j'me souviens, c'est que mes copines quand on mangeait à la cantine (rires), moi j'me fais des taches de partout, j'suis une cochonne, et elles (elle prend une petite voix) elles étaient toutes mignonnes, délicates... comme les stéréotypes quoi. Et j'me demandais comment elles faisaient pour faire ça et... Et j'me souviens au collège que c'était un but que j'voulais atteindre quoi.**

De leur ressembler ?

³⁹⁷C.H. Cooley (1909) cité in. BROWN, Richard, *Clés pour une poétique de la sociologie* (1977), Acte Sud, Paris, 1989, p 160.

³⁹⁸ Les mots « pute » et « putain » dérivent étymologiquement de la racine indo-européenne *pu- « pourrir ». Cette racine a donné des mots tels que « puer », « pus », « pourriture », « punaise ». Cf. Le Robert, Dictionnaire étymologique du français, Jacqueline Picoche, Paris, 2009.

D'être une fille, de leur ressembler. D'être une fille « fille » quoi. Et y a eu ce changement du coup voilà, qui... en 4^e où du coup je dis « nique sa mère » à ça quoi. Et j'me dis : « Non voilà, p't'être que j'suis pas une fille donc j'm'habille un peu comme un mec. » Donc voilà. Et... et je critique les autres en disant que c'est des putes. En gros c'est ça quoi. Vu que c'est trop des filles, ben c'est des putes. Alors que c'est débile. (rires) Mais bon, on est con quand on est au collège.

Pourquoi t'as changé d'avis entre temps ? Parce que tu restais plus avec des mecs ?

Ouais j'restais plus avec des mecs.

Et est-ce que les mecs avaient ce genre de propos ? Ça venait d'eux aussi ?

Ouais ça venait aussi des mecs c'est clair. Ça vient beaucoup des filles à la base... ça vient beaucoup des filles qui mettent facilement dans des catégories tout ça... mais les mecs aussi. C'est souvent une bonne excuse pour des choses quoi. Pour traiter les filles comme de la merde par exemple : « Ouais mais on s'en fout, elle c'est une pute ». Parce qu'elle s'habille comme une pute quoi. Ah ouais, ça j'l'ai entendu quoi.

Et c'était leur faire quoi ?

Oh c'était... on était enfant hein, donc c'était : sortir avec elle, et plus ou moins la jeter un peu méchamment quoi. Ou des trucs comme ça. C'était... ouais, une bonne excuse. **Parce que soi-disant elle s'habille comme une pute et du coup... elle vaut rien en fait. Et c'est un truc qui faisait que... ben du coup je préférais être un mec qu'être une fille. Je préférais être considérée comme un mec que comme une fille quoi. Au niveau vestimentaire en tous cas.**

Et t'avais quel genre de relations avec les mecs ? Est-ce que tu sortais avec des mecs ou t'étais seulement dans des relations amicales ?

Non non, justement ouais. C'était très amical, et j'ai bloqué beaucoup jusqu'au lycée quoi. Jusqu'au lycée j'bloquais tout tout tout.

Par rapport à ça ?

Ouais. J'avais justement eu des potes... bon après c'est p't'être aussi qu'ils me plaisaient pas tant que ça hein... mais j'avais pas... j'm'y intéressais pas du tout... j'étais beaucoup dans ma tête. J'réfléchissais beaucoup, j'ai eu une période pendant un an, où c'était pas facile, en 3^e. J'ai beaucoup réfléchi sur moi et sur la vie. **Du coup [au] lycée ça a commencé à partir un peu, et du coup j'ai un peu rebasculé vers la féminité aussi j'pense... pour plaire aussi. Parce que voilà... une fille féminine, ça plait un peu plus quand même... Mais c'est vrai que c'est un truc... mes amis aujourd'hui même, encore, me disent souvent que pas physiquement, mais un peu mentalement, j'ai un peu un cerveau de mec. Et que... j'me suis rendue compte que c'était un truc qui me faisait aussi plaisir en même temps, encore aujourd'hui.**

Et ça veut dire quoi ? C'est dans quelle situation qu'ils vont te dire ça par exemple ?

J'pense que c'est dans le fait d'être assez détachée de tout. Assez j'm'en-foutiste. J'crois qu'c'est par rapport à ça. Et un peu crade (rires). Un peu « pouet pouet » quoi. (rires) Gros souliers. Grande gueule. Toujours pas délicate et dans ce stéréotype du... de la fille timide, toute mignonne... c'est vrai que c'est... c'est pas trop ça mais... Et du coup j'me suis dis mais... « Pourquoi ça te fait encore plaisir qu'on te dise ça, alors que c'est bête ? ». Ça me fait plaisir parce que je me sens aussi intégrée dans leur groupe. Alors c'est sûr que quand tes potes mecs te disent : « T'es comme un mec » ben... : « Ouais on est copains quoi »... mais... et j'me suis rendue compte que c'est vraiment difficile à... justement d'être une fille... t'es toujours coincée entre... Mais j'pense un mec, il doit y avoir des trucs aussi, ça doit être entre gay et... macho... ouais eux, j'pense que leurs limites ça doit être ça. Mais moi comme j'suis une fille un peu homme, on va dire... ben j'rentre pas ni dans l'gay ni dans l'machin ces catégories là... mais du coup j'm'échappe entre la pute et la garçon manqué en fait. Et du coup ça m'saoulait

d'être toujours là, entre les deux, c'truc... et d'être... ouais, je sais pas... par rapport à ça quoi. D'être... comment dire, plus loin...

De pas savoir comment se définir en fait ?

P't-être un peu ça... mais en plus **forcément les gens doivent te définir dans une catégorie...** enfin... j'sais pas. Et ouais **ça m'insupporte, toutes ces histoires de filles qui sont traitées comme des putes** quoi... Parce que ça, par contre, c'est un truc spécifique aux filles. On dira jamais aux mecs : « Ah t'as vu comme il s'habille, c'est certainement un Don Juan ou un... un gigolo quoi ». Non, on dira jamais ça. Et une fille soi-disant parce qu'elle s'habille court, ou avec des talons... et ben elle fait c'qu'elle veut quoi.

C'que tu me disais tout à l'heure, c'est que le mot n'est pas forcément lié à l'activité de prostituée en soi. Un Don Juan, c'est quelqu'un qui a des relations sexuelles avec des femmes en très grand nombre. Moi la question que je me pose c'est : dans ce cas [ce que se disent les collégiens], est-ce que le mot « pute » renvoie vraiment à l'activité d'une prostituée qui fait le tapin ?

Y a beaucoup de choses. Y a eu beaucoup de choses. Y a ça, c'est sûr que... une fille qui couche avec plein de gars en mode... sans sentiments ou j'en sais rien, ou qui couche tout simplement avec plein de gars, c'est une pute. Y a le fait que... c'est une fille qui cherche l'attention, mais ça c'est au collège, j'dirais, parce que c'est l'extrapolation de la pute en... en [langage d'] enfant quoi (rires) on va dire. Et y avait autre chose... ah oui c'est quelqu'un qui fait des **coups de pute**, d'ailleurs, on dit. **Quelqu'un qui ment...** et qui va te faire... qui va être **traître** avec toi. C'est souvent... c'est beaucoup de choses c'est vrai. Quelqu'un qui est... j'sais pas, **malsain, qui va te mentir, qui va se jouer de toi, qui va pas faire attention**, j'sais pas. Mais là quand je disais pute, le dernier, c'était pute qui fait le tapin (rires). **Et du coup voilà, quand une fille est habillée court, et qui a des talons hauts, on dit souvent que c'est une pute qui couche avec plein de garçons. Et moi c'que j'ai envie de leur répondre c'est : « Et alors ? ». (rires). On s'en fout quoi ! Elle fait c'qu'elle veut, et même si elle couche avec... déjà, ça a aucun rapport, et en plus si elle couche avec plein de gars, elle fait c'qu'elle veut.** Et voilà. **Et du coup ça m'énerve beaucoup, et c'est pour ça que je préfère être stigmatisée comme garçon un peu, plutôt que d'avoir cette possibilité d'être stigmatisée comme une pute, parce que c'est dégueulasse.**

Ouais... c'est dégueulasse... mais tu rejettes l'insulte, alors que toi, l'insulte tu la prends pas pour une insulte en fait ?

Oui, ouais ouais.

Si « pute » c'est avoir des relations sexuelles avec des mecs en grand nombre, et si ça te dérange pas qu'une nana fasse ça...

... **oui mais c'est quand même péjoratif...**

... t'aimerais pas qu'on te l'accole.

Ouais. Non non non. Parce que... parce que c'est déjà arrivé (rires)...

... Que...

... **Qu'on m'assimile à une pute... qu'on m'assimile à une pute**, dans le sens où... c'est vrai que c'est un sujet qui m'est vachement cher et... j'me sens... je peux pas supporter ça, en fait. Donc j'pense que je dois encore penser que ça connote quelque chose. Quand je vois... **moi je juge pas les gens, mais je sais très bien ce que ça représente pour les gens qui jugent de pute, ce que ça veut dire pour eux, et comment ça t'exclue de la société, comment ça t'exclue de plein de trucs. Et moi ça m'est arrivé d'avoir fait... une... quelque chose, en fait c'était pas dans le sens où je baisais avec plein de gens, c'était dans le sens où j'avais fait un coup de pute (rires)...** et j'étais la pire de tous, c'est-à-dire que moi je me suis... j'me suis... j'me suis dégoûtée moi-même quoi. Et j'me suis rendue compte à quel point **ça c'est un truc que... beaucoup de filles voilà justement... doivent ressentir, c'est tellement ancré en nous... tu vois cette histoire que...** que une fille qui couche avec plein de gars ben voilà c'est **quelqu'un de mauvais...** que un truc qui est dans ce

rapport un peu... et ben on a l'impression d'être quelqu'un de mauvais, vraiment. Et j'avais une culpabilité de ouf quoi. Et ça m'est resté... j'sais pas 4-5 mois quoi... où j'pouvais pas me regarder, j'me sentais trop mal. J'ai dû avoir un pote à moi qu'est venu, qui m'a regardé droit dans les yeux et qui m'a dit : « Agnès tu n'es pas une pute ». Et là ça s'est décroché quoi. Que jusqu'à avant c'était mais... bloqué sur moi, j'arrivais plus à... à m'regarder dans une glace quoi. Alors qu'en soi, maintenant avec du recul c'est... ça va, c'était pas si grave que ça [elle me dira plus tard que l'objet de son blâme était qu'elle était sortie avec l'ancien petit ami d'une copine à elle]. Et ouais non... dans l'histoire et tout ça, j'me sentais trop mal quoi. Et du coup voilà, c'est par rapport à ça que ça m'énerve aussi, que nous les filles, on est du coup sujets à ça quoi. On est sujet à ce genre de mal-être dès qu'on est considérées comme ça parce qu'on nous a appris que c'était quelqu'un de mal.

Agnès, 21 ans

En lisant un ouvrage très intéressant de G. Pheterson, je comprends qu'en fait la menace de se faire accoler le stigmate de « pute » plane sur une grande quantité de femmes de par le monde³⁹⁹. Pour réactiver la connexion entre identité professionnelle et identité de genre, il me prend la fantaisie d'écrire qu'en plus d'être le « plus vieux métier du monde », la prostitution se présente pour mes contemporains comme le « plus vieux « sale boulot⁴⁰⁰ » du monde ».

Sur les conseils de mon directeur de thèse, je lis l'ouvrage de J. Pitt-Rivers *Anthropologie de l'honneur*, je fais tout de suite la connexion entre le malaise d'Agnès et la problématique de l'honneur dans le monde méditerranéen :

« Les critères de l'honneur varient non seulement selon le pays, donc selon la culture et la société, mais aussi selon le statut de chacun dans cette société. Tout d'abord les différences entre les deux sexes sont fondamentales ; en effet, même si l'honneur moral, financier, intellectuel, l'honneur dans l'amitié, l'honneur de la parole donnée, l'honneur de la famille sont essentiellement les mêmes pour les deux sexes, l'honneur masculin et l'honneur féminin sont tout à fait différents. Une conduite déshonorante pour une femme ne l'est pas en général pour un homme et vice-versa. D'ailleurs, se conduire comme l'autre sexe est considéré comme déshonorant. (Se montrer prêt à envisager des relations sexuelles n'est pas déshonorant pour un jeune homme ; se montrer prête à fuir plutôt que de se défendre physiquement ne l'est pas pour une femme.)⁴⁰¹ »

³⁹⁹ PHETERSON, Gail, *Le prisme de la prostitution*, L'Harmattan, Paris, 2003.

⁴⁰⁰ On peut paraphraser les idées de E. C. Hughes, sur la division du travail et les rôles en disant que l'histoire de la division du travail est l'histoire de la délégation du « sale boulot ». HUGUES, Everett, C., *Le regard sociologique*, Editions de l'EHESS, Paris, 1996, p 64.

⁴⁰¹ Pitt-Rivers, Julian, *Anthropologie de l'honneur, La mésaventure de Sichem*, (1977) Paris, Hachette, 1997, p II.

Pendant l'entretien de groupe que j'ai réalisé auprès des étudiants, deux jeunes hommes ont longuement⁴⁰² débattu de ce qui faisait d'une femme une « pute » ou une « salope » sans que les femmes présentes n'interviennent réellement dans la conversation :

Steven = ... ouais c'est vrai que des habits classes, comme tu disais, dépendant de combien de verres d'alcool avant que ça devienne des habits d'salope...

Thibault =... tu vois bien comment...

Steven = ... c'est ça...

Thibault = ... c'est une question de tenue quoi.

Steven = Ouais. Tu peux voir la fille elle commence bien la soirée, bien habillée avec sa robe classe...

Béatrice (à moi) =... Elles réagissent pas les nénettes quand on dit « pute » et « salope » (rires) non... (rires)...

Ce que Béatrice ne comprend pas, c'est que les étudiantes ne réagissent pas, voire confortent les jeunes hommes dans leurs interprétations, car pour elles la « pute » ou la « salope » est toujours une autre, elles ne s'identifient pas à la catégorie. C'est une réalité bien exotique, étrangère, que l'on maintient à distance de soi, ou contre laquelle on n'hésite pas à essayer ses pieds. P. Berger et T. Luckmann évoquent cette tendance largement partagée à travers les différentes cultures à limiter les interactions sociales entre les êtres. Selon eux, l'univers symbolique (= la culture) introduit des rangs dans une hiérarchie d'êtres, séparant par exemple les humains des non-humains :

« Il est inutile de dire que de tels rangs sont aussi attribués à différents types d'hommes, et il arrive fréquemment que des catégories étendues de tels types (parfois n'importe qui à l'extérieur de la collectivité en question) soient définies autrement qu'en termes humains⁴⁰³. »

Il existe en effet de nombreux peuples de par le monde dont le nom de la collectivité signifie « humain » ou « les Hommes ». Le mot « barbare » désignait dans la Grèce antique les non-grecs ; les Juifs appellent *goy* ceux qui ne font pas partie du « peuple », comme les Tziganes appellent *gadjo* tous les non-tziganes ; dans l'Inde des castes, les hors-castes étaient considérés comme des animaux (ce que venait légitimer la théorie du *karma samsara*) ; la propagande nazie assimilant les Juifs à de la vermine permettait de déculpabiliser les fonctionnaires du régime des atrocités qu'ils commettaient sur eux.⁴⁰⁴ J'ai pris conscience en lisant T. Zeldin que le mot « esclave » venait du mot « slave », peuple **étranger** longuement traité en esclavage par d'autres :

⁴⁰²L'entretien de groupe est disponible en intégralité en annexe.

⁴⁰³BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, (1966), Paris, 1996, p 176.

⁴⁰⁴A ce sujet lire le très intéressant ouvrage BAUMAN, Zygmunt, *Modernité et Holocauste* (1989), La Fabrique, Paris, 2002.

« Dans le passé, l'être humain devenait esclave pour trois raisons. La première est la peur. Quelques souffrances que comportât sa vie, il ne voulait pas mourir. Il acceptait d'être **méprisé par les rois, les chevaliers et autres adeptes de la violence**, qui estimaient que la mort en armes était le suprême honneur, et pour lesquels **asservir son prochain et domestiquer les animaux relevaient de la même recherche de puissance et de confort**. Et les esclaves se laissaient traiter comme des animaux, acceptaient d'être achetés et vendus, rasés, marqués, battus, affligés de noms méprisants (Singe, Rebut, Catin, Irritation), parce que l'oppression semblait à la plupart des gens inhérente à la vie. Dans la Chine han, le mot qui signifiait « esclave » venait du mot « enfant », ou « femme et enfant ». La même obéissance sans condition était imposée à la majorité dans la plupart des régions du monde, que l'esclavage fût ou non une institution officielle.

Avant que douze millions d'Africains n'aient été enlevés pour servir d'esclaves dans le Nouveau Monde, les principales victimes étaient les Slaves, qui ont donné leur nom à l'esclavage⁴⁰⁵. Chassés par les Romains, les chrétiens, les musulmans, les Vikings et les Tartares, ils étaient vendus dans le monde entier. Slave devint synonyme d'étranger ; pour la plupart des religions, asservir des étrangers était acceptable ; des enfants britanniques – dont des filles qu'on mettait à l'engrais afin qu'elles atteignent un meilleur prix, étaient vendus comme Slaves pour servir d'esclaves⁴⁰⁶ ».

Le parallèle peut sembler frappant (par la différence de gravité dans la violence commise) mais la logique d'attribution d'une identité infériorisée pour justifier des exactions me semble identique :

C'est souvent une bonne excuse pour des choses quoi. Pour traiter les filles comme de la merde par exemple : « Ouais mais on s'en fout : elle c'est une pute ». [...] Parce que soi-disant elle s'habille comme une pute et du coup... elle vaut rien en fait.

Agnès, 21 ans

Pour raconter encore une fois ma vie, tout cela me rappelle quand je faisais exploser des sauterelles avec des pétards dans des boîtes d'allumettes avec un ami. On trouvait cela très marrant, on s'en foutait : c'étaient des sauterelles (j'avais six ans).

Il arrive cependant parfois que ceux qui servent de paillason au reste de l'humanité finissent par se lasser de jouer ce rôle, et se mettent à arborer fièrement les signes qui servent de prétextes à leur infériorisation. C'est ce qu'avance E. Goffman, dans son ouvrage *Stigmates* :

« [...] il ne semble pas impossible qu'un individu échoue à être à la hauteur de ce que nous exigeons de lui, mais que cet échec le laisse relativement indemne : **isolé par son étrangeté, protégé par ses propres images de soi, il a le sentiment qu'il est, lui, l'homme accompli, et que nous, nous ne sommes pas tout à fait humains**. C'est cette possibilité que célèbrent tant de contes exemplaires sur les mennonites, les bohémiens, les canailles éhontées et les juifs très orthodoxes. **Cela dit, il semble que**

⁴⁰⁵ Il ajoute plus loin que le mot russe pour dire travail, *rabota*, vient du mot *rab*, esclave.

⁴⁰⁶ ZELDIN, Theodore, *Les Françaises et l'histoire intime de l'humanité*, Fayard, Paris, 1994, p 15-16.

de nos jours, en Amérique, les codes d'honneurs isolés soient sur le déclin. L'individu stigmatisé tend à avoir les mêmes idées que nous sur l'identité.⁴⁰⁷ »

Pendant les années 1950-70, parallèlement au mouvement des droits civiques, beaucoup d'Afro-américains se sont mis à devenir fiers de leur chevelure crépue la laissant s'épanouir dans des coupes afro ou portant des dreadlocks comme revendication d'africanité. C'est à cette époque que s'est diffusé le slogan, « Black is beautiful »⁴⁰⁸.

Au congrès 2013 de l'AFS, j'apprends un nouveau mot (en plus de « cisgenre »), grâce à une conférence d'une jeune femme portant sur la culture des lesbiennes butch et fem : l'« **antiparastase** » : « *L'antiparastase est une figure de style rhétorique qui consiste, face à un reproche ou à une critique, non seulement à ne pas nier le grief mais en plus à assumer sa position, parfois jusqu'à l'exagération*⁴⁰⁹ ». Elle l'utilise pour décrire l'attitude qu'adoptent parfois les femmes se faisant insulter de « pute » ou de « gouine » lorsqu'elles osent afficher leur sexualité dans l'espace public (en rétorquant par exemple un : « Oui je suis une pute et alors ? »)

Je connaissais en fait le contenu de ce mot, que j'appelais pour ma part « retournement du stigmaté ». Des exemples de retournement du stigmaté sont l'utilisation par des homosexuels des termes « pédé » ou « gouine » pour se désigner entre eux, de même des mots « nègre » ou « nigger » qu'utilisent certains noirs, les « slut walks » (« marches de salopes » encore peu courantes en France⁴¹⁰), ou encore le terme « caïra », réutilisation par certains jeunes en verlan du vocable stigmatisant « racaille ». Comme le signale J. Pitt-Rivers, les questions d'orgueil, de fierté (les deux termes se traduisent par « *pride* » en anglais) et d'honneur sont étroitement liées⁴¹¹ :

⁴⁰⁷ GOFFMAN, Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux du handicap*, Minuit, Paris, 1975, p 17. Dans cet ouvrage, E. Goffman distingue **trois types de stigmatés** : « *En premier lieu, il y a les monstruosités du corps – les diverses difformités. Ensuite on trouve les tares du caractère qui, aux yeux d'autrui, prennent l'aspect d'un manque de volonté, de passions irrépressibles ou anti-naturelles, de croyances égarées et rigides, de malhonnêteté, et dont on infère l'existence chez un individu parce que l'on sait qu'il est ou a été, par exemple, mentalement dérangé, emprisonné, drogué, alcoolique, homosexuel, chômeur, suicidaire ou d'extrême-gauche. Enfin, il y a ces stigmatés tribaux que sont la race, la nationalité et la religion, qui peuvent se transmettre de génération en génération et contaminer également tous les membres d'une famille.* » p 14.

⁴⁰⁸ BROMBERGER, Christian, *Tricho logiques. Une anthropologie des cheveux et des poils*, Bayard, Paris, 2010, p 143.

⁴⁰⁹ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Antiparastase>

⁴¹⁰ <http://www.rue89lyon.fr/2012/10/05/slut-walk-fieres-detre-salopes-ou-pas/>

⁴¹¹ Si j'avais plus de temps pour approfondir cette question, j'ajouterais à cela la question de la reconnaissance et du mépris traitée par A. Honneth : HONNETH, Axel, *La société du mépris : vers une nouvelle théorie critique*, La Découverte, Paris, 2008 et « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, 2004, vol. 1, n°23, pp. 133-136.

« L'honneur est la valeur qu'une personne possède à ses propres yeux mais c'est aussi ce qu'elle vaut au regard de ceux qui constituent sa société. C'est le prix auquel elle s'estime, l'orgueil auquel elle prétend, en même temps que la confirmation de cette revendication par la reconnaissance sociale de son excellence et de son droit à la fierté. ⁴¹² »

« La double nature de l'honneur – aspiration en même temps que validation – reflète la nécessité où tout rôle est de passer par la double voie de l'intention et de la réalisation. Etre déshonoré, c'est être rejeté du rôle auquel on aspirait ; au fameux « je suis qui je suis », c'est s'être vu répondre : « Vous n'êtes pas celui que vous croyez être ». La recherche d'identité qui s'exprime à travers ces attitudes est, plus précisément, la recherche d'un rôle, et les moyens mis en œuvre sont ces transactions d'honneur qui permettent aux individus de trouver le rôle qui est le leur à l'intérieur de l'organisation sociale. ⁴¹³ »

J'apprends donc le mot « antiparastase » et, naïvement, je demande à la conférencière à quoi cela sert de s'auto-traiter de « pute » et si cela amène éventuellement à supprimer la codification négative de la sexualité féminine dans notre culture. Surprise par ma question, elle me répond un peu agressivement : « Non, ça sert à rien ! Mais ça fait du bien de dire à quelqu'un qui t'agresse : « Oui, je suis une grosse pute, et j't'emmerde ! » ».

⁴¹²PITT-RIVERS, Julian, *Anthropologie de l'honneur*, Hachette, Paris, 1997, p 18.

⁴¹³*Ibid.*, p 83.

Je rappelle qu'au début de ma thèse (cf. E), j'ai dit que le genre était de la différence, et des histoires à propos de cette différence. En prenant un grand raccourci, on peut dire que « parler chiffons », c'est se raconter des histoires. Jusqu'à ce point, j'ai longuement campé les personnages.

Il était une fois, en France, deux groupes de personnes ayant acquis au gré de l'Histoire, des caractéristiques bien particulières : ils diffèrent dans leurs goûts, leurs normes d'apparence et leurs façons de se tenir. Ils ont fini par paraître si différents les uns des autres, qu'ils ont oublié qu'ils étaient en grande partie les propres architectes de leurs différences, et ils se sont ainsi mis à s'appeler « hommes » et « femmes » en imaginant qu'il s'agissait de leur essence, du fondement de leur être. Dans ce qui va suivre, je vais aborder les histoires que les uns et les autres racontent, et se racontent, au sujet de cette différence fondamentale.

Je vais maintenant me concentrer sur un petit nombre d'extraits de conversations et de lectures qui m'ont semblés particulièrement éclairants, afin de faire comprendre au lecteur pourquoi les histoires de vêtements (notamment ceux des femmes) font couler autant d'encre et de salive. Dans les deux courts chapitres à venir, je vais d'abord tenter de décrire la version de l'histoire de femmes qui en ont marre d'être à idéalisées ou méprisées, qui sont lasses de se contenter d'être ce que les hommes ne veulent pas être (chap. 4). Puis, j'en viendrais à dépeindre les motivations de ceux qui se plaisent à croire aux histoires de différences essentielles entre les sexes (chap. 5).

Je rappelle que, comme je l'ai écrit en introduction, la sociologie consiste pour moi à faire flirter des points de vue qui ne se seraient sans doute pas rencontrés dans la « vraie vie ». Ma thèse est, en ce sens, la mise en scène fictive d'un débat de société. Les chapitres 4 et 5 peuvent ainsi se voir comme deux ensembles d'opinions bien distincts (bien sûr « idéaux-typiques », épurés) qui n'ont pas l'habitude de se rencontrer « en vrai ». G. Bateson explique de cette façon le fait que les gens trop différents les uns des autres ne parviennent pas à converser correctement :

« Il est probable que plus les personnalités s'élaborent séparément et se spécialisent, plus il leur est difficile de prendre le point de vue de l'autre. Finalement, on en arrive au point où les réactions de chaque partie ne sont que l'expression du rejet du type d'adaptation affective que l'autre partie a été amenée à adopter.⁴¹⁴ »

⁴¹⁴ BATESON, Gregory, *La cérémonie du naven. Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée*, Minuit, Paris, 1971, p 200.

CHAPITRE 4. Hiérarchie, révolution et subversion : faut-il « porter la culotte » ou le string ?

« Porter la culotte signifie être l'égale de l'homme. Le combat pour la culotte est abondamment discuté dans les textes et l'iconographie. Dans un sermon du XIII^e siècle, il est écrit : « Le monde n'est plus ce qu'il était... l'épouse était fidèle à son époux et paisible comme une brebis, aujourd'hui ce sont des lionnes. Bien plus, elles veulent porter la culotte ! » »

Documentaire « Les dessous ont une histoire »

« C'est pour ça que quand je vois Nicki Minaj et Kim Kardashian, je suis scandalisée. Je me dis que ma grand-mère a lutté pour autre chose que le droit de crâner en string.⁴¹⁵ »

Lou Doillon

« Dispute de la culotte », costumes « carcans », « entrave » des talons hauts, « *fashion victim* », « abjurer la tyrannie de la beauté », s'opposer aux « diktats » de la minceur : les histoires de vêtements et d'apparence me semblent très souvent flirter avec celles de domination et de soumission. J'examinerai ici des traces culturelles de la hiérarchie de genre en France (4.1), puis les réactions que celle-ci peut susciter (4.2).

4. 1. La conscience de la place dans la hiérarchie

Je vais dans la première partie de ce chapitre, amener plusieurs exemples qui prouvent, selon moi, la moindre valorisation de l'éthos féminin dans notre culture.

Des hommes en jupe : « lol »

On a vu dans le chapitre précédent avec G. Bateson que chez les Iatmul, pendant les cérémonies du *naven*, les femmes ressentent manifestement du plaisir à imiter les hommes, mais que les hommes, quant à eux, font preuve de mépris vis-à-vis de l'éthos féminin et caricaturent leurs manières lorsqu'ils portent leurs jupes. Cette attitude de mépris s'exprime à

⁴¹⁵<http://madame.lefigaro.fr/celebrities/lou-doillon-moquee-sur-twitter-apres-avoir-fait-un-proces-feministe-a-beyonce-et-nicki>

l'égard des vêtements des femmes et de leurs « *techniques du corps* », mais plus généralement à tout ce que les femmes font de spécifique, comme par exemple le chant larmoyant de deuil propre aux femmes :

« Les hommes tournent souvent en dérision cet effort musical, probablement parce qu'ils trouvent détestable l'attitude des femmes à l'égard de la mort. En effet, l'un des phénomènes les plus importants que met en lumière l'étude du contraste éthologique est cette aversion que des gens dont les réactions émotionnelles ont été modelées conformément aux principes d'un éthos ressentent à l'égard d'autres éthos possibles. Ce phénomène est extraordinairement répandu (comme en témoigne le silence qui accueille une plaisanterie de mauvais goût dans un groupe d'Anglais) et affecte même l'anthropologue qui doit étudier l'éthos avec impartialité. Chaque adjectif qu'il utilise se colore des sentiments qu'un type de personnalité éprouve à l'égard d'un autre. Ainsi j'ai décrit l'éthos masculin comme théâtral, de caractère dramatisant et surcompensatoire, etc., mais ces mots ne font que décrire la conduite des hommes telle que je la vois moi-même, avec ma personnalité moulée selon un modèle européen. Mes commentaires ne sont en aucun cas des jugements absolus. Les hommes eux-mêmes décriraient sans doute leur conduite comme « naturelle », tandis qu'ils décriraient celle des femmes comme « sentimentale ». ⁴¹⁶ »

Si le fait que les uns se moquent des manières des unes, tandis que les unes imitent avec fierté les manières des uns peut paraître bizarre, il peut sembler encore plus bizarre que les unes se moquent des uns quand ils les imitent (cela revient à s'auto-moquer). Je vois un exemple de cela dans l'émission de radio de Giulia Foïs sur les talons hauts. En fin d'émission, lorsque la chroniqueuse Mathilde fait sa revue de presse sur l'association Hommes En Jupe, tout le monde s'amuse :

Mathilde = Moi les mecs que j'ai vu dans la presse cette semaine, ils portaient pas... ils portaient pt'être une jupe, mais ils portaient pas de talons hein ! Apparemment certains hommes n'hésitent plus à se trimballer le mollet à l'air et la cuisse libérée. A la une de Grazia cette semaine : « Ces mecs qui osent la jupe tous les jours » et c'est qui qui fait ça ?

Giulia Foïs = Les Ecosseis ?

Mathilde = Mais non c'est les Bretons ! **Une quinzaine de Bretons de 19 à 62 ans s'est donc donnée rendez-vous à Rennes pour le rassemblement annuel des HEJ : les Hommes En Jupe, pour le droit de porter une mini.** Vous connaissez Marie-Hélène Bourcier ?

Marie-Hélène Bourcier = Non non, je connais pas : c'est populaire ou c'est genre Jean-Paul Gaultier [comprendre = un microphénomène du monde de la mode comme la jupe pour homme créée par Jean-Paul Gaultier en 1984] ?

Mathilde = Ben non, mais c'est bizarre, ils comptent environ 44 adhérents à travers la France...

Giulia Foïs = **C'est énorme !**

(rires) [...]

Mathilde = Alors comme malheureusement vous n'avez pas l'image et que je suis sympa, je vous décris vite fait les photos. **Alors on ne peut pas dire qu'une tendance**

⁴¹⁶BATESON, Gregory, *La cérémonie du naven. Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée*, Minuit, Paris, 1971, p 170.

claire se détache dans la jupe masculine cet été. Large, courte, unie ou en jean, avec ou sans collants : y en a pour tous les styles. Mention peut-être pour l'homme gothique et sa jupe longue en stretch, portée avec un sweat à capuche imprimé celte. Choix plutôt audacieux.

(rires)

Giulia Foïs = Oh mon dieu !

Mathilde = Alors raisons invoquées au-delà de l'acte militant : le confort et l'esthétisme. D'autres sont plus personnelles comme Jean : « à 50 ans, après une fracture tibia péroné, je ne pouvais plus porter de pantalons. J'ai opté pour une jupe plissé courte, orange, très légère (appuie sur « légère ») ...

(rires)

Mathilde = ... alors je sais pas ce qu'il y avait dans la perfusion mais : **POURQUOI LE ORANGE BORDEL ?**

(rires)

Mathilde = Et plissée surtout ! Ouais mais... on rigole, on rigole, mais porter une jupe quand on est un mec, c'est pas tous les jours facile, c'est même très sérieux : beaucoup ont dû démissionner, voire divorcer.

Giulia Foïs = A cause de la jupe ?

Mathilde = Ben oui les compagnes, c'est pas tous les jours facile. En tout cas, Maryvonne, elle, est restée et témoigne : « Quand il était petit Jean-Claude était naturiste, alors la jupe... après 35 ans de mariage, on n'est plus surpris de rien ! »

C'est vrai : tant que votre mec ne vous pique pas vos lingettes intimes ça va !

Emission Point G comme Giulia « Les talons en avoir ou pas ? »

Pourquoi l'association des idées « jupes » et « hommes » provoque-t-elle le rire ?

Le privilège du fond sur la forme, ou la mésaventure

d'Antoine

Au-delà de la différence d'éthos entre les hommes et les femmes, tout le monde semble implicitement s'accorder sur le fait que la surface vaut moins que le contenu. Par cette hiérarchisation des différences, on peut commencer à penser sérieusement à l'existence d'une relation d'inégalité entre ces éthos (les femmes travaillant en moyenne plus leur « surface »).

Antoine me raconte la bonne leçon qu'il a reçue à ses dépens, au début de sa carrière professionnelle, et qui pourrait se résumer dans cette maxime : quand on se concentre trop sur la surface, on en vient à oublier le contenu :

Quand j'ai passé mon concours d'entrée au CNRS... alors c'était à l'époque où j'étais encore beaucoup moins que maintenant... pendant ma thèse, ma 3^e année de thèse... donc là, **au niveau vestimentaire, j'en avais strictement rien à faire, et le directeur du labo m'avait quand même dit qu'il fallait que je fasse attention. Parce qu'il voyait que j'avais pas un look quand même... que j'étais un peu... j'étais pas négligé du tout, mais il fallait quand même un truc... Et il se trouve que quelques semaines avant de passer le concours, je suis tombé dans une bouche d'égout, je me suis déchiré le pantalon, et je me suis un peu abimé la cuisse. Et je me suis dit : « Et si il m'arrive quelque chose comme ça à Paris le jour du concours ? ».**

Donc du coup, je suis parti à Paris passer mon concours CNRS avec deux pantalons et deux chemises. Et il se trouve que j'avais oublié les bons transparents pour passer mon concours.

(rires)

J'avais fait une telle fixation... parce que je maîtrisais parfaitement mon sujet, et donc pour moi, la grande inquiétude, c'était pas d'aller passer mon audition à Paris... ça je connaissais ça sur le bout des doigts... mais c'était « et si je tombe dans une bouche d'égout... si je »...

(rires)

...Et donc à l'époque, il n'y avait pas de vidéos, de Powerpoint et autres, donc on avait les transparents. Donc j'avais préparé, j'avais ma présentation... et pour le concours CNRS c'était 13 minutes, pas plus, 13 minutes et puis ensuite, il y a les questions. Donc c'est vrai que c'est quelque chose qui est vraiment bien préparé. Et donc j'avais ma pochette de transparents pour les 13 minutes et puis j'avais une pochette à côté pour illustrer la discussion et cetera. Et en fait je n'avais pris que la pochette illustration. Je me suis rendu compte de ça à 5 h du mat', réveillé sur un cauchemar où j'avais oublié mes transparents, et il s'avère que je les avais vraiment oubliés. C'est vraiment une histoire de fou. Et donc du coup, j'ai même pas utilisé... j'ai pris les vêtements de la veille, je ne me suis même pas rasé. Je me suis pointé [...] il a fallu que je refasse des transparents le matin, j'y suis allé très très tôt, je suis rentré dans un labo, j'ai demandé des feutres des transparents et cetera, j'ai refait... enfin bref : je me suis pas rasé, et je me suis pointé à mon audition en tenue probablement pas très fraîche. **Donc cette petite anecdote, où finalement... quelque part, je m'étais jamais préoccupé finalement de mon image, là je m'étais dit « attention, c'est quand même un concours » pour moi c'était quand même l'aboutissement de mes études, de la thèse... j'allais enfin pouvoir être chercheur... donc c'était un moment... quelque part j'ai fait cette fixation là-dessus.**

Antoine, 52 ans

Au récit de cette mésaventure, je comprends mieux pourquoi Antoine a passé une bonne partie de l'entretien à me dire qu'il n'avait strictement « rien à faire » des vêtements. De son expérience, il induit qu'il ne s'offre à lui que deux alternatives : choisir entre la compétence et la superficialité.

Au IV^e siècle av. J-C, en Grèce, Hipparchia s'éprend du philosophe Cratès de Thèbes, malgré les réticences de sa famille et de l'homme en question. Face aux demandes incessantes de la jeune femme (pour devenir sa maîtresse et être philosophe), Cratès se déshabille devant elle, et lui demande si elle est capable de faire de même, de renoncer aux attributs féminins de la pudeur et de la parure (ce qui consistait, à cette époque et à cet endroit, à abandonner les tuniques agrafées, les souliers à talons hauts et les résilles parfumées) et d'adopter la panoplie « antimatérialiste » des philosophes Cyniques. Cet habit typique des Cyniques se compose d'une besace (symbolisation de l'autarcie), d'un bâton (symbolisant la liberté dans la marche) et d'un épais manteau (pour l'ascèse, la vie « à la dure », dehors)⁴¹⁷. En extrapolant un peu, on

⁴¹⁷BRULE, Pierre, « Hipparchia prend l'habit de philosophe » in, GHERCHANOC, Florence et HUET, Valérie (dir), *Vêtements antiques. S'habiller et se déshabiller dans les mondes anciens*, Errances, Arles, 2012, p 109.

pourrait dire que Cratès dit à Hipparchia en substance : « Si tu veux devenir quelqu'un, laisse tomber les chichis des femmes ».

De la plus grande efficacité des techniques du corps masculines

Le travail prolongé en position assise à un bureau me cause des maux de dos chroniques à partir de l'automne 2014. Les gens à qui j'en parle me donnent toutes sortes de conseils. L'un deux m'interpelle en particulier. Un spécialiste du dos qu'est allé rencontrer une parente lui a dit : « Il faut se tenir comme un bonhomme ». En me disant cela, la femme en question me mime la bonne posture à adopter pour le dos : pieds écartés d'une trentaine de cm, genoux légèrement fléchis, bassin basculé en avant, épaules décontractées. Effectivement, rien de très glamour.

Dans son essai *Testo junky*, la philosophe *Queer B. Preciado* décrit ainsi son premier atelier *drag king* :

« Mon premier atelier drag king est un exercice initiatique, le premier pas d'un processus ouvert de mutation. [...] L'atelier drag king ne commence pas en s'habillant ou en se maquillant en homme, mais en prenant conscience du caractère d'orthopédie culturelle de notre propre féminité, en nous dés-identifiant du caractère construit de notre propre genre.

Transformées par ce savoir, nous nous habillons avec des vêtements d'homme, apprenons à nous fabriquer un packing (un « paquet ») avec des préservatifs remplis de coton et à nous bander la poitrine et en grossissant le pelvis, on modifie l'axe corporel et l'équilibre entre les épaules, les bras et les jambes. Ainsi le centre de gravité corporelle – situé culturellement chez les biofemmes au niveau des seins (lieu de sexualisation par excellence et fond de focalisation du regard hétéro-masculin) – se déplace vers le bassin, les jambes s'écartent légèrement, l'augmentation de la distance entre les pieds renforce la sensation de double appui du corps. Une fois la verticalité consolidée, la liberté de mouvement du tronc et d'extension des bras s'amplifie.⁴¹⁸ »

La consigne m'enjoignant à « me tenir comme un bonhomme » rejoint d'autres conseils que je reçois durant mon calvaire. Je fais de la kinésithérapie en méthode Mézières, la thérapeute m'amène à revoir ma posture debout et assise : il faut avoir les pieds écartés, les articulations des genoux déverrouillées, un appui solide sur bassin, et les épaules décontractées. C'est la posture que j'observe chez mon professeur de Qi Gong (sorte de Tai Chi), et c'est celle que

⁴¹⁸PRECIADO, Beatriz, *Testo junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Grasset et Fasquelle, Paris, 2008, p 320-323.

conseille à mon groupe de doctorants une formatrice lorsqu'elle nous enseigne une technique de prise de parole en public (reposant sur le corps et la respiration) : la technestésie⁴¹⁹.

La bonne posture pour maintenir son dos en bon état, « faire circuler l'énergie du Chi » ou s'exprimer en public avec assurance, me semble tout l'inverse des postures tendues et refermées sur elles-mêmes (bras ou jambes repliés) qu'adoptent typiquement les femmes (notamment lorsqu'elles sont en jupe et ont un sac à main), en tout cas celles qui apparaissent dans les travaux d'analyse photographique de M. Wex et d'E. Goffman⁴²⁰ abordés dans le chapitre 2. Par ailleurs, dans une conférence intitulée « Votre langage corporel forge qui vous êtes⁴²¹ » (à regarder absolument, et à diffuser aux étudiants), la psycho-sociologue A. Cuddy montre que le fait d'étendre son corps, de lui faire prendre de l'ampleur augmente son taux de testostérone (hormone liée à l'assurance) et diminue le taux de cortisol (hormone du stress). Inversement, faire adopter à son corps des postures de repli fait baisser le niveau de testostérone et contribue à l'augmentation du stress.

Dans ce contexte, on comprend mieux la formule relevée par C. Bard dans la presse féminine des années 1960 : le pantalon permet de vivre « *sans serrer les genoux*⁴²² » :

Et puis moi quand je couds, j'ai besoin d'être très très à l'aise. Quand je couds, quand je réfléchis, je suis pas là pour être gracieuse quoi. J'suis là pour être efficace quoi. Il faut que je sois dans moi et que... j'suis pas dans le prolongement de moi à l'extérieur, dans ce moment-là. J'suis à l'intérieur quoi. Donc j'ai besoin d'être à l'intérieur, d'être centrée quoi.

Qu'est-ce que vous appelez être à l'extérieur de vous, dans le prolongement ?

C'est-à-dire que... on pourrait dire que, un atelier boutique... quand vous faites que boutique, y a quand même... y a la présentation, y a comment c'est présenté, l'apparence... qui est énormément importante, pour mettre en valeur un produit. Dans n'importe quelle boutique. La personne qui vend aussi, c'est très important. Si vous venez... je sais pas... mal sapée, ou mal coiffée, ou pas maquillée, enfin j'en sais rien vous faites pas... attention à vous... enfin j'veux pas dire que quand je suis pas en phase de création je fais pas attention à moi c'est pas c'que j'veux dire. Je suis moins dans l'apparence, mais au sens positif du terme, que quand j'suis en créa et qu'il faut que j'avance le modèle que je suis en train de faire, machin machin. J'suis plus dans une situation de travail, de production, créative ou de production du produit quoi.

Aujourd'hui comment vous êtes habillée ?

⁴¹⁹<https://fr.wikipedia.org/wiki/Technesth%C3%A9sie> Formation d'Anne Décoret-Aniha « Se développer dans son métier d'enseignant » au Collège Doctoral de l'UGA.

⁴²⁰Cf.2.1. WEX, Marianne, 'Let's take back our space'. "Female" and "male" body language as a result of patriarchal structures, Frauenliteraturverlag Hermine Fees, Hamburg, 1979. GOFFMAN, Erving, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 14, 1977, pp. 34-50.

⁴²¹CUDDY, Amy, « Votre langage corporel forge qui vous êtes », TED talk, 2012. http://www.ted.com/talks/amy_cuddy_your_body_language_shapes_who_you_are?language=fr

⁴²²BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010, p 307.

Aujourd'hui je suis habillée (rires) chaudement, et puis un côté un peu dynamique. J'adore les Docs donc... [elle va voir quelqu'un qui la salue de la rue. Elle discute un peu puis revient] Je sais plus ce que j'étais en train de dire...

... que vous étiez habillée chaudement... et puis j'aime bien... en tous les cas si je travaille pas trop le... être habillée d'une façon un peu dynamique. Soit en couleur soit (elle me montre son pantalon noir moulant) c'est fuselé, c'est dynamique, ça me va bien. Voilà.

Et quand vous êtes plus dans l'apparence ça va être comment ?

Heu... robe. Plus robe. Plus robe que jupe, tunique un peu longue. Plus d'imprimés, des fleurs ou des... Là (ce qu'elle porte) c'est sombre aussi : vert gris noir, c'est pas très... Mais sinon je vais mettre plus vers les rouges, vers les fuchsias, des choses comme ça. La p'tite broche en forme de fleur. **Un peu plus... un peu plus... j'allais dire un peu plus féminin. J'sais pas si c'est vraiment l'terme qu'il faut. Parce que c'est pas parce que j'suis comme ça... oui, c'est un peu plus masculin comme je suis aujourd'hui. C'est plus passe-partout on va dire.**

Valérie, 47 ans

Pour se mettre à son aise pour travailler, créer, produire, il semble plus pratique à certaines de s'habiller d'une manière codée culturellement comme plus masculine que féminine.

Des idéaux féminins difficiles à incarner

Alors que je termine mon mémoire de M2, durant la campagne présidentielle de 2012, un homme politique de droite attaque la maire de Lille Martine Aubry sur l'autorisation qu'elle aurait donnée, plusieurs années auparavant, en faveur d'une tranche horaire non-mixte pour une piscine d'un quartier de sa ville. Dans ce contexte, la droite attaque l'élue socialiste sous l'angle de la « chasse au laxisme de la gauche face à la menace communautariste musulmane » : il ne fait pas de doute pour cet homme que cette décision politique est une concession à la pudeur faite à des femmes musulmanes. Martine Aubry s'en défend publiquement en affirmant qu'il s'agissait peut-être effectivement de femmes maghrébines pour la plupart, mais, que l'autorisation leur avait été donnée de se baigner à l'abri du regard des hommes du fait de leur obésité. Ce qui est surprenant, c'est que dans ce cas-là, la non-mixité ne pose plus de problème : pas de réaction des journalistes qui l'interrogent, et retombée de la polémique pour ses détracteurs. Il semble « normal », pour les Français, que des femmes aux corps hors-normes doivent s'isoler de regards potentiellement moqueurs,

qu'elles soient considérées, et se considèrent elles-mêmes comme des monstres⁴²³. Le plus étrange reste encore que la taille de pantalon de la femme qui prend cette décision dépasse sûrement l'idéal culturel du 38.

Dans son ouvrage *Masculinities*, le sociologue australien R. Connell théorise le mécanisme à travers lequel se construisent et se maintiennent les masculinités. Il y a selon lui, une image de la masculinité qui surplombe, subordonne et marginalise toutes les autres. En s'inspirant de la pensée d'A. Gramsci, il la nomme « masculinité hégémonique » : puisque qu'elle est un idéal quasi-impossible à atteindre, que peu d'hommes seulement réussissent à l'actualiser, mais qu'elle se maintient tout de même au-dessus des autres, le rapport de domination qu'elle instaure ne peut se soutenir sans un certain niveau de consentement de la part des dominés (le pouvoir ne pouvant s'appuyer sur de la violence pure⁴²⁴). Ce niveau minimal de consentement se met en place à travers les pratiques des « masculinités complices », qui sans correspondre au modèle de la « masculinité hégémonique » s'identifient à elle et participe à la subordination des autres⁴²⁵. Les idéaux corporels féminins me semblent se maintenir de cette même façon, en cela, on peut parler de « féminité hégémonique », de « féminités subordonnées ou marginales » et de « féminités complices ».

Je pourrais donner un très grand nombre d'exemples de la manière dont les femmes s'auto-déprécient tout en entérinant la validité des canons de beauté corporels notamment en termes de poids, mais je n'en ai sélectionné que quelques-uns :

En Angleterre, les gens ils s'habillent n'importe comment, les gens ils ont vraiment aucun jugement sur ça quoi. **Tandis qu'en France j'trouve qu'on juge beaucoup sur la façon d'habiller ou... c'est pour ça qu'moi j'en ai un peu... on peut m'dire... tu sais comme j'suis habillée là [en minijupe], on peut dire « ouais t'as vu comment elle est habillée elle et tout », j'en ai rien à foutre. J'suis arrivée à un stade où moi j'ai été... ouais le regard des autres, à m'dire : « putain... ». Maintenant j'en ai plus rien à foutre. Mais c'est vrai que quelqu'un qui va mettre un... quelqu'un qu'a beaucoup de poids... un surpoids énorme... qui s'met en robe en truc très moulant ben, c'est pas beau quoi... bon après si elle est bien dans sa peau dans ses vêtements... C'est son problème quoi. Ouais c'est vrai que j'me suis jamais mis en jupe quand j'étais à 70 kilo hein. C'était des bermudas, des shorts qui cachaient jusque-là (me montre ses genoux).**

Mais c'est parce qu'on t'avait fait des remarques ou ?

Non c'était un mal-être en moi-même.

Ouais donc c'est toi qui t'imaginais qu'on te jugeait par rapport à ça aussi ?

⁴²³Selon le sociologue T. de Saint-Pol, les Français auraient « un idéal de corpulence plus faible que leurs voisins [européens], signe peut-être d'une pression plus forte exercée sur le corps dans leur pays » cf. (article déjà cité en partie C.1) http://www.lemonde.fr/societe/article/2009/04/23/les-francaises-et-les-francais-champions-d-europe-de-la-minceur_1184379_3224.html

⁴²⁴C'est l'idée de « consentement des dominés à la domination » chez M. Godelier (abordée en introduction A.2) ou, plus anciennement, de « servitude volontaire » chez le philosophe E. de La Boétie.

⁴²⁵CONNELL, Robert. W., *Masculinities*, (1995) Polity, Cambridge, 2005.

Ouais. **Après c'est un travail à faire sur soi-même aussi. C'est à toi de te remettre en question et d'avoir de la confiance en toi aussi. Parce que quelqu'un qui est un peu plus corpulent peut mettre la même chose et se sentir bien dans sa peau et dire « mais j'en ai rien à foutre que j'suis grosse et que j'fasse un rosbif avec... enlacé quoi » (rires)**

Audrey, 27 ans

Steven⁴²⁶ = Oui pour moi ça va pas, c'est comme si tu vois une fille pareil qui porte, des fois des trucs comme ça, y en a certaines elles sont pas... c'est pas en accord, j'ai envie de dire...

Moi = Par exemple ?

Steven = Ben genre...

Nina = ...Des slims ?

Steven = Ben genre la plupart du temps, j'suis désolé mais ça tombe sur des filles qui sont un peu rondes et qui n'ont... qui essayent de se donner un style qui rend la personne encore plus dégueulasse...

(rires brouhaha)

Steven = ...Non je suis désolé je dis ce que je pense...

(rires)

Steven = ...On a bien envie de connaître, de parler avec la personne, mais quand tu vois l'habit... non ça repousse, c'est repoussant quoi. Tu te dis « c'est pas possible quoi, faut dire que t'as pas déjà eu de chance par nature...

(rires)

Steven = ...Ça aggrave le cas »

Elle-même en surpoids, Charlène va trouver laide la vue d'une femme obèse en minijupe :

Charlène = Ben, j'vais pas... ben j'en mets quand-même mais bon, après c'est pas très joli non plus d'avoir une minijupe et d'avoir des... des grosses jambes c'est pas très joli. Ou des shorts.

Moi = T'en mets quand-même ?

Charlène = Bah après j'trouve pas ça top top quoi, c'est pas... j'pense que ça dépend comme la personne l'assume j'dirais. Mais j'trouve pas ça top, une grosse avec une jupe s'tu veux. Et...

Amélie = T'es pas grosse.

Charlène = Mais j'vais prendre le truc d'une grosse grosse, j'vois ça quand même... J'suis pas grosse grosse, j'suis ronde mais...

Amélie = Ça fait plus vulgaire sur quelqu'un d'énorme...

Charlène = J'pense, ouais. J'trouverais ça moche quoi. **Après j'trouve... après c'est triste, mais c'est comme ça. Si t'as... tu t'habilles aussi selon ton physique quoi. Tu vas pas mettre une minijupe alors qu't'es énorme, j'trouverais ça moche.**

Charlène, 25 ans, et Amélie, 19 ans

Je peux aussi rappeler le : « J'étais trop laide » de Mélissa, avant qu'elle ne perde du poids et « pousse le vice à plaire à tout le monde » (cf. partie 2.2⁴²⁷). Je connais trop bien tout cela, ces propos m'émeuvent, par la souffrance et la violence qu'ils expriment, mais ils ne me surprennent pas. Par contre, j'ai été surprise et émue d'apprendre, au cours de cette enquête, que les choses ne sont pas si faciles pour les hommes non plus. Certains hommes sont eux-

⁴²⁶On peut rappeler, pour rigoler, que Steven déclarait à qui voulait l'entendre qu'il détestait la maigreur des mannequins.

⁴²⁷L'entretien avec Mélissa, celui avec Jacques et l'entretien de groupe sont reproduits en annexe en intégralité.

aussi complexés : lorsqu'ils ne peuvent pas rentrer dans la compétition des marques (Arthur et l'interdiction de son père, Thierry « traumatisé » par la privation de jeans Levi's) ou parce que leurs vêtements signalent la pauvreté de leur milieu social (Jean et la honte de ses vieux vêtements dans son école privée) ; lorsqu'ils se jugent ou sont jugés trop gros (Ludovic, Nadir) ou trop fins, pas assez musclés (Arthur, Théo) ; ou lorsqu'ils font trop « enfant » (Arthur, Mathieu).

Concernant les idéaux et les stigmates, je suis par ailleurs arrivée à la conclusion que, quelle que soit la distance à laquelle on se trouve de l'idéal, on trouve toujours un épouvantail (une figure repoussoir, quelqu'un de pire que soi). On trouve toujours plus gros que soi (Charlène : « Je suis pas grosse grosse, je suis ronde »), plus vulgaire ou provocante (Melissa qui se dit « provocante » mais qui me dit : « les p'tites jeunes c'est des putes»), ou plus soumise à l'autorité des hommes (en France, on désigne les Maghrébines, au Maghreb, les femmes de la péninsule Arabique⁴²⁸).

⁴²⁸ C'est ce que j'ai pu comprendre en discutant avec des militaires et policières tunisiennes de la condition des femmes dans leur pays au séminaire que j'ai évoqué dans le chapitre 3.

4.2. Les réactions à l'injustice

« Max Loreau oppose avec une grande pertinence subversion et révolution. Révolution, c'est retourner le sablier. Subversion est tout autre chose ; c'est le briser, l'éliminer. [...] Le désir d'être approuvé et admiré est très voisin de celui de choquer et de provoquer le scandale ; il n'y a de l'un à l'autre qu'un petit pas, qui n'est pas toujours bien clairement ressenti ; il y a, dans un cas comme dans l'autre, appétit d'étonner, de recueillir de l'attention. »⁴²⁹

Jean Dubuffet, *Asphyxiante culture*

Les femmes ne sont pas dupes de la moindre valorisation par les hommes de l'éthos féminin. En prenant conscience de cette tendance à la minorisation de leurs propres manières, elles peuvent réagir, et ce de différentes façons. Je vais ici tenter de décrire les deux types d'impasses dans lesquelles peut se retrouver piégée la critique féministe.

Révolution : « J't'emmerde »

Comme dans le marketing de la société Apple, au sujet des évolutions du vestiaire féminin : tout est affaire de révolution. Je suis frappée dans mes recherches par la récurrence du recours au champ lexical de la politique en ce qui concerne les évolutions de la mode féminine : « abolition du corset », « démocratisation du prêt-à-porter », « révolution de la minijupe », « conquête du pantalon ». Une exposition lyonnaise que j'ai visitée durant ma thèse assimile le fait de « rester féminine » en temps de restriction – en se découpant des robes dans les rideaux ou en se faisant des chaussures à semelles compensées en bois – à de la résistance à l'Occupation⁴³⁰. Je ne crois par contre pas y avoir vu mentionné la mode vestimentaires des Zazous, qui ont pourtant fait preuve d'une certaine résistance pendant la guerre, en faisant l'inverse de ce qu'on leur ordonnait de faire en matière de tissu⁴³¹.

Partout en Europe, on parle beaucoup des Femens (en fait, on les prend surtout beaucoup en photo de très près), mais on ne parle pas du « randonneur nu », l'Écossais Stephen Gough, et de ses actes de désobéissance civile pour le droit à la nudité⁴³². On parle beaucoup des interdictions règlementant l'apparence des femmes de par le monde, mais on ne

⁴²⁹DUBUFFET, Jean, *Asphyxiante culture*, Minuit, Paris, 1986, p 58-59.

⁴³⁰« Pour vous Mesdames ! La mode en temps de guerre », Lyon, Centre d'histoire de la résistance et de la déportation, du 28 novembre 2013 au 13 avril 2014.

⁴³¹BOLLON, Patrice, *Morale du masque. Merveilleux, Dandys, Punks etc.*, Paris, Seuil, 1990.

⁴³²Cf. chronologie en annexe.

parle pas des hommes qui transpirent l'été au travail lorsqu'ils sont obligés de porter chemises, cravates, pantalons et chaussures fermées⁴³³ :

J'ai eu une patronne qui était toujours, en tenue de travail, en short ou en jupe... avec les jambes apparentes. Et un jour, je suis venu en short. C'était au début où je travaillais. Et elle m'a dit : « Mais tu peux pas venir en short ! » « Pourquoi ? » « On voit tes jambes ! » « Ben toi aussi ! ». Et après elle a accepté que je vienne en short. Mais je trouvais ça intrigant, parce qu'il faisait chaud, je vois pas pourquoi j'étais obligé de venir en pantalon alors que l'ensemble des filles était en jupe... et je trouve ça marrant que la jupe pour une fille au travail soit absolument normale, mais que le short pour un mec au travail passe un peu pour un truc étrange. Alors que le short était un beau short. C'était pas un short en synthétique avec écrit Adidas dessus. Mais ma directrice, par *a priori*... mais après, c'est passé, il a fallu le dire.

Et si elle t'avait dit qu'il fallait que tu t'épiles les jambes ?
J'aurais dit que je n'étais pas d'accord (rires).

Vincent, 29 ans

Malgré tout, comme le dit Pascale, si on regarde à l'échelle de l'Histoire de l'Humanité, les hommes « ont toujours été moins emmerdés quand même ». En effet, au fil de ma conversation avec Pascale, elle en vient à me dire que, pour les femmes, le vêtement : « c'est aussi le signe d'une libération » :

Moi mes parents m'ont jamais emmerdée, je faisais ce que je voulais, comme je voulais... Des fois, mon père il me disait : « Ma fille fais attention quand-même, t'as pas de soutien-gorge », et je disais : « Et maman elle en a ? » « (claquement de langue) bon allez... ». [...]

Pour moi le vêtement ça a d'abord été, à partir de mon adolescence, plutôt mon... y avait un côté un peu provoc : « Toi tu t'habilles comme ça parce que c'est la mode, parce que ça se fait, parce que c'est bon chic bon genre : voilà comment je m'habille, **j't'emmerde** ». **Moi c'était vraiment beaucoup beaucoup provoc**. Et même quand j'étais habillée classique, je me démerdais toujours pour qu'il y ait un élément dont je savais qu'il allait (claquement de langue)... [Elle parle de sa gêne du retour du « harnachement porte-jarretelle »⁴³⁴] **Moi le vêtement ne doit en aucun cas, en tant que femme, correspondre au désir de mon mec.**

Y a rien que tu mettrais pour...

... Non ! Si moi ça ne me plaît pas, c'est hors de question ! Non seulement, c'est hors de question, mais avant y aura une dispute... enfin une dispute... où je lui dirais tout ce que je pense.

Parce que de ton côté tu lui demanderas pas non plus...

... Non. (Son mari arrive dans la cuisine). Non puis parce que je trouve que nous, on porte davantage tout un fonctionnement... en tout cas les femmes de ma génération... tout un fonctionnement déterminé par le regard dit attendu des hommes, vous peut-être que vous le vivez moins maintenant. Je ne sais pas... et encore quand je vois... bon. **Mais je te dis pas que je suis contre la séduction, mais la séduction doit passer par ce que MOI j'ai décidé, et pas ce que l'on m'a imposé. Moi mon mec m'aurait dit : « Tu te mets des bas, parce que c'est mon trip », j'aurais dit « je t'emmerde »...**

(Son mari, plaisantant) = ... Ah ben justement je voulais t'en parler...

⁴³³ Je mentionne dans la chronologie en annexe le cas du Français C. Monribot licencié et débouté par la justice en appel pour port d'un bermuda au travail sous sa blouse (en période de canicule).

⁴³⁴ Cf. partie 1.3 sur le refus de certaines femmes de se faire fétichiser.

(rires)

J't'emmerde ! Par contre, moi, si j'ai envie d'en mettre parce que c'est mon truc, et qu'il me disait : « Mais ça va pas, t'es une femme-objet et cetera » : je l'enverrais chier de la même façon parce qu'il n'a pas à me dire ce que je dois porter ou pas. Voilà. De la même façon que moi, je ne me serais pas permise, si j'avais eu une fille, de lui dire « tu dois... » machin et tout. Je lui aurais dit ma façon de penser, certes, mais après je n'ai pas à téléguidé... voilà quoi. Même s'il y a des choses qui m'auraient heurtées quoi. Et quand il y a des nanas, tu discutes avec des nanas qui te disent « punaise, mon mec ne supporte que les strings, il veut absolument que je porte ça, mais moi ça me développe... » parce qu'il y en a qui le disent « ça me développe des démangeaisons ». Tu lui dis « ben arrête » « ah non non, si j'fais ça tu te rends pas compte... »

(son mari) Putain j'suis cool moi !

(rires)

Mais c'est pas possible ! Non pas que moi je n'aie pas porté de string, j'en ai porté à un moment donné... C'est pas possible. **C'est comme le corset qu'on a fait porter aux femmes...** si on regarde la mode féminine, ça a toujours été... à part des périodes minimalistes, telles que les Merveilleuses... ou à la Renaissance... y a eu à un moment donné une période où les femmes avaient les tétons à vue. Jusqu'à ce que Catherine de Médicis leur interdise, comme elles ont pas obéi, elle a fait coupé les tétons... du plomb fondu, elle a dit « comme ça ça leur apprendra ». **Y a eu des périodes comme ça dans l'Histoire, où, après des révolutions comme à l'époque des Merveilleuses, où on fait sauter les carcans, mais c'est minimaliste au niveau du temps historique. Et derrière, immédiatement, y a le carcan qui revient. Le machin du XIX^e, le corset du XIX^e, mais faut voir ce que ça a provoqué.** J'sais pas si tu l'as lu, je te l'aurais prêté ce bouquin mais si t'as l'occasion... là ça tourné au niveau de mes élèves : l'éducation des jeunes filles au XIX^e siècle. Je me souviens plus de l'auteur... mais quand tu lis ce bouquin... d'ailleurs, je crois que c'est une sociologue, c'est pas une historienne qu'a fait ça... où elle parle entre autres du vêtement, mais y a des nanas qui sont mortes de ce truc-là... perforation de certains organes... **et moi j'ai eu une grand-mère qui nous a beaucoup parlé de ça, et du fait que quand elle est arrivée dans le petit village dans lequel je suis née en Algérie... donc elle travaillait déjà, « ouhlala ! » « une fonctionnaire ! » « célibataire ! » « ouhlala ! » « et maquillée ! » : donc c'était une putain. Et elle nous a expliqué à quel point le fait d'être habillée comme une femme de la ville, toujours maquillée, toujours très bien habillée et cetera, sans tablier devant, correspondait à une femme de mauvaise vie. Et elle nous a beaucoup parlé de ça... du fait que le vêtement, selon les endroits, te faisait mettre en périphérie, ou au contraire t'intégrait. Et ça nous a vachement marquées. Derrière, on avait ma mère qui... pareil, qui voulait s'habiller d'une certaine façon, contre vents et marées, par rapport à mon père... autant mon père est un type très tyrannique, par rapport à ça, il n'a jamais rien pu faire avec ma mère. C'est-à-dire : « Je m'habille comme je veux ». Donc le vêtement à mon sens pour une femme, c'est aussi le signe d'une libération. Et c'est toujours au regard du lieu où elle habite. Et à un moment donné, quand une femme sort de l'ordinaire, de l'ordinaire de son lieu géographique, il faut se dire qu'elle est en train de jouer quelque chose. Voilà. Pour moi le vêtement c'est ça. Aussi. Peut-être surtout ça. [coupure] Donc à un moment donné, **le vêtement c'est vraiment TA façon de te présenter au monde.****

Et ça peut...

... évoluer complètement.

Est-ce qu'il peut y avoir des altercations par rapport à ça... ou des moments où ça passe pas : la façon dont on se présente au monde ou le message qu'on veut faire passer...

... à ben c'est sûr que ça passe pas, y a qu'à voir ce qu'ils font à certaines femmes. Bien évidemment. C'est pour ça que, des élèves qui s'habillent en

bimbos, j'ai pas du tout envie de les critiquer. Surtout quand elles ont un certain profil. Tu vois ? Moi, une gamine que j'ai cette année, qui... sa mère est complètement voilée désormais... et qui vient en cours : la jupe ras-la-touffe avec des trucs comme ça (me mime un décolleté), du rouge à lèvres machin, et cetera... elle fait bimbo de chez bimbo, en plus elle se met pas en valeur... en plus elle se porte bien... y en a partout [comprendre : des bourrelets] : moi cette fille je lui dis « chapeau ». Même si elle dit sa souffrance. Mais je me dis : « Putain, faut le faire quoi ! ». Je veux bien qu'il y ait l'âge, qu'à un moment donné tu ne te rends pas toujours compte des regards que tu... que tu développes et puis des moqueries...

Parce que là c'est dans ce sens là ?

Un peu, les autres... tu vois... mais en même temps, elle en est un peu consciente parce qu'elle en rigole, elle leur sort des trucs et tout. **Mais elle fait vraiment dans la provoc et tu sens qu'elle est en train de jouer autre chose. C'est comme moi, quand je m'habillais... surtout que j'avais toujours un air extrêmement froid, très bon chic bon genre et cetera... et que je m'habillais avec des choses complètement transparentes, et quand un mec me parlait d'une certaine façon je lui disais : « Attends, j'ai mal compris là ! Tu dis quoi ? Tu veux quoi ? » Et c'était la douche froide, le type il se disait : « Mais attends c'est quoi ? Ça veut dire quoi ? Qu'est-ce qu'elle me dit là ? » Parce qu'à un moment donné MON corps, j'en fais ce que je veux. Et je montre ce que je veux de mon corps. Et c'est pas les femmes bien pensantes et les hommes qui vont me dicter tout ça. Parce que pour les femmes, surtout pour les femmes je crois... bon les hommes aussi mais... si on regarde la mode des hommes dans l'Histoire (rires), ils ont toujours été moins emmerdés quand même. En plus avant, selon comment tu étais habillée, tu étais encore vierge, plus vierge, mère, et cetera. Donc regarde jusque dans les années 50, une femme de bonne famille qui sortait sans le chapeau et sans les gants, voilà on mettait en doute...**

... son « honnêteté » ?

Ouais. Alors maintenant, quoiqu'on en dise, je crois que ça persiste un peu. Mais c'est devenu en apparence beaucoup plus informel. Mais je dis bien en apparence. Mais c'est vrai que le vêtement c'est... c'est peut-être pour ça que moi je dis que ça participe au rêve et à l'ornement, pour justement briser avec le fait que ça soit... incroyablement codé quoi.

Le rêve contre le formel ?

Ouais : « j't'emmerde », voilà. « Je fais ce que je veux ». Après là aussi c'est... alors moi justement je vais persister et signer, c'est que... on dit toujours qu'en vieillissant, y a des choses à ne plus faire, parce que bon... tu frises le ridicule. Malheureusement, moi ce qui me plaît, un jour va friser le ridicule. Mais je vais persister et signer quoi. Tu vois, c'est comme les cheveux longs quand tu vieillis, on dit toujours : « les cheveux longs... » [à partir d'un certain âge, il faut les couper] Ben tu vois là, j'ai décidé de ne plus du tout les toucher, et mon rêve... parce que j'ai toujours des rêves, c'est ça le truc... mon rêve c'est de les ravoir jusqu'ici (au-dessus des fesses), et d'être comme une chamane de Sibérie que j'ai vue un jour à la télé : d'avoir les cheveux tous blancs... j'espère qu'ils deviendront comme ça un jour... et voilà. Parce que pour moi c'est la femme... c'est ce que j'aime dans l'idée idéale que j'ai de la femme, c'est la femme originelle.

Pascale, 57 ans

Dans le chapitre précédent (au sujet des complications dans la schismogénèse), je citais les propos du musicien punk Richard Hell pour qui – dans le contexte de sa vie marginale torturée de bohème américaine – les trous dans son tee-shirt signifiaient à tout un chacun :

« Va te faire foutre ! »⁴³⁵. Sans qu'elle n'en ait sans doute conscience, le slogan « J't'emmerde ! » de Pascale incarne selon moi un certain féminisme punk.

Tout ceci n'empêche que certains hommes soient sensibles à ces manifestations de mécontentement de la part des femmes :

Bien je suis sensible à tout le côté un p'tit peu... on en parlait... la libération du corps de la femme. Donc tout ce qui est lié à la suppression des corsets, des jupons, des choses comme ça... c'est quelque chose pour moi qui est un progrès dans l'humanité en général. Et puis au niveau du costume masculin, je trouve qu'il y a eu moins de changements quand même... j'trouve qu'avant on était habillé soit en bourgeois soit en paysan disons... jusqu'au XIX^e... et qu'après y a eu une plus grande latitude, un plus grand éventail de choix pour s'habiller en étant un homme et en affichant moins sa condition sociale. Je relie toujours la façon de s'habiller à la condition sociale parce que c'est une chose qui m'a sans doute marquée... et que je trouve importante... pour moi de diminuer ces inégalités dans le costume. **Et quant à la femme c'est quelque chose de plus... de plus lié au corps lui-même, de plus... moins à la vie en société mais plus au corps lui-même... qui est un peu pour moi... martyrisé pour moi. Il l'est peut-être encore mais... dans une moindre mesure.**

Jean, 61 ans

L' « empowerment » ou la réappropriation du stigmat

« Patrick : Ma chevelure vous irrite, je la laisserai pousser. Mes actions, mes attitudes vous dérangent ? Et bien je les amplifierai. Et quand enfin, sous la pluie de vos sarcasmes, je resterai indifférent, face à vous, et que je pourrai enfin être celui que je dois être... Et bien malgré ce dégoût, malgré cette honte, malgré tout cela... vous m'aimerez, pour ce que je suis. »

Vincent Cassel dans le film *Notre jour viendra* de Romain Gavras

Dans l'émission de radio sur les talons hauts déjà évoquée, la sociologue M-H Bourcier dit que les talons hauts peuvent être féministes, à condition qu'ils soient « réappropriés » :

Marie-Hélène Bourcier = Des Gay Games où il y avait... comment ça s'appelle... des catégories : l'une c'était la course en talons aiguilles et les gens couraient assez vite. Mais c'est vrai que ça entrave. C'est clair. Et la femme dans l'espace public, elle est plus entravée que l'homme. Au niveau des talons. Après on est pas obligé d'avoir cette idée un peu abolitionniste de... « il faut supprimer... »... **On peut se réapproprier le talon : les domina le font très bien...**

Giulia Foïs = ... C'est vrai que c'est très associé aussi à l'image SM de la dominatrice...

Marie-Hélène Bourcier = C'est récent... plus récent. Oui mais parce que là le talon a un usage différent...[...]

⁴³⁵ Cf. documentaire « Tee-shirt stories »

Diffusion du message d'une auditrice = Bonjour, je voulais réagir à propos du rapport entre le port du talon et le féminisme... heu la féminité... pour l'émission G comme Giulia. J'estime qu'il faut cesser de vouloir nous imposer des dogmes préfabriqués et qu'on peut être féministe, à savoir lutter pour l'égalité entre hommes et femmes, et porter des talons parce qu'on trouve ça joli. Celles qui pensent qu'il s'agit d'un instrument de torture qui rend la femme esclave de sa féminité : et bien n'en portez pas. Merci à tous, bonne émission, c'était Nadia pour Point G.

Giulia Foïs = Le talon, comme le rouge à lèvres, comme la coiffure... on est quand même en plein dans ce débat là aujourd'hui avec les néo-féministes qui disent « Attendez ! Mais on a le droit d'être féministes et féminines à la fois ! »...

Marie-Hélène Bourcier = ... Oui **mais c'est se réapproprier la féminité**... là ce qui est quand même frappant dans ce qu'on entend, c'est qu'à chaque fois qu'on propose un modèle de féminité, ou la féminité, on dit : « Il faut qu'il y ait des talons » : c'est un manque d'imagination aussi. **On peut être féministe et se réapproprier le talon. On peut être féministe et avoir les codes de la féminité... par exemple même les Femens qu'on peut critiquer pour plein d'autres choses... d'ailleurs c'est pas nécessairement en talons... elles prennent les codes de la féminité et elles l'associent à de la puissance. C'est ça qui est intéressant, d'ailleurs à chaque fois que le talon est associé à une forme de puissance et de séduction maîtrisée ça devient intéressant, et ça devient féministe aussi.**

Giulia Foïs = Alors justement vous allez trouver Claire très intéressante :

Une auditrice = Bonsoir c'est Claire pour l'émission Point G comme Giulia. J'appelais au sujet des talons. Moi je suis complètement pour, parce que déjà les chaussures à talons c'est beau, c'est joli à regarder, ça flatte plutôt les femmes. Déjà on se sent plus grande, donc plus forte, donc ça favorise une meilleure estime de soi en tout cas, à mon avis... on est pas obligé d'être perché sur 15 cm. Voilà... je ne comprends pas le... celles qui voudraient les supprimer en tous les cas, je me sentirais très petite et un petit peu désarmée j'avoue, parce que c'est peut-être aussi un peu une armure le talon. Et puis au-delà de la séduction, au-delà du rapport de séduction que ça peut instaurer entre un homme et une femme... c'est juste une question d'esthétique... c'est-à-dire que la femme est plus belle et les pieds sont plus beaux. Voilà. Je vous embrasse et j'adore votre émission.

Giulia Foïs = Je vous ai vu noter...

Marie-Hélène Bourcier = Oui elle parlait de taille...

Giulia Foïs = Elle parlait d'arme et d'armure...

Marie-Hélène Bourcier = Ben oui parce **qu'à partir du moment où c'est investi... y a quelque chose dont on ne parle jamais en France dans les mouvements féministes français : c'est de l'« empowerment »**. C'est-à-dire à un moment, une prise de conscience féministe ça doit vous donner de la puissance : c'est pour vivre mieux, mieux affronter la vie... voilà. C'est pour se sentir forte. Tous les festivals de femmes qui ont commencé, ils montraient des images de femmes fortes parce qu'on voulait plus les voir comme boniches, on voulait plus les voir comme mères et cetera. Donc le talon peut faire partie de ces accessoires de la féminité et du féminisme. C'est pas du tout contradictoire.

Giulia Foïs = Et Catherine de Médicis, l'une des premières à avoir utilisé le talon quand elle s'est mariée, c'était pour ça...

Marie-Hélène Bourcier = Elle aimait bien avoir du poison dedans elle.

Giulia Foïs = (rires) **Non mais là pour le coup on est face à une femme très forte...**

Marie-Hélène Bourcier = ... **Et à une femme de pouvoir...**

Giulia Foïs = ... **qui met des talons pour être à hauteur d'yeux de...**

Marie-Hélène Bourcier = ... Regardez James Bond, ses accessoires : ce sont des accessoires de force...

Giulia Foïs = ... ?

Marie-Hélène Bourcier = Ben oui, la montre, le hors-bord, le machin, le truc... James Bond sans les accessoires y a personne quoi. **Et ben les talons c'est pareil. Et c'est**

réversible. Y a des talons contraints... mais après faut pas dire que toutes les femmes peuvent se sentir justement fortes en talons. Et si elle veut être elle... ne pas avoir de talons ou avec des talons plats, il ne faut pas non plus les prendre pour des mal-baisées ou des bonnes sœurs. **Je crois que c'est ça le problème aussi, quand on dit que la féminité c'est associé au talon, après quand on en met pas : alors on est quoi ?** On est une hommasse ? On est un butch ? **On est quoi ?** Y a plein de femmes qui ne portent pas de talons, les lesbiennes ne portent pas de talons, sauf les fems.

Emission de radio de Giulia Foïs « Les talons en avoir ou pas ? »

L' « empowerment » semble consister à tirer avantage d'une situation au contraire de la subir :

J'avais une copine comme ça au lycée, bon elle avait des gros seins et elle savait que tous les mecs... bon la voulaient, un peu pour ça. Après, elle se disait : « Ouais j'plais bien aux mecs, mais j'peux jouer avec ça quand j'ai envie d'sortir et de passer la nuit avec un inconnu et ben j'peux. Je me mets, je me mets ces fringues là et je sais qu'ça marche. Donc si j'veux pas plus que ça... mais contre, si j'veux trouver quelqu'un qui... une relation sérieuse ou quoi, je sais qu'il faut qu'je cache ça parce que j'attire les mauvais gens avec ça ». Donc elle le faisait parce que elle aimait bien l'cul et heu voilà, passer sa soirée avec n'importe quel inconnu, enfin pas n'importe lequel mais, avoir des histoires comme ça. **Et donc elle jouait avec ça, et donc à ce moment là tu voyais, elle restait... elle était sûre d'elle, et elle savait qu'elle, elle était pas que ça. Elle était aussi autre chose, elle était aussi en jean et gros pulls le weekend, chez elle, machin. Et que pff... elle avait plusieurs rôles, plusieurs trucs à jouer mais c'est elle qui choisissait, et elle aurait pas... par exemple un truc où ça devient bizarre : j'ai une autre copine, elle elle se montre jamais sans maquillage, parce qu'elle a commencé à faire ce truc, et maintenant, elle a honte de s'montrer sans maquillage, parce qu'elle a de la peau très fine, tu vois trop les... enfin elle trouve qu'on voit trop les... elle rougit vite, on voit trop les artères et tout... Et son mec, il l'a jamais vue sans maquillage. Le matin, quand elle se réveille, déjà elle va se brosser les dents parce que voilà, parce que le matin on pue, et en plus elle va s'remaquiller et elle retourne au lit.**

...Comme dans la pub...

... Non mais... (rires) Y a une pub comme ça ? (j'acquiesce) **Non mais c'est une horreur, on lui a tous dis mais t'es malade et tout, et donc voilà c'est une contrainte** quoi. Et là j'trouve c'est... ben moi ça m'enlèverait trop... j'sais pas d'l'intimité qu'tu peux avoir avec quelqu'un. Ça m'enlèverait trop j'sais pas... le matin tu te lèves, tu ressemble à rien, mais bon c'est pas grave, tu vas quand même rencontrer tes colocs, ton copain. Il faut... j'sais pas, il faut qu'on ait le droit d'être à l'arrache aussi, et qu'c'est pas ça qui mette en question notre personne. Mais pour elle sa personne c'était ça. Et ma mère, c'est pareil. Ouais elle a 62 ans, bientôt 63, et... moi j'l'ai vue sans maquillage, mais dès qu'il y a d'autres gens, et ben non, elle... y a qu'moi et mon frère qui la voient sans maquillage, mais sinon personne⁴³⁶. Même ses copines... elle irait pas à la boulangerie sans se maquiller, et je vois que c'est une contrainte parce que dès que je lui en parle, dès qu'j'me fous de sa gueule un peu gentiment, ben elle le prend super mal. Donc c'est un thème... ouais elle a honte. Bon elle a fait ça depuis qu'elle a 20 ans, j'pense, de s'maquiller à fond, là elle a 62 ans, elle a plus la meilleure peau et tout, donc c'est encore pire. Et je vois qu'c'est un thème... non, elle est pas à l'aise avec ça. C'est un truc elle se dit pas « ouais, j'm'en

⁴³⁶Dans cette vidéo, Nikkie, une Néerlandaise de 21 ans, youtubeuse connue pour ses tutoriels vidéo sur le maquillage, fait la démonstration du pouvoir du maquillage (ou de la transfiguration en poupée Barbie, si l'on prend un autre point de vue) en se maquillant seulement la moitié du visage :

https://www.youtube.com/watch?v=a4Ov8qvZ2_w

fous j'aime bien, j'mets du maquillage » c'est pas ça, elle est vraiment pas à l'aise avec ça et, c'est là qu'j'me dis c'est...

Elena, 32 ans

Lorsqu'Elena me dit cela durant l'hiver 2010, cela me fait immédiatement penser à quelque chose que je viens de lire dans l'essai *King Kong Théorie* de V. Despentes. Elle parle de ce qu'elle a ressenti en portant des talons hauts et des minijupes, à un moment de sa vie où elle se demandait si elle se sentait capable d'exercer l'activité de prostituée, lassée de son emploi rémunéré au SMIC dans un supermarché, déprimée « *du temps que ça [lui prenait], du peu qu'[elle gagnait] et de la facilité avec laquelle [elle le dépensait]* » :

*« La première fois que je sors en jupe courte et en talons hauts. La révolution tient à quelques accessoires. [...] Vous n'avez rien changé, mais quelque chose au dehors a bougé et plus rien n'est comme avant. Ni les femmes, ni les hommes. Sans que vous soyez bien sûre d'aimer ce changement, d'en comprendre toutes les conséquences. Les Américaines, quand elles témoignent de leurs expériences de « travailleuses du sexe », aiment à employer le terme « empowerment », une montée de puissance. **J'ai tout de suite aimé l'impact que ça me donnait sur la population masculine, avec le côté exagéré, limite grosse farce, changement de nature notoire. J'étais jusqu'alors une meuf quasiment transparente, cheveux courts et baskets sales, brusquement je devenais une créature du vice. Trop classe. Ça faisait penser à Wonder Woman qui tournicote dans sa cabine téléphonique et en ressort en superhéroïne, toute cette affaire, c'était marrant. [...] L'effet que ça faisait à beaucoup d'hommes était quasiment hypnotique. Entrer dans les magasins, dans le métro, traverser une rue, s'asseoir dans un bar. Partout, attirer les regards d'affamés, être incroyablement présente. Détentrices d'un trésor furieusement convoité, mon entrecuisse, mes seins, l'accès à mon corps prenait une importance extrême. Et il n'y a pas que les obsédés à qui ça faisait cet effet. Ça intéresse presque tout le monde, une femme qui prend l'allure d'une pute. J'étais devenue un jouet géant. [...] Ce processus m'a fascinée, au début. Moi qui m'étais toujours contrefoutue des trucs de filles, je me suis passionnée pour les talons aiguilles, la lingerie fine et les tailleurs. [...] Ça m'a plu, dans un premier temps, de devenir cette autre fille-là. [...] Immédiatement, dès le costume d'hyperféminité enfilé : changement d'assurance, comme après une ligne de coke. Ensuite, comme la coke : c'est devenu plus compliqué à gérer⁴³⁷. »***

Depuis quelques années, beaucoup de gens utilisent le mot « empowerment » dans la littérature universitaire française. Par exemple C. Bard sur la création du smoking pour femme par Yves Saint Laurent :

*« En 1966, il innove avec le smoking, qui deviendra une pièce maîtresse de ses collections, jusqu'en 2002. **Symbole s'il en est du pouvoir, le smoking est un outil d'« empowerment » pour ses clientes. Les traditions sont bousculées.**⁴³⁸ »*

Ou sur le port du pantalon masculin par les femmes remplaçant les ouvriers en usine pendant la Première Guerre Mondiale :

⁴³⁷DESPENTES, Virginie, *King Kong théorie*, Poche, Paris, 2007, p. 62-64.

⁴³⁸BARD, Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010, p 309.

« Avant comme après la guerre, le port d'un vêtement masculin, automatiquement assimilé au pouvoir, a de toute manière un effet d' « empowerment ». ⁴³⁹ »

J'éprouve personnellement de la difficulté à concevoir clairement tout ce que comprend le vocable « empowerment ». Quelque chose ne tourne pas rond dans cette affaire à mon sens. Quand les hommes imitent les mœurs de la bourgeoisie en portant un smoking, on trouve cela soit « classe » soit « conformiste », selon le point de vue sous lequel on se place ; mais quand les femmes imitent le costume masculin ça fait de l' « empowerment », et de même si elles endossent les signes de l' « hyperféminité » pour des raisons stratégiques. De plus, pour caricaturer les propos de M-H Bourcier invitée de l'émission de Giulia Foïs : il y a un « bon talon » qui fait de l' « empowerment » et un « mauvais talon contraint », ça dépend si c'est « réapproprié » ou pas. Vu que je me perds moi-même un peu dans tout cela, je peux comprendre qu'il devienne, dans ce contexte, difficile pour les spectateurs des apparences féminines de savoir si la jupe ou les talons hauts d'une femme qui les porte relèvent de l'assujettissement féminin au désir masculin, ou d'un exercice d' « empowerment ». En outre, je me demande qui est habilité à décréter si le talon, la minijupe, ou le voile, sont des armes pour résister à quelque oppression, ou au contraire les instruments privilégiés de cette oppression.

On est selon moi, encore une fois, face à l'éternel problème des raccourcis qui simplifient la pensée, ou des analogies qui se figent. J'ai souvent entendu des formules telles que : « le voile c'est l'oppression de la femme », « le voile : c'est une résistance à l'hégémonie culturelle occidentale », « la minijupe : c'est la libération de la femme », « Coco Chanel a libéré les femmes du corset », ou encore « les talons sont des armes de séduction ». Les raccourcis sont très utiles pour envisager de façon abstraite des systèmes complexes, mais si on les emprunte trop souvent, ils peuvent amener à ne plus penser les faits dans leur contexte d'origine.

Effectivement, si l'on observe à une échelle mondiale le niveau moyen de couverture de peau du corps des femmes, il ne serait pas idiot de croiser cette variable avec le niveau de liberté (relatif à celui des hommes) qui leur est accordé juridiquement dans chaque pays. Apparaîtrait peut-être une corrélation, qu'il s'agirait d'expliquer.

Mais certaines questions se comprennent mieux lorsque l'on se penche sur leur contexte spécifique, comme la question du voilement ou du dévoilement du corps féminin.

⁴³⁹ *Ibid.*, p 278.

Lors d'une présentation à la radio de son livre *Khomeiny, Sade et moi*⁴⁴⁰, l'écrivaine d'origine iranienne Abnousse Shalmani m'amène à comprendre comment Madonna peut en venir à être considérée comme une icône de liberté. Durant l'émission, cette femme parle avec humour de son arrivée en France lorsqu'elle était très jeune, et du culte qu'elle a commencé à vouer, à cet âge, à la chanteuse Madonna : sa chambre était criblée de photos de la star américaine à moitié nue. Selon ses propres dires, son admiration obsessionnelle pour Madonna (qui lui est ensuite passée), provenait du fait qu'elle fasse figure de « femme libre » pour la petite fille iranienne indignée par le puritanisme imposé aux femmes dans sa société d'origine. C'était pour elle une réaction au dégoût du corps féminin qu'on avait essayé de lui inculquer en Iran, avec notamment l'obsession de l'hygiène (se laver les mains 30 fois par jour, par exemple). Une réaction à une contrainte absurde donc, comme lorsqu'elle courait les fesses à l'air dans la cour de son école iranienne, poursuivie par celles qu'elle appelle les « corbeaux ».

⁴⁴⁰ SHALMANI, Abnousse, *Khomeiny, Sade et moi*, Grasset, Paris, 2014.

Troisième transport. De la désacralisation au sacrilège

« En fin de compte, nous avons probablement affaire ici au paradoxe du pouvoir, le pouvoir étant quelque chose qui n'existe que si d'autres personnes pensent qu'il agit ; un paradoxe qui se trouve également [...] au cœur de la magie, qui semble toujours entouré d'une aura de mensonge de mise en scène, de supercherie.⁴⁴¹ »

D. Graeber, *Des fins du capitalisme*

Dans le contexte culturel français que j'ai tenté de décrire jusqu'à maintenant, qui brasse des représentations très ambivalentes en ce qui concerne le niveau de parure et de pudeur du corps féminin, il est d'une certaine manière « logique » que des femmes puissent, au bout d'un moment, ressentir un besoin irrépessible de se mettre toutes nues et d'aller gesticuler bruyamment sur la voie publique (je pense notamment aux Femens), et il est également « logique » que d'autres s'en insurgent. Ces ambivalences et les types de réactions évoqués dans le chapitre 4 s'expriment assez clairement selon moi dans le discours d'Elena :

Mais c'est fou parce que plus j'suis devenue soi-disant féministe, plus je remets des jupes courtes. C'est fou mais, parce que... c'est comme si avant j'rejetais ça, sans vraiment comprendre pourquoi **j'le rejetais, juste pour pas ressembler aux filles que j'appelais les pétasses, donc pour résumer bon... tu vois c'que j'veux dire, les filles qui font trop gaffe à leur apparence, mais au détriment d'autre chose, au détriment du confort, au détriment de...** ben il faut dépenser plein de thunes, faut aller chez l'coiffeur, bon voilà, tous ces trucs qui te limitent quelque part, qui t'obligent à suivre la mode, une fois qu't'essaye d'être *in* et ben il faut le rester parce que voilà... Donc c'est toutes ces obligations là... **Donc j'ai toujours détesté ça, et j'pense que pour m'démarquer d'ça ben avec les copines, on faisait le contraire.** Pareil on fumait des clopes à 14 ans par protestation, c'est pour la même chose, c'est pour être cool, avec les grands, on faisait la même chose. Pour pas être la p'tite fille, parce que la p'tite princesse, c'était quand même la p'tite fille en princesse au carnaval, c'était quand même, c'était la vision d'horreur pour nous. Donc, et plus j'y réfléchis à c'que ça fait, plus je m'vois mettre des trucs qui ont un peu de décolleté, ou qui sont un peu des minijupes en été, parce que quand il fait trop chaud et ben ouais j'remets des tee-shirts qui s'arrêtent là (entre le bas de la poitrine et le nombril), quand il fait trop chaud il fait trop chaud. Ou... ou heu... mais **dans un autre sens, on a commencé à se baigner nus avec des gens, avec des potes au début, et maintenant, même en public si on s'fait pas virer, ben on s'baigne à poil aux lacs, avec des gens. Et c'est pareil, ça a rien à voir avec... c'est un peu différent, c'est de pas avoir peur qu'on voit la peau, maintenant j'ai moins peur de mettre un truc moulant et j'me dis : « Bon tout le monde va me regarder, mais j'en ai rien à foutre que les gens m'regardent »** et si j'pouvais être nue, et ben des fois en été je serais nue et

⁴⁴¹GRAEBER, David, *Des fins du capitalisme. Possibilités 1*, Payot et Rivages, Paris, 2014, p 322.

c'est... c'est pour une autre raison, c'est pas pour la raison que tout le monde doit m'regarder, mais c'est que : tout le monde peut m'regarder et ça me change pas la vie. Donc c'est, c'est pas si c'est très clair c'que j'dis mais...

Elena, 32 ans

A mon sens, en se baignant nue avec ses amis, Elena veut dire au monde : « Je suis un mammifère qui prend son bain, vous n'êtes pas obligés de me regarder comme une paire de sein et un vagin ». Le but semble ici de désacraliser, de désérotiser sa nudité.

Au début de l'été 2015, j'écoute une conversation entre mon compagnon et une amie infirmière. La conversation tourne joyeusement autour des détails les plus scabreux du travail de cette dernière (la putréfaction des chairs, le caca et le pipi). Au bout d'un moment, mon compagnon en vient à dire que c'est un drôle de travail, et qu'à terme, ça doit amener à voir les humains comme rien de plus que des organismes. Ça la fait rire, et elle lui répond : « Ben non quand je suis avec mon mec, je le vois pas comme ça, t'inquiète ». Je me dis alors que les professionnels du *care*⁴⁴² développent sûrement une sorte de gymnastique mentale qui leur permet d'opérer un cloisonnement : d'un côté, ils ont une vision du corps humain désérotisée, perçu dans son obscénité organique⁴⁴³ ce qui a pour effet de faciliter leurs gestes techniques, et de l'autre, ils conservent la vision du corps érotisé, humanisé, dans le cadre de leurs relations intimes.

Je me rends compte de l'obscénité de mon langage lors de mon séjour au Canada. En effet, lorsque j'arrive au Canada, j'observe que lorsque je profère des jurons en public, je choque un peu les gens. De mon côté, j'ai beaucoup de mal à admettre la pertinence des jurons locaux : « criss » (comme Christ), « ostie » (comme le corps du Christ en pain sans levure), « câlce » (comme la coupe pour boire le sang du Christ alcoolisé), « tabarnak » (comme le tabernacle : meuble d'église pour ranger des trucs sacrés). Je trouve que ces mots ne sont pas assez puissants pour exprimer ma colère, que j'ai pour ma part l'habitude de verbaliser en faisant référence à des éléments scatologiques ou sexuels (très stigmatisants notamment pour les prostituées, leurs enfants, et les déjections humaines, qui ne m'ont pourtant rien fait de mal, je l'admets). Les Québécois avec qui je discute alors de la question m'expliquent que l'utilisation de ce vocabulaire anticlérical – l'activité s'appelle « sacrer » – ne peut se comprendre que dans le contexte du très récent, et lent, déclin de l'hégémonie de l'Eglise catholique dans la province.

⁴⁴²Cette expression englobe tous les métiers relatifs aux soins de la personne (de l'élevage des enfants à la prise en charge des personnes âgées).

⁴⁴³Comme un « tube », pour reprendre le titre d'un ouvrage d'A. Nothomb : *La métaphysique des tubes*.

Analysant cet épisode à rebours, je comprends que profaner des paroles sacrées en les utilisant comme jurons me semble aberrant, parce que je n'ai, pour ma part, pas été élevée dans l'idée d'une quelconque religion, contre laquelle j'aurais eu à blasphémer. Il me semble qu'on ne ressent pas le besoin de blasphémer ou de manifester publiquement sa colère contre une idéologie lorsqu'on n'a pas été obligé d'y croire.

Mais revenons à l'obscénité. Un proche m'a donné un conseil radical pour rabaisser son niveau de stress en entretien d'embauche ou en situation anxiogène de ce type : il faut imaginer son interlocuteur en train de déféquer. J'ai mis en pratique son conseil (lors du séminaire tunisien dont j'ai déjà parlé) en m'adressant à une assemblée de militaires et de policiers en uniforme, ça marche. Pourquoi ?

Dans un court essai intitulé « Des coutumes, de la déférence et de la propriété privée », l'anthropologue D. Graeber avance l'idée selon laquelle l'humour obscène désintègre la hiérarchie. S'appuyant sur les interprétations de M. Bakhtine de la littérature obscène de F. Rabelais, D. Graeber montre que l'obscénité fait rire car elle provoque un décalage : elle replace en imagination le corps humain dans une relation de continuité avec la nature, il n'est plus perçu que comme un organisme satisfaisant ses pulsions vitales. L'humour obscène consiste pour lui à ramener les personnes à leur plus simple appareil, aux limites poreuses de leurs corps : leurs bouches et leurs anus. En cela, il s'oppose frontalement à la « *civilisation des mœurs* » (processus qui débute à l'époque à laquelle écrit F. Rabelais) et au corps idéalisé par le regard érotique.

Dans cet essai (dont je conseille vivement la lecture), l'anthropologue oppose (de manière « idéale-typique ») deux types de relations qu'il a repérés dans la littérature ethnologique : les « *relations de plaisanterie* » et les « *relations d'évitement* ». Il remarque en effet que les récits des ethnologues à propos de certaines cultures parlent, d'une part, de relations entre parents (parenté au sens large) fondées sur l'irrespect ostentatoire (quand on se croise avec une certaine classe d'individus dans le système de parenté, on se doit de les ridiculiser avec des mots obscènes, on se titille, on se provoque, on s'attaque) ; ces récits parlent d'autre part, de relations fondées sur l'évitement entre les deux parties (souvent c'est l'individu inférieur hiérarchiquement qui est amené à ne pas parler à l'autre, et à ne pas le regarder dans les yeux). D. Graeber en déduit qu'à l'époque de Rabelais où ils étaient très en vogue, le carnaval et les charivaris, hauts lieux de la plaisanterie grotesque ou obscène, consistaient en des pieds de nez à la hiérarchie :

« Bakhtine considère ces moments où l'on arrache sa couronne au roi du carnaval et où on le fait descendre de son piédestal comme une attaque plus universelle portée contre le principe même de hiérarchie.

Cette dernière instance se rapproche du **second élément subversif de la plaisanterie – qui est aussi, je crois, de loin le plus profond. Pendant le carnaval, non seulement la hiérarchie se trouvait suspendue ou renversée l'espace d'un instant, mais c'était le monde tout entier qui se voyait reconstruit comme le « Pays de Cocagne », selon l'expression consacrée, un domaine dans lequel il n'y avait que des corps jouissant avec bonheur du monde et des autres. Bakhtine soutient que le grotesque, la plaisanterie et le rire fonctionnaient comme une espèce de solvant universel de la hiérarchie : en réduisant le monde à des corps qui ne cessent de plaisanter, la fibre même des structures de la culture officielle se trouvait arrachée de telle sorte que même les membres du cénacle le plus élevé ne pouvaient manquer de venir s'écraser sur le sol. Si l'on part des catégories que j'ai employées ici, cela devient parfaitement clair. Si on rejette en bloc le principe d'évitement, si rien n'est sacré ni séparé, alors il ne peut plus y avoir de hiérarchie. Dans un monde où la plaisanterie domine, il n'y a que des corps, et la seule différence entre eux, c'est que certains sont plus gros et plus forts que les autres : ils peuvent prendre plus de biens et distribuer plus de maux. Et il est presque inutile de souligner les implications que tout cela peut avoir pour une vision de l'ordre social contemporain et en particulier pour la position morale occupée par les grands et les puissants de ce monde.**⁴⁴⁴ »

Si pour D. Graeber, l'humour obscène ou grotesque semble receler un certain pouvoir de subversion de la hiérarchie, il me semble qu'aujourd'hui, il peut aussi prendre la forme d'une bête attitude routinisée. Comme c'est le cas, selon moi, de la nouvelle vogue de l'« érotourisme » : poser en montrant ses fesses dans des lieux touristiques⁴⁴⁵.

De même que l'antiparastase⁴⁴⁶, l'obscénité peut être très utile pour exprimer sa colère contre des normes et des croyances opprimantes⁴⁴⁷, mais ce ne sont que des critiques ponctuelles, et non des solutions durables à l'élimination de la hiérarchie et des formes d'oppression qu'elle entraîne. Pour J. Butler, si la critique des normes est nécessaire :

« Ce sens de la critique doit être dissocié de celui de destruction ou de pure négation. Ce dont il s'agit vraiment, c'est d'ouvrir la possibilité d'un questionnement sur nos présupposés et de nous encourager à vivre avec l'inquiétude suscitée par ce questionnement sans y mettre un terme trop rapidement.⁴⁴⁸ »

⁴⁴⁴ GRAEBER, David, « Des coutumes, de la déférence et de la propriété privée », in GRAEBER, David, *Des fins du capitalisme. Possibilités 1*, Payot et Rivages, Paris, 2014, p 102-103.

⁴⁴⁵ Se référer dans la chronologie en annexe à la toute dernière date.

⁴⁴⁶ Cf. Transport 2. « De l'identité stigmatisée au retournement du stigmaté ».

⁴⁴⁷ Je trouve qu'il y a une différence entre le fait de montrer ses fesses lorsque des femmes entièrement voilées passent leur temps à vous dire qu'elles sont sales (cf. Abnousse Shalmani en Iran) et le faire devant une montagne sacrée dans un pays musulman pour faire rigoler ses amis sur Facebook. Cf. le « selfesse » devant une montagne qui provoque un séisme en Malaisie en http://www.libération.fr/monde/2015/06/08/cul-nus-ils-provoquent-un-seisme_1325151

⁴⁴⁸ BUTLER, Judith, *Humain, inhumain. Le travail critique des normes*, Ed. Amsterdam, Paris, 2006, p 101.

CHAPITRE 5. Efficacité symbolique et échange : faut-il arrêter de croire au genre ?

S'il tient à continuer à croire au Père Noël, je déconseille au lecteur de lire ceci :

« On peut démontrer que le Père Noël n'existe pas. Etant donné le temps disponible (la nuit de Noël), le nombre de foyers à visiter (même compte tenu du décalage horaire) et le poids des cadeaux, le traîneau du Père Noël et ses rennes représenteraient une masse totale de 353 430 tonnes volant à 1 040 kilomètres par seconde, soumise alors à un échauffement (14,3³⁰ joules par seconde) et à une attraction (17 500 fois l'attraction terrestre) tels que tout l'attelage se désintégrerait au décollage.⁴⁴⁹ »

S'il veut continuer à croire que les femelles humaines sont le « Beau sexe » destiné par la nature à user de leurs charmes mystérieux pour satisfaire les yeux des mâles de la même espèce, je lui déconseille également de lire les quelques pages suivantes. En effet, j'y soutiendrai que les histoires de complémentarité des sexes n'ont d'effets que parce que l'on y croit (5.1), puis je parlerai des conséquences pour les hommes hétérosexuels de la remise en question de ce récit (5.2).

⁴⁴⁹DEMOULE, Jean-Claude, *On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé*, Robert Laffont, Paris, 2012 p 210. (Démonstration empruntée au magazine new-yorkais *Spy*).

5.1. Le genre : une prophétie autoréalisatrice de grande ampleur

« Voix off = *Le magicien prend la chose ordinaire et lui fait faire quelque chose d'extraordinaire. Vous cherchez alors la clé du mystère, mais vous ne la trouvez pas, parce que bien sûr vous ne la cherchez pas vraiment, vous ne voulez pas réellement la connaître : vous voulez être mystifié.*»

Film de Christopher Nolan, *Le prestige*

J'essaierai dans cette partie de montrer la manière avec laquelle les hommes peuvent rechercher avec ferveur ce qu'ils « voient » comme des femmes.

La performativité : « Ben ça se voit ! »

“One of the problems about human beings [...] is that if we think of men and women as logs of wood, they will come to resemble logs of wood. If we think of them as rascals, they will approximate rascality – even presidents will attempt this⁴⁵⁰.”

Gregory Bateson, *Angels fear*

Depuis ma lecture de J. Butler, je garde en tête l'idée de « *performativité du genre* » – le caractère performatif d'un discours se définissant, selon la philosophie pragmatiste, par sa capacité à produire des effets accessibles par les sens. Au fil de mes recherches, je relève dans la littérature académique de nombreux cas se laissant bien éclairer par ce concept de « performativité ».

On a tout d'abord les phénomènes de « *prophéties autoréalisatrices* »⁴⁵¹, dont le sociologue R. Merton donne l'exemple suivant : si l'on lance la rumeur d'un crack boursier imminent, tous les actionnaires vont vendre leurs actions, ce qui conduira à une faillite effective de la Bourse. Cette idée est apparemment dérivée de celle énoncée par W. I.

⁴⁵⁰BATESON, Gregory, BATESON, Mary Catherine, *Angels fear. Towards an epistemology of the sacred*, Bantam edition, New York, 1988, p 67. Traduction approximative : « *Un des problèmes avec les êtres humains est que si on considère les hommes et les femmes comme des bûches de bois, ils vont se mettre à ressembler à des bûches. Si on se met à les considérer comme des vauriens, ils vont se mettre à agir comme tel – même les présidents vont aller dans cette direction* » Je ne peux pas, en écrivant ces mots, ne pas penser aux scandales de corruption qui font surface de plus en plus fréquemment au sein de la classe politique actuelle, au même moment où triomphe l'idéologie néolibérale professant que l'homme n'est mû que par son intérêt particulier et qu'il n'est qu'un loup pour l'homme.

⁴⁵¹https://fr.wikipedia.org/wiki/Proph%C3%A9tie_autor%C3%A9alisatrice

Thomas, connue sous l'appellation « Théorème de Thomas » : « *Si les hommes définissent les situations comme réelles, alors elles sont réelles dans leurs conséquences*⁴⁵² ». Dans *Ce que parler veut dire*, P. Bourdieu parle quant à lui d'« *effets de réel* » pour décrire les effets que certains discours ont dans la pratique⁴⁵³. On a également un bon exemple de prophétie autoréalisatrice avec l'expérience du psychologue R. Rosenthal, qui a montré qu'en étiquetant de manière aléatoire des élèves comme « bons élèves », on augmentait sensiblement leurs chances de devenir effectivement de « bons élèves »⁴⁵⁴.

En disant à l'individu qu'il « est » quelque chose (en lui accolant un adjectif ou un nom : « bon », « égoïste », « fille », « garçon »...) on le pousse à ajuster son comportement à cette étiquette. Dans « Le sophisme économiciste », un article très documenté et éclairant, K. Polanyi décrit en détails les conditions historiques de la réduction de l'espèce *Homo sapiens* à l'espèce *Homo æconomicus* :

« Toute tentative de résoudre de manière réaliste les problèmes soulevés par l'existence matérielle des hommes se heurte d'entrée de jeu aujourd'hui à un obstacle redoutable : le mode de pensée particulier qui nous vient de l'économie du XIX^e siècle et des conditions de vie qu'elle a créées dans toutes les sociétés industrialisées. Cette mentalité est personnifiée par l'esprit marchand. »⁴⁵⁵

Dans une autre optique, j'ai fait lire à mes étudiants l'ouvrage de L. Mucchielli sur l'évolution de la violence en France, dans lequel il prouve que contrairement à l'impression de hausse du nombre d'actes de violence commis en France, la tendance est plutôt à la baisse⁴⁵⁶. Tous ceux qui l'ont lu m'ont semblé avoir bien compris l'idée. Cependant, dès que nous sommes venus à débattre de l'actualité, l'un d'eux en est venu à soutenir au groupe l'idée qu'il n'y avait jamais eu autant de violence en France qu'aujourd'hui. Quand je lui demande à quoi il voit cela (puisque l'on vient d'étudier pendant une heure des chiffres qui montrent une tendance inverse), il me répond « Ben, ça se voit, à la télé, tous les jours ». Sur le coup, j'ai dû avoir une mauvaise répartie (c'est dommage qu'il me faille souvent un an ou deux pour trouver une bonne répartie) : j'aurais plutôt dû lui soutenir l'idée que le soleil tourne autour la terre. Ça se voit !

⁴⁵²https://fr.wikipedia.org/wiki/William_Isaac_Thomas

⁴⁵³BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire: l'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris, 1986.

⁴⁵⁴https://fr.wikipedia.org/wiki/Robert_Rosenthal

⁴⁵⁵POLANYI, Karl, « Le sophisme économiciste », *Revue du Mauss*, vol. 1, n°29, 2007, p 63-79, p 63.

⁴⁵⁶MUCCHIELLI, Laurent, *L'invention de la violence. Des peurs, des chiffres, des faits*, Fayard, Paris, 2011.

Pour J. Butler, l'assignation d'une identité administrative d'homme ou de femme correspond à un « *performatif inaugural* »⁴⁵⁷. Comme je l'ai dit en partie C. 1, lorsque je suis née un membre du personnel médical a dû dire à mes parents : « C'est une fille ». Cela a entraîné une suite d'interactions spécifiques répétées qui ont influé sur la cristallisation chez moi d'un certain nombre de caractéristiques, qui font qu'aujourd'hui, les gens pensent probablement que je « suis » une fille quand ils me voient, sans que l'on ait besoin de le leur rappeler.

A-E Berger file de cette manière la métaphore du théâtre du genre :

*« Le théâtre exalte et fascine : sur scène, l'acteur n'est pas seulement autre que soi (si « soi » il y a) ; il est, comme on dit « plus grand » donc plus beau « que nature » : « idéal », en quelque sorte. Sans mise en scène, pas de séduction. Le « rôle » du genre et le « genre » comme « rôle » sont donc proprement séducteurs. Et ce rôle séduit aussi bien celui qui séduit que celui qui le voit joué. Sa spectacularisation érotise le genre. Pour le dire autrement, dans le double langage de la « gender theory », c'est au théâtre et par le théâtre que s'articulent « genre » et « sexualité ».*⁴⁵⁸ »

Voici, pour finir une définition plutôt claire de la « *performativité du genre* » pour J. Butler :

*« Si le genre est une sorte de faire, une activité incessante performée, en partie, sans en avoir conscience et sans le vouloir, il n'est pas pour autant automatique ou mécanique. Au contraire, c'est une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contrainte. Qui plus est, on ne « fait » pas son genre tout seul. On le « fait » toujours avec ou pour quelqu'un d'autre, même si cet autre n'est qu'imaginaire.*⁴⁵⁹ »

E. C. Hughes parle dans une autre optique de cette possibilité d'interaction sociale dans la solitude lorsqu'il évoque le métier d'écrivain : même quand on travaille seul dans sa chambre, on écrit ou pense en dialogue imaginaire avec ses pairs (réellement rencontrés ou seulement sur le papier)⁴⁶⁰.

⁴⁵⁷BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, (1990) La découverte, Paris, 2006.

⁴⁵⁸BERGER, Anne-Emmanuelle, *Le grand théâtre du genre : Identités, sexualités et féminismes en « Amérique »*, Belin, Paris, 2013, p 23.

⁴⁵⁹BUTLER, *Défaire le genre*, Ed. Amsterdam, Paris, 2006, p 13.

⁴⁶⁰HUGHES, E. C. « L'étude du travail et des métiers », in, HUGUES, Everett, C., *Le regard sociologique*, Editions de l'EHESS, Paris, 1996.

« Cherche l'objet ! » : le jeu ou le mystère de la séduction

*“Open up your mind and let me step inside
Rest your weary head and let your heart decide
It's so easy when you know the rules
It's so easy all you have to do
Is fall in love
Play the game
Everybody play the game of love⁴⁶¹
Queen, Play the game*

Hiver 2015. Je fais du ski. Un ami pisteur me propose de faire le cobaye pour que les maîtres-chiens s'entraînent avec leur animal à faire de la simulation de recherche de victime d'avalanche. Les pisteurs ont creusé un trou très profond dans la neige, on m'explique que l'on va m'y enterrer et que je vais y rester au maximum 15 minutes, le temps que le chien me trouve. Je n'ai qu'une chose à faire : on me donne une espèce de petit coussin cylindrique en tissu d'une vingtaine de centimètres, avec une poignée à chaque extrémité, et l'on me dit qu'il faut que j'agrippe fermement l'objet en question par ses poignées, et que j'oppose au chien de la résistance quand il me trouvera et tentera de m'arracher l'objet. Puis on m'enterre (on m'enneige pour être plus précise). Je me retrouve dans un silence total et le temps s'arrête. Puis j'entends des pattes gratter, et une truffe de Golden retriever m'apparaît : je suis sauvée, j'encourage l'animal dans son effort à coup de « cherche ! ». Tout au long du sauvetage, le chien ne me regarde pas une seule fois : ce qui l'intéresse, c'est l'objet. En effet, le jeu du chien ne consiste pas à me sauver parce que j'ai de la valeur en ma qualité d'être humain, pour lui, le jeu c'est de chercher l'objet et de se faire récompenser pour cela, rien de plus. Cela me déçoit un peu et me questionne sur la nature de ma relation avec « le meilleur ami de l'homme », car j'en viens à la conclusion que j'aurais pu aussi bien être un cadavre, il aurait quand même été content de me retrouver et de m'arracher l'objet de sa quête.

⁴⁶¹ Traduction (très) approximative :
*« Ouvre grand ton esprit et laisse moi marcher à l'intérieur
Repose ta tête fatiguée et laisse ton cœur décider
C'est si facile, lorsqu'on connaît les règles
C'est si facile, tout ce que tu as à faire
Est de tomber amoureux
Joue le jeu
Tout le monde joue le jeu de l'amour »*

Dans le documentaire « Dakar, les dessous de la séduction », dans un contexte d'autorisation de la polygamie, des femmes déclarent rivaliser de « secrets » de séduction dans le but de garder les faveurs de leur mari (par exemple marcher doucement, parfumer leurs vêtements à l'encens, ou se maquiller). Pour moi, c'est une idée tristement banale dont je vois bien des traductions dans la société dans laquelle je vis. Par contre, j'ai été plus surprise par la conclusion désenchantée de la voix off masculine du documentaire diffusé sur Arte « Les dessous ont une histoire », à propos de l'affichage publicitaire, suggestif et omniprésent sur la voie publique, des marques de lingerie :

A trop montrer, on désenchante. Et cet affichage ne provoque-t-il pas chez l'homme le contraire de l'effet recherché. En s'arrogeant l'initiative sexuelle les femmes ont inversé les rôles : c'est l'homme qui devient la proie, et donc, fuit. Mais où sont les neiges d'antan ? Un petit bout de dentelle dépassant d'une jupe, une fine bretelle, un regard furtif...

Documentaire : « Les dessous ont une histoire »

Pour être plus précise, plus que de me surprendre, ces propos m'amuse par leur naïveté (d'autant plus que le corps d'où émane la voix off me semblant âgé, ils n'ont pas l'excuse de la jeunesse). Mais aussi naïve qu'elle puisse paraître, je me vois confirmer le caractère répandu de cette idée (selon laquelle plus les femmes en montrent moins les hommes s'y intéressent), à plusieurs reprises au cours de ma recherche :

Steven = T'as certains maillots, des fois tu t'dis « c'est mieux qu'tu sois topless quoi que porter ça.. » tu vois ? Après à la plage, c'est vraiment dans un autre domaine quoi. Tout le monde doit être vu quoi. Tout le monde veut s'montrer... Non mais moi quand j'dis c'que j'ai dit, **c'est que t'as la fonction de l'habit, quand tu dis que tu portes un habit, un vêtement, y a un peu un côté tu dois garder un peu de mystère tu vois. Y a un peu un côté, c'est le mystère, c'est découvrir, essayer de s'imaginer...**

Des hommes en viennent à être passionnés par les mystères de l'érotisation du corps des femmes au point d'avoir envie d'écrire des livres à ce sujet. Dans une émission de radio intitulée « La lingerie : baromètre de l'émancipation des femmes », la chroniqueuse Stéphanie Duncan et l'historienne de la mode Catherine Ormen semblent un peu se moquer du fétichisme des bas de l'autre invité de l'émission, l'écrivain Jean Feixas :

Stéphanie Duncan : Pourquoi écrire un livre sur le bas ? Vous êtes pas spécialement un historien de la mode... vous venez... d'où vous venez ? Vous êtes avocat, vous avez été commissaire, vous avez fait plein de métiers...

Jean Feixas : Oui oui, j'ai fait beaucoup de choses... **Ce qui m'a déterminé à écrire un livre sur le bas, et je remercie l'éditeur d'avoir donné un joli cadre à l'ouvrage, c'est une exaltation de la féminité... enfin de la femme et...**

Stéphanie Duncan : ... de la femme avec un grand F ?....

Jean Feixas : ...oui...

Stéphanie Duncan : ... ça existe ça ? enfin bon...

Jean Feixas:... cette féminité qui s'exprime le mieux à travers la jambe. La jambe qui est l'ambassadrice, si vous voulez, de la femme...

Stéphanie Duncan : (rires)

Jean Feixas : ... La jambe qui réunit l'intelligence...

Stéphanie Duncan :... (d'un air moqueur) Ah l'intelligence de la cuisse...

Jean Feixas : La beauté, la grâce, et le sex appeal bien entendu.

Stéphanie Duncan :.... Vous je crois que vous êtes un nostalgique du bas ?

Jean Feixas :... Oui. Oui oui. J'ai une amie, Nathalie, qui les porte merveilleusement donc ça m'a... ça a été le déclic ça. Donc la raison de base, c'est un hommage à la féminité. Mais je m'adresse aussi aux hommes, donc j'ai voulu faire un livre que je définis comme un livre miroir : à la fois où les hommes peuvent regarder les femmes, et les femmes se voir.

Stéphanie Duncan : ... alors ce qui est intéressant dans ce livre, ce qui m'a étonnée c'est que ce sont d'abord les hommes qui ont porté des bas, avant que ça soient les femmes.

Jean Feixas : Oui c'est une conquête qui a été gagnée par les femmes, au contraire de la guerre de la culotte, qui est toujours pendante... la guerre, pas la culotte...

Stéphanie Duncan : (rires)

Jean Feixas : L'homme portait des bas...

Stéphanie Duncan : ...On les voyait...

Jean Feixas: ... Les Romains et les Grecs, portaient des robes à la guerre, combattaient les barbares qui avaient des braies. Et ces braies étaient beaucoup plus commodes, aussi bien à la ville qu'en campagne... Et ils ont adopté ce mode de vêtements, qui était d'abord une sorte de collant, cousu, plus ou moins approximatif... une sorte de caleçon si vous voulez, retenu par des bandelettes...

Stéphanie Duncan :... et à partir de quand les femmes ont porté des bas ?

Jean Feixas : ... Alors, après les hommes ont coupé ces chausses, divisant ce survêtement en haut de chausse et en bas de chausse, et le bas de chausse est devenu le bas. Et ensuite ce bas était retenu par une jarretière...

Stéphanie Duncan : ... alors la jarretière c'est un bandeau qu'on met en haut de la cuisse pour retenir le bas...

Jean Feixas :... avant d'être simplement utilitaire, ce bandeau fut très ornemental, c'est-à-dire que les nobles avaient des jarretières extraordinaires...

Stéphanie Duncan : ... il faut que vous nous parliez des femmes parce que là, il nous reste pas beaucoup de temps, il nous reste 3 min...

Jean Feixas : Ah mon dieu ! Alors il faut que je parle de quoi ?

Stéphanie Duncan : Des femmes qui portent des bas.

Catherine Ormen : Un autre paradoxe : les bas ornés que vous montrez dans votre ouvrage, ces bas ornés l'ont été jusqu'aux années 1920, et à partir du moment où les jupes ont raccourci, où on voyait la jambe, l'ornementation a disparu pour un bas de couleur chair, laissant place à un bas de couleur chair. Ça c'est un paradoxe magnifique aussi.

Jean Feixas : Oui oui. Mais la grande révolution du bas, bon on va faire vite hein, la grande révolution du bas, c'est le bas nylon. Là c'est l'explosion du... du charme, si vous voulez, de la jambe couverte par le bas. Parce que la jambe nue c'est très bien, mais la jambe avec le bas s'est tout à coup poétisée, comme l'a dit un dessinateur peintre Vertès : « La jambe nue fait de la prose, avec le bas elle fait de la poésie ». Et là ça a été la grande révolution du bas, l'arrivée du nylon. Juste avant la guerre en Amérique, juste après la guerre en Europe. Et le bas nylon qui a déperé, car il était nécessaire pour le maintenir d'avoir des jarretelles...

Stéphanie Duncan : ... alors passer de la jarretière aux porte-jarretelle... un drôle d'instrument...

Jean Feixas : ... la jarretière était contraignante car elle coupait la circulation. Et c'est dit-on le philosophe Kant qui aurait inventé la jarretelle...

Stéphanie Duncan : ... il n'était pas très amateur de femmes je crois, mais... malgré tout...

Jean Feixas : ... Non mais c'était pour lui hein, qu'il l'avait inventé. Des plaisantins disent que c'est Eiffel, car la tour Eiffel renversée ressemble... Bon...

Stéphanie Duncan : ...Alors le bas féminin : pourquoi on est passé du bas au collant ? Parce que c'était plus pratique j'imagine ?

Jean Feixas : C'est la minijupe qui est intervenue...

Stéphanie Duncan : ... Ben oui, c'est ça...

Jean Feixas : ... et comme Madame l'a très bien expliqué tout à l'heure, le panty et le collant, on ne pouvait pas porter de bas et de jarretelle avec... un collant.

Stéphanie Duncan : Est-ce que pour les hommes c'est une nostalgie ?...

Jean Feixas : ...Oui !

Stéphanie Duncan : Pourquoi d'ailleurs ?

Jean Feixas : Bien parce que c'est devenu un symbole... par une sorte de... d'osmose, de miracle, le charme de la jambe est passé sur le bas. Et...

Stéphanie Duncan : Donc vous aimez autant le bas que le collant ?

Jean Feixas : ça n'a pas de comparaison, le collant c'est une horreur.

Stéphanie Duncan : Ah bon c'est une horreur pour vous ?

Jean Feixas : Ah ben c'est considéré comme une horreur.

Stéphanie Duncan : Est-ce que vous avez déjà essayé de porter des bas avec des porte-jarretelle ?

Jean Feixas : Pardon ?

Catherine Ormen : (rires)

Stéphanie Duncan : Est-ce que vous avez déjà essayé de porter des bas avec des porte-jarretelle ?

Jean Feixas : Moi ? Non...

Stéphanie Duncan : ... et de marcher avec (rires) et d'aller au travail avec (rires)...

Jean Feixas : ... mais dans le livre on voit Gary Grant, essayer...

Stéphanie Duncan : Ah oui c'est très drôle cette photo de Gary Grant...

Jean Feixas : ... Dans un film, essayer des bas de femme.

Catherine Ormen : Mais c'est plus confortable depuis les années 80 avec l'introduction de l'élasthanne dans le porte-jarretelle et le bas... qui les rendent plus confortables...

Stéphanie Duncan : ... oui mais le porte-jarretelle c'est quand même particulier hein...

Catherine Ormen : ... oui mais c'est plus confortable que dans les années 50.

Jean Feixas : Ce qui a fait le charme... ce qui a détruit la jarretelle, c'est la vie moderne, les nécessités de la vie moderne...

Stéphanie Duncan : ... ouais ouais (avec dédain)

Jean Feixas : ... et maintenant ce qui fait le retour de la jarretelle et du bas, c'est justement le cérémonial : ce qui était une perte de temps maintenant s'est transformé en cérémonial. Porter des bas c'est devenu, rentrer dans une sorte de rêt...

Stéphanie Duncan : ... un jeu érotique ou...

Jean Feixas : ... de rêve érotique, ou de séduction, de démarche de séduction, les enlever pareil, et les garder même quelques fois, parce qu'il y a un grand débat de savoir s'il faut les garder pendant l'amour ou les enlever.

Stéphanie Duncan : (rires) Merci beaucoup Jean Feixas.

Emission de radio de Stéphanie Duncan : « La lingerie : baromètre de l'émancipation des femmes »

5.2. L'angoisse de la désérotisation du corps féminin

« L'habillement féminin s'était transformé [...] : toutes les femmes étaient en pantalon. La détection des cuisses de femmes, la projection mentale reconstruisant la chatte à leur intersection, processus dont le pouvoir d'excitation est directement proportionnel à la longueur des jambes dénudées : tout cela était chez moi tellement involontaire et machinal, génétique en quelque sorte, que je n'en avais pas pris immédiatement conscience, mais le fait était là, les robes et les jupes avaient disparu. Un nouveau vêtement aussi s'était répandu, une sorte de blouse longue en coton, s'arrêtant à mi-cuisse, qui ôtait tout intérêt objectif aux pantalons moulants que certaines femmes auraient éventuellement pu porter ; quant aux shorts, il n'en était évidemment plus question. La contemplation du cul des femmes, minime consolation rêveuse, était elle aussi devenue impossible⁴⁶². »

Michel Houellebecq, *Soumission*

L'intérêt des garçons pour le corps des filles semble s'acquérir dès l'école primaire, comme en témoigne le « traumatisme » de l'historienne C. Bard des garçons qui soulevaient les jupes des filles dans la cour de l'école lorsqu'elle était enfant⁴⁶³. Plus moderne, Patrick s'amusait quant à lui à baisser les braguettes des pantalons des filles, qui étaient pendant une période placées à l'arrière du vêtement. Il m'explique avec un air espiègle que le jeu était d'arriver discrètement derrière la fille, « zip », et partir en courant. On peut y voir de versions « junior » de ce à quoi jouent les garçons plus tard.

Plus tard, il semblerait statistiquement que les hommes accordent en moyenne de l'importance à l'apparence corporelle de leur conjointe et à sa « féminité », comme le montre l'enquête de M. Bozon sur le choix du conjoint (tandis que les femmes valorisent plus l'intelligence ou le caractère travailleur chez les hommes)⁴⁶⁴.

⁴⁶²HOUELLEBECQ, Michel, *Soumission*, Flammarion, Paris, 2015, p 177.

⁴⁶³BARD, Christine, *Ce que soulève la jupe. Identité, transgressions, résistances*. Autrement, Sexe en tous genres, Paris, 2010.

⁴⁶⁴BOZON, Michel, « Choix du conjoint », *Idées*, n°143, vol. 3, 2006.

Violence et érotisation du corps féminin

« Thibault = Y a des trucs qui titillent plus que d'autres... »

Entendant les mots « provocation » et « provocante » de manière redondante au fil de mes conversations, j'en viens à m'intéresser à leur étymologie :

« Étymol. et Hist. 1. 1^{re} moit. du XIII^es. « **appel** » (BERENGIER, *Antéchrist*, éd. E. Walberg, 258); 2. 1314 « **ce qui déclenche une réaction d'ordre physiologique** » (HENRI DE MONDEVILLE, *Chirurgie*, 2115 ds T.-L.); 3. a) 1549 « **action d'inciter quelqu'un à une action violente ou répréhensible** » (EST.); b) 1569 « **acte, moyen par lequel on défie un individu ou un groupe, par lequel on l'incite à attaquer ou à répondre à une attaque** » (G. DU BELLAY, *Mém.*, f^o152 v^odsGDF. *Compl.*); c) 1865 « **moyen employé par une femme pour exciter le désir d'un homme** » (TAINÉ, *Philos. art*, t. 2, p. 45). Empr. au lat. *provocatio* « défi; appel, droit d'appel »; dér. de *provocare* (v. *provoquer*).⁴⁶⁵ »

Lors d'une brève conversation sur mon sujet de thèse, un doctorant en droit me renvoie à la lecture de l'ouvrage *Sexy dressing* du juriste américain D. Kennedy. Je découvre un livre à la fois extrêmement intéressant, et à la fois très difficile à synthétiser. L'auteur y fait une démonstration, selon moi magistrale, dans laquelle il développe l'idée (en se plaçant explicitement d'un point de vue d'homme blanc, hétérosexuel, ayant un intérêt érotique à ce que cessent les violences sexuelles envers les femmes habillées sexy) qu'il est possible de maintenir une certaine dose de désir et de provocation dans les relations de séduction (qui peuvent s'instaurer entre les hommes et les femmes dans un contexte hétérosexuel) tout en protégeant fermement les femmes contre la violence qui peut en découler (le fameux : « Oui, Monsieur le juge, mon client a violé cette femme, mais elle portait une minijupe⁴⁶⁶ »). Les circonstances atténuantes aux viols étant apparemment aussi répandues aux USA qu'en France, voici comment D. Kennedy se représente la problématique des violences faites aux femmes sous un prétexte vestimentaire⁴⁶⁷:

« *L'affect qui entre en jeu ici va bien au-delà de l'attitude qui consiste à « blâmer la victime » pour n'avoir pas « su prendre soin d'elle-même ». Cet affect va jusqu'à l'affirmation que sa victime « n'a eu que ce qu'elle méritait ». Elle est moralement condamnable. Selon le point de vue conventionnel, ce qu'elle n'aurait pas dû faire,*

⁴⁶⁵ <http://www.cnrtl.fr/etymologie/provocation>

⁴⁶⁶ Je renvoie à ce sujet aux propos de Thomas que j'ai déjà cités dans la partie :

Quand je vois des gamines de 12-13 ans qui sont habillées comme des salopes de 20 ans, ça me dérange. Parce qu'après **les parents, ils vont venir se plaindre parce que leur fille elle s'est fait violer et ci et ça, alors qu'elle se balade avec... ils les habillent n'importe comment.**

Thomas, 26 ans

⁴⁶⁷ Son argumentation de juriste étant très bien construite, je me permets de citer longuement ses propos sans juger bon de les commenter outre mesure

c'est produire un signe particulier, le signe des habits sexy, sachant que le signe a) a un sens ; b) produira un effet. Elle est responsable parce que dans le récit conventionnel sur les habits sexy, elle comprend le sens et anticipe les effets.

Selon cette opinion, le sens du signe, c'est que cette femme veut avoir des rapports sexuels avec des hommes en dehors du contexte de l'intimité conjugale. Ce sens est compris à la fois par la femme et par les hommes qui reçoivent le signe. Une signification secondaire du signe est performative : c'est, en soi, consentir à avoir des relations sexuelles extraconjugales avec un homme ; et elle comprend, ou devrait comprendre que si, dans ce contexte, elle se refuse à tous les autres hommes, elle sera forcée, ou agressée d'une manière ou d'une autre.

Selon ce point de vue, une femme sexuellement provocante a consenti à l'avance à se faire violer ou agresser si elle décide qu'elle ne veut pas avoir de relation sexuelle avec les hommes à qui elle a communiqué sa disponibilité. Elle doit s'exécuter. Et si elle ne voulait pas s'exécuter, il lui suffisait dès le début de ne pas produire le signe.

Bon, d'accord, mais pourquoi une femme émet-elle ce genre de signe ? Pour les traditionnalistes, il s'agit d'une question très naïve. Cette femme est une pute, une salope ou une allumeuse. Une pute est une femme qui entend obtenir quelque chose d'un homme en échange de services sexuels. Une salope est une femme qui veut coucher avec n'importe qui, comme un homme. Une allumeuse est une femme qui poursuit ses inclinaisons mercantiles ou vicieuses en excitant les hommes, mais n'a pas l'intention de « tenir la promesse » qui est le sens du signe « vêtements sexy ». Peut-être que le sexe réel ne l'intéresse pas, ou qu'elle éprouve un plaisir sadique à éveiller puis frustrer le désir masculin.

Dans chacun de ces cas, pour le point de vue conventionnel, le type de sexualité féminine en cause est condamnable.⁴⁶⁸ »

Dans la préface à l'ouvrage, D. Kennedy cite le témoignage d'un professeur français au sujet de son expérience d'enseignement aux USA :

« Durant un séjour à San Diego comme professeur invité, j'ai été très étonné par les tenues plutôt décontractées de certaines de mes étudiantes. Assises au premier rang, elles affichaient ostensiblement qui une jupe tout ce qu'il y a de plus mini, qui des shorts vraiment très courts, bravant les limites de la décence (selon les critères européens), et rendant presque impossible toute forme de concentration. J'avais l'impression qu'elles me disaient, avec grande témérité (à moins que ce ne soit avec une terrifiante indifférence) : « Je suis belle, jeune, pratiquement nue, et cela n'a aucune importance. » Une telle décontraction, qui aurait été interprétée en Europe comme lourde d'insinuations, ne semblait pas non plus provoquer une quelconque excitation parmi les hommes de la classe... Se pourrait-il qu'aux Etats-Unis les femmes puissent exhiber leur corps de manière à banaliser leur sexualité ? En matière de chair, après tout, exposer ce qui est ordinairement caché peut être le meilleur moyen de se désintoxiquer du désir, dans l'acte même de l'exciter.⁴⁶⁹ »

Le juriste commente ces propos de la manière suivante :

« Cette notion de « limites de la décence » est très contestée et d'application difficile aux Etats-Unis, justement à cause de l'extrême diversité du pays. Les régions influencées par la culture latino-américaine, disons Miami ou Los Angeles, appartiennent à des univers où la mode vestimentaire est très différente de celle des

⁴⁶⁸KENNEDY, Duncan, *Sexy dressing. Violences sexuelles et érotisation de la domination* (1993), Flammarion, Paris, 2008, p 141-142.

⁴⁶⁹*Ibid.*, p 32-33.

régions dominées par le conservatisme protestant comme le Middle West, mais aussi les quartiers entièrement noirs ou les universités prestigieuses du Nord-Est. L'objection féministe à l'habillement sexy et à l' « auto-objectivation féminine » en général est aussi, pour une part, une réaction des femmes de la bourgeoisie blanche et bien éduquée du Nord du pays contre les cultures plus « macho » des divers Sud.

J'ajoute (pour taquiner) qu'à cette aune, la France, qui se voit volontiers comme la patrie du libertinage, apparaît au visiteur comme un pays où les surfaces de la vie quotidienne semblent refléter une culture relativement homogène (bien que ce ne soit sans doute qu'une apparence). Et si les idées de « décence » et de « bon goût » soutiennent la discipline vestimentaire partout dans le monde, elles le font en France avec une rigueur exceptionnelle, de sorte que la diversité dans l'habillement y est moins développée qu'aux Etats-Unis, tout comme l'espace laissé à l'habillement sexy y est plus étriqué. En tout cas, c'est ce que j'ai cru observer.

Bien sûr, tous les systèmes sécrètent du sexy, simplement parce que tous les systèmes ont des limites et offrent la possibilité de les transgresser dans un sens sexy. C'est sans aucun doute aussi le cas en France où les ambiguïtés de la séduction se déroulent à travers des codes qui me paraissent bien plus sophistiqués que ceux pratiqués aux USA. Mais il est difficile de ne pas trouver dans la décence et le bon goût « à la française » quelque chose comme un puritanisme... français [...] ⁴⁷⁰»

L'intérêt pour le corps des femmes : un passe-temps masculin

Comme le dit l'auditeur de l'émission « Les talons : en avoir ou pas », à la vue de certains accessoires portés par les femmes ou de certaines zones de leur corps, les hommes « voyagent ». Il semble que les femmes trouvent un caractère risible à cette idée, comme le montrent les réactions amusées de la chroniqueuse Stéphanie Duncan et de l'historienne Catherine Ormen à l'exaltation lyrique de Jean Feixas du « charme » de la jambe féminine « poétisée » par le bas.

Il y a quelques mois de cela, je parle à un journaliste de mes recherches sur le vêtement et les chaussures. Je débâtlère des idées qui partent dans tous les sens pendant deux heures (c'est très compliqué d'ordonner ses idées quand elles sont encore en chantier). Lorsque je débouche sur la question de l'érotisme et du désir, j'obtiens toute son attention (comme si j'en arrivais à l'essentiel selon lui) et il me dit : « Ah ! Parce que c'est ça, quand même, le vêtement, non ? ». Essayant de prendre un air mystérieux, je l'oblige à répondre lui-même à la question qui l'intéresse tant : « Ah oui ? Pourquoi ? ». Il m'explique, d'humeur très poétique, que les femmes ont parfois une espèce de grâce dans l'arrangement de leur apparence qui ne peut pas laisser un homme indifférent : « Un décolleté, par exemple, ça peut

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p 33-34.

être fait de manière si subtile, on ne peut pas ne pas le remarquer » (je précise que ce jour-là je ne porte pas de décolleté). Cela m’amuse, et j’en viens à me dire qu’il est difficile de concevoir les « voyages » que se font les hommes à partir de certains objets ou phénomènes, quand on n’y est pas soi-même véritablement sensible.

D’autant plus que l’érotisation du corps des femmes, outre le fait d’être source d’intérêt individuel chez hommes, est aussi un sujet de conversation privilégié sous-tendant les sociabilités masculines. Je suis arrivée à entrevoir les implications de cette idée en lisant un passage de la thèse de S. Dufoulon sur la fonction de la parole dans les communautés de migrants européens installés en Australie :

*« La fonction la plus évidente de la parole est de créer du lien social [...] « Au commencement était le verbe... ». Le verbe franchit allègrement les espaces en reliant entre eux les gens, les lieux et les temps. Il dessine des mondes, des limites, il est structuré et structurant... même dans les conflits qu’il génère. **Parler, c’est affirmer qu’on existe. Et parler des autres, s’autoriser à porter un regard sur leur vie et leurs actes, c’est établir sa différence plus que de les condamner. La condamnation viendra en cas de conflit.**⁴⁷¹ »*

Si, reprenant cette idée, parler des femmes d’une certaine manière revient à affirmer que l’on existe en tant que groupe spécifique (« nous les hommes »), j’ajouterai que parfois, parler, c’est exister en groupe⁴⁷².

Lorsque l’on vient à s’identifier au pied de la lettre à son identité masculine, la contestation des femmes du rôle qu’il leur est imparti dans la pièce peut amener les hommes à angoisser de la désintégration de leur identité :

« Plus l’angoisse provoquée par un phénomène est grande, moins l’homme semble capable de l’observer correctement, de le penser objectivement et d’élaborer les méthodes pour le décrire, le comprendre, le contrôler et le prévoir. Ce n’est pas un hasard si les trois hommes qui ont le plus radicalement modifié notre conception de la situation de l’homme dans l’univers – Copernic, Darwin et Freud – sont nés dans cet ordre. Il était plus facile d’être objectif à propos des corps célestes qu’à propos de l’homme en tant qu’organisme, et plus facile de l’être à propos de l’homme en tant qu’organisme qu’à propos de la personnalité de l’homme et de son comportement.⁴⁷³ » « Le degré d’implication de l’homme dans un phénomène est d’habitude inversement proportionnel à l’objectivité qu’il a envers lui [...] Tous les hommes ont des croyances plus niaises sur la sexualité que sur l’alimentation, par

⁴⁷¹DUFOULON, Serge, *Filles d’Isis. Ballade anthropologique en famille de voyante*, thèse, sociologie, Lyon, 1995, 1 vol, p 87.

⁴⁷²Je relie par ailleurs cette idée à celle des « mondes de l’art » développée par H. Becker : des gens qui font exister un genre artistique en s’entendant sur des conventions préétablies, et en coopérant, tant sur le plan matériel que symbolique. BECKER, Howard, *Les mondes de l’art*, Flammarion, Paris, 2006.

⁴⁷³DEVEREUX, Georges, *De l’angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion (1967), Paris, 2012, p 25.

*exemple, tout simplement parce que la sexualité émeut davantage que la nourriture.*⁴⁷⁴ »

Je rappelle que j'ai cité en introduction dans la partie C.2 les propos inquiets de G. Devereux au sujet de la dédifférenciation des sexes qui semblait tant l'inquiéter (et j'ai évoqué mon irritation à cette lecture) dans *Femme et mythe*. Je lui retourne sa critique de la « niaiserie » des croyances lorsqu'il parle de l'altérité radicale de l'identité des femmes, sans réussir à s'abstraire et se détacher du caractère irréductiblement situé de son point de vue (d'homme hétérosexuel).

Comme mon journaliste, G. Devereux est un amateur de l'accentuation culturelle (par le biais des soins de l'apparence) de la différence des sexes (autrement dit, il doit sûrement être « ému » du spectacle qu'elle entraîne). A la différence du journaliste, G. Devereux défend niaisement l'objet de son amateurisme par un recours au discours psychanalytique proclamant le caractère *nécessaire* de cette différence. J'avoue moi aussi, qu'à certains égards, j'aime bien que les hommes et les femmes se différencient. J'y suis sensible, je trouve cela esthétique. Mais je ne vais pas donner à mes fantasmes des airs de science avec l'espoir que cette activité sociale se perpétue en tout légitimité. Je retrouve ici l'attitude qu'ont parfois les sociologues de l'art, tellement absorbés par leur objet qu'ils sont absolument incapables de s'en écarter avec la distance nécessaire pour se dire : « C'est pas si fou finalement, mais c'est pas mal quand même ».

Beaucoup d'hommes, comme mon journaliste, ont du mal à comprendre qu'une tenue codée comme sexy n'a pas forcément pour but d'attirer leur attention en particulier. Comme Elena n'est pas en mesure de comprendre le regard que les hommes peuvent être amenés à poser sur son corps :

Les gens tu leur demandes [au moment de l'essayage d'un vêtement] : « Alors ça m'va ou pas ? » « Ouais c'est très sexy » « Ben ça veut dire quoi ? Ça me va en tant qu'personne ou ça t'plait à toi en tant qu'mec ? Ça veut dire quoi ce que tu dis ? »

Elena, 32 ans

Personnellement, lorsque j'enfile un bikini, je n'ai pas l'impression de me livrer à un spectacle érotique explosif. Or, si l'on s'intéresse à l'étymologie de ce mot, on apprend qu'il désigne à l'origine un atoll du pacifique où l'on a fait des essais de bombe atomique pendant la guerre (il faut comprendre que c'est un vêtement féminin qui est censé produire un effet de la même puissance qu'une bombe) :

⁴⁷⁴*Ibid.*, p 26-27.

« Le mot « bikini », déposé par Louis Réard en 1946, traduit bien cette explosion de joie aux lendemains de la Libération : il est présenté à la presse à la piscine Molitor quatre jours après les expériences nucléaires sur l'atoll de Bikini. Interdit en Belgique, en Australie, en Espagne, en Italie, condamné par le Vatican, il devient vite affaire d'Etat.⁴⁷⁵ »

Je me rends compte, en en faisant directement l'expérience, que ce vêtement de bain n'est pas perçu de la même façon selon l'environnement culturel duquel on provient. Un jour où je rejoins une collègue doctorante indienne à la piscine, en bikini, ma tenue lui fait sortir les yeux de la tête. Me montrant surprise par sa surprise, elle m'explique tout de suite qu'en la voyant préparer ses affaires, son mari lui a fait remarquer qu'il trouvait son maillot de bain un peu trop sexy pour faire de la natation (elle porte quant à elle un maillot une pièce un peu décolleté). Elle poursuit en rigolant « Alors je n'imagine pas ce qu'il m'aurait dit s'il me voyait dans le tien ! ».

Pour conclure ce court chapitre, je dirais que l'analyse par l'archéologue J-P Demoule des représentations picturales laissées par les habitants de la grotte de Lascaux me porte à croire que les Français préhistoriques n'étaient pas si différents des Français contemporains :

« Quant aux représentations humaines, sculptées ou gravées, il s'agit majoritairement de femmes nues, souvent aux traits sexuels exagérés et dont le visage est à peine indiqué voire absent. Il est difficile de ne pas penser que la sexualité avait une place centrale dans les préoccupations des hommes préhistoriques. En effet, contrairement à toutes les autres espèces animales, la sexualité humaine n'est pas soumise à des rythmes biologiques, à des moments de pause : elle peut se pratiquer continuellement⁴⁷⁶. Cet avantage apparent est donc une menace permanente pour l'ordre social, quand on pense non seulement que bien des mythes et légendes du passé sont liées à des infractions sexuelles (la guerre de Troie, par exemple), mais aussi, comme on l'admet plus facilement maintenant, que notre inconscient, nos désirs, nos fantasmes s'organisent largement autour de nos pulsions sexuelles.⁴⁷⁷ »

Tout ce chapitre pour dire que si les femmes refusent d'être des femmes fantasmées, le chat perd sa souris.

⁴⁷⁵BOLOGNE, Jean-Claude, *Pudeurs féminines. Voilées, dévoilées, révélées*, Seuil, Paris, 2010, p 341.

⁴⁷⁶Lire à ce sujet l'intéressante analyse par C. Lévi-Strauss des débats sur la disparition de l'oestrus (chaleurs) chez la femelle humaine, cf. LEVI-STRAUSS, Claude, *Nous sommes tous des cannibales*, Seuil, Paris, 2013.

⁴⁷⁷DEMOULE, Jean-Claude, *On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé*, Robert Laffont, Paris, 2012, p 46- 47.

CONCLUSION

« Les animaux ne communiquent pas – le chien en particulier – ils communient.⁴⁷⁸ »

Jean-Luc Godard

Qu'ai-je fait jusqu'à présent ? Un compte-rendu sur un phénomène que je juge digne d'intérêt, à un lecteur imaginaire dont j'ai parié sur le niveau d'intéressement vis-à-vis du phénomène en question. Mais tout cela n'est que supposition : cette thèse peut très bien avoir aussi peu d'écho que le cri d'un bébé dans l'obscurité nocturne alors que ses parents portent des boules Quiès. Les bouteilles à la mer (et c'est dire si le magma informationnel dans lequel nous nous noyons par les temps qui courent ressemble à une mer) trouvent parfois un destinataire.

Comme je l'ai déjà écrit en introduction, je n'ai rien à communiquer de très nouveau sur le genre, j'ai juste fait le chemin à l'envers : j'ai déconstruit les évidences qu'étaient devenus pour moi les concepts de « genre », « performativité », « hétéronormativité », « subversion »... pour aller m'intéresser plus banalement aux êtres humains que je rencontrais, et à ce qu'ils avaient à en dire à leur manière. J'ai fui pour un temps les spéculations métaphysiques (pour la philosophie Cynique, la figure du chien symbolise une forme de contact plus immédiat à la réalité), en cherchant à percevoir le genre d'une manière plus pragmatique (en activités ou en actes de langage).

Cette thèse a consisté à étudier les multiples réactions que suscitait le terme « vêtement » chez les individus avec qui j'ai conversé (réellement ou en pensée). J'ai relevé, et essayé de trouver une logique à toutes les chaînes de signifiants que ce mot a provoqué dans l'esprit de mes enquêtés. L'histoire de la réponse à la question que je me suis posée touche donc à sa fin. Elle aurait pu être racontée de bien des manières, mais c'est cette version-ci qui m'a semblée la plus appropriée. J'ai lu, j'ai rassemblé des témoignages que j'ai regardés sous un certain angle, puis j'ai mis l'accent sur certains aspects que je jugeais essentiels, laissant certaines associations d'idées à l'état d'ébauche en notes de bas de page.

⁴⁷⁸ <http://www.franceinter.fr/emission-le-79-jean-luc-godard-invite-du-79>

Pour résumer encore une fois les principaux éléments de cette thèse :

- **Le goût est une capacité à percevoir de la différence (1.1)**
- **Le bon goût est celui du groupe de gens que l'on prend comme modèle (1.2)**
- **Les femmes ont acquis, avec le temps, un quasi-monopole dans le domaine de la parure, tandis que la beauté ou l'érotisme se focalisait sur certains éléments de leur vestiaire ou régions de leur corps (1.3)**
- **Le mauvais goût est celui des gens dont on essaye de se distinguer (1.4)**
- **Les goûts pour certains vêtements s'acquièrent par imitation et ne deviennent « naturels » qu'une fois que l'on oublie qu'ils ont un jour été appris (2.1)**
- **Les femmes aiment plutôt la mode et sont exhibitionnistes sans le vouloir vraiment, les hommes sont conformistes et voyeuristes sans l'assumer pleinement (2.2).**
- **Sur la schismogénèse : Si A est d'autant plus homme que B est femme et inversement, et si A' est d'autant plus homme qu'il imite, tout en l'amplifiant, le comportement de A ; et si B' se met à entrer en rivalité avec (A et A') tout en se distinguant de B jugée vulgaire : alors, toutes ces histoires de lettres deviennent très compliquées et il devient difficile pour la plupart des individus d'envisager le monde social de manière aussi binaire qu'au départ (3.1).**
- **En accédant à des prérogatives autrefois réservées aux hommes, les femmes ont au cours de l'Histoire accédé à leur vestiaire pour devenir des travailleurs comme les autres (3.2).**
- **Le travestissement est un moyen pour les individus qui ne se sentent pas à leur place d'accéder à la place et aux activités qu'ils désirent (3.3).**
- **Il semble plus confortable pour le psychisme, dans le contexte actuel, de s'identifier à la catégorie « homme » (il s'agit juste de ne pas être trop « efféminé ») qu'à la catégorie « femme » (qui est en même temps dénigrée, idéalisée, déconstruite, morcelée) (3.4).**
- **Certaines situations culturelles (le travestissement masculin, le dénigrement de la superficialité...) offrent une occasion aux femmes de se rendre compte du caractère dévalorisé de leur éthos. Souvent, elles participent en s'auto-dénigrant à la minorisation de leur éthos (4.1).**
- **Mais des fois, elles réagissent à leur moindre position dans la hiérarchie en se refusant de ressembler à ce qu'à quoi on leur demande de ressembler, ou alors elles réinvestissent les canons de la féminité à des fins stratégiques (4.2).**

- **Les hommes cherchent à s'entourer de femmes féminines qui leur servent de miroirs (schismogénèse complémentaire « je suis d'autant plus A que tu es B », cf. chap. 3). Ils aiment ces reflets et entourent parfois de mystères la « différence féminine » et deviennent accros à l'illusion produite (coquetterie féminine) (5.1).**
- **Les hommes peuvent comprendre que pour que l'illusion du genre persiste, la violence doit cesser (5.2)**

Après avoir fait parler tous ces gens, lus tous ces auteurs, j'aurais bien du mal à conclure cette thèse de manière univoque. Je me propose donc de le faire dans trois directions, en faisant l'éloge de trois choses que je juge très importantes (tant pour la sociologie que pour la vie quotidienne) : le détachement, l'ambiguïté et la conversation.

Au-delà de la déconstruction et de la compréhension : éloge du détachement

« Je crois que nous ne puissions nous débarrasser de Dieu, parce que nous croyons encore à la grammaire. »

Friedrich Nietzsche, *Le crépuscule des idoles*

« Dieu est mort, Marx est mort et moi-même je ne me sens pas très bien. »

Woody Allen

Au fil de ma formation de sociologue, j'en suis venue à me conforter dans l'idée qu'il y avait deux principales vocations à la connaissance sociologique : d'une part la volonté de déconstruire les « évidences » justifiant les intérêts des « dominants », d'autre part celle de chercher à comprendre les motivations des acteurs dans leurs conduites. J'envisageais la déconstruction comme plus critique (offensive politiquement) que la compréhension, elle-même plus interprétative (contemplation passive). Pendant un temps, comme j'étais tout le temps indignée, la seule chose que je trouvais bon de faire était de m'atteler à déconstruire les croyances irrationnelles de mes congénères. Puis je me suis acharnée à essayer de les comprendre.

Pourquoi avais-je envie de déconstruire toutes les idéologies que je rencontrais ? Parce que cela m'énervait de voir qu'elles servaient souvent à justifier des activités qui me dérangent.

Cela m'énervait d'entendre en permanence proclamer la liberté et l'égalité des citoyens au sein des sociétés démocratiques, car je vois que cela ne suffit pas à mettre un terme à la fascination qu'exerce une petite caste de dominants sur le reste de la population⁴⁷⁹, et que cela réduit à n'avoir pour seules alternatives, soit d'endosser la vision du monde des dominants, soit de s'y opposer violemment en brassant de l'air contre leurs normes tyranniques.

Cela m'énervait que les gens se gargarisent de mots comme « laïcité », ou d'affirmations telles que « Dieu est mort », alors que, seuls dans le noir à penser à leur condition mortelle et à l'infinité de l'univers, bien des gens sont tentés d'emprunter le raccourci d'un récit simpliste comme le fondamentalisme religieux, la numérologie, les théories complotistes, ou la lutte des classes pour donner un semblant de sens à leur existence.

⁴⁷⁹Dans son ouvrage *Critique de la vie quotidienne*, H. Lefebvre utilise pour décrire ce petit groupe qui focalise tous les fantasmes l'expression « les Olympiens ».

Le déclin du monothéisme est loin de faire disparaître la croyance, il la complexifie seulement, il la morcelle, il l'éparpille (ce qui rend, je l'avoue, le travail d'interprétation du sociologue d'autant plus stimulant, qu'étudierait-il en effet s'il n'y avait plus de croyances ?).

Cela m'énervait d'entendre véhiculée la croyance selon laquelle les Françaises se sont émancipées depuis belle lurette : pendant les Trente Glorieuses, en équipant leurs cuisines de technologies libératrices censées les débarrasser des tâches ménagères ingrates, pour pouvoir enfin s'adonner aux joies du salariat. Elles passent toujours en moyenne énormément de temps dans cette pièce (sauf que maintenant, elles cumulent la cuisine, le soin de l'apparence et l'élevage d'enfants avec le travail salarié, ou délèguent ces occupations à d'autres femmes payées au SMIC), et qu'en plus on les enjoint dans des émissions de télé-réalité à « revisiter » la cuisine traditionnelle de grand-mère⁴⁸⁰, à être des « Reines du shopping » et des « Super Nanny ».

L'essor des peuples dans le démantèlement de la monarchie, la fin de l'Obscurantisme avec les Lumières, la fin de la domination masculine, il y a bien des choses dont on proclame la fin parce qu'elles ont été « déconstruites » un jour. Dans cette optique, j'ai presque failli militer pour « défaire le genre », pour reprendre les termes d'un ouvrage de J. Butler.

Puis, lasse de ma colère, j'ai cherché à comprendre. J'ai compris au cours de cette recherche que beaucoup de gens ne veulent pas que le petit théâtre du genre⁴⁸¹ s'arrête, car ils sont embarqués dans cette pièce (qu'ils y jouent le premier ou le second rôle, ils semblent en tirer un certain plaisir). Ils s'accrochent à ce jeu comme des supporters de football mettant un point d'honneur à défendre la valeur de ce spectacle. Les asexuels doivent se sentir comme les gens (dont je fais partie) qui ont du mal à trouver de l'intérêt à l'activité consistant à regarder de loin des hommes courir derrière un ballon noir et blanc.

Ma thèse m'a permis de comprendre le point de vue des amateurs attachés au spectacle du genre et à son caractère érotique (le juriste américain D. Kennedy par exemple). Peut-être que, comme les enfants ont besoin d'en entendre pour s'endormir tranquillement, les humains ont besoin de se raconter des histoires pour se rassurer en donnant du sens à ce qu'ils vivent.

⁴⁸⁰ Il faut en plus garder à l'esprit que la quasi-totalité des grands chefs étoilés sont des hommes (qui ont le monopole de la subversion dans tous les domaines), et donc que les téléspectatrices de *Top Chef*, ou autres, ne se voient offrir d'autre alternative que celle d'exceller en tant que cuisinière domestique qu'en se pliant à des conventions culinaires élaborées par un « monde » de la gastronomie (cf. H. Becker ; ou « champ » pour P. Bourdieu) duquel elles sont exclues.

⁴⁸¹Cf. BERGER, Anne-Emmanuelle, *Le grand théâtre du genre : Identités, sexualités et féminismes en « Amérique »*, Belin, Paris, 2013.

J'ai cru donc, pendant un temps, que l'on était obligé de choisir entre la déconstruction⁴⁸² et la compréhension des histoires que nous racontent les gens, mais j'ai finalement débouché sur l'idée qu'on pouvait dépasser cette opposition. R. Brown propose en effet une troisième voie, et c'est celle dont j'ai essayé de me rapprocher dans cette thèse, celle de la distanciation esthétique, qui permet de maîtriser les tendances opposées au nihilisme ou à l'idéalisme⁴⁸³. Cette définition de la distanciation esthétique a fait écho à une autre lecture que je faisais au même moment. Dans son ouvrage *Méhistophélès et l'androgynie*, M. Eliade explique que, selon la philosophie indienne, l'esprit se libère lorsqu'il parvient à faire coïncider les opposés :

« L'idéal de l'esprit indien est, on le sait, le jivan mukta, le « libéré dans la vie », c'est-à-dire quelqu'un qui, tout en vivant dans le Monde, n'est pas conditionné par les structures du Monde, quelqu'un qui n'est plus « en situation », mais, comme s'expriment les textes, est « libre de se mouvoir à volonté » (kamacarini). Le jivan mukta se trouve simultanément dans le temps et dans l'éternité ; son existence est paradoxale, dans le sens qu'elle constitue une coincidentia oppositorum impossible à comprendre ou à imaginer. [...] Les efforts que l'homme fournit pour dépasser les contraires l'amènent à sortir de sa situation immédiate et personnelle, et à se hausser à une perspective trans-subjective ; en d'autres termes, à parvenir à la connaissance métaphysique. Dans son expérience immédiate, l'homme est constitué par des couples de contraires. Plus encore : non seulement il distingue l'agréable du désagréable, le plaisir de la douleur, l'amitié de l'inimitié, mais il est porté à croire que ces opposés sont également valables dans l'absolu ; autrement dit, que la réalité ultime se laisse définir par les mêmes couples d'opposés qui caractérisent la réalité immédiate dans laquelle l'homme se trouve immergé du simple fait qu'il vit dans le Monde. Les mythes, les rites et les spéculations indiens ébranlent cette tendance humaine à considérer l'expérience immédiate du Monde comme une connaissance métaphysiquement valide, reflétant, pourrait-on dire, la réalité ultime.⁴⁸⁴ »

Le détachement, c'est aussi réussir à ne pas trop rire ni trop pleurer, comme dirait Spinoza.

⁴⁸² Dans la préface à *La construction sociale de la réalité* de P. Berger et T. Luckmann, D. Martucelli mentionne un des pièges dans lequel peut faire tomber la réutilisation abusive de la pensée de ces auteurs : à pousser trop loin leur logique et à la prendre au mot, la recherche sociologique ne peut se réduire qu'à une entreprise routinisée de déconstruction sans grand intérêt. Je m'accorde avec lui sur ce point.

⁴⁸³ BROWN, Richard, *Clés pour une poétique de la sociologie* (1977), Acte Sud, Paris, 1989, p 113.

⁴⁸⁴ ELIADE, Mircea, *Méhistophélès et l'androgynie*, Gallimard, Paris, 1962, p 135-136.

Au-delà de la solidité et de la liquidité : éloge de l'ambiguïté

« Georges : C'est que t'en as raté des trucs en sept ans.

Blaise : Rhoo la vache ! Sept ans ?

Georges : Ouais. Attention par contre, « la vache » ça se dit plus, c'est ringard. Puis « c'est ringard » ça se dit plus d'ailleurs, j'sais pas pourquoi j'te dis ça.

Blaise : Et « ça se dit plus » ça se dit ?

Georges : Bien vu ! Ça se dit pas non plus, mais là j'étais obligé de te le dire pour que tu comprennes la phrase tu vois.

Blaise : J'comprends hyper bien. Y a d'autres trucs qui ont changé pendant que j'étais pas là ?

Georges : Ah oui oui ! Y a plein de trucs encore. Regarde, rien que le « bonjour » il a changé. On dit plus « bonjour »...

Blaise : Ah bon ?

Georges : ... on dit « salut ».

Blaise : Ah ça je savais déjà ça.

Georges : Mais si tu veux être pointu, c'est pas « salut » qu'on dit : on dit « bottine ». ⁴⁸⁵ »

Eric et Ramzy dans le film *Steak* de Quentin Dupieu

Le sociologue Z. Bauman parle de la liquidité de la vie et des identités dans la société contemporaine⁴⁸⁶. En effet, les rapides avancées de la science et ses conséquences technologiques, le faible espacement des révolutions politiques et l'augmentation exponentielle des échanges d'information accélèrent la diversification des goûts, des styles de vie, des appartenances identitaires et des versions de l'histoire. Je rabâcherai une dernière fois les mots de P. Berger et T. Luckmann, pour qui l'homme en société est un « bâtisseur de mondes » : « Toute réalité est précaire. Toutes les sociétés sont des constructions en face du chaos. ⁴⁸⁷ » Si l'on reprend l'analogie de Z. Bauman avec les états de la matière, les solides

⁴⁸⁵Selon M. Augé, l'Homme contemporain est confronté à un **triple excès** : de **temps** (il vit dans une surabondance événementielle qui ne lui laisse pas le loisir de donner du sens à son présent et son passé), de **espace** (par les NTIC, et l'accélération des transports) et de **individu** (« [...] dans la mesure où l'individu se veut lui-même un monde et que les références s'individualisent au point de rendre difficile toute affirmation collective de sens. » AUGÉ, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, Paris, 1992. En effet, selon E. Durkheim, la vie sociale demande un minimum de conformisme logique : « **La société ne peut pas abandonner les catégories au libre arbitre des particuliers sans s'abandonner elle-même.** » DURKHEIM, Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, Paris, 1985, p 24.

⁴⁸⁶ BAUMAN, Zygmunt, *L'identité* (2004), Cahiers de l'Herne, Paris, 2010.

⁴⁸⁷ BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, (1966), Paris, 1996, p 178. « Le problème intrinsèque est aggravé si les versions déviantes de l'univers symbolique en viennent à être partagées par des groupes « d'habitants ». Dans ce cas, pour des raisons évidentes liées à la nature de l'objectivation, la version déviante se fige dans une réalité de son plein droit, qui, par son existence à l'intérieur de la société, défie le statut de réalité de l'univers symbolique constitué à l'origine. Le groupe qui a objectivé cette réalité déviante devient le porteur d'une définition alternative de la réalité. [...] Celui qui détient le plus grand bâton possède les meilleures chances d'imposer ses définitions de la réalité. » *Ibid.*, p 181-185.

étant plus stables que les liquides, il semble en effet que certains groupes humains s'attachent avec beaucoup de ferveur à une forme de solidité de leur construction identitaire (comme par exemple les indiens Guayaki, dont j'ai beaucoup parlé). Selon D. Sperber :

« Nombre de sociétés traditionnelles où le symbolisme paraît à tort immuable agissent à l'inverse comme si elles avaient conçu le risque d'une évolution trop rapide : elles semblent tout faire pour l'entraver.⁴⁸⁸ »

Dans un texte intrigant, C. Lévi-Strauss propose d'interpréter les pratiques rituelles de la circoncision et de l'excision comme des manifestations de la volonté de supprimer toute forme d'ambiguïté entre le masculin et le féminin. En mutilant une partie du sexe, on supprime tout ce qui rappelle le sexe féminin chez l'homme (peau du prépuce comme évocation des lèvres) et ce qui rappelle le pénis chez la femme (ablation du clitoris)⁴⁸⁹.

Que cela soit dans les systèmes symboliques des cultures traditionnelles, dans les textes sacrés des religions monothéistes ou dans le mode de pensée rationalisé qui caractérise la modernité, les choses semblent difficilement pouvoir être laissées à l'état d'ambiguïté. Selon M. Douglas :

« On peut traiter les anomalies de différentes manières. Négativement, on peut les ignorer, ne pas les percevoir ; ou encore les percevoir et les condamner. Positivement, on peut affronter délibérément l'anomalie et tenter d'élaborer un nouvel ordre du réel où l'anomalie pourrait s'insérer.⁴⁹⁰ »

L'ambiguïté peut aussi être mobilisée par les peuples de manière créative, notamment dans l'art : c'est ainsi que dans beaucoup de mythologies, on mobilise des figures de l'ambigu (par exemple les chimères). Selon l'anthropologue, ce qui fait la force de la poésie, et par extension, de la littérature, c'est l'ambiguïté de leur message. L'ambiguïté permet d' *« enrichir le sens ou [d'] attirer l'attention sur d'autres niveaux de l'existence »*.⁴⁹¹ On peut très bien aborder l'ambiguïté de manière positive à l'instar des Lele (groupe ethnique du Zaïre) qui vouent un culte au pangolin, drôle de bête hybride, une sorte de fourmilier à écailles, qui est pour eux un symbole de fertilité et dont ils font une consommation rituelle :

« Ils osent appréhender le pangolin pour en faire un usage rituel et affirment que c'est là le plus puissant de leurs rites. Aussi le culte du pangolin est-il apte à leur inspirer

⁴⁸⁸ SPERBER, Dan, *Le symbolisme en général*, Hermann, Paris, 1974, p 102.

⁴⁸⁹ LEVI-STRAUSS, Claude, *Nous sommes tous des cannibales*, Seuil, Paris, 2013. Une forme de violence qui n'est pas non plus sans rappeler les mutilations qui ont encore aujourd'hui cours à l'encontre des enfants intersexes (qui commencent depuis quelques années à se mobiliser).

⁴⁹⁰ DOUGLAS, Mary, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, (1966) La Découverte, Paris, 2001, p 58.

⁴⁹¹ *Ibid.*, p 59.

une méditation profonde sur la pureté et l'impureté et sur les limites de la contemplation humaine de l'existence. »⁴⁹²

Dans la « conversation animée » du réalisateur M. Gondry avec le linguiste N. Chomsky, ce dernier explique que l'esprit scientifique commence lorsque l'humain prend le risque de remettre en question (reformuler grammaticalement) ses affirmations sur le monde⁴⁹³. Il faut réussir à accepter l'angoisse de désintégration qui accompagne toute remise en question de la marche du monde (ses mots précis sont « accept to be puzzled »), accepter de voir son monde rassurant mis en pièces, morcelé. Selon J. Butler, la véritable critique des normes consiste à questionner ses certitudes :

« Le désir de tuer ou d'exécuter quelqu'un parce qu'il n'est pas conforme aux normes de genre suivant lesquels il « devrait » vivre laisse supposer que la vie exige l'existence de normes protectrices et que le fait même de se situer ou de vivre hors de ce système normatif nous met en danger de mort. Animé de certitudes rigides, l'auteur de telles menaces craint que sa perception du monde et de lui-même ne vole en éclat si un tel être, inclassable, est autorisé à vivre au sein du monde social. La négation de ce corps par la violence n'est en fait rien d'autre qu'une tentative vaine et brutale de restaurer l'ordre, de renouveler le monde social en le fondant sur un genre lisible et de refuser de repenser ce monde autrement que comme naturel ou nécessaire.»⁴⁹⁴

A l'heure où des groupes d'humains comme Daech (et d'autres) s'enferment dans la violence, exécutant, entre autres, homosexuels, athées et hérétiques parce qu'ils remettent en question leur conception simpliste du sens de la vie et de la place des êtres et des choses en ce monde, il me semble nécessaire et urgent de cultiver l'ambiguïté, sans toutefois tomber dans le piège de la réaction.

La séduction elle-même est une manifestation d'ambiguïté par excellence. Et c'est en outre grâce à l'ambiguïté, ou au paradoxe, que les contraires peuvent prétendre à se rejoindre et donner lieu à d'autres versions de l'histoire.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 181.

⁴⁹³ « Is the man who is tall happy ? Conversation animée avec Noam Chomsky », réalisé par Michel Gondry 2013.

⁴⁹⁴ BUTLER, Judith, *Défaire le genre*, Ed. Amsterdam, Paris, 2006, p 49.

Au-delà de la lutte : éloge de la conversation

« Article final. Est interdit l'usage du mot liberté, lequel sera supprimé des dictionnaires et du marécage trompeur des bouches. À partir de cet instant, la liberté sera quelque chose de vivant et de transparent ; comme un feu, comme un fleuve, ou comme la semence du blé, et sa demeure sera pour toujours le cœur de l'homme. »

Thiago De Mello, *Os estatutos do homem*

J'ai toujours été un peu comme la chauve-souris dans la fable de La Fontaine : « Voyez mes ailes » quand elle rencontre la belette ennemie des souris, « Voyez mes poils » quand elle rencontre l'autre belette « *aux oiseaux ennemie* ». Il m'arrive de « parler chiffons », diététique, problèmes sentimentaux, si besoin est, lorsque je suis en compagnie de mes amies. Il m'arrive aussi fréquemment de rigoler aux blagues paillardes et aux commentaires graveleux concernant les corps de femmes qui passent par là avec mes amis hommes. (Et quand j'atteins un certain niveau de saturation sur le plan des conversations avec des humains en *live*, je me tourne vers les livres, la musique ou le cinéma). Les femmes « parlent chiffons » entre elles et les hommes de corps de femmes entre eux lorsqu'ils n'ont rien d'autre de plus intéressant à se raconter. Peut-être que personne ne s'y intéresse vraiment, et que le but de la parole n'est pas toujours de communiquer des informations pertinentes.⁴⁹⁵

Parfois, certains propos des hommes parviennent cependant à me faire complètement péter les plombs. Par un beau matin de printemps, juste avant que me décide sérieusement à passer à la rédaction de ma thèse, je converse avec mon directeur de thèse et un ami docteur. Une remarque de ce dernier concernant la propension des femmes à toujours faire des histoires pour un rien me titille le nerf de la guerre. Voyant pointer mon énervement, les deux compères se liguent pour me mettre hors de moi et l'un d'eux me lance : « **Vous les femmes vous n'êtes jamais sereines** ». Puisque l'on me met en obligation de jouer le rôle de « vous les femmes », je me résigne à l'endosser encore une fois, je me mets en colère et je déblatère une longue tirade (et vu que j'ai interviewé et fréquenté quelques femmes ces dernières années, je me sens presque venir la prétention de parler en leur nom d'une seule voix) : « **Premièrement, je ne sais pas à qui tu t'adresses en disant « vous » car je suis seule,**

⁴⁹⁵ Je renvoie pour cela à l'analyse de S. Dufoulon (cf. chap. 5 part. 5.2) du rôle de la parole comme ciment du lien social dans le contexte des communautés de migrants en Australie. Il semble qu'il y ait une sorte de « parler pour parler » qui serve à « faire » le groupe.

présentement⁴⁹⁶. Deuxièmement, vous seriez sereins vous, si on vous balançait à la tronche à longueur de journée des idéaux contradictoires impossibles à réaliser, si pour arriver là où vous espérer aller on vous demandait deux fois plus qu'à un homme de prouver que vous n'êtes pas une lopette, et si vous étiez exposé en permanence à des images de corps idéalisés avec des proportions statistiquement improbables qu'il faudrait pourtant afficher pour avoir le droit de prétendre à être une femme digne de ce nom ? » Mon petit numéro les amuse bien (et moi aussi d'ailleurs), et le plus jeune me répond : « **Moi, si j'étais une femme, je rigolerais en me disant que tout ça c'est des conneries** ». Quelques temps plus tard, je me lance dans l'écriture de ma thèse.

Même si parfois, les mots qu'utilisent les hommes et les femmes pour parler des hommes et des femmes qu'ils méprisent (les « putes », les « chiens », les « pédés », les « racailles » etc.) sont chargés de cruauté, je sais bien qu'au fond **c'est pas si grave**. C'est d'ailleurs la réponse à la question que m'a posée mon directeur de thèse (cf. partie E de l'introduction) et dont il m'a fallu plusieurs minutes d'intense réflexion pour venir à bout : « **Qu'est-ce que tu veux dire dans ta thèse ?** » La première chose qui me vient spontanément, c'est que je veux répondre à la question : « **Qu'est-ce que le genre ?** ». J'en arrive à la conclusion que : **c'est de la différence** (de goûts (chap. 1) et de façons de se tenir (chap. 2), des différences qui accentuent l'illusion du caractère « naturel » des catégories stéréotypées auxquelles on s'identifie (chap. 3)) et que **c'est des histoires** qu'on se raconte au sujet de ces différences (de hiérarchie et de subversion de la hiérarchie (chap. 4) ou de maintien du mystère de la séduction (chap. 5)). Et comme ce ne sont que des différences extrapolées par des histoires : **cela ne sert à rien de s'énerver autant** (le « j't'emmerde » féministe ou le « et pourquoi pas s'accoupler avec des animaux tant qu'on y est ? » de la Manif pour tous), **dans tous les cas on gaspille beaucoup de salive, d'encre et d'énergie**. Voici, en substance, ce que je dis au téléphone au Pr. Dufoulon, lui annonçant par une même occasion le plan de ma thèse.

Mais je ne suis pas tout à fait satisfaite, il me faut réussir à réduire cela à son plus simple appareil. A l'issue de cette conversation, sa question : « **Qu'est-ce que tu veux dire dans ta thèse ?** » tourne longuement dans ma tête (peut-être pendant une heure) jusqu'à ce

⁴⁹⁶ C'est vrai, comme je l'ai dit en introduction, je ne comprenais pas qu'un Québécois me dise : « Vous avez raison d'interdire la burqa » (« vous » désignant les Français) ; je n'ai jamais réussi à m'identifier à aucun « vous », je trouve cela bizarre, et ça m'oblige à vérifier derrière mon épaule pour voir s'il y a quelqu'un.

que ces mots me viennent spontanément : « **C'est pas si grave** ». Puis : « **C'est du folklore** ».

En effet, ce qui est grave, c'est la violence en elle-même et non les prétextes de la violence. Ce qui est grave, ce sont les violences commises au nom de la différence. Que cette violence soit celles que les individus (généralement des femmes) exercent sur leurs propres corps en vue de correspondre à des idéaux culturellement valorisés, croyant que c'est la seule manière valable d'exister : régimes amincissants, blanchissement de la peau, chirurgies dangereuses (qu'elles soient esthétiques ou de réassignation de sexe), produits de beauté cancérigènes, talons déformant le squelette, épilations irritantes, traitements hormonaux, vêtements étouffants... Et, plus encore, les violences que les individus (généralement des hommes) commettent délibérément à l'encontre d'autres individus (séquestrations, harcèlements, meurtres, maltraitements, viols, passages à tabac, mutilations).

Les deux phénomènes me semblent d'ailleurs entretenir une relation d'interdépendance : **peut-être** que si les femmes hétérosexuelles cessaient de vouloir à tout prix correspondre à des idéaux de femmes et de fuir comme le diable certaines figures de féminité stigmatisées, les hommes ressentiraient moins le besoin de les idéaliser, de les posséder ou de les profaner⁴⁹⁷ pour se prouver leur virilité. De la même manière, si les hommes hétérosexuels cessaient un peu de rivaliser entre eux de signes de puissance, les femmes arrêteraient sans doute de fantasmer sur leur force et de se couper en quatre pour capter leur attention, et elles se mettraient à faire des choses un peu plus intéressantes.

On peut tout à fait envisager de conserver (et faire évoluer) le folklore qui entoure la différence des sexes, en réprimant plus sévèrement les violences que celle-ci suscite chez certains. Cela n'empêchera certes pas la violence de se perpétuer sous d'autres formes (à l'égard des enfants, des pauvres, des étrangers désignés comme boucs-émissaires, des hérétiques en tous genres...) mais le féminisme arrêtera au moins de se tromper d'ennemi. Les véritables ennemis du féminisme ne sont ni « les méchants hommes du XIX^e siècle qui emprisonnaient les femmes dans des corsets », ni « les méchants hommes d'aujourd'hui qui regardent du porno sur Internet et prennent les femmes pour des poupées gonflables », ni les « méchants hommes arabes qui enferment leurs femmes sous des burqas ». Alors, il est vrai

⁴⁹⁷ Je pense à la pratique répandue des viols de guerre notamment.

que les « méchants » sont souvent des hommes⁴⁹⁸, mais peut-être que, tout simplement, eux aussi se trompent d'ennemi. Le véritable ennemi de tout mouvement politique à visée émancipatoire c'est... Qui a dit qu'on avait besoin d'avoir un ennemi déjà ?

⁴⁹⁸Selon l'estimation du sociologue R. Connell, 90 % des crimes dans le monde sont commis par des hommes. Cf. CONNELL, Robert. W., *Masculinities*, (1995) Polity, Cambridge, 2005. Cela ne me semble pas aberrant car si l'on se fie aux chiffres annoncés par le ministère de la justice, en 2015, les femmes ne représentent que 3,5% de la population incarcérée en France <http://www.justice.gouv.fr/prison-et-reinsertion-10036/les-personnes-prises-en-charge-10038/les-femmes-detenu-es-10023.html>

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont au Pr. Serge Dufoulon, au contact de qui j'ai notamment appris que les choses les plus simples sont en fait les plus difficiles à entendre. Véritable maître de la maïeutique : sans m'imposer les siennes, il m'a appris à ne pas avoir peur de mes pensées. Merci pour les conversations, pour m'avoir fait découvrir des lectures essentielles, pour les métaphores, les rigolades, la confiance, les confrontations, les bonnes intuitions, et les encouragements.

Je présente mes sincères remerciements à toutes les personnes qui ont très gentiment participé à mon enquête (en connaissance de cause ou malgré eux). Merci de m'avoir accordé votre confiance, j'espère avoir fait bon usage de vos dires.

Merci à Jérôme Courduriès pour m'avoir incitée à lire M. Douglas. Merci à Jamil Sayah de m'avoir invitée en Tunisie pour y parler de femmes et d'uniformes. Merci à Anne Décoret-Aniha de m'avoir fait découvrir la technestésie. Merci à Richard Monvoisin dont les formations m'ont permis (par opposition) de préciser mon orientation épistémologique (et merci de m'avoir fait connaître l'expérience de la mouche du psychologue Paul Rozin et le rasoir d'Ockham). Merci à Catherine Pessin pour m'avoir permis d'entrevoir les liens entre la photographie et l'observation sociologique en me présentant le travail photographique de G. Bateson et M. Mead, et celui de M. Wex. Merci à Mohammed El Methni de m'avoir fait comprendre des choses importantes sur les statistiques et les graphes. Merci au doctorant en droit (dont j'ai malheureusement oublié le prénom) qui m'a parlé du juriste D. Kennedy lors de notre stage pédagogique à Autrans.

Merci à Etienne pour m'avoir fait regarder « Les chemins de la beauté », et pour m'avoir mis en tête l'expression « c'est du folklore » qui a conclu ma thèse. Merci à Daniel pour ses bons et loyaux services de veille documentaire, de relecture ainsi que ses critiques sincères. Merci beaucoup à Björn, Anaïs et Isabellanne pour la relecture et les encouragements. Merci à Linda de m'avoir amenée à remarquer l'importance des métaphores pour la mémoire. Merci à ma famille et mes amis qui m'ont supportée.

Un grand merci enfin à Julien, qui m'a supportée au quotidien dans mes oscillations durant cette intense réflexion de trois ans, et qui a bien voulu servir de cobaye à la compréhension de mes associations d'idées saugrenues.

BIBLIOGRAPHIE⁴⁹⁹

ARON, Jean-Paul, « La tragédie de l'apparence à l'époque contemporaine », *Communications*, 46, n°1, 1987, pp. 305-314.

ASSOUN, Paul-Laurent, *Le fétichisme*, PUF, Paris, 2006.

AUGÉ, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, Paris, 1992.

— « Quand les signes s'inversent », *Communications*, vol. 28, n°1, 1978, pp. 55-67.

BARD, Christine, *Ce que soulève la jupe. Identité, transgressions, résistances*. Autrement, Sexe en tous genres, Paris, 2010.

— « Le «DB58» aux Archives de la Préfecture de Police ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire* 2005, n°10, <http://clio.revues.org/258>

— « Performances de genre : images croisées de Michèle Alliot-Marie et de Roselyne Bachelot », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, n° 17, mai-août 2012, www.histoire-politique.fr

— *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, Paris, 2010.

BAROIN, Catherine, « Genre et codes vestimentaires à Rome », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, n° 36, 2012.

BARTH, Fredrik, « Les groupes ethniques et leurs frontières » (1969) dans Poutignat et Streiff-Fenart (dir.) *Théories de l'ethnicité*, PUF, Paris, pp. 203-249.

BARTH, Isabelle et RAMBOARISON-LALAO Lovanirina, « Perception de l'apparence dans le monde du travail : le poids des préjugés. Enquête auprès de 909 postiers », *Management & Avenir*, vol. 2, n° 60, 2013, pp. 176-194.

BARTHES, Roland, *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957.

— *Système de la mode*, Seuil, Paris, 1967.

— « Un cas de critique culturelle », *Communications*, vol. 14, n°1, 1969, pp 97-99.

BARTHOLEYNS, Gil, « Faire de l'anthropologie esthétique », *Civilisations*, 1, 2011, pp. 9-40 <https://civilisations.revues.org/2567>

BATESON, Gregory, *La cérémonie du naven. Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée*, Minuit, Paris, 1971.

— *Vers une écologie de l'esprit (1)* Seuil, Paris, 1977.

⁴⁹⁹ Voici, de manière quasi-exhaustive, les auteurs qui ont nourri ma réflexion de ces dernières années. Leurs textes n'ont pas été étudiés de manière égale : certains ont été parcourus très rapidement à titre informatif et avec un degré d'attention minimal, d'autres ont été lus très attentivement et beaucoup mieux digérés. Au lieu d'une bibliographie raisonnée de manière arbitraire par thématiques, disciplines ou format d'écriture, j'ai choisi de ranger les auteurs par ordre alphabétique et d'en faire apparaître certains en gras. Ce sont les lectures qui ont eu une importance fondamentale à un moment donné de ma recherche pour des raisons diverses : apport théorique simplifiant ma pensée, confirmation d'une intuition ou ouverture de nouvelles perspectives pour répondre à mon questionnement.

BATESON, Gregory, BATESON, Mary Catherine, *Angels fear. Towards an epistemology of the sacred*, Bantam edition, New York, 1988.

BATESON, Gregory (publié par), *Perceval le fou. Autobiographie d'un schizophrène [1830-1832]*, Payot, Paris, 1976.

BAUDRILLARD, Jean, *De la séduction*, Galilée, Paris, 1979.

— *La société de consommation. Ses mythes, ses structures*, Gallimard, Paris, 1970.

BAUMAN, Zygmunt, *L'identité* (2004), Cahiers de l'Herne, Paris, 2010.

— *Modernité et Holocauste* (1989), La Fabrique, Paris, 2002.

BEAUD, Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix*, vol. 9, n°35, 1996, pp 226–257.

BECKER, Howard, *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, La Découverte, Paris, 2009.

— *Les mondes de l'art*, Flammarion, Paris, 2006.

— *Outsiders, Métailié, Paris, 1985.*

BÉJIN, André, et POLLAK, Michaël, « La rationalisation de la sexualité », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. 62, 1977, pp. 105–125.

BELL, Quentin, *Mode et société, essai sur la sociologie du vêtement*, PUF, Paris, 1992.

BERGER, Anne-Emmanuelle, *Le grand théâtre du genre : Identités, sexualités et féminismes en « Amérique »*, Belin, Paris, 2013.

BERGER, Peter, *Invitation à la sociologie*, La Découverte, Paris, 2006.

BERGER, Peter et LUCKMANN, Thomas, *Modernity, pluralism and the crisis of meaning. The orientation of modern man*, Bertelsman Foundation Publishers, Gütersloh, 1995.

— *La construction sociale de la réalité*, (1966), Paris, 1996.

BERGSTRÖM, Marie, « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, vol. 43, n°3, 2013, pp. 433-442.

BILGE, Sirma, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogenes*, vol. 1, n° 225, 2009, pp. 70-88.

BLUM, Virgine, « “Des hommes qui s'effeuillent pour des femmes”. Des strip-teaseurs dans un chassé-croisé entre domination masculine et masculinité dominée », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, n°44-2, 2013, pp. 137-156.

BOLLON, Patrice, *Morale du masque. Merveilleux, Dandys, Punks etc.*, Paris, Seuil, 1990.

BOLOGNE, Jean-Claude, *Histoire de la pudeur*, Olivier Orban, Paris, 1986.

— *Pudeurs féminines. Voilées, dévoilées, révélées*, Seuil, Paris, 2010.

BOLTANSKI, Luc, CHIAPELLO, Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris, 2011.

BOLTANSKI, Luc, ESQUERRE, Arnaud, *Vers l'extrême. Extension du domaine des droites*, Ed. Dehors, Paris, 2014.

BOREL, France, *Le vêtement incarné. Les métamorphoses du corps*, Calmann-Lévy, Paris, 1992.

BOREL, Simon, « Le cyborg : vers une mutation anthropologique ? », *Revue du MAUSS*, vol. 2, n° 42, 2013, pp. 119-124.

BOURCIER, Marie-Hélène, « Des « femmes travesties » aux pratiques transgenres : repenser et queeriser le travestissement », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, n°10, <http://clio.revues.org/255?&id=255>

BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris, 1986.

— *La distinction*, Éditions de Minuit, Paris, 1979.

— *La domination masculine*, Ed. Seuil, Coll Essais, Paris, 1998.

BOZON, Michel, *Sociologie de la sexualité: Domaines et approches*. Armand Colin, Paris, 2009.

BOZON, Michel, GIAMI, Alain, « Présentation de l'article de John Gagnon », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, juin 1999, pp. 68-72.

BRETON, *La mascarade des sexes. Fétichisme, inversion et travestissement rituels*, Calmann-Lévy, Paris, 1989.

BROMBERGER, Christian, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1995.

— *Tricho logiques. Une anthropologie des cheveux et des poils*, Bayard, Paris, 2010.

BROMBERGER, Christian, DURET, Pascal, KAUFMANN, Jean-Claude et al., *Un corps pour soi*, PUF, Paris, 2005.

BRONNER, Gérald, « Contribution à une théorie de l'abandon des croyances : la fin du Père Noël », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol.1, n° 116, 2004, p. 117-140.

— « La résistance au darwinisme : croyances et raisonnements », *Revue française de sociologie*, n°3, vol. 48, 2007, pp. 587-607.

BROWN, Richard, *Clés pour une poétique de la sociologie (1977)*, Acte Sud, Paris, 1989.

BUCAILLE, Lætitia, « Femmes à la guerre. Égalité, sexe et violence », *Critique internationale*, 2013/3 N° 60, p. 9-19.

BUTLER, Judith, *Ces corps qui comptent*, Ed. Amsterdam, Paris, 2009.

— *Défaire le genre*, Ed. Amsterdam, Paris, 2006.

— *Humain, inhumain. Le travail critique des normes*, Ed. Amsterdam, Paris, 2006.

— *Le pouvoir des mots*, Ed. Amsterdam, Paris, 2004.

— *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, (1990) **La découverte, Paris, 2006.**

CAILLÉ, Alain, « Le triple don et/ou la triple aliénation des femmes », *Revue du MAUSS*, vol. 39, n°1 pp: 37-48.

CARATINI, Sophie, *Les non-dits de l'anthropologie*, Broché, Paris, 2004.

CASTEL, Robert, LE CERF, Jean-François, « Le phénomène « psy » et la société française », *Le Débat*, vol. 1 n°1, 1980, pp. 32-45.

CASTELLS, Manuel, *Le pouvoir de l'identité. L'ère de l'information vol. 2* (1997), Fayard, Paris 1999.

CHAUVEL, Louis, « Le retour des classes sociales ? », *Revue de l'OFCE*, vol. 79, 2001, pp. 315-359.

CLAIR, Isabelle, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 2012, vol. 1, n° 60, pp. 67-78.

— *Sociologie du genre*, Armand Colin, Paris, 2012.

CLASTRES, Pierre, *La société contre l'Etat* (1974), Minuit, Paris, 2011.

CLOUSCARD, Michel, *Le capitalisme de la séduction : critique de la social-démocratie libertaire*, Ed. sociales, Paris, 1981.

COLE, Shaun, *L'histoire des sous-vêtements masculins*, Parkstone International, Paris, 2012.

CONNELL, Robert. W., *Masculinities*, (1995) Polity, Cambridge, 2005.

COURT, Martine, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, La Dispute, Paris, 2010.

— « La construction du rapport à la beauté chez les filles pendant l'enfance : quand les pratiques entrent en contradiction avec les représentations du travail d'embellissement du corps », *Sociétés & Représentations*, vol.2, n°24, 2007, pp. 97-110.

CRANE, Diana, *Fashion and its social agenda: Class, gender, and identity in clothing*, University of Chicago Press, 2001.

DARMON, Muriel, *La socialisation*, Armand Colin, Paris, 2010.

DAVIS, Angela, *Femmes, race et classe*, Ed. Des femmes, Paris, 1983.

DE CERTEAU, Michel, *La culture au pluriel* (1974), Seuil, Paris, 1993.

DE GAULEJAC, Vincent, *Qui est « je » ? Sociologie clinique du sujet*, Seuil, Paris, 2009.

DELAPORTE, Yves, « Les costumes du Nord de la Laponie, ou le degré zéro du signe » dans *Vêtements et sociétés*, Delaporte, Yves et Monique de Fontanès (dir.), Journées de rencontre, Musée de l'Homme 2-3 mars 1979, éd. Société des Amis du Musée de l'Homme, Paris, 1981.

http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/06/65/77/PDF/Delaporte_1981_VS1_degre0.pdf

— « Le signe vestimentaire », dans *L'Homme*, 1980, vol. 20, n°3, pp. 109-142.

DEMAZIERE, Didier, « Réduire la dissonance identitaire dans les interactions avec autrui. Peut-on être chômeur et militant à la fois ? », *Négociations*, vol. 8, n°2, 2007, pp. 73-89.

DEMOULE, Jean-Claude, *On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé*, Robert Laffont, Paris, 2012.

DEPOILLY, Séverine, « Co-construction et processus d'étiquetage de la déviance en milieu scolaire. Filles et garçons face au traitement de la transgression scolaire », *Déviance et Société*, n° 2, vol. 37, 2013, pp. 207-227.

DESPRET, Vinciane, STENGERS, Isabelle, *Les faiseuses d'histoires : que font les femmes à la pensée ?*, La Découverte, Paris, 2011.

DETREZ, Christine, *La construction sociale du corps*, Seuil, Paris, 2002.

DEVEREUX, Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion (1967), Paris, 2012.

— *Femme et mythe*, Flammarion, Paris, 1982.

— *La renonciation à l'identité, défense contre l'anéantissement*, (1967) Payot et Rivages, Paris, 2009. <http://geza.roheim.pagesperso-orange.fr/html/dvrenonc.htm>

DIEL, Paul, *Ce que nous disent les mythes*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2013.

DION, Michel et JULIEN, Mariette (dir.), *Ethique de la mode féminine*, PUF, Paris, 2010.

DOUGLAS, Mary, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, (1966) La Découverte, Paris, 2001.

DOUTRE, Élisabeth, « Pourquoi Ségolène Royal ne pouvait pas gagner les élections : une illustration des effets catégoriels du genre », *Cahiers de psychologie politique*, n° 13, 2008.

<http://odel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=74>

DUFLOS-PRIOU, Marie-Thérèse, « Le maquillage, séduction protocolaire et artifice normalisé », *Communications*, n°46, 1987. pp. 245-253.

DUFOULON, Serge, *Femmes de parole. Une ethnologie de la voyance*, Métailié, Paris, 1997.

— *Filles d'Isis. Ballade anthropologique en famille de voyante*, thèse, sociologie, Lyon, 1995, 1 vol.

— *Les gars de la marine. Ethnographie d'un navire de guerre*, Métailié, Paris, 1998.

— « **La féminisation des navires de guerre** » in *Hommes et femmes, frères d'armes ? L'épreuve de la mixité* in *Revue Inflexions*, Paris. La documentation Française. n°17 – 03/2011. pp 99-110.

DUFOULON, Serge, SAGLIO, Jean, TROMPETTE, Pascale, « Marins et sociologues à bord du Georges Leygues : interactions de recherche », *Sociologie du Travail*, vol. 41, n° 1, 1999, 5-23.

DUFOUR, Dany-Robert, *Folie et démocratie*, Gallimard, Paris, 1996.

DURKHEIM, Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, Paris, 1985.

EHRENBERG, Alain, *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, Paris, 1991.

ELIADE, Mircea, *Le Yoga. Immortalité et liberté*, Payot, Paris, 1954.

— *Méphistophélès et l'androgynie*, Gallimard, Paris, 1995.

ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Pocket, Paris, 2003.

ERNER, Guillaume, *Victimes de la mode ? Comment on la crée, pourquoi on la suit*, La Découverte, Paris, 2006.

ENTWISTLE, Joanne, WILSON, Elizabeth (dir.), *Body dressing*, Berg, Oxford, 2001.

FISCHLER, Claude, *L'omnivore*, Odile Jacob, Paris, 1990.

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976.

— *Le corps utopique. Les hétérotopies*, Lignes, Paris, 2009.

ERNER, Guillaume, *Victimes de la mode ? : Comment on la crée, pourquoi on la suit*, La Découverte, Paris, 2006.

- *Sociologie des tendances*, PUF, Paris, 2008.
- FLEURDORGE, Denis, « Du vêtement en général », *Le sociographe. Recherches en travail social*, n°17, 2005, pp. 13-21
- FRANCEQUIN, Ginette, *Le vêtement de travail, une deuxième peau*, Erès, Ramonville Saint-Agne, 2008.
- GARNER-MOYER, Hélène, « Le poids de l'apparence physique dans la décision d'embauche », *Le Journal des psychologues*, vol. 4, n° 257, 2008, pp. 53-57.
- GEERTZ, Clifford « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête*, 1998, n°6, p 73-105. <http://enquete.revues.org/1443>
- GHERCHANOC, Florence et HUET, Valérie (dir), *Vêtements antiques. S'habiller et se déshabiller dans les mondes anciens*, Errances, Arles, 2012.
- GHIGI, Rossella, « Le corps féminin entre science et culpabilisation. Autour d'une histoire de la cellulite », *Travail, genre et société*, 2004, vol. 2, n°12, pp. 55-75.
- GIDDENS, Antony, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, La Rouergue/Chambon, Paris, 2004.
- GIRARD, René, *La violence et le sacré*, Grasset, Paris, 1972.**
- GODBOUT, Jacques T., *Le don, la dette et l'identité*, Montréal : La découverte, 2000
http://classiques.uqac.ca/contemporains/godbout_jacques_t/don_dette_identite/don_dette_identite_tdm.html
- GOFFMAN, Erving, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Minuit, Paris, 1968.**
- « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 14, 1977, pp. 34-50.
- ***L'arrangement des sexes*, (1977), La Dispute, Paris, 2002.**
- *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 1 : La présentation de soi*, Minuit, coll. Le sens commun, 1973.
- ***Stigmate. Les usages sociaux du handicap*, Minuit, Paris, 1975.**
- GRAEBER, David, *Des fins du capitalisme. Possibilités 1*, Payot et Rivages, Paris, 2014.**
- GRAFMEYER, Yves, JOSEPH, Isaac, *L'École de Chicago. Naissance de la sociologie urbaine*, Flammarion, Paris, 2009.
- GUICHARD-CLAUDIC, Yvonne et KERGOAT, Danièle, « Le corps aux prises avec l'avancée en mixité » Introduction, *Cahiers du Genre*, 2007, vol.1, n° 42, pp. 5-18.
- GUILHEM, Dorothee, « Incorporation de l'identité de genre chez les Peuls Djeneri du Mali », *Journal des anthropologues*, n°112-113, 2008, pp. 135-153 <http://jda.revues.org/724>
- HALL, Edward, T., *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1978.
- HANIFI, Isabelle, « Le port du tailleur comme moyen de forger une identité de la femme au travail » *Lien social et Politiques*, n° 59, 2008, p. 11-20.
- HEATH, Joseph, POTTER, Andrew, *Révolte consommée. Le mythe de la contre-culture*, Trécarré, Montréal, 2005.**
- HENNION, Antoine, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, vol. 1, n°153, 2009, pp. 55-78 <http://www.cairn.info/revue-reseaux-2009-1-page-55.htm>**

— « Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur », *Sociétés*, n°85, vol 3, 2004, pp. 9-24.

HERITIER, Françoise, « Entre nature et culture » Entretien, *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*, no 17, mars 2011.

— *Masculin/féminin (1) La pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris, 1996.

HERITIER, Françoise, NANCY, Jean-Luc, GREEN, André et al., *Le corps, le sens*, Seuil, Paris, 2007.

HERVIEU-LEGER, Danièle, « Le partage du croire religieux dans des sociétés d'individus » *L'Année sociologique* Vol. 60 n°1, 2010, pp. 41–62.

HIDRI, Oumaya, « Le “chassé-croisé” des apparences sexuées : stratégie d'insertion professionnelle des cadres commerciaux », *Cahiers du Genre*, vol. 1, n° 42, 2007, pp. 101–119.

HOLLAND, Janet, RAMAZANOGLU, Caroline et SHARPE, « Le mâle dans la tête : réputation sexuelle, genre et pouvoir », *Mouvements*, n°20, vol. 2, pp. 75–83.

HONNETH, Axel, *La société du mépris : vers une nouvelle théorie critique*, La Découverte, Paris, 2008.

— « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, 2004, vol. 1, n°23, pp. 133-136.

HUGUES, Everett, C., *Le regard sociologique*, Editions de l'EHESS, Paris, 1996.

HUMPHREYS, Laud, *Tearoom trade: impersonal sex in public places*, Aldine Pub., Chicago, 1970.

JOUBERT, Catherine, STERN, Sarah, *Déshabillez-moi. Psychanalyse des comportements vestimentaires*, Hachette littératures, Paris, 2005.

JUNG, Carl Gustav, *Dialectique du Moi et de l'inconscient (1933)*, Gallimard, Paris, 1964.

JUTEAU, Danielle, *L'ethnicité et ses frontières*, Presses de Montréal, 1999.

KAUFMANN, Jean-Claude, *Corps de femme, regards d'homme. Sociologie des seins nus*, Pocket, Paris, 1998.

— *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Hachette littérature, Paris, 2001.

— *La guerre des fesses. Minceurs, rondeurs et beauté*, J-C Lattès, Paris, 2013.

— *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Nathan, Paris, 1992.

— *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Armand Colin, Paris, 2008.

— *Le sac. Un petit monde d'amour*, J-C Lattès, Paris, 2011.

KENNEDY, Duncan, *Sexy dressing. Violences sexuelles et érotisation de la domination (1993)*, Flammarion, Paris, 2008.

KILANI, Mondher, « Stéréotype (culturel, racial, sexiste) », in GALLISOT et al. (dir), *L'imbroglie ethnique en quatorze mots clés*, éd. Payot, Lausanne, 2000, pp. 249-266.

KÖNIG, René, *La sociologie de la mode*, Payot, Paris, 1969.

LAING, Ronald, D., *Le moi divisé*, Stock, Paris, 1979.

LAPASSADE, Georges, *L'entrée dans la vie*, Minuit, Paris, 1963.

LAPASSADE, Georges, BOUMARD, Patrick, *Le mythe de l'identité*, Economica, Paris, 2006.

LAPEYRONNIE, Didier, *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Robert Laffont, Paris, 2008.

LAQUEUR, Thomas, (1990), *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, Paris, 1992.

LE BRETON, David, « Ingénieurs de soi : technique, politique et corps dans la production de l'apparence », *Sociologie et sociétés*, vol. 42, n° 2, automne 2010, p. 139-151.

— *La sociologie du corps*, (1982), Que sais-je, PUF, Paris, 2008.

— *L'interactionnisme symbolique*, PUF, Paris, 2004.

LEENHARDT, Maurice, « Pourquoi se vêtir ? », *Société des océanistes*, N°58-59, Tome 34, 1978, pp. 3-7.

LEFEBVRE, Henri, *Critique de la vie quotidienne t. I*, Grasset, Paris, 1947.

LETT, Coline, GENIN, Vanessa, *Tout savoir sur les femmes et leurs chaussures*, Ed. Kawa, Paris, 2013.

LEVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958.

— ***Nous sommes tous des cannibales*, Seuil, Paris, 2013.**

LIPOVETSKY, Gilles, *La troisième femme. Permanence et révolution du féminin*, Gallimard, Paris, 1997.

— *L'Empire de l'éphémère*, Folio, Paris, 1991.

LIPSET, David, "What makes a man? Rereading naven and the gender of the gift", *Anthropological theory*, vol.8, n°3, 2008, pp. 219-232.

LORAU, Nicole, « Aspasia, l'étrangère, l'intellectuelle », *Clio. Femmes, genre, histoire*, n°13, pp. 17-42.

LÖWY, Ilana et ROUCH, Hélène, « Genèse et développement du genre : Les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre », *Cahiers du genre*, n° 34, vol.1, 2003, pp 5-16.

MAILLOT, Adolphe, « Sea, sex and sun » : la sexualité dans la mythologie du surf way of life », *Genre, sexualité & société*, n°3, 2010, <http://gss.revues.org/index1371.html>

MARCUSE, Herbert, *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrialisée*, Minuit, Paris, 1968.

MARDON, Aurélie, « Construire son identité de fille et de garçon : pratiques et styles vestimentaires au collège », *Cahiers du Genre*, 2010, vol. 2, n° 49, p. 133-154.

— « « La génération Lolita » Stratégies de contrôle et de contournement », *Réseaux*, 2011, vol.4, n° 168-169, pp. 111-132.

— « Les femmes et la lingerie : Intimité corporelle et morale sexuelle », *Champ psy*, vol.3, n° 27, 2002, pp. 69-80.

MARTUCELLI, Danilo, « Philosophie de l'existence et sociologie de l'individu : notes pour une confrontation critique », *SociologieS*, [en ligne], 2010, <http://sociologies.revues.org/3184>

MARX, Karl, *Manuscrits de 1844*, Les Éditions sociales, Paris, 1972.

http://classiques.ugac.ca/classiques/Marx_karl/manuscrits_1844/manuscrits_1844.html

MAUSS, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 2006.

MEAD, Margaret, ***Mœurs et sexualité en Océanie. Au cœur des sociétés traditionnelles des îles Samoa et de Nouvelle-Guinée*, Plon, Paris, 2004.**

MEDA, Dominique, *Le temps des femmes. Pour un nouveau partage des rôles*, Flammarion, Paris, 2005.

MENNESSON, Christine, « Être une femme dans un sport « masculin » », *Sociétés contemporaines*, n° 55, vol.3, 2004, pp. 69–90.

MILLS, Charles Wright, *L'imagination sociologique* (1959), Paris, La découverte, 1997.

MONJARET, Anne et PUGEAULT, Catherine (dir.), *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, ENS editions, Lyon, 2014.

MONNEYRON, Frédéric, *La frivolité essentielle. Du vêtement et de la mode*, PUF, 2001.

— *Le vêtement*, (dir) Colloque de Cerisy, L'Harmattan, 2001.

MONNOT, Catherine, *Petites filles : l'apprentissage de la féminité*, Flammarion, Paris, 2013.

MORIN, Edgar, *Sociologie*, Fayard, Paris, 1984.

MUCCHIELLI, Laurent, *L'invention de la violence. Des peurs, des chiffres, des faits*, Fayard, Paris, 2011.

NDIAYE, Abou, *L'ordre vestimentaire. De la distinction par l'habillement à la culture de l'élégance*, L'Harmattan, Paris, 2013.

OGIEN, Ruwen, « Sanctions diffuses : sarcasmes, rires, mépris,... », *Revue française de sociologie*, n° 31-4, vol. 31, 1990, pp. 591, 607.

PASTOUREAU, Michel, *Bleu. Histoire d'une couleur*, Seuil, Paris, 2006.

— *Le petit livre des couleurs*, Panama, Paris, 2005.

— *L'étoffe du diable, une histoire des rayures et des tissus rayés*, Seuil, Paris, 1991.

— *Noir*, Seuil, Paris, 2008.

— « Pratiques et symboliques vestimentaires », *Médiévales*, N°29, 1995. pp. 5-7.

PECHRIGGL, Alice, *Corps transfigurés. Stratification de l'imaginaire des sexes/genres. 1. Du corps à l'imaginaire civique*, L'Harmattan, Paris, 2000.

PELLEGRIN, Nicole, « Le genre et l'habit. Figures du transvestisme féminin sous l'Ancien Régime », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, n° 10, 1999, <http://clio.revues.org/252?&id=252>

PERROT, Philippe, « La vérité des apparences ou le drame du corps bourgeois (XVIIIe-XIXe siècles). *Cahiers Internationaux de Sociologie*, n°76, 1984, pp. 185–199.

PHARO, Patrick, « Sociologie cognitive et morale de l'addiction », *Revue française de sociologie*, n° 4, vol. 51, 2011, pp. 692–719.

PHETERSON, Gail, *Le prisme de la prostitution*, L'Harmattan, Paris, 2003.

PITOMBO CIDREIRA, Renata, « Vêtements 'en scène'. La dimension spectaculaire de l'habillement », *Sociétés* 2009/1, N° 103, p. 59-67.

PITT-RIVERS, Julian, *Anthropologie de l'honneur*, Hachette, Paris, 1997.

POLANYI, Karl, « Le sophisme économiciste », *Revue du Mauss*, vol. 1, n°29, 2007, pp 63-79. <http://www.cairn.info/revue-du-mauss-2007-1-page-63.htm>

POTTIE, Lisa, "Hierarchies of otherness. The politics of lesbian style in the 1990s, or, what to wear?"; *Canadian women studies/Les cahiers de la femme*, vol. 16, n°2

PRECIADO, Beatriz, *Testo junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Grasset et Fasquelle, Paris, 2008.

PRUVOST, Geneviève, « Le cas de la féminisation de la Police nationale », *Idées économiques et sociales*, n° 153, vol. 3, pp. 9–19.

RANCIERE, Jacques, *Le maître ignorant*, Fayard, Paris, 1987.

ROCAMORA, Agnès et BARTLETT, Djurdja, « Blogs de mode : les nouveaux espaces du discours de mode », *Sociétés*, 2009, vol. 2, n° 104, pp. 105-114.

ROCHE, Daniel, *La culture des apparences: une histoire du vêtement (XVIIe-XVIII siècles)* Fayard, Paris, 1989.

ROSSI, William, *Erotisme du pied et de la chaussure*, Payot, Paris, 2003.

ROUSTAN, Mélanie, *Sous l'emprise des objets. Culture matérielle et autonomie*, L'Harmattan, Paris, 2007.

ROYNETTE, Odile, « L'uniforme militaire au XIX^e siècle : une fabrique du masculin », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, no 36, 2012.

SABAROT, Olivier, « Séduire : agresser ou charmer ? Un aperçu historique », *Ethnologie française*, vol. 43, n°3, 2013, pp. 505–513.

SAHLINS, Marshall, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives* (1972), Gallimard, Paris, 1976.

— ***Au cœur des sociétés. Raison utilitaire et raison culturelle*, (1976), Gallimard, Paris, 1980.**

— *Des îles dans l'histoire*, Gallimard, Paris, 1989.

— *La nature humaine, une illusion occidentale.*, éditions de l'éclat, Paris, 2009.

SAÏD, Edward W, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 1980.

SALADIN D'ANGLURE, Bernard, « Le troisième sexe », *La Recherche*, no 245, juillet-août 1992, pp 836-844.

SCHWARTZ, Olivier, « L'empirisme irréductible », in ANDERSON, Nels, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, (1923), Nathan, Paris, 1993.

SCOTT, Joan, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 1988, vol. 37, n°37-38, pp 125-153.

— « La question du genre. Entretien avec Joan W. Scott », *Genre, sexualité & société*, n°4, 2010, <http://gss.revues.org/1659>

— « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ? » *Diogène*, 2009, vol. 1. n°225, pp. 5-14.

SIMMEL Georg, « La mode » in *Philosophie de la modernité I*, Payot, 1989.

— *Philosophie de l'amour*, Rivages, Paris, 1991.

SKEGGS, Beverley, (1997), *Formations of class and gender. Becoming respectable*, Sage publications, London, 2002.

SPERBER, Dan, *La contagion des idées*, Odile Jacob, Paris, 1996.

- *Le savoir des anthropologues*, Hermann, Paris, 1982.
- *Le symbolisme en général*, Hermann, Paris, 1974.

STEINBERG, Sylvie, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, Paris, 2001.

STRAUSS, Anselm, « La dynamique des professions » in, STRAUSS, Anselm, *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan, 1992.

TAYLOR, Anne-Christine, « Les masques de la mémoire. Essai sur la fonction des peintures corporelles jivaro », *L'Homme*, 2003/1 n° 165, p. 223-248.

TESTART, Alain, *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Gallimard, Paris, 2014.

THIBAUT, Sébastien, « Free-party : le rayonnement négatif du signe », *Sociétés*, 2005, n° 90, vol. 4, 2005, p. 89-97.

THOMAS, Julie, « Le corps des filles à l'épreuve des filières scolaires masculines » Le rôle des socialisations primaires et des contextes scolaires dans la manière de « faire le genre », *Sociétés contemporaines*, 2013, vol. 2, n° 90, pp. 53-79.

TOUPIN, Louise, « La scission politique du féminisme international sur la question du “ trafic des femmes ” : vers la “ migration ” d'un certain féminisme radical ? », *Recherches féministes*, Volume 15, numéro 2, 2002, p. 9-39

TOURAILLE, Priscille, « L'indistinction sexe et genre, ou l'erreur constructiviste », *Critique*, n° 764-765, vol.1, pp. 87-99.

TOURRE-MALEN, Catherine, « Des chaussures, des talons et des femmes », *Ethnologie française*, vol. 41, n°4, 2011, pp. 727-739.

VANHAEREN, Marian, d'Errico, Francesco, « L'émergence du corps paré », *Civilisations*, 59-2, 2011.

VIGARELLO, Georges, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Seuil, Paris, 2004.

- *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen-Âge*, Seuil, Paris, 1985.

WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905) http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/ethique_protestante/Ethique_protestante.pdf

WEBER, Florence, et BEAUD, Stéphane, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, Paris, 1998.

WELZER-LANG, Daniel, « L'échangisme : une multiseexualité commerciale à forte domination masculine », *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, vol. 1, 2001, pp. 111-131.

WEX, Marianne, 'Let's take back our space'. "Female" and "male" body language as a result of patriarchal structures, Frauenliteraturverlag Hermine Fees, Hamburg, 1979.

WITTEZAELE, Jean-Jacques, « L'écologie de l'esprit selon Gregory Bateson », *Multitudes*, n°24, printemps 2006. <http://www.multitudes.net/l-ecologie-de-l-esprit-selon2353/>

YONNET, Paul, *Jeux, modes et masses 1945-1985*, Gallimard, Paris, 1985.

YOUNG Kevin, HEAS Stéphane, « Sociologie de la douleur et des blessures sportives corporelles », *Corps*, vol. 1, n°2, 2007, pp. 13-17.

ZANNA, Omar, *Le corps dans la relation à l'autre. Pour une éducation à l'empathie*, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

ZELDIN, Theodore, *Conversation. How talk can change our lives*, Hiddenspring, Mahwah, 2000.

— *Les Françaises et l'histoire intime de l'humanité*, Fayard, Paris, 1994.

ZOLESIO, Emmanuelle, « La chirurgie et sa matrice de socialisation professionnelle », *Sociologie*, vol. 3, 2012, pp. 377-394.

ANNEXES

Références diverses

Emissions de radio

- Les femmes toute une histoire, « Cheveux chéris frivolité et trophées, exposition au Musée du quai Branly ». 5 octobre 2012, France Inter, Emission de Stéphanie Duncan. Invité : Yves Le Fur (directeur du département du patrimoine et des collections du musée du quai Branly). <http://www.franceinter.fr/emission-les-femmes-toute-une-histoire-cheveux-cheris-exposition-au-musee-du-quai-branly-femmes-et-m>
- Les femmes toute une histoire, « Des vêtements et des femmes », 19 octobre 2014, France Inter, émission de Stéphanie Duncan. Invités : Sakina M'Sa (créatrice de mode), Nelly Kapriélian (journaliste littéraire, auteure du livre *Le manteau de Greta Garbo*), Katell Pouliquen (rédactrice en chef adjointe du magazine Marie Claire), Frédéric Monneyron (sociologue de la mode). <http://www.franceinter.fr/emission-les-femmes-toute-une-histoire-des-vetements-et-des-femmes>
- Les femmes toute une histoire, « La lingerie : baromètre de l'émancipation des femmes », 25 janvier 2013, France Inter, émission de Stéphanie Duncan. Invités : Catherine Ormen, (historienne de la mode), Jean Feixas (auteur d'un livre sur le bas, avocat). <http://www.franceinter.fr/emission-les-femmes-toute-une-histoire-la-lingerie-barometre-de-l-emancipation-des-femmes>
- Les femmes toute une histoire, « Les femmes dans la mode ». 26 février 2012, France Inter, Emission de Stéphanie Duncan. Invitées : Catherine Ormen (Historienne), Bouchra Jarrar (Créatrice de Haute couture), Chantal Thomass (Stylise, créatrice de mode). <http://www.franceinter.fr/emission-les-femmes-toute-une-histoire-les-femmes-dans-la-mode-avec-chantal-thomass-bouchra-jarrar-e>
- Point G comme Giulia, « Les talons, en avoir ou pas ? » 27 mai 2013, Le Mouv', émission de Giulia Foïs. Invitée : Marie Hélène Bourcier, sociologue et auteur de *Comprendre le féminisme* et de *Queer Zones 3, Identités, cultures et politiques*. <http://www.lemouv.fr/diffusion-les-talons-en-avoir-ou-pas>
- Service Public, « Mannequin, le corps du délit », 29 mars 2013, France Inter, émission de Guillaume Erner. Invités Sylvie Lécallier (Commissaire de l'exposition « Mannequin. Le corps de la mode » à la Cité de la mode et du design à Paris, chargée

de la collection photographique du musée Galliera à Paris.), Vincent Lappartient (Photographe de mode) Grégory Lassus-Debat (Fondateur et directeur de la publication du mensuel "Causette"), Nathalie Cros-Coitton (Directrice et fondatrice de l'agence de mannequins "Nathalie" à Paris), Géraldine Maillet Romancière (réalisatrice et ancienne mannequin, auteure de *J'ai vécu de vous attendre* et *Le monde à ses pieds*). <http://www.franceinter.fr/emission-service-public-mannequin-le-corps-du-delit>

Documentaires

- « Jeans : une planète en bleu », 55 min., réalisé par Thierry Aguila ; producteurs : Les Films du tambour de soie, ARTE France, Ancora Films, 2010.
- « Les dessous ont une histoire », 61 min., réalisé par Marianne Lamour et Christiane Prigent, BFC Productions, ARTE France, 2004.
- « Les chemins de la beauté » (série documentaire)
 - « Inde, au de-là de Bollywood », 52 min., réalisé par Pierre Combroux, production ARTE France, 2013.
 - « Dakar les dessous de la séduction », 53 min., réalisé par Pierre Combroux, production ARTE France, 2013.
 - « Cuba la saveur des Caraïbes », 52 min., réalisé par Daniel Lainé, production ARTE France, 2013.
- « Les roses noires », 74 min, réalisé par Hélène Milano, Production Art Cinefeel, 2012.
- « T-shirt Stories », 59 min., réalisé par Dimitri Pailhe et Julien Potart, production Ex-Nihilo, 2011.

Expositions

- « Pour vous Mesdames ! La mode en temps de guerre », Lyon, Centre d'histoire de la résistance et de la déportation, du 28 novembre 2013 au 13 avril 2014.
- « Les Dessous de l'Isère. Une histoire de la lingerie féminine. », Grenoble, Musée Dauphinois, du 22 mars 2013 au 30 juin 2014.

Statistiques

- BESSON, Danielle, « Les achats d'habillement depuis 45 ans : davantage de produits importés, des prix en baisse », *INSEE Première*, n°1242, juin 2009.
- BOZON, Michel, « Choix du conjoint », *Idées*, n°143, vol. 3, 2006.
- DE SAINT-POL, Thibault, « Surpoids, normes et jugements en matière de poids : comparaison européenne » *Population et sociétés*, Bulletin mensuel d'information de l'INED, n°455, avril 2009.
- HEBEL, Pascale, MATHE, Thierry, « Comment consomment les hommes et les femmes ? » *CREDOC Cahiers de recherche*, n°309, décembre 2013.

Conférences

- CUDDY, Amy, « Votre langage corporel forge qui vous êtes », TED talk, 2012. http://www.ted.com/talks/amy_cuddy_your_body_language_shapes_who_you_are?language=fr
- GORI, Roland, “La fabrique des imposteurs”, Université de Nantes, 28 février 2014. <https://www.youtube.com/watch?v=2FEtiA18IZU>
- LE HENAFF, Yannick, « La demande d'agrandissement du sexe : une catégorie en construction chez les chirurgiens plastiques », Congrès de l'AFS 2011, Grenoble, 7 juillet 2011.
- LIZRA, Chen, « The power of seduction in our everyday life », TED talk Vancouver, 2013 <http://tedxtalks.ted.com/video/The-Power-of-Seduction-in-Our-E;search%3AAlizra%20chen>
- NGOZI ADICHIE, Chimamanda, “We should all be feminist”, TED Talk, 2013 <http://tedxtalks.ted.com/video/We-should-all-be-feminists-Chim>
- RAMACHANDRAN, Vilayanur, “Les neurones qui ont formé la civilisation”, TED Talk India, 2009. http://www.ted.com/talks/vs_ramachandran_the_neurons_that_shaped_civilization?language=fr
- RICHARDS, Sam, “Une expérience radicale d'empathie”, TED Talk, 2010. http://www.ted.com/talks/sam_richards_a_radical_experiment_in_empathy?language=fr
- SCHWARTZ, Barry, « The paradoxe of choice », TED talk, 2005 http://www.ted.com/talks/barry_schwartz_on_the_paradox_of_choice
- SOHN, Anne-Marie, “Jeunes et corps dans les années 1960”, Séminaire *Genre et corps*, ENS Lyon, 2012

Presse (en ligne)

Amr, T., « Une féministe égyptienne s'affiche nue sur le Web pour la liberté » [WWW Document]. Rue89. URL <http://www.rue89.com/2011/11/13/une-feministe-egyptienne-saffiche-nue-sur-le-web-pour-la-liberte-226504> (accessed 6.4.15).

Anonyme, 2015. « Des Israéliennes manifestent pour le port du short au lycée. » *Le Monde.fr*.

- Anonyme, 2014. « Les plus vieux pantalons du monde sont chinois » [WWW Document]. Le Figaro. URL <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2014/06/06/97001-20140606FILWWW00098-les-plus-vieux-pantalons-du-monde-sont-chinois.php> (accessed 6.4.15).
- Anonyme, 2010. « La plus vieille chaussure du monde découverte en Arménie ». Le Monde.fr.
- Anonyme, 2014, « Concours de «mini-miss» : l'Assemblée vote l'interdiction aux moins de 13 ans » - Libération [WWW Document], n.d. URL http://www.liberation.fr/societe/2014/01/24/concours-de-mini-miss-l-assemblee-vote-l-interdiction-aux-moins-de-13-ans_975314 (accessed 6.11.15).
- Anonyme, 2002. “Saudi Police ‘Stopped’ Fire Rescue,” *BBC*, March 15, sec. Middle East. <http://news.bbc.co.uk/2/hi/1874471.stm>.
- “Ancey: La Police Distribue Des Tracts Pour Rappeler L’interdiction Du Voile Intégral.” 2015. *20minutes.fr*. Accessed August 9. <http://www.20minutes.fr/societe/1656067-20150723-ancey-police-distribue-tracts-rappeler-interdiction-voile-integral>.
- Anonyme, « Ecoliers en culottes courtes » - Archives vidéo et radio [WWW Document]. Ina.fr. URL <http://www.ina.fr/contenus-editoriaux/articles-editoriaux/ecoliers-en-culottes-courtes/> (accessed 6.4.15a).
- Anonyme, « Fashion week : quand Rick Owens fait défiler ses mannequins, le pénis à l’air » [WWW Document]. *ladepeche.fr*. URL <http://www.ladepeche.fr/article/2015/01/26/2036603-fashion-week-quand-rick-owens-fait-defiler-mannequins-penis-air.html> (accessed 6.4.15b).
- Anonyme, « Jupe “trop longue” : Najat Vallaud-Belkacem soutient la décision du collègue » [WWW Document]. URL http://www.lexpress.fr/actualite/societe/fait-divers/jupe-trop-longue-najat-vallaud-belkacem-soutient-la-decision-du-college_1676239.html (accessed 6.4.15c).
- Anonyme, « La campagne “sois un homme”, voile ta femme fait fureur en Algérie » [WWW Document]. *L’Obs*. URL <http://tempsreel.nouvelobs.com/en-direct/a-chaud/2618-algerie-campagne-homme-voile-femme-fureur-algerie.html> (accessed 6.4.15d).
- Anonyme, « Mais pourquoi les gays deviennent-ils des hipsters ? » [WWW Document]. *Rue89Lyon*. URL <http://www.rue89lyon.fr/2013/09/16/mais-pourquoi-gays-deviennent-hipsters/> (accessed 6.4.15e).
- Anonyme, « Presque 1 Français sur 2 est en surpoids » [WWW Document]. *The Huffington Post*. URL http://www.huffingtonpost.fr/2014/03/05/46-des-francais-sont-en-surpoids-obesite_n_4905010.html (accessed 6.4.15f).
- Anonyme, VIDEO. “Se balader seins nus à New York est parfaitement légal » [WWW Document]. URL http://www.lexpress.fr/actualite/societe/video-se-balader-seins-nus-a-new-york-est-parfaitement-legal_1254444.html (accessed 6.4.15g).
- Bouton, E., « Femen, j’ai été interpellée pour exhibition : mon torse nu n’est pas forcément érotique » [WWW Document]. *leplus.nouvelobs.com*. URL

<http://leplus.nouvelobs.com/contribution/1126920-femen-j-ai-ete-interpellee-pour-exhibition-mon-torse-nu-n-est-pas-forcement-erotique.html> (accessed 6.4.15).

Brésillon, T., « Tunisie : le corps féminin, nouveau champ de bataille » [WWW Document]. Rue89 Les Blogs. URL <http://blogs.rue89.nouvelobs.com/tunisie-libre/2012/02/19/tunisie-le-corps-feminin-nouveau-champ-de-bataille-226645> (accessed 6.4.15).

Cathala, A.-S., 2012 « Le budget vêtements des jeunes ne connaît pas la crise » [WWW Document]. Le Figaro. URL <http://www.lefigaro.fr/conso/2012/09/19/05007-20120919ARTFIG00453-le-budget-vetements-des-jeunes-ne-connaît-pas-la-crise.php> (accessed 6.4.15).

Chassat, S., 2014 « La barbe ne fait pas le philosophe... le décolleté, si ! » Le Monde.fr.

Ducret, Q., « Stop aux régimes, les femmes françaises sont les plus minces d'Europe ! » [WWW Document]. Marie Claire. URL <http://www.marieclaire.fr/stop-aux-regimes-les-femmes-francaises-sont-les-plus-minces-d-europe,20121,21565.asp> (accessed 6.4.15).

Dupont, G., 2013 « La supplique des mini-miss » Le Monde.fr.

Faure, S., « En entreprise, le short reste a la porte » - Libération [WWW Document]. URL http://www.liberation.fr/economie/2003/05/29/en-entreprise-le-short-reste-a-la-porte_435224 (accessed 6.4.15).

Gomez, L., « « Tu es jolie aujourd'hui » : je suis une stagiaire tombée au milieu des requins » [WWW Document]. Rue89. URL <http://rue89.nouvelobs.com/2014/05/30/suis-stagiaire-tombée-milieu-requins-252552> (accessed 6.4.15).

Grosjean, B., « Poils pubiens, règles, masturbation : qui veut porter ce T-shirt ? » [WWW Document]. Rue89. URL <http://www.rue89.com/rue69/2013/10/09/poils-pubiens-regles-masturbation-veut-porter-t-shirt-militant-246445> (accessed 6.4.15).

Kucinkas, A., « Pub American Apparel avec une musulmane seins nus : choquant ou ça donne envie d'acheter ? » [WWW Document]. leplus.nouvelobs.com. URL <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/1157007-pub-american-apparel-avec-une-musulmane-seins-nus-choquant-ou-ca-donne-envie-d-acheter.html> (accessed 6.4.15).

Le Blevenec, N., « La charte vestimentaire chic et chiante de France 3 » [WWW Document]. Rue89. URL <http://www.rue89.com/2011/09/21/la-charte-vestimentaire-chic-et-chiante-de-france-3-222860> (accessed 6.4.15).

Mamère, N., « Quel rapport entre « La Marseillaise », la journée de la jupe et Conchita Wurst ? » [WWW Document]. Rue89 Les Blogs. URL <http://blogs.rue89.nouvelobs.com/chez-noel-mamere/2014/05/19/quel-rapport-entre-la-marseillaise-la-journee-de-la-jupe-et-conchita-wurst-232921> (accessed 6.4.15).

Marck, M., « Le beach-volley, ce sport olympique où les filles jouent avec leurs fesses » [WWW Document]. Rue89. URL <http://www.rue89.com/rue89-sport/2012/08/02/le-beach-volley-ce-sport-olympique-ou-les-filles-jouent-avec-leurs-fesses> (accessed 6.4.15).

- Mauriac, L., « Rachida Dati et ses bottines rouges : quand les médias ratent l'essentiel » [WWW Document]. Rue89. URL <http://www.rue89.com/rue89-presidentielle/2012/02/26/rachida-dati-et-ses-bottines-rouges-quand-les-medias-ratent> (accessed 6.4.15).
- Mickiewicz, J., « Beyoncé, Madonna and cie : guerrières ou plaies du féminisme ? » [WWW Document]. Atlantico.fr. URL <http://www.atlantico.fr/decryptage/beyonce-madonna-and-cie-guerrieres-ou-plaies-feminisme-elodie-mielczareck-sophie-bramly-marie-helene-bourcier-690547.html> (accessed 6.4.15).
- Molénat, X., « Mais que cherchent les lolitas ? » [WWW Document]. Sciences Humaines. URL http://www.scienceshumaines.com/mais-que-cherchent-les-lolitas_fr_27931.html (accessed 6.4.15).
- Pellissier, P. recueillis par P., 2012. « L'hypersexualisation des jeunes filles », Le Monde.fr. http://www.lemonde.fr/societe/article/2012/03/06/l-hypersexualisation-des-jeunes-filles-resultat-de-l-influence-du-porno_1652120_3224.html
- Rafenberg, M., « Grèce : Yanis Varoufakis, un ministre de l'Économie rock'n'roll »- Le Point [WWW Document]. URL http://www.lepoint.fr/monde/grece-yanis-varoufakis-un-ministre-de-l-economie-rock-n-roll-28-01-2015-1900383_24.php (accessed 6.4.15).
- Ruble, K., n.d. Video: "My Dress, My Choice" Protesters Demonstrate Against Nairobi Bus Station Sexual Assault [WWW Document]. VICE News. URL <https://news.vice.com/article/video-my-dress-my-choice-protesters-demonstrate-against-nairobi-bus-station-sexual-assault> (accessed 6.4.15).
- Saldanha, A., n.d. Une blogueuse saoudienne en niqab : expérience « sans visage » [WWW Document]. Rue89. URL <http://www.rue89.com/2012/07/27/une-blogueuse-saoudienne-en-niqab-lexperience-detre-sans-visage-234182> (accessed 6.4.15).
- Semmar, A., Algérie : « Une femme ne peut jamais être coupable de m'avoir excité » [WWW Document]. Rue89. URL <http://rue89.nouvelobs.com/2015/03/08/algerie-femme-peut-jamais-etre-coupable-mavoir-excite-258075> (accessed 6.11.15).
- Sfeir, J.-M., « Le punk, « bad boy » que la pub aime bien » [WWW Document]. Rue89 Les Blogs. URL <http://blogs.rue89.nouvelobs.com/vivelapub/2012/02/20/le-punk-bad-boy-que-la-pub-aime-bien-226654> (accessed 6.4.15).
- Toups, M.A., Kitchen, A., Light, J.E., Reed, D.L., 2011. "Origin of Clothing Lice Indicates Early Clothing Use by Anatomically Modern Humans in Africa". *Molecular Biology and Evolution* 28, 29–32. doi:10.1093/molbev/msq234

Essais

- CHOLLET, Mona, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Zones, Paris, 2012.
- DESPENTES, Virginie, *King Kong théorie*, Poche, Paris, 2007.

- DJAVANN, Chahdortt, *Bas les voiles !*, Gallimard, Paris, 2003.
- KIERKEGAARD, *Le journal du séducteur* (1843), Gallimard, Paris, 1943.
- SHALMANI, Abnousse, *Khomeiny, Sade et moi*, Grasset, Paris, 2014.

Caractéristiques des enquêtés

Entretiens individuels		
1500 à 12500 mots, de 30 minutes à 1h30 de conversation (j'estime mon corpus empirique aux environs de 350 000 mots)		
prénom (anonymisé) Age Activité Activité des parents Situation familiale	Ce que je retiens de ma conversation avec eux (les propos entre guillemets sont des extraits de leurs propos)	Attitude concernant la situation d'entretien (en amont/pendant/en aval)
Entretiens individuels hommes (23) réalisés entre 2011-2015		
Alban 17 ans Lycéen Père : technicien Mère : enseignante En couple	Jean T-shirt pendant l'entretien, pour aller au restaurant ou en boîte, il mettrait une chemise ou un tee-shirt à col en V. Il se trouve plutôt à la mode même s'il juge que certains vêtements de mode sont trop efféminés pour lui (pantalons roses, jeans slims pour homme, t-shirt en V trop décolletés) s'ils sont portés dans la vie de tous les jours. Selon lui, même s'il ne faut pas tout faire comme les autres, en matière de vêtements, il s'agit de s'adapter sa tenue à l' « esprit » du milieu dans lequel on évolue: « de se fondre un peu dans le décor, c'est pour le patrimoine après, c'est pas juste pour la personne. » Il n'aime pas que les filles s'habillent comme des « michonneuses » ou que les gens se laissent aller dans leur tenue, comme les adultes parfois et les hippies : selon lui on peut profiter de la vie et prendre soin de soi. Pour lui, il faut se « fondre dans la masse. [...] Mais en avoir conscience. »	Très volontaire et curieux, semble vouloir apprendre quelque chose de la situation. Au départ Alban n'est absolument pas spontané, puis il oublie totalement l'enregistrement. Il finit par me demander de garantir l'anonymat de ses propos. 5000 mots
Antoine 52 ans Enseignant-chercheur Père : employé Mère : au foyer Marié 3 enfants	Le jour de l'entretien, il porte sa tenue habituelle : « Un jean noir, pull noir, et puis sous le pull une chemise... bleue, couleur de gendarmerie d'ailleurs... donc foncé, classique je dirais. Je m'adresse à des étudiants donc je ne dois pas quand même être trop excentrique, de façon à ce que le sujet du cours soit privilégié, par rapport à un vestimentaire quelconque. » Antoine met un point d'honneur à privilégier le fond sur la forme (la seule fois de sa vie où il s'est vraiment préoccupé de la forme lors d'un entretien professionnel très important, il a oublié ses documents de travail : j'ai l'impression qu'il prend cela comme une leçon). Il a une paire de chaussures et quelques chemises spéciales qu'il met lorsqu'il a des réunions importantes à Paris mais il se refuse à porter des costumes et des cravates. Cela reviendrait selon lui à adopter une « symbolique managériale » dans sa tenue. Dans sa jeunesse, il a eu un look un peu « hippie », même s'il ne cherchait pas là-dedans une quelconque « identité ».	Amusé par la demande, il le fait pour rendre service. Est persuadé et tente de me persuader qu'il n'a absolument aucun intérêt pour le vêtement. 5500 mots
Arnaud 24 ans Technicien dans l'agriculture Parents : Agriculteurs exploitants En couple	Il est passé par plusieurs styles vestimentaires tout au long de sa scolarité : de « classe » (vêtements de marques, chemises, chaussures de ville) à Baba-cool (sarouel, dreadlocks). Il explique ces changements par un besoin de se conformer à la norme des milieux (le « moule ») dans lesquels il s'est déplacé, mais déclare cependant n'être jamais complètement « rentré dans le stéréotype ». Si pour lui le style baba-cool a été à une époque significatif d'une aspiration à un mode de vie anticonformiste, il affirme que son style actuel (mélange de chemises, sarouels, jeans plutôt larges, t-shirts à messages alternatifs) n'est plus maintenant que le fruit de choix esthétiques.	Me rend service volontiers, s'implique beaucoup dans la conversation en fournissant beaucoup de détails. L'entretien se déroulant chez lui, il me montre sa garde-robe.

		9500 mots
Arthur 22 ans Etudiant Père : Professeur Mère : Fonctionnaire administration En couple	Arthur s'habille large (baggys, survêtements, tee-shirts et sweats à capuche) mais moins large qu'avant. Il met des vêtements deux tailles au-dessus de la sienne car s'il les choisissait à sa taille, cela ferait trop « fin » ou « enfant ». Il aime les casquettes à visières bombées et les baskets de marque. Il a eu une période du collège au lycée où il cherchait un peu à s' « afficher rebelle » mais en grandissant, il a cherché à s'éloigner des tenues stéréotypées. Il a souffert de la pression de ses camarades concernant le fait d'avoir des marques au collège, ses parents étant par principe contre ce type de consommation. Pour certaines occasions dans lesquels il ne voudrait pas se sentir faire « tâche » (repas de famille, sortie en boîte), il fait l'effort de porter quelque chose de plus « classe » comme une chemise.	Volontaire pour l'entretien. Il semble à la fois vouloir me rendre service et à la fois apprendre des choses de cet échange (c'est une question qui le préoccupe). Il parle très librement.
Baptiste 55 ans Médecin Mère professeure de français Marié, 3 enfants	Le jour de l'entretien, il porte sa tenue habituelle : jean, chemisette. Il a abandonné le port de la cravate qu'il s'était habitué à porter au début de sa carrière pour offrir à ses patients : « une certaine image de marque ». Il possède une « collection de cravates » (entre 50 et 100), quand il en ressort une de temps en temps une cravate, cela amuse ses collègues. Il semble ressentir une certaine fierté à opérer indépendamment de sa femme ses propres choix vestimentaires : « Vous ne m'avez pas demandé mais je vais vous le dire, on ne m'achète pas mes vêtements c'est moi qui me les achète tout seul. C'est moi qui choisis mes vêtements entièrement. » Médecin de réserve, il trouve très élégantes ses tenues de sortie militaires.	8500 mots Accepte pour rendre service. Au début de l'entretien, tourne un peu en dérision mes questions : « Alors j'ai une chemise d'été, je crois que ça s'appelle comme ça... donc à manches courtes... un jean... (rires) des chaussettes, et un slip. Pas de chaussures (rires) ? Si mais... ça fait partie de l'habillement ? C'est pas un habit pour moi. C'est un accessoire mais c'est pas un habit. La ceinture aussi pour vous c'est un habit ? Disons que ça fait partie de la tenue vestimentaire. Voilà, c'est pas un vêtement. Alors c'est comme vous voulez, oui j'ai des chaussures. C'est une tenue habituelle ? Pour travailler ? Oui habituellement j'ai toujours un pantalon (rires)... J'ai toujours un slip, j'ai toujours des chaussettes. »
Eric 51 ans Commerçant Père : commerçant Mère : employée Marié, 2 enfants	Travaillant face à de la clientèle, Eric me parle de son apparence comme une sorte d'image commerciale qu'il a développé au cours des années, à la fois simple, « propre » et « colorée ». Il porte les cheveux longs depuis l'adolescence. Il n'a rien contre la chemise et la cravate s'il est en situation de « demandeur » dans une relation sociale. Il attend la même chose de ses employés, ne tolérant ce qu'il y a « d'ostentatoire » et de « provocant » dans leur tenue vestimentaire (à moins que la personne soit spécialement compétente). Il trouve le smoking élégant, même s'il est la plupart du temps en	4000 mots Accepte volontiers, curieux. Très à l'aise pour exprimer ses opinions, conversation très détendue.
		7000 mots

	<p>jean (il porte des jeans depuis l'adolescence, à l'époque il était envié par ses camarades parce qu'il était l'un des premiers à avoir des jeans importés des USA). Il est dommage selon lui que les femmes s'habillent aujourd'hui de manière moins « féminine » que par le passé.</p>	
<p>Gaëtan 24 ans Ingénieur Parents : commerçants En couple</p>	<p>Gaëtan qualifie son style de « décontracté » ; jeans Levi's, t-shirts ou chemise, baskets.</p> <p>Son parcours professionnel l'a accoutumé au port de la chemise, du costume et de la cravate, et il s'y conforme si besoin est. Au fil des années et des expériences professionnelles, son style vestimentaire personnel « s'est de plus en plus rapproché d'un style professionnel ». Professionnel selon lui : « C'est propre : jean, chemise, c'est le gros standard ». Actuellement en période de chômage et n'ayant pas de budget pour renouveler sa garde-robe, il s'habille « comme un gros sac ». Il n'aime pas les marcel (qui font « beauf »), les pantalons en cuir et les tee-shirts à col en V.</p> <p>Chez les filles : n'aime pas tout ce qui fait « mamie » ou « tapisserie », et que l'on dépasse la limite entre « l'attrayant » et le « vulgaire ».</p>	<p>Par téléphone. Accepte volontiers, curieux. Me déclare à la fin de l'entretien qu'il ne s'attendait pas du tout à ce genre de questions.</p> <p>3500 mots</p>
<p>Jacques 56 ans Policier à la retraite Parents : ouvriers Divorcé, 2 enfants</p>	<p>Policier à la retraite, le jour où je l'appelle, il porte une tenue « décontracté » : jean, chemise, baskets. Pour une sortie au restaurant, il porte volontiers un costume. Il a pris goût au costume (après avoir passé une période d'acclimatation) à la fin de sa carrière, lorsqu'il travaillait à la protection de personnalités politiques. Au cours de sa carrière, il a travaillé en uniforme (tenue très inconfortable selon lui), en civil (pour de la surveillance) et en costume. Il a pu observer des différences dans le comportement des gens selon la tenue qu'il adoptait (en civil = inspecteur, en costume = commissaire).</p> <p>Il évoque avec horreur les barboteuses qu'on lui a fait porter bébé : un vêtement que l'on faisait porter aux garçons et aux filles de manière indifférenciée. Il a d'ailleurs toujours pris soin d'acheter à ses enfants des vêtements différenciés.</p> <p>Le premier vêtement qu'il se souvient avoir acheté à 17 ans est une chemise en soie brillante comme portaient les « Bee Gees »</p>	<p>Par téléphone. Est très content de me rendre service en répondant à mes questions. Il s'exprime sans aucune gêne sur ses pratiques. Il est tellement volontaire qu'il me rappelle deux fois dans l'après-midi pour me parler des choses qu'il avait omises de mentionner.</p> <p>5000 mots</p>
<p>Jean 61 ans Employé à la retraite Père : ouvrier Mère : au foyer Marié, 2 enfants</p>	<p>Issu d'une famille au revenu modeste, Jean me dit avoir un peu souffert de se sentir mal habillé par rapport à ses camarades d'école pendant son enfance et son adolescence. Lorsqu'il a pu s'acheter ses vêtements lui-même, il s'est tourné vers le jean, le tee-shirt et la chemise comme les jeunes qu'il fréquentait alors. Il a finalement gardé cette habitude toute sa vie, n'étant pas contraint vestimentairement dans sa vie. Il se représente le costume comme un « carcan ». Il en a quand même porté un pour son mariage, mais, clair, avec un col Mao. De la même manière, il éprouve une certaine répulsion pour l'uniforme : « l'uniforme pour moi oui c'est l'armée... l'uniformisation des idées ». Il aime les tenues avec des tissus et des couleurs qui « semblent naturels ». Il n'aime pas « tout ce qui brille. Des hauts avec des choses accrochées qui brillent beaucoup... qui se reflètent au soleil tout ça. » Il fait, avec tristesse, le constat d'une régression en ce qui concerne l'apparence féminine : les femmes sont selon lui aujourd'hui moins libres de dévoiler leur corps que dans sa jeunesse.</p>	<p>Par téléphone. Accepte volontiers mais n'est « pas sûr de pouvoir m'apprendre grand-chose ». Me parle ensuite sans aucune gêne.</p> <p>5000 mots</p>
<p>Joris 25 ans Ingénieur Père : travailleur indépendant Mère : au foyer Célibataire</p>	<p>Ingénieur dans une petite entreprise sans dress code explicite, Joris a continué dans son travail à s'habiller comme il en avait pris l'habitude avec des pantalons assez amples, en jean ou toile, et des tee-shirts de couleur (il aime surtout le vert). Lorsqu'il a un RDV avec un client, il fait l'effort de mettre une chemise ou un polo. Il me dit être perçu comme quelqu'un de peu intéressé par la façon dont il s'habille car quand il s'habille de manière coordonnée il a des réflexions du type « ah aujourd'hui t'es bien habillé ».</p> <p>Qualifiant son style de montagnard, il me pointe les différences entre les « gens de la montagne », du Sud de la France, et de la ville. Au cours de sa scolarité, il a été confronté à différentes manières de s'habiller. Au lycée : le « style wesh wesh » (Nike TN et joggings : il me dit avoir essayé sans succès), ou skateur (chaussures de skate et baggy : ce dont il se rapproche). En prépa : « BCBG » (vestes en laine et chaussures pointues ou pour les filles ballerines) : une tenue qu'il n'apprécie pas : « Je trouve que les gens étripés dans leurs vêtements ça les rend coincés. Mais je sais pas si c'est parce qu'ils sont coincés qu'ils sont</p>	<p>Par téléphone. Accepte volontiers, curieux. Surpris à la fin par mes questions.</p> <p>5000 mots</p>

	<p>étriqués dans leurs vêtements... je sais pas quelle est la cause et la raison mais... » Joris trouve qu'il n'y a pas d'intérêt à s'habiller de manière « coincée » si aucun « code social » ne l'impose. « J'sais pas, quand tu vas dans une grande entreprise et qu'il faut que tu sois habillé en pingouin ou... je sais pas, quand tu vas à un mariage, à un enterrement, faut bien des fois faire le pingouin mais... en temps normal... » Il ne comprend pas le fait que des filles puissent marcher en ballerines dans la neige.</p> <p>Il n'aime plus faire les magasins et l'idée de surconsommer des vêtements, les seuls achats qui lui font plaisir sont les vêtements de sport, un type de vêtement qui lui semble utile.</p>	
<p>Ludovic 23 ans Etudiant Père : médecin Mère : comptable Célibataire</p>	<p>Actuellement en haute école d'hôtellerie, Ludovic est soumis à un code vestimentaire strict. Les costumes sont obligatoires pendant la semaine, du lundi au vendredi soir. S'il déroge à cette obligation, il risque l'exclusion. L'apparence est règlementée jusqu'à la longueur de la barbe qui ne doit pas dépasser 4 mm. Pour les femmes, le règlement impose le port du tailleur, pantalon ou jupe (qui ne doit pas être plus courte que le niveau du genou) et des talons de 2-3 cm. Les décolletés sont proscrits. Il se prête au jeu sans problème, évoquant la visée pédagogique de ce règlement : étant donné que c'est la tenue qu'il sera amené à adopter dans sa future profession, autant s'y habituer tout de suite pour que cela devienne quelque chose de naturel.</p> <p>Depuis l'adolescence, Ludovic privilégiait des tenues amples dans lesquelles il se sentait à l'aise : tee-shirts plus larges que sa taille et pantalons en toile. Il s'est mis à changer un peu au cours de ses études et de ses séjours à l'étranger. Il s'est mis à porter des jeans plus près du corps et des chemises, au départ pour entrer en boîte de nuit. Puis face aux réactions positives (notamment de la gent féminine) il s'est habitué à porter ce genre de vêtements.</p>	<p>Par Skype. Accepte volontiers, curieux. Me dira à la fin de l'entretien qu'il a été très surpris par mes questions.</p> <p>6500 mots</p>
<p>Mathieu 29 ans Ingénieur Parents : artisans En couple</p>	<p>Mathieu change de vêtements tout au long de la journée, chacune de ses tenues répondant à un usage particulier : « Alors au boulot je m'habille de plein de façons différentes parce que je vais au boulot en vélo. Alors au boulot je m'habille en jean chemise en général, sauf que le matin je m'habille en trucs de vélo et le soir en trucs de vélo et le midi comme je vais faire du sport j'm'habille en trucs de sport [il a des « panoplies » pour chacun des nombreux sports qu'il pratique] : je me change au moins 3 fois, 4 fois par journée. Et après que ce soit au boulot ou le weekend je m'habille de la même manière, sauf dans des cas précis ou il y a des réunions au boulot, où je m'habille bien, avec un costume ».</p> <p>Il m'explique avoir compris l'importance du port du costume au fil des années. Il me raconte la discussion qu'il a eu avec un jeune homme maghrébin de sa promotion qui lui reprochait de ne pas porter de costume comme tout le monde à la remise des diplômes il était venu me voir et m'avait dit « j'comprends pas pourquoi... c'est dégueulasse, moi je m'appelle Mustafa, donc je pars déjà avec un handicap, j'ai pas le choix. Toi t'as le choix de bien t'habiller ou de pas bien t'habiller et tu fais le choix de te donner un handicap, alors que tu pars avec toutes tes chances. » Un commercial lui a par ailleurs expliqué ensuite que le port du costume cravate lui faisait gagner 15 minutes dans un échange avec un client, 15 minutes où il n'a pas à prouver qu'il est quelqu'un de sérieux.</p> <p>Pour ses choix vestimentaires, il se fait aider par sa copine : « parce qu'elle elle a des bons goûts, elle m'achète mes fringues... mais ça m'intéresse pas du tout d'aller m'acheter des fringues, de chercher, je suis complètement largué. Donc je fais ce qu'elle me dit de faire et voilà. »</p> <p>Il se souvient d'une période au collège où il a dû abandonner le port du jogging, parce que c'était considéré comme « gamin » de porter ce genre de vêtements, les garçons plus vieux « qui commençaient à sortir avec des nanas et tout ça » portant des jeans, ce qui faisait « plus classe ».</p>	<p>Accepte volontiers. N'a aucune difficulté à verbaliser ses pratiques. N'aime pas être coupé.</p> <p>7000 mots</p>
<p>Maxime 25 ans Travailleur indépendant Père : instituteur Mère :</p>	<p>Sportif, il choisit ses vêtements pour leur qualité technique et leur confort. Il distingue cependant ses tenues de « ville » de celles qu'il porte chez lui (à la montagne). Il déclare en général ne pas « faire trop attention » à sa tenue vestimentaire, à l'image qu'il dégage, sans pour autant cultiver un style « négligé ». Il aime que les femmes mettent en valeur leur corps avec les vêtements sans en venir à tomber « dans la provocation » (il donne l'exemple du</p>	<p>Accepte pour me rendre service. Sans vraiment se moquer de moi, il fait de la rétention d'information.</p>

<p>commerçante En couple</p>	<p>string apparent). Il me dit que, jusqu'à ce qu'on lui ait fait comprendre son erreur, il pensait que les questions d'apparence ne concernaient que les filles. Il critique les styles vestimentaires « idéologiques » qui ne sont selon lui que la mise en scène de croyances pas vraiment appropriées (il me donne comme exemple les tee-shirts Anarchy de punks n'ayant jamais lu Proudhon).</p>	<p>3500 mots</p>
<p>Nadir 24 ans Technicien Père : artisan Mère : employée En couple</p>	<p>Le jour de notre entretien, Nadir porte un jean, un tee-shirt et un pull. Il est habillé de manière habituelle pour la journée de travail. Après avoir porté des vêtements trop larges de skate derrière lesquels il se cachait pendant son adolescence, complexé par son corps qu'il trouvait trop gros, il aime aujourd'hui se « composer » des tenues plus étudiées et plus ajustées. Maintenant qu'il se sent bien dans son corps (il fait de la musculation), il ne s'imagine pas cependant porter des vêtements trop moulants, qui vont mieux aux hommes à la carrure plus fine.</p> <p>Sur les autres il n'aime pas le style gothique ou trop fashion : « Fashion c'est vraiment ceux qui vont mettre des trucs qui sortent des magazines, et qui vont durer que le temps de l'été quoi. C'est pas non plus très élaboré, c'est pas très personnel non plus, c'est vraiment « je suis ce qu'il y a en devanture de magasin et dans les magazines ». Fashion pour moi c'est ceux qui vont mettre les tee-shirts ultra-moulants avec 50 000 strass dessus, les lunettes à paillettes... ». Il se définit comme « ouvert d'esprit » vis-à-vis de l'apparence des autres : ce qui fait qu'un visage souriant l'emporte sur une tenue qui ne lui plaît pas a priori. Il aime les tenues claires : « j'ai le souvenir d'avoir été plutôt impressionné, entre guillemets, une fois au lycée quand j'ai vu une amie de classe arriver avec des vêtements tout en blanc... j'trouvais ça très beau, d'ailleurs j'ai pas été le seul à lui faire la remarque... ça c'est vrai le clair, le lumineux c'est des vêtements qui peuvent donner un bon premier effet quoi. »</p>	<p>Par téléphone. Accepte volontiers. Répond très honnêtement à mes questions.</p> <p>3000 mots</p>
<p>Patrick 53 ans Vendeur Père : ouvrier Mère : au foyer Marié, 2 enfants</p>	<p>Patrick me dit être incapable de savoir si un vêtement lui va ou non. Il s'occupe quand même d'acheter ses vêtements, mais lorsqu'il montre ses achats à sa femme ou ses filles, on lui souvent : « mais c'est trop moche ! ». C'est pour cela que lorsqu'il fait les magasins avec sa femme, il lui demande conseil. Il aime les couleurs « passe-partout » : le noir, le gris. Pour travailler, il porte le tee-shirt et le pantalon foncés de sa société. Il aime bien le côté pratique des pantalons ayant des poches aux genoux, pour pouvoir y ranger plein de choses. Il aime bien porter des chapeaux, il en possède deux actuellement. Il n'en a jamais acheté, le premier qu'il a eu appartenait à son grand-père.</p> <p>Lorsque je lui fais évoquer les vêtements qu'il a porté dans le passé, il me parle d'un short qu'il détestait. Il se souvient qu'à cette époque il attendait avec impatience de porter des pantalons, des habits du dimanche et de la barboteuse rose qu'il portait bébé dans laquelle on l'a photographié. Il a bien eu quelques habits à la mode vers ses treize ans : les pantalons pattes d'éléphant, et un pantalon blanc, très étroit, pour lequel il fallait s'allonger sur le lit afin de l'enfiler. Il évoque en rigolant le jeu qui consistait embêter les filles en descendant la fermeture éclair située à l'arrière de leurs pantalons à cette époque.</p> <p>Patrick se moque donc de sa façon de s'habiller, mais lorsque je lui demande ce qui lui plaît sur les autres il me répond ceci : « Ben un beau costume bien taillé, comme celui de la pub avec George Clooney, bon il arrive... on se sent que c'est un truc bien taillé, que c'est pas un truc qu'il a acheté à Casino. Ça effectivement ça lui va très bien, sur moi je suis pas sûr. »</p>	<p>« Alors on va parler chiffons » : voici ses premiers mots. Patrick se montre plutôt réticent (en plaisantant) à l'idée de faire cet entretien. Il se demande bien ce qu'il va pouvoir me raconter puisque les vêtements ne l'intéressent pas. Il se moque de la manière dont il s'habille et me dit qu'il aurait préféré que je l'interroge sur ses goûts musicaux ou le matériel hifi, domaine pour lequel il ne compte pas ses dépenses.</p> <p>4000 mots</p>
<p>Pierre 29 ans Animateur Père : ingénieur Mère : aide à domicile En couple</p>	<p>Je rencontre Pierre après sa journée de travail, il porte un jean, un polo et veste en cuir. Il me dit en plaisantant qu'il porte ce qu'il a identifié avec ses collègues comme étant le <i>dress code</i> de l'animateur : le jean pas trop large et un col apparent. Cet « uniforme » est un moyen de rendre un peu plus conforme son apparence car il porte des dreadlocks, deux boucles d'oreille et un piercing : il évite donc de porter ses baggy les plus larges (il porte des baggy depuis le collège et me dit en rigolant qu'il n'aime pas les slim) et ses tee-shirts à têtes de mort lorsqu'il est au contact du public. Musicien, Pierre porte sur lui les traces de ses attachements musicaux : le baggy pour ses premiers CD de rap, le cuir pour le côté rock, les dreadlocks et les piercings pour le neo-metal (il doit souvent expliquer aux gens qui l'interpelle sur ses cheveux qu'il n'est pas</p>	<p>Intéressé par le sujet de la conversation car « un peu pépette » selon ses propos et intéressé par les sous-cultures urbaines.</p> <p>Conversation très dense et détendue. C'est l'un des rares hommes interrogés qui semble vraiment concerné par</p>

	<p>rasta). Il a cependant largement atténué l'aspect « rock » de son apparence par rapport à ses années collège-lycée, où il avait, avec sa bande de copains musicien, une allure beaucoup plus grunge.</p> <p>Il m'explique que depuis qu'il travaille dans l'animation, et notamment dans des quartiers populaires, c'est avec plaisir qu'il se laisse influencer par les pratiques vestimentaires des jeunes qu'il encadre : il a intégré à son vestiaire des baskets « fashion » (de marque) et des lunettes de soleil. Lorsque je l'interroge sur la manière de s'habiller des jeunes qu'il côtoie, il m'explique l'importance des marques pour eux et que lorsqu'il y a des problématiques budgétaires dans les familles, les parents vont volontairement habiller leurs enfants de marques pour ne pas se faire stigmatiser. Il me parle aussi du fait que certaines filles : « pour pas qu'on les emmerde, elles s'habillent en gars, clairement, les baskets les machins, t'en as beaucoup ». Il me renvoie à ce sujet vers le documentaire <i>Les roses noires</i>.</p>	<p>les questions d'apparence. Il est capable de décrire précisément l'allure de chacun des membres de sa famille, de remarquer des différences entre les gens...</p> <p>10000 mots</p>
<p>Samuel 26 ans Logisticien Père : technicien Mère : vendeuse En couple</p>	<p>Samuel me semble le seul des hommes interrogés à vraiment aimer les vêtements. Il me décrit sa tenue de manière très précise en détaillant le prix, le moment de l'achat, les marques : « En bas : Nike Blazer bleues... bleues un peu électro on va dire. Ensuite... lacées volontairement non jusqu'au bout. Ensuite un sarouel Asos, acheté il y a à peu près 2 ans... après le fait que la couleur soit un peu partie, je le kiffe encore plus on va dire. Après, ceinture Armani, vraie... parce que souvent les gens mettent des fausses... achetée il y a 3 ans à peu près 150 euros... [...] Polo H&M acheté vendredi dernier, une quinzaine d'euros, une montre Diesel, 200 euros... cadeau, pareil... bijoux de Turquie et lunettes Ray-Ban Clubmaster. » Le jour de l'entretien, il est en vacances. Il me dit que pour le travail, il s'habille de manière un peu plus stricte (moins de couleurs, de motifs et des coupes plus simples). Trouver et porter des vêtements qui lui plaisent est un réel plaisir pour lui, de même que de recevoir des compliments. Parfois il se fait « traiter de fashion » et on le soupçonne de dépenser une fortune dans sa tenue, mais il m'explique qu'il arrive à trouver des choses qui lui plaisent à prix tout à fait abordable. Avec un de ses frères, ils achètent le même genre de vêtements et se les échangent parfois. Lorsque je le fais parler de ses vêtements d'enfant, il me parle d'une photo qu'il vient de retrouver où il porte un nœud papillon rouge et un tee-shirt violet « déjà il y avait de la folie [...] j'aimais déjà même tout petit mettre un petit accessoire. »</p> <p>Il n'aime pas les tee-shirts moulants chez les hommes, même s'ils font de la musculation. Chez les filles, il n'aime pas : « les pouffes avec des trucs trop moulants. Après tu peux avoir un beau corps... mais mettre des choses trop moulantes ça met pas forcément bien en valeur au contraire... des fois c'est même moche donc heu... j'aime pas trop tout ce qui est trop moultant, aussi tout ce qui a trop de coutures, trop d'écritures... après... qu'est-ce que j'aime pas ? Si... tout simplement ce que tout le monde a. [...] J'sais pas je pense qu'il faut vraiment se démarquer quand même. J'aime pas les kékés dans leur tenue, j'sais pas comment on appelle ça... les mecs... tout le monde machin... J'aime pas trop aussi dès qu'il y a trop de strass aussi, je trouve ça vilain. »</p>	<p>Très impliqué dans la conversation car il adore les vêtements. Samuel est manifestement intéressé par le fait de s'exprimer sur ses goûts vestimentaires. Il me demande également de le prévenir de mes futures publications sur le sujet.</p> <p>5500 mots</p>
<p>Stephen 19 ans Lycéen, en alternance Mère : femme de ménage Célibataire</p>	<p>Lors de l'entretien, Stephen porte un tee-shirt, un pull, un jogging et des chaussettes Adidas, et aux pieds des Nike Air Max. Il m'explique qu'il privilégie cette tenue parce qu'elle est décontractée, qu'il ne faut pas que l'on s' imagine en le voyant que c'est un « cassos ». Lorsqu'il va en boîte et qu'il doit s'habiller « classe », il porte un jean et un pull. Le jean lui sert aussi de bleu de travail car il n'a pas le droit de travailler en jogging. Chez les filles, il aime les leggings, les jeans slim et les talons hauts.</p>	<p>Par téléphone. Accepte pour rendre service. Stephen semble très gêné de s'exprimer à ce sujet, n'étant pas sûr de la pertinence de ses réponses. Répond sans s'étendre.</p> <p>1500 mots</p>
<p>Théo 20 ans Etudiant Père : employé Mère : aide-soignante</p>	<p>Le jour de l'entretien, Théo porte un tee-shirt « qui frise la gayzitude » et un short. Ses premiers souvenirs de vêtements sont la tenue militaire qu'il mettait enfant pour jouer à la guerre. Pendant son enfance et son adolescence, il a porté un style « skateur » : baggy, tee-shirts larges et chaussures de skate. Il a souffert au collège du fait d'être trop fin, et plus petit que les autres, ce qui lui valait les moqueries de certains de ses camarades. Quand il a commencé ses</p>	<p>Très à l'aise pour discuter de ce sujet. Le thème semble l'intéresser car il est conscient d'avoir changé ses habitudes</p>

	<p>études, il a eu envie de changer de style, s'est fait conseiller des vêtements par une vendeuse dans un magasin, et à commencé à intégrer plus de diversité à sa garde-robe. Des fois, il essaye des choses qui ne sont pas des réussites (il me donne l'exemple d'un cardigan qu'il a arrêté de porter face aux nombreuses railleries de ses amis). Lorsque je le questionne sur les vêtements qu'il aime bien mais ne se verrait pas porter, il me dit qu'il aimerait bien avoir un beau costume, mais qu'il ne saurait pas à quelle occasion le porter et que cela renverrait une image trop sérieuse.</p> <p>Théo n'aime pas : « Les trucs de hippie (rires), mais c'est plus par sarcasmes qu'autre chose. Les joggings tout ça je peux pas y voir. Parce que forcément, si tu t'habilles de telle façon ou de telle façon, ben forcément tu vas rentrer dans un groupe de personnes qui s'habillent comme ça et y a pas que les habits y a la manière de penser derrière. » Il n'aime pas non plus que les fillettes portent des vêtements portés par des femmes de 20 ans comme des leggings. « Ben je trouve que c'est que tu veux juste montrer ton cul. Franchement. Ben après t'sais j'ai des copines qui en mettent et puis on en rigole. Ça fait tout de suite référence à ça... genre chaudière, des trucs comme ça. » Il n'aime pas la « provocation » chez les femmes, il aime au contraire quand elles dégagent une impression de sérénité dans leur mise.</p>	<p>vestimentaires en quelques années. Je lui fais réaliser l'entretien deux fois, pensant avoir effacé par mégarde le premier enregistrement. Il se prête au jeu très volontiers. Les propos sont sensiblement les mêmes.</p> <p>Les deux entretiens se font sur le ton de la plaisanterie et de la confiance.</p> <p>8000 mots (2 entretiens dont un non-intégralement retranscrit)</p>
<p>Thierry 60 ans Technicien Père : marin Mère : au foyer Marié, 2 enfants</p>	<p>Technicien, Thierry passe toute la semaine en tenue professionnelle (Equipement Professionnel de Sécurité). Il me souligne les aspects contraignants de la tenue mais aussi sa nécessité comme outil d'identification pour les clients. Il me dit que contrairement à ses deux filles et sa femme, il n'est « pas très mode » : « c'est vrai que vous les filles en général vous êtes quand même plus axées... bon après c'est peut-être un cliché hein, mais vous avez quand même plus de goût... ». Jeune durant 1970, « où la mode était très bizarre », il ne s'habillait « surtout pas comme » certains qui portaient des « cols Claudine et des pattes d'éph ». Il avait horreur de l'aspect « recherché » ou « minet » dans la tenue vestimentaire : « nous on était baba-cools alors... c'était décontracté. [...] On disait : « Tiens voilà des cheveux, y a quelqu'un en-dessous ». C'était ça notre devise. » Il me dit avoir été « traumatisé » par les barboteuses qu'on faisait porter aux bébés des deux sexes à son époque. Lorsqu'il a fini sa journée de travail, il quitte son uniforme professionnel pour endosser celui de beaucoup d'hommes : un jean Levi's 501 et un tee-shirt</p>	<p>Conversation très détendue, Thierry évoque ses pratiques et ses opinions avec plaisir.</p> <p>6000 mots</p>
<p>Thomas 27 ans Technicien Parents : employés Célibataire</p>	<p>Le jour de l'entretien, Thomas décrit sa tenue ainsi « J'suis habillé en noir, en haut. Tee-shirt, jean, banal. Classique, rien d'exceptionnel. J'cherche pas l'extravagance. » Il préfère les tee-shirts aux chemises, dont il n'est pas sûr qu'elles lui aillent très bien, car elles font « trop classe ». Enfant, il était beaucoup plus souvent en jogging qu'en jean et, bien qu'il porte des jeans aujourd'hui, il les trouve toujours aussi inconfortables. Les jeans j'ai jamais supporté. Il me dit n'avoir pas de style particulier, d'acheter les vêtements qui lui plaise sans se poser la question de savoir si cela va s'accorder avec le reste de sa garde-robe. Il rigole d'ailleurs en me racontant qu'il a vu un groupe de jeunes hommes essayer des vêtements tout en les associant avec des photos de leurs précédents achats pour voir si cela pouvait s'assortir.</p> <p>Etant donné que dans les travaux qu'il fait, il est amené à se salir, il porte la plupart du temps des vêtements « de travail » qu'il a récupérés au fil des années : « des trucs soit déchirés, soit abimés, sales, déteints ».</p> <p>Thomas n'aime pas : le « bling-bling », les filles « qui veulent être trop parfaites », que les gens aient une allure trop « négligée », les talons aiguille qui lui « cassent les oreilles », les baggys (il en a porté mais les supporte de moins en moins), les hommes qui ressemblent à Mickael Vendetta, les pantalons blancs qui font « cucu », les « gamines de 12-13 ans qui sont habillées comme des salopes de 20 ans », que les « filles veulent ressembler aux hommes » et que « les hommes veulent un peu trop ressembler aux filles », etc.</p>	<p>Thomas avait envie de parler. J'en profite pour faire un entretien avec lui, le prévenant des modalités techniques, mais il ne se rend vraiment compte de l'enregistrement qu'à la fin de la conversation. Me répond donc très spontanément.</p> <p>7500 mots</p>
<p>Vincent 29 ans Architecte/designer Parents : artistes Célibataire</p>	<p>Vincent aime les vêtements, leur forme, leur volume (les cols notamment) mais il n'aime pas s'encombrer de vêtements inutiles et n'est « pas du tout intéressé » par la mode. Pour lui, la tenue vestimentaire est une question de situation : « J'aime bien avoir des habits qui... soient solides et parfaitement adaptés à la situation. Du coup j'ai des habits de bricolage parfaits pour le bricolage, de</p>	<p>Au début de l'entretien, Vincent semble un peu gêné par mes questions puis se prête au jeu sans problème. Il</p>

	<p>montagne parfaits pour la montagne, et des habits de ville parfaitement ville. Et j'ai tendance à changer de tenue vestimentaire sans aucune difficulté selon l'activité que je suis en train de faire. Et je préfère changer de tenue vestimentaire pour avoir l'habit qui correspond à ce que je suis en train de faire plutôt que d'user inutilement l'habit qui n'est pas fait pour ça. » Il prend grand soin de ses affaires en général, reprise ses vêtements (il en a certains qui datent de l'époque du collège qu'il porte encore, de manière plus ajustée qu'avant), cire ses chaussures.</p> <p>Il me semble être celui de mes enquêtés qui se caractérise le plus par sa non-consommation de vêtements et son rapport intellectualisé aux vêtements (très bonne connaissance de l'histoire de la mode). Il me dit avoir beaucoup apprécié le fait de se faire faire des pantalons sur mesure chez un tailleur lorsqu'il habitait Barcelone : « Je trouvais ça assez cool car du coup je prenais le temps d'aller pour qu'il prenne les mesures, choisir le tissu... je préférerais que ça soit un peu comme ça et cetera. J'aimais bien le fait de prendre le temps de fabriquer l'habit. » Particularité : « Les chaussettes j'en achète 22 d'un coup. Elles sont bleues les nouvelles. (rires) Pour pouvoir les mettre dépareillées. » Il trouve que les habits deviennent intéressants lorsqu'ils sont « habités » par la personne qui les porte : « J'veux dire c'est pas seulement : « Tu t'es mis une jupe ou tu t'es mis un truc... » et j'trouve qu'il y a certaines personnes où... l'habit tu le vois en lui-même, tu te dis « il n'a absolument aucun intérêt »... mais la personne est vraiment bien dans son corps avec cet habit-là, du coup l'habit devient intéressant. »</p>	<p>semble être intéressé par la question du rapport des gens aux objets, et à l'histoire des objets en général. Il m'apprend des choses sur l'histoire de certains vêtements : des babouches, des chapeaux des femmes péruviennes, des toques en fourrure des Juifs orthodoxes israéliens.</p> <p>9500 mots</p>
<p>Yann 23 ans Technicien Père : employé Mère : employée Célibataire</p>	<p>Yann qualifie son style vestimentaire de « sobre », « simple », il n'aime pas les tenues trop « tape-à-l'œil ». La plupart du temps, en jean et tee-shirt, il choisira ses plus beaux habits ou les plus usés selon le type d'activité qu'il prévoit : des jeans plus abimés pour le skateboard, des chemises et des jeans plus ajustés pour des soirées avec des étudiants en droit. Il accepte sans problème son uniforme de travail mais préférerait quand même travailler avec des vieux vêtements personnels, car il n'aime pas le fait d'être tout de suite identifié à son entreprise par son vêtement. Il achète souvent ses vêtements lorsqu'il part en vacances, de manière à ce qu'ils aient « une histoire ». De manière générale, il aime que les gens aient un style « décontracté », « posé », ce qui peut selon lui traduire une certaine ouverture d'esprit et un mode de vie festif. A l'inverse, il n'est pas attiré par les gens qu'il qualifie de « précieux ». Il me donne un exemple de quelqu'un de « précieux » : « il est pas intéressant, il parle que de lui... machin... du sport, de son corps... il faut qu'il fasse attention à ce qu'il mange... et j'ai pas trop de trucs à lui dire au final. »</p>	<p>Conversation très détendue, au cours de laquelle Yann se rend compte qu'il n'a pas l'habitude de mettre des mots sur les pratiques vestimentaires.</p> <p>4500 mots</p>
<p>Entretiens individuels femmes (35) réalisés entre 2011 et 2015 (dont 14 uniquement sur la chaussure)</p>		
<p>Agnès 21 ans Etudiante Père : ingénieur Mère : psychologue Célibataire</p>	<p>Agnès est une informatrice très intéressante car elle a passé par tous les styles vestimentaires et se souvient des raisons de ces changements avec beaucoup de détails. Elle commence par me raconter la manière dont l'habillaient ses parents lorsqu'elle était enfant : « avec ces caleçons dégueulasses (rires) que j'pense on a toutes eu un peu. Qui sont comme des leggings mais sans rien dessus, avec des p'tites fleurs, des machin moches... » (effectivement, j'ai porté la même chose dans les années 1990, et cela me laisse le même souvenir). Elle n'est pas moins critique lorsqu'elle évoque le moment où elle a commencé à faire ses propres choix « J'avais eu ce jean, pattes d'éph', où y avait des p'tits chiens délavés dessus, c'était immonde (rires) c'était immonde ». Au collège elle a essayé les joggings de « racaille », les baggy de « skateuse » ; au lycée on l'appelait « babsoulette » pour ses sarouels et sa longue chevelure bouclée ornée de perles ; puis elle s'est tournée vers une tenue plus « passe-partout » pour arriver à ses habitudes vestimentaires actuelles : des mini-shorts, de la couleur et des dreadlocks (elle n'a jamais supporté ses cheveux bouclés :</p>	<p>Intéressée par le sujet lorsque j'évoque avec elle mon travail : se propose d'elle-même pour l'entretien. Aborde tous les sujets sans aucune gêne.</p> <p>9500 mots</p>

	<p>« l'inverse de la mode »). Sa tenue le jour de l'entretien : « alors je porte des baskets avec ce que je dirais des motifs un peu Aztèques, des espèces de triangle et des machins, des couleurs. Des chaussettes grises, chaudes. Un legging plus un autre legging dessus pour ne pas avoir froid. Noirs. Un p'tit short, que j'ai acheté à Emmaüs (rires), et qu'est trop bien. En jean, voilà, bleu foncé. Après dessous j'ai un p'tit tee-shirt noir, une chemise à carreaux, un peu trop grande, que j'ai mis une ceinture dessus pour qu'on puisse voir mon short, sinon on le verrait pas. Une écharpe que j'ai trouvée... qu'est très jolie, qu'est noire avec des p'tits points de toutes les couleurs... par-dessus un gilet que j'ai trouvé aussi. » Aujourd'hui, elle ne pas prend le temps de s'acheter des habits : « parce que voilà, c'est pas très important, puis... faut payer en plus »</p> <p>La stratégie vestimentaire d'Agnès a consisté à tenter de contourner les étiquettes stigmatisantes qu'on pourrait lui accoler : « racaille », « pute », « hippie ». Elle m'explique de manière très détaillée les difficultés qui existent aujourd'hui pour les jeunes filles à s'identifier pleinement à la catégorie « fille ».</p> <p>Ayant travaillé dans un collège en tant que surveillante, elle s'est faite reprocher, sur le ton de la rigolade, la longueur de ses shorts par le CPE, qui lui avait demandé de ne pas s'habiller « plus court que les élèves quand même ».</p>	
<p>Alice 72 ans Institutrice à la retraite Père : douanier Mère : au foyer Mariée, 2 enfants</p>	<p>Son placard présente une grande diversité de chaussures : ballerines, mocassins, chaussures à petit talon, chaussures fermées en cuir, bottes de neige, bottes d'hiver, de nombreux nu-pieds et de multiples sortes de chaussures de sport ou de détente. Elle me parle avec un brin de nostalgie des soirées passées à valser en talons aiguilles pendant sa jeunesse.</p>	<p>Entretien sur la chaussure. Accepte volontiers pour me rendre service. Répond à mes questions de manière très détaillée.</p> <p>5000 mots</p>
<p>Amélie 19 ans Serveuse En couple</p>	<p>Plus grande que la moyenne, elle a du mal à trouver des pantalons à sa taille, elle porte donc très souvent des jupes courtes. Décomplexée de ses rondeurs aux hanches par une expérience de modèle photographique en « grande taille », elle aime que les femmes « assument leurs formes » et ne se cachent pas derrière des vêtements trop amples. Dans son travail, elle dit s'habiller dans le compromis entre une tenue sexy, féminine et une tenue correcte (ne pas donner l'impression au client d'être dans un défilé de mode et représenter l'état de la cuisine). Ayant été serveuse dans un club libertin, elle n'a rien contre les tenues très sexy, mais elles doivent selon elle être portées par goût et non par volonté de plaire. N'ayant pas un budget très élevé, elle s'habille dans des magasins à bas prix : Jennifer, Pimkie, Carol...</p>	<p>Se greffe d'elle-même à la conversation que j'avais avec Charlène pendant leur pause. Je profite de son intérêt pour le sujet et de sa liberté à parler pour glaner des informations.</p> <p>7000 mots</p>
<p>Annabelle 35 ans Cadre Père : chef d'entreprise Mère : assistante de direction</p>	<p>Doc Martens, chaussures compensées, escarpins, babies Repetto : Annabelle a des goûts très diversifiés. C'est celle des enquêtées qui fait preuve de la plus grande fidélité à une paire de chaussures : elle a réussi à garder ses Converse du collège en état de marche.</p>	<p>Par téléphone. Entretien sur la chaussure. Se livre volontiers à l'exercice pour rendre service, d'autant plus volontiers qu'elle a l'habitude de ce genre de conversation car elle est amenée dans son travail à mener des entretiens.</p> <p>6000 mots</p>
<p>Anne 25 ans Etudiante Mère : vendeuse En couple</p>	<p>Elle aime l'aspect carnavalesque de l'habillement, elle affirme avoir été influencée par les habitudes des gens de la rue qu'elle a longtemps fréquenté (influence punk, détournement d'objets standardisés), elle a un attachement particulier pour ses nombreux piercings. Elle s'habille de manière assez extravagante et colorée, aime provoquer des réactions avec sa tenue, elle porte beaucoup de jupes et adore le cuir. Elle profite de l'absence de contrainte vestimentaire du milieu universitaire et de</p>	<p>Fait preuve de beaucoup d'enthousiasme durant l'entretien. Le vêtement est quelque chose d'important pour elle et Anne a des facilités à exprimer ses expériences.</p>

	son lieu de travail actuel, avec la peur de devoir un jour freiner ses envies. Elle s'habille essentiellement en friperies et en magasins à bas prix.	12500 mots
Audrey 27 ans Serveuse Mère : femme de ménage Célibataire	Après avoir haï les robes que lui offrait sa grand-mère (puisqu'elle préférait jouer aux petits soldats avec ses frères), Audrey a porté des baggys pendant une adolescence où elle se sentait en surpoids : elle se définit aujourd'hui comme « coquette ». Elle collectionne les talons hauts, elle porte de tout : jeans, minijupes, shorts (joggings chez elle quand elle traîne le dimanche), elle passe des journées entières dans les magasins. Elle se maquille beaucoup, va fréquemment chez le coiffeur. Elle déclare aimer plaire et recevoir des compliments, cependant selon le contexte où elle travaille, elle ne sera pas aussi coquette (lorsqu'elle travaille dans le social, elle cherche plutôt à mettre une distance avec les personnes handicapées et ne porte pas de jupes). Elle achète beaucoup de vêtements mais souvent à bas prix.	Très enthousiaste à l'idée de faire l'entretien. Apprend des choses sur elle-même au cours de la conversation. Je lui propose de réitérer l'exercice un an après : pour observer les modifications dans les habitudes vestimentaires, approfondir certaines questions et vérifier la stabilité des associations d'idées. 1. 9000 mots 2. 8000 mots
Camille 25 ans Chargée de mission Parents : employés En couple	Me dit ne pas réellement aimer les chaussures du fait d'un complexe vis-à-vis de la grandeur de ses pieds. Son travail et ses loisirs impliquant des déplacements sur terrains accidentés, elle porte la plupart du temps des baskets. Le fait de s'être mise récemment à développer un certain attrait pour les sandales. Elle envisage d'acheter prochainement une paire de chaussure « habillé » en vue de rendez-vous professionnels « importants ».	Entretien portant uniquement sur la chaussure. Camille ne se sent pas être la meilleure informatrice sur le sujet. 3000 mots
Catherine 53 ans Employée Divorcée, 2 enfants	Face à des problèmes de dos récurrents, elle a dû abandonner l'habitude de porter de chaussures compensées. Privilégiant son confort, elle ne préfère à présent les chaussures plates (alors que son idéal esthétique reste le talon), les chaussures de sport et possède une petite collection de bottes de cowboy.	Entretien portant uniquement sur la chaussure. Par téléphone. Veut bien me rendre service mais ne pense pas être la meilleure informatrice parce que « ne s'habille pas ». 3000 mots
Charlène 25 ans Serveuse Père : peintre en bâtiment Mère : directrice résidence En couple	Elle adore les vêtements, dépense beaucoup d'argent pour être à la dernière mode. Elle collectionne les talons hauts mais ne les porte que rarement (car ce n'est pas confortable pour le service). Une fille doit selon elle dans son travail s'habiller de manière sexy sans tomber dans la vulgarité (qui correspond pour elle à un manque de contrôle du vêtement, « une tenue de routier »). Se définissant elle-même comme « ronde », elle exprime un dégoût tout particulier pour les grosses femmes qui portent des vêtements trop courts.	M'accorde l'entretien pour me rendre service. Elle tourne mes questions en dérision. 7000 mots
Charlotte 30 ans Cadre commerce Célibataire	« Fashionista » comme elle se décrit, Charlotte possède tant de chaussures qu'elle ne parvient pas à (ou préfère ne pas) les énumérer : plus d'une trentaine, c'est tout ce qu'elle peut me dire. Elle me dit pourtant être une consommatrice « raisonnable ». Elle aime assortir ses chaussures à ses tenues, elle en transporte souvent une ou deux paires dans son sac à main.	Participe volontiers à mon enquête. Très enthousiaste à l'idée de parler de ses goûts et habitudes. L'entretien se déroule sur son lieu de travail. 3500 mots
Christine 58 ans Caissière Père : technicien Mère : au foyer Mariée, 2 enfants	Lorsque j'interroge Christine sur ses premiers souvenirs de vêtements, elle me parle d'abord d'une photo de sa mère dans une tenue « classe », différente des vêtements simples qu'elle portait pour s'occuper de ses cinq enfants à la maison. Elle évoque ensuite sa blouse d'école, rose à liseré bleu, presque identique à celle de sa sœur jumelle, bleue à liseré rose. Dès l'adolescence elle a adopté le pantalon qu'elle n'a pas lâché depuis. Elle me dit avoir toujours été plus du « côté masculin » que sa	Christine semble assez enthousiaste à l'idée de discuter avec moi. Elle se livre d'une façon très honnête et avec beaucoup de détails.

	<p>sœur, plus féminine. A cette époque elle était passionnée de sport mécanique et fréquentait plus les garçons : elle parle d'elle-même comme d'un « garçon manqué » mais me dit qu'il s'agit d'un « terme faux ».</p> <p>C'est l'une des rares personnes de mon échantillon qui apprécie le style gothique. Elle n'a jamais osé l'adopter mais trouve le noir très beau (elle en porte beaucoup) et trouve les jeunes filles gothiques très féminines. Lorsque sa propre fille s'habillait en gothique au lycée, ses collègues de travail jasaient en la soupçonnant de délinquance : « j'avais beau leur dire « mais attendez, tu peux être très bien nippé et tout et puis sniffer de la coke hein, ils font quoi dans les grandes agences bancaires et tout ? » (rires) Ils ont le costard à j'sais pas combien et ça les empêche pas de se faire leur ligne de coke donc voilà. ».</p> <p>Elle m'explique son attirance pour les tenues foncées de cette manière : « C'est peut-être une façon aussi de se fondre, dans la masse. On se retourne peut-être moins sur une personne en noir que sur des couleurs très flashy. J pense qu'il y a aussi tout ça. Une façon... pas de se dissimuler, mais d'être passe-partout, te faufiler dans la masse, on te voit pas trop... hop, une silhouette noire qui passe et c'est bon. Y a rien qui te tape à l'œil... ». Pour son mariage elle a fait l'effort de porter une tenue plus colorée, mais seulement pour la mairie et les photos. Elle est ensuite allée se changer pour être plus à l'aise.</p> <p>Peu dépensière sur sa tenue vestimentaire, ce sont souvent ses filles qui lui renouvellent sa garde-robe, parfois de manière un peu « brutale », en l'emmenant par exemple dans un magasin de chaussures pour lui en offrir une paire en cadeau et jeter ses anciennes à la poubelle.</p>	8000 mots
<p>Corinne 42 ans Journaliste Père : ingénieur Mère : au foyer Divorcée</p>	<p>Adore les chaussures, mais pas n'importe lesquelles. Son slogan : « Plus c'est haut, plus c'est beau ». Elle me déclare supporter une certaine dose de souffrance du pied pour plus d'élégance en escarpin (elle alterne un jour sur deux avec des ballerines), et ne tolère pas les baskets (à la rigueur une paire de Converse pour marcher en vacances). Elle déteste les Uggs, chaussures qui représentent pour elle « la laideur éphémère d'une société en surconsommation ».</p>	<p>Par téléphone (particulièrement efficace). Je l'appelle pendant sa pause déjeuner, elle n'a pas beaucoup de temps mais des opinions très tranchées (travaille dans le design, est consciente de ses goûts).</p> <p>2500 mots</p>
<p>Dominique 51 ans Surveillante Mariée, 3 enfants</p>	<p>Bottines, ballerines, santiags, bottes, tennis, nu-pieds de toutes sortes : Dominique a accumulé un gros stock de chaussures (dont elle ne met pas la moitié). Certaines sont ramenées de voyages, certaines récupérées à des amies. Elle aime les chaussures extravagantes (par exemple les chaussures de <i>drag queen</i>), les regarde comme des œuvres d'art mais ne serait pas prête à dépenser des grosses sommes d'argent pour ce genre d'objet.</p>	<p>Conversation très détendue, Dominique parle sans aucune gêne, d'autant plus que parler d'objets lui permet de parler de sa vie en général.</p> <p>4000 mots</p>
<p>Elena 32 ans Etudiante Père : cadre moyen Mère : professeure Célibataire</p>	<p>Militant contre l'objectification de la femme dans la publicité, elle a un rapport à l'habillement très réfléchi, et ce non sans contradictions, qu'elle me pointe elle-même du doigt. Durant son adolescence, elle portait des vêtements larges pour être « cool comme les gars et ne pas ressembler aux pétasses », aujourd'hui qu'elle se définit comme féministe, elle se met à porter plus de robes moulantes et courtes. En effet, elle refuse de renoncer à une mise en valeur de son corps, ce qui serait pour elle vécu comme un signe de faiblesse, mais veut que sa mise en scène soit appréciée en tant que reflet de « sa personne » et non de son attractivité comme potentielle partenaire sexuelle par des hommes. N'ayant pas de revenu fixe, elle s'habille essentiellement dans des centres de solidarité et des zones de gratuité.</p>	<p>Elena s'implique beaucoup dans la conversation car la question du rapport des femmes à leur corps et le féminisme l'intéressent beaucoup. Nous parlons longuement et de manière très détendue.</p> <p>10000 mots</p>
<p>Elise 22 ans En recherche d'emploi</p>	<p>Depuis ce qu'elle décrit être son « déclic » de féminité après une enfance à se cacher derrière des joggings délavés, elle porte quasi quotidiennement des minijupes. Un déclic qu'elle décrit comme</p>	<p>Elise est ravie de parler de ses vêtements avec moi car c'est un aspect important</p>

<p>Père : commerçant Mère : enseignante-chercheuse En couple</p>	<p>correspondant à « l'éclosion de sa personnalité ». Cherchant à « exprimer ses humeurs » par les vêtements, elle passe des journées entières à chercher des vêtements atypiques dans les friperies et dépense une grande partie de son budget dans cette activité. Parallèlement à l'aspect esthétique de l'habillement, elle aime porter des vêtements qui la fasse rire, elle apprécie également jouer avec la dimension ridicule de la parure (en mobilisant par exemple des clichés dépassés).</p>	<p>de sa vie. L'entretien se déroulant chez elle, elle me montre des éléments de sa garde-robe.</p> <p>6500 mots</p>
<p>Eva 24 ans En recherche d'emploi dans le domaine culturel Parents : professeurs En couple</p>	<p>Ayant adopté depuis ses années à l'université une apparence plus féminine, influencée par ses amies (dont elle qualifie certaines de BCBG), elle dit avoir aujourd'hui une tenue vestimentaire plus sobre et plus « classe » que son ancienne tenue aux influences plus « baba-cool ». Pour elle, la féminité a consisté en une plus grande attention à la mise en valeur de son corps aux dépens d'une perte dans le confort (elle porte par exemple des talons hauts pour pallier sa petite taille). Elle aime s'habiller, faire les magasins, et accorde une plus grande importance à la qualité des vêtements qu'à leur achat en quantité. Elle porte surtout des vêtements unis, qu'elle échange parfois avec ceux de sa mère, elle dit ne pas trop avoir envie de se faire remarquer par ses vêtements.</p>	<p>Accepte volontiers de me parler, c'est un sujet qui semble plutôt l'intéresser.</p> <p>6000 mots</p>
<p>Geneviève 63 ans Cadre moyen à la retraite Père : employé Mère : au foyer Mariée, 2 enfants</p>	<p>Geneviève n'est pas très intéressée par les vêtements et le shopping. Elle a porté des tailleurs lorsqu'elle travaillait, d'une certaine manière, elle l'interprète aujourd'hui comme une manière de s'imposer par rapport aux clients et aux collègues. Elle porte aujourd'hui des tenues « confortables » : pantalons (plus « pratiques » que les jupes), des cotonnades et aime porter des foulards colorés. Ne portant plus de jupes aujourd'hui, elle ne qualifie pas sa tenue de « féminine ». Elle est attristée par une certaine « régression » dans les pratiques vestimentaires féminines : il n'est selon elle plus aussi facile pour une fille de porter une jupe que dans sa jeunesse.</p>	<p>Par téléphone. Elle veut bien rendre service mais le sujet ne l'intéresse pas beaucoup. Elle répond à mes questions sans s'étendre dans les détails.</p> <p>2300 mots</p>
<p>Géraldine 21 ans Etudiante Père : instituteur Mère : commerçante En couple</p>	<p>Ancienne sportive de haut niveau, Géraldine décrit en quelque sorte la transformation féminine de son apparence comme une nécessité pour s'intégrer dans sa formation d'infirmière. Elle porte à présent des tenues plus ajustées et colorées que celles qu'elle portait durant la période où elle skiait. Elle me dit dépenser une assez grosse somme d'argent dans les vêtements, aime plutôt faire les magasins mais dit ne pas aller dans des « magasins trop typés fille ». Malgré ses investissements dans une apparence plus féminine, elle dit l'être beaucoup moins que les filles de son école qui sont, elles, « énormément féminine » (ce qui correspond pour elle à porter des minijupes et des talons).</p>	<p>Accepte volontiers pour me rendre service. Elle me répond sur le mode du questionnaire.</p> <p>4000 mots</p>
<p>Hélène 24 ans Travailleuse sociale Père : cadre Mère : au foyer En couple</p>	<p>Décrit son évolution vestimentaire comme une avancée vers plus de féminité : notamment par l'achat récent de bottes en cuirs qui l'ont poussé à porter des jupes (avec collants) l'hiver. Elle déclare cependant n'être toujours « pas très féminine », mais d'avoir accentué cet aspect de son apparence (en atténuant son style « baba-cool ») pour « continuer à plaire à son copain ». Elle a un regard critique sur sa période « provoc » à l'adolescence, n'aime pas les vêtements absurdemment laids (l'imprimé léopard ou zèbre) que certaines femmes portent pour suivre la mode, elle rejette également la richesse ostentatoire de l'habillement (les marques de luxe) par respect pour les personnes en difficultés financières auprès desquelles elle travaille. Elle n'apprécie pas spécialement le shopping et ne dépense pas beaucoup d'argent dans ses vêtements.</p>	<p>Accepte volontiers de me parler pour rendre service, elle me prévient au début de l'entretien qu'elle ne sera peut-être pas une grande source d'information.</p> <p>4500 mots</p>
<p>Irène 28 ans Artiste Parents : instituteurs En couple</p>	<p>Le jour où je la rencontre, Irène porte un jean près du corps et une veste d'hiver qu'elle me dit avoir acheté au rayon homme d'un magasin car elles sont selon elle plus chaudes et moins chères. Portant les cheveux très courts, elle me dit souvent se faire confondre avec un homme, ce qui correspond pour elle à une application pratique des problématiques féministes qu'elle étudie, dans une recherche de</p>	<p>Irène semble avoir accepté l'entretien à la fois pour rendre service et à la fois pour sa propre réflexion militante (féministe).</p>

	brouillage de la bipartition genrée. Parfois, elle « se déguise » en fille mais ne le fait que dans des situations dans lesquelles elle s’imagine que sa parodie sera prise au second degré. N’ayant pas de revenus fixes, elle reçoit surtout des vêtements en cadeaux pour les fêtes, elle récupère des vêtements d’amis et dans des centres de solidarité.	Entretien non intégralement retranscrit, problème de bruit de fond.
Isabelle 44 ans Coiffeuse Divorcée 2 enfants Mère : au foyer	Coiffeuse passant sa journée debout, Hélène préfère le confort des compensées aux talons. Elle possède une paire d’escarpins qui servent plus souvent de déguisement à sa jeune fille qu’elle ne les porte. Elle me dit préférer être à plat, dans sa paire de botte préférée dont elle augmente la longévité en la faisant ressemeler.	Isabelle accepte pour me rendre service, elle répond un peu sur le mode du questionnaire, un peu pressée car je l’interroge sur son lieu de travail. 1500 mots
Julie 22 ans Chargée de communication Père : chef d’entreprise Mère : infirmière Célibataire	Toujours en baskets ou en ballerines, Julie s’essaye de plus en plus à porter des chaussures un peu plus « sérieuses » dans son travail. Elle a des chaussures compensées qu’elle ne met que chez elle ou pour sortir dans son quartier, ne voulant pas être contrainte par ses chaussures.	Je l’interroge en même temps que sa sœur Vinciane. La conversation à trois ne me semble pas une réussite. 4000 mots
Manon 22 ans Infirmière Parents : médecins En couple	Manon me déclare honnêtement en début d’entretien que si cela ne tenait qu’à elle, elle marcherait volontiers pied-nus dans la rue (si elles étaient couvertes d’herbe) et se passerait donc de chaussures. Habituee au confort des Crocs qu’elle porte quotidiennement dans son travail, sa paire de chaussure préférée est une paire de tongs. Elle concède parfois à porter des escarpins lors d’occasions spéciales.	Entretien par téléphone. Elle accepte pour me rendre service mais n’est manifestement pas animée par le sujet. 2000 mots
Marie 60 ans Coiffeuse à la retraite Père : employé Mère : au foyer Divorcée	Ce que Marie préfère, ce sont les chaussures « confortables » (pour elle, le confort ne signifie pas non plus des chaussures de sport) : elle est par exemple très contente du retour des sandales compensées qui lui permettent d’allier une « allure » et un confort. Elle aime surtout trouver des chaussures originales.	Accepte pour rendre service mais est semble appréhender un peu notre conversation. Se détend rapidement. 5000 mots
Marine 29 ans Travailleuse sociale Père : vendeur Mère : caissière En couple	Ne se supportant pas en pantalon du fait de ses rondeurs, Marine a pris l’habitude de porter uniquement des robes ou des jupes. Elle aime les vêtements, le shopping avec ses amies (dont elle partage les goûts vestimentaires), choisir sa tenue du jour, se maquiller, mais n’a pas envie qu’on la prenne pour une personne superficielle, car elle n’apprécie pas du tout les femmes qui lui renvoient cette image. Dans son rôle d’éducatrice, elle dit être de son devoir de faire intérioriser aux adolescentes des normes de féminité non provocantes (les tenues sexuellement connotées étant selon elle adaptées uniquement à la sphère des loisirs).	Accepte très volontiers. Se livre sans problème. Se surprend elle-même par certains de ses propos. 8000 mots
Martine 84 ans Coiffeuse à la retraite Père : artisan Mère : au foyer Divorcée	Depuis ses 14 ans, Martine ne porte que des chaussures à talons, elle en possède une centaine de paires. A l’inverse, elle déteste tout type de chaussures plates, comme par exemple celles que je porte lorsque je l’interroge. Elle aime soigner son allure pour sortir se promener.	C’est le seul entretien que j’improvise dans un parc. Martine accepte volontiers, répond brièvement mais fermement à mes questions. 1500 mots
Mélissa 21 ans Serveuse Père : commerçant Mère : au foyer Célibataire	Mélissa s’habille habituellement tout en couleurs, de manière assortie (ne l’est pas le jour de l’entretien : elle me dit être habillée comme une « plouc »). Si jusqu’à ses 12-13 ans, elle a été : « garçon manqué : jogging, baskets [...] chignon genre plaqué » (pour se différencier de sa sœur), elle s’habille aujourd’hui de manière très « féminine » ce qui veut dire : court, près du corps. Elle porte beaucoup de talons hauts et de robes, sauf pour son travail car ce n’est pas pratique (elle porte cependant des baskets compensées). Mélissa se définit comme une	Mélissa est toute contente à l’idée de parler d’elle et d’un sujet qui l’intéresse puisque le vêtement est son « péché mignon ». C’est elle qui me demande l’interview, ayant appris l’objet de ma recherche. La

	acheteuse compulsive.	conversation est très détendue, elle se livre dans la plus grande confiance. 7000 mots
Nadège 22 ans Etudiante Parents : employés En couple	Habitée, jusqu'à récemment, à ne posséder qu'une paire de chaussures qu'elle amenait jusqu'à l'usure extrême, Nadège commence à élargir son stock avec par exemple le récent achat de chaussures à talons. Elle est attirée par certaines marques qui proposent des talons hauts confortables.	Accepte volontiers pour me rendre service. L'entretien se déroule chez elle, elle me montre ses chaussures et nous conversons de manière très détendue. 5500 mots
Pascale 57 ans Professeure Père : employé Mère : au foyer Mariée, 2 enfants	Pascale déteste que le vêtement soit un « carcan », elle est contre l'« harnachement » (porte-jarretelles, bas, talons hauts...) dans la mode féminine. Elle a besoin d'être à l'aise, que cela soit dans une robe ou dans un pantalon. Le vêtement qu'elle « rêve » de porter ne se trouve pas dans les magasins actuellement : des robes afghanes ou des vêtements d'Indiennes d'Amérique du Nord en peau. L'opposition principale qui structure son discours est celle entre le vêtement « rêve » (qui sert à « SE séduire » d'abord, puis les autres), celui du jeu, de la recherche et le vêtement « carcan », codifié, imposé par la société. Elle m'explique ce qu'elle entend par la « provocation » vestimentaire : dans sa jeunesse, elle a pendant un moment investi ces vêtements de cette manière : il y avait un « côté étendard à un moment donné, parce que tu es en lutte avec la connerie ». Elle précise : « Je te dis pas que je suis contre la séduction, mais la séduction doit passer par ce que MOI j'ai décidé, et pas ce que l'on m'a imposé. Moi mon mec m'aurait dit « tu te mets des bas, parce que c'est mon trip », j'aurais dit « je t'emmerde »... [...] Par contre moi si j'ai envie d'en mettre parce que c'est mon truc, et qu'il me disait « mais ça va pas, t'es une femme-objet et cetera » : je l'enverrais chier de la même façon parce qu'il n'a pas à me dire ce que je dois porter ou pas. Voilà. De la même façon que moi je ne me serais pas permise, si j'avais eu une fille, de lui dire « tu dois... » machin et tout. Je lui aurais dit ma façon de penser, certes, mais après je n'ai pas à téléguider... »	Pascale semble avoir accepté pour rendre service et finalement trouve un intérêt à la conversation au fil de son déroulement. 9000 mots
Sarah 25 ans Travailleuse sociale Parents : employés En couple	Sarah décrit son style comme coloré, un style qu'elle catégorise de « hippie/baba-cool ». Elle porte la plupart du temps des sarouels, des tuniques « ethniques », dont elle modère la couleur avec des t-shirts ou sweats à capuche foncés. Pendant ses stages, elle « modère » sa tenue en portant par exemple ses hauts colorés avec des jeans, ou ses sarouels les moins larges. Portant un regard critique sur sa tenue trop provocante à l'adolescence, elle n'aime pas aujourd'hui les tenues mettant trop en valeur le corps des femmes.	Sarah accepte pour rendre service, la conversation est détendue. 7500 mots
Senay 21 ans Etudiante Père : maçon Mère : au foyer Célibataire	Senay adore les vêtements qu'elle accumule dans une collection considérable. Elle a toujours porté les vêtements qui lui plaisaient, sans tenir compte des normes vestimentaires des milieux dans lesquels elle s'insérait. De son éducation religieuse, elle conserve une certaine pudeur qui lui interdit les décolletés (qu'elle considère comme vulgaires) et lui fait préférer les hauts à manches. Lors des nombreuses festivités (mariages, fiançailles, fêtes du ramadan...) auxquelles elle est invitée, (maquillage, coiffeur, robes de soirée, très hauts talons). Grande consommatrice de chaussures, elle en possède plus d'une trentaine de paires de toutes sortes et ne comprend pas les gens « qui voient ça comme des achats inutiles ». Très organisées, elle jongle avec plusieurs impératifs en matière de chaussure : à l'hôpital pendant sa nuit de garde, ses Crocs ; à la bibliothèque, des chaussures qui font pas de bruit ; elle réserve ses escarpins pour les soirées (en gardant le plus	Amatrice de vêtements, Senay s'explique sur ses goûts et ses pratiques avec beaucoup de facilité. 10000 mots + 7000 mots sur chaussures

	souvent une paire de ballerines à portée de main)	
Sophielle 25 ans Artiste Père : enseignant-chercheur Mère : professeure En couple	Elle porte presque uniquement des jupes depuis son adolescence où elle a eu du mal à accepter les transformations de ses hanches. Lors de ses études en école d'art, elle avait adopté le style un peu « négligé » qui était plutôt valorisé dans ce milieu (elle qualifie son apparence de l'époque de « princesse hippie déchiqueté ». Elle s'habillait alors essentiellement en brocantes, ou fabriquait ses vêtements, mais en vient de plus en plus à acheter des vêtements neufs. Disant aujourd'hui apparaître comme une femme responsable (pour obtenir des financements pour ses projets) elle a légèrement transformé son apparence vestimentaire vers un style qu'elle qualifie d'« hippie distinguée ».	Sophielle accepte pour rendre service et est intéressée par la question. 10500 mots
Valentine 22 ans Secrétaire de gestion Père : ingénieur Mère : formatrice En couple	Valentine décrit sa tenue vestimentaire comme large et agréable. Elle dit ne pas faire très attention à l'image qu'elle produit par ses vêtements ce qui l'amène parfois à ressentir un malaise lorsqu'elle se trouve dans un environnement où la majorité des gens qu'elle trouve bien habillés. Dans son travail, ne se trouvant pas directement au contact de clients, elle ne fait pas d'efforts vestimentaires particuliers. Elle me dit comprendre et apprécier les « gens qui s'habillent bien » mais n'a pas envie pour le moment de rentrer dans le cercle vicieux du goût pour une mise en scène soignée de soir, pour laquelle elle n'a pas l'argent nécessaire.	L'entretien se déroule chez elle de manière très détendue. Valentine semble très intéressée par le fait de réfléchir aux questions d'apparence, elle ne l'avait jamais fait consciemment. 7000 mots
Valérie 47 ans Créatrice de mode Parents : aides-soignants Divorcée, 2 enfants	Valérie s'est faite imposer ses tenues vestimentaires jusque tard dans l'adolescence, elle me dit que son attrait pour la couture et la mise en forme de ses propres goûts vient peut-être de cela. Elle est choquée que ses filles de 13 et 15 ans portent aujourd'hui des jupes (à la mode) semblables à celles qui lui faisaient horreur lorsqu'elle était jeune et qu'on l'obligeait à porter. Elle distingue deux types de manières s'habiller dans sa vie quotidienne : une manière plus dynamique (elle me donne comme exemple ce qu'elle porte le jour de l'entretien : un jean slim noir, fuselé, un pull en laine vert et des Doc Martens), qui lui permet d'être « centrée » en elle-même, d'être réellement dans l'activité de couture, et une manière plus focalisée sur l'extérieur, sur l'image qu'elle renvoie (en robe avec des accessoires). Elle associe cette deuxième manière de s'habiller à l'aspect commercial de son activité. Dans son travail, elle est inspirée par la mode des années 1930, notamment par le travail de Madeleine Vionnet. Elle m'apporte de nombreuses informations sur le stylisme et la couture. Valérie me dit que beaucoup de femmes aujourd'hui (contrairement au début du XX ^e siècle) ont des difficultés à « assumer » de porter des tenues qui attirent les regards.	Valérie est tout à fait intéressée par le sujet de l'entretien et me reçoit dans son magasin. Nous sommes parfois interrompues par des clientes. 12500 mots
Vinciane 16 ans Père : chef d'entreprise Mère : infirmière Célibataire	Comme sa sœur Julie, Vinciane ne porte que des ballerines et des baskets. Elle apprécie l'esthétique de certains escarpins, mais ne s'imagine pas avec ce type de chaussures aux pieds.	Je l'interroge en même temps que sa sœur Julie. La conversation à trois ne me semble pas une réussite. 4000 mots

Focus Group auprès d'étudiants 2011

Alexia

25 ans, célibataire,

Céline

23 ans, en couple

José

25 ans

Nadine

23 ans, célibataire

Nina

22 ans, en couple

Sidonie

21 ans, en couple

Steven

26 ans, célibataire

Thibault

25 ans, en couple

Béatrice

La professeure qui m'a permis d'organiser l'entretien durant son cours. 60 ans.

Entretien extrêmement dense de 2h42.

Cette technique d'enquête est très intéressante, mais aussi très coûteuse en termes de retranscription (28000 mots pour celui-ci, des propos qu'il s'agit ensuite de relier à leur énonciateur : environ une semaine de travail).

Le groupe s'exprime de manière très spontanée. Les étudiants sont très investis dans la conversation car il s'agit d'une expérimentation concrète de ce qu'est un entretien de groupe. Béatrice la professeure, a un rôle un peu spécial : par moments elle joue le jeu de l'entretien, à d'autres elle m'aide à animer la conversation.

Cet entretien m'a aidé à mieux comprendre ceux que j'avais réalisés auparavant (auprès de femmes en majorité) et m'a servi d'entretien exploratoire pour conduire la suite de mon travail de terrain auprès des hommes.

Entretiens

Guide d'entretien

- 1. Présentation de l'entretien :** nous allons discuter de vos goûts et choix en matière de vêtement et de vos idées sur l'habillement en général.
- 2. Passé/famille entourage**
 - Quel est votre premier souvenir de vêtement ? (que vous avez porté vous-même ou dont vous vous souvenez sur quelqu'un)
 - Pratiques vestimentaires familiales, et des proches en général
 - Evolution de vos choix vestimentaire au fil du temps : dans le type de vêtements portés, leurs caractéristiques/ dans le degré d'importance accordé à la tenue vestimentaire/ dans le rapport à la pudeur (partie de son corps que l'on montre, met en valeur ou cache)
- 3. Caractériser la manière de s'habiller**
 - Description (du type et du style) des vêtements portés : au moment de l'entretien / en règle générale
 - Est-ce qu'il y a des moments où vous vous habillez complètement différemment ? (Intérieur/extérieur Travail/étude/loisir Ville/campagne/quartier Eté/hiver Jour/nuit En famille/seule/avec amis/différents groupes d'amis...)
 - Insister pour savoir à chaque distinction sur les raisons qui font que l'on s'habille différemment ?
- 4. Consommation**
 - Est-ce que l'on achète beaucoup de vêtements ?
 - Qu'est-ce qui plait comme vêtements (des pièces de vêtements en particulier, et comme style) ?
 - Un plaisir d'acheter ? Budget à l'année ?
 - Comment se passe en général l'achat ? Par impulsion ou choix murement réfléchi ?
 - Où est-ce qu'on les achète (boutique grande petite, internet, supermarché) ?
 - Est-ce qu'on les fait réparer, les jette, les donne, on en reçoit ?
- 5. Choix/motivations**
 - Qu'est-ce qui est singulier dans votre façon de vous habiller ? Qu'est-ce qui fait qu'on peut vous reconnaître ?
 - Est-ce que vous avez déjà été influencé par la tenue de quelqu'un ? Qui ?
 - Qu'est-ce qui vous porte plus pour plaire quelqu'un d'autre qu'à vous-même ?

6. Vêtements particuliers (quel vêtement vous seriez triste de vous faire voler ?)

- Est-ce qu'un vêtement que vous possédez ou dont vous vous souvenez représente quelque chose de particulier pour vous ?
- Quel vêtement aimez-vous le plus ?
- Dans quels vêtements on se sent le mieux ?
- Est-ce que porter un type de vêtement peut faire ressentir un sentiment particulier ?
- Quels vêtements on aime mais on n'ose ou ne peut pas porter ?
- Quels vêtements on déteste ?

7. Quelles sont les significations accordées à la manière de s'habiller ?

- Est-ce que lorsque l'on porte tel ou tel vêtement on dit quelque chose de particulier sur soi ? Qu'est-ce que sa tenue signifie ? Est-ce qu'il existe des tenues qui font passer des messages plus forts que d'autres ?
- Est-ce que la tenue est censée refléter un certain type de comportements ?
- Est-ce qu'on considère sa tenue vestimentaire comme représentative de son genre (masculine ou féminine) ? Qu'est-ce qui fait dire ça ? Qu'est-ce que la féminité ou la masculinité (idéale ou effective ? volonté d'y accéder ou rejet ?) ?

8. Interactions autour du vêtement

- Est-ce qu'on peut subir des remarques sur la manière de s'habiller ? Est-ce qu'on en fait aux autres ? Dans quel contexte ?
- Est-ce que des remarques sur votre tenue vestimentaire ont pu conduire à des changements ?
- Quels vêtements vous rendent une personne sympathique ?
- Et à l'inverse quels vêtements vous rendent une personne a priori antipathique ?
- Est-ce que le vêtement est un moyen d'entrer en relation avec les autres (appartenance ? séduction ? opposition ? provocation ?)

9. Représentations du vêtement ?

- Qu'est-ce qui a changé au cours de l'histoire dans la mode vestimentaire ?
- Qu'est-ce qui change selon les pays ?
- Est-ce que les significations accordées à ces vêtements ont changé (dans le temps mais aussi dans l'espace) ?

10. Questions d'identité

- Age
- Situation familiale
- Métier et métiers des parents
- Dernier diplôme obtenu
- Lieu d'habitation principal (grande ville/ petite ville/ village)

Entretien avec Mélissa

Quel est le premier souvenir de vêtement qui te vient à l'esprit ? Quelque chose qui t'aurait marqué ?

En bien ou en mal ?

Peu importe.

Une femme habillée de toutes les couleurs, on aurait dit un arc en ciel... hiver, été, automne, toutes les saisons les mêmes couleurs (rires) ça m'a choqué.

C'était quand ça ?

Y a deux ans.

Et le plus vieux souvenir que t'a...

... Ma prof de maths, elle était habillée en cowboy (rires), en cowboy et en indien. Elle e mettait des tenues comme ça. Et des gros colliers.

Et t'aimais bien ?

Non (rires).

Et toi tu t'habillais comment ?

Garçon manqué, jogging, basket... jeans... heu... chignon genre plaqué... Garçon manqué quoi.

Chignon ça fait garçon manqué ?

Genre tu sais bien plaqué... genre y a pas de cheveux qui dépassent, plein de gel... Jogging, basket, t-shirt... je m'en foutais, j'en avais rien à foutre.

Jusqu'à quel âge ?

(silence) Jusqu'en 5e . 12 ans, 12-13 ans.

Et ça correspondait à quoi ce style ? C'était toi toute seule ou c'était un groupe ?

Non j'étais bien, c'est que j'étais bien en jogging.

C'est tes parent qui t'habillaient comme ça ou...

Non.

Comment ils t'habillaient ?

Au début, ma mère elle m'habillait comme ma sœur. Mais dès que j'ai pu c'était jean, tee-shirt normal... féminine, mais sans plus quoi. Un peu casse-cou.

Ta sœur elle s'habillait pas comme ça ?

Non. Féminine. Moi je trouvais toujours un truc pour pas ressembler à ma sœur, pour qu'on nous différencie.

Parce que vous avez été habillées pareil à l'école quand vous étiez petites ?

Pas les mêmes couleurs, mais les mêmes vêtements. Mêmes coiffures, mêmes vêtements.

Et ça te faisait chier ?

Ouais.

On vous confondait souvent ?

Non. Mais après, faut se... j'sais pas comment dire... créer sa propre apparence quoi. Donc heu... finalement c'était garçon manqué.

Et ça a changé quand ?

4e . ça a changé quand j'ai changé de collègue. J'ai voulu me... être quelqu'un d'autre en fait. Me dire... ben non t'es féminine, t'es une fille.

Ça venait de quoi cette décision ?

Comme ça. J'ai vu ma sœur se maquiller, ben moi j'ai voulu me maquiller... finalement... j'ai voulu ressembler à ma sœur au final.

Y a pas d'événement particulier qui a provoqué ce changement ?

Non... ben après j'ai commencé à sortir en boîte avec mon oncle. Donc tu sors en boîte tu t'habilles en femme. Donc de ce moment-là, c'était tout le temps finalement.

Pour paraître plus vieille ?

Ouais. Pour paraître plus vieille, et pour être féminine tout simplement.

... Comment elle s'habille ta sœur ?

Très près du corps... des slims... mais... vraiment vraiment vraiment féminine. Tu vois comme moi elle essaye tout le temps d'accorder la tenue avec les accessoires. Quand elle va s'habiller en bleu elle se maquille... elle met du ricil bleu... comme moi quoi (rires). Et ouais, sinon, vachement féminine. Très femme.

Ta mère elle s'habille comment ?

Très femme aussi.

Vous portez les mêmes habits ?

Ouais.

Vous vous les échangez ?

(rires) Ouais on se pique les vêtements ouais. Et ça depuis toutes petites on lui pique les vêtements à ma mère.

Comment elle le prenait ?

Ben ... bien. Mais bon pas tout le temps quoi. Pas tout le temps.

Pourquoi ?

Parce que c'étaient des habits de femme, pas des habits de fille quoi. Parce que c'étaient ses affaires et que nous on avait nos affaires et que si nous on voulait des affaires comme elle il fallait qu'on se les achète. Et au final elle craquait : « allez c'est bon ! » (rires).

J'ai oublié la question habituelle : comment tu es habillée aujourd'hui ? Décris-moi ta tenue.

En plouc.

Pourquoi en plouc ?

Parce que normalement y a tout qui s'accorde et que ce matin j'ai eu une légère tâche de Nutella sur mon tee-shirt et que j'ai dû aller me changer en vitesse. En baskets à talons beiges et bleue, assorties au jean, parce que c'est le même bleu... avec une ceinture verte, avec un pull avec de la javel, bleu-vert... et une veste avec ma moumoute. (rires) Et je suis pas maquillée.

Pourquoi ?

Parce que j'étais trop fatiguée ce matin.

Est-ce que c'est une tenue que tu pourrais avoir tous le jours ?

Non. J'aime pas. J'aime bien quand les choses s'accordent et là y a rien qui s'accorde.

Mais si tu dis que le pantalon s'accorde avec les chaussures... c'est pas assez poussé ?

Non, c'est pas assez poussé. La ceinture verte elle a rien à faire là dedans mais comme j'avais pris le pull long ce matin, ça se voyait pas (rires).

Et ça te fait quelle sensation de ne pas être habillée à ton goût, comme tu voudrais être ?

Ben là tout à l'heure ça allait, parce que je travaillais, mais là j'ai mis ma grosse veste, même si on est au soleil.

Tu t'habilles pour travailler comme dans tes loisirs ?

Ouais.

T'as pas de tenue particulière pour travailler ?

Non.

Est-ce que tu t'empêches de porter certains trucs pour travailler ?

Oui les robes. Parce qu'il n'y a pas de trucs pour mettre les ceintures. Robes et hauts talons.

Et ça alors ?

Ben ça non c'est des baskets à talons. C'est compensé donc c'est pas pareil. Tu peux pas te péter la cheville quoi (rires).

Même si tu cours ?

Non.

L'autre jour tu disais qu'elles te faisaient mal aux pieds.

C'était parce que c'était le début. Là ça va, on s'y habitue. Mais logiquement, dans la vie de tous les jours, je suis tout le temps en talons.

... heu... tu me disais quand t'es rentrée au collège, tu portais des jogging, c'étaient des vêtements de marque ?

Non. J'ai jamais mis de la marque. J'ai eu les sous pour mettre des habits de marque, mais j'ai jamais mis de marque.

Ça t'intéresse pas ?

Non. Enfin ça m'intéressait pas. Et puis après je me suis achetée des sacs Prada, (rires) des All Star...

... Quand au collège ?

Non. Plus tard, quand j'ai eu les sous quoi. Quand j'ai eu les moyens.

T'as commencé à travailler à quel âge ?

15 ans. 15 ans, je travaillais au noir, une fois j'avais gagné 800 ou 900 euros, en 3 semaines, et la première chose que j'ai fait c'est que je suis allée dans un magasin de vêtements et j'ai tout dépensé : 900 euros. Et des vêtements à 20-30 euros 40 euros maximum. Ouais 800 euros de vêtements. Et après j'ai eu mal (rires). Et le vendeur il m'a même offert un t-shirt (rires). C'est vrai hein, (rires) il m'a dit « tenez » j'ai dit « merci » « y a pas de quoi » (rires).

T'as acheté tout dans le même magasin ?

Ouais, je suis revenue 4 fois dans la journée, et finalement le vendeur il me courait après, il me suivait genre « va acheter » « va acheter » (rires).

T'as regretté ?

Non. J'me suis juste dis que j'aurais pu faire plusieurs magasins. Mais non j'ai pas regretté.

Et pourquoi t'as pas changé de magasin ?

Parce que c'est MON magasin là-bas. Celles-là j'les ai achetées là-bas, j'les ai commandées.

T'achètes que là-bas ?

J'achète à côté aussi, mais c'est là-bas essentiellement que j'achète des vêtements.

Et t'es devenue plus raisonnable avec l'âge ?

Non (rires). Pas pour 900 euros...

... Quel pourcentage de ton salaire tu dépenses dans les vêtements ?

Par mois ? ça m'est arrivé d'acheter 500 euros de vêtements. Ben dis toi que chez moi j'ai deux armoires murales, j'ai une commode... j'ai 55 paires de chaussures, sans compter celles d'été.

Tu les ranges dans quoi ?

Dans des boîtes, je mets tout sous mon lit. 55 paires de chaussures... en France, et le reste c'est en Italie. Et en Italie, je dois avoir 6 ou 7 blazers. Mais tous la même couleur (rires), tous noirs mais y a des p'tits motifs à côté... qui font que tu les différencie. Ouais j'dois avoir une bonne dizaine de paires de chaussures en Italie. C'est mon p'tit péché mignon le vêtement.

Ça doit te prendre de la place ces histoires.

Ben ouais, ça veut dire qu'il faut que je cherche un appartement avec un dressing, pour pouvoir mettre mes vêtements dans mon dressing.

C'est une collection ? Quand tu as compté tes 55 paires de chaussures, c'est avec fierté ou avec regret ?

Non c'est pour dire « j'ai 55 paires de chaussures ». Des fois je me dis que j'ai abusé parce qu'il y a la moitié des choses que j'ai jamais mises, que j'ai mises une fois et que je mettrais plus parce que ça fait mal aux pieds.

Quoi comme chaussures ?

Des talons. J'ai acheté des chaussures à talons, découvertes pour l'été, comme ça alors que je sais même pas marcher avec, des trucs de 25 cm... bon 15 cm de talons, et je sais pas marcher avec. C'est un trophée... pas un trophée mais, je les ai dans mon placard, je sais que je les ai, je les revendrai pas. (rires)

Pourquoi ?

Je sais pas. Ça m'a plu alors je les ai achetées. Puis après je me suis dit « mais t'es con, tu sais même pas marcher avec ! »

Et t'essayes pas d'apprendre ?

Ben si mais j'en peux plus à la fin.

Tu crois qu'il y en a qui savent marcher avec ou ça fait mal à tout le monde ?

Ça fait mal aux pieds à tout le monde (rires).

Et qu'est-ce qui différencie celles qui les mettent et celles qui les gardent en trophée ?

Moi, je sais que si je mets ce genre de talons, je suis une cruche (rires). Après j'en ai d'autres, des plus bas, j'en ai des 15 cm, j'arrive très bien à marcher avec, y a une haute plate-forme devant donc ça va. Mais ceux-là, il doit y avoir 15 cm, et seulement deux cm de plateforme, alors je suis une grande gig', qui sais pas marcher... je les ai mises chez moi, et j'ai cru que j'allais me péter les deux chevilles (rires).

(silence) Est-ce qu'il y a des occasions où tu t'habilles de façon particulière ?

Oui quand je sors. Quand je sors en boîte je m'habille très court. Soit très court... soit très très court... (rires)

... genre j'avais un t-shirt qui faisait tunique, qui m'arrivait au ras du cul... et pendant toute la soirée j'étais à la Nabilla : j'avais ma fesse droite qui sortait, j'le retirais (mime le geste de tirer son vêtement vers le bas) c'était pas grave (rires).

Sans rien en dessous ?

J'avais ma culotte (rires). Ah non ! C'était un string, donc on voyait vraiment mon cul quoi. Ou alors c'est un jean, avec... on va dire, un beau décolleté (rires). Ça c'est que quand je sors en boîte quoi.

Tu n'oserais pas sortir comme ça la journée ?

P't'être l'été, mais je mettrais un short avec ma tunique (rires), dans la rue, en plein jour je mettrais un short.

Pourquoi en boîte c'est qu'il fait un peu noir, qu'on peut croire que t'as un pantalon en dessous ?

Non c'est que j'm'habille sexy, si ça plaît, ça plaît, si ça plaît pas je m'en fous.

Ça t'as jamais posé de problème ?

Non. Moi je me suis toujours dit que les vêtements c'est moi qui les porte. Et si jamais les gens ont quelque chose à dire qu'ils me le disent, mais je m'en fous carrément.

Ça arrive ?

Ouais qu'on me dise que je suis une pute ouais. Mais moi je dis « ben écoute, moi au moins je peux me permettre de mettre ça, alors que toi non ».

A des filles alors ?

Ouais des filles... ou sinon un mec qui me dit ça. Alors moi je lui dis : « ouais n'empêche que tu viens me voir, tu m'abordes, tu me dragues, à côté de ça tu me dis que je suis une pute donc finalement c'est que ça te plaît. D'où tu te permets de me critiquer ? »

Et qu'est-ce qu'ils répondent ?

Ben ils se cassent (rires). Ils se disent : « Elle a du répondant ». Soient ils restent parce qu'ils voient que j'ai du répondant et ça leur plaît, mais moi je les envoie bouler, parce qu'ils disent que je suis une pute. Non. Ou alors ils se cassent : « Bon ben elle a du répondant alors je vais me casser quoi ».

Et sinon, hormis en boîte de nuit, est-ce que t'as déjà eu des remarques sur ta façon de t'habiller, que ça soit positif ou négatif d'ailleurs ?

Ouais, de ma sœur, parce ma sœur elle est vachement complexée, parce qu'elle est vachement maigre. Donc elle elle ose pas mettre des habits courts. L'été elle met des jeans. Alors que moi l'été je mets des minishorts, je mets des talons compensés, j'm'habille... court... 'fin pas court court, si je mets un minishort, je mettrais un t-shirt normal parce que voilà... sinon ça va pousser à la provoc'. Ouais, moi j'aime m'habiller court l'été, j'm'habille court, j'aime mettre mes jambes en valeur, j'aime... c'est con mais j'aime plaire moi. J'aime plaire. Donc dans les vêtements, je fais tout pour plaire. Parce que j'ai pas toujours été jolie, donc maintenant quand on me le dit... ben je pousse le vice. Pour plaire.

A tout le monde ?

Pas à tout le monde mais... c'est... oui à tout le monde, mais c'est... comment dire, c'est pas forcément pour plaire, attirer quelqu'un ou quoi que ce soit, c'est pour plaire, juste pour plaire. Avant j'étais grosse, je faisais 75 kg, j'étais mal dans ma peau, depuis j'ai maigri, je me suis embelli, j'avais les cheveux vachement courts... avant de pouvoir moi-même me les couper... et... j'avais plein de boutons, j'étais atroce mais atroce...

(rires)

... (rires) mais je te promets j'étais trop laide, je te montrerai des photos, mais j'étais trop laide. Et depuis je me suis dit, « ben écoute maintenant que je plais, autant pousser le vice et plaire à tout le monde ». Ah ouais... j'étais la mal-aimée moi. J'étais trop laide.

La mal-aimée ?

Par tout le monde. J'ai eu le droit à la grosse, j'ai eu le droit à la pouilleuse parce qu'apparemment j'avais des poux, parce que j'avais coupé mes cheveux, mais c'était des conneries quoi. Ma mère avait voulu me couper les cheveux : « Allez viens on va couper les cheveux » : et tu sais elle avait voulu me faire la coupe à la Pink. Là (à l'avant de la tête) tout plaqué, et là (derrière) en l'air. Et les gens ils avaient dit « elle s'est coupé les cheveux donc elle a des poux ! ».

(rires)

Donc depuis ce moment-là... avec mes 75 kg, avec mes cheveux courts, j'étais trop laide... et j'avais des p'tits boutons... et depuis... en fait, on va dire que c'est depuis le lycée que je veux plaire à tout le monde. Ouais, fin du lycée, on va dire... quand j'ai commencé à travailler à Nice. J'ai vachement maigri... je suis partie de Nice je faisais 50 kg quand même... je suis arrivée là-bas je faisais 75... Ouais j'pense que c'est là-bas que j'ai commencé à vivre (rires). [...]

Qu'est-ce qui fait qu'on te reconnaît dans ta façon de t'habiller ?

Dans mes choix d'habits je peux être extravagante. Un vêtement que tu vois laid sur un cintre, j'peux trouver des manières de le mettre en valeur. Alors que ma sœur jamais elle osera mettre ça. Moi je peux mettre du jaune poussin, j'en ai rien à foutre. J'ai une robe rose bonbon, je la mets tout l'été. Va trouver quelqu'un qui met une robe rose bonbon avec des franges. Moi je la mets (rires) j'ose la mettre. J'aime être colorée. J'aime m'habiller coloré, même si le noir c'est bien parce que ça cache les rondeurs (rires).

Qu'est ce qui te dérange chez les autres comme vêtements ?

(silence) Quand y a aucun goût. Quand y a pas de style, (regarde une fille passer jean noir chemise noire) ça ça me dérange (rires). Je rigole. Non ce qui me dérange chez les gens c'est quand tu vois une personne, et que sur la semaine elle va te mettre un pantalon et 3 T-shirts. J'ai envie de lui dire « mais va t'acheter des vêtements ! ». « Viens avec moi on va aller faire les boutiques ! » (rires). Ouais j'aime pas les gens qui n'ont pas de goût, qui sortent de chez eux comme s'ils étaient en pyjama. Genre comme ça là, comme le monsieur (un homme d'une soixantaine d'années traverse la terrasse jogging basket parka). Genre il a un jogging, avec les baskets, donc ça c'est bien, mais en haut il a une veste habillé on va dire. Et le pire c'est les gens qui ont pas honte, qui descendent en pantoufle dans la rue quoi. Ils ont pas honte, ils ont les pulls troués, bouffés par les mites... y en a plein... tu peux très bien avoir des vêtements bouffés par les mites mais tu les mets pas dans la rue, tu les mets chez toi ou quoi que ce soit. Et encore chez toi t'es toute seule, t'es malade (rires).

Qu'est-ce que t'aimes bien chez un mec comme vêtement ?

Déjà, j'aime bien qu'il porte un jean qui lui fasse un beau cul. Parce qu'on dit tous que... moi ce qui m'attire chez un mec c'est ses dents, ses mains et ses fesses. Si le mec il a pas de fesses c'est pas possible. Après... j'aime bien qu'il soit stylé quoi. J'aime les hommes tatoués... j'aime les hommes classes mais stylés. J'aime quand y a du style. (silence) Genre qui va accorder... genre mon ex, il avait 20000 casquettes, il trouvait toujours un moyen d'accorder le t-shirt avec la casquette. S'il mettait un jogging... Il avait un jogging gris souris et léopard, il a acheté une casquette léopard. Il a toujours réussi à accorder les chaussures, avec la ceinture... comme moi quoi. Bon des fois j'galère par contre... mais j'essaye toujours d'accorder les chaussures avec la ceinture, ou les chaussures avec le haut. Ouais moi j'aime bien que tout soit en accord. Pas forcément chez les autres mais sur moi ouais, et sur mon partenaire.

Qu'est-ce qui influence ta manière de t'habiller ?

Je me crée mon propre style, si ça me plait j'achète et je vois comment je vais l'accorder. Des fois le jour même, je peux acheter les chaussures, le pantalon, le tee-shirt et les accessoires qui vont avec... juste pour une soirée. Je vais m'acheter ma tenue complète. C'est pour ça que j'ai beaucoup de vêtements, parce que j'ai beaucoup de soirées (rires). Et après ma maman elle crise.

C'est pour des soirées particulières ?

Non comme ça, je vais au restaurant avec des amis, je me dis « ben tiens, je vais aller acheter des vêtements ». Et quand j'étais avec mon ex, au début qu'on était ensemble, j'allais chez lui, j'avais mon sac avec on va dire 3 sous-vêtements, 3 t-shirts et ce qui va avec. Et si je savais que j'allais rester encore un peu, au lieu de rentrer chez moi et de prendre des vêtements : non, j'allais acheter des vêtements. J'allais acheter mes sous-vêtements, j'allais acheter mes pantalons, mes tee-shirts...

Et tu jetais les sales ? (rires)

Tout ça pour acheter, je suis une acheteuse compulsive. J'aime acheter. Je passe dans un magasin, à part si on m'enlève ma carte bleue, je suis obligée d'acheter, je suis obligée. Si je sors du magasin et que j'ai pas acheté, je suis pas bien. Je me dis...

... même si tu trouves rien qui te plait vraiment...

... je trouve toujours, sinon j'achète pour ma sœur. C'est con mais c'est comme ça. Si j'ai une copine à moi qui me dit « viens on va faire du lèche-vitrine, juste pour regarder », je dis « non c'est pas possible, je peux pas » « pourquoi ? » « parce que je sais que je vais acheter ». Et je me suis mise à découvert de 600 euros parce que j'ai acheté des vêtements. Et après tu pleures. Tu demandes à tes grands-parents de faire des virements que tu rembourses. Finalement tu les mets dans la merde, tu te mets dans la merde... tu te remets dans la merde parce que t'as revu des vêtements... et après t'as des dettes (rires).

Et après t'en fait quoi ? Tu gardes tout ?

J'garde tout. Mais quand j'ai déménagé, j'ai fait beaucoup de tri. J'ai donné j'sais pas combien de paires de sous-vêtements à une copine à moi. Bon pas les culottes parce que les culottes je les mets encore... mais les hauts... Dès que je grossis je m'achète plein d'autres vêtements... je me dis j'ai une nouvelle poitrine alors je m'achète plein de trucs... et puis entre temps j'ai donné mes plus petits... j'vais maigrir alors j'vais racheter des vêtements plus petits... et c'est un cercle vicieux à chaque fois : je donne j'achète je donne j'achète... Et quand j'ai déménagé j'ai dû donner un sac poubelle de 10-15 L, les gros sacs poubelles, j'les ai donnés tu sais au container. J'ai dû donner une quinzaine de trucs. Il m'en reste des trucs. Rien qu'ici je suis venue avec 3 valises.

C'est dans quoi que tu sens le mieux comme vêtements ? Si tu devais ne garder qu'un truc ?

Un en particulier ? (elle me montre celui qu'elle a sur elle) Celui-là il est bien. Celui-là ou sinon mon jean fétiche taille haute. Qui me permet de voir si j'ai grossi ou si j'ai maigri. Si je suis couché sur le lit en essayant de fermer le bouton et quand je relève le bouton s'il pète pas, c'est que je suis bien dedans.

(rires)

J'te jure c'est vrai. Mais si... si il me va pas je pleure. Quand j'avais grossi... avant d'aller en saison d'été, j'arrivais même pas à fermer le bouton, j'crois qu'il y avait au moins 10 cm d'écart... et je suis revenue de là-bas, j'le perdais. Ouais c'est mon jean fétiche. Ouais on est bien dans les tailles hautes. Ça affine le ventre, ça remonte les fesses.

Tu disais que tu aimais bien t'habiller de manière à plaire, est-ce qu'il y a des trucs que t'aimes bien toi me que tu sais qui vont pas plaire aux autres ?

(silence) Heu... j'en avais un... j'me souviens même plus comment il était. J'me souviens ma mère elle me disait tout le temps « il est moche il est moche », ma sœur aussi elle me disait ça... Et moi je disais « c'est moi qui le porte et j'aime bien donc arrêtez quoi ! ». Mais je crois qu'elles me disaient qu'il était moche parce qu'il était trop près de mon corps. C'est possible. Y a un truc qui m'horripile, mais qui m'horripile, c'est de voir les gros habillés avec des rayures horizontales... et de voir tout... tout près du corps... voir tous les bourrelets, ça m'horripile. Y a des vêtements qui sont faits pour cacher tout ça et pour mettre en valeur des personnes. Y a des gens qui ne comprennent pas ça... et ça ça m'énerve. On critique avec ma mère... oh lala... on arrête pas de critiquer. T'es dans la rue, t'es en terrasse : « Putain regarde comment elle est habillée celle-là ! »...

... Juste les filles ?

Non les mecs aussi. Genre les jeans taille haute avec le pantalon jusque-là (sous les bras), jusqu'en haut du nombril, limite on t'y voit les mollets tellement qu'il est court... t'as la couille droite qui se promène à côté tellement qu'il est remonté... (rires) et t'as le t-shirt qui ressemble à rien. Ah lala des fois on rigole. En fait ce qui me plait chez un mec c'est qu'il soit stylé et aussi... y a des Italiens qui sont vachement bien habillés. J'ai un collègue Italien, il est tout le temps, mais dans toutes les circonstances, il est bien habillé... des chemises, de tout... Une veste assortie... pas forcément comme les Français tu vois, parce que c'est pas la même mode, mais tout le temps bien habillé.

C'est quoi la mode des Français ?

Je pense que les Français se réfèrent beaucoup... on va dire aux stars, à leurs idoles, aux rappeurs... Y en a qui ressemblent à rien et qui essayent de jouer là-dedans et finalement c'est bidon... y en a c'est plutôt réussi... Y en a qui se donnent une image par rapport aux autres personnes. Et moi on m'a toujours dit « il faut te créer ta propre image »

Et les Italiens ?

Ils sont bien habillés. C'est beaucoup d'habits de marque... beaucoup de chemises... ouais ils sont tout le temps bien habillés à part les chaussures. Ça c'est un truc qui m'énerve : les chaussures des filles. Les baskets des filles en Italie. Je sais pas si tu te souviens, les baskets à talons compensés, pas les Buffalo, les un peu surélevées... et ben elles ont toutes ça. Je sais pas ce qu'elles ont. Elles sont en retard sur la mode c'est un truc de fou. Et ma mère me dit « ça fait des années que tu viens ici t'arrives toujours pas à t'y faire ? » Non je crois que je m'y ferais jamais. En fait j'critique beaucoup. Les goûts vestimentaires j'critique beaucoup. Après... on m'a toujours dit « chacun ses goûts ».

Et est-ce qu'il y a des choses que t'aimes bien mais que tu te verrais pas porter ?

Heu... (silence) là tout de suite y a rien qui me viens.

Tout ce que tu aimes, tu portes ?

J'essaie... si y a un truc que j'aime bien mais que j'oserais pas porter parce que je suis petite. C'est les longues robes. J'adore ça mais je peux pas le mettre. Je suis tellement petite que je marcherais dessus. J'ai essayé hein ! Même avec des talons compensés je marche dessus... enfin je marche pas dessus mais ça traîne quoi. J'vais la mettre une fois ça va être un chiffon.

C'est pas grave tu les jettes après !

(rires) non pas tout !

Est-ce qu'on dit quelque chose de soi à travers les vêtements ? Est-ce qu'on passe un message particulier quand on s'habille ?

Moi je pense qu'une fille qui s'habille tout en noir c'est qu'elle est triste. Tu peux t'habiller en noir de temps en temps, y a pas de problème, mais une fille qui est constamment en noir c'est qu'elle est triste... une fille ou un garçon hein. Une personne qui s'habille avec des couleurs, qui met des fleurs, c'est jovial, c'est qu'elle est bien dans son corps. Une fille qui s'habille tout en noir c'est qu'elle cache des choses : parce que le noir ça affine.

Elle cache son corps ?

Ouais. Moi quand je grossis je mets du noir... au moins ça cache les bourrelets. C'est psychologique hein ! je sais qu'on les voit quand même.

Mais du coup ça reflète l'état d'esprit que t'as à ce moment-là ? Le deuil de quand tu pouvais mettre des minijupes ?

(rires)

Y a un truc que je mettrais jamais, je pourrais pas mettre ça. Je déteste ça : les jupes en jean long [genou]. Moi je mets tout le temps au-dessus.

Pourquoi ?

Parce que c'est... j'trouve que c'est mieux. Ça fait plus fin de voir un genou que de voir dessous quoi. Sinon je la remonte un peu.

Tu mets des bretelles ?

(rires) De temps en temps je mets des gaines au cas où ça me va pas.

C'est vrai ?

Oui (rires). J'ai une gaine, je l'ai payé 40 euros, j'ai mis ça deux fois, j'ai cru que j'allais mourir. (rires) Je l'ai gardé une heure et demi, j'allais faire pipi tous les quarts d'heure. C'était nickel mais par contre j'ai cru que j'allais mourir : j'arrivais plus à respirer, ça montait jusqu'en haut, j'avais la vessie elle était compressée, j'faisais que faire pipi... J'me suis dit « c'est bon », j'ai plus remis ma gaine. 40 euros, encore un truc inutile que j'ai acheté. (rires) 40 euros.

Quel vêtement va te rendre une personne sympathique ? Qu'est-ce qui va t'attirer chez un homme ou chez une femme ?

J'sais pas particulièrement... si elle est habillée comme une plouc je vais pas aller vers elle. Y a des gens t'as pas envie de les connaître parce que c'est physique... j'sais pas... quand t'es trop triste, trop monotone... non. Après faut apprendre à connaître les personnes. Des fois tu peux pas, c'est physique.

Bon je te repousse alors, je suis tout en noir !

(rires) Ah tu es triste aujourd'hui ! T'as quoi en dessous ? (elle ouvre ma veste) C'est bon, t'as du rouge.

Est-ce qu'il y a des moments où tu t'es censurée dans ta manière de t'habiller ?

C'est-à-dire ?

Où tu voulais t'habiller d'une certaine manière et tu pouvais pas le faire ?

(silence) Ouais. Quand j'étais avec mon ex... un autre ex (rires). Il m'empêchait de mettre des décolletés, parce que j'avais une poitrine imposante, et il avait peur qu'on regarde... qu'on les regarde quoi. Alors qu'au contraire tu mets un tee-shirt col rond moulant, ça fait encore plus ressortir quoi. Ouais il m'a toujours empêché de mettre... des jupe trop courtes... des décolletés trop plongeants... et quand je l'ai quitté... Avant d'être avec lui j'étais comme ça... quand j'étais avec lui, j'étais pas masculine, c'était pas du tout ça mais... je m'habillais moins provocante on va dire... mais putain quand je l'ai largué, la première chose que j'ai fait ça a été de mettre un décolleté et une minijupe en même temps.

(rires)

Limite c'était un deuil ! (rires) Quand il m'a vue arriver, six mois après on s'est recroisés : « putain tu t'es lâchée » « ben ouais depuis qu'on est plus ensemble ça va mieux ! »

Et maintenant tu l'accepterais de la part d'un mec qu'il te...

... non ! Surtout que quand il m'a connue, j'étais habillée comme... comme... l'opposé qu'il voulait. J'étais en décolleté, j'avais un jean moulant, j'avais des talons... et une fois que je me suis mise avec lui c'était fini quoi.

Ce qui lui plaisait...

... c'était limite un arabe : « tu fais ça pour moi. Si tu dois montrer ton corps c'est à moi et pas aux autres ». Maintenant je vais à la plage je suis seins nus (rires), je mets des strings au bord de la mer et personne me dit rien. Et si quelqu'un me dit quelque chose je m'en fous carrément.

En France tu mets des strings sur la plage ?

Ouais. Par contre en Italie je mets des string sur la plage mais je mets un haut de maillot. Parce que c'est mal vu de mettre... de voir seins nus. Alors que pourtant c'est pareil. Tu vois des seins ou tu vois un cul c'est la même chose.

Et en France tu trouves que c'est bien vu ?

On m'a jamais fait de remarque. Si. Une vieille, je l'ai remise en place la vieille. J'avais les deux tétons percés, j'étais avec mon maillot string, sur le bord de la plage, seins nus... et la vieille elle s'arrête... elle me regarde de haut, mais choquée. Elle me dit : « vous avez pas honte... niniinn » je lui ai dit « écoutez vous allez pas me casser les couilles, on est sur la plage, si vous avez pas envie de voir ça vous dégagez...

(rires)

... Pauvre vieille ! » Elle a vu un cul et deux tétons percés, tu m'étonnes qu'elle était choquée (rires). Et y avait une copine avec moi, elle me dit « mais Mélissa t'as pas honte ? » « non j'ai pas honte, elle vient me saouler... » et elle était juste derrière moi. A un moment je me suis tournée face à elle, dos au soleil avec mes tétons : « vas y, regarde ! » (rires). J'avais bien picolé ce jour-là, on avait pris des bières à la mer. Elle disait « ah les jeunes alors ! les jeunes ! »

Qu'est-ce que tu penses de la manière dont les gens s'habillent aujourd'hui, en France ?

Plus c'est jeune, plus c'est provocant. Les jeunes, des gamines de 12 ans qui s'habillent comme des filles de 20 ans quoi. Elles mettent des talons à 14 ans alors que... elles savent pas marcher avec déjà...

... contrairement à...

(rires) à mes 15 cm ! à mes chaussures trophée ! Non mais elles sont provocantes, elles se maquillent à six ans... disons 12 ans elles se maquillent, alors que t'as encore une peau de bébé... ouais, plus c'est jeune, plus c'est provocant. Parce qu'elles ont une image des clips, de tout ce qui est à la télé et... ouais. C'est complètement débile, il faut s'habiller en fonction de son âge quoi. Ouais clairement les p'tites jeunes c'est des putes. Bon après t'as toujours des exceptions qui font que... c'était genre moi avant garçon manqué. Mais la plupart des filles elles s'habillent... même pas femme parce que c'est pas femme, c'est même pas classe, c'est provocant.

Mais toi c'est provocant ta façon de t'habiller ou pas ?

Non, là non. Mais selon... ouais je peux être provocante. Et je le sais mais...

... mais c'est péjoratif ? Pour toi c'est quelque chose de mal ?

Non, j'aime provoquer... pas forcément on va dire au niveau on va dire... pute, mais j'aime provoquer.

Ça veut dire quoi provoquer ?

J'aime plaire, et je m'en fous carrément de... si j'ai envie de me mettre un minishort où on voit mon cul, et bien je mettrais mon minishort.

Jusqu'à quel âge ?

Mais non mais elles se permettent de mettre des trucs, elles les mettront tout le temps, jusqu'au moment où elles comprendront que ça fait pas femme du tout. J pense que jusqu'à 18 ans t'as des gamines qui s'habillent comme des filles de 25 ans et encore. Et les parents laissent faire, ils s'en

foutent carrément. Sinon elles font comme moi quand j'ai eu mon premier string. Tu le caches à ta mère, et après tu prends une grosse tarte dans la gueule (rires).

C'est vrai ?

Ouais.

A quel âge ?

J crois que j'étais en 6e. Pourtant j'étais garçon manqué hein, j'avais mon jogging : et ma sœur qui dit à ma mère « Aaaaah Mélissa elle a mis un string ! ». Mais le truc dégueulasse hein, tu vois la bordure qui fait au moins 6 cm, c'était le vieux truc trouvé limite dans un fond de tiroir. Et là elle m'a foutu une putain de tarte : « T'as pas honte t'es en 6e, tu mets des strings ? » (rires).

Et à partir de quand ta mère elle a bien voulu t'acheter des strings ?

Après c'est nous qu'on se les ai achetés. Plus tard... j'en ai volé à ma mère, et après j'ai fait ma petite crise d'adolescence : « Maman ! les culottes c'est moche, ça fait des marques sur les fesses, on voit ma culotte à travers mon jean ! » J'ai fait chier mon monde pour avoir mon premier string. Après elle m'a dit : « Tu en veux d'autres : tu te les achètes ! ». Ouais mon premier string... parce que ma mère tu sais elle faisait de la vente à domicile de sous-vêtements, et je crois que c'était un Aubade. Elle me l'avait passé, elle l'avait payé quoi. Et elle m'a dit si tu en veux d'autres tu te les payes. Mais après c'était pas pareil c'était du Carrefour. C'était les vieux trucs pourris pour dire je mets des strings, au moins on voit rien du tout. Et maintenant je mets de tout maintenant. On est bien dans les culottes, on est bien (rires).

J't'ai pas demandé, ton père il s'habille comment ?

Mon père il est... ouais comme l'image du mec que j'ai. Bien habillé, il met des chemises, des tee-shirts, il met de tout... il prend soin de lui. Bon des fois il est habillé comme une [?] mais c'est parce qu'il travaille...

... C'est quoi son travail ?

Avant il était patron d'un magasin, après il a tout lâché parce qu'il en avait marre, il est allé travailler dans les champs, donc là c'était un peu moins classe, et là il va ouvrir son hôtel restaurant. C'est son rêve de faire ça et il le fait.

Ta mère elle fait quoi ?

Elle travaille pas [...]. Elle reste à la maison, elle fait le ménage, elle bouffe, elle se promène, avant de se marier.

Bon reprenons tu me disais les jeunes filles s'habillent trop provocante, et le reste de la population ?

Heu... on va dire qu'il y a du potable. Mais y en a qui prennent pas soin d'eux alors qu'il y en a qui... comme moi, veulent plaire. T'as plusieurs catégories de personnes : celles qui s'habillent pour s'habiller, t'as les gens qui s'habillent pour plaire... et t'as ceux qui en ont rien à foutre... Y en a qui s'habillent comme ça à la va-vite mais ça va aller... et t'en as, un jour j'ai vu ça ça m'a choquée : les talons et le jogging. Pour faire « j'suis plus grande et je suis femme », et à côté de ça t'as la veste Lacoste avec le crocodile ! Et après t'as la fille qui aime plaire et qui s'habille bien. Après ça dépend des moyens aussi.

Si t'avais plus d'argent tu t'achèterais quoi ?

T'imagines même pas. Des fringues !

En plus grande quantité ou des trucs plus chers ?

Plus chers.

Y a quoi qui te fait rêver ?

J'ai voulu acheter mon sac Prada, j'ai eu mon sac Prada... Ouais une paire de Louboutin ça me plairait bien, à talons. J'ai des baskets Louboutin. Bon on me les a offertes, j'ai payé moitié moitié. Ouais, des beaux talons Louboutin. Ouais y a plein de trucs qui me font rêver. Mon rêve ça serait de faire Pretty Woman, d'acheter sans compter avec la carte bleu. Ça c'est le rêve de tout le monde j'crois. (rires)

Ouais. Boh. J'en prendrais plutôt en grande quantité.

Mais moi j'ai tellement de trucs pas de marque que ce qui me fait rêver c'est les marques. Ouais mon truc c'est con, mais c'est les fringues. Ou une belle voiture. Ouais ça aussi une belle voiture.

Qu'est-ce qui a changé au cours de l'Histoire, dans la manière de s'habiller ? Comment c'était avant ?

Plus simple. J pense qu'à notre époque il y a tellement de préjugés, sur la manière de t'habiller, si tu as pas de marques, c'est que t'es pauvre... si tu t'habilles mal... si la personne est bien habillée : elle est riche... y a tout le temps des regards comme ça. Donc obligatoirement tu veux paraître moins pauvre, tu veux pas être jugé, donc tu donnes une image autre que... que toi-même quoi.

Et selon les pays, qu'est-ce qui change ?

Les moyens. Tu vas au Pérou, c'est pas pareil. Y a pas de la moumoute (rires), du moins c'est pas la même, c'est celle du bled (rires). Ouais selon les pays, c'est pas les mêmes moyens, tu vas en Amérique... même à Paris. Regarde tu vas à Paris, ils sont bien habillés... même pas à Paris, à Monaco, c'est super cher, c'est super huppé. Moi j'vais à Monaco comme ça, ils se disent « mais c'est une clocharde ou quoi ? » Parce qu'ils sont tellement habitués à du classe, d'avoir de la marque... ouais le vêtement ça te permet d'être une autre image que toi-même quoi. Tu peux ne pas mettre la bonne image... Moi j'ai pas forcément... j'gagne pas 300 000 euros par an, mais je sais très bien que si j'achète en quantité et des beaux beaux beaux vêtements il faut que ça me plaise... si tu vois une fille ou un garçon bien habillé, bien sapé, puis à côté une autre fille ou un garçon habillé à la va-vite à l'arrache, avec un pantalon troué ou quoi que ce soit : tu vas où ? Avec la fille ou le garçon qui est bien habillé.

Entretien avec Jacques

Est-ce que tu pourrais me décrire la manière dont tu es habillé aujourd'hui ?

Aujourd'hui jean et chemise... et baskets.

C'est une tenue pour faire quoi ?

Ben pour me balader.

C'est ta tenue habituelle ?

Ouais, quand je veux être décontracté ouais.

Est-ce qu'il y a des circonstances dans lesquelles tu ne vas pas être décontracté ?

Oui, oui ben oui.

Par exemple ?

Ben (rires) je sais pas mais si je sors au restaurant... selon avec qui je sors au restaurant... si je vais à une soirée quoi.

Alors là tu vas t'habiller comment ?

Ben tout dépend la personne avec qui je sors : ça peut aller de la tenue décontracté... comme ça peut aller au costume, qui est plus ou moins sérieux quoi.

Ça t'arrive d'aller au restaurant en costume ?

Ouais, ouais.

Une fois tous les ans ? Tous les mois ? C'est exceptionnel ou...

... Non quand y a besoin. Donc je sais pas p't-être tous les mois, je sais pas. Peut-être plus (rires) tout dépend des circonstances quoi.

Quel est ton premier souvenir de vêtement ?

Ouh la... (rires) Là franchement je sais pas quoi répondre, si ce n'est par des photos peut-être.

Comment on t'habillait quand tu étais petit ?

Ben quand j'étais petit, je m'en rendais pas compte, mais je me suis aperçu qu'à notre époque avec ce qu'on appelait des barboteuses. C'était horrible (rires) mais c'était les trucs des enfants à l'époque quoi. Mais c'était les premières photos de moi que j'ai vu quand j'étais enfant. Mais je les ai vues quand j'étais ado quoi.

Et ce que tu portais en primaire par exemple ?

Ben disons que c'était pas comme maintenant parce qu'à l'époque les enfants n'avaient rien à dire sur leur tenue vestimentaire, donc c'était ça et point barre quoi. Déjà y avait pas la diversité d'aujourd'hui, et puis c'était imposé. Et en plus, d'après ce que j'ai vu sur les photos, c'était même pas différencié garçons et filles. C'était en gros... moi je venais d'une famille de 4 enfants, souvent c'étaient des vêtements qui tournaient d'un enfant à l'autre, qu'il soit garçon ou fille. Donc ça a beaucoup progressé, maintenant, par rapport à cette époque.

Et ça jusqu'à quel âge ?

Alors là j'ai pas trop de souvenir là-dessus... peut-être jusqu'à l'entrée à l'école quoi. Jusqu'en primaire, parce qu'à l'époque on rentrait beaucoup plus tard, donc jusqu'à l'âge de 5-6 ans, quelque chose comme ça. Et puis après... d'après mes souvenirs... c'est pareil, quand on rentrait à l'école, y avait pas les systèmes de bourses et cetera et cetera... donc souvent tu récupérais les vêtements... là c'était les vêtements de garçon, et de fille pour les filles, c'était souvent des vêtements qui venaient de la famille parce que c'était... les enfants passaient d'un enfant à un autre dans la famille quoi.

Tu te souviens si ça te plaisait ou pas ce que tu portais ?

Ah non pas du tout (rires) ça me plaisait pas du tout, et d'après ce que je me rappelle c'était tout le monde, donc ça choquait pas. Même si ça te plaisait pas, tu savais que tes copains copines ils étaient dans le même cas quoi. Donc tout le monde faisait avec.

Et dans ta famille on s'habillait comment ? Les adultes ?

Alors là... les adultes les adultes, j'ai pas trop de souvenirs. Ben d'après mes souvenirs y avait les habits pour aller bosser, et puis y avait éventuellement la tenue qu'on appelait avant la tenue du dimanche. Qui était plus jolie, mais c'était... plus joli... entre guillemets... mais c'était une tenue qui durait éternam quoi. Alors que maintenant un pantalon, il te fait éventuellement un an voire plus et puis c'est tout. A l'époque les garde-robes étaient beaucoup moins importantes.

Et du coup la tenue de travail de tes parents c'était quoi ?

Heu... la tenue de mon père... ben c'était... je crois hein... c'est des choses que j'ai oubliées, je crois que c'était un pantalon de toile ou de tissu genre... ouais de toile... une veste... et éventuellement... à l'époque ce qui se faisait beaucoup c'est ce qu'on appelait les gabardines. C'est plus les gabardines de maintenant, c'était des vêtements en cuir qui étaient assez chauds. Donc c'était un truc que la personne allait garder... qu'elle gardait une vingtaine d'années quoi. Donc c'était ça l'hiver, et puis l'été c'était une veste je crois.

Il faisait quoi comme travail ?

Mon père travaillait à l'usine. Mais quelle que soit la profession, d'après mes souvenirs, tout le monde s'habillait plus ou moins pareil. Et puis les femmes mettaient à l'époque des blouses... c'était pas féminin du tout mais... je crois hein... que c'était beaucoup plus pour protéger les vêtements, parce qu'à l'époque, d'après ce que je me rappelle, ils faisaient attention aux vêtements, justement pour durer dans le temps. Donc ils avaient... ils faisaient de la réparation éventuellement quand il y avait besoin... alors que maintenant on fait même plus quoi.

Alors tu dis c'était pas féminin... ça ressemblait à quoi ?

Ah (rires)... c'était à l'époque... on avait pas la même... mais d'après mes souvenirs, les gens de l'époque... c'était des vêtements fonctionnels, il s'agissait pas d'avoir des vêtements jolis quoi. Parce qu'apparemment c'était... ça a existé, mais j pense que c'était pour une catégorie de gens qui étaient... ce qu'on appelle maintenant les cadres sup et même au-dessus quoi. Mais les gens de la classe ouvrière ou les gens de la classe moyenne s'habillaient tout à fait... déjà y avait pas... moi je

vois quand je suis né, y avait pas les supermarchés, donc y avait pas les vêtements de maintenant. Les vêtements pour la plupart s'achetaient soit sur le marché, donc c'était de la qualité, mais de la qualité très robuste quoi. C'était pas joli quoi, c'était fonctionnel, fait pour durer et puis c'est tout quoi. Ça c'était fait surtout pour être inusable si on peut dire quoi.

Est-ce que tu te souviens du moment où tu as commencé à choisir tes vêtements, à porter des choses que tu aimais ?

Ben... quand j'ai commencé à choisir mes vêtements, c'est quand j'ai commencé à travailler hein. Donc... ouais à l'époque c'était ça. Y avait pas d'argent de poche déjà, par rapport à maintenant, donc pas possible d'acheter des vêtements. Donc on commençait à acheter ses vêtements quand on avait sa première paie quoi.

Toi c'était quand ?

C'était... vers 17 ans quelque chose comme ça. Ouais parce que la première paye, c'était ce qu'on appelle maintenant une paye d'étudiant, c'était pour acheter une mobylette (rires) c'était pas pour acheter des vêtements. Les vêtements ça venait après quoi.

Et du coup tu te souviens des vêtements que tu as choisis, les premières choses ?

Ben je crois que la première chose que j'ai choisie... ouais je m'en souviens c'était (rires)... alors à l'époque c'était les années 70-75... à l'époque j'ai acheté une chemise, c'était joli mais maintenant... j'aurais dû la garder parce qu'elle vaudrait cher : c'était une chemise en soie hyper brillante... tu sais tu vois le film les Bee Gees ?

Ouais.

(rires) Et ben c'était ça avec les super cols là, j'sais plus comment on appelle ça. Alors je me rappelle parce qu'à l'époque on sortait beaucoup entre copains et copines. Et on avait tous acheté la même, avec des couleurs plus ou moins différentes. Mais y avait pas de choix, y avait un modèle, une couleur et puis point barre. C'était le moment où il fallait acheter ça donc on avait acheté ça. Mais ça représentait une somme qui était quand même pas négligeable pour un étudiant. C'est pas comme maintenant où tu vas chez H&M, t'achètes un truc qui vaut 3 euros... non non. Là même pour ça il fallait aller dans un magasin de fringues... on va dire qui avait pignon sur rue, type Galeries Lafayette ou autres, donc c'était pas donné.

Et ça c'était une tenue quotidienne ou juste pour sortir ?

Non la tenue pour sortir. Avec les pantalons (rires) pattes d'eph. Ça j'm'en rappelle... même le jean t'étais obligé d'aller dans un magasin... les premiers jeans, c'était à peu près à la même époque, même les jeans j'ai dû aller dans un magasin... ce qu'on appelait un tailleur. Donc le mec, il avait son mètre autour du cou, acheter un jean c'était pire que d'aller se faire faire un costume quoi. Parce que y avait déjà pas 50 modèles, y avait un ou deux modèles c'était tout quoi. Ce qui importait c'était surtout la taille et la longueur, mais y avait pas le choix de maintenant, ça... et c'était pas donné d'après ce que je me rappelle.

Et ta tenue de travail qu'est-ce que ça a été quand tu as commencé à bosser dans la police ?

Ben ma tenue de travail c'était l'uniforme pendant... j'ai travaillé 36 ans... donc on va dire j'ai travaillé une vingtaine d'années en tenue, ensuite j'ai travaillé en civil pour ne pas être remarqué. Et après j'ai travaillé dans un costard classe. Donc là c'était pour faire tout à fait autre chose quoi. Donc j'ai fait les 3 : la tenue d'uniforme, la tenue qui passe incognito... donc je m'adaptais à qui on devait surveiller... puis la tenue classe, à un moment où je faisais la protection des ministres et autres... donc là il fallait que je sois habillé... comme eux, pour passer dans le moule quoi.

Du coup les costumes étaient fournis ?

Ah non non (rires) c'est moi qui devais les payer malheureusement, donc c'était une période qui était très agréable mais qui m'a coûté.

Et quand tu devais passer incognito tu pouvais porter tout type de tenue ?

C'est moi qui devais m'adapter, j'ai été jusqu'à porter le short et puis le sac à dos pour faire le touriste quoi.

Et quand tu devais t'infiltrer dans des bandes de jeunes tu mettais des casquettes et des pantalons larges ?

Non parce que moi je faisais pas les bandes de jeunes. Quand on devait surveiller les jeunes on essayait de s'adapter mais c'était pas évident. Donc dans ce cas-là, nous on avait quelques jeunes qui s'habillaient comme eux, donc c'était plus simple pour nous que ça soit eux. Parce que quand tu as une cinquantaine d'années et que tu mets... je sais pas comment t'appelles ça là les pantalons avec les bretelles [il parle sûrement de la salopette à la mode chez les jeunes jusque dans les années 1990]... vaut mieux que ça soit quelqu'un qui ait le même look (rires).

Et l'uniforme, quand tu as commencé, tu te souviens quel effet ça t'a fait d'avoir cette tenue de travail normalisée ?

Horrible, horrible. Parce que... comment dire, déjà c'était pas adapté du tout. Donc c'était très épais... j'me rappelle même on avait un manteau d'hiver, c'était une horreur parce qu'à lui tout seul je crois qu'il pesait 20 kg. En plus quand il pleuvait : ah on était pas mouillés, mais il retenait l'eau, donc il pesait encore plus. Pour courir, c'était même pas la peine, tu ne courais pas avec ce type de manteau. C'était pas du tout adapté. Et puis après quand il pleuvait, c'était des reliquats... moi j'ai pas connu cette époque, mais on avait des reliquats des uniformes de 68. Moi j'aimais pas du tout mais on était obligés de faire avec. Alors je sais pas, je crois que c'est dans les années 80 qu'on a eu quelque chose d'un peu plus fonctionnel, si on peut dire. Mais jusqu'alors on avait des tenues qui étaient horribles. Mais même après, c'est pas toujours adapté, mais bon on fait avec.

Et le regard des gens selon les différentes tenues de travail, est-ce que ça change ? Selon si c'est l'uniforme, le costard...

Ça change sur quoi ?

Est-ce que tu sens que tu dégages quelque chose de différent selon la tenue que tu portes ?

Ah bah oui parce que... comment dire... c'est pareil l'époque a évolué en 36 ans. A l'époque quelqu'un qui était en tenue était respecté, chose qui n'est plus équivalente. Ensuite après quand je suis passé en civil, alors c'était marrant parce que pour les gens dans leur tête, en tenue c'est quelqu'un qui est de la base. Quelqu'un qui est en civil c'est un inspecteur. Alors ça me faisait marrer, parce que moi j'ai évolué dans la hiérarchie, et les gens se comportaient différemment si tu étais en civil par rapport à en tenue. Et après en plus, moi j'ai vu l'extrême, c'est-à-dire que quand tu es en costard, pour les gens c'est que systématiquement t'es commissaire quoi (rires). C'est complètement idiot mais voilà quoi. Moi j'ai côtoyé quand même des ministres, des présidents, des ambassadeurs... quand tu es... nous quand on faisait notre boulot, ils savent pas notre grade, donc ça n'a rien à voir parce que tu fais fonction, c'est pas ton grade qui... et ils se comportaient différemment. Je sais pas moi un préfet... dans notre mission moi ça m'arrivait de boire le café avec lui, manger le croissant, comme si c'était mon chef de bureau quoi... y a quand même une histoire de... pas de barrière, mais il faut pas faire n'importe quoi. Mais je veux dire c'est une personne qui dans la vie de tous les jours... un ministre ou un préfet, c'est des gens qui sont... on les voit inabordables quoi... et puis quand tu es avec eux dans un bureau tout seul, y a des choses qui sont sympas, marrantes, voire carrément décalées quoi. Moi j'ai déjà vu, par exemple dans les anecdotes... choisir un bijou... je crois que c'était pour les 30 ans de mariage, pour l'épouse d'un ministre, c'est moi qui l'ai choisie quoi. Parce qu'il savait pas choisir.

(rires)

Il avait pas de budget, donc y avait pas de problème (rires). Mais bon ça fait bizarre quoi. Donc voilà ça fait... c'est un peu... c'est une bonne époque quoi. C'est là qu'on voit que l'habit fait quand même... fausse la chose quoi. Parce que je suis sûr que ce ministre, si j'avais été en tenue, n'aurait pas eu le même regard avec moi que quand... bon... là c'était différent. Quand j'étais en civil, j'étais

directement, ce qu'on appelle au contact avec lui : je le prenais en charge, je lui disais bonjour, je me présentais, et puis après, pendant tout son déplacement, c'est moi qui le prenais en charge. Donc c'était différent. Mais j'veux dire ça change quand même... la même personne peut avoir un regard tout à fait différent selon la tenue. Ça c'est sûr.

Depuis que tu es à la retraite est-ce que tu as changé tes habitudes vestimentaires ?

Pour l'instant... non pour l'instant... parce que j'ai des déménagements, je bricole beaucoup donc... non non, j'crois pas. Non après je mets plus les uniformes, c'est sûr (rires)... non je crois pas. Non.

Est-ce que tu achètes beaucoup de vêtements ?

Par rapport à un jeune non, mais j'achète quand même des vêtements ouais.

Tu pourrais estimer un budget ? A l'année ?

Pfffou ! alors là... ça dépend les années, mais 500-600 euros p't-être. Ouais à peu près. Là franchement... tout dépend, si cette année là t'achètes un manteau, t'achètes... voilà. Là je sais que récemment j'ai acheté pour 150 euros de vêtements quoi. ça dépend par période.

Et c'est un plaisir ou pas, de faire les magasins, d'acheter des vêtements ?

Ouais pour moi ouais.

Et ça se passe comment ? c'est que tu as besoin de quelque chose en particulier ou tu fouilles un peu et tu regardes ce qu'il te plait ?

Non c'est selon mes envies, ce que j'ai besoin aussi bien sûr... si par exemple... là je sais que je vais racheter... vu que j'ai un voyage à l'étranger, j'ai besoin d'un 2^e maillot de bain, donc je vais me racheter un 2^e maillot de bain. Mais bon sinon je fais les magasins et bon, je suis pas à une chemise près, à une chemise de plus ou de moins. La dernière fois j'ai vu une belle chemise, et bien finalement j'en ai acheté deux et j'ai acheté le pantalon avec, alors que j'avais besoin de rien. Mais voilà ça me faisait plaisir de l'acheter parce que c'était une couleur qui me plaisait, une matière qui me plaisait, donc voilà.

C'était dans quel genre de magasins ?

Heu... c'était Columbia ou Timberland je sais plus.

Et tu achètes plutôt des marques ou peu importe ?

Heu... ouais j'achète quand même plutôt des marques. (silence) Je me rends compte que j'achète même tout le temps des marques. Ouais parce que ce soit le jean ou la chemise décontracté... même la chemise décontracté, j'achète pas la chemise... c'est pas que je vise les marques mais bon, je me sens bien dans ce qui est quand même bien fini... donc voilà j'achète tout le temps des marques. Sans le faire exprès mais ouais c'est mes goûts quoi.

Est-ce qu'il y a des vêtements que tu aimes, esthétiquement, mais que tu ne verrais pas du tout porter ?

Alors là... heu... j'vois, y a des vêtements, c'est pas que je les aime mais je ne me vois pas porter ça, c'est... l'année dernière ou y a deux ans, y avait beaucoup de chemises roses, mauves... j'me vois pas dedans quoi. Les vêtements je sais pas si tu vois Eden Park ou des trucs comme ça... à moins de me tromper mais je ne me vois pas là-dedans quoi. Après y a le vêtement aussi, c'est un ancien joueur de rugby, je sais plus lequel là... qui a monté sa marque de fringue... elles sont belles, elles sont hyper bien finies mais... c'est pas que je ne me vois pas dedans c'est que je pense que ça ne me va pas.

C'est au niveau des couleurs ?

Au niveau des couleurs ou de la coupe quoi. Donc bon. Voilà.

Tu portes quel genre de couleurs ?

Heu les couleurs, tout. Tout sauf le jaune j'aime pas. J'aime pas le rose mais ça m'empêche pas de porter du mauve.

Est-ce qu'il y a des vêtements qui te gênent ou te dérangent... te perturbent, quand tu les vois chez des gens ?

Non franchement non parce que... les gens ben j'estime qu'ils ont le droit de s'habiller comme ils veulent donc... ouais les vêtements dégueulasses. Là je viens d'aller dans un endroit, y a une ou deux personnes qui sont habillées sale... c'est une salle des ventes, j'trouve que c'est dégueulasse de s'habiller... si tu travailles passe encore... mais si c'est pour aller en ville, j'trouve que le minimum de respect vis-à-vis des gens c'est d'être propre quoi.

C'était quoi une vente aux enchères ?

Ouais.

C'était sale hygiéniquement ou ils faisaient sale ?

Non ils font sale quoi. Donc j'aime pas ça. Autant ça me gêne pas quand je bricole... si je vais dans un magasin de bricolage oui... ça me gêne pas de... parce que bon tu te changes pas pour aller acheter quelque chose dans un magasin de bricolage, là d'accord. Mais je veux dire tu vas dans un magasin... bon c'est pas que ça me gêne... tant pis hein, je vais non plus en faire une maladie, mais moi j'aime pas pour moi. Maintenant les gens font ce qu'ils veulent hein.

Ah oui je t'ai pas demandé : tes enfants comment tu les as habillés quand ils étaient petits ?

Heu... comment on les a habillés en étant petits... on a toujours cherché à les habiller bien. Parce qu'à l'époque... si tu veux j'ai de la famille qui habite à côté de Troyes, donc on faisait les magasins d'usine : on économisait sur toute l'année pour les fringuer avec des vêtements de marques quoi. Donc que ça soit mon fils ou ma fille, ils ont toujours été habillés heu... par contre après quand est venue la mode d'acheter des baskets à 200-300 euros non. Là c'était... mais j'veux dire quand ils étaient petits dans des vêtements... alors est-ce que c'est parce que moi j'avais le souvenir... inconsciemment parce que j'y pensais même pas... mais pour ma fille elle avait toujours des vêtements d'enfant, de bébé, vachement féminins et puis mon fils des vêtements de garçon quoi. Il était hors de question que les vêtements passent de l'un à l'autre quoi. Comme moi j'ai eu (rires).

Et du coup quand ils ont commencé à faire leurs choix, est-ce que vous avez eu des confrontations... à part cette question des chaussures super chères...

... non... ben d'après ce que je me souviens ils ont été raisonnables. Donc ils ont bien compris que... on va pas mettre un budget dans une paire de baskets. Non on a pas eu de confrontations... non.

Et aujourd'hui ils s'habillent comment ?

Ben mon fils je le vois pas trop donc... je sais pas mais... le peu que je le vois ça me convient. Et puis ma fille je sais qu'elle aime bien acheter beaucoup de vêtements sans être forcément chers... des trucs qu'elle renouvelle, des trucs de H&M et cetera. Ça m'arrive même (rires) de faire les magasins avec elle. J'trouve qu'elle s'habille bien, ça lui va bien. Bon après si elle avait des vêtements qui... que j'aimerais pas, ben j'pense que j'aurais rien à dire (rires), c'est son choix. Mais non j'trouve qu'elle achète des vêtements qui lui vont bien quoi. Avec le budget qu'elle a... non non j'crois qu'c'est correct. Maintenant elle a déjà acheté des robes classes pour des événements, des soirées... quand elle avait fait sa soirée de gala là... ben ça lui allait hyper bien. Non non ça me gêne pas. Voilà.

Est-ce qu'on t'a déjà fait des remarques sur ta manière de t'habiller ?

Heu oui... pendant un moment j'avais trop tendance à mettre des couleurs genre marron... tu vois ? Donc maintenant j'essaye mais... en tant que garçon on a pas un choix si diversifié que les filles. Donc on est obligés de faire avec. C'est pas toujours évident quoi. Ça a évolué un p'tit peu... bon... ben tiens là je vois quelqu'un en face de moi qui sort, il a un pantalon couleur rouille, j'ai horreur de ça. J'trouve que soit c'est dépassé, soit il est dégueulasse son pantalon (rires) mais je trouve que c'est pas joli quoi. Je le mettrais pas pour moi.

Sur un homme ou la couleur en général ?

Non c'est la couleur qui n'est pas jolie. Non c'est pas une couleur qui est jolie.

Qu'est-ce que tu aimes bien comme vêtements chez les femmes ?

Ben tout dépend... c'est pas les mêmes vêtements que je vois chez ma fille que chez une amie quoi. J'aime bien qu'elles s'habillent... ben en féminin quand même. Une femme habillée en survêtement,

en tenue... non. Bon après... comment dire... après c'est possible si elle veut faire du sport ou quelque chose. Mais j'aime bien une femme élégante quoi, sans pour ça être classe ou... non. Tu peux très bien être élégante avec des vêtements tout simples.

Est-ce que ta tenue vestimentaire est masculine ?

Oui oui.

Est-ce qu'il y a des vêtements que tu vas voir chez quelqu'un et qui te rendront la personne a priori, sans la connaître, sympathique ?

Non j'en crois pas. Non non. Non c'est pas les vêtements qui m'attirent sur quelqu'un. Non non.

Et à l'inverse des vêtements qui te rendraient a priori la personne antipathique ?

Non j'en crois pas non plus. Non parce que ça veut dire que tu te bases sur des trucs qui sont un p'tit peu des préjugés ou des trucs comme ça. Non non. C'est pas ça qui va m'influencer.

Est-ce que quand on porte un vêtement on passe un message sur soi-même ?

Oui peut-être quand même. Peut-être, ça reste à voir.

Donc quel message tu passes dans ta manière de t'habiller ?

Ouh la... (rires) là franchement je sais pas quoi répondre. Non là franchement je sais pas.

Est-ce que selon toi le rapport des gens au vêtement a changé au cours de l'histoire ?

Ah oui oui, c'est net. Parce qu'à l'époque, moi ce que j'ai connu avant mon adolescence, le vêtement devait être fonctionnel, devait durer dans le temps. Maintenant c'est le vêtement plaisir. Donc ça ça a beaucoup évolué. Maintenant j'ai peur que ça régresse aussi, parce qu'avec le pouvoir d'achat... peut-être que les gens vont commencer à moins acheter ou... je sais pas... mais... Moi je trouve que ça me fait plaisir quand j'achète des vêtements... maintenant y a l'effet plaisir ouais.

Et selon les pays, est-ce que ça change ?

Ben c'est encore plus marqué. Pour te donner un exemple : ça m'est déjà arrivé moi, quand j'ai ramené une femme [immigrante clandestine]... j'sais plus dans quel pays d'Amérique du Sud, je me suis aperçu qu'elle avait des enfants dans son pays, je lui ai même donné des fringues. Parce que ça me choquait... pour elle ramener des fringues c'était important quoi. Donc ce qui prouve que c'est pas grand-chose, mais un survêtement, une paire de baskets pour une personne... la preuve c'est que c'est hors de prix quoi. Dans certains pays. Même si c'est des pays producteurs de ces marchandises. Beaucoup n'arrivent pas à se les payer quoi.

Jacques me rappelle deux fois coup sur coup après la fin de notre conversation téléphonique :

1. La première fois parce qu'il a repensé à la multiplication des vides-grenier depuis la crise de 2008 :

Ces gens-là auraient donné leurs vêtements, maintenant ça se donne plus les vêtements, je sais pas pourquoi. Maintenant ces gens-là revendent leurs vêtements pour une somme modique mais il y a beaucoup de gens qui achètent comme ça. On régresse un peu.

Toi tu en fais quoi de tes vêtements usagés mais encore mettables ?

Heu... non moi après je les finis en bricolant (rires), donc non je donne pas, parce que ça finit tout le temps en bricolant. Donc le problème est réglé pour moi. Je jette... ou ça m'est déjà arrivé de donner. Quand je donne je donne de façon à pas le revoir, parce que... je donne soit à une association... j'aime pas mettre dans les bennes là, parce que c'est un peu... je préfère faire un paquet, m'arrêter... genre Emmaüs ou un truc comme ça, et donner.

Pourquoi tu n'aimes pas dans les bennes ?

Parce qu'autour du système des bennes... dans les bennes y a beaucoup de gens qui viennent se servir et puis... qui salotent tout le reste, donc c'est un peu dommage. Parce que si c'est une veste qui est encore valable, c'est un peu dommage que pour récupérer un pantalon, la personne mette la veste par terre... donc je préfère donner à des gens qui vraiment en ont besoin.

Et tu me disais tu donnes de manière à plus le voir après : tu n'aimerais pas le voir sur quelqu'un que tu connais ?

Ah non ça c'est sûr ! Je sais pas pourquoi (rires), je sais pas pourquoi mais non. Non... et puis est-ce que c'est que ça me gêne ou que j'ai peur que la personne soit gênée... que ça lui donne... non je sais pas...

Parce que c'est un peu de la charité ? Tu penses que ça serait perçu comme ça ?

Ouais. Ouais. Non je crois en fait... j'en suis même pas sûr, je crois qu'il ne faut pas que la personne à qui je donne soit mal à l'aise donc... voilà.

2. Il me rappelle car il s'est souvenu qu'il lui a fallu une « période d'accoutumance » au costume

Pendant 15 jours je me sentais un peu bizarre, puis après c'était très agréable, ce qui prouve que... ouais les 15 premiers jours j'étais mal à l'aise, et puis après impeccable, j'ai bien aimé (rires).

Tu étais mal à l'aise pourquoi ? Parce que c'était pas confortable ou c'était de te voir dedans ? Non c'est que je pense que j'étais pas habitué... donc c'était... peut-être un regard dans la glace, je sais pas. Et puis... je sais pas comment l'expliquer le truc... porter la cravate j'avais l'habitude puisqu'avec l'uniforme j'en portais une... donc c'était pas la cravate non, c'était... peut-être l'effet classe, et puis après j'ai bien aimé parce que... mes premiers costumes étaient on va dire classiques, et puis après j'ai évolué dans la qualité du costume.

Et du coup quand tu dis que tu vas au restaurant en costume, c'est ces costumes là que tu recycles...

... Ah non non non, maintenant c'est d'autres costumes. J'ai bien aimé, donc même dans les costumes j'ai évolué.

Donc tu vas mettre quoi maintenant, au niveau de la qualité, de la coupe ?

Le dernier costume que j'ai acheté c'était un costume on va dire vraiment classe quoi. Je sais pas si tu connais à Lyon, c'était à Milano. Donc voilà c'est le costume qui est déjà pas donné quoi. Chose que j'aurais pas pu acheter comme premier costume (rires), que j'avais acheté chez Brice. Après comme c'est agréable de se vêtir d'une chemise... je sais pas d'une qualité meilleure qu'une chemise premier prix... ouais c'est agréable.

Après au niveau de l'entretien c'est pas trop de boulot ?

Ah bah ouais c'est beaucoup plus (rires)... ah ben oui parce que les chemises tu les mets pas à la machine tu les emmènes au pressing... donc ça coûte plus cher : une chemise voire deux, par jour, à emmener au pressing... mais bon... voilà.

Et du coup le salaire suivait ?

Non même pas (rires). Même pas mais il y avait d'autres côtés plus agréables, ça m'a permis de participer à des choses que j'aurais pas vues... donc financièrement j'ai pas gagné, mais on va dire intellectuellement, c'était intéressant.

Entretien de groupe

L'entretien (d'une durée de 2h30) s'est déroulé durant un cours de méthodes qualitatives en sciences sociales, avec des étudiants en sociologie et en communication. Dix personnes ont participé à cette discussion de groupe, sur le thème des pratiques vestimentaires : 3 hommes : Thibault, Steven, José ; 6 femmes : Nadine, Alexia, Sidonie, Céline, Nina, Béatrice (la professeure).

Moi = On va parler de la pratique vestimentaire qui est mon thème de mémoire... n'hésitez pas, sans couper la parole, sans prendre la parole sur les autres mais vraiment à répondre du tac au tac et pas attendre votre tour de parole, il faut qu'ça soit spontané. Donc : qu'est-ce qui vous plaît dans l'habillement d'une femme ? Quels vêtements...

L'ensemble = Whaou...

(rires)

Béatrice = Le rouge

(rires)

Alexia = Les bijoux.

Moi = Les bijoux ?

Alexia = oui bon je prends la parole. Moi je trouve que c'est très bien pour les femmes de porter des bijoux... qui donnent un côté artistique dans l'ensemble de l'habillement.

Moi = Les autres ?

Thibault = Moi j'trouve que c'est difficile de répondre, 'fin on arriverait pas à te... j'sais pas si derrière ta question t'entends « qu'est-ce que vous aimez comme habits ou pas ? »

Moi = Ouais.

Thibault = alors du coup...

Béatrice = ... à quoi t'es sensible quand tu vois une femme dans la rue ? Tu t'retourne plus facilement quand elle est habillée comment ?

(rires)

Steven = Voilà une bonne question ça !

(rires)

Thibault = Mais ça dépend. De manière générale c'est vrai que si la femme est... on va dire dans les normes... dans les normes...

(rires)

Moi = Corporelles ?

Thibault = Ouais je sais pas... non... c'est vrai que c'est pas évident. J'dirais y a effectivement y a des habits qui viennent titiller un peu plus que d'autres, donc ouais les jupes, les machins les bidules... Mais en même temps, des fois tu te retournes pour... une question qu'y ait un accord entre l'attitude et les habits. C'est pas nécessairement l'habit qui fait le moine. C'est pas forcément l'habit qui va me titiller c'est l'accord entre ce qu'elle peut dégager, j'sais pas dans son regard ou sa façon de marcher et comment elle est habillée. Tu vois c'est un ensemble en fait.

Moi = T'as un exemple d'une tenue et d'une attitude qui s'accorderaient ?

Thibault = Ben je sais pas mais Nina je trouve par exemple... 'fin j'aime bien, j'aime bien parce que j'sais pas, ça va avec sa personnalité, elle s'rait habillée différemment p't'être j'aimerais moins tu vois. Même si elle rentrait dans des trucs...

Moi = Elle est habillée comment ? parce que là le dictaphone il sait pas comment elle habillée...

Thibault = Ah ouais ben je sais pas...

Nina = (rires) en hippie...

Thibault = de quoi ?

Nina = en hippie.

Thibault = Ouais je sais pas en hippie, décontracté, un peu en hippie ouais. Tu vois vêtements amples...

Céline = En ride.

Nina = ?

Céline = Ben t'as toujours des baskets avec... des baskets de sport.

Sidonie = C'est un mélange de skateur et baba cool un peu.

Thibault = Ouais ça fais un peu la personne qu'a pris le premier truc qui est arrivé...

(rires)

Steven = ouais tu vois moi c'qui m'plait c'est quand quelqu'un, on sent qu'elle est à l'aise avec ce qu'elle porte. Parce que c'est vrai que certaines femmes ou certaines filles, elles portent des habits qui sont supposés être attrayant mais c'est... ça dégoute parce qu'on sent qu'elle est pas à l'aise la personne dedans, elle ne... son corps n'est pas libre en gros, t'es emprisonné, donc j'ai envie d'dire, moi c'que j'aime bien c'est quand la personne on sent qu'elle est à l'aise dans son vêtement. Ça peut être un truc archisexy on va dire... limite même on peut dire déroutant...

Thibault = Une salope.

(rires)

Steven = (rires) Salope, sans allez jusque là mais y en a oui qui peuvent arriver jusqu'à cet extrême... Mais on sent que la personne est à l'aise. Elle a fait un choix de porter ça, son corps est bien dedans, la personne se sent bien, comme ça peut être le style vraiment très ample, le style « je veux rien laisser paraître », mais on sent que la personne est à l'aise dedans. Et des fois la personne porte certain style, avec des talons, on sait que, on voit qu'elle sait pas marcher avec... On s'demande pourquoi elle va porter ça, elle s'torture quoi, c'est pas agréable quoi.

Moi = Donc tu disais t'aimes bien quand ça colle avec l'attitude donc comment tu décrirais l'attitude de Nina ? 'fin le comportement en général ? Si ça colle avec l'habillement.

Thibault = Ouais ouais. Après j'me rends compte que la réponse elle est un peu particulière parce que Nina j'la connais bien, donc tu vois l'attitude j'peux la cibler par rapport au fait que j'discute souvent avec elle, que c'est une fille détendue, sympa 'fin tu vois... Enjouée. Mais après y a des gens dans la rue l'attitude elle est pas aussi...

Moi = ... familière que ça...

Thibault = ... (claquement de doigts) Tu peux pas cerner la personnalité l'attitude comme ça, c'est beaucoup plus subtil. Juste dans les manières de marcher, de s'comporter... de parler si tu l'entends parler tu vois. Par exemple y a des trucs... des filles tu les vois marcher dans la rue elles sont en bandes, tu les entends juste parler, piailler et tout ça, c'est rédhibitoire, 'fin moi pour moi c'est rédhibitoire.

(rires)

Thibault = Et du coup elle peut être habillée comme elle veut, j'vais pas aimer. Donc c'est difficile de répondre au goût vestimentaire, j'trouve en plus moi j'suis un peu, c'genre de truc j'suis un peu largué, genre j'fais pas les magasins, donc j'ai pas de... c'est pas un jugement esthétique très prononcé, j'arrive pas à t'dire « ça c'est bien, ça ça va pas, si j'aime la personne ça lui ira, si j'aime pas quoi qu'elle puisse porter ça lui ira pas. »

(rires)

Thibault = Donc j'sais pas c'est...

Céline = Et même un même habit peut avoir un sens différent en fonction de l'attitude et cetera et de celui qui la porte. Parce que par exemple, si j'prends des talons, les deux personnes sont à l'aise avec, mais une personne en profite pour être séduisante, donc elle va marcher comme avec des talons et forcément elle va utiliser les talons comme un outil de séduction. Mais quelqu'un qui est à l'aise avec les talons et qui les utilise juste pour marcher, et ben ça a pas du tout le même sens, pas du tout la même connotation, et du coup son allure va changer la fonction des talons.

Moi = ça apparaît clairement ça le fait qu'y en a une qui utilise l'une pour séduire et l'autre qui est à l'aise ?

Céline = Je sais pas j'ai pas d'exemple concret de filles comme ça mais... j'pense que y a toujours un... ouais... toujours un sens derrière.

Moi = vous êtes d'accord les autres ?

Nadine = Moi ouais je sens bien c'que dit Céline ça m'parle et heu... ouais pour moi c'est vraiment un... c'est vraiment un style en fait qui... 'fin pour en revenir à, en fait là j'repars plus sur ta question de départ...

Moi = ouais ouais...

Nadine = C'est plutôt pour moi un... j'aime bien quand les personnes elles sortent un p'tit peu du truc normal, qu'elles ont une originalité et que... et que ouais ça leur correspond vraiment quoi. Que j'sens que... ouais c'est quelque chose avec quoi elles se sentent à l'aise... c'est... et y a une originalité en même temps.

Moi = et ça serait quoi la norme ? 'fin c'est quoi ton image des vêtements normaux ? Au moins pour les gens qui t'entourent, est-ce que t'as l'impression qu'il y a une norme vestimentaire autour de toi ?

Nadine = Heu... ben ça dépend dans quel milieu j'dirais...

Moi = Par exemple à la fac ?

Nadine = Heu... oui quand même.

Moi = Ouais ?

Nadine = Moi j'me sens très... moi personnellement j'm'habille pas à la fac comme j'm'habille en dehors de la fac par exemple.

Moi = Ouais ? Tu vas porter quels vêtements à la fac et quels vêtements tu vas porter en dehors ?

Nadine = Heu j'vais avoir tendance à la fac à porter des vêtements plus standards, 'fin plus justement dans cette norme si on peut la normaliser... que à l'extérieur quand je sais pas... quand j'vais à un concert ou quand j'vais...

Moi = Parce que là t'es en jean et en pull de couleur assez sobre...

Nadine = ...Ouais...

Moi = ...Tu vas porter quoi pour aller à un concert par exemple ?

Nadine = Heu une mini rouge... une minijupe rouge pétante avec... ça peut être un collant et des p'tites bottines et... ouais ça va être plus...

Moi = Et t'as déjà essayé de le porter à la fac ou t'imagines même pas ?

Nadine = Heu... non pas rouge pétant (rires), heu j'ai déjà porté des trucs plus... moins sobres ouais et... non j' imagine pas que... J'sais pas vraiment, j'sens qu'c'est pas... c'est pas l'truc que j'porterais... c'est plus l'truc que j'porterais... P't'être que j'me sens pas particulièrement pouvoir m'exprimer à la fac comme j'me sens pouvoir m'exprimer quand j'vais dans un concert...

Moi = Et t'aurais peur de quoi ? t'aurais peur des réactions qu'ça susciterait ou...

Nadine = heu non j'aurais pas peur des réactions qu'ça pourrait susciter mais heu... (silence) heu...

Sreven = T'as les habits de la fac et les habits du soir quoi ?

Nadine = de quoi ?

? = Ça dépend du contexte...

Nadine = Peut-être que... si... j'me dis que ça pourrait être jugé par certaines personnes et étant donné que j'suis là... ouais j'veux p't'être éviter c'jugement ici.

Moi = Des étudiants ou des professeurs ?

Nadine = J'sais pas.

Sidonie = C'est plutôt que t'es pas à l'aise en fait ? t'es pas à l'aise des fois, 'fin...

Nadine = A la fac ? Non je... j'mettrais pas ça avec quelque chose... avec un... pas à l'aise mais juste... juste heu... ouais c'est p't'être plus une question de professionnel, pouvoir rencontrer des gens sans qu'y ait ce truc derrière où j'me dis bon « est-ce qu'il va y avoir un jugement derrière de ma tenue vestimentaire » qui du coup pourrait faire pour certaines personnes que ça bloque les choses et que... ça pourrait être un jugement d'un prof « mais elle se croit où elle, elle est à la fac et elle est habillée avec un p'tit... avec une p'tite jupe comme ça... ben qu'est-ce qui... où est-ce qu'elle croit qu'elle est ? » Et j'pense que ça... ça pourrait être une barrière en fait.

Alexia = Et pour moi, j'aime bien changer d'habits quand je suis... je sors et quand je suis à la fac, y a pas une grande différence, mais pour moi ce n'est pas le jugement des autres, qui... qui me fait faire ça. Mais c'est plutôt mon... ma psychologie. J'aime bien quand je sors de changer ma psychologie, et porter quelque chose plus spécial et par exemple je peux garder le jean, mais je peux porter quelque chose plus... heu je sais pas quoi... un autre chemise ou... mais c'est juste pour moi, pour ma psychologie.

Nadine = ...Ouais comme...

Alexia = ... ce n'est pas le jugement des autres.

Céline = ça fait deux mondes quoi.

Nadine = ouais on s'met en scène en fait d'une façon aussi, 'fin voilà...

Alexia = ... parce que j'ai les habits que je porte dans la vie quotidienne et quand je sors c'est un moment spécial pour moi et donc je veux montrer ça dans mes habits aussi ? Donc je change mes bijoux, je change... je mets un petit peu de changement.

Moi = C'est pour marquer un peu...

Alexia = ... mais ça c'est pour moi pour me sentir de faire quelque chose de plus spécial.

Nadine = Et j'pense que ça permet vachement... du coup ça rebondit vachement ce que dit Alexia : ça permet vraiment de montrer des facettes différentes de nous-mêmes j'pense, la façon d's'habiller fait qu'aussi, on peut rentrer dans un certain... dans un certain... ouais une certaine... un certain rôle, une certaine part de nous... et la jouer en fait.

Moi = Et par exemple quand tu mets une minirobe rouge tu joues quel rôle ?

(rires)

Nadine = j'vais jouer la fête... ouais la fête quoi.

Béatrice = Pourquoi ce rire, pourquoi nous avons tous ris quand tu as posé cette question ?

Steven = J'crois qu'c'est la façon de la poser qui...

(rires)

Béatrice = Moi j'interroge ce rire : pourquoi on a rit tous à ta question ?

Alexia = Parce qu'on a des représentations...

(bruits d'acquiescement)

Béatrice = (Rires)

(silence)

Moi = Et pour les autres filles, est-ce que vous changez votre tenue en fonction du lieu où vous êtes ?

Sidonie = ben moi j'trouve qu'y a beaucoup d'influence en fait. 'fin moi par exemple, dès que... j'ai des amis où automatiquement j'vais m'dire « ah y a un truc qui plait chez elle », c'est pas qu'j'veux la copier mais c'est que j'trouve qu'y a un truc qui m'plait et j'vais m'en inspirer. Ben par exemple moi j'bosse dans un magasin d'vêtements à côté, 'fin voilà, et y a... j'ai des filles qui sont vachement sophistiquées, qui sont à la pointe de la mode des super trucs, et en travaillant avec elles y a des idées, j'me suis dis « j'vais faire comme elle quoi, parce que j'aime bien », alors que si j'les avais pas fréquenté, j'aurais p't'être jamais osé mettre des trucs 'fin...

Céline = C'est leur personnalité qui fait que tu apprécies le vêtement ? Le fait de les connaître ?

Sidonie = Ben en fait...bon, moi mon avis est faussé parce que je vends des vêtements donc... Au début j'vends un vêtement, j'me dis « ouais ». Puis j'le vois porté, 5-6 fois sur des clientes « ouais il tombe bien il est beau il m'plait ». Ou des trucs au début je flash sur le truc j'me dis « whaou c'est super beau » puis porté... ben voilà c'est...

Céline = ça change...

Sidonie = ça change et puis voilà mes collègues qui peuvent s'p... qui, qui, qui ouais portent des trucs que j'oserais pas porter là par exemple elles arrivent avec je sais pas... des sortes de p'tites vestes sans manches, des trucs, des fourrures 'fin... Dans l'contexte du magasin c'est vendeur quoi, mais personnellement j'me verrais mal aller à la fac avec du lapin partout quoi.

(rires)

Sidonie = Voilà par exemple. Mais j'avoue c'est joli. 'fin...

Moi = Du coup tu pourrais le porter en tant que vendeuse ?

Sidonie = J'sais pas. Peut-être que ouais, peut-être que j'oserais parce que toutes les clientes disent « ah c'est beau », tout le monde est... même moi j'trouve qu'c'est beau mais j'oserais jamais l'mettre à la fac pour qu'on me dise par exemple « tu tues les animaux »... « tu... t'as d'l'argent » des trucs comme ça quoi. Mais l'magasin le contexte passe et j'sais pas... j'me suis rendue compte de ça.

(silence)

Nina = Moi pour revenir sur ta question de départ, le style... moi quand je passe devant quelqu'un j'regarde pas forcément ses vêtements mais ça sera plus l'accessoire, je sais pas si il porte un chapeau ou une écharpe de couleur, ça sera plus ça qui me fera tilter que... ouais ses accessoires.

Moi = Chez un homme ?

Nina = Ou chez une femme « whaou son chapeau il est cool »... j'trouve que ça rajoute vraiment quelque chose à la personnalité de la personne.

Moi = Parce que c'est porté sur des vêtements standards ?

Nina = Non p't'être parce qu'on a moins l'habitude de voir ça et que, j'sais pas, on va p't'être plus se retourner sur un accessoire que sur un vêtement un pantalon.

Céline = Donc c'est l'originalité, même dans le...

José = Moi je pense aussi qu'il y a un effet de groupe quand on utilise les vêtements. On voit par exemple les gens qu'écourent le... le rock par exemple ils sont tous habillés en noir, ils se mettent les chaînes...

(rires)

José = (rires) d'une certaine façon, c'est une reconnaissance... les gothiques par exemple toujours en noir, les gens comme ça on voit que le vêtement il parle un peu de ce qu'on veut exprimer... et il y a cet effet de groupe dans la banlieue on voit aussi les gens qui s'habillent pareil, pantalon blanc, manteau, il y a des stéréotypes... mais je pense qu'il y a aussi cette capacité aussi d'une métamorphose non ? Il y a des gens qui dans une certaine période de la journée vont s'habiller de telle façon... le matin le midi c'est pas peut-être bien de s'habiller avec une jupe rouge, mais peut-être le soir ça va aller mieux. Au travail... je prends l'exemple de Noémie parce que ça flashe plus mais y en a plein de subtilités comme ça, comme les gens s'habillent, ils sont toujours en train de parler un peu d'eux-mêmes quand ils s'habillent d'une certaine façon dans la journée. Je pense qu'il y a cet effet là...

Moi = Et toi par exemple qu'est-ce que tu dis de toi par exemple de la manière dont tu es habillé là aujourd'hui ?

José = (rires) Je pense... comme tous les jours, pour les cours je fais pas trop attention, je prends la première chose que je vois dans mon armoire.

Moi = Et y a des moments où tu vas changer de...

José = ... ouais. je pense que pour les contextes... je sais pas si y a une réunion, si je vais à une soirée, ça dépend. Si après les cours on va aller dans une soirée... ça dépend si aujourd'hui en finissant les cours on fait une soirée je peux arriver comme ça, ça fait pas de soucis. Mais si c'est... je pense que... y a un contexte autour du vêtement qui... qui... tout le monde va essayer de rentrer... chacun à sa manière... Donc y a Nina qui va utiliser un style différent, tu vois pas un groupe de personnes qui s'habille de la même façon que Nina. Donc ça par exemple c'est son originalité. Mais on voit par exemple des looks de filles, dans la rue, elles ont tous le même pantalon, Dolce Gabbana, machin...

(rires)

... donc du coup ça perd un peu... y a peut-être un effet de groupe mais individuellement c'est pas... comme tu l'as dit... ça te flashe pas individuellement la personne, peut-être le groupe, t'arrives pas à comment elle disait, regarder... si l'habit est en accord avec la... le mouvement non ? Le comportement.

(silence)

Alexia = Mais après les habits ils sont une façon d'exprimer sa... sa sexualité. De quelqu'un. Et... peut-être on peut dire que... dans une soirée heu... ça change, ce n'est pas la même chose que d'être dans la fac. Pour certains quoi...

Moi = ... Pour certains et pour toi par exemple ? On doit pas montrer sa sexualité à la fac ?

Alexia = Oui bien sûr mais peut-être on peut... We can try... on peut essayer quelque chose plus sexy... d'après moi, à... dans une soirée, parce qu'on pense que l'environnement est plus pertinent pour ça. C'est l'alcool, c'est la musique, c'est la nuit, c'est... le temps libre. Ici, à la fac je pense qu'on veut quelque chose de plus conformiste, qui en accord avec la situation étudiante. Ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas être sexy aussi, mais... on veut être plus sexy peut-être la nuit. Je sais pas.

Steven = Après peut-être y a aussi le côté de... voilà à la fac c'est les gens qu'on voit tout le temps, tous les jours et que dans les soirées aussi ce sont les gens qu'on connaît pas trop, ça peut aussi jouer ça. Si tu la vois le lendemain la personne elle va se dire : « ahhh comment t'étais habillé hier ! » Personnellement je sais pas mais c'est vrai que, comme tu disais, y a des gens, tu les vois le matin, des fois le soir on fait une soirée et on se dit « whaou, c'est la même personne ? ». Les habits ont changé complètement. Moi j'sais que moi, personnellement, la plupart du temps je fais pas trop d'efforts... Sauf quand je réfléchis des fois « ah je vais porter quoi le lendemain ». Là oui... mais là... la plupart du temps j'me lève le matin, j'prends le premier truc. Bon la plupart du temps je suis assez simple : c'est noir, blanc...

(rires)

... bleu des fois, c'est des couleurs standards...

Moi = Y a pas un jour dans la semaine où tu dois t'habiller d'une certaine façon ? C'est le jeudi non ?

Steven = Oui mais après ça c'est (rires) ça après c'est autre chose, c'est des trucs où j'ai après d'autres codes qui viennent d'autres endroits parce que...

Céline = ... c'est quoi ça ?

Steven = Hum ?

Céline = C'est quoi tes codes ?

Nina = Sa secte [il s'agit d'une confrérie étudiante comme aux USA].

(rires)

Steven = Non en fait y a des jours où faut des couleurs et tout, bon... il faut en fait un style vestimentaire. Mais après c'est en accord avec les activités qui vont aller par la suite. Donc c'est vrai que oui, si j'dois aller à un rendez-vous, je peux aller comme ça, surtout si c'est un rendez-vous important. Que de venir avec mon vieux jean, mon vieux t-shirt que ma mère me demande de jeter depuis des années, ça va pas passer. Après si je sais que je dois aller boire un coup avec les amis, peut-être que je vais rentrer chez moi et me dire « ça ça va pas trop être en accord », parce que bon, c'est pas vraiment tout à fait moi peut-être. Des fois je vais me dire « p't'être que je joue un peu un rôle, je vais reprendre un bon vieux t-shirt, t'te façon c'est quoi : aller boire un coup avec des amis, aller discuter », alors voilà j'me sentirai en peu plus naturel que d'être... que d'être voilà... parce que moi les chemises j'aime bien... mais j'm'sens pas très à l'aise, dans les chemises... mais bon j'les porte. Mais j'aime bien, quand je vois une chemise qui me plaît, ben je la porte. Mais après des fois je la porte dans des circonstances spéciales, quand j'essaye de faire des accords pour voir si ça marche, alors des fois j'peux être avec une belle chemise mais après j'ai un pantalon troué et les chaussures et ils vont me dire « mais qu'est-ce qu'il est en train de me faire ? ».

Alexia = Oui mais c'est vrai que les choix pour les garçons sont plus limités que celles des femmes. Un homme n'a pas autant de choix que les femmes, je crois, pour changer son style. Il peut porter une chemise, après quoi d'autre ?

Steven = une chemise après...

Alexia = Pour nous on a les robes, les jupes, les jeans, pantalons, comme ça... il y a beaucoup de styles pour...

Steven = mais non mais c'est vrai que oui, quand on regarde la garde-robe d'une fille, d'un garçon...

(rires)

Steven = ...Oui on voit bien la différence. Y a qu'à regarder moi avec ma sœur. Quand ma mère elle allait... elle disait « c'est même pas la peine que tu partes faire les magasins j'sais déjà c'que tu veux : 3 t-shirts blancs, 3 noirs, un pantalon en jean par ci et tout » et qu'ma sœur passe des heures dans les magasins, des fois elle revient avec deux articles, et des fois dans la même journée elle change trois fois d'habits, donc tu dis : « bon c'est pas possible ». C'est vrai que oui, y a pas le même rapport, oui les filles peuvent des fois faire plus de... plus d'ajustements, plus de... plus de choix, plus d'armes pour pouvoir se déguiser si on peut dire ou se... essayer des compositions...

Alexia = C'est une question de sexe...

Steven = ... essayer des compositions folles. C'est vrai que pour un mec, il va faire quoi, il va mettre un kilt...

(rires)

Steven = ... il va mettre un boubou, il va mettre un short, soit ample soit moulant, il va mettre... c'est vrai que c'est pas tout à fait... tout à fait les mêmes trucs. C'est vrai. Ben c'est vrai. Mais après ça dépend aussi parce y a des mecs, je les vois dans la journée ils sont en survet' et tout en « vas-y », et quand tu vas le revoir le soir en boîte de nuit, il va mettre des trucs super moulants et tout...

(rires)

Steven = ... c'est pas la personne, il change complètement de rôle. Là il vient faire le séducteur, soit en boîte, soit dans le bar. Et dans la rue voilà il va être avec les potes, il va faire « ah non... »

Moi = ça tu l'ferais pas, te mettre comme ça en soirée ?

Steven = Moi non. Heu...

Moi = Pour te mettre en valeur, faire le séducteur ?

(rires)

Nina = Mais c'est peut-être la même question qu'avec une robe rouge...

Steven = ... ah ben oui oui. Sauf que moi non, personnellement j'aime pas trop les habits qui me serrent au corps. J'aime bien être ample...des fois quand même ça me serre au corps, ça dépend si c'est l'été j'vais me mettre une chemise qui me colle au corps et je vais l'ouvrir parce que voilà, c'est l'été. Mais c'est vrai que quand c'est en hiver... même les cols roulés je préfère prendre quand ils sont un peu amples... j'sais pas.

Moi = heu... tu disais « les femmes et les hommes n'ont pas le même rapport au vêtement », est-ce que vous pensez que le vêtement a une fonction différente pour les femmes ? 'fin quelle fonction a le vêtement pour les femmes ?

(silence)

Alexia = C'est plus pour les femmes.

Sidonie = Ben moi je sais pas parce qu'il y a des garçons qui sont plus difficiles que des filles à habiller et qu'ont un look super étudié et qui limite aujourd'hui... y a des garçons : « c'est comme ci et comme ça ». Donc moi j'trouve en fait ça dépend des gens quoi, franchement.

Moi = Donc ça c'est le rapport au vêtement mais il sert à quoi le vêtement ?

Sidonie = Ben après... on va dire que... y a... j'pense que c'est plus pour montrer... parce qu'après y a des gens qui s'habillent dans telle marque, alors souvent c'est des marques un peu chères pour montrer qu'ils ont les moyens d'acheter des marques et tout ça... Mais y a des gens qui sont habillés... qui sont... qui ont l'uniforme d'une marque, et d'un style en fait. Par exemple j'prends la première marque qui me vient à l'esprit c'est G-Star, j'sais pas si vous connaissez c'est une marque très... assez particulière, chez l'homme, c'est des pantalons assez bizarres, des jeans travaillés avec des super peaux, souvent des grosses chaussures qui s'ouvrent... ça c'est un look et moi j'en croise dans la rue et j'me dis « ah c'est G-Star, ils ont tout, tout ». Par exemple mais y a d'autres marques... voilà. Et chez l'homme, chez la femme j'me dis... mais chez l'homme tout de suite c'est un truc qui me... je repère j'me dis « ah lui c'est G-Star, lui c'est machin...

Moi = ... et t'aimes bien ?

Sidonie = Ben... non parce que... parce que tout ça pour moi c'est le charme qui l'emporte quoi. Y a quelqu'un... y a des gens qui se laissent complètement aller mais le charme est tellement fort que tu t'dis... 'fin physiquement ou même... il pourrait être habillé n'importe comment il m'plait quoi. Ouais non... on va dire que l'uniforme ça me... perso ça ... voilà quoi.

Alexia = Et après je pense qu'il y a un rapport des habits avec le sexe parce que comme... si on reprend Judith Butler, qui a dit pour la stylisation du sexe... en portant des habits particuliers on peut renforcer l'idée de notre sexe. Et par exemple je pense que si on observe la situation à Londres, où il y a une autre culture et les garçons ils sont « trendy » et que...

Moi = Comment t'as dis ?

Le groupe = Trendy

Alexia = Ils sont à la mode, et ils portent des habits très chers, avec des écharpes, des lunettes très stylisées, ils portent des crèmes et cetera. Peut-être on pourrait avoir une image de féminisation de leur sexe.

(rires)

Alexia = Mais oui. Et y en a certains qui pourraient dire ça.

Thibault = Y en a qui le disent.

Alexia = Ouais. Donc y a aussi un rapport entre les habits et le sexe.

Moi = Et c'est ça selon vous ?

Thibault = De quoi, sur la féminisation de l'homme ?

Moi = ben si un homme est à la mode, et prend soin de lui ça le féminise ?

Thibault = pfff

(rires)

Céline = ça l'emmerde un peu Thibault (rires)

Steven = Ben alors là... non si il prend soin on se féminise pas mais après moi je sais que y a certains styles d'habits que je vois, j'ai l'impression que oui c'est plutôt des stylistes qui essayent de faire que des hommes se féminisent. Parce que quand je vois certains pantalons ou certains habits, qu'on « dit » être à la mode chez les hommes, tu dis ben non. Tu dis « c'est bon quoi ». Des fois tu dis « ouais »... j'sais pas pour moi, personnellement, j'trouve pas ces habits beaux quoi. Moi j'les trouve dégueulasses quoi. Moi quand j'vois... surtout chez les jeunes quand on les voit avec... Bon moi j'me rappelle à l'époque c'était les skateurs, c'était plutôt des habits amples parce que quand tu fais du skate, tu peux tomber, ça peut râper et tout. Maintenant tu les vois avec des slims, des trucs qui font slim baggy, donc t'as l'impression qu'ils ont chié dans leur pantalon quoi. Non c'est pas agréable quoi, c'est pas agréable, c'est pas agréable, c'est pas esthétique.

(rires)

Steven = Et non moi j'dis c'est pas pratique quand tu fais du skate ou du vélo quoi...

Nina = (rires) ils font pas tous du skate...

(rires)

Steven = Non mais moi j'dis surtout, parce que c'est venu avec la nouvelle mode des skateurs et des baggy et moi...

Nina =... mais ça remonte dans les années... y a les anciens rockeurs aussi qu'étaient habillés comme ça...

Steven = ...Non mais aujourd'hui mais non après t'as rockeurs mais les rockeurs ils étaient encore plus particuliers, c'était vraiment leur style, avec le cuir et tout... Tu vois, ça a lancé une certaine... image, tu vois le gars rebelle... Mais là, là tu comprends pas, là j'ai vraiment l'impression que c'est une façon de dire : « bon ... les stylistes et tout : « bon, on va faire quelque chose qu'on va imposer aux gens histoire de changer leur fonction ». Alors qu'avant c'était plutôt, pour moi c'était un truc le contraire. Le standard c'était le jean, le t-shirt blanc denim : « c'est bon nous on en a marre, nous on veut montrer qu'on est rebelles donc on change notre style ». Après ça a été repris par la mode bien sûr, c'est toujours un cercle vicieux quoi.

Moi = Tu veux dire que quand c'était une critique c'étaient les hommes eux-mêmes qui avaient envie de se féminiser un peu... c'est que tu disais les vêtements serrés tout ça, ça les féminise un p'tit peu quand même...

Steven = ... mais oui...

Moi = ... et là c'est la mode qui l'impose ?

Steven = C'est toujours un cercle vicieux : t'as les gens qui veulent sortir du système, et après le système le reprend et en fait une mode. On sort, on ressort. Après...

Moi = Donc là t'apprécies pas les slims chez les skateurs parce que c'est une mode ?

Steven = Non même pas ça, non c'est même pas ça c'est que là j'ai l'impression qu'on essaye d'imposer...

Alexia = ... Et chez une femme ?

Steven = ... d'imposer un style qui pour moi, va pas quoi, c'est pas agréable, j'sais pas moi ça m'dégoute, moi quand j'les vois j'ai envie de dire tu choisis « soit tu prends véritablement le slim jusqu'au bout

(rires)

Steven = Soit tu prends un baggy, mais tu mets pas un truc comme ça c'est dégueulasse quoi »

(rires)

Steven = Mais c'est pas esthétique, c'est pas esthétique.

Alexia = Et chez une femme c'est pas esthétique ?

Steven = Ouais, non non...

Alexia = ... pourquoi les femmes peuvent montrer les points de leur corps qui sont sexy et...

Steven = ...Mais non c'est c'que j'ai dis...

Alexia = ...Et les hommes non ?

Steven = ... si il prend un slim, vraiment un vrai slim qui moule tout et puis voilà, ben c'est son droit, au moins ça va être un style en accord mais si il veut faire un mix qui pour moi, j'suis désolé c'est pas agréable... pour moi je peux pas... ça te va pas quoi.

Alexia = moi j'aimais bien dans Jim Morrison, Levi's, leather...

Steven = Oui mais là c'était un slim, et là maintenant, c'est un mix, ça non, personnellement, mais je dis que...

(rires)

Steven = non c'est pas esthétique à regarder.

Alexia = Si...

Steven = Non mais là je parle pas de Jim Morrison, c'était aussi les années 60, les pattes d'ef, les trucs comme ça, c'était bien marrant

(rires)

Steven = Mais oui en plus c'était la période où y avait un peu d'inversion, un peu d'inversion dans les styles et tout, mais sauf que voilà t'avais un truc qu'était fait d'une certaine façon que c'était agréable à voir, donc voilà c'était... tandis que là on fait un mix d'un truc qui pour moi effectivement... c'est c'est...

Alexia = Je suis d'accord.

Steven = C'est dégueulasse

(rires)

Steven = Oui pour moi ça va pas, c'est comme si tu vois une fille pareil qui porte, des fois des trucs comme ça, y en a certaines elles sont pas... c'est pas en accord j'ai envie de dire...

Moi = Par exemple ?

Steven = Ben genre...

Nina = ...Des slims ?

Steven = Ben genre la plupart du temps j'suis désolé mais ça tombe sur des filles qui sont un peu rondes et qui n'ont... qui essayent de se donner un style qui rend la personne encore plus dégueulasse...

(rires brouhaha)

Steven = Non je suis désolé je dis ce que je pense

(rires)

Steven = On a bien envie de connaître, de parler avec la personne, mais quand tu vois l'habit... non ça repousse, c'est repoussant quoi. Tu te dis « c'est pas possible quoi, faut dire que t'as pas déjà eu de chance par nature... »

(rires)

Steven = ...Ça aggrave le cas

Céline = Mais quoi une femme ronde qui met des trucs moulants ?

Steven = Non non pas des trucs moulants, qui met des slims, en fait qui... des slims qui sont pas appropriés tu vois...

(chahut)

Nina = je vois ce qu'il veut dire...

Steven = ...Parce que tu vois tu peux être ronde... parce que y en a beaucoup de femmes et elles portent des trucs qui sont près du corps mais qui vont bien, qu'elles portent mais qui vont bien. Y en a d'autres elles prennent pas soit les bonnes tailles soit elles veulent faire genre « j'vais porter le truc taille basse à Shakira... »

(rires)

Steven = ... Mais du coup j'ai envie de dire ça tue le sex appeal quoi. J'suis désolé.

Alexia = ah oui pour les femmes c'est obligé... d'être grosse et de porter des vêtements très... aise ?

Steven = Non pas obligé...

Alexia = ça tue le sex appeal de...

Steven = Non pas obligé, non comme je dis elles peuvent porter des trucs qui sont près du corps et tout, mais quand c'est à leur taille, quand c'est... pas les trucs tu fais du 50 et tu vas vouloir montrer que tu fais du 48...

Thibault = Moi j'trouve marrant pour un mec qui fait pas attention à ce qu'il regarde, la capacité d'avoir des critères esthétiques très ciblés, chez la femme...

Steven = Ah mais non non...

Thibault = ... toi t'exprimerais rien mais la femme, mais la femme elle est capable d'exprimer quelque chose par son vêtement ?

Steven = Ouais ouais. Ouais, ce sont des trucs qui vont me... qui vont me taper, parce que comme je dis...

Céline = ... est-ce que...

Steven = ... Moi j'aime bien quand les gens se sentent à l'aise, quand tu sens qu'ils sont à l'aise dans leurs habits...

Nina =... Elle est peut-être à l'aise ?

Steven = Non non non, elle est pas à l'aise, quand tu vois que toutes les dix minutes elle est en train de se remettre le bourrelet qu'a dépassé...

(rires)

Céline = ... qu'est-ce qu'elle en disait ta mère sur la même femme ronde qu'avait des affaires qui lui vont pas ?

Béatrice = Heureusement qu'y a pas de grosse ici.

Steven = Ma mère ?

Céline = Elle disait rien ou ?

Steven = Ben elle rigolait (rires), elle rigolait elle devait se dire « la pauvre quoi ». Mais moi personnellement, je copie pas ma mère hein, moi c'est déjà mon caractère à moi, du coup c'était bien drôle quand je les voyais avec ma mère parce qu'au moins on s'tapait des barres...

(rires)

Thibault = tradition familiale.

Steven = Mais voilà ça c'est comme... perso j'ai vu ma sœur, le coup où des fois elle s'achetait des trucs après : « oh mais ça rentre pas mais j'vais quand même le porter » « Non mais arrête t'es ma sœur tu mets pas ça quoi, tu vas me faire honte quoi (rires) déjà moi je me suis foutu de ta gueule alors quand tu vas arriver avec les potes et tout... » Et puis après elle pétait un câble, elle trouvait pas ça drôle, mais voilà quoi, c'est... C'est ça quand je dis que voilà quoi, l'habit et la personne... quand la personne prend un habit il faut qu'elle se sente à l'aise, ça fait comme une seconde peau, c'est quelque chose où on se sent à l'aise, où tu sens que la personne est pas obligée à chaque fois de devoir modifier... où tu sens que...

Moi = Sidonie t'es pas d'accord ?

Sidonie = **Si si mais moi... en fait y a le... y a le poids des normes, parce que moi par exemple quand je vends un jean y a la nana je lui dis elle fait du 38 « ah non du 36 » « écoutez vous pouvez essayer le 36, j'pense que le 38 vous ira mieux ».**

(rires)

Sidonie = Elle rentre pas dans l'36 elle achète le 36. Et j'lui dis « si vous avez un 38 personne le sait, c'est pas écrit 38 sur l'pantalon, j'veux dire y a que vous et moi et moi j'veux reconnais dans deux jours donc on s'en fout » « non » Et si y a pas elle prend pas. Si j'ai le malheur des fois de m'tromper d'la taille, et si y a son copain avec, alors là c'est foutu... c'est dramatique. Et là je parle de demies tailles en demies tailles, c'est pour ça je dis « vous faites quelle taille ? » Dès qu'elle me dit « je sais pas », alors je dis « on va essayer plusieurs tailles parce que... les gens c'est voilà, y a des gens ils s'en foutent mais y a des gens c'est la taille...

Steven = Je pense qu'y a un peu d'ça...

Béatrice = C'est très très bizarre cette histoire de taille...

Sidonie = ...Ouais...

Béatrice = parce que je trouve qu'en 20 ans les tailles ont changé

(acquiescements)

Béatrice = ... moi j'ai toujours fait un 40, puisque tu es vendeuse, un vrai 40 standard depuis l'âge de 15 ans. Et maintenant on arrive à passer du 36 au 42 selon les marques...

(rires)

Béatrice = Alors on se dit « qui fait un vrai 40 et qu'est-ce que c'est que c't'histoire de quoi on parle ? »

Sidonie = parce que y a des marques, des matières qui sont élastiques, y a des choses comme ça mais...

Béatrice = J'ai l'impression qu'y a un jeu des marques à... A par exemple : y a beaucoup de marques qui flattent la femme en leur faisant une taille en dessous de ce que c'est...

Sidonie = ... et tout le monde...

Béatrice = ... dans le sens où ça fait un vrai 40 mais ils marquent 38.

Nadine = Oui d'ailleurs on voit souvent...

Béatrice = ... C'est paumant actuellement dans les habits.

Nadine = On voit souvent dans les magasins : ils vont dire « celui là il taille haut, celui là il taille... » y a pas de standard en fait.

Sidonie = En plus y a un tout nouveau...

Béatrice = ...ça n'a pas changé au niveau des chaussures.

Steven = Ouais (rires)

Moi = Ouais mais j'pense que ça a moins d'importance que tu fasses du 39 ou du 36

(rires)

Sidonie = Ouais voilà.

Béatrice = J'ai pas beaucoup changé de pied, j'me plante pas au niveau des pieds mais au niveau des tailles

(rires)

Sidonie = Les pantalons c'est dramatique ouais. Faut faire super gaffe parce qu'y a des gens : non seulement on peut louper la vente mais ils peuvent s'énerver quoi. Et puis y a des gens ils viennent en couple et en plus c'est des jeunes quoi ils ont mon âge. Et si j'leur dis ça la nana elle va me dire «(imitation voix pimbêche) ouais mais vous me prenez pour qui ? », et y a son copain à côté donc j'dis « non mais attendez y aucun souci », donc voilà, maintenant je ne dis pas quoi. Je dis « alors on va regarder machin ». Et y a une dame, y a quelques temps qui m'a dit « je fais du 36 », j'ai dit « attention c'est un modèle qui taille extrêmement petit, tout le monde prend une taille au-dessus, tout le monde » elle me dit « non ». Elle l'a essayé « ah ben il me faudrait une taille au-dessus ». Ahhh, c'est marrant.

Steven = Et là on revient sur ce que je disais, c'est une histoire... j'pense qu'y a de ça dans ce que je disais : je sais pas pourquoi mais je pense qu'on a mis une norme, parce que comme tu dis... avec une de mes ex-copines on allait faire les courses... elle m'amène faire les magasins : pareil, on parlait de tailles moi je comprends rien à ces histoires de tailles. On me dit « tu fais du combien ? » « je sais pas, je prends la mesure ou je les essaye, je mets une ceinture, c'est bon quoi. » Mais là on parlait de taille j'me disais « mais oh qu'est-ce qu'elles racontent ? » Et pareil, comme tu dis, elle changeait les trucs de taille, après elle partait sur un truc : « non ça te va pas quoi faut prendre un peu au-dessus ». Histoire de pas la choquer, parce que si tu dis... « oh mais il m'aime pas il... » j'ai l'impression elles veulent toutes être comme les mannequins quoi.

Nina = Mais toi qu'est-ce qui te plait ? les filles qui te plaisent c'est des mannequins aussi !

Steven = Ah non, non non...

(brouhaha rires)

Steven = ... moi je déteste les mannequins...

(rires)

Steven = ... non ! pourquoi je déteste les mannequins ? c'est que j'ai l'impression...

Nina =... Mais tu me fais bien rire, moi j'te vois dans la rue comment tu es.

Steven = Non moi j'ai l'impression...

(rires)

Steven = ... non moi je regarde pas les filles comme ça, mais moi ça je déteste les mannequins. Les mannequins c'est que j'ai l'impression qu'on est en train d'essayer de faire un standard où... quand je vois un défilé de mode, je rigole toujours, y a des fois des beaux habits mais : combien de femmes ont cette taille et rentrent dans des vêtements comme ça ?

Sidonie = Ah non mais aucune.

Steven = Et c'est ça. Tu prends une fille standard, comme vous p't'être, ou toi, j'sais pas dans certains habits que les mannequins portent...

José = Mais c'est que les mannequins aujourd'hui ils doivent être 45, 50 kilo donc... y a même une mannequin qu'est sortie récemment de... dolce gabbana, qu'a démissionné parce qu'elle est passée de 45 à 48...

(rires)

José = ... t'as un pantalon à la taille 25...

Steven = ... y a trop de pression quoi...

Sidonie = ... c'est la taille zéro on appelle ça...

(brouhaha)

Steven = ... je pense qu'y a cette pression quoi...

Sidonie = ... on en vend aussi de la taille zéro.

Steven = J pense qu'il doit y a avoir cette pression parce que c'est un truc que j'ai remarqué : avant les gens portaient... « j'sais pas trop quelle taille je fais : on prend un truc ample comme ça on pourra dire « ouais il s'habille ample » ». Maintenant tout le monde s'habille tout le monde s'habille en trucs très serrés mais...

Sidonie = Moi y a un truc ça me fais penser, j'ai une amie qu'est dans la haute couture et je lui ai posé une question parce que toutes les photos des magazines maintenant les filles elles sont comme ça (dos vouté en avant, bras ballants).

(rires)

Sidonie = Vous voyez quoi ? Mais je me disais « mais c'est moche, pourquoi elles prennent des poses comme ça » Et en fait elle m'a dit « c'est uniquement pour que le vêtement tombe. Parce que droite, le vêtement il est trop petit » donc elles font comme ça et le vêtement tombe.

(rires)

Sidonie = Donc c'est... personne ne peut porter le vêtement quoi. Donc ça c'est un exemple... (elle remime la posture) comme ça, elles sont toutes recroquevillées, enfin vous regarderez dans les magazines, y a que ça pour que le vêtement tombe. C'est dingue !

José = Mais c'est ça que c'est intéressant parce que...

Sidonie = ... C'est ouf quand même !...

José = ... y a un effet du... ça semble que le produit est plus important que le corps. Tu vois un corps presque mort, plein d'os, tu vois...

(rires)

José = ... avec des habits hyper beaux de marque... la plus chère au monde

Quelqu'un = Dolce gabbana ?

José = Voilà. Y en a d'autre mais je connais que ça...

(rires)

José = ... parce que je fais pas les magasins.

(rires)

Moi = Donc à part le slim chez Steven, est-ce qu'il y a des vêtements qui vous déplaisent ou vous dégoutent, à ce point... autant que pour lui le slim ?

Gauthier = Chez les mecs ?

Moi = Ouais ou chez les femmes.

Steven = Au début c'était chez les mecs après on a dérivé chez les femmes parce que c'est quand même plus flagrant des fois..

(rires)

Moi = Et chez les femmes par exemple ? Est-ce qu'il y a des vêtements que vous pourriez jamais porter ?

Nina = Chez les mecs y a les t-shirts avec les cols en V.

Sidonie = Ah ouais

(rires)

Steven = Pour montrer ses pectoraux.

(rires)

Sidonie = Avec les poils qui sortent.

(rires)

Steven = comme un décolleté pour femme quoi.

Nina = qui sont moulants, comme ceux pour femmes mais qui sont chez les hommes quoi.

Céline = Moi c'est plus pas des habits mais des détails. Genre les couleurs : rose et rouge.

Sidonie = Ah c'est la grande tendance : corail cette année...

(rires)

Sidonie = ... désolé je suis au courant de la mode !

Moi = Chez les femmes ?

Céline = Et les soutien-gorge qui sortent derrière. C'est horrible. Mais ça c'est pour ça que j'en parlais avec Steven c'est que ma mère elle aime pas tout ce qui est vulgaire, du coup moi je m'en foutais mais au fur et à mesure moi ça m'es rentré dans crâne et maintenant moi aussi ça me choque. Donc on se fait avoir.

Moi = C'est quoi ce qui est vulgaire pour toi ?

Céline = Ben c'est le soutien-gorge qu'on voit derrière ?

Nina = mais comment tu le vois ?

Céline = Ben genre un débardeur qu'arrive là, et le soutien-gorge qu'est là.

Steven = Faut pas porter de soutien-gorge quoi.

Céline = ben...

Sidonie = Ou le string aussi qui sort.

Steven = Ouais.

Sidonie = Là c'est un peu moins la mode, que y a trois quatre ans, même un peu plus c'était bien la tendance.

Steven = On a vu beaucoup d'horreurs.

Sidonie = (rires)

Moi = Et pas d'autres vêtements... c'est que des détails, y a pas de vêtements particuliers qui vous déplaisent fortement ?

Alexia = Pour moi la couleur rouge

(rires)

Alexia = ... j'aime pas la porter, j'aime pas regarder.

José = Sauf les cheveux.

Alexia = Exactement...

(rires)

Alexia = ... c'est une autre histoire. Les cheveux c'est pas pareil.

Thibault = Mais pris isolément y a pas de vêtements... la question est difficile parce que instinctivement j'te dirais «j'm'en fous » mais c'est vrai que je pourrais pas tout porter. Et en fait quand je réfléchis un peu, ce que j'aime pas c'est quand c'est trop exacerbé. En fait tu vois le vêtement c'est quand même le marquage identitaire, donc l'affirmation d'identités même multiples parce que les gens ils sont... on change et tout ça... et moi j'trouve que bah... c'est rigolo mais à l'extrême... ça me semble totalement illusoire...

Steven = ... déguisement...

Alexia = ... Fake...

Thibault = ...donc ben ouais c'est déguisement... Et moi tu vois je sais pas bien m'habiller, 'fin pfff...

Moi = ... toi c'est quoi l'identité que tu...

Thibault = ... ben justement... en fait le problème c'est... la question c'est : quelle identité je voudrais exprimer ? Le problème c'est que j'ai absolument aucune idée de mon identité ou de mes identités, alors j'arriverais jamais à exprimer. Tu vois j'ai essayé dans mon adolescence de me trouver des styles et tout, tu vois bien au bout d'un moment que ça marche pas...

(rires)

Thibault = ... Voilà tu vois c'est... Donc moi j'ai arrêté, je prends des trucs, le marquage identitaire c'est pas moi qui le fait c'est ma copine qui me met ça, et même encore aujourd'hui : tu vois quand il faut essayer de s'habiller... j'sais pas pour des réunions avec machin ou bidule, ben j'essaye d'être pros : tu sais ce rôle à jouer, ben chaque fois je tombe à côté....

(rires)

Steven = La dernière fois (rires)

Thibault = ... 'fin vraiment... j'tombe vraiment à côté...

Moi = ... La dernière fois il était comment ?

Steven = La dernière fois quand on était allés pour...

Thibault = ... ben ouais lui il était tout classe, moi j'étais... j'étais comme ça quoi... mais bon je sais pas quoi. Une fois j'étais... j'ai fait une enquête pour une commune, j'vais avec mon patron, on va rencontrer les commanditaires. Et j'me suis dis « merde, essaye de faire un effort et tout », donc j'ai essayé de m'habiller à peu près bien...

(rires)

Thibault = ... du mieux que je peux avec mes vêtements. J'suis arrivé là-bas en fait ils étaient tous en mode cool, je faisais tâche quoi...

(rires)

Thibault = ... donc en fait, j'essaye... j'arrête quoi, ça sert à rien quoi. Donc pour moi c'est rigolo, les gens... « j'fais une mise en scène de moi », « j'm'habille bien pour le coup parce que ça représente une p'tite facette de ma personnalité », très bien : moi j'y arrive pas, mais j'ai absolument aucun jugement sur le fait que les gens puissent en avoir l'envie, le plaisir. Mais quand c'est trop marqué trop prononcé, c'est tellement pour moi faux, 'fin c'est tellement une identité : l'identité du gothique à l'extrême, 'fin...

(acquiescements)

Thibault = ... 'fin écorché vif, j'y crois pas donc... les mecs qui se renferment, qui s'enferment là-d'dans, j'sais pas, c'est pas qu'ça me... j'trouve ça un peu réhibitoire quoi, ça me...

Moi = ... Tu vas pas aller leur parler... 'fin ça va pas te donner envie d'aller leur parler...

Thibault = ... Ben après ça dépend, j'me retrouve en soirée, la personne me parle... elle me parle que de tristesse ou j'sais pas quoi, la nuit... j'sais pas quoi machin...

(rires)

Thibault = ... ça va pas m'intéresser. Si j'me rends compte que la personne elle est capable d'aller ailleurs et tout, ça va être totalement différent, mais bon... généralement c'est marqué, les gens qui sont enfermés dans leurs machins, tu vois partout, dans la pose, dans l'attitude, dans ce dont il parle enfin... voilà, moi je prends les gothiques mais ça pourrait autre chose, ça pourrait même être plus sobre, tu vas à Science-po...

(rires)

Thibault = ... les mecs ils sont très bien habillés, estampillés science-po, tu vas parler avec eux, 'fin ça se ressent direct' la distance qui peut y avoir entre toi et eux ça paraît énorme.

Moi = En socio... c'est quoi l'estampillage socio ?

Thibault = En socio c'est l'bordel j'ai l'impression...

(rires)

Thibault = ... C'est pour ça que j'ai arrêté d'être moi non plus...

(rires)

Thibault = ... en socio tu vois de tout. Mais c'est ça qu'est bien. Mais tu vois en socio ça m'fait rire quand j'vois Louis qui m'a dit plein de fois « comment tu t'habilles ? Regarde à quoi tu ressembles »

(rires)

Thibault = ... venant de Louis moi ça me fait marrer.

(rires)

Thibault = ... donc tu vois c'est très drôle, finalement j'me dis c'est pas si grave.

Béatrice = C'est quelqu'un qui pourrait s'trouver dans ce que tu disais de toi-même en ne trouvant pas son identité à propos des habits... je l'ai vu deux trois fois arriver en audition pour être recruté... « arrête de t'habiller comme ça, on va te donner des conseils »

(rires)

Béatrice = ... donc y a des moments importants tu vois, c'est quand même pas le moment où tu fais cours où c'est quand même pas très important mais...

(rires)

Nina = Mais des fois y a des moments où y a une barrière à ne pas dépasser parce qu'après tu tombes complètement dans le déguisement j'pense. Parce qu'on le voit, on voit que tu es mal à l'aise et t'as l'air con un peu quoi.

(Acquiescements)

Nadine = J'pense que ça dépend après, j'pense que y a des personnes qui peuvent bien le porter et qui mettent...

Nina = ... oui mais des fois ça se voit en entretien qui mettent jamais un costard, si tu veux, ils arrivent...

Steven = Il sait pas comment se poser...

Nina = ... il s'est déguisé juste pour faire son entretien.

Nadine = Ah oui tu veux dire...

Nina = ... autant venir un peu moins classe et...

Nadine = ... et être à l'aise.

Thibault = Après moi j'aime pas du tout me déguiser quoi. Je dis ça parce que peut-être ça s'trouve ça explique p't'être d'autres trucs, mais je ne supporte pas de me déguiser, tu me demandes d'arriver à une soirée déguisé, ça va me saouler quoi. Ne serait-ce que parce qu'il faut faire un effort, tu vois... imaginer des trucs 'fin...

Sidonie = (rires)

Thibault = ... 'fin j'sais pas ça m'énerve. Mais après l'argument c'est toujours pour j'sais pas être différent, 'fin j'sais pas, j'sais pas quoi mais... j'sais pas...

Moi = Toi t'as pas envie d'être différent ?

Thibault = C'est qu'c'est déjà assez compliqué d'savoir qui j'suis pour après me poser à l'inverse tu vois...

(rires)

Thibault = ... Différent par rapport à qui ? A quoi ?... donc heu je sais pas.

Moi = Et sinon pas de vêtements particuliers que vous détestez ? Qui vous rebutent ?

Steven = Si.

(rires)

Quelqu'un = les trucs de skins.

Steven = Y a tout ce qui est un peu vêtements peaux... qui doivent faire reflet peaux animaux là...

(rires)

Steven = ... zèbre, léopard...

(rires)

Steven = ... les trucs comme ça. C'est... franchement, je sais pas qui a inventé ce truc...

(rires)

Moi = les fausses fourrures ?

Steven = ouais, mais même pas la fausse fourrure, juste le tissu, des fois t'as envie de dire « tu...

(rires)

Steven = ... des fois... on a une collègue, elle est fana de léopard, mais bon, dans l'extrême quoi, tu ... t'as envie de dire « c'est bon arrête quoi". Après en plus ça a pris des connotations qu'on connaît dans le travail de rue...

(rires)

Steven = ... mais même déjà à la base...

(rires)

Steven = ... Mais c'est qui qu'a pensé un jour à dire « ça y est je vais faire... non mais j'trouve que c'est quand même, c'est un truc que je trouve... c'est bizarre. Moi ça ... je sais pas c'est...

Thibault = C'est bizarre c'est l'habit de pute quoi...

Steven = Ouais ça a pris cette connotation...

Sidonie = ... Non mais il en faut... En fait c'est subtil : par exemple mettre juste une écharpe comme ça avec un pull gris. Pas le truc...

Gauthier = ... ouais ça fait dame...

Sidonie = ... Un bracelet avec du léopard...

Steven = ... ça fait un peu distingué...

(rires)

Steven = ... oui mais le truc moi j'parle de l'habit, le truc...

Sidonie = Oui mais c'est sûr, la dame qui a vraiment le truc, le manteau léopard c'est clair que...

Steven = ... moi j'me dis « est-ce que les gens... » moi pour moi c'est p't'être... p't'être des gens qu'aiment bien être un peu éclectiques ou déguisés ou j'sais pas... non non mais pourquoi pas. Tu peux te dire « c'est son droit bon » mais y en a tellement qui portent ça mais qui sont... j'sais pas tellement fières : « ouais j'ai tué, j'ai réussi à avoir le truc » t'as envie de lui dire « putain tu t'es fait avoir quoi ! (rires) j'sais pas combien t'as acheté le truc mais... tu passes pour un bouffon quoi tu...

(rires)

Steven = ... non... mais...

Moi = ... vous êtes d'accord ? Vous porteriez pas de léopard ?

Sidonie = Subtil, subtil genre un p'tit truc quoi, bracelet, bijoux des...

Alexia = ... (à Steven) j'espère que tu ne parles pas pour mes lunettes hein, ça ressemble un petit peu zebra...

Steven = ... ouais c'est vrai en plus...

(rires)

Steven = ... ouais mais ça non, un peu comme ça mais comme tu dis un accessoire comme ça oui ça va faire la touche un peu de distinction, mais pour quelqu'un qu'est une personne... simple, même une caissière, même une simple caissière qui gagne pas un gros salaire, c'est vrai que non, quand elle va sortir : le fait d'avoir mis le p'tit bracelet, le p'tit léopard, ça va pouvoir dire « je suis distinguée un peu ». Mais quand tu vois les gens habillés...

Alexia = ... une robe...

(rires)

Steven = ... le pire c'est quand tu dois aller dans des soi-disant trucs importants, des évènements comme ça et que tu vois quelqu'un débouler comme ça... t'as envie de dire... et des fois t'as le mec qu'est tout souriant tout fier tu dis « oh putain » (rires)...

(silence)

Moi = Quels vêtements vous sont sympatiques : vous voyez ce vêtement chez quelqu'un, vous vous dites qu'il doit être sympa ? ça vous dégage une bonne impression de la personne ?

Alexia = Comme toi les jupes...

Nina = ... ouais c'est ce que j'allais dire, les jupes comme toi un peu fantaisie, ça attire...

Thibault = ... ouais mais ça dépend tu vois ta jupe comme ça... 'fin c'est très bien mais t'aurais deux écarteurs là, un piercing là, 'fin j'sais pas...

Béatrice = ... elle en a un là quand même

(rires)

Thibault = Ouais c'est vrai.

Steven = mais il est discret.

(rires)

Thibault = Mais tu vois le truc à l'extrême... c'est toujours une question d'extrême en fait, t'aurais vraiment le gros truc où on voit qu'on peut t'estampiller : néo bab et le premier truc que j'attendrais que tu me parles c'est... j'sais pas du capitalisme sauvage et...

(rires)

Steven = ... la faim dans le monde...

Thibault = ... la faim dans le monde. C'est l'cliché en plus mais là ça irait pas tu vois.

Moi = Donc là ça va parce que c'est un accessoire...

Thibault = ...Mais parce que ça va, ça reste sobre, on est pas dans l'excès quoi. C'est bizarre quand même de... 'fin j'me rends compte c'est bizarre pour un mec qui dit « j'm'en fous quoi », de dire qu'à l'extrême ça m'plait pas.

Moi = Et pour les autres pas d'autres... y a que ma jupe qui vous est sympathique ?

(rires brouhaha)

Nina = Non c'est juste les vêtements un peu de couleur, pas sobres, noirs...

Céline = ...Originaux aussi...

Nina = ... un peu fantaisistes peut-être...

Moi = Et du coup les vêtements, que je sais plus qui me disait que à la fac c'était assez standard, c'est toi (Nadine) qui me disait que c'est assez sobre les vêtements : donc ça veut dire qu'y a pas trop de vêtements qui vous plaisent que vous voyez à la fac ? Qui sont originaux ?

Thibault = Heu si y a un mec, mais on le voit plus maintenant, mais c'est au niveau des accessoires qu'il était balèze. Il est tout maigre avec des ch'veux longs et blancs et des ballerines et des boules de contact...

Nina = ...ah oui...

Thibault = ... lui il était original, mais par contre il m'aurait flipper...

(rires)

Thibault = ... il était flippant cela dit.

Nina = avec son foulard...

Thibault = ... avec son foulard ouais...

Nina = ... habillé tout en noir...

Thibault = ... Ah si y en a un en socio, mais lui aussi il est flippant...

(rires)

Nina = ... t'aimes bien les styles qui font flipper ?

Thibault = Ben non, c'est juste qu'on cherche ceux qui sont pas sobres alors...

Moi = Ouais mais qui te seraient sympathiques.

Thibault = ah ouais !

(rires)

Thibault = ... ah sympathique, ah non parce qu'en plus il a des grosses lunettes, il fume sur un porte cigare il marche bizarrement. Non vous voyez pas ?

Moi = Ah ouais ouais ouais, si si avec des lunettes casquette...

Thibault = Ouais j'sais pas si il a une casquette, il a tout le temps des ray ban j'sais pas quoi mais il est un peu fou 'fin...

(rires)

Thibault = ... il est même fou, la première fois qu'il ai vu c'était une prof qui flippait parce qu'il était en train d'lui parler...

(rires)

Thibault = ... donc c'est p't'être pour ça qu'il m'est pas sympathique...

Béatrice = C'était l'érotomane du coin...

(rires)

Steven = Comme style sympathique sur la fac, j'aime bien des fois y a ... surtout chez les filles, un peu chez les garçons, mais surtout chez les filles des fois j'aime bien le style où y a le p'tit chapeau, la chemise, le p'tit gilet à boutons soit sans boutons, un jean simple ou un peu troué, avec des chaussures style un peu négligé mais à la fois un peu ville. Ça j'aime bien aussi... non ça donne envie d'aller parler à la personne en disant « pourquoi ce matin t'as décidé de porter ça ». Bon après c'est sûr que si les gens ils jouent trop dessus, après comme tu dis dans l'extrême, ça devient un déguisement, mais des fois ce style là c'est bien, ça fait comme si c'était quelqu'un de décontracté, qui dit « bon... Et c'est drôle parce que souvent c'est à l'ARSH (en histoire, philosophie) qu'on les trouve ces gens là...

(rires)

Steven = ... à l'ARSH et à Stendhal (lettres), style spectacle et tout ça. Mais ça fait un truc qui donne envie d'aller parler à la personne, ça donne envie d'aller parler à la personne, et on se dit ça peut être quelqu'un de cool, décontracté, qui se prend pas trop la tête, qui s'en fout un peu du style que... du « qu'en dira-t-on » ... après y a certains styles un peu... un peu loufoques comme ça, un peu à la british, des fois ils sont bien marrant. Ou quand tu vois quelqu'un un peu style à la hipster, mais pas tu vois... pas trop exagéré mais où t'as un p'tit détail dans l'habit qui... genre les bonnes vieilles lunettes... des bonnes vieilles lunettes un peu rétro... une p'tite coupe qui va... ben t'as envie d'aller lui parler pour voir si on peut rigoler avec elle, ou si on peut juste après...

Moi = ...et quelqu'un qu'est déguisé, qui comme vous dites pousse un style à l'extrême ça va plutôt vous rebuter ?

Steven = ouais.

Céline = ça fait un peu barrière, on est pas du même monde, et j'm'habille comme ça pour te prouver qu'on est pas du même monde et que si tu veux me parler il faut que tu sois dans... que tu viennes vers moi dans l'même sens j'pense.

Thibault = Mais après, c'est pas que les habits, c'est aussi encore une fois dans les comportements, les attitudes...

(acquiescements)

Thibault = ... moi j'aime pas les gens qui d'emblée sont super à l'aise avec toi, et souvent ça se voit aussi vestimentairement tu sais...

Moi = ... c'est-à-dire ?

Thibault = Ben j'sais pas souvent en plus ils sont super décontract' puis ils arrivent : grande tape dans le dos « salut ça va ? », j'aime pas ça, j'aime pas du tout quoi.

(rires)

Steven = « tu peux m'passer une clope s'te plait ? » (rires)

Thibault = Ouais voilà.

Moi = ça c'est les gens qui sont habillés comment ?

Thibault = Ben souvent en plus... un peu comme Fanny ou... tu vois mais en plus prononcé encore...

Moi = Hippie...

Thibault = un peu ouais...

Steven = ... hippie, nerd, quoi tu vois...

(rires)

Thibault = ... ou tu vois la mode skinhead, 'fin punk, 'fin tu vois, y en a pas mal au cse (rires)...

Moi = Où ?

Thibault = Au cse, en a un ... les cheveux rasés là... qu'a l'air un peu abruti d'ailleurs (rires). Mais ça j'aime pas et j'trouve ça s'voit un peu physiquement, mais ça se voit aussi dans les manières de se tenir, dans la manière dont il parle, dont il t'aborde, ou j'sais pas, j'aime pas trop... 'fin. J'suis chiant j'aime les gens sobres quoi.... Ou alors... ou alors quand c'est fin, j'sais pas comment t'expliquer. Parce que y en a des fois qui sont dans des extrêmes mais très assumé, mais qui sont pas dans le cliché nécessairement, qui... mais en général ils sont moins... ils rentrent moins dans l'tas.

Moi = Est-ce que t'as un exemple précis ?

Thibault = De gens qui...

Moi = ... qui sont dans l'extrême mais pas dans l'cliché.

Thibault = Béatrice j'pense tu vois.

(rires)

Béatrice = C'est un dressage, maternel. (rires)

Thibault = Mais ouais, qui d'autre ?

Béatrice = J'peux tout porter, voilà. Moi dans les habits j'peux tout porter. J'ai été déguisée dès toute petite, c'était vraiment... tu vois porter du vert pomme quand t'es à la classe primaire...

(rires)

Béatrice = ... et que toutes les p'tites filles sont habillées avec du bleu marine ou du gris, bon ben t'es habillée en vert pomme par ta mère qui t'as fais une robe vert pomme...

(rires)

Béatrice = ...T'es bien obligée d'la porter hein, tu peux pas te défroquer (rires), donc après tu crains plus rien (rires), j'crains pas l'ridicule (rires).

(silence)

Steven = après dans les exemples comme tu dis, dans les habits un peu à l'extrême, des fois c'est bien marrant, tu vois les étudiants étrangers, surtout qui viennent d'Angleterre et tout, quand ils viennent ici : tu les remarques tout de suite quoi. Ils sont dans l'extrême mais tu sens que c'est pas cliché quoi, tu sens que c'est vraiment... c'est leur façon d'être. Ça c'est drôle, en plus ils ont leur comportement, tu sens que... après tu peux voir quelqu'un qu'essaye de les imiter et tout mais qui va aller trop... qui va trop faire quoi...

Thibault =...Ça marche pas...

Steven = ...Alors que eux, tu sens que c'est quelqu'un... comme tu dis qui depuis dix ans c'est comme ça que la personne s'habille, ou bien elle a été habillée par ses parents, et tu l'sens quoi tu vois... comme... comme des fois tu les vois quand tu sors en soirée les jeudis soirs : elles peuvent être de toutes les tailles, grandes, petites, rondes et tout, y en a certaines elles portent des trucs à ras les chevilles... avec des couleurs pas possibles... elles sortent... des fois tu dis ça a rien à voir les uns avec les autres : mais ça leur va quoi... c'est... btu te dis « mais comment ils font quoi ? ». Si c'était d'autres personnes qui faisaient la même chose tu te dirais « non toi...

José = Je me demande si y a pas une barrière au moment où tu ... tu es confronté à un habillement et tu te dis « ça c'est pas moi ! ». Par exemple il y a des gens qui sont à l'extrême, et que si tu lui présentes un costard ils ont une allergie à ça « non ! je peux pas mettre ça, jamais ! » Jamais dans n'importe quelle occasion il va... je sais

pas mariage, maître de conférence, il va jamais mettre des trucs pareils : il va toujours rester varié mais dans son style parce que si il sort de ça, il perd un peu de ce qu'il est. Mais c'est clair qu'on ne peut pas parler de ça non plus comme une identité, c'est un peu complexe, peut être plus complexe que ça, mais je me demande si y a une barrière, une barrière qu'après on se dit « si je mets ça...

Alexia = ... C'est une barrière personnelle...

José = ... oui c'est personnel justement...

Alexia = ... parce que moi je pense que ce qui est intéressant est que : n'importe quoi que tu portes, de le supporter. Parce qu'il y a un comportement, une idéologie, plein de choses que peut-être si tu supportes tes habits, après ils ne montrent pas de... assez extrêmes. Quand tu rencontres la personne, après tu vois qu'il y a une cohérence entre la personnalité, les habits...

Moi = ... j'ai pas très bien compris.

Alexia = Tu as raison.

Nina = Elle dit que si tu assumes, j pense que c'est ça...

Alexia = ... je pense que l'important est...

Nina = ... si tu assumes ton style tu rentreras jamais dans l'déguisement.

Alexia = Y a une barrière personnelle...

Béatrice = C'est quoi un style ? C'est l'style de la mode ? C'est quoi un style ? (rires)

Alexia = ... c'est d'être...

Béatrice = ... C'est la même chose que la vulgarité le style...

Steven = ... ouais mais c'est comme tu dis...

Béatrice = ... non mais parce que plusieurs fois : avoir du style, le style, le style d'un habit, j'ai entendu plusieurs fois le style et je me demande « qu'est-ce que c'est que le style d'une nippe ? » (rires)

Sidonie = C'est pas... la plupart des gens veulent faire rentrer dans des cases, 'fin : punk, gothique, skateur, machin... on va pas... mes collègues me disent des fois « toi t'as pas de style c'est à dire que tu mets de tout, un jour tu peux arriver en baggy, le lendemain tu vas mettre un slim, y a pas de case quoi ! » Et les gens... mais moi j'trouve que ici on a un look mélangé quoi, on met...

José = Peut-être que le style ça sert comme une espèce de norme, par exemple...

Béatrice = ... Si j'regarde les godasses c'est pas très mélangé (rires) c'est à peu près pareil...

Sidonie = En fait on a des a des looks classiques dans l'fond. Parce que plus rien n'est original maintenant. 'fin, je sais pas comment expliquer ça mais heu... 'fin je sais pas comment (rires).

Nadine = Moi j'ai l'impression que dans le style y a vraiment deux choses qu'on met depuis l'début : y a soit le style vraiment personnel qui... nous appartient à nous, soit le style qui appartient à un genre de mode quoi, un courant... en fait soit y a l'identité qu'on s'fait nous même, soit l'identité qui se confond dans l'groupe.

Sidonie = Mais on devrait même pas avoir à se poser cette question parce que c'est... moi j'm'en fous complètement de la personne à côté de moi comment elle est habillée, j'veux dire... en fait j'pense qu'y a des gens qui sont pas tolérants. Tout de suite ils vont se moquer où ils vont... enfin...

Céline = ... J'pense ça joue sur nos relations : Thibault il a du mal à parler à quelqu'un qu'est extrême, peut-être que toi implicitement...

Nadine = ... j'pense pas qu'ce soit... 'fin : non tolérance c'est plutôt pour moi c'que ça reflète en nous et... et en nous ça interpelle... ça nous appelle, on a envie d'aller à la rencontre de la personne ou pas. Mais j'dirais pas... 'fin... tolérance...

Sidonie = ... des fois c'est trompeur hein...

Thibault = ... C'est pas d'intolérance...

Nadine = ... Non, non non...

Sidonie = ... des fois y a des gens tu t'fais l'idée avec leurs fringues et quand tu les connais tu te dis « oh lala... » Par exemple justement pour revenir à des filles qui s'habillent très très sexy, tout de suite la première image quand on voit une fille très très sexy on se dit « ouais c'est une fille facile ». Et y a plein de filles, en fait, pas tant que ça, elles sont.

Nadine = Ah mais ça c'est d'la jalousie p't'être ?

(rires)

Sidonie = Non, non, mais y a des fois tu vois, la plupart des gens quand tu vois une fille, pis en plus si elle est bien gaulée et tout ça... ben forcément on est un peu... on se dit « ouais elle est belle, fait chier elle est belle... » Tout le monde réagit comme ça. Mais y a...

Béatrice = ... Non toutes les femmes.

Sidonie = Ouais.

(rires)

Sidonie = ... Ouais, mais y a des gens mais c'est trompeur, on se dit « celle là, elle s'habille comme ça, c'est une fille facile », et franchement des fois c'est vraiment trompeur, 'fin moi j'trouve.

Steven = C'est l'habit fait pas l' coquine quoi.

Sidonie = Ouais.

Moi = Vous êtes d'accord avec ça les autres filles : vous avez d'la jalousie si vous voyez une personne... et vous allez la catégoriser dans...

Thibault = (ton ironique) Noooooon...

(rires)

Thibault = ... « Ça nous concerne pas ça »...

Nadine = (en rigolant) ben moi perso j'aime bien voir des filles qui sont bien dans leur peau...

Moi = ... Tu vas pas percevoir ça de façon négative ?

Nadine = Non. Non vraiment j'suis...

Sidonie = ... ça dépend si...

Céline = ... j'irai moins la voir quand même. J'irai moins voir une fille sexy. Parce que j'me dis « elle va... elle s'en fout elle est là pour choper ou...

(rires)

Céline = ... elle a pas de temps à perdre à parler avec une fille.

Béatrice = J'sais pas moi, à l'inverse de toi, j'adore les filles... depuis qu'j'ai l'âge de 20 ans donc c'est pas une question de mon grand âge, les filles en short et... tu vois les bottes jusque là... si elles sont bien gaulées hein bon...

(rires)

Béatrice = ... J'trouve ça très beau, alors que bon... j'suis pas une grande, j'ai jamais eu ce genre de silhouette et j'ai toujours trouvé ça très beau, j'ai toujours flashé dessus quoi.

Céline = ça vous a jamais impressionné ?

Béatrice = Ben ça me fait flasher quoi. Je l'rinçait l'œil, et j'suis pas du tout lesbienne tu vois ? (rires) Donc j'aime bien, c'est un truc que j'aime bien.

Céline = Mais est-ce que vous iriez la voir pour lui parler ?

Béatrice = Oh ben oui si ça s'présente oui. Au contraire ça m'donne l'envie de... « Qui t'es toi ? » quoi.

Sidonie = C'est p't'être c'qui fait peur... c'est p't'être la fille qui s'habille sexy qui sait qui est belle et qui en joue. C'est l'attitude en fait. Parce qu'il peut y avoir une fille qu'est belle, qu'est là... et l'autre qu'est... (mime une attitude de star)

(rires)

Sidonie = ... Ben voilà, et ça ça change tout en fait. Voilà c'est... Et moi une fille comme ça, même si j'la trouve belle j'irai jamais lui dire « t'es belle », jamais. Jamais. C'est bon elle est belle, elle le sait, c'est pas la peine de lui faire des compliments, voilà.

Béatrice = Donc tu dis à une fille qu'elle est belle quand elle est quelconque ? (rires)

Sidonie = Non...

(rires)

Sidonie = ... non non c'est pas ça, dès qu'y a un truc qui m'plait... par exemple y a quelqu'un que j'fréquente j'lui dis « y a un truc que tu portes, c'est joli, ça m'plait ». Mais une fille... déjà une fille qui s'la pète comme ça déjà j's'rais pas forcément amie avec elle... mais elle a un truc qui m'plait j'irais pas lui dire « t'es bien habillée » parce qu'elle va encore plus se valoriser, ça va m'énerver quoi. Même si j'trouve qu'c'est joli j'dirais pas, voilà.

(rires)

Béatrice = Elle s'rait bien trop contente !

Sidonie = Ouais. Voilà. La personne qui en joue un max', ouais...

(rires)

Steven = Solidarité féminine hein...

Sidonie = Ouais... non... c'est... Est-ce que j'suis la seule à penser comme ça ?

Nina = Non moi si j'trouve ça joli j'irais lui dire... Si une fille j'la trouve très très belle j'aurais pas d'la jalousie envers elle ça s'rait plutôt... « putain... » J's'rais là à dire « putain j'aimerais bien lui ressembler quoi ».

Sidonie = Ouais ? ...

Nadine = ...Mais moi...

Sidonie = ... mais t'irais pas lui dire « ah t'es magnifique » et la fille : (mime pose arrogante) « ah je sais »... (brouhaha)

Sidonie =... mais y a des gens qui sont...

Nadine =... mais ça c'est une question d'ego...

Sidonie = ...Mais y a des gens...

Nadine = ... ça c'est lourd quoi...

Sidonie = ... mais y a des gens, par exemple le cliché, quand on voit dans les films américains, pas les majorettes... les...

Steven = Les cheerleaders

Sidonie = Les cheerleaders y en a plein... dans tous les collèges y a tout le temps des filles... que tu trouves belles et qui le savent qu'elles sont belles, tous les mecs veulent sortir avec elles le savent ces filles là, et elles en jouent... 'fin...

Alexia = ...C'est mauvais ?

Sidonie = Non c'est pas du tout mauvais, c'est pas ça qu'je dis, simplement j'irais pas leur dire : « t'es belle, tu l'sais, j'te l'dis quoi ». C'est pas... c'est pas d'la jalousie...

Nina = ... ben moi j'lui dis et puis tant pis si elle dit « ouais je sais... » et ben tant mieux, ça fait une personne de plus qui le dit et puis voilà.

Sidonie = Non moi ... le comportement d'la personne... moi non... depuis que je suis toute petite... je ... je ...

Alexia = ... mais ça peut être que c'est tes préoccupations parce que peut-être qu'elle ne va pas répondre comme ça...

Sidonie = Ouais ? ouais mais y a des gens... je sais pas si vous...

Céline = ... la personne à qui tu vas dire qu'elle est belle parce qu'elle est timide, et elle le sait pas, si au fur et à mesure que tu lui dis et qu'elle le sait, et ben forcément elle va reprendre l'attitude de la fille qui le sait, donc faut mieux que tu dises à personne dans ce cas.

Sidonie = Ouais aussi.

(rires)

Sidonie = Non je sais pas si j'm'... c'est pas du tout de la jalousie c'est...

Béatrice = C'est vraiment la journée d'la femme.

Steven = Ouais.

(rires)

Nadine = Moi ça m'parle carrément, mais moi c'est juste que pour moi c'est quelque chose d'attitude et d'ego de quelqu'un qui prend trop de place au bout d'un moment et...

Sidonie = ... oui c'est ça et...

Nadine = ... bon c'est bon quoi « j'ai plus envie d't'en donner de la place...

Sidonie = ... voilà c'est ça...

Nadine = ... parce que c'est bon.

Sidonie = ... voilà c'est ça. Je sais pas si vous en avez connu des gens comme ça autour de vous, j'veux dire moi surtout au collège et au lycée y en avait quoi... où... tout le monde gravite autour d'eux, des leaders, machin : ces gens là ils savent qu'ils ont en quelque sorte un pouvoir. 'fin voilà moi...

Moi = ...et est-ce que le fait de changer de vêtements par exemple à la fac adopter un tel type vestimentaire pour une femme, et en soirée un autre, par exemple la minijupe rouge : est-ce que c'est une façon de gonfler l'ego et de prendre plus de place comme ça ?

(rires des garçons)

Nadine = Ouais, sûrement. J'sais pas pour moi je sens vraiment que... quand j'fais ça j'vais vraiment m'exprimer j'vais être à fond dans... ben j'adore danser donc j'vais aller à beaucoup d'concert et danser 'fin... et là je sais que j'vais être hyper à l'aise et tout ça donc sûrement que mon ego... si on prenait une échelle, sûrement qu'il remonterait à ce moment là, ouais sûrement. Après heu... après j'essaie aussi de pas... dans les moments où j'suis vraiment... 'fin dans ces moments où j'vais être à l'aise... d'ajuster un peu, la manière dont j'me comporte et pas...

Moi = Et pas ?

Nadine = Attends c'était quoi ta question ?

Moi = est-ce que...

(rires)

... est-ce que... y a des femmes qui s'habillent de façon très sexy qui sont belles et qui le savent et vont le montrer à tout le monde... est-ce que ça va être la même chose quand on s'déguise un peu en fille sexy quand on va en soirée ?

Thibault = Est-ce qu'en gros vous êtes pas toutes cette femme là ?

(rires brouhaha)

Nadine = Moi c'est que quand j'sors ça m'permet de prendre plus... ouais. oui j'pense.

(rires)

Alexia = j'ai pas compris.

Moi = T'as pas compris ?

Alexia = la question oui.

Steven = Et ben en gros c'est que quand vous êtes... quand vous changez de style : quand on est à la fac on à un certain style et quand on sort on a un autre style, et ben est-ce que c'est pas un peu le cas de vouloir dire, flatter son ego en s'disant « ben voilà, on va m'faire des compliments... » c'est ça hein ?

Moi = ouais.

Steven = Putain heureusement qu'y a des mecs hein !

Béatrice = Mais on parle de se mettre en beauté, très traditionnellement...

Steven = ...Ouais c'est ça...

Béatrice = ...Y a des jours où on essaye de s'mettre en beauté, de s'valoriser...

Nina = ...Et du coup t'aimerais pas qu'on aille te dire...

Béatrice = ... et j'crois qu'ça arrive aux hommes comme aux femmes...

(rires)

Steven = ben oui.

(rires)

Nina = ...Si on vient te dire « t'es belle » tu vas prendre plus de place ?

Nadine = Non mais 'fin...

Nina =... J'comprends pas pourquoi on l'dirait pas...

Nadine = ... non mais si j'trouve ça très bien, mais c'est juste que pour moi cette histoire là c'est juste quelqu'un qui prends énormément d'place, qui laisse plus la place à l'autre, aussi d'être là...

Béatrice = Quoi une beauté est concurrentielle à une autre beauté ?

Steven = Voilà, sur le marché...

Sidonie = ... vous avez pas compris c'que j'veux dire.

(rires)

Sidonie = ... c'que j'veux dire c'est en gros, pour résumer la personnalité un peu d'la peste...

Béatrice = ...C'est autre chose...

Sidonie = Ouais mais...

Béatrice = ... quand tu m'as parlé du lycée, j'avais très bien des images comme ça...

(rires)

Sidonie = ... ouais... et la fille qui... qui... elle est belle elle le sait et elle en joue et à outrance.

Béatrice = Mais moi souvent c'est des filles que j'trouve pas belles, celles là.

Thibault = Ouais mais voilà c'est ça l'truc...

Béatrice = ... moi les filles où j'me rince l'œil comme je dis, c'est pas des filles qu'ont cette attitude là...

Sidonie = ... qui ont du charisme peut être...

Béatrice = ... elles sont belles, j'les trouvent belles alors c'est très varié les femmes que j'trouve belles mais...

Sidonie = ... ben non parce ... y a des gens qu'j'aime pas mais je r'connais, mais qu'tu dis « j'l'aime pas mais faut avouer, elle est belle, elle est bien habillée, machin truc » voilà faut être honnête quoi. Mais c'est p't'être plus une question d'charisme. La fille qu'arrive, qui lie un peu tout, qu'arrive à... 'fin je sais pas...

Steven = La fille parfaite...

Sidonie = ... non...

Béatrice = Le charisme ou la peste... tu vois c'est ça qu'je...

Sidonie = Non... mais j'sais pas... c'est un peu compliqué...

Nadine = Est-ce que ce s'rait pas belle aux yeux des autres ? Parce qu'en fait c'que dit Béatrice ça paraît juste... quelqu'un qui prend trop... même à partir de l'attitude... quelqu'un qui va m'énerver... j'pense que j'vais avoir du mal à trouver la personne belle quoi.

Sidonie = Si. Physiquement quoi. Si. Quand même tu te... 'fin je sais pas si y en a une en face de moi, j'lui dirais « j't'aime pas mais bon... physiquement t'es bien quoi... »

(rires)

Sidonie = J'vais pas dire qu'elle est pas bien

(rires)

Sidonie = Mais c'est l'exemple.

Alexia = Mais est-ce que tu penses qu'y a un modèle de beauté ?

Sidonie = Non.

Alexia = Donc si tu trouves qu'une femme qui est belle... et tu n'as pas envie de lui dire qu'elle est belle parce qu'elle va prendre beaucoup de place... non c'est pas ça ?

Sidonie = Non c'est la fille qui avant de me voir qui le sait, et qui en joue. C'est pas n'importe qui...

Alexia = ... mais l'estime de soi...

Moi = ...C'est quoi en jouer pour toi ? C'est jouer à obtenir quoi ?

Nadine = Mais ce truc c'est une question de pouvoir en fait...

Sidonie = ... non c'est en gros... (silence) ouais la fille qui s'la pète. C'est ça.

Nadine = La fille qui veut avoir une supériorité sur toi non ?

Sidonie = Non mais j'irais pas lui dire... j'aurais pas envie d'être amie avec elle tout court, parce qu'elle s'la pète, ça va m'énerver, donc forcément j'irais pas la voir en lui disant...

Béatrice = ... vous avez rien compris faut sortir avec des femmes belles, des filles belles, avoir des copines belles et puis ça tombe comme des mouches...

(rires)

Moi = Et c'est... est-ce que y aurait un habit particulier qu'elles porteraient...

Béatrice = ... non mais c'est une stratégie ça (rires)...

Sidonie = ... non c'est... moi c'qui m'revient en c'moment c'est les souvenirs du collège et du lycée quoi.

Nina = C'est l'effet d'groupe.

Thibault = C'est l'effet rabattage.

Béatrice = ça marche très bien !

(rires)

Steven = Ouais parce que t'as le faire valoir et toutes celles qu'ont refusé ben : « viens viens mon p'tit... ». Parce qu'en plus c'est une grosse technique parce que la plupart du temps dans les groupes de filles comme tu dis, y a celles qui... des fois y a celles qui s'la pète parce que oui... parce que des fois c'est elle-même la plus belle... Mais des fois c'est pas à elle que j'vais parler... j'vais plutôt essayer de parler à la personne qui est toute timide, qui essaye de se cacher, qui ne se laisse pas avoir... parce que...

Sidonie = ...Ouais...

Steven = ... parce que de toute façon elle pense qu'elle est belle parce qu'on lui a dit 15, 18 fois, peut être que ses parents lui ont rabâché qu'elle était la plus belle du monde, je sais pas...

(conversations de tous les côtés)

Steven = ... tu vois comment elle s'habille, tu sens qu'elle a été un peu formatée dans un certain rôle... tu vois... c'est un peu la fille qui couche et le lendemain elle s'éveille « t'es qui toi ? elle est où ta pote ? » tu vois quoi... non mais c'est vrai que je peux comprendre un peu ton côté de t'énerver mais...

Sidonie = ...Non c'est pas ça...

Steven = ... mais, j'ai envie d'dire : c'est comme ça qu'vous fonctionner des fois les femmes, j'sais pas j'trouve qu'y a des fois ce jeu...

Béatrice = ...Non mais j'crois qu'on tomberait d'accord toutes les deux, parce que quand elle me dit peste, moi j'ai des images de femmes qui se croient belles, qui sont des vraies pestes, qui arrivent comme ça... qui en général sont assez fades, qui sont tout à fait dans les canons et tout...

Sidonie = ... voilà, et tout le monde...

Béatrice = ... tout le monde est attiré par ce genre de canons absolument... Moi je parlais d'la beauté... 'fin j'ai quelques comme ça... vraiment la femme qui tranche et elle y peut rien. J'prends ça pour une véritable plaie

pour ces femmes là. Moi j'ai été amie avec des femmes vraiment très belles, c'est pour ça qu'rigolais en disant « c'est vachement pratique » (rires), mais elles sont d'une fragilité incroyable, elles sont rejetées de façon invraisemblable... les mecs se trompent sur elles à tous les coups, elles ont besoin d'être protégées... et j'me suis engueulée moi avec des copains qui sortaient avec des femmes belles en disant « mais attends, une femme belle ça s'respecte ça s'protège », alors qu'j'ai pas du tout ce discours sur la femme...

(rires)

Béatrice = ... donc y a quelque chose, et j'parle de cet autre type de beauté, réellement la nénette qui tranche parce que elle est née avec un autre physique... et ben j'crois qu'c'est... qu'c'est galère. Je crois qu'c'est vraiment galère pour ces femmes là. Parce que quoiqu'elles fassent, qu'elles se mettent n'importe quelles nippes ou autre...

Sidonie = ... (ton mimant l'énervement) tout leur va...

Béatrice = ... elles sont authentiques, elles sont bien gaulées, elles ont un très beau visage, bien coiffées, pas bien coiffées et cetera... et elles sont obligées de le porter constamment comme certains portent des habits de déguisement. Et c'est fatiguant. Voilà... tu vois la différence de beauté... parce que moi j'parlais de ce genre de femmes en disant tu vois la femme qu'arrive avec un short, les cuissardes, un simple t-shirt blanc hein... pas... et puis elle est belle quoi. tu fais « whaou ».

Steven = Tout le monde est obligé de se retourner.

Sidonie = Mais moi j'trouve que c'qui est vraiment frappant c'est l'phénomène des leaders à l'école, moi c'est un truc qui m'a toujours...

Béatrice = ...les pestes...

(rires)

Sidonie = ça m'a toujours fascinée en fait. Je sais pas j'me dis « comment elles arrivent à se créer ce monde autour d'elles, tout le monde a envie d'être leur ami et tout le monde les craint... 'fin je sais pas comment dire. Les gens... qu'est-ce qu'ils lui trouvent, pourquoi ils sont tous là à se battre pour manger avec elles ils sont là y a une table de 10 ils sont 15 « non aujourd'hui j'vais m'mettre avec toi », y a tout le temps... au collège surtout hein. Et moi j'étais dans un collège comme ça, en plus privé machin, c'était encore pire, y a avait l'look, 'fin bref...

Moi = Le look comment ?

Sidonie = Le look, c'était... c'était horrible parce voilà les...

Steven = Le look Zara ?

Sidonie = Non parce que les trucs privés : c'est la p'tite doudoune Montclair à une gamine qu'a 14 quoi. Des trucs comme ça. Et ça ça m'a toujours, j'trouve que c'est vachement intéressant.

Moi = C'est quoi l'look Zara ?

Steven = Le look Zara ? C'est presque le look de la gamine jusqu'à la maman quoi. ça c'est un truc que je n'aime pas aussi c'est quand j'vois des mamans, avec leurs gamines... et des fois t'es en train d'dire « qu'est-ce qui se passe ? C'est qui qui habille qui ? C'est qui qui veut ressembler à qui ? »

(rires)

Steven = ...Non non mais moi j'trouve ça très perturbant quand tu vois des gamines elles ont même pas encore treize ans et tout... tu t'dis « mais on la maquille, on lui fait porter des trucs », tu t'dis « mais ça t'va pas, ça lui va pas ! ». Des fois on s'demande : est-ce que c'est la maman qui veut qu'la petite lui ressemble ou bien est-ce que c'est elle qui veut ressembler à sa fille ? On sait pas. Et du coup... j'avais une anecdote comme ça, un prof dans un collège, il voit une fille habillée d'une façon : « mademoiselle c'est pas possible, amenez-moi vos parents j'vais leur parler, sûrement vous êtes sortie de chez vous, vous avez changé vos habits pour venir comme ça à l'école. » Et là il voit la mère qui arrive : « ah mais j'comprends tout »

(rires)

Steven = Elle était encore pire que la fille alors là on s'dit... mais des fois j'sais pas... c'est un peu des fois les enfants ils deviennent pour les parents des poupées, grandeur nature quoi. Et ça j'trouve c'est 1) dangereux pour l'gamin (rires), dangereux même pour les parents parce qu'on dit « jeunesse éternelle » c'est ça ? T'as tué ton gamin pour essayer j'sais pas faire quoi et 2) pauvre gamin, des fois ils peuvent en souffrir, sans rien dire, « on m'a habillé comme ça... »

Céline = Mais des fois c'est l'enfant qui veut r'ssembler à sa mère ou...

Steven = Oui mais c'est pas lui qui va prendre la carte de sa mère et s'acheter...

Béatrice = ça pose la question des habits et le rapport mère-fille...

Steven = Mais j'sais pas y avait une pub comme ça où t'avais la mère et la fille...

Sidonie = ... ah la Twingo...

Steven = Non une pub...

Moi = Pourquoi c'est quoi la Twingo ?

Sidonie = La Twingo y en a plusieurs : y a la mère qui emmène la fille... alors premièrement la grand-mère qui emmène la fille à l'école et la fille en sortant fait tomber un préservatif c'est ça hein ? ouais un préservatif. Et puis il s'passe quoi.

Steven = Ouais elle ramasse et puis elle lui donne...

Sidonie = ... ouais la grand-mère qui cautionne... puis y a quoi encore ?

Steven = ... le fils qu'a son père qu'est travelo...

Sidonie = ... ah non celle du travelo elle est marrante mais...

(rires)

Sidonie = ... non mais l'autre celle qu'y a la mère...

Steven = ...ah oui celle qui se baisse et...

Sidonie = ... ah oui le tatouage : et elle montre... « c'est quoi ma fille t'as un tatouage ? » « heu oui... » Puis elle fait « ça c'est un vrai tatouage », la mère qui montre son tatouage... j'trouve que... ça m'choque moi...

Thibault = ... pourquoi ?

Alexia = ... pourquoi ?

Sidonie = ... parce que c'est...

Béatrice = ... moi c'qui m'choque c'est qu'elles se sont jamais vues à poil.

(rires)

Sidonie = Oui exact...

(rires)

Sidonie = oui exact...

Béatrice = ... On a l'impression... comment elles vivent ?

(rires)

Sidonie = ... oui c'est vrai.

Steven = Moi j'ai vu une pub... j'sais plus pour quelle marque, où t'avais sur la même affiche, la mère et la fille habillées de la même façon, tu pouvais pas savoir qui était qui...

Nina =... j'crois qu'c'est La Redoute qu'avait fait ça...

Thibault = ... j'crois qu'c'est Le comptoir des cotonniers non ?

Steven = J'sais plus, moi ça m'avait ... personnellement j'ai vu cette pub ça m'a fait peur, j'me suis dis « qu'est ce qui sont en train de nous faire quoi... après on va nous parler de truc de pédophilie et tout mais des fois y a des parents qui jouent avec le feu quoi. (silence) C'est pas possible quoi.

Alexia = Moi je trouve horrible que deux gamines qui sont twins... heu des jumelles : leur mère leur met les mêmes habits, ils ressemblent, le visage, et en plus ils mettent les mêmes habits... même pour la mère c'est...

Steven = Mais après les enfants ils arrivent eux-mêmes à se distinguer et... non les parents ils arrivent parfois à repérer lequel est lequel. On voit très vite après chez les enfants ceux qui sont très sadiques qui veulent vraiment bien se foutre de votre gueule, des fois qui s'échangent et gardent les mêmes habits, après ils essayent un peu d'avoir leur style et tout, chacun essaye d'avoir sa personnalité.

Moi = heu... là je change un peu de sujet : est-ce qu'un vêtement peut rabaisser la personne qui le porte ?

Thibault = Whaou...

Sidonie = ... (rires)

Steven = Y en a plein...

Nadine = rabaisser dans quel sens ?

Moi = Qui peut faire passer d'un statut supérieur à un statut inférieur.

(rires)

Moi = ... après à vous de voir sur quel plan...

Steven = ben comme j't'ai dis les habits en peau de... en peau d'animaux là...

(rires)

Steven = ... la fille, la femme elle a beau être...

Béatrice = ...J'vais v'nir tout en léopard...

(rires)

Steven = Non tu la vois, désolé quoi. Déjà 1) ça baisse déjà dans l'estime de soi, et deuxièmement t'as toutes ces images, ces représentations, ces connotations qui sont faites, tu te dis « putain, tu sais pas ce que les gens pensent... »

Nadine = ... ça dépend du jugements des autres en fait, ça dépend si t'es dans un milieu... tu veux dire : se sentir soi-même rabaissé ?

Moi = Non : quels vêtements, selon vos propres valeurs à vous, je sais pas si vous avez une image... quels vêtements sont rabaissants ? Donc vraiment personnel : qu'est-ce qui peut vous choquer ou vous dégouter ?

Nadine = Ah si moi peut-être ce qui va me ... c'que j'veis trouver rabaissant c'est... c'que j'pourrais assimiler à de la vulgarité. 'fin, trop montrer... une femme qui va trop montrer...

Steven = ... qui cache plus rien...

Nina = ... moi j'trouve ça joli justement parfois la vulgarité...

(rires)

Nina = ... moi j'aime bien parfois les femmes qui sont vulgaires j'les trouve, elles s'assument, elles assument leur vulgarité...

Thibault = Vulgaire ou provocant ?

Nina = Vulgaire.

(rires)

Moi = T'as un exemple de tenue vulgaire ?

Nina = Comment ?

Moi = Tu pourrais décrire une tenue vulgaire ?

Nina = Ah ben j'sais pas une p'tite jupe en cuir avec des grandes bottes à talons heu...

Nadine = Ah mais pour moi c'est pas vulgaire par exemple.

Nina = C'est quoi la vulgarité ?

Nadine = J'sais pas c'te mode avec les strings qui ressortent jusque là, la fille qui en a rien à foutre... avec le soutif qui tombe à moitié...

(conversation à part)

Nina = Non mais les porte-jarretelles si la femme elle le porte bien...

Sidonie = Ouais c'est beau mais quand ça s'voit ça peut être... très... c'est vrai que un ensemble...

Béatrice = Porter des porte-jarretelles sans que ça s'voit ça sert à rien.

(rires)

Nadine = pas la fille... pour moi ça c'est pas vulgaire mais la fille qui... tu la vois, tu t'dis t'es là « c'est open quoi », 'fin. Tu sais qu'elle est... (rires) 'fin j'sais pas.

Steven = Moi quand j'entends ça, la fille vulgaire c'est la fille tu t'dis « t'as plus b'soin presque d'enlever quelque chose quoi ».

Céline = Ouais.

Steven = ça c'est chiant...

(rires)

Steven = ... non mais personnellement c'est chiant...

(ponctué de rires)

Steven = ... parce que y a plus d'mystère. T'arrives c'est ouais, bon y a plus d'mystère. Après moi ça m'déranges pas mais comme tu dis, si c'est une jupe avec des bottes, tant que c'est pas le décolleté qu'arrive jusque là...

Nina = ... mais si pourquoi pas ?

Steven = ... mais non mais...

José = ... et si tu la vois à la plage qu'est-ce que ça change ? En bikini ? parce que tu parlais de peu de vêtements mais à la plage quand même on voit tout... est-ce que tu n'as pas envie de...

Sidonie = ... là c'est des catégories de maillots de bain.

Steven = ça dépend des maillots quoi.

Nadine = Ouais.

Steven = T'as certains maillots, des fois tu t'dis « c'est mieux qu'tu sois topless quoi que porter ça.. » tu vois ? Après à la plage c'est vraiment dans un autre domaine quoi. Tout le monde doit être vu quoi. Tout le monde veut s'montrer... Non mais moi quand j'dis c'que j'ai dis c'est que t'as la fonction de l'habit, quand tu dis que tu

portes un habit, un vêtement, y a un peu un côté tu dois garder un peu de mystère tu vois. Y a un peu un côté, c'est le mystère, c'est découvrir, essayer de s'imaginer... moi ça... j'sais pas.

Moi = Tu vas plus apprécier des femmes qui vont porter des vêtements larges ? Qui vont moins montrer leur corps ?

Steven = Pas forcément, pas forcément. Pas forcément, ça peut être tu vois un décolleté, mais pas un décolleté exagéré, un décolleté que tu te dis « j'aimerais bien voir qu'est-ce qu'il y a derrière », tu vois...

(rires)

Steven = ... non mais tu vois quelque chose que tu sens que c'est un peu comme un jeu, comme un jeu... t'es là « je vais essayer de... » Alors que tu vois y en a une limite qu'arrive, c'est limite si le sein il est pas en train de sortir et tout...

(rires)

Steven = ... non mais c'est bon quoi !

Nadine = En fait c'est ça qui m'dérange, 'fin que j'trouve rabaissant, c'est quelqu'un qui s'en fout. Qui en a vraiment rien à foutre quoi. Qu'est...

Moi = de si y a un truc qui dépasse ou...

Nadine = Ouais.

Thibault = Moi j'trouve ça mieux quelqu'un qui s'en fout que quelqu'un qui pense que c'est attrayant d'montrer ses seins quoi tu vois.

Moi = Mais (à Nadine) toi t'entends pas ça par quelqu'un qui s'en fout c'est quelqu'un qui fait pas gaffe à l'image qu'elle dégage non?

Nadine = Ouais, ouais. ça serait que j'trouverais quelqu'un qui se rabaisse, 'fin...

Thibault = Mais c'est bizarre ta question parce qui rabaisse qui par rapport à quoi ? Par rapport à l'idéal qu'on se fait de la femme ? d'un homme...

Moi = ben ouais...

Béatrice = Moi quand tu as posé la question ce qui m'est venu à l'esprit c'est la jupe culotte (rires) ce n'est ni une jupe, ni un short... j'trouve ça en soit...

Moi = Et le sarouel alors ?

Béatrice = Le sarouel c'est différent. Moi j'te parle de la jupe culotte, c'est-à-dire les jupes qu'arrivent là, et puis qui sont cousues au milieu. Ou on sait pas si on est en jupe ou en short (rires).

Nadine = Et en quoi c'est rabaissant ?

Béatrice = ben c'est un truc qui m'déplait.

Nadine = C'est moche quoi ?

Béatrice = qui me déplait, alors là je parle pas des gens qui le portent tu vois ? L'habit lui-même j'vais l'trouver stupide.

(rires)

Moi = ça tranche pas assez...

Béatrice = J'trouve l'habit stupide, soit tu portes une jupe, soit tu portes un short...

(rires)

Steven = C'est un peu comme moi avec le slim...

(rires)

Steven = ... faut choisir.

Sidonie = Y a un truc que j'aime pas c'est les bottines fermées, montantes où devant t'as un trou pour les doigts de pieds.

(rires)

Sidonie... je suis désolée...

Nina = j'ai jamais vu ça...

Sidonie = ... mais si. Si si... à la base c'est très joli quand c'est des p'tites chaussures à talons, où devant c'est ouvert, mais j'en ai vu à Grenoble, mais là... Une bottine qui monte comme ça, et là c'est troué devant. Pour les pieds. Et j'me suis dis les bottines on les met en hiver, c'est troué devant on voit les doigts de pieds j'comprends pas quoi.

Béatrice = Ouais j'vois bien c'est le côté : si on s'met une bottine c'est pour s'tenir chaud si...

Sidonie = ... ouais c'est ça que je trouve hallucinant quoi.

(silence, je vais regarder mon téléphone)

Steven = Ouais souvent on parle de trucs qui rabaissent les femmes, et les trucs qui rabaissent les mecs y en a pas ?

Béatrice = Ah si les shorts larges.

(rires)

Béatrice = Tu es justement à la mer et tu fais l'poirier dans l'eau, t'es indécent... tu t'crois décent, c'est vraiment alors là...

(rires)

Béatrice = Ça tue l'érotisme pour moi.

(rires)

Moi = les maillots de bain où...

Béatrice = Non les shorts larges. Les shorts larges pour les mecs, n'importe quelle matière short large, c'est bon j'r'garde pas.

(rires)

Béatrice = ... comme quoi j'ai aussi des trucs...

(rires)

(silence)

Moi = Donc y a des mots qui sont sortis... donc au début j'sais plus qui a dit... j'sais plus comment ça a émergé : des vêtements de pouffes ou de femme vulgaire c'est quoi selon ? Si y avait la panoplie... à décrire comme vêtements...

Thibault = Moi j'me suis posé la question tout à l'heure quand on parlait... des vêtements de pute qu'est-ce que c'est...

Steven = J'ai pas dis ça (rires)

Thibault = Oui mais tu l'as dis sans le dire, t'as pas dis pute mais...

(rires)

Thibault =... mais non mais c'est marrant de se dire à un moment donné on a identifié un truc qui s'rait l'modèle pute et... pourquoi ? Est-ce que les putes elles mettent vraiment des vêtements typiques pour qu'on puisse les r'perer... et en fait j'suis incapable de te dire c'que c'est qu'un vêtement de salope.

Moi = ben après tu veux dire pute : femme qui se prostitue ou... on a dit aussi...

Thibault = ... non mais je suppose que si on parle de vêtements de pute, ça viens bien de la pute qui fait ça pour gagner sa vie donc... je sais pas après comment ça a été exporté, on pourrait mettre salope... je sais pas...Mais...Tout ça pour dire que je suis incapable de...

Moi = t'as pas d'image précise...

Thibault = ...Ben à part dans les attitudes, 'fin c'est toujours ça le problème... si ça s'traduit pas en attitude ça fait rien du tout... d'un coup tu vas passer de classe à pute en 30 secondes selon les verres d'alcool que t'as bu.

(rires)

Moi = Vous êtes d'accord ?

Nadine = Ben moi j'suis vraiment d'accord avec cette histoire d'attitude parce que 'fin, c'est vraiment lié avec les...

Béatrice = C'est sur que si tu prends tes clés comme ça et que tu les tournes...

(rires)

Thibault = = Après ceci dit...

Béatrice = C'est ça en fait... attends, c'est un autre habit, c'est...

(rires)

Béatrice = ... et on tourne les clés...

(rires)

Béatrice = ... finalement c'est très simple hein...

(rires)

Thibault = Après ceci dit est-ce que c'est vraiment... 'fin j'sais pas heu... j'me d'mande si ça m'f'rais pas marrer de voir une meuf qui s'comporte comme une pute, si j'aurais vraiment un jugement très critique à son égard... J'peux trouver ça drôle j'pense. 'fin j'veux dire y a des mecs qui s'comporte comme des porcs on leur dit rien, on s'en fout quoi... alors pourquoi on...

Moi = Tu trouverais ça plutôt sympathique en fait...

Thibault = ben ça peut m'faire rire, tout dépend comment c'est assumé quoi...

Moi = ...tu la trouverais belle ou tu trouverais que son spectacle est...

Thibault = ... non non non, limite je trouverais je la regarderais avec une certaine tendresse quoi.

(rires)

Béatrice = Mais comment elle serait habillée ?

Thibault = ben encore une fois c'est une question d'attitude quoi.

Moi = mais t'as pas de vêtements...

Thibault = ... mais surement elle s'rait habillée sexy, mais encore je sais même pas...

(rires)

Moi = C'est quoi habillée sexy pour toi ?

Thibault = C'est indissociable à mon avis de l'attitude, mais ça peut être une minijupe mais même pas forcément... un pantalon, j'sais pas... ça dépend vraiment du regard de comment tu te comportes devant la personne, 'fin...

Alexia = ... la posture du corps...

Thibault = Ouais la posture du corps, la démarche...

Steven = ... ouais c'est vrai que des habits classes, comme tu disais, dépendant de combien de verres d'alcool avant que ça devienne des habits d'salope...

Thibault = ... tu vois bien comment...

Steven = ... c'est ça...

Thibault = ... c'est une question de tenue quoi.

Steven = Ouais. Tu peux voir la fille elle commence bien la soirée, bien habillée avec sa robe classe...

Béatrice (à moi) = ... Elles réagissent pas les nénettes quand on dit « pute » et « salope » (rires) non... (rires)...

Steven = ... tout va très bien et tout, et au bout d'un moment, tu vois elle est partie, le truc il tombe jusque là, non mais... elle a une attitude une façon... je pense ça peut s'transformer... je pense que c'est plus l'attitude en fait... de jouer sur le fait de dire... parce que l'habit en soit, on peut dire « ouais elle s'est habillée en salope parce qu'elle a mis un truc bien moulant ou elle a mis une minijupe... » mais si la fille se comporte complètement clean pendant la soirée, elle est correcte...

Thibault = ...C'est chiant ça !...

(rires)

Steven = ... là les gens vont dire « putain quoi, c'est pas ça quoi... » Et du coup la fille elle peut être classe, elle s'est juste habillée comme ça parce qu'elle sortait, qu'elle voulait prendre du bon temps, elle voulait juste taper dans l'œil de son copain ou j'sais pas quoi. Et ça peut être... elle veut qu'on pense...

Moi = ... et du coup faut pas qu'ça soit pour plaire à tout l'monde ?

Steven = Non ça peut aussi être pour plaire à tout l'monde, mais sans qu'ça soit jouer à la chaudasse quoi, aller en plein milieu d'la piste de danse, monter sur la table... mais en fait t'as des attitudes des fois, mais sauf que la plupart du temps c'est relié à certains habits. J'sais pas pourquoi, d'où ça vient, est-ce que c'est à cause des séries, à cause des films je sais pas d'où ça peut v'nir... c'est vrai qu'y a certains habits je sais pas pourquoi, certains types de filles... même certains types de mecs pour certains habits... faut pas exagérer. Y a des mecs, comme j'disais le mec le matin tu l'vois en jogging, le soir en boîte tu l'vois avec son p'tit truc, il va s'dandiner sur la piste : si tu l'vois avec ses potes « ouais j'aime pas les pédés » et quand il dans tu vois comment il est habillé, limite tu sais même pas trop c'qu'il est en train d'faire...

(rires)

Steven = ... non mais c'est vrai...

(rires)

Steven = ... faut être honnête, faut être honnête le nombre de gars tu vois des fois, ils t'sortent le gros discours bien macho et tout et tu vas en boîte tu t'dis « ben toi si t'étais un peu bourré tu serais allé au Georges V (boîte gay), j'sais pas avec qui t'aurais fini. » Non mais non, voilà, c'est pour dire, y a des habits et des comportements et c'est des fois l'alliance des deux...

Béatrice = Donc tu préfères, si j'ai bien compris, une nénette qui s'habille comme une salope, mais qui n'a pas un comportement de salope à une nénette qui s'habille comme toutes les autres mais qui a un comportement de salope ?

Steven = Ouais...

(rires)

Steven = ... mais je préférerais, je préférerais parler avec l'autre nénette, au moins ça voudrais dire que c'est une fille... bon elle veut taper dans l'œil des gens mais au moins elle s'respecte...

Nina = ... mais non mais...

Thibault = ... C'est quoi elle s'respecte ? j'sais pas moi...

Steven = ... non mais quand j'dis elle s'respecte elle...

Nina = ... mais la fille qui assume d'avoir un comportement elle s'respecte aussi...

(rires)

Steven = ... oui mais c'que j'veux dire c'est que l'autre justement elle a mis un vêtement qui peut renvoyer l'image, l'image de la salope et tout, mais qui a un comportement tout à fait normal...

Nina = ... ben justement l'autre elle se respecte pas de... dans ton discours si elle s'habille comme une pétasse et qu'elle a un comportement de puritaine...

Steven = Non mais non attends... en fait c'est que on disait que c'étaient pas les habits qui pouvaient faire qu'on avait des habits de salope... on disait que les habits... des fois c'est pas l'habit qui va faire, des fois c'est aussi le comportement...

Thibault = ... oui mais pourquoi être une salope c'est mal ? c'est ça la question quoi.

(brouhaha)

Béatrice = Voilà.

Nina = ...

(rires)

Steven = Moi j'dis qu'moi c'est pas du point de vue...

Béatrice = ... C'est une affaire de tissus, pourquoi tissus ?

Steven = ... non mais après si elle accepte d'être une salope...

Thibault = (rires) si elle accepte d'être une salope...

(rires)

Steven = Non non mais moi quand tu vois, quand tu dis... si elle accepte d'être une salope ok. Mais si le lendemain elle vient faire « oh putain , qu'est-ce que j'ai encore fais hier ? », et puis elle vient te faire le mélodrame, alors ça j'suis désolé mais t'as envie d'la baffer putain...

(brouhaha)

... « non mais attends tu dis que tu t'respecte et putain...

Thibault = ... Non mais c'est : si elle se respecte d'être une salope, 'fin d'être une salope...

(rires)

(brouhaha, conversations croisées)

Steven = ... mais on parle de quoi là ?

Sidonie = mais c'est quoi une salope ?

Steven = Voilà ?

Béatrice = C'est pour ça qu'j'parlais d'tissus, parce que ça fait « t'y suces »

(rires)

(brouhaha conversations croisées)

Steven = ... parce que la personne c'est plus celle comme j't'ai dis, qui va s'comporter, même si elle est habillée classe... et le lendemain elle va commencer à avoir des remords ou à t'dire tout le contraire de c'qu'elle te disais la veille « ouais j'assume...

Sidonie = ... Et un garçon qui fait ça y a pas d'nom ?

Steven = Ah ben si : c'est un gros porc, c'est un gros dégueulasse...

(rires)

... c'est un mec, c'est un mec qui terni l'image des mecs et demain quand tu vas aller voir les filles on va t'dire « ah non je connais les mecs vous êtes tous pareils ». Ah oui, peut-être vous vous donnez pas de noms aux mecs mais nous on leur en donne quoi. Moi j'appelle des gros porcs des gros salauds... bon comment on appelle ça des...

Thibault = ... bon t'en as bien en potes ?

Steven = Ah oui t'en as...

(rires)

Steven = ... ben oui t'en as, quand tu traines avec des mecs t'as toujours un dans la bande, un jour ou l'autre... des fois t'as même pas envie de le reconnaître, tu fais « ouh là je le connais pas c'mec ».

(rires)

Tu fais semblant que tu le connais pas...

Moi = ... vous avez des copines salopes ?

(silence)

(rires)

Alexia = Oui Nina.

(rires)

Nina = Ben ouais, salopes quoi...

Steven = j'ai donné ma définition d'salope...

Nina = ... 'fin des copines vulgaires quoi. Qui pourraient paraître pour des filles faciles, qui le sont...

(rires)

... mais, c'est assumé complètement hein. C'est l'genre de filles qui s'habillent tout léopard qui... des sous-vêtements léopards, tout quoi...

Thibault = ... oufff.

(rires)

Nina = ... mais qui l'assument et quand on les voit on s'dit «ouais ça va être open » et ouais c'est open, mais ça va être assumé quoi.

Moi = Donc c'est fait dans le but de recherche de partenaires sexuels quoi c'est...

Nina = ... ouais...

Moi = ... si elles veulent autre chose elles vont s'habiller autrement ?

(rires)

Béatrice = Elle fait profession de ne pas vouloir autre chose quand elle sort.

Nina = Ouais.

Béatrice = Voilà c'qu'elle te décrit, c'est ça ?

Nina = Ouais.

Moi = Et elles s'habillent comme ça dans tous les contextes ?

Nina = Souvent

(rires)

Béatrice = Le plus possible.

Nina = Et même maintenant qu'elle a un copain, c'te copine là, elle s'habille quand même comme ça mais pour lui quoi. Elle doit séduire son copain...

Steven = ...en permanence...

Nina = ... tous les jours...

(rires)

Thibault = C'est bien ça

(rires brouhaha)

N = Dans tous les cas faut qu'elle séduise.

Voici la dernière phase de l'entretien, durant laquelle j'ai demandé aux étudiants de s'exprimer sur des photographies que je leur projetais (les photographies ne sont pas reproduites ici pour des questions de droit d'auteur).

Moi = Donc j'veais vous passer une série de photos, et la question générale c'est : en s'habillant comme ça, qu'est-ce que ces personnes cherchent à montrer ?

1. Photographie de deux jeunes filles habillées dans un style qu'on peut qualifier de gothique. Elles ont de longs cheveux noirs, des chaussures montantes en cuir noir à semelles compensées et boucles en métal, des robes très courtes à volants et corsetées à nœuds de satin.

Thibault = Là ?

Steven = Gothique lolita.
 Nina = Les mangas aussi.
 Steven = Ouais ça fait très japonisant.
 Béatrice = Très japonais.
 Thibault = Emo c'est pas ça ?
 Nina = Emo, ouais
 Steven = Mais c'est plus gothique lolita.
 Nina = Mais emo c'est plus dans la couleur, dans les accessoires...
 Thibault = ... Le noir ?
 Nina = Emo ça s'rait plus la fille derrière avec ses collants...
 José = On pourrait dire gothique dans la couleur et emo dans le style.
 (rires)
 Steven = ouais ça fait vraiment très japonais.
 Nina = C'est un mélange de gothique et...
 Steven = ... et de lolita, c'est vraiment le style...
 Nina = C'est quoi lolita ?
 Thibault = Lolita ?
 Steven = C'est regarde les p'tits habits, la p'tite robe froufrou, avec les p'tites couettes : ça fait un peu la p'tite gamine, mais en gothique, avec les gros talons. Ça c'est un style très japonisant quoi.
 Céline = Ouais mais du coup dans la pensée c'est quoi ?
 Steven = Oh...
 Thibault = ... leur profond désarroi...
 (rires)
 Béatrice = Qu'est-ce que le vêtement exprime ? (rires)
 Thibault = La noirceur de l'âme, j'sais pas hein.
 Steven = elles ont dû aller au Japon, sortir avec un japonais ou... j'sais pas moi (rires)
 Nina = Ben ouais mais j'pense qu'ils aiment beaucoup la culture jap' manga...
 Moi = et vous aimez bien ?
 Steven = C'est drôle.
 Thibault = Elles sont jeunes non ?
 Steven = Ah pas toujours hein.
 Nina = mais elles sont un peu filiformes quoi, elles sont plates, elles sont... j'sais pas quel âge elles ont.
 Thibault = Si elles sont jeunes on va tolérer.
 (rires)
 Steven = ben moi j'trouve...
 Nina = ... mais y a beaucoup d'filles qui aiment être sans formes, c'est filiforme j'crois...
 Thibault = Filiforme c'est pas les pro-ana, pro-anorexiques ?
 (rires)
 Thibault = ... les nanas trop dégueulasses là...
 Nina = Mais y en a beaucoup qu'aiment être comme ça.
 Steven = Moi j'trouve ça drôle. J'verrais ça comme ça j'trouverais ça drôle, les gens qui veulent tellement entrer dans des personnages de fiction, qui sont pas de chez eux, qui viennent d'ailleurs et... moi j'trouve ça drôle, pour moi c'est vraiment... c'est assumer dans la vie de tous les jours de vouloir être ce personnage. Des fois...
 Moi je rigole.
 Moi = Les autres,
 Thibault = Moi j'sais pas. Ça dépendrait tellement de c'qu'elles ont a dire tout ça... si c'est vraiment juste pour s'amuser très bien. Mais après si y a un discours derrière très prosélyte de... du style en lui-même, ça va m'énerver.
 (rires)
 Moi = Tu peux passer.

2. Photographie de deux femmes attendant un tram. Elles ont une trentaine d'année et sont vêtues intégralement de rouge et noir. L'une porte un pantalon noir, une veste rouge, une ceinture et une grosse écharpe en laine noire, l'autre est habillée de la même façon avec les couleurs inversée.

Thibault = La vache, c'est quoi ça ?

Steven = C'est quoi, c'est une écharpe ?

Moi = C'est deux écharpes ouais.

Thibault = C'est un style ça ?

Steven = C'est deux mecs ? Ou c'est un mec une femme ?

Nina = Non c'est deux femmes.

Alexia = C'est absolument le contraire les couleurs.

Thibault = C'est deux femmes j'pense.

Sidonie = Mais elles travaillent dans un magasin d'vêtements.

Alexia = C'est qu'il y a rouge...

Moi = Non c'est un arrêt d'tram...

Thibault = Ah c'est un arrêt d'tram ça ? C'est à Grenoble ?

Sidonie = La deuxième on dirait qu'elle a un ensemble, j'sais pas si elle travaille dans un magasin particulier... 'fin j'trouve que le rouge là...

Nina = Non mais a le t-shirt noir, elle a inversé...

Sidonie = Ah elle a inversé avec l'autre...

Steven = Des meilleures copines ou j'sais pas.

Thibault = Moi ça m'fait penser à Jeanne Mas...

(rires)

Steven = ... moi j'trouve que ça fait un peu le côté Polnareff, il manque plus que les grosses lunettes...

Céline = C'est un homme et une femme ou ?

Thibault = Non c'est deux femmes.... Ouais le sac à main...

Céline = Ah ben c'est deux lesbiennes alors...

(rires)

Thibault = C'est deux lesbiennes...

(rires)

Céline = Moi ça m'fait penser à un couple...

Thibault = ... un couple de lesbiennes...

Nadine = ... moi ça m'fait penser à des personnes qui travaillent dans un magasin... ou dans... non peut-être pas dans un magasin mais des hôtesses de quelque chose...

Thibault = Ah bon ?

Sidonie = Ouais ouais un truc comme ça ouais...

Nina = ...J'pense qu'on leur a plus imposé d's'habiller comme ça

(rires)

Sidonie = en rouge on leur a dit...

Béatrice = ...C'est une punition

(rires)

Sidonie = ... y a un code couleur dans le magasin où elles bossent...

Nadine = ... en même temps c'est vrai qu'les grosses écharpes comme ça c'est bizarre...

Thibault = Ben ouais quand même pis le sac à main rouge...

(rires)

Nina = puis elles sont dehors c'est pas comme si elles étaient au boulot...

Thibault = ...Oui mais si c'était juste un code couleur qu'on leur imposait, à mon avis elles aiment bien parce qu'elle porte un sac à main rouge et qu'elle doit bien aimer le rouge. Moi le seul truc que j'pourrais dire c'est qu'elles aiment bien le rouge et le noir quoi.

(rires)

Thibault = ... après c'qu'elles en pensent...

Nina = C'est p't'être une soirée à thème rouge et noir...

Sidonie = ... ah ouais ouais...

Moi = ça vous paraît être un déguisement ?

Plusieurs personnes = Non, non...

Sidonie = Mais qu'elles soient à deux à côté ouais...

Nina = ...en inversé...

Steven = On dirait qu'elles bossent ensemble dans un magasin très chic...

Sidonie = Mais elle a des baskets un peu de sport...

Steven = Non non j' pense pas qu'ce soit des baskets...

Moi = Si c'est des Puma...

Steven = Moi ça m'fait penser à ces magasins un peu chics, bijouterie, des trucs comme ça... ou un peu art...

Béatrice = Il rentre jamais dans les bijouteries ça s'voit...

(rires)

Sidonie = Non mais c'est vrai...

Béatrice = ... en bon sociologue tu vas aller dès cet après midi dans une bijouterie...

(brouhaha)

Béatrice = ... Y a un truc très particulier dans les bijouteries : la manière des femmes de s'habiller. Parce qu'elles doivent, comme dans les boutiques de grand luxe, ne pas écraser la clientèle, ne doivent absolument pas apparaître comme trop belles, elles sont souvent en tailleur hyper strict...

(acquiescement)

Moi = Et ça vous plait ?

Plusieurs personnes = non non

Thibault = C'est-à-dire j'verrais ça dans la rue j'calculerais même pas, ça m'semble pas être un style affirmé, ça m'semble pas... elles aiment bien l'rouge...

Nina = La fille en rouge et noir avec le haut rouge c'est p't'être mieux que... que d'mettre un pantalon rouge et...

3. Photographie d'un homme d'environ 25 ans sur son yacht, posant en faisant mine de regarder l'horizon. Il porte des lunettes de soleil Ray Ban Aviator, une chemise claire aux manches remontées, un pull bleu ciel noué autour du cou et un bermuda bleu marine.

Thibault = Yeah....

(rires)

Steven = Là ça m'fait penser à l'italien frimeur beau gosse...

(rires)

Sidonie = Polo Ralph Lauren...

Thibault = La tu vois bien qu'y a un truc dans ta photo qui fait que c'est biaisé... tu fous ça... tu l'foutrais dans la rue, on aurait p't'être pas le même jugement, mais là le cadre bateau, soleil dans la gueule... indirectement ça influe...

Nina = ça fait très style de personnes qui sont en droit...

Béatrice = Pull noué négligemment (rires)

Steven = Moi ça me fais plus penser à l'italien... le latino tu vois... dragueur...

José = ... le colombien...

Steven = ... ouais le colombien.

Sidonie = Ouais le type qui va faire du golf l'après-midi...

(acquiescements)

Sidonie = ... ouais moi j'dirais un notaire, un style de notaire...

Thibault = ...Un mec en école de commerce ou...

Steven = Qu'est pété d'thunes quoi...

Thibault = De toute façon il doit avoir de la thune parce que...

Steven = Tu vois il a l'air... il fait semblant j'ai fait pas fais exprès d'être pas bien fait...

Nina = ...Il donne une impression de négligé avec son pull et ses cheveux...

Thibault = ... et puis son sourire mon gars...

José = ... d'école de commerce...

Moi = ... ça vous plait...

Béatrice = Ah les étudiants de socio ils ont une vision du monde...

(rires)

Béatrice = ... on est particuliers quand même...

(rires)

Moi = ça vous plaît ?

Céline = Moi j'aime bien

Sidonie = moi ça m'déplait pas

Steven = Moi ça fait type qui veut pas tellement assumer voilà...

Thibault = T'as vu t'as les nanas « oh ça m'déplait pas... »

(rires)

Steven = Y a la thune et le bateau...

(rires)

Béatrice = On l'passe à la mer on garde le bateau !

(rires)

Alexia = Moi je n'aime pas du tout ça, j'imagine que la fille, sa copine...

Thibault = ...Est très belle...

Steve, = ... un mannequin russe (rires)...

Alexia = ... ça doit être une fille avec un sac à la main comme ça (imite quelqu'un qui porte un sac sur le poignet)

(rires)

Sidonie = Un Vuitton !

Alexia = Oui Louis Vuitton...

Sidonie = ... petit comme ça

Steven = Pourquoi elles portent comme ça ?

Alexia = Je déteste ça !

(brouhaha commentaires sur aspects pratiques ou non du sac porté comme ça)

4. Photo d'un homme d'environ 25 ans. Il a une barbe de quelques jours, un sarouel à entrejambe très basse noir, des sandales et un tee-shirt vert pomme à l'effigie de Jimi Hendrix.

Thibault = yeah...

Steven = Ouais. ça c'est ton pote ça non...

Céline = ... sur un mec... moi j'aime pas...

Thibault = C'est Jimi Hendrix sur le tee-shirt ?...

Béatrice = Ouais...

Nina = ... ouais ça fait vraiment le babs...

Thibault = ben il aime le zen...

Steven = ... ouais ça fait vraiment cliché quoi...

Nina = ... non mais on dirait qu'il va en concert... qu'y a un concert gratos...

(rires)

Nina = ... ben voilà il s'habille dans l'style, il va à un concert de reggae et puis c'est cool quoi.

Béatrice = Non mais j'te dis pas il a les deux (rires) qui tombent comme ça... (rires) j'te parlais d'pantalons d'zouave tout à l'heure... ça traîne par terre (rires)

Steven = Non mais moi là quand j'vois un truc comme ça ça m'fait un peu penser à ... un peu le gars dont tu parlais tout à l'heure (à Thibault)...

Thibault = Ben j'sais pas... il a un visage qui fait pas trop...

Steven = ... non moi j'trouve que c'est un visage un peu trompeur, le type il va t'raconter tous les beaux discours du monde, comment il faut sauver tout les petits enfants perdus dans l'Himalaya ou j'sais pas où... comment le monde est cruel mais qui va pas être le premier à... Il va être le premier à te taxer une clope, et puis derrière tu vas voir que les habits qu'il a sur lui, au lieu de faire des habits un peu d'récup' comme il doit le faire... il a acheté ses babouches...

Nina = (rires) ses babouches !

Steven = Je sais pas c'que c'est...

Nina = Des sandales...

Steven = Des sandales en cuir dans un magasin dit équitable...

Sidonie = ... c'est vrai j'suis un peu d'accord...

Steven = Et après c'est l'premier à t'faire les beaux discours...

Nina = ...mais ça c'est l'cliché du hippie...

Thibault = ... ouais moi j'sais pas...

Béatrice = Arrêtez de vous moquer des handicapés il est manchot...

(rires)

Béatrice = ... vous êtes sans cœur...

Céline = la couleur ça a une originalité...

Nina = ... ben ouais...

Steven = ... non mais les habits la couleur ça va mais...

Céline = Nous on parle des habits...

Steven = mais je sais mais je dis les couleurs ensemble mais c'est que ça dénote quelque chose de faux. Moi j'dis c'est surtout quand t'arrives à ses pieds quoi, là tu te dis c'est vraiment le truc...

Moi = ça peut pas être confortable ?

(brouhaha)

Sidonie = ça fait style je suis écolo et j'l'ai acheté j'sais pas combien dans une boutique quoi.

Steven = ouais parce que le vieux t-shirt...

Nina = ... Mais quoi le vieux t-shirt c'est pas un vieux t-shirt !

Steven = non mais c'que j'veux dire...

Nina = C'est juste que y a une couleur qui flashe...

Steven = Non mais c'que j'veux dire c'est quand tu vois le t-shirt c'est le truc qui va en adéquation avec le côté zen et tout, le vieux t-shirt, le sarouel, mais quand t'arrives : t'as vu ses shoes ? Flambant neuves sorties tout droit de j'sais plus comment elle s'appelle cette boutique du monde des trucs venant du tibet ou j'sais pas quoi...

Béatrice = Le commerce équitable (rires)

Steven = Voilà, tout ça, tous ces trucs où tu dis « désolé, mais moi... » moi j'y crois pas...

Nina = ... moi j'ai plus envie d'aller m'poser avec lui que celui d'avant...

Thibault = Ouais moi aussi.

Béatrice = Ouais mais on récupère le bateau quand même

(rires)

Steven = Moi aucun des deux...

Thibault = Ah ouais ? moi il me...

Nina = ... c'est notre côté hippie...

Thibault = Ben ouais surement, j'trouve pas qu'il soit si dans l'cliché parce qu'il a pas l'écarteur, il a pas les grosses dreadlocks...

Steven = ... non mais j'dis moi l'cliché c'est sur ses pieds...

Céline = Il est pas en droit ni en éco ni à l'IEP...

Thibault = ...ah ben peut-être, surement

Sidonie = Mais on sait pas...

Béatrice = Il est en vacances

(rires, brouhaha, conversations)

Sidonie = Il refuse l'argent...

Nina = ... et y a l'décor aussi derrière qu'est...

Thibault = Ouais c'est vrai encore une fois y a l'cadre...

Nina = ... on l'verrait bien jongler...

Thibault = ... des bollas...

Steven = ... c'est pas parce qu'il jongle, que c'est un enfant d'pauvre

(rires)

Nina = J'ai pas dis ça...

(rires)

Thibault = t'es pas obligé d'être pauvre pour t'habiller comme ça quand même,(rires) c'est pas une obligation...

Steven = Non... j'ai pas dis ça...

Thibault = Alors qu'en revanche, à l'inverse, t'es obligé d'être riche pour...

Sidonie = Ouais au contraire ça peut être le gamin qu'a travaillé toute sa vie pour paraître...

(brouahaha)

Steven = Bon l'habit est trompeur de toutes façons...

5. Photo d'une fille d'environ posant dans une rue, sourire forcé, mains posées derrière les hanches, bassin déhanché. Elle porte des cuissardes en cuir noires, un leggings marron, et gilet zippé fushia moulant qui office de robe.

Thibault = Yeah...

Steven = Oh ça flashe ça (rires) ça flashe !

(brouahaha)

Thibault = On dirait la présentatrice d' M6...

Nina = ouais...

(rires conversation croisées)

Moi = essayez de pas tous parler en même temps... ça vous évoque quoi alors ?

Thibault = Un mauvais photographe il sait pas cadrer...

Nina = ... en plus c'est à contre jour...

Thibault = ... heu...

Nina = ... non mais on s'demande quel âge elle a en plus... au début on dirait qu'elle a 13

ans... après la tête elle fait plus... bien plus que 13 ans mais...

Sidonie = ... Tu sais le Hit Machine là...

Thibault = Ah heu... Séverine Ferrer !

Steven = (rires) ah il s'en rappelle... Moi j'trouve ça c'est un bon style quoi...

Thibault = (rires) ça c'est un bon style ?

Steven = Non... c'est assez sobre...

Alexia = ... pas rose...

Steven = ... non mais une autre couleur qui... bam qui flashe quoi tu vois. Elle aurait pu dire « j'mets tout en noir » ça aurait fait sobre. Mais là tu vois... y a un p'tit côté d'excentricité, c'est pas tout l'monde qui va oser aller porter un haut rose comme ça...

Thibault = ... tu vois bien qu'à encore une fois t'as les habits et l'comportement 'fin... la pose sur la photo la fille elle te dégage une image, elle s'rait tout à fait différente on dirait autre chose quoi...

Moi = C'est dur de trouver des photos avec pas d'attitude...

Béatrice = ça veut dire que l'attitude et l'vêtement y a un accord à avoir... une dissonance...

Moi = mais bon elle aurait une autre posture... là ça fait sympathique ou pas trop ?

(négations)

Céline = fille bête...

Steven = ... l'attitude ?

Moi = Non l'ensemble ?

Céline = On sait pas non parce qu'on m'demande l'impression mais...

Steven = ... ou bien c'est le photographe qui lui a demandé de prendre cette pose...

Thibault = ... ouais...

Alexia = ... moi le fait qu'elle porte une robe qui est sportive et après elle porte quelque chose qui est plus habillé, moi je trouve que ça fait un petit peu kitsch parce qu'il y a pas une cohérence entre les qualités des habits... par exemple je vais pas porter des All Stars avec une robe...

Béatrice = ... un tailleur...

Alexia = ...moi... donc ça me plait pas... et en plus la couleur.

6. Photo d'un jeune couple (plan du haut du corps). La femme, brune et très maquillée, porte un gilet sans manche en simili fourrure, un sac à main en cuir noir, de gros anneaux à strass aux oreilles. L'homme a

une barbe de quelques jours, un diamant à l'oreille, une veste de costume noire satinée, un jean, un tee-shirt et une chaîne en or.

(rires)

Sidonie = Lui il est en G Star c'est un peu l'exemple. Le p'tit collier...

Nina = ... oh ça va, c'est pas...

(rires)

Steven = ça fait très fashion victim...

Nina = ... après il est pas attirant parce qu'il est très... beau...

(brouhaha)

Nina = ... la fille elle est très... précieuse...

Sidonie = Côte d'Azur...

(rires)

Moi = C'est quoi Côte d'Azur pour toi ?

Sidonie = C'est un peu la frime, pas la frime mais le côté un peu... la mode vestimentaire est pas la même qu'ici, y a un peu plus de froufrous... j'sais pas c'est...

Thibault = Mais j'trouve lui moins qu'elle. T'as l'impression qu'il a un truc qui brille, le mec il a mis un truc blin blin et il a mis sa veste au-dessus genre « j'suis un rappeur mais pas trop »... 'fin j'sais pas c'est bizarre...

Nina = Ouais pis il a l'air d'avoir un pantalon un peu large en bas...

Thibault = ... ouais...

Moi = ça vous est sympathique ou pas trop ?

Le groupe : boh pas trop...

Nina = Lui plus que la fille...

Nadine = Ah ouais moi c'est l'inverse, la fille plus que le mec...

Steven = ...Le mec j'trouve que c'est un style un peu passe-partout... genre il veut aller en boîte, on va pas le virer parce voilà, il veut aller dans un bar il peut faire une soirée avec le même habit...

Moi = et la fille non ?

Steven = La fille c'est une femme alors elle peut passer partout...

(rires)

Steven = ... non elle ça fait fashion victim quoi, ça fait vraiment les fashion victims quoi, ça donnerait pas envie d'aller leur parler quoi.

Thibault = ... j'sais pas tout dépend de c'qu'ils...

Steven = ... mais la fille elle fait trop fausse quoi, avec...

(conversations croisées)

7. Photo de trois jeunes filles en survêtements, pulls à capuche et baskets.

Steven = Yeah...

(rires)

Steven = ... « Viens pas m'casser les couilles ! » ...

Céline = ...Elles vont chercher l'pain l'matin...

Thibault = C'est bien c'est qu'tu les as prises en photo derrière l'mac do

(rires)

Steven = Comme de par hasard (rires)

Thibault = En plus...

José = Typique client mac do

Thibault = Typique client mac do ouais...

Moi = Qui c'est qui disait « elles sont sorties acheter le pain ? »

(rires)

Céline = C'est moi.

Moi = C'est pas une tenue pour sortir ?

Céline = Moi j'trouve que c'est une tenue, ouais à la maison, pyjama, tranquille, relax mais... moi j'm'habillerais pas comme ça pour sortir, mais après... si elles sont tranquilles relax comme ça... le problème c'est qu'elles vont se salir pour quand elles rentrent.

(rires)

Nina = Non mais elles sont toutes les trois le même style et la même tête, la même coiffure, la même coupe de cheveux...

Thibault = ...Mais moi...

Steven = ...C'est des narvalines quoi...

Thibault = ... moi ça m'dérange pas...

Nina = ... ben moi j'aimerais pas leur parler...

Thibault = ... pour avoir discuté avec ce genre de filles justement j'ai une sympathie envers elles parce que... j'sais pas... ça devait être un peu hors cadre mais... t'sais un peu grande gueule et tout j'aime bien... ça change un peu...

(rires)

Moi = ... des femmes soumises ?

(rires)

Thibault = ... non mais j'sais pas 'fin. Là j'dis juste par rapport au fait qu'j'ai déjà rencontré des nanas et qu'en discutant elles m'font marrer quoi...

Steven = ...elles s'prennent pas l'chou quoi...

Thibault = ... après j'en ai déjà croisé dans l'tram à gueuler ça m'a saoulé mais... j'sais pas... j'trouve ça moins rédhibitoire que...

Steven = ... ça fait style sport ou décontract' ou genre... on va faire un p'tit footing mais on fait pas vraiment du footing (rires) non mais tu vois c'est un peu l'style qu'on avait genre au collège lycée, où des fois t'as pas envie de porter un pantalon, tu mets un jogging... pour se sentir à l'aise quoi... montrer qu't'es d'jeun's (rires)

(silence)

Steven = José tu parles pas...

Thibault = ... il attend d'voir les brésiliennes en string sur la plage [José est brésilien]

(rires)

8. Photo de deux jeune femmes marchant. L'une est blonde, porte une queue de cheval, des lunettes de soleil roses, un gilet zippé Adidas rose, un jean slim et des ballerines. L'autre est brune, porte une queue de cheval, une doudoune sans manche noire à capuche fourrée, un pull moulant à rayures, un jean slim et des bottes basses noires.

Steven = On va dire habits classiques.

Thibault = Moi j'aime pas du tout.

Nina = Ouais moi non plus...

Steven = Ouais mais c'est vrai que l'autre avec son haut rose...

José = Ouais c'est vrai qu'avec le tee-shirt qui ressort...

Thibault = J'sais pas...

Steven = Habit normal mais y a une p'tite faute de goût au niveau des couleurs.

Béatrice = Putain qu'est-ce qu'ils sont raffinés tous ces gens...

(rires)

Béatrice ... j'vais faire gaffe quand j'me sape.

(rires)

Steven = mais le rose avec son t-shirt...

Nina = Mais elle est allée faire ses courses j'pense, ses courses de bouffe, et elle a pas l'air très à l'aise dans ses vêtements pour aller faire les courses. Elle a pas des talons là ?

Steven = Non non elle a des ballerines... L'autre ça fait sobre...

Nina = ben c'est la copine qui suis partout l'autre non ?

Steven = (rires) ça fait noir gris, ça fait l'truc passe partout non, qui veut pas trop s'faire remarquer...

Céline = Non mais c'est joli avec des rayures...

Steven = ouais mais c'est standard quoi on va dire.

9. Photo en pied d'une jeune fille aux cheveux tressés avec des rajouts de couleur verte fluo. Elle a les yeux très maquillés et porte un gilet zippé à capuche kaki très large, un baggy très ample et des chaussures de skate.

Thibault = Arhhhhh!

(rires)

Alexia = "I want you to remark me !"

(rires)

Alexia = ... « Regardez-moi, je suis différente ».

Steven = Future punk à chiens. Elle elle est encore au collège ou au lycée...

Nina = au lycée...

Steven = ... ça ça fait quoi ? C'est la p'tite rebelle...

Nina = ... ben elle est habillée comme... ça c'est des habits d'garçon qu'elle a...

Steven = C'est un garçon ou une fille même d'abord ?

Nina = Une fille.

Steven = Oh on sait jamais t'sais attends !

Alexia = Pour moi ce n'est pas clair.

Steven = Coline ?

Moi = Ah c'est une fille ouais.

Thibault = C'est une pote à toi ?

Moi = Non vous pouvez balancer.

Thibault = Y a pas une pote à toi qu'est passé dans l'lot ?

Moi = j'ai hésité parce que j'ai une copine qui porte du léopard...

(rires)

Thibault = Mais moi j'sais pas, y a des gens tu les croises, d'instinct tu te dis « oh putain ça va m'saouler » et en fait quand tu discutes ben ça passe mais...

Steven = mais moi je dis le style...

Thibault = ... c'est aussi ...

Steven = C'est l'adolescence, on a plein de potes qui sont passés par là.

Sidonie = et sur la tête elle a quoi, des piercings ? Un tatouage ?

Thibault = Non j'crois qu'c'est les ch'veux..

Moi = Non c'est aussi qu'elle est toute pixelisée la photo donc la gueule paraît toute déformée, elle est pas si moche que ça...

Thibault = Non mais est-ce que tu crois qu'y a un cheveu qui passe...

Céline = P't'être qu'elle à l'air d'être pas très à l'aise dans sa peau donc elle a p't'être besoin d'se cacher...

Nina = ...mais elle a quand-même envie d'se montrer parce que ses cheveux...

(brouhaha)

Moi = Tu penses qu'elle est pas bien dans sa peau ?

Céline = Ben elle va s'cacher dans des affaires larges, mais elle veut quand même qu'on la remarque et qu'on la trouve originale donc elle s'met des cheveux...

Thibault = ...ça m'fait trop penser à l'émission d'M6 Belle toute nue où t'as les grosses et tu dis « ouais elle a pas l'air bien dans sa peau, il faut la relooker », franchement moi j'en sais rien mais...

Céline = Oui mais elle a l'air sympathique...

Nina = ... ouais moi j'irais plus parler à elle...

Sidonie = ... c'est p't'être une passade tu la r'trouveras dans 3 ans, 2 ans elle aura changé radicalement...

Steven = ... ouais c'est c'que j'ai dit c'est le côté rebelle adolescence, où on essaye de trouver un truc... peut être que justement c'est pour chier un peu les parents « laissez moi tranquille », j'sais pas... C'est un style moi je trouve comme...

Alexia = ...C'est un style qui donne une identité et ouvre des portes particulières...

Steven = ... ah bah oui moi j'dis c'est l'adolescence quoi. A l'adolescence on choisit tous un peu notre camp quoi.

José = C'est assez extrême son style quoi.

Nina = Oui mais elle a l'air bien...

José = ...oui mais pour parler, ça me...

Moi = ...la première photo les filles gothique c'est du même ordre ?

Thibault = Ouais ...

Steven = ... non les gothiques c'est déjà plus élaboré...

Moi = ah tu trouves ça plus sympathique parce que...

Steven = ...Non ça m'fait rigoler...

Moi = ça ça te fait pas rire ?

Steven = Ben ça non, parce que ça on s'dit c'est un côté d'la vie... c'est un moment où on se cherche comme disait tout à l'heure Thibault, à l'adolescence on essaye ça pendant deux ans...

Nina = ... non mais elle a l'air bien dans son style à elle.

Steven = Ouais mais p't'être que dans deux ans elle va totalement changer... elle va p't'être garder les mêmes dreads mais tout en noir, elle va adopter un style différent tu vois.

Alexia = Mais c'est aussi une période de la vie d'expérience... elle joue...

Thibault = ...Ouais ou pas p't'être qu'elle restera tout le temps comme ça...

Moi = Parce que vous dans votre vie vous avez l'impression d'avoir arrêté d'expérimenter ce type de vêtements un peu excentriques ?

Thibault = Ben moi je l'ai dit tout à l'heure... non pas excentrique mais...

Steven = ... ouais en première année là ? (rires)

Thibault = Ouais pis au bout d'un moment j'ai vu que ça servait à rien... ouais même avant hein...

Steven = Le truc Adidas, le bling bling (rires)

Alexia = Moi je fais des expériences avec mes cheveux.

Moi = Mais pas trop sur le plan vestimentaire ? est-ce que vous avez l'impression que vous vous êtes arrêtés à un style que vous allez garder longtemps ?

José = Je pense qu'il y a un moment où on stabilise un petit peu notre style, lui il va porter une chemise rose, parce qu'il aime pas le bleu...

Moi = ... toi tu pourrais ?

José = Non moi j'aime pas trop ça, je suis un peu plus proche de ce qu'il a dit par rapport à ça, mais après question de style... mais je pense qu'à un moment il y a certaines choses qu'on va choisir plus que d'autres, on est habitués à certaines couleurs... je pense que les habits il y a moment où on trouve une certaine stabilité, les goûts...

Je leur projette ensuite des photographies de presse accompagnées d'extraits d'article.

10. Photographie de la chanteuse Lady Gaga posant dans une robe en viande.

Sidonie = à trop vouloir être excentrique on en devient

Steven = ... ridicule...

Sidonie = ...Ouais... ridicule et puis commun en fait parce que... elle lance les modes en fait... et j'trouve qu'à trop vouloir être à la pointe...

Steven = ... elle lance pas de mode, elle veut faire du Madonna, en arrivant pas à faire du Madonna... en fait elle veut du Madonna low cost quoi...

Moi = Bas de gamme ?

Steven = Ouais.

Nina = Mais elle essaye de dire quelque chose là...

Thibault = C'est qui c'est Lady Gaga ?

Moi = Ouais.

Steven = Elle essaye de faire croire qu'elle veut dire quelque chose...

Nina = ...Non mais j'aimerais bien justement qu'elle dise...

Thibault = Non mais elle veut vendre des skeuds c'est tout...

Steven = Ouais... c'est d'la provocation comme Madonna avait fait...

Moi = ...Là elle se revendique du surréalisme...

Thibault = ... pffff

Steven = Ouais c'est ça ouais...

Sidonie = Elle en fait trop, au bout d'un moment, quand tu fais un truc exceptionnel, t'es très attentif, mais quand t'en fais 10 par semaine, t'es plus attentif là.

Nina = Ouais mais les gens ils attendent ça d'elle aussi...

Steven = ... oui parce qu'elle est dans un rôle aussi...

Nina = ... parce que c'est provocant...

Sidonie = ... donc elle va finir à poil donc...

José = ... oui elle a déjà fini à poil
(rires)

Sidonie = Non parce que après ça je vois pas ce qu'elle peut faire d'autre...

Steven = ... elle est déjà dans un rôle, 'fin tu vois, comme j'ai dis elle essaye de faire du Madonna, bas de gamme...

Thibault= ... non moi j'suis pas d'accord...

Sidonie = ... ah non Madonna...

Steven = Madonna quand elle a fait ses trucs scandales, elle a fait une fois et ça a marqué, et la Lady Gaga c'est bon quoi ! On sent que c'est limite du produit marketing...

Thibault = Ben oui bien sûr mais c'était à mon avis pareil pour Madonna. Moi j'trouve qu'elle est très talentueuse parce que déjà c'est pas évident d'arriver à avoir une puissance médiatique qu'elle peut avoir, en plus à mon avis, arriver à vendre autant d'skeuds comme elle le fait c'est quand même un certain talent. Alors après je sais pas si c'est un critère esthétique ou pas mais y a forcément quelque chose qui fait que...

Steven = ... la pub...

Thibault = ... ça marche... mais la pub, elle est pas arrivée en disant « j'ai d'la thune »...

Steven = ... elle a un bon producteur...

Thibault = ...mais non mais pourquoi elle et pas une autre ? Tu vois t'as plein de trucs...

José = ... mais pourquoi toujours une blonde ?
(brouhaha)

Thibault = Moi j'trouve qu'elle gère très bien son image
(brouhaha)

José = Britney Spears, Lady Gaga, qu'est-ce qu'ils ont tous ?

Thibault = ... si ça s'vend c'est qu'y a des gens pour acheter c'est qu'ça plait...

Steven = ... non non non tu écoutes une musique le matin, le midi, le soir, 5 à 10 fois dans la journée, ça te reste dans la tête...

Thibault = ... ah mais c'est pas vrai parce que y a des gens qui font une chanson et on en entend plus parler : elle ça fait un moment qu'elle est là...

Steven = ... ben oui parce que voilà : elle est un produit elle, Lady Gaga c'est un produit, c'est pas une personne désolé...

Thibault = ... moi j'l'ai déjà vue jouer du piano, chanter, elle a du talent...
(brouhaha)

Alexia = ... elle écrit les paroles ...

Steven = ...Moi j'dis c'est devenu un produit, tu vois c'est plus une personne...

Thibault = C'est p't'être un produit ouais mais...

Steven = ...Un produit lady gaga...

Thibault = ...Un produit oui mais c'est pas évident à vendre un produit...

Steven = ... oui ben du coup faut faire le côté un peu innovation, innovant...

Thibault = ... ben oui j'suis d'accord avec toi...

Steven = ... désolé mais pour moi c'est...

Thibault = Après si ça s'vend bien ben voilà, très bien...

Nina = Mais est-ce qu'on dirait vraiment d'la viande ?

Moi = ah mais c'en est hein.

Nina = c'en est mais j'veux dire là quand tu la regardes vite la photo...

Moi = ...Elle a des sacrés rosbifs aux pieds quand même...

Nina = Ouais mais si on regarde la photo en elle-même moi j'trouve pas qu'ce soit...

Steven = Ouais pis moi j'trouve ça indécent, tu penses au pauvre gars qu'a pas à bouffer même aux états – unis, l'autre elle s'habille en steak... quoique tu m'diras du steak avec plein d'hormones...

11. Photographie nue d'Aliaa Elmahdy. Extrait d'article :

« *Aliaa Elmahdy, une jeune Egyptienne, a publié sur un blog une photo d'elle-même nue, suscitant un vaste débat dans la société. Elle a voulu ainsi briser un tabou et affirmer sa liberté de femme.* »

Thibault = Ah ouais... Mais elle elle a des emmerdes non actuellement ?

Moi = Ouais.

Thibault = Mais tu veux qu'on en dise quoi ?

Moi = Ben est-ce que vous croyez que c'est efficace ? Que c'est une stratégie...

Thibault = ... efficace ? Stratégie ? No sé. J'sais pas là on rentre dans le politique, dans des questions qui...

Steven = Ben là c'est le côté idéologique, c'est pas la première à l'avoir fait, c'est comme les femmes, les féministes.

Gauthier = Oui mais en Egypte c'est quand même très particulier...

Steven = ... oui mais c'est comme les féministes aux Etats-Unis quand elles commencent à brûler les soutifs, à s'trimballer à poil...

Thibault = Ouais sauf que en Egypte...

Steven = ... ça a été chaud aussi hein...

Thibault = ... non mais j'veux dire apparemment y a des taux de viol qui sont monstrueux, y a une journaliste française y a pas longtemps qu'a subit des agressions, 'fin... donc c'est...

Steven = ... c'est du côté politique, c'est un putsch qu'elles veulent faire quoi.

Thibault = Mais tu veux dire est-ce que les habits ou le manque d'habits peuvent avoir ?

Moi = acquiescement.

Thibault = Bien sûr. C'est un fait social tu peux l'utiliser comme une arme de dénonciation ou pas.

Steven = ça c'est pas pornographique tu vois. Tu vois y a un message...

Thibault = ... quand bien même ça serait pornographique...

Steven = ... non mais c'que j'veux dire c'est qu'y a un message qu'est passé... Après c'est vrai que si tu laisse juste la photo comme ça...

Céline = Hors du contexte...

Steven = ... hors du contexte tu sais pas trop si c'est une photo d'art...

Moi = ... est-ce qu'y a des femmes qui s'habillent de façon très impudiques justement pour affirmer leur liberté ?

Steven = ... ben sûrement...

Moi = ... ici en France ou...

Steven = ... ben sûrement...

Thibault = ... ben en France ça a été fait. 68 t'avais les images des meufs dans les toilettes et tout, à poil, est-ce que c'est bien ou pas ça j'en sais rien mais heu... bien sûr. J'suppose que si t'as pris c'sujet c'est quand même qu'y a la question du rapport à l'habit qu'est quand même très particulier quoi...

Moi = ... oui mais c'que j'veux savoir c'est vôtre avis : si vous voyez une femme à moitié dénudée est-ce que vous la trouvez plus libre qu'un autre ?

Thibault = J'en sais rien tout dépend du contexte quoi.

Steven = ... j'la connais pas, je le sais pas. P't'être que pour elle c'est une façon de...

Moi = Mais la première impression que vous allez avoir dessus ?

Steven = Moi je peux pas savoir si la femme se dit libre ou pas hein : est-ce que c'est elle qui a voulu porter ça, est-ce que c'est son mec qui lui impose de...

Thibault = ... j'pense que non parce que la première impression, on est pas dans le contexte égyptien, entre égyptiens on dirait pas du tout la même chose mais... après quand tu sais qui est cette fille et tout tu assimiles très bien le message mais... tout dépend du contexte, 'fin comme toujours sur les habits, tout dépend le contexte, comment ils sont portés... dans les attitudes, dans le goût.

12. Photo d'une femme portant une burqa noire dans la rue.

Thibault = ! Ah. !

(silence)

Thibault = Est-ce que ça nous choque ou pas ?

Moi = Heu est-ce que vous êtes d'accord avec le texte ?

(silence)

Thibault (lit l'extrait d'article) = « *Les démocraties peuvent elles aussi tomber dans des dérives autoritaires. Je crois que cette loi sur la burqa dont on discute en ce moment en est un bon exemple. Ce vêtement est accusé de menacer les valeurs républicaines. On ne comprend pas que dans une démocratie toutes les valeurs doivent pouvoir être contredites par la parole. La burqa dans l'espace public n'est rien d'autre que cela : l'expression d'un désaccord avec les valeurs dominantes.* »

Thibault = Heu... qui c'est qu'a écrit ça ?

Moi = C'est Marcela Iacob c'est une juriste qui travaille sur les questions de... de droits des femmes...

Steven = Ben moi c'est encore la même chose c'est... pour moi la burqa, moi c'est qui va me faire chier c'est quand on va dire c'est religieux. Pour moi c'est pas religieux, c'est culturel avant d'être religieux. Parce que tu vas dans plein de pays musulmans, ils portent pas la burqa, la burqa c'est assez particulier de certaines régions, qu'on a voulu transférer dans une autre région. Et après on va dire : c'est dans la culture, parce que ça signifie une signification particulière... c'est comme si on dit « ouais t'as pas le droit d'porter la burqa parce que j'sais pas quoi, les droits d'la femme et tout » : c'est comme si tu portais avec ton mini-short dans des pays où c'est mal vu que tu montres tes jambes quoi. Après elle va dire « non c'est ma liberté ! » ben oui ben elle aussi c'est aussi sa liberté de cacher sa beauté, pour ne pas... parce que si on comprend bien l'histoire de la burqa...

Moi = ... est-ce que l'histoire de l'expression d'un désaccord avec les valeurs dominantes est-ce que vous croyez que c'est ça ou c'est juste le fait de transférer d'une culture à une autre ?

Thibault = J'pense que c'est sûr qu'avec la polémique au bout d'un moment ça a été à mon avis ... peut-être à juste titre, un outil pour contester effectivement le fait qu' a un moment elles aient pas le droit de porter ça. Par nature, est-ce que c'est l'expression de valeurs antagonistes ? différentes ?

Moi = Non mais en France aujourd'hui quoi.

Thibault = Aujourd'hui ? Ben elle a pas le droit d'être portée en France. D'ailleurs je crois pas...

Steven = ... non pas t'as t'as liberté... mais d'ailleurs on a fait l'amalgame que burqa = religion, donc on a qu'a dire aux bonnes sœurs d'enlever leur...

Thibault = ... mais quand bien même l'interdiction de la burqa elle a pas été faite sur des critères religieux et des questions de laïcité elle a été faite sur des critères de sécurité, d'obligation de voir le visage, donc... tout ça c'est...

Steven = ... non mais la polémique, moi j'dis la polémique...

Thibault = ... oui mais voilà tout ça c'est beaucoup de bruit pour pas grand-chose à mon avis, si on laissait les gens un peu faire c'est qui veut... Après les droits d'la femme on rentre dans des débats qui sont putain d'complexes quoi.

Steven = Si on dit que normalement dehors on a le droit d's'habiller comme on veut, pourquoi elle pourrait pas...

Nina = ...Moi j'trouve que c'est moins choquant... moi ça m'dérange pas que quelqu'un soit comme ça que quelqu'un qui se trimballe à moitié à poil dans la rue.

Steven = ça veut dire que bientôt on se fera demander d'enlever les grosses lunettes de soleil...

Thibault = ... ouais les Ray Ban... Pourquoi on les ferait chier eux et pas les gothiques quoi...

Steven = Ouais le gothique il s'maquille : faudra qu'il enlève tout son maquillage sur la photo quoi. Au pire tu vois une femme comme ça, et ben elle s'fait contrôler par une dame, par une dame gendarme, et elle regarde sous le voile et vérifie qu'c'est elle. J'sais pas, y a 10 000 solutions quoi au lieu de nous faire chier à heu... après on va nous parler de liberté des femmes, liberté individuelle, parce qu'y a plein de femmes pour elles c'est quand même un signe important. Parce qu'elle se dit « je suis une femme mariée, importante, donc j'ai pas envie que... » et là au contraire...

Thibault = ...La féminité passe par là d'dans...

Steven = ... et là quand tu viens (fais signe lever le voile), ben tu lui craches à la figure quoi. Sauf quand t'es une femme d'émir que tu viens te promener à Paris. Alors là...

Thibault = ... on dit rien là...

José = C'est un peu faire de l'amalgame de culture, donc ça c'est très mauvais... il faut toujours voir le contexte dans lequel les gens se représentent donc c'est... dans l'Egypte ou dans les régions... Kaboul j'sais pas quoi, les gens s'habillent différemment. Je pense que, dans la question du droit de la femme, est-ce qu'il s'accomplit de la même façon, est-ce qu'on pense de la même façon : par exemple les droits de l'homme partout... si on prend l'exemple des droits de l'homme : est-ce que déjà il est respecté de la même façon en France que je sais pas... en Guyane française ?... Je pense pas que les gens s'approprient de la même façon, je pense pas qu'il ait la même autorité : donc je pense que ces amalgames sont dangereux et ça porte sur des discussions qui amènent à rien parce que... d'accord oui sécurité, on enlève la burqa, on va voir le visage.. ça va rien changer au niveau de la sécurité nationale...

Thibault = ... mais non mais c'est un débat... c'est juste du politique, c'est qu'une question de politique, comme on voit tout le temps : tous les trois mois on a une nouvelle affaire qui ressort, ben voilà, le halal ou j'sais pas quoi.

Moi = Donc c'est pas au niveau du degré de dévoilement ou de masquage du corps qu'on peut mesurer le degré de liberté d'une femme ?

(brouhaha)

Steven = Mais faut poser la question : on pose la question de la liberté de la femme, de quel type de femme ? Donc tu vas dire c'est que la femme de n'importe quel pays ... ouais par exemple là « c'est pas la liberté de la femme parce qu'elle doit plaire aux hommes, quand tu vois que les femmes elles essayent d'être toute fine comme ça »

Thibault =... ouais c'est la même chose

Steven =... on devrait attaquer les gars qui font que les mannequins doivent rester comme ça, ça c'est une vraie atteinte...

13. Photographie pour une collection de la marque H&M. Si jeunes femmes minces portent des vêtements de différents tons de noir.

(rires)

José = ça c'est les années 80.

Thibault = Heu le texte est important ?

Moi = Bon ben en gros c'est l'héroïne du film Millenium et y a une nouvelle collection H&M qui s'inspire de ce style là, donc l'auteur dit : « *On fait passer des états d'âme par le vêtement, pas un message politique. C'est un signe de notre époque passe-partout, qui n'ose plus l'excentricité, ni la contestation franche.* » Est-ce que vous êtes d'accord avec ça ?

Thibault = De quoi ? qu'aujourd'hui y a pas de messages politiques dans les habits ? Ben en même temps où est-ce qu'y a un message politique ? j'sais pas...

Moi = Ben est-ce qu'y en a déjà eu des messages politiques ?

Thibault = Ben j'sais pas, sûrement, peut-être...

Alexia = All Star...

José = Oui ça, peut être...

Moi = All star ? ça veut dire quoi ?

Alexia = Mais il y a des représentations anticapitalistes mais ils viennent des états-unis (rires)...

Steven = Ouais mais maintenant c'est devenu bien capitaliste...

Alexia = Mais au début...

Steven = Ouais au début c'était les chaussures des pauvres, maintenant c'est devenu les chaussures...

Nina = Y a les tee-shirt Goeland

Moi = Quoi ?

Nina = Goeland c'est un site

Thibault = Ouais mais arrêtons...

Nina = ... ouais mais y a des messages c'est pas

Thibault = ... ouais mais c'est le reproche qu'il fait, c'est des états d'âme, c'est pas du message politique...

Steven = C'est pas des gens qui portent un habit qui va vraiment marquer le...

Thibault = ... tu t'inscris politiquement dans...

Nina = ... y a des trucs contre le racisme y a...

Thibault = ... mais est-ce que tu crois que dans l'fond c'est une histoire de message politique, c'est une question d'état d'âme ouais.

Steven = Est-ce que y a un style que tu portes qui dis BAH tout de suite, voilà...

Thibault = Puis qui a une influence aussi sur c'qui s'passe...

Steven =... quand le mouvement anarchiste commence y a du noir, du rouge, ça a marqué pendant un moment c'était la couleur des anarchistes

(brouhaha)

Thibault = ... en plus la question est pas politique elle est... ni d'état d'âme tout ça c'est une question de commerce... tu vas pas me faire croire que les grands créateurs, au prix que coûtent les vêtements, que la question elle soit de l'ordre du politique, d'émergence de nouvelles valeurs ou pas. Le truc c'est du biz, c'est tout, tu fais de l'argent avec c'que tu peux...

Steven = ... sauf peut-être si tu prends le col Mao comme en Corée du Nord, ou en Chine, là tu prends ça pour dire « je suis un sympathisant maoïste » ou du système communiste de là-bas.

Moi = Et si tu portes...

Thibault = ...Un keffieh...

Moi = ... un t-shirt de Che Guevara ou un keffieh...

Steven = ... mais keffieh tout le monde peut l'porter quoi c'est devenu une mode...

(brouhaha)

Steven = ... tu vois le moindre gars qui veut se dire « j'suis révolutionnaire » mais il est pas vraiment révolutionnaire...

Nina = ... y a pas beaucoup de gens qui savent quelle signification ça a le keffieh...

Alexia = ... c'est la parodie...

Steven = ...Mais l' moindre gars... t'as bien vu en Lybie là, le moindre gars qui veut s'dire révolutionnaire même s'il l'est pas il veut juste tuer des gens, il met un keffieh, il met un treillis, il met une kalachnikov et puis voilà.

José = C'est peut-être pour ça que les uniformes de l'armée ils ont tous un symbole parce que peut-être que pour qu'un vêtement puisse porter un message politique il faut aussi qu'il ait en soit un symbole, qu'il représente ce vêtement... je sais pas par exemple les nazis ils avaient le symbole, les habits qui...

Moi = ... donc il faut l'uniforme plus le symbole qui va définir le...

José = ...qui va définir le statut de cet uniforme. Par exemple les sectes utilisent beaucoup ça... des gens qui utilisent les mêmes vêtements... par exemple au Brésil tu vas dans une séance de Macumba, il faut que tout le monde soit habillé en blanc, donc les filles elles doivent avoir une jupe... à la fin on se demande « pourquoi ça ? », donc elle sait pas t'expliquer pourquoi, ça remonte à des racines très anciennes et pas tout le monde sait expliquer pourquoi il y a cette restriction au blanc. Donc...

Moi = Toi tu sais ?

José = Non je me suis demandé plusieurs fois la question et je n'ai jamais eu vraiment une bonne réponse... c'est plutôt une question... c'est une attitude envers... d'une certaine façon ça semble que les vêtements ils institutionnalisent un peu la démarche. Donc si tu viens en noir, ça fait un peu de la dissonance donc faut quand même que les gens soient d'accord, donc soit au niveau vestimentaire, soit symboliquement qu'est-ce que ça peut représenter. Donc là peut-être qu'il y a un message dans ce sens là. C'est souvent dans les choses comme ça... le spiritisme...

Moi = Où si tu t'mets à l'inverse du code...

José = ... ça bouleverse un peu l'ordre des choses, les gens ne vont pas...

Steven = ... ben oui tu veux montrer que tu veux être un jeune pasteur, oui tu vas commencer à porter un peu des habits d'une certaine façon pour dire que « voilà je veux être pasteur ». Même les jeunes qui voulaient être umpistes là...

José = ... les témoins de Jéhovah ils peuvent pas porter ... peut-être qu'on peut parler de...

Steve, = Mais dans le truc message politique, truc... même les gars qui veulent être jeune umpistes ou jeunes trucs, ils ont presque tous le même look parce que des fois ils sortent presque tous des mêmes écoles quoi... et même tu vois un gars qu'est bien habillé, c'est pas forcément un jeun umpiste...

Thibault = ... mais de toutes façons...

Steven = ...C'est ça y a plus de...

Moi = Dans les photos le mec avec le bateau c'est le seul qu'on a associé à un truc politique.

Steven = les autres aussi on pouvait les associer, mais encore plus lui... lui ça faisait le cliché...

Thibault = J'sais pas...

Steven = ... mais pas forcément de l'UMP, ça peut être un jeune royaliste, qu'a de la fortune familiale, rien à voir avec un politique...

Thibault = ... non j'pense qu'on aurait pu t'faire d'autres associations d'idées sur... on a pas fait une association d'idée entre le vêtement et la politique mais on a fait une association d'idée entre le vêtement, le fric et la politique, t'as l'intermédiaire fric au milieu quand même.

Moi = Et c'est le bateau qui pourrait influencer...

Thibault = ...Ce genre d'élément ouais.

Steven = Comme ça t'aurais pu dire « ouais c'est l'gars qu'a un peu d'fric ...

Thibault = ...Mais c'est pas un message politique c'est un message d'appartenance à un milieu quoi. Mais est-ce que... moi j'pense que l'intérêt pour le politique à l'heure actuelle il est quand même bien éloigné de la plupart des jeunes, or là on cible principalement les jeunes... alors que le vêtement soit pas politisé, ça m'semble s'inscrire dans une tendance générale où les jeunes sont de moins en moins politisés... 'fin je sais pas.

Moi = Et c'était pareil y a 50 ans ?

Thibault = j'pense que c'était pas pareil... après sur le vêtement même j'sais pas. J'pense que les jeunes avant s'inscrivaient beaucoup plus dans une ligne politique, plus héritée peut-être d'une tradition familiale plus dure quoi.

Steven = Dès que tu voyais un habit tu pouvais remarquer qui était fils d'ouvrier, fils de... donc un gars qu'allait voter là, un gars qu'allait voter là. Quand tu vois certains vieux films et tout, le gars il arrive, tout de suite les autres ils savent quoi. Maintenant tout est mélangé, y a plus de...

Moi = ça veut plus rien dire ?

Thibault = On pourrait tailler à la ... dire un truc, mais à mon avis c'est moins marqué qu'avant... et j'sais même pas si c'est grave, si on doit émettre un jugement de valeur par rapport à ça...

Steven = Non mais y avait des associations, certains types d'habits que tu portais qui marquaient ton appartenance, qui disaient héritage familial, même pas un parti mais une conception politique quoi...

Thibault = ...Est-ce que le vêtement était si important à l'époque, j'suis pas si sûr non plus. Aujourd'hui on est p't'être beaucoup plus sensibilisés aux effets de mode, et comme les effets de mode sont... à mon avis hein, c'est juste une question commerciale heu... on n'est pas dans l'politique, même si on est plus sensibles aux effets de mode quoi. Moins politisés, plus sensibles à la mode à l'inverse d'avant.

Steven = C'est qu'on regarde plus ce qui peut faire vendre aujourd'hui que ce qui peut faire passer le message d'appartenance à...

José = aussi on commercialise la politique donc, ça devient...

Les 4 catégories de femmes selon Senay

Alors, on a eu une discussion avec des amis la dernière fois, et en fait j' pense qu'il y a plusieurs classes de filles dans la société. Tu vas avoir **celles qui s'habillent sans se soucier mais alors pas du tout du regard que peuvent avoir les autres, des avis et tout, à l'arrache quoi.**

Quel style ?

Ben on prend n'importe quel pull et n'importe quel pantalon et on met ça ensemble et on se pose aucune question.

Un vêtement féminin ?

Ou pas. C'est vraiment : « On se soucie pas », ça peut être un tee-shirt dégueulasse avec un pantalon dégueulasse, qui vont ensemble ou pas, délavé, déteint, déchiré. On s'en fout.

Après tu vas avoir **la classe, le groupe qui va plus ou moins faire attention à ce qu'elles portent, mais qui ne va pas beaucoup pouvoir dépenser du fait de leurs moyens économiques, elles vont s'habiller chez First Look, Jennifer, KXS, tous les magasins un peu bas-prix, mais qui s'inspirent vachement des magasins qui vendent beaucoup plus cher. Et là tu vas avoir, comme on disait tout à l'heure, la voiture volée quoi.** Les meufs qui vont avoir des énormes ceintures qui tapent à l'œil, des talons à en casser la vue (rires), des espèces de shorts tout minis, des collants avec plein de dessins dessus, le maquillage assorti, la coiffure, enfin tout, le tout. Le portable avec la musique super fort dans le tram, non mais vraiment la totale. Ce genre de filles.

Et la 3^e catégorie qui heu... en fait y en a même 4. **La 3^e catégorie ça va être celles qui s'habillent moyennement, qui donnent plus d'importance à la qualité du vêtement, qui dépensent plutôt ce qu'il faut pour acheter un vêtement de bonne qualité et de le porter longtemps et de le porter bien, enfin qui se soucie de comment lui va le vêtement et de l'aspect extérieur.**

Et la 4^e catégorie qui est très très très dépenseur on va dire, qui est prêt à mettre 200 euros dans une chemise juste parce que la chemise vaut 200 euros. Et juste pour avoir une image auprès des autres filles, pas des autres gars. Alors que la classe qui s'habille chez KXS et First Look, ça va plutôt être pour attirer l'attention des filles et des garçons. Moi je vois ça comme ça.

Pourquoi ?

Parce que le genre de vêtements, et autant de chichis, tu vois le maquillage, d'accessoires, de couleur, de détails, ça fait que ça attire l'attention et des deux côtés. Obligatoirement j'ai envie de dire. Alors que la 3^e classe, on va plutôt en avoir rien à foutre, enfin si, pas qu'on en ait rien à foutre mais qu'on va se soucier de l'image qu'on donne mais à la société en général : soigné, mais pas forcément rendre jalouse ou attirer le regard ou quoi que se soit. Bon après j'ai donné ces 4 classes comme ça, globalement.

Et la 4^e classe tu peux me rappeler ?

Celles qui payent 200 euros pour une chemise, juste pour impressionner les autres filles, et même pas les autres gars en fait. Ça va même pas être une histoire de beau ou de moche, c'est juste pour dire, j'ai ce vêtement là, j'ai la classe. C'est vraiment, on s'en fout s'il te va bien ou s'il te va pas bien. Et ça des meufs à la BU j'en vois tous les jours. T'as envie de lui dire : « Ta veste elle est dégueulasse, c'est un sac poubelle », et non t'as la marque dessus, t'as l'image donnée par la veste, elle ça doit lui changer son monde quoi, alors que c'est dégueulasse. Alors que tu te dis, une autre veste, vu comme elle est taillée, vu comme elle est grande et tout, une autre veste lui irait carrément mieux. Voilà.

Et toi tu te mettrais dans quelle classe ?

Moi j'me mettrais à cheval entre la classe qui... Parce que moi j'suis du genre à acheter des habits qui coûtent cher, pour la qualité et parce qu'ils sont beaux et aussi des habits qui coûtent pas cher du tout genre à KXS à Axo et à Jennifer mais parce qu'ils me plaisent. Parce que je suis quelqu'un qui achète souvent et beaucoup et du coup, si j'achetais toujours des trucs qui coûtent cher et ben ça me reviendrait très cher et je devrais en acheter moins. Alors que le fait d'en acheter des fois moins chers et des fois plus chers : ça me permet d'avoir un budget moyen et pas trop pousser non plus. Je me mets à cheval entre la classe qui s'habille ... très extravagante pour se montrer aux filles et aux garçons et celle qui s'habille pour avoir une image globale dans la société, donc plutôt dans la troisième classe en fait.

Senay, 21 ans

Emission de radio : « La lingerie : baromètre de l'émancipation des femmes »

Les femmes toute une histoire, émission de Stéphanie Duncan, du vendredi 25 janvier 2013 Invités : Catherine Ormen, (historienne de la mode), Jean Feixas (auteur d'un livre sur le bas, avocat).
<http://www.franceinter.fr/emission-les-femmes-toute-une-histoire-la-lingerie-barometre-de-l-emption-des-femmes>

Passage d'archives sonores : lors d'un festival de la lingerie en 1966, une nouvelle collection est commentée par les journalistes et les consommateurs. Une femme décrit la collection : « une souplesse extraordinaire, qui fait penser aux tortures de nos mères (rires) ». Un homme déclare : « en tant qu'homme, je trouve certaines gaines un peu longues ». Une anglaise dit : « ils font beaucoup de pantys et de culottes, avec les robes extrêmement courtes, il me semble que c'est le nouveau mouvement, la nouvelle mode.»

Stéphanie Duncan : C'est fou ce que les gens trouvent des choses à dire sur la lingerie, c'est un sujet très inspirant !

Catherine Ormen : Ah oui ! et là surtout en 1966 avec ce panty, ce panty qui a disparu. Ce panty qui a participé à l'expansion de la minijupe avant que les collants apparaissent. On mettait les bas au bout du panty et ainsi on pouvait fermer la jambe.

Stéphanie Duncan : Le panty c'est une culotte un peu longue.

Catherine Ormen : C'est une culotte un peu longue qui vient jusqu'à mi-cuisse que les hommes détestent. (rires) Un remède à l'amour paraît-il. Mais c'est quelque chose de tout à fait étonnant parce que ce panty arrive un peu avant les années 65, justement pour accompagner cet essor de la minijupe. Pour aussi accompagner le port du pantalon parce qu'il gomme la culotte de cheval, et pour fermer la jambe. Et on est dans un paradoxe qui est extraordinaire, un paradoxe qui est un des plus étonnants de la mode...

Stéphanie Duncan : De l'Histoire avec un grand H (rires)...

Catherine Ormen : ... mais oui parfaitement ! Parce que pendant des siècles et des siècles, les femmes ont eu le sexe disponible, ouvert, sous leurs robes elles ne portaient pas de culottes...

Stéphanie Duncan : Elles ne portaient pas de culottes ?

Catherine Ormen : Non elles ont commencé à porter des culottes de lingerie, des tuyaux de modestie...

Stéphanie Duncan : ...Des tuyaux de modestie (d'un air surpris) ?

Catherine Ormen : A l'époque, sous le second Empire, ça se portait sous la crinoline, pour protéger la pudeur des femmes. Mais bien évidemment ces culottes, pour des raisons fonctionnelles, étaient ouvertes. Et la femme s'est progressivement enfermée... très progressivement, par ce qu'il y avait des culottes petit Bateau après la première guerre mondiale ...

Stéphanie Duncan : ... mouais...

Catherine Ormen : ... mais il y avait toujours ces bas qui laissaient le haut des cuisses ouverts... jusqu'à l'arrivée de la pilule contraceptive, bon y a pas de relation de cause à effet bien entendu, mais y a juste une coïncidence...

Stéphanie Duncan : ... (d'un air beaucoup plus intéressé) Ah ! c'est bizarre !

Catherine Ormen : Oui à partir du moment où les femmes peuvent disposer librement de leur corps, elles ferment par trois épaisseurs : y a la culotte ou le panty, les collants, et puis on peut rajouter par-dessus, qui ne l'a pas fait ? : le pantalon. Ça fait vraiment une fermeture...

Stéphanie Duncan : ... alors qu'en même temps il y a une liberté sexuelle.

Catherine Ormen : C'est le plus beau paradoxe qui soit. N'est-ce pas ?

Stéphanie Duncan : C'est étonnant oui. Alors est-ce qu'on peut dire, Catherine Ormen, vous qui avez publié beaucoup de livres sur la mode, et notamment un livre qui vient de sortir chez Plon, *L'histoire de la lingerie française*, un beau livre avec de belles illustrations : est-ce qu'on peut dire que l'histoire de la lingerie parle de l'histoire des femmes justement ?

Catherine Ormen : Alors oui. Oui oui. L'histoire de la lingerie est une histoire de l'intime et une histoire... l'histoire de la lingerie accompagne l'évolution des mœurs bien sûr, elle la traduit à sa façon. Le livre accompagnait une exposition qui est en train de tourner partout dans le monde... qui était faite à partir des archives de 11 fabricants de lingerie... de lingerie française bien évidemment... et ces collections montraient à quel point l'évolution de la lingerie accompagne l'évolution des femmes. C'est-à-dire dans toutes les activités, la lingerie a essayé de favoriser l'émancipation féminine. Dans les années 1880 est apparue par exemple la maille élastique pour rendre le corset plus acceptable...

Stéphanie Duncan : Oui parce qu'on part de loin quand même, le corset au XIXe siècle c'est pas exactement de la liberté là quand même !

Catherine Ormen : Non mais justement, petit à petit, ces fabricants industriels vont apprendre à donner plus d'aisance aux mouvements des femmes. Et ils vont leur faciliter leur vie quotidienne. Par exemple l'usage du nylon, avec cette matière qui sèche vite, qui se repasse pas, qui se lave très facilement, ça va permettre l'essor d'une lingerie qui n'est pas chère et que toutes les femmes vont pouvoir adopter.

Stéphanie Duncan : D'une démocratisation...

Catherine Ormen : D'une démocratisation qui va en plus permettre aux femmes de suivre la mode. Et ça c'est universel en fait.

Stéphanie Duncan : Alors on va recommencer par le XIXe siècle, c'est donc la grande époque du corset : objet érotique et/ou instrument de torture ?

(intermède : chanson sur le corset de J-L Valmont)

Stéphanie Duncan : Avec la belle voix de ténor de J-L Valmont, une chanson qui dit beaucoup de choses quand même : on a entendu à la fois le plaisir du corset, à la fois objet de torture...

Catherine Ormen : Alors le plaisir du corset...

Stéphanie Duncan : ... pour l'homme hein....

Catherine Ormen : ...parce que pour la femme (rires)...

Stéphanie Duncan : ... enfin certains hommes peut-être pas tous d'ailleurs.

Catherine Ormen : La femme est quasiment née avec, au XIXe siècle, on en porte depuis l'enfance, il fallait redresser le corps de la femme, et ça Georges Vigarello, il a fait beaucoup d'ouvrages là-dessus. Il fallait dominer les passions de la femme, la domestiquer, et en fait la femme était esclave de sa toilette, elle était l'instrument, le faire-valoir de l'homme. C'est elle qui consommait par procuration, et ce corset était le point d'ancrage de toute la toilette. La robe reposait... l'opulence de la robe reposait sur ce corset.

Stéphanie Duncan : L'utilité du corset c'était quoi ? De rendre la taille très très fine et de mettre la poitrine en avant et les fesses en arrière ? Cette espèce de ligne...

Catherine Ormen : Alors ça ça dépend des époques. En 1900 la silhouette était en S effectivement, mais 5 ans plus tard elle sera assez droite... le corset va descendre...

Stéphanie Duncan : ... on tord le corps dans tous les sens (rires).

Catherine Ormen : Le corps se tord dans tous les sens en fonction de la mode et en fonction des changements de plus en plus rapides de la mode qui accompagnent l'essor d'une société, qui n'est pas encore la société de consommation, mais qui est une société en pleine mutation industrielle, et qui découvre justement les produits industrialisés... donc... le plus grand nombre va les adopter.

Stéphanie Duncan : On a du mal à imaginer ce qu'on peut ressentir à porter un corset, est-ce qu'on a des témoignages des femmes du XIXe siècle, expliquant, racontant les sensations éprouvées par ce corset.

Catherine Ormen : Oui il y en a bien entendu mais elles sont façonnées avec, elles sont nées avec, elles n'ont pas à l'esprit de supprimer ce corset. Sauf à certaines féministes, sauf à certaines femmes éclairées qui ont voulu émanciper les femmes et les libérer de cet instrument de contrainte...

Stéphanie Duncan : ... de torture...

Catherine Ormen : ... mais si vous voulez des témoignages, demandez à Mr Pearl, qui et lui-même fabricant de corsets, et qui en porte un qui a une taille qui fait 45 cm je crois...

Stéphanie Duncan : ... Ah ben c'est bien il essaie au moins les instruments de torture qu'il va offrir aux femmes (rires)...

Catherine Ormen : ... mais c'est lui qui a fait tous les corsets de la haute-couture des années 90 et qui en fait encore maintenant...

Stéphanie Duncan : ... (rassurée) ah oui d'accord...

Catherine Ormen : ... Et c'est quelqu'un qui porte lui-même un corset, qui dit qu'il ne peut pas s'en passer plus de 5 ou 6 heures par jour, parce que... parce qu'il est mal, que ses organes ne supportent pas de ne pas être maintenus.

Stéphanie Duncan : Et les femmes du peuple en portaient ?

Catherine Ormen : Les femmes du peuple en ont porté de plus en plus avec la démocratisation qui est due à l'industrialisation. D'où l'intérêt de mes fabricants de lingerie française qui ont commencé à faire ce tricot élastique qui permettait d'avoir un corset plus confortable.

Stéphanie Duncan : Alors ensuite on a eu les gaines, parce qu'il y a eu une libération, les femmes se sont libérées de ce corset... grâce notamment à Coco Chanel je crois, dans les années 10 ? 20 ?

Catherine Ormen : Alors Coco Chanel n'est pas la seule (rires)...

Stéphanie Duncan : Non mais y a eu Paul Poiret... eu...

Catherine Ormen : Y a eu Paul Poiret mais Paul Poiret mettait une ceinture à l'intérieur de ses robes en-dessous on ne le sait pas mais : sous ses robes flottantes il mettait une ceinture qui maintenait la taille... car on ne peut pas passer du jour au lendemain d'une silhouette contrainte à une silhouette libre.

Stéphanie Duncan : Donc on passe à la gaine...

Catherine Ormen : On passe à la gaine et petit à petit le corset est devenu mental. Ce sont les régimes, ce sont la gymnastique, les cures d'amaigrissement, la chirurgie esthétique. Et les corsets c'est la domination... c'est le muscle, le muscle a remplacé le corset. Et aujourd'hui ce sont des fibres extrêmement intelligentes qui permettent de modeler la silhouette avec notamment des bodys, des bodys gainants et des lignes de lingerie sculptante.

Stéphanie Duncan : Alors on passe aux bas Jean Feixas. Qu'est-ce qui s'est passé à un moment donc en 1965, alors c'était après, on va passer du bas au collant, mais vous avez consacré un livre... un très beau livre, avec des tonnes d'illustrations... vous êtes d'accord Catherine Ormen ?

Catherine Ormen : Oui.

Stéphanie Duncan : Pourquoi écrire un livre sur le bas ? Vous êtes pas spécialement un historien de la mode... vous venez... d'où vous venez ? Vous êtes avocat, vous avez été commissaire, vous avez fait plein de métiers...

Jean Feixas : Oui oui, j'ai fait beaucoup de choses... Ce qui m'a déterminé à écrire un livre sur le bas, et je remercie l'éditeur d'avoir donné un joli cadre à l'ouvrage, c'est une exaltation de la féminité... enfin de la femme et...

Stéphanie Duncan : ... de la femme avec un grand F ?...

Jean Feixas : ...oui...

Stéphanie Duncan : ... ça existe ça ? (narquoise) enfin bon...

Jean Feixas : ... cette féminité qui s'exprime le mieux à travers la jambe. La jambe qui est l'ambassadrice, si vous voulez, de la femme...

Stéphanie Duncan : (rires)

Jean Feixas : ... La jambe qui réuni l'intelligence...

Stéphanie Duncan : ... (d'un air moqueur) ah l'intelligence de la cuisse...

Jean Feixas : La beauté, la grâce, et le sex appeal bien entendu.

Stéphanie Duncan : Vous je crois que vous êtes un nostalgique du bas ?

Jean Feixas : ... Oui. Oui oui. J'ai une amie, Nathalie, qui les porte merveilleusement donc ça m'a... ça a été le déclic ça. Donc la raison de base, c'est un hommage à la féminité. Mais je m'adresse aussi aux hommes donc j'ai voulu faire un livre que je définis comme un livre miroir : à la fois où les hommes peuvent regarder les femmes, et les femmes se voir.

Stéphanie Duncan : ... Alors ce qui est intéressant dans ce livre, ce qui m'a étonné c'est que ce sont d'abord les hommes qui ont porté des bas, avant que ça soient les femmes.

Jean Feixas : Oui c'est une conquête qui a été gagnée par les femmes, au contraire de la guerre de la culotte, qui est toujours pendante... la guerre hein ! Pas la culotte...

Stéphanie Duncan : (rires)

Jean Feixas : L'homme portait des bas...

Stéphanie Duncan : ... On les voyait...

Jean Feixas : ... Les Romains et les Grecs, portaient des robes à la guerre, combattaient les barbares qui avaient des braies. Et ces braies étaient beaucoup plus commodes, aussi bien à la ville qu'en campagne... Et ils ont adopté ce mode de vêtements, qui était d'abord une sorte de collant, cousu, plus ou moins approximatif... une sorte de caleçon si vous voulez, retenu par des bandelettes...

Stéphanie Duncan : ... et à partir de quand les femmes ont porté des bas ?

Jean Feixas : ... Alors, après les hommes ont coupé ces chausses, divisant ce survêtement en haut de chausse et en bas de chausse, et le bas de chausse est devenu le bas. Et ensuite ce bas était retenu par une jarretière...

Stéphanie Duncan : ... alors la jarretière c'est un bandeau qu'on met en haut de la cuisse pour retenir le bas...

Jean Feixas : ... avant d'être simplement utilitaire, ce bandeau fut très ornemental, c'est-à-dire que les nobles avaient des jarretières extraordinaires...

Stéphanie Duncan : ... il faut que vous nous parliez des femmes parce que là il nous reste pas beaucoup de temps, il nous reste 3 min...

Jean Feixas : Ah mon dieu ! Alors il faut que je parle de quoi ?

Stéphanie Duncan : Des femmes qui portent des bas.

Catherine Ormen : Un autre paradoxe : les bas ornés que vous montrez dans votre ouvrage, ces bas ornés ont été jusqu'aux années 1920, et à partir du moment où les jupes ont raccourci, où on voyait la jambe, l'ornementation a disparu pour un bas de couleur chair, laissant place à un bas de couleur chair. Ça c'est un paradoxe magnifique aussi.

Jean Feixas : Oui oui. Mais la grande révolution du bas, bon on va faire vite hein, la grande révolution du bas c'est le bas nylon. Là c'est l'explosion du... du charme si vous voulez, de la jambe couverte par le bas. Parce que la jambe nue c'est très bien, mais la jambe avec le bas s'est tout à coup poétisée, comme l'a dit un dessinateur peintre Vertès : « la jambe nue fait de la prose, avec le bas elle fait de la poésie ». Et là ça a été la grande révolution du bas, l'arrivée du nylon. Juste avant la guerre en Amérique, juste après la guerre en Europe. Et le bas nylon qui a dépéri, car il était nécessaire pour le maintenir d'avoir des jarretelles...

Stéphanie Duncan : ... alors passer de la jarretière aux porte-jarretelle... un drôle d'instrument...

Jean Feixas : ... La jarretière était contraignante car elle coupait la circulation. Et c'est, dit-on, le philosophe Kant qui aurait inventé la jarretelle...

Stéphanie Duncan : ... il n'était pas très amateur de femmes je crois mais... malgré tout...

Jean Feixas : ... Non mais c'était pour lui hein, qu'il l'avait inventé. Des plaisantins disent que c'est Eiffel car la tour Eiffel renversée ressemble... Bon...

Stéphanie Duncan : ...Alors le bas féminin : pourquoi on est passé du bas au collant ? Parce que c'était plus pratique j'imagine ?

Jean Feixas : C'est la minijupe qui est intervenue...

Stéphanie Duncan : ... Ben oui c'est ça...

Jean Feixas : ... et comme madame l'a très bien expliqué tout à l'heure, le panty et le collant, on ne pouvait pas porter de bas et de jarretelle avec... un collant.

Stéphanie Duncan : Est-ce que pour les hommes c'est une nostalgie ?...

Jean Feixas : ...Oui !

Stéphanie Duncan : Pourquoi d'ailleurs ?

Jean Feixas : Bien parce que c'est devenu un symbole... par une sorte de... d'osmose, de miracle, le charme de la jambe est passé sur le bas. Et...

Stéphanie Duncan : Donc vous aimez autant le bas que le collant ?

Jean Feixas : ça n'a pas de comparaison, le collant c'est une horreur.

Stéphanie Duncan : Ah bon c'est une horreur pour vous ?

Jean Feixas : Ah ben c'est considéré comme une horreur.

Stéphanie Duncan : Est-ce que vous avez déjà essayé de porter des bas avec des porte-jarretelle ?

Jean Feixas : Pardon ?

Catherine Ormen : (rires)

Stéphanie Duncan : Est-ce que vous avez déjà essayé de porter des bas avec des porte-jarretelle ?

Jean Feixas : Moi ? Non...

Stéphanie Duncan : ... et de marcher avec (rires) et d'aller au travail avec (rires)...

Jean Feixas : ... mais dans le livre on voit Gary Grant, essayer...

Stéphanie Duncan : ... ah oui ! c'est très drôle cette photo de Gary Grant...

Jean Feixas : ... dans un film... essayer des bas de femme...

Catherine Ormen : ... Mais c'est plus confortable depuis les années 80 avec l'introduction de l'élasthanne dans le porte-jarretelle et le bas... qui les rendent plus confortables...

Stéphanie Duncan : ... Oui mais le porte-jarretelle, c'est quand même particulier hein !...

Catherine Ormen : ... Oui mais c'est plus confortable que dans les années 50.

Jean Feixas : Ce qui a fait le charme... ce qui a détruit la jarretelle, c'est la vie moderne, les nécessités de la vie moderne...

Stéphanie Duncan : ... ouais ouais (avec dédain)

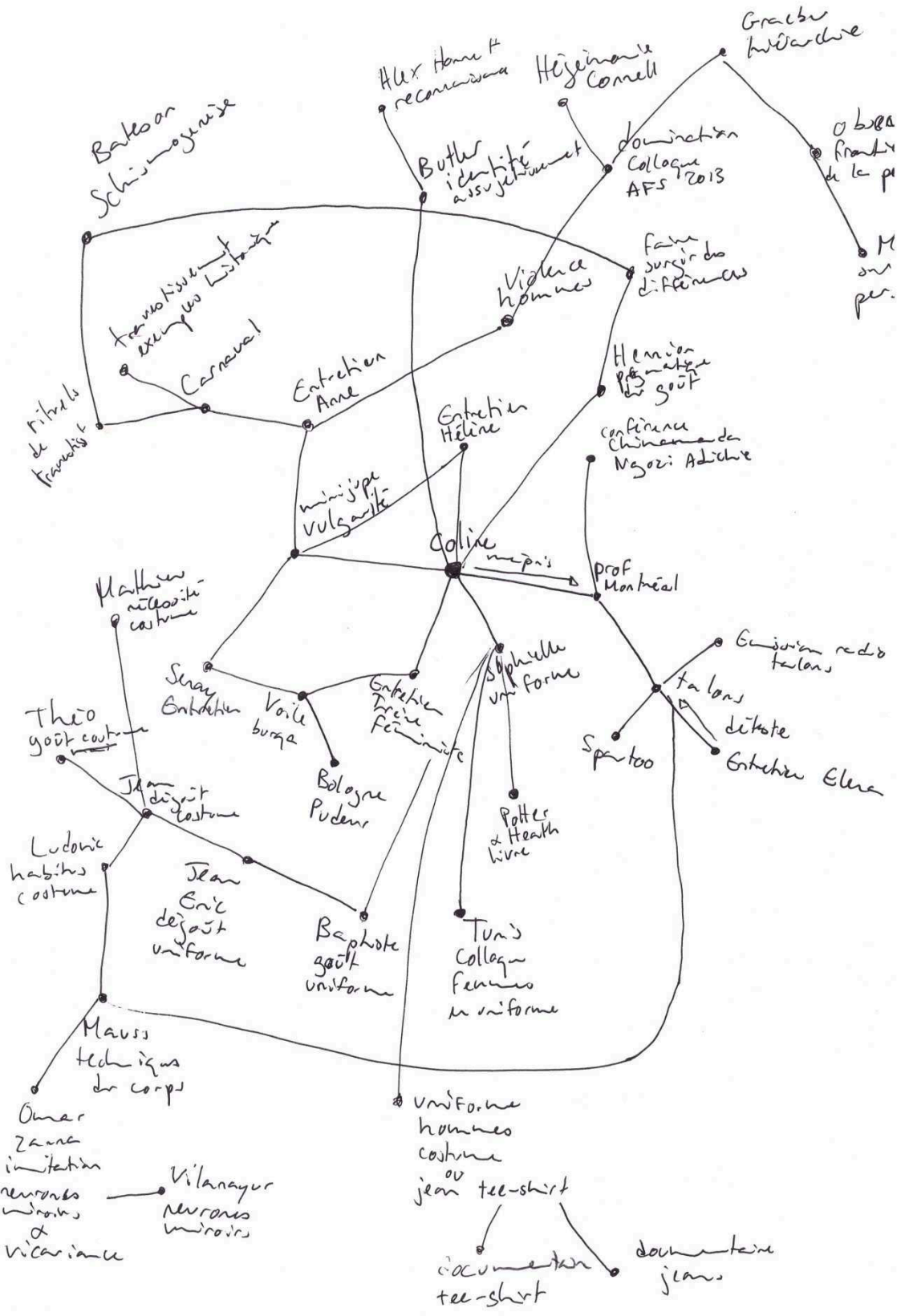
Jean Feixas : ... et maintenant ce qui fait le retour de la jarretelle et du bas, c'est justement le cérémonial : ce qui était une perte de temps maintenant s'est transformé en cérémonial. Porter des bas c'est devenu, rentrer dans une sorte de rê...

Stéphanie Duncan : ... un jeu érotique ou...

Jean Feixas : ... de rêve érotique, ou de séduction, de démarche de séduction, les enlever pareil, et les garder même quelques fois, parce qu'il y a un grand débat de savoir s'il faut les garder pendant l'amour ou les enlever.

Stéphanie Duncan : (rires) Merci beaucoup Jean Feixas.

Carte mentale



Chronologie (très) sélective de l’histoire du vêtement et de la nudité

“*And don't try to enchant me,
With your manner of dress
'Cause a monkey in silk,
Is a monkey no less*”⁵⁰⁰
Sixto Rodriguez *Like Janis*

- - 1 000 000 années : L’Homme perd ses poils⁵⁰¹.
- - 170 000 ans : L’Homme commence à porter des vêtements⁵⁰².
- - 2500 ans (av. JC) : Plus vieille chaussure du monde (Arménie)⁵⁰³.
- - 1300 ans (av. JC) : Plus vieux pantalon du monde (Chine)⁵⁰⁴.
- Entre le VIII et le VI siècle av. JC : Rédaction du Deutéronome 22:5 « *Une femme ne portera point un habillement d'homme, et un homme ne mettra point des vêtements de femme; car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Eternel, ton Dieu.* »
- XIII^e siècle : Tunique de pénitence de Saint-Louis, assimilée au premier t-shirt de l’histoire de France⁵⁰⁵.
- 1358 : Charles V interdit la chaussure à la pouline⁵⁰⁶.
- 1431 : Jeanne d’Arc est brûlée ; un des prétextes : elle a porté des habits d’homme⁵⁰⁷.
- 1873 : Invention du jean Levi’s grâce à la demande d’une femme se plaignant à un tailleur (Jacob Davis) de la fragilité des poches des pantalons de travail de son chercheur d’or de mari⁵⁰⁸.
- 1992 : Une décision de justice l’Etat de New York reconnaît aux femmes le droit d’être seins nus dans l’espace public : « *Aucune mesure de maintien de l'ordre ne doit*

⁵⁰⁰ Traduction approximative : « *Et n’essaye pas de me charmer avec tes manières de t’habiller. Car un singe habillé de soie reste un singe rien de plus.* »

⁵⁰¹ <http://www.sciencedaily.com/releases/2011/01/110106164616.htm>

⁵⁰² *Ibid.*

⁵⁰³ <http://www.hominides.com/html/actualites/plus-vieille-chaussure-5500-ans-0312.php>

⁵⁰⁴ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2014/06/06/97001-20140606FILWWW00098-les-plus-vieux-pantalons-du-monde-sont-chinois.php>

⁵⁰⁵ Documentaire « T-shirt Stories », 59 min., réalisé par Dimitri Pailhe & Julien Potart, produit par Ex-Nihilo, 2011.

⁵⁰⁶ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Pouline>

⁵⁰⁷ http://www.lepoint.fr/c-est-arrive-aujourd-hui/30-mai-1431-jeanne-d-arc-est-brulee-pour-avoir-enfile-un-pantalon-quel-tour-de-cauchon-29-05-2012-1466505_494.php

⁵⁰⁸ Documentaire « Jeans : une planète en bleu », 55 min., réalisé par Thierry Aguila ; producteurs : Les Films du tambour de soie, ARTE France, Ancora Films, 2010.

donc être prise contre des individus, homme ou femme, qui se montrent en public sans vêtement au-dessus de la ceinture ». ⁵⁰⁹

- 2001 : Le Français Cédric Monribot est licencié pour avoir porté un bermuda en dessous de sa blouse de travail à l'usine Sagem (il sera plus tard débouté dans ses procès et appels).
- 2007 : Création de l'association française « Hommes En Jupe » en Bretagne.
- 2009 : Diffusion sur Arte du film *La journée de la jupe*, avec Isabelle Adjani.
- 2010 : La burqa est interdite dans les lieux publics français.
- 2011 : Premières manifestations seins nus des Femens en France.
- 2013 : Abrogation du décret municipal Parisien interdisant aux femmes de porter des pantalons.
- 2013 : La Tunisienne Amina Sboui diffuse sur les réseaux sociaux une photographie d'elle-même, seins nus avec le slogan : « Mon corps m'appartient et n'est source d'honneur pour personne » (elle sera soutenue par les Femens puis s'en désolidariserait parce qu'elle les juge islamophobes).
- 2014 : Les détracteurs des « ABCD de l'égalité » lancent une polémique sur les livres pour enfants *Tous à poil* et *Papa porte une robe*.
- 2014 : L'Écossais Stephen Gough le « randonneur nu » est débouté de sa plainte à la Cour Européenne des Droits de l'Homme : il a déjà passé plusieurs années en prison pour avoir revendiqué (et continué à le faire) le droit de vivre nu.
- 2014 : Le fait que le ministre des finances Yanis Varoufakis du gouvernement grec Tsipras ne porte pas de cravate suscite beaucoup de commentaires dans les médias français, certains allant jusqu'à le qualifier de « punk ».
- 2014 : Loi interdisant en France les concours de « Mini Miss » au moins de 13 ans.
- 2015 : Une collégienne musulmane est exclue d'un collège français pour avoir porté une jupe trop longue.
- 2015 : 10 touristes étrangers sont accusés d'avoir provoqué un tremblement de terre en Malaisie en faisant un « selfesse » devant une montagne sacrée. ⁵¹⁰

⁵⁰⁹ http://www.lexpress.fr/actualite/societe/video-se-balader-seins-nus-a-new-york-est-parfaitement-legal_1254444.html#aSvTFmXlaqu2MIwH.99

⁵¹⁰ http://www.liberation.fr/monde/2015/06/08/cul-nus-ils-provoquent-un-seisme_1325151